



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

ANDOVER-HARVARD LIBRARY



AH 4BH5 L

יהוה



Niedner 25-34

Geschichte
der
Anfänge des Christenthums

von
Ernst Renan.

Deutsch von Ludwig Eichler.

~~~~~

Erster Band:  
**Das Leben Jesu.**

Vierte Auflage.

---

**Berlin.**  
Verlag von Reinhold Schlingmann.  
—  
1864.

# Das Leben Jesu.

Von

**Ernst Renan.**

Mitglied des Instituts von Frankreich.

---

Deutsch von Ludwig Gehler.

Vierte Auflage.

---

**Berlin.**

Verlag von Reinhold Schlingmann.

—  
1864.





610.2  
R 393.4 v19  
1864

## Inhalt.

---

|                                                                                                                                                   | Seite |
|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-------|
| Widmung.                                                                                                                                          |       |
| Einleitung. Die Hauptquellen zu dieser Geschichte . .                                                                                             | 1     |
| Erstes Kapitel. Jesu Stellung in der Weltgeschichte. .                                                                                            | 52    |
| Zweites Kapitel. Kindheit und Jugend Jesu. — Seine<br>ersten Eindrücke . . . . .                                                                  | 67    |
| Drittes Kapitel. Erziehung Jesu . . . . .                                                                                                         | 76    |
| Viertes Kapitel. Gedankenkreis, innerhalb dessen Jesus<br>sich entwickelte. . . . .                                                               | 88    |
| Fünftes Kapitel. Erste Aphorismen Jesu. — Seine Ge-<br>danken über einen Gott Vater und über eine reine<br>Religion. — Erste Schüler . . . . .    | 111   |
| Sechstes Kapitel. Johannes der Täufer. — Reise Jesu<br>zu Johannes und Aufenthalt in der Wüste von<br>Judäa. — Er nimmt die Taufe des Johannes an | 130   |
| Siebentes Kapitel. Entwicklung der Ideen Jesu über<br>das Reich Gottes . . . . .                                                                  | 146   |
| Achstes Kapitel. Jesus zu Kapernaum . . . . .                                                                                                     | 160   |
| Neuntes Kapitel. Die Jünger Jesu . . . . .                                                                                                        | 176   |
| Zehntes Kapitel. Predigten am See . . . . .                                                                                                       | 188   |
| Elftes Kapitel. Das Reich Gottes als die Herrschaft<br>der Armen aufgesaßt . . . . .                                                              | 200   |
| Zwölftes Kapitel. Sendung des gefangenen Johannes<br>zu Jesu. — Johannes Tod. — Verbindungen sei-<br>ner Schule mit der Jesu . . . . .            | 214   |
| Dreizehntes Kapitel. Erste Versuche in Jerusalem . .                                                                                              | 222   |
| Vierzehntes Kapitel. Beziehung Jesu zu den Heiden und<br>Samaritern . . . . .                                                                     | 238   |

|                                                                                           | Seite |
|-------------------------------------------------------------------------------------------|-------|
| Fünfzehntes Kapitel. Beginn der Legende von Jesus.                                        |       |
| — Begriff, den er selber von seiner übernatürlichen Stellung hat . . . . .                | 248   |
| Sechszehntes Kapitel. Die Wunder . . . . .                                                | 264   |
| Siebzehntes Kapitel. Schließliche Form der Ideen Jesu über das Reich Gottes. . . . .      | 276   |
| Achtzehntes Kapitel. Anordnungen Jesu. . . . .                                            | 293   |
| Neunzehntes Kapitel. Wachsender Fortschritt des Enthusiasmus und der Exaltation . . . . . | 307   |
| Zwanzigstes Kapitel. Opposition gegen Jesus. . . . .                                      | 318   |
| Einundzwanzigstes Kapitel. Letzte Reise Jesu nach Jerusalem. . . . .                      | 330   |
| Zweiundzwanzigstes Kapitel. Anschläge der Feinde Jesu                                     | 347   |
| Dreiundzwanzigstes Kapitel. Letzte Woche vor dem Tode                                     | 359   |
| Vierundzwanzigstes Kapitel. Verhaftung und Prozeß. .                                      | 377   |
| Fünfundzwanzigstes Kapitel. Jesu Tod . . . . .                                            | 397   |
| Sechsunzwanzigstes Kapitel. Jesus im Grabe . . . .                                        | 409   |
| Siebenundzwanzigstes Kapitel. Das Schicksal der Feinde Jesu. . . . .                      | 415   |
| Achtundzwanzigstes Kapitel. Wesentlicher Charakter des Wertes Jesu . . . . .              | 421   |

# Der reinen Seele meiner Schwester Henriette

gewidmet.

(Gez. zu Syblos am 21. September 1861.)

---

Erinnerst Du dich im Schooße Gottes, in dem Du ruhst, noch der langen Tage in Ghazir, wo ich, allein mit Dir, diese Blätter schrieb, welche den Hauch der Begeisterung von den Orten erhalten hatten, die wir durchstreiften? Schweigend saßest Du neben mir, lasest jedes Blatt, so wie es geschrieben war, nach und schriebst es dann ab, während das Meer, die Dörfer, die Berge mit ihren Abgründen zu unseren Füßen sich hinbreiteten. Wenn das drückende Sonnenlicht dem unzählbaren Heere der Sterne Platz gemacht hatte, dann führten Deine zart und fein empfundenen Fragen, Deine bescheidenen Zweifel uns wieder zu dem erhabenen Gegenstande unserer gemeinschaftlichen Gedanken. Eines Tages sagtest Du mir, Du würdest

dieses Buch lieben, weil es unter Deinen Augen entstanden, aber auch, weil es Dir gefalle. Wenn Du bisweilen den engherzigen Urtheilen gehaltloser Menschen gegenüber für dasselbe Bedenken hattest, so warst Du doch stets überzeugt, daß wahrhaft religiöse Seelen mit der Zeit Gefallen daran finden würden. Mitten unter diesen sinnenden Betrachtungen berührte uns Beide der Tod mit seinem Flügel; der Schlaf des Fiebers überfiel uns zu derselben Stunde; ich wachte allein auf! . . .

Nun ruhst Du in dem Lande des Adonis, neben der heiligen Byblos und den geweihten Quellen, in welche die Frauen der antiken Mysterien ihre Thränen mischten. Enthülle mir, o Du, mein guter Genius, mir, den Du liebtest, jene Wahrheiten, welche den Tod überwinden, die Furcht vor ihm verschrecken und ihn fast ersehnen lassen!

---

# Einleitung.

---

## Die Hauptquellen zu dieser Geschichte.

Eine Geschichte der „Anfänge des Christenthums“ müßte die ganze dunkle und, wenn ich so sagen darf, unterirdische Periode umfassen, welche von den ersten Anfängen dieser Religion sich bis zu dem Zeitpunkt erstreckt, wo ihre Existenz eine öffentliche, anerkannte, vor aller Augen liegende Thatsache wird. Eine solche Geschichte würde vier Bücher erfordern.

Das erste, das ich heute dem Publikum vorführe, behandelt das eigentliche Faktum, welches dem neuen Cultus zum Ausgangspunkte gedient hat; es wird ganz und gar von der erhabenen Persönlichkeit des Stifters ausgefüllt.

Das zweite müßte von den Aposteln und ihren unmittelbaren Schülern sprechen oder um es genauer zu bestimmen, von den Umwälzungen, welche der religiöse Gedanke in den beiden ersten christlichen Generationen erlitten. Ich würde dasselbe mit dem Jahre 100 schließen, dem Zeitpunkte, wo die letzten Freunde Jesu todt und alle Bücher des Neuen Testaments fast in derselben Form festgestellt waren, in welcher wir sie heute lesen.

Das dritte Buch müßte den Zustand des Christenthums unter den Antoninen darstellen; man würde darin

das Bild der langsamen Entwicklung und Führung des fast unablässigen Krieges gegen das römische Reich sich aufrollen sehen; welches Letztere in diesem Augenblicke gerade auf den äußersten Gipfelpunkt der administrativen Vervollkommenung angekommen und von Philosophen regiert, in der wachsenden Sekte eine geheime, theokratische bekämpft, die es hartnäckig negirt und heimlich untergräbt. Dieses Buch würde das ganze zweite Jahrhundert umfassen.

Das vierte Buch endlich würde die entschiedenen Fortschritte zeigen, welche das Christenthum von der Zeit der syrischen Kaiser ab macht. Man sähe den gelehrten Bau der Antonine zusammen brechen, den Verfall der antiken Civilisation unwiderruflich werden, das Christenthum von diesem Ruin Nutzen ziehen, Syrien den ganzen Westen erobern und Jesus im Geleite der Götter und gottgewordener Weisen Asiens eine Gesellschaft in Besitz nehmen, welcher die Philosophie und der bloße bürgerliche Staat nicht mehr genügt. Da erst wandeln sich die religiösen Ideen der um das Mittelmeer gruppirten Stämme gründlich um; die orientalischen Cullen gewinnen überall die Oberhand; das Christenthum, das eine zahlreiche Kirche geworden, vergißt vollständig seine Träume vom tausendjährigen Reich, zerbricht die letzten Bande die es an das Judenthum fesseln und geht ganz in die griechische und lateinische Welt über. Die Kämpfe und die literarische Arbeit des dritten Jahrhunderts, welche schon offenkundig sich zeigen, müßten nur in breiten Zügen dargestellt werden, noch kürzer würde ich die Darstellung der Verfolgungen zu Anfang des vierten Jahrhunderts behandeln, die letzten Anstrengungen des Reiches behufs Wiederherstellung seiner alten Prinzipien, welche der reli-



gibt die Genossenschaft jeden Platz im Staatswesen versagen. Endlich würde ich mich darauf beschränken, den Wechsel in der Politik anzudeuten, welcher unter Constantin die Rollen austauscht, und aus der freisten, freiwilligsten religiösen Bewegung einen offiziellen Cultus macht, der, dem Staate unterworfen, nun auch zum Verfolger wird.

Ich weiß nicht, ob mein Leben und meine Kraft ausreichen wird, einen so weitgehenden Plan auszuführen. Zufrieden würde ich sein, nachdem mein Leben Jesu vollendet ist, die Geschichte der Apostel, wie ich sie auffasse, den Stand des christlichen Bewußtseins während der nächsten Wochen nach dem Tode Jesu, die Bildung des Sagenkreises der Auferstehung, die ersten Handlungen der Kirche von Jerusalem, das Leben des heiligen Paulus, die Krisis zur Zeit Nero's, die Erscheinung der Apokalypse, den Untergang Jerusalems, die Gründung der hebräischen Christengemeinden von Batanea, die Abfassung der Evangelien, den Ursprung der großen Schulen von Kleinasien, welche von Johannes ausgingen, schildern zu können. Vermöge einer in der Geschichte seltenen Sonderbarkeit der Umstände sehen wir die Vorgänge in der christlichen Welt vom Jahre 50 bis zu 75 deutlicher als die vom Jahre 100 bis 150.

Der in diesem Buche befolgte Plan hat es unmöglich gemacht, in den Text lange kritische Erörterungen über streitige Punkte aufzunehmen. Eine ununterbrochene Reihe von Noten setzt den Leser in den Stand, nach den Quellen alle Vorlagen des Textes zu prüfen. In diesen Noten habe ich mich streng an die Citate aus erster Hand gebunden, so daß immer genau die Stelle angegeben ist, auf welche jede Conjectur sich stützt. Ich weiß wohl, daß

für Leser, welche wenig mit dieser Art Studien vertraut sind, eine weitläufigere Entwicklung der Sachen nothwendig gewesen wäre. Aber ich bin es einmal nicht gewöhnt, was gemacht und gut gemacht ist, wieder umzuarbeiten.

Von französisch geschriebenen Büchern führen wir folgende an:

Études critiques sur l'Évangile de saint Matthieu, par Mr. Albert Réville, pasteur de l'église Wallonne de Rotterdam. <sup>1)</sup>

Histoire de la théologie chrétienne au siècle apostolique par M. Reuss, professeur de la Faculté de théologie, et au séminaire protestant de Strasbourg. <sup>2)</sup>

Des doctrines religieuses des Juifs pendant les deux siècles antérieurs à l'ère chrétienne par M. Michel Nicolas, professeur à la Faculté de théologie protestante de Montauban. <sup>3)</sup>

Vie de Jésus par le Dr. Strauss, traduite par M. Littré, membre de l'Institut. <sup>4)</sup>

Revue de théologie et de philosophie chrétienne, publiée sous la direction de M. Colani de 1850-1857. — Nouvelle Revue de théologie. Fortsetzung der vorstehenden seit 1858. <sup>5)</sup>

---

<sup>1)</sup> Leyden, Noothoven van Goor 1862. Paris, Cherbuliez. Vom Verein für Vertheidigung der christlichen Religion mit einem Preise gekröntes Werk.

<sup>2)</sup> Strasbourg, Treuttel u. Würtz. 2ème édition 1860. Paris, Cherbuliez.

<sup>3)</sup> Paris. Michel Lévy frères, 1856.

<sup>4)</sup> Paris. Ladrangé. 2ème édition, 1856.

<sup>5)</sup> Strasbourg, Treuttel u. Würtz, Paris. Cherbuliez.

Diejenigen, welche diese vortrefflichen Schriften <sup>1)</sup> zu Rathe ziehen wollen, werden darin eine Menge Punkte ausführlicher behandelt finden, die von mir nur sehr kurz angedeutet worden sind. Die bis in's Einzelne hinein gehende Kritik der Evangelien ins Besondere ist von David Strauß in einer Weise angestellt worden, die Nichts zu wünschen übrig läßt. Obwohl Strauß in seiner Theorie über die Redaction der Evangelien sich geirrt <sup>2)</sup>, und sein Buch meiner Ansicht nach den Fehler hat, sich zu sehr auf dem Gebiete der Theologie und zu wenig auf dem der Geschichte <sup>3)</sup> zu bewegen, ist es doch, wenn man sich Rechenschaft geben will von den Beweggründen, welche

---

1) In dem Augenblicke, wo dies Werk gedruckt wird, erscheint ein Buch, das ich nicht anstehe, den vorbezeichneten anzureihen, obwohl ich es bisher noch nicht mit der Aufmerksamkeit habe lesen können, welche es verdient: *Les Évangiles, par M. Gustave d'Eichthal, Première partie: Examen critique et comparatif des trois premiers évangiles.* Paris, Hachette 1863.

2) Die großen, diesen Punkt betreffenden Resultate sind erst nach der ersten Ausgabe des Werkes von Strauß errungen. Der gelehrte Kritiker hat übrigens in den darauf folgenden Ausgaben diesen Umständen mit sehr viel Aufrichtigkeit Rechnung getragen.

3) Es bedarf kaum der Bemerkung, daß in dem Buche von Strauß auch nicht ein Wort die seltsame und abgeschmackte Verleumdung rechtfertigt, mit welcher man versucht hat, bei oberflächlichen Personen ein Werk in Mißcredit zu bringen, welches, dem Gegenstande angemessen, genau, geistreich und gewissenhaft geschrieben ist, wenngleich in den allgemeinen Parteen desselben der Standpunkt etwas zu exclusiv ist. Nicht nur hat Strauß niemals die Existenz Jesu geleugnet, sondern jede Seite seines Werkes stellt die Existenz desselben als Voraussetzung hin. Allerdings findet Strauß den individuellen Charakter Christi für uns viel undeutlicher, als er es in Wahrheit sein dürfte.

mich bei einer Menge von kleinen Nebenumständen geleitet, unerklärlich, daß man der stets geistreichen, bisweilen ein wenig subtilen Auseinandersetzung des Buches folge, welches mein geehrter College, Herr Littre, so vortrefflich übersetzt hat.

Ich glaube in Bezug auf die alten Zeugnisse keine Quellen der Forschung übergangen zu haben. Fünf große Sammlungen von Schriften, abgesehen von einer Menge anderer hier und da zerstreut vorkommenden Angaben, sind über Jesus und die Zeit, in welcher er lebte, uns erhalten geblieben, nämlich:

1. Die Evangelien und im Allgemeinen die Schriften des Neuen Testaments.
2. Die Werke, welche man die „Apokryphen des Neuen Testaments“ zu nennen pflegt.
3. Die Werke Philo's des Juden.
4. Die Werke des Flavius Josephus.
5. Der Talmud.

Die Schriften Philo's haben den unschätzbaren Vortheil, uns die Gedanken zu zeigen, welche zu Jesu Zeit in den mit den großen religiösen Fragen beschäftigten Köpfen gährten. Philo lebte allerdings in einer ganz anderen Provinz des Judenthums als Jesus, aber er hatte, gleich Jesus, sich durchaus von den Kleinlichkeiten, die in Jerusalem herrschten, losgemacht; Philo ist in dieser Beziehung wirklich ein älterer Bruder von Jesus. Er war zwei und sechzig Jahre alt, als der Prophet von Nazareth auf der Sonnenhöhe seiner Thätigkeit war und überlebte ihn noch um zehn Jahre. Wie schade, daß ihn der Zufall nie nach Galiläa geführt hat. Was hätten wir sonst von ihm erfahren können.

Josephus, der vorzugsweise für die Heiden schrieb, zeigt in seiner Behandlungsart nicht dieselbe Aufrichtigkeit. Seine kurzen Notizen über Jesus, über Johannes den Täufer, Judas den Galoniter sind trocken und ohne Färbung. Man merkt ihm das Bestreben an, diese Bewegungen von so durchgreifend jüdischem Charakter und Geist in einer Form darzustellen, welche sie den Griechen und Römern verständlich macht. Ich halte die Stelle über Jesus <sup>1)</sup> für authentisch. Sie ist durchaus im Stile des Josephus und wenn dieser Schriftsteller von Jesu Erwähnung gethan, so konnte es nur in dieser Sprache geschehen. Doch merkt man, daß eine christliche Hand die Stelle retouchirt und einige Worte hinzugefügt hat, ohne welche sie fast lächerlich <sup>2)</sup> gewesen wäre, auch sind vielleicht einige Ausdrücke gestrichen oder abgeändert worden <sup>3)</sup>. Man muß im Auge behalten, daß das literarische Glück, welches Josephus gemacht, er wesentlich den Christen zu verdanken hat, welche seine Schriften als für ihre Religions-Geschichte wesentliche Dokumente adoptirt haben. Es wurde wahrscheinlich im zweiten Jahrhundert eine nach den christlichen Ideen verbesserte Ausgabe veranstaltet <sup>4)</sup>. Jedenfalls besteht das außerordentliche Interesse an Joseph in Bezug

<sup>1)</sup> Ant. XVIII, III, 3.

<sup>2)</sup> „Wenn es erlaubt ist, ihn Mensch zu nennen.“

<sup>3)</sup> Anstatt *χριστός οὗτος ἦν* stand gewiß *χριστός οὗτος ἐλέγετο*. Vergl. Ant. XX, IX, 1.

<sup>4)</sup> Eusebius (hist. eccl. I, 11, und Demonstr. evang. III, 5) citirt die Stelle über Christus, wie wir sie heute noch im Josephus lesen. Origenes (Contra Celsum I, 47; II, 13) und Eusebius (hist. eccl. II, 23) führen eine andere christliche Interpolation an, welche sich in keinem der uns überkommenen Manuscripte des Josephus findet.

auf den Gegenstand, den wir behandeln, für uns in den lebhaften Schlaglichtern, welche er auf jene Zeit wirft. Ihm danken wir es, daß Herodes, Herodias, Antipas, Philipp, Hanna, Kaiphas, Pilatus für uns Personen sind, auf die wir fast mit dem Finger zeigen können, die eine seltsame Lebenswahrheit für uns haben.

Die Apokryphen des Alten Testaments, besonders der jüdische Theil der sibyllinischen Verse und das Buch Henoch, im Vereine mit dem Buche Daniel, das auch ein wahrhaftes Apokryphon ist, besitzen maßgebende Wichtigkeit für die Entwicklungsgeschichte der Messianischen Anschauungen, und für das Verständniß der Auffassungen Jesu betreffend das Reich Gottes. Das Buch Henoch besonders, welches in der Umgebung Christi sehr gelesen wurde <sup>1)</sup> giebt uns den Schlüssel zu dem Ausdrucke „der Menschensohn“ und was sich für Begriffe damit verbanden. Das Alter dieser verschiedenen Bücher ist Dank der Arbeiten der Herren Alexander, Ewald, Dillmann, Reuß außer allem Zweifel. Jeder ist damit einverstanden, daß die Redaction der wichtigsten derselben zwischen dem zweiten und ersten Jahrhunderte vor Christo stattgefunden haben müsse. Das Datum des Buches Daniel steht noch sicherer fest. Der Charakter der beiden Sprachen, in denen es geschrieben ist, die Anwendung griechischer Worte, die klare bestimmte, der Zeit nach festgestellte Verkündigung von Ereignissen, welche bis zur Zeit des Antiochus Epiphanes gehen, die falschen Schilderungen des alten Babylon, die Gesamtfärbung des Buches, die in keiner Weise an die Schriften der Gefangenschaft erinnert, dagegen eine Menge Anklänge an den Glauben, die Sitten, die Vor-

---

1) Judae epist. 14.



stellungsart zur Zeit der Seleuciden enthält; die apokalyptische Form der Visionen, die Stellung dieses Buches im hebräischen Kanon außerhalb der Reihe der Propheten, das Fehlen des Daniel in den Lobreden des Ecclesiasticus, wo sein Rang doch eigentlich hätte sein sollen, noch viele andere, schon hundert Mal durchgeführte Beweise, gestatten keinen Zweifel daran, daß dies Buch die Frucht der großen durch die Verfolgung des Antiochus hervorgerufenen Aufregung ist. Man muß dies Werk nicht unter die alte prophetische Literatur einreihen, sondern an die Spitze der apokalyptischen stellen, als erstes Vorbild einer Art von Darstellung, in welcher nach ihr die verschiedenen sibyllinischen Bücher, das Buch Henoch, die Offenbarung Johannis, die Himmelfahrt Jesatae, das vierte Buch Esra Platz finden sollten.

In der Geschichtsforschung der Anfänge des Christenthums hat man bisher den Talmud zu sehr vernachlässigt. Ich bin mit Herrn Geiger der Ansicht, daß die wahre Kenntniß der Umstände, unter denen Jesus auftrat, aus jener seltsamen Compilation geholt werden muß, in welcher so viel kostbare Belehrungen mit der nichtsagendsten Scholastik vermischt sind. Da die christliche Theologie und die jüdische Theologie im Grunde zwei parallele Bahnen gegangen sind, so kann die Geschichte der einen nicht ohne die der anderen verstanden werden. Unzählige materielle Einzelheiten der Evangelien finden übrigens ihren Commentar in dem Talmud. Die umfassenden lateinischen Sammlungen von Lightfoot, Schoettgen, Buxtorf, Otho enthielten in dieser Beziehung schon eine Unmasse von Aufklärungen. Ich habe es mir zur Aufgabe gemacht, alle Citate, welche ich bringe, ohne eine einzige Ausnahme

im Originale zu prüfen. Die Mithälf, welche für diesen Theil meiner Arbeit mir ein gelehrter Israelit, Herr Neubauer, der in der talmudischen Wissenschaft sehr bewandert ist, hat angedeihen lassen, machte es mir möglich, noch weiter zu gehen und die zartesten Stellen meines Vorwurfes durch einige neue Zusammenstellungen aufzuklären. Hierbei ist das Auseinanderhalten der Epochen sehr wesentlich, da der Talmud vom Jahre 200 bis bet nahe zum Jahre 500 sich erstreckt. Wir sind dabei, soviel es bei dem jetzigen Standpunkte dieser Studien möglich war, mit der größten Umsicht zu verfahren bestrebt gewesen. Die verhältnißmäßig neuen Daten werden vielleicht bei solchen Personen Befürchtungen erregen, welche gewohnt sind, einem Dokumente nur für die Zeit Geltung zuzugestehen, in welcher es geschrieben ist. Aber dergleichen Bedenken sind hier nicht am Plage. Der Unterricht der Juden von der Asmoneischen Zeit ab bis zum zweiten Jahrhundert war vorzugsweise ein mündlicher. Man darf diese Art intellectueller Zustände nicht nach den Gewohnheiten einer Zeit beurtheilen wollen, in welcher man viel schreibt. Die Bedas, die alten arabischen Dichtungen sind Jahrhunderte hindurch im Gedächtniß bewahrt worden, und doch zeigen uns diese Kunstwerke eine sehr bestimmte und dabei sehr zarte Form. Bei dem Talmud aber hat die Form gar keinen Werth, und wir müssen hinzufügen, daß vor der Mischna Juda's des Heiligen, welche bald alle anderen vergessen machte, Versuche von Redactionen existirt haben, deren Anfänge vielleicht höher hinauf zu setzen sind als man gemeinhin annimmt. Der Styl des Talmud ist der von Notizen; die Redacteurs thaten wahrscheinlich wenig mehr, als daß sie unter bestimmte Titel den furchtbaren Wirrwarr von Schriftstücken classifizirten,

welche Generationen hindurch sich in den verschiedenen Schulen angehäuft hatten.

Wir haben nun noch von den Dokumenten zu sprechen, welche, da sie sich als Biographien des Begründers des Christenthums darstellen, natürlich in einem Leben Jesu die erste Stelle einnehmen müssen. Eine vollständige Abhandlung über die Redaction der Evangelien wäre allein für sich ein großes Werk. Dank den schönen Arbeiten, welche diesen Gegenstand seit dreißig Jahre behandeln, ist ein Problem, das man früher für ganz unnahbar gehalten hätte, zu einer Lösung gediehen, welche zwar noch für viele Ungewissheiten Raum läßt, aber doch dem geschichtlichen Bedürfnisse vollständig genügt. In unserem zweiten Buche werden wir noch Gelegenheit haben, darauf zurück zu kommen, weil die Abfassung der Evangelien von den in der zweiten Hälfte des ersten Jahrhunderts für die Zukunft des Christenthums wichtigen Thatsachen eine der wichtigsten war. Hier wollen wir für jetzt nur eine Seite dieses Gegenstandes berühren, die für die feste Haltung unserer Darstellung unentbehrlich ist. Von allem absehend, was dem Bilde der Zeit der Apostel angehört, wollen wir bloß untersuchen, in wie weit die von den Evangelien gegebenen Vorlagen geeignet sind, zu einer nach vernünftigen Grundsätzen angelegten geschichtlichen Darstellung verwendet zu werden <sup>1)</sup>.

---

1) Wer nach ausführlicheren Entwicklungen Lust trägt, mag noch außer dem schon vorerwähnten Werke des Herrn Réville die Arbeiten der Herren Reuß und Scherer in der *Revue de théologie*, t. X, XI, XV; neue Serie II, III, IV, und die Abhandlungen des Herrn Nicolas in der *Revue germanique*, Sept. und Dec. 1862, April und Juni 1863 nachlesen.

Daß die Evangelien theilweise legendenartig sind, lehrt der Augenschein, da sie voller Wunder und Uebernatürlichkeiten sind; aber es ist ein Unterschied zwischen Legende und Legende. Niemand zweifelt an den Grundzügen des Lebens des Franziscus von Assisi, obwohl man bei jedem Schritte desselben auf Uebernatürliches stößt. Niemand dagegen wird dem Leben des Apollonius von Thyana irgend wie Glauben beimessen, weil dasselbe lange Zeit nach dem Helden geschrieben ist und zwar unter der Form eines reinen Romans. Zu welcher Zeit nun, von welchen Händen, unter welchen Bedingungen sind die Evangelien redigirt? Das ist die Hauptfrage, von welcher die größere oder geringere Glaubwürdigkeit abhängt, die man ihnen zu schenken geneigt sein könnte.

Bekanntlich tragen alle vier Evangelien den Namen einer theils in der Apostelgeschichte, theils aus der evangelischen Geschichte bekannten Persönlichkeit an der Spitze. Diese vier Personen sind uns streng genommen nicht als die Verfasser bezeichnet. Der Ausdruck „nach Matthäus, nach Marcus, nach Lucas, nach Johannes“ <sup>1)</sup> deutet nicht darauf hin, daß nach der ältesten Ansicht diese Schriften von Anfang bis zu Ende von Matthäus, Marcus, Lucas und Johannes verfaßt seien; er bedeutet bloß, daß darin Traditionen sich befinden, welche von jedem dieser Apostel herrühren und sich auf dessen Autorität stützen. Es ist klar, daß wenn diese Titel die richtigen sind, die Evangelien, ohne daß sie aufhörten, theilweis sagenhaft zu sein, einen hohen Werth besitzen, weil sie dann in die Hälfte des Jahrhunderts zu setzen sind, welches auf den Tod Jesu

---

1) So sagte man auch: „Das Evangelium nach den Hebräern“, „das Evangelium nach den Egyptern“.

folgte, und in zwei Fällen sogar ihr Ursprung den Augenzeugen der Vorgänge zuzuschreiben ist.

In Bezug auf Lucas kann kein Zweifel obwalten. Das Evangelium Lucas ist eine regelrechte, auf frühere Dokumente begründete Composition <sup>1)</sup>. Es ist das Werk eines Mannes, der wählt, aus sucht, combinirt. Der Verfasser dieses Evangeliums ist ganz bestimmt identisch mit dem der Apostelgeschichte <sup>2)</sup>. Nun ist aber der Verfasser der Apostelgeschichte ein Genosse des heiligen Paulus <sup>3)</sup>, ein Titel, der auch vollständig auf Lucas paßt <sup>4)</sup>. Ich weiß wohl, daß gegen diese Schlußfolgerung mehr als ein Einwand gemacht werden kann, aber das eine ist außer Zweifel, daß der Verfasser des dritten Evangeliums und der Apostelgeschichte ein Mann der zweiten apostolischen Generation ist, und das ist in Bezug auf unseren Gegenstand genügend. Das Datum dieses Evangeliums kann übrigens mit großer Genauigkeit aus Gründen bestimmt werden, die in dem Buche selber ihren Anhalt finden. Das 21. Kapitel Lucae, das von dem ganzen Werke unzertrennlich, ist jedenfalls nach der Belagerung Jerusalems, aber nur kurze Zeit darauf, geschrieben <sup>5)</sup>. Wir befinden uns also hier auf einem festen Boden, denn es handelt sich

---

<sup>1)</sup> Luc. I, 1—4.

<sup>2)</sup> Apostelgesch. I, 1. Vergl. Luc. I, 1—4.

<sup>3)</sup> Von XVI, 10 ab stellt sich der Verfasser als Augenzeuge hin.

<sup>4)</sup> II. Tim. IV, 11; Philem. 24; Col. IV, 14. Der Name Lucas (Zusammenziehung von Eucanus) ist sehr selten, man hat also nicht eine Gleichnamigkeit zu fürchten, wie sie so häufig in den Fragen der Kritik bezüglich des Neuen Testaments Verwirrung hervorgebracht hat.

<sup>5)</sup> V. 9, 20, 24, 28, 32. Vergl. XXII, 36.

um ein Werk, welches in sich abgerundet und ganz von derselben Hand geschrieben ist.

Die Evangelien des Matthäus und Marcus haben bei Weitem nicht dasselbe individuelle Gepräge. Es sind unpersönliche Compositionen, bei welchem der Verfasser durchaus verschwindet. Der an die Spitze dieser Werke vorgestellte Eigennamen hat keine große Bedeutung. Wenn aber das Evangelium Lucae ein Datum hat, so ist dies doch mit denen des Matthäus und Marcus auch der Fall, denn es steht fest, daß das dritte Evangelium jünger ist als die beiden ersten und auch eine gewandtere Redaction an den Tag legt. Uebrigens haben wir darüber ein Hauptzeugniß aus der ersten Hälfte des zweiten Jahrhunderts. Es ist von Papias, Bischof von Hierapolis, einem ernstlichen, der Tradition besessenen Manne, der sein ganzes Leben lang darauf bedacht war, zu sammeln, was man von der Person Jesu wissen könne<sup>1)</sup>. Nachdem er erklärt hat, daß er in dergleichen Dingen die mündliche Tradition den Büchern vorzieht, erwähnt Papias zwei Schriften über die Handlungen und Worte Christi: 1) eine Schrift von Marcus, dem Dolmetscher des Apostel Paulus, ein kurzes, unvollständiges, nicht chronologisch geordnetes Werk, welches die Erzählungen und Reden enthält (*λεχθέντα ἢ πραχθέντα*) und nach den Angaben und Erinnerungen des Apostels Paulus verfaßt ist. 2) Eine

---

1) In Eusebius hist. eccl. III, 39. Ueber die Authenticität dieser Stelle läßt sich nicht der geringste Zweifel erheben. Eusebius ist weit entfernt, die Autorität des Papias zu hoch zu stellen, vielmehr wird er durch dessen Naivetät, durch seinen groben Millenarismus (Glauben an das tausendjährige Reich) in Verlegenheit gesetzt und behandelt ihn wie einen Kleingeist. Vergl. Irenaeus Adv. haer. III, 1.



Sammlung von Sentenzen (*logia*) hebräisch <sup>1)</sup> geschrieben von Matthäus, „die Jeder übersetzt, so gut er es kann.“ Gewiß entsprechen diese beiden Beschreibungen so ziemlich der allgemeinen Physiognomie der beiden nach Matthäus und Marcus benannten Evangelien, da das erste durch seine langen Reden gekennzeichnet, das andere mehr anekdotisch, in den kleinen Thatfachen genauer, kurz bis zur Trockenheit, arm an Reden und schlecht zusammengefügt ist. Daß diese beiden Werke, wie wir sie heute lesen, denen, welche Papias las, absolut ähnlich seien, wird man wohl nicht behaupten wollen; erstens, weil des Matthäus Schrift nach Papias nur aus Reden in hebräischer Sprache bestand, die man in Uebersetzungen verschiedener Art von Hand zu Hand gehen ließ, und dann, weil das Werk des Matthäus und das des Marcus für ihn vollständig geschieden, ohne gegenseitiges Einverständniß, und wie es scheint, in verschiedenen Sprachen verfaßt waren.

Nun bieten aber im jetzigen Zustande der Texte das Evangelium nach St. Matthäus und das nach St. Marcus so lange und vollkommen identische Parallelstellen dar, daß entweder der schließliche Redacteur des zweiten das erste vor Augen gehabt oder alle beide ein und dasselbe Vorbild copirt haben müssen. Am wahrscheinlichsten ist es schon, daß wir weder vom Evangelium Matthäi, noch von dem des Marcus die Originalredactionen besitzen; daß unsere heutigen beiden ersten Evangelien schon Arrangements sind, bei denen man die Lücken des einen Textes durch einen andern ersetzt hat. Jederman wollte natürlich ein vollständiges Exemplar besitzen; wer in seinem

---

1) d. h. in semitischem Dialekte.

Exemplare nur die Reden hatte, wollte auch die Erzählungen haben und umgekehrt. Auf diese Weise wurde nun das Evangelium Matthäi mit allen Charakterzügen des Marcus durchwirkt und das Evangelium nach Marcus enthält heut eine Menge Stellen, welche aus den Logia des Matthäus hergenommen sind. Außerdem schöpfte Jeder noch reichlich aus der Quelle der Tradition, die sich in seiner Umgebung weiter spann. Diese Tradition ist so weit entfernt von den Evangelien erschöpft zu sein, daß die Apostelgeschichte und die ältesten Kirchenväter verschiedene Aussprüche von Jesu mittheilen, welche authentisch zu sein scheinen und doch in den Evangelien, wie wir sie besitzen, nicht zu finden sind.

Es kommt für unsern Gegenstand wenig darauf an, diese zarte Analyse noch weiter zu führen und den Versuch zu einer Art Wiederherstellung einerseits der Logia des Matthäus, andererseits der ursprünglichen Erzählung wie sie aus Marcus Feder kam, zu unternehmen. Die Logia werden ohne Zweifel für uns in den langen Reden Jesu zu suchen sein, welche einen beträchtlichen Theil des ersten Evangeliums einnehmen. Diese Reden bilden allerdings, wenn man sie von dem übrigen Texte abtrennt, ein ziemlich abgerundetes Ganze. Was die Erzählungen des ersten und zweiten Evangeliums anbetrifft, so scheint ihnen ein gemeinschaftliches Document zu Grunde zu liegen, dessen Text sich bald bei dem einen, bald bei dem andern widerfindet und von dem das zweite Evangelium, wie wir es heute lesen, nur eine modifizierte Wiedergabe ist. Mit anderen Worten, das System des Lebens Jesu bei den Synoptikern beruht auf zwei Original-Documenten: 1) die durch den Apostel Matthäus gesammelten Reden Jesu 2) die Sammlung von Anekdoten und persönlichen Nach-

richten, welche Marcus nach den Erinnerungen Petri niederschrieb. Man kann behaupten, wir besitzen diese beiden Dokumente noch, nur mit Nachrichten anderen Ursprungs vermischt in den beiden ersten Evangelien, welche nicht ohne Grund den Titel „nach Matthäus“, „nach Marcus“ an der Stirn tragen.

Jedenfalls ist es unzweifelhaft, daß man schon in früher Zeit die Reden Jesu in aramäischer Sprache niederschrieb und daß gleichfalls schon früh seine bemerkenswerthen Thaten schriftlich festgestellt wurden. Es waren das aber nicht etwa bestimmte dogmatisch fixirte Texte. Außer den uns überkommenen Evangelien gab es noch eine Menge anderer, welche den Anspruch machten, die Tradition von Augenzeugen vorzustellen <sup>1)</sup>. Man legte wenig Gewicht auf diese Schriften und ein Sammler wie Papias erklärt sich laut für den Vorzug mündlicher Uebersieferungen <sup>2)</sup>. Da man den Glauben hegte, die Welt werde bald zu Ende gehen, war man nicht sehr darauf bedacht, Bücher für die Zukunft abzufassen; es kam bloß darauf an, im Herzen ein lebendiges Bild von dem festzuhalten, den man bald über den Wolken zu sehen hoffte. Daher ist es erklärlich, daß die evangelischen Texte hundert und fünfzig Jahre lang so wenig Ansehen genossen. Man machte sich kein Gewissen daraus, Zusätze hinzuschreiben, sich Umstellungen zu erlauben, das eine durch das andere zu ergänzen. Arme Leute, die nur ein Buch haben, wollen, daß es alles enthalte, woran ihr Herz

---

<sup>1)</sup> Lucas I, 1—2; Origenes Hom. in Luc. I, init; St. Hieronymus Comment. in Matth. prol.

<sup>2)</sup> Papias bei Eusebius H. E. III. 39. Vergl. Irenaeus Adv. haer. III, 11 und III.

hängt. Man ließ einander diese kleinen Bücher und Jeder schrieb an den Rand seines Exemplares die Aussprüche, Parallelen, die er wo anders fand, und die ihm gefielen <sup>1)</sup>. So ist also das schönste Werk der Welt hervorgegangen aus einer durchaus dunklen, ganz volksthümlichen Mitarbeiterschaft. Keine der Redactionen hatte absoluten Werth. Justinus, der sich häufig auf das beruft, was er die „Denkwürdigkeiten der Apostel nennt <sup>2)</sup>“ hatte noch einen Zustand der Evangelien vor Augen, welcher von dem, welchen wir besitzen, durchaus verschieden ist; zudem giebt er sich nicht einmal die Mühe sie dem Texte nach aufzuführen. Die evangelischen Citate der pseudo-clementinischen Schriften von ebionitischem Ursprung, zeigen dieselbe Eigenthümlichkeit. Der Geist war Alles, das Wort nichts. Erst als in der zweiten Hälfte des zweiten Jahrhunderts die Tradition sich abzuschwächen anfang, bekamen die Texte, welche die Namen der Apostel tragen, eine entschiedene Autorität und Gesetzeskraft.

Wer wollte den Werth von Dokumenten verkennen, welche auf diese Weise aus rührenden Erinnerungen, naiven Erzählungen der beiden ersten christlichen Generationen zusammengesetzt sind und noch von dem starken Eindruck zeugen, welchen der erhabene Gründer hervorgebracht und der ihn noch lange Zeit überlebt zu haben scheint. Wir müssen noch hinzufügen, daß die Evangelien, um welche

---

1) So hat die schöne Erzählung bei Johannes VIII, 1—11 stets geschwankt, ohne in dem Rahmen der anerkannten Evangelien einen festen Platz finden zu können.

2) *Τὰ ἀπομνημονεύματα τῶν ἀποστόλων, ἃ καλεῖται εὐαγγέλια.* Justin. Apolog. I, 53, 66, 67. Dial. cum Tryph. 10, 100, 101, 102, 103, 104, 105, 106, 107.

es sich handelt, gerade aus denjenigen Zweigen der christlichen Familie hervorzugehen scheinen, die Jesus am nächsten standen. Die letzte Handanlegung der Redaction, wenigstens bei dem Texte, der den Namen Matthäus trägt, scheint in einem der nordöstlichen von Palästina gelegenen Länder, wie der Hauran, Golonitis, Batanea vor sich gegangen zu sein; dorthin hatten sich zur Zeit der Römerkriege viele Christen geflüchtet und es gab dort noch im zweiten Jahrhunderte Verwandte von Jesus <sup>1)</sup>, auch hielt sich die erste galiläische Richtung dort länger als wo anders.

Bis jetzt haben wir uns nur über die drei, die synoptischen genannten, Evangelien ausgelassen. Jetzt müssen wir von dem vierten sprechen, welches den Namen des Johannes trägt. Hier sind alle Zweifel viel begründeter und die Frage einer Lösung weniger nahe. Papias, der sich an die Schule des Johannes schloß, und der, wenn er nicht noch dessen Zuhörer gewesen ist, wie Trendelenburg behauptet, wenigstens mit seinen unmittelbaren Schülern, wie Aristion und dem Johannes Presbyter umgegangen, Papias, der mit Leidenschaft alle mündlichen Erzählungen des Aristion und Johannes Presbyter gesammelt hatte, erwähnt kein Wort davon, daß Johannes ein „Leben Jesu“ geschrieben. Hätte eine solche Erwähnung sich in seinem Werke vorgefunden, so würde Eusebius, der sich Nichts entgehen läßt, was die Literaturgeschichte der Apostelzeit anbetrifft, ohne allen Zweifel eine Bemerkung darüber gemacht haben; die inneren Schwierigkeiten, welche sich aus dem Inhalte dieses vierten Evangeliums selber ergeben, sind nicht minder stark. Wie kommt es, daß

---

1) Julius Africanus bei Eusebius Hist. eccl.

neben ganz genauen und den Augenzeugen verrathenden Nachrichten, man Neben findet, die ganz und gar einen von denen in Matthäus verschiedenen Charakter tragen? Wie kommen bei einem allgemeinen Plane des Lebens Jesu, der viel befriedigender und genauer ist als der der Synoptiker, jene seltsamen Stellen hinein, bei denen man ein dogmatisches Interesse, das dem Redakteur eigen ist, herauskennt, Gedanken, die Jesus fremd sind und manche Anzeichen, welche mahnen, auf der Hut gegen die Aufrichtigkeit des Autors zu sein? Was sollen endlich neben den reinsten, richtigsten, wahrhaft evangelischen Ansichten jene Flecken, in denen man am liebsten die Interpolationen eines hitzigen Sektirers erblicken möchte? Ist das wirklich Johannes, der Sohn des Zebedäus, der Bruder des Jakobus (dieses letzteren wird im vierten Evangelium niemals erwähnt) dem es möglich war, in griechischer Sprache diese Vorlesungen voll abstrakter Metaphysik niederzuschreiben, von der weder die Synoptiker noch der Talmud etwas Analoges darbieten? Das Alles sind ernsthafte Bedenken und ich wage nicht überzeugt zu sein, daß das vierte Evangelium ganz und gar aus der Feder eines ehemaligen galiläischen Fischers gekommen sein könne. Daß aber dieses Evangelium gegen Ende des ersten Jahrhunderts aus der großen Schule Kleinasiens, welche sich an Johannes angeschlossen, gekommen, daß es uns eine Variante des Lebens des Meisters bietet, welche werth der höchsten Beachtung und an manchen Stellen würdig ist, den anderen vorgezogen zu werden, das ist erwiesen, und zwar in einer Weise, die nichts zu wünschen übrig läßt, sowohl durch äußere Zeugnisse wie durch die Prüfung des Dokuments selber.

Zunächst zweifelt Niemand daran, daß um das

Jahr 150 das vierte Evangelium existirte und dem Johannes zugeschrieben wurde. Ausdrückliche Stellen von Iustin <sup>1)</sup>, Athenagoras <sup>2)</sup>, Tatian <sup>3)</sup>, Theophilus von Antiochien <sup>4)</sup>, Irenäus <sup>5)</sup> zeigen von da ab dies Evangelium bei allen Controversen angeführt und als Angelfstein der Entwicklung des Dogmas angesehen. Irenäus äußert sich sehr bestimmt; Irenäus aber ging aus der Schule des Johannes hervor und zwischen ihm und dem Apostel stand nur Polycarp. Die Rolle dieses Evangeliums im Gnosticismus und besonders in dem System des Valentin <sup>6)</sup>, in dem Montanismus <sup>7)</sup> bei den Quartodecimanern <sup>8)</sup>, ist nicht minder entscheidend. Die Schule des Johannes ist diejenige, deren Fortsetzung sich im zweiten Jahrhundert am besten hervorhebt; diese Schule nun ist nicht erklärlich, wenn man nicht dieses vierte Evangelium an ihre Wiege stellt. Fügen wir hinzu, daß die erste dem Johannes zugeschriebene Epistel ganz bestimmt von demselben Autor ist, als das vierte Evangelium <sup>9)</sup>, diese

---

1) Apol. I., 32, 61; Dial. cum Tryph. 88.

2) Legatio pro Christ. 10.

3) Adv. Graec. 5, 7. Vergl. Eusebius H. E. IV. 29; Theodoretus Haeretic. fabul. I, 20.

4) Ad Autolycum II, 22.

5) Adv. haer. II, xxii, 5; III, i. Vergl. Euseb. H. E. V, 8.

6) Irenaeus, Adv. haer. I, iii, 6; xi, 7; St. Hippolytus: Philosophumena VI, ii, 29 u. ff.

7) Irenaeus, Adv. haer. III, xi, 9.

8) Euseb. Hist. ecol. V, 24.

9) I. Joann. 1, 3, 5. Die beiden Schriften zeigen die vollständige Gleichheit des Stils, dieselben Wendungen, dieselben Lieblingsausdrücke.

Epistel ist aber von Polycarp <sup>1)</sup>, Papias <sup>2)</sup>, Irenäus als von dem Johannes herrührend anerkannt.

Aber ganz besonders ist die Lesung des Werkes von der Art, daß es Eindruck macht. Der Verfasser spricht stets wie ein Augenzeuge; er will für den Apostel Johannes gehalten sein. Wenn also das Werk wirklich nicht von dem Apostel ist, so muß man einen wissentlichen Betrug voraussetzen. Obgleich nun die Ansichten jener Zeit in Bezug auf literarische Ehrlichkeit wesentlich von den unsrigen verschieden waren, hat man doch in der apostolischen Welt kein Beispiel von einer Fälschung dieser Art. Nicht nur, daß der Verfasser für den Apostel Johannes gelten will, man sieht auch deutlich, daß er im Interesse dieses Apostels schreibt. Auf jeder Seite verräth sich die Absicht, seine Autorität zu verstärken, zu zeigen, daß er der Liebling Jesu <sup>3)</sup> gewesen, daß er bei allen feierlichen Gelegenheiten (beim Abendmahl, auf dem Calvarienberg, am Grabe) die erste Stelle eingenommen. Die im Ganzen brüderlichen aber doch von einer gewissen Rivalität nicht freien Beziehungen des Verfassers zu St. Petrus <sup>4)</sup>, dagegen sein Haß gegen Judas <sup>5)</sup>, ein Haß, der wahrscheinlich schon von der Zeit vor dem Verrathe stammt, scheinen hier und dort durchzulerchten. Man ist versucht, zu glauben, daß Johannes in seinem Alter die evangelischen Erzählungen gelesen, welche circulirten, und einerseits

---

<sup>1)</sup> Epist. ad Philipp. 7.

<sup>2)</sup> Euseb. H. E. III, 39.

<sup>3)</sup> XII, 23; XIX, 26; XX, 2; XXI, 15—19.

<sup>4)</sup> Joann. XVIII, 15—16; XX, 2—6; XXI, 15—19.

<sup>5)</sup> VI, 65; XII, 6; XIII, 21 u. ff.



verschiedene Ungenauigkeiten <sup>1)</sup> bemerkt hatte, andererseits aber auch empfindlich darüber war, daß man ihm in der Geschichte einen nicht genügend großen Platz einräumte, deshalb mag er damit begonnen haben, eine Menge Dinge zu diktiren, welche er besser wußte, als die Andern, um zu zeigen, daß in vielen Fällen, wo man nur von Petrus sprach, er mit ihm und vor ihm <sup>2)</sup> eine Rolle gespielt. Schon zu Lebzeiten Jesu hatten sich leichte Zeichen von Eifersucht zwischen den Jüngern des Zebedäus und den anderen Schülern <sup>3)</sup> kundgegeben. Seit dem Tode Jakobs, seines Bruders, blieb Johannes der einzige Erbe der vertrauten Erinnerungen, deren Bewahrer, nach dem Geständnisse Aller, diese beiden Apostel gewesen waren. Daher das fortwährende Bestreben, daran zu erinnern, daß er der letzte lebende Augenzeuge ist <sup>4)</sup>, und die offenbare Genugthuung, mit welcher er Umstände erzählt, welche nur er allein kennen konnte. Daher so viele kleine genauer bestimmende Züge, welche wie Scholien eines Annotatoren aussehen: „Es war sechs Uhr;“ „es war Nacht;“ „dieser Mann hieß Malchus;“ „sie hatten ein Feuer angemacht, denn es war kalt;“ „der Rock war

---

1) Anm. Die Art und Weise, wie Kristion oder Johannes Presbyter sich gegen Papias über das Evangelium Marcus ausdrückte (Euseb. H. E. III, 39), enthält in der That eine wohlwollende Kritik oder besser gesagt, eine Art von Entschuldigung, welche voraussetzen scheint, daß die Schüler des Johannes über dieselbe Sache eine bessere Auffassung hatten.

2) Vergl. Johannes XVIII, 15 u. ff. mit Matthäus XXVI, 58; Johannes XX, 2—6 mit Marcus XVI, 7. Man sehe auch Johannes XIII, 24, 25.

3) Siehe Kapitel IX dieses Buches: Die Schüler Jesu.

4) I, 14; XIX, 35; XXI, 24 u. ff. Vergl. die erste Epistel Johannis I, 3, 5.

ohne Naht.“ Daher endlich auch die Unordnung der Redaktion, die Unregelmäßigkeit des Fortschreitens in der Erzählung, die Abgerissenheit der ersten Kapitel. Alles das sind Züge, die unerklärlich werden, wenn man annehmen will, daß unser Evangelium nur eine theologische These ohne historischen Werth sei; verständlich werden sie dagegen durchaus, sobald man darin, der Tradition gemäß, Erinnerungen eines Greises sieht, die bald von wunderbarer Frische sind, bald seltsame Irrthümer enthalten.

Eine Hauptscheidung muß man in diesem Evangelium Johannis machen. Der eine Theil desselben zeigt uns einen Umriss des Lebens Jesu, der beträchtlich von dem der Synoptiker abweicht. Der andere Theil dagegen legt Jesu Reden in den Mund, die in Ton, Styl, Haltung, Doctrinen nichts gemein haben mit den Logia, welche die Synoptiker mittheilen. In Betreff dieses zweiten Theiles ist der Unterschied so groß, daß man mit Entschlossenheit sich entscheiden muß. Wenn Jesus gesprochen hat, wie es Matthäus will, so kann er nicht geredet haben, wie Johannes behauptet. Zwischen diesen beiden Autoritäten hat noch kein Kritiker geschwankt, wird nie einer schwanken. Unendlich weit entfernt von dem einfachen, unabsichtlichen, unpersönlichen Tone der Synoptiker zeigt das Evangelium Johannis unablässig die Bestrebungen des Apologeten, die Hintergedanken des Sektirers, die Absicht, eine These zu beweisen und Gegner zu überzeugen <sup>1)</sup>. Nicht durch

---

<sup>1)</sup> Man sehe z. B. Kap. IX. u. XI. Einen besonders seltsamen Effect machen Stellen wie XIX, 35; XX, 31; XXI, 20 bis 23, 24, 25, wenn man sich dabei die Abwesenheit jeder Reflexion, welche die Synoptiker auszeichnet, erinnert.

anspruchsvolle, schwerfällige, schlecht geschriebene, in moralischer Beziehung wenig sagende Tiraden hat Jesus sein göttliches Werk gegründet.

Selbst wenn Papias uns nicht mittheilte, daß Matthäus die Sentenzen Jesu in der Originalsprache schrieb, so würde die Natürlichkeit, die unaussprechliche Wahrheit, der Reiz ohne Gleichen, welchen die synoptischen Reden haben, die durchaus hebräische Wendung derselben, die Analogie, welche sie mit den Sentenzen der jüdischen gleichzeitigen Lehrer zeigen, ihre vollständige Harmonie mit der Natur Galiläas, alle diese Merkmale würden, wenn man sie mit der dunklen Gnose, der gewundenen Metaphysik, von welcher die Reden bei Johannes voll sind, vergleicht, laut genug sprechen. Damit soll nicht gesagt sein, daß in den Reden bei Johannes nicht bewunderungswürdige Lichtpunkte, Züge vorkämen, welche wirklich von Jesu herühren <sup>1)</sup>.

Aber der mystische Ton dieser Reden entspricht in Nichts der Beredsamkeit Jesu, wie man sie sich nach den Synoptikern vorstellen muß. Ein neuer Geist hat darüber hingeweht; die Gnosis hat schon begonnen; die Galiläische Ära des Reiches Gottes ist zu Ende; die Hoffnung von der nahe bevorstehenden Rückkunft des Gesalbten ist in die Ferne gerückt, man tritt schon in die Unersquicklichkeit der Metaphysik, in das Dunkel des abstrakten Dogmas hinein. Der Geist Jesu ist da nicht, und wenn der Sohn des Zebedäus wirklich diese Stellen geschrieben, so hatte er beim Schreiben gewiß den See Genesareth

---

1) J. B. IV, 1 u. ff. Mehrere von Johannes in Erinnerung gebrachte Aussprüche finden sich auch in den Synoptikern. (XII, 16; XV, 20.)

und die anziehenden Gespräche vergessen, die er einst an dessen Ufern gehört.

Ein Umstand übrigens beweist deutlich, daß die vom vierten Evangelium mitgetheilten Reden keine historischen Dokumente sind, sondern Schriftstücke, welche die Bestimmung haben, gewisse dem Redakteur am Herzen liegende Doctrinen mit der Autorität Jesu zu decken, dieser Umstand ist ihre vollständige Uebereinstimmung mit dem intellektuellen Zustande Kleinasiens zu der Zeit, wo sie geschrieben wurden. Kleinasien war damals der Schauplatz einer seltsamen Bewegung sokratischer Philosophie; alle Keime des Gnosticismus existirten schon. Johannes scheint an dieser fremden Quelle getrunken zu haben. Es ist möglich, daß nach den Krisen des Jahres 68 (Datum der Apokalypse) und des Jahres 70 (Zerstörung Jerusalems) der alte Apostel mit seiner glühenden beweglichen Seele, enttäuscht über den Glauben an eine bevorstehende Erscheinung des Menschensohnes in den Wolken, sich zu den Ideentreisen, welche ihn umgaben und deren mehrere sehr gut mit gewissen christlichen Doctrinen sich verschmelzen ließen, hingeneigt gefühlt hat. Indem er nun diese neuen Ideen Jesu angedichtet, ist er nur einem sehr natürlichen Gange gefolgt. Unsere Erinnerungen bilden sich ebenso um wie alles Uebrige; das Ideal einer Person, die wir gekannt haben, verändert sich mit uns selbst <sup>1)</sup>.

Jesus als eine Incarnation der Wahrheit betrachtend, konnte Johannes nicht umhin, ihm zu verleihen, was er als Wahrheit zu betrachten, jetzt gestimmt war.

---

<sup>1)</sup> So wurde Napoleon in der Erinnerung seiner Verbannungsgenossen ein Liberaler, als diese nach ihrer Rückkehr sich wieder plötzlich mitten in die politische Gesellschaft jener Zeit hineingetrieben sahen.

Um Alles zu sagen, müssen wir hinzufügen, daß wahrscheinlich Johannes selber auch nicht einmal viel daran Theil hatte, daß diese Aenderung viel mehr um ihn herum als durch ihn vorging. Man möchte versucht sein zu glauben, daß werthvolle Notizen, welche von dem Apostel herrührten, von seinen Schülern im engen Sinne benutzt worden sind, der von dem ursprünglichen evangelischen Geiste sehr verschieden ist. In der That sind einige Partieen des vierten Evangeliums erst nachher hinzugefügt; so das ganze Kapitel XXI <sup>1)</sup>, wo der Verfasser sich vorgenommen zu haben scheint, dem Apostel Petrus eine Guldigung nach seinem Tode zu widmen, um den Einwürfen zu begegnen, welche man nach Johannes eigenem Tode machen würde, oder vielleicht schon machte. (Siehe 21—23). Mehrere andere Stellen tragen Spuren von Radirungen oder Correcturen <sup>2)</sup>.

Es ist unmöglich, in so weitem Zeitabstande den Schlüssel zu diesen sonderbaren Problemen zu finden und ohne Zweifel wären uns noch manche Ueberraschungen aufgespart, wenn es uns gestattet wäre, in die Geheimnisse der mysteriösen Schule von Ephesus zu bringen, die mehr als einmal sich auf dunklen Wegen gefallen zu haben scheint. Aber eine Hauptprüfung wäre folgende. Jeder, der ein Leben Jesu schreiben wollte, ohne eine feste Ansicht über den relativen Werth der Evangelien zu haben und sich einzig durch das Gefühl über den Gegenstand leiten ließe, würde in einer Menge von Fällen dahin kommen, die Erzählung des Johannes der der Synoptiker

---

<sup>1)</sup> Die Verse XX, 30, 31 bilden augenscheinlich den alten Schluß.

<sup>2)</sup> VI, 2, 22; VII, 22.

vorzuziehen. Die letzten Monate des Lebens Jesu besonders sind nur aus Johannes zu verstehen; eine Menge von Zügen in der Leidensgeschichte, die bei den Synoptikern unverständlich sind <sup>1)</sup>, haben in der Erzählung des vierten Evangeliums das Gepräge der Wahrscheinlichkeit, der Möglichkeit. Ganz im Gegensatz dazu fordere ich Jedermann heraus, ein Leben Jesu zu schreiben, das einen Sinn hat, und dabei auf die Reden Rücksicht zu nehmen, welche Johannes Jesu in den Mund legt.

Diese Art und Weise sich predigend zu zeigen, stets auf sich hinzuweisen, diese immerwährende Beweisführung, diese Drappirung ohne Unbefangenheit, die langen Betrachtungen nach jedem Wunder, die steifen, linkschen Reden, deren Ton häufig falsch und ungleich ist <sup>2)</sup>, würde ein Mann von Geschmac nicht neben den köstlichen Sentenzen der Synoptiker dulden. Es sind das offenbar künstliche Nachwerke <sup>3)</sup> welche uns die Predigten Jesu darstellen sollen, wie die Dialoge Platos die Unterredungen des Sokrates wiedergeben. Es sind gewisser Maassen die Variationen eines Musikers, der über ein gegebenes Thema improvisirt. Das Thema kann nicht ohne Authenticität sein, aber in der Ausführung läßt die Phantasie des Virtuosen sich freien Spielraum. Man fühlt das falsche Verfahren, die Absichtlichkeit der Rhetorik heraus <sup>4)</sup>. Ferner muß hervorgehoben werden, daß die Ausdrucksweise

---

1) J. B. was die Verkündung des Verrathes des Judas anbetrifft.

2) J. B. II, 25; III, 32, 33; und die langen Disputationen der Kapitel VII, VIII, IX.

3) Häufig merkt man, daß der Verf. nach Vorwänden sucht, um Reden einschleiben zu können (III, V, VIII, XIII u. ff.)

4) J. B. Kapitel XVII.

Jesu in den besagten Stücken sich nicht wiederfindet. Der Ausdruck „Reich Gottes,“ der dem Herrn so geläufig war <sup>1)</sup>, kommt nur ein einziges Mal vor <sup>2)</sup>. Dagegen bietet der Styl, der durch das vierte Evangelium Jesu in den Mund gelegten Reden die überraschendste Ähnlichkeit mit dem der Episteln St. Johannis dar, man sieht, daß der Verfasser beim Schreiben nicht seinen Erinnerungen, sondern dem ziemlich gleichförmigen Gange seines eigenen Gedankens folgte. Eine ganz neue mystische Sprache thut sich auf, von welcher die Synoptiker keine Ahnung hatten, („Welt,“ „Wahrheit,“ „Leben,“ „Licht,“ „Finsterniß“). Wenn Jesus jemals in diesem Style gesprochen, der nichts Hebräisches, nichts Jüdisches, nichts Talmudisches, wenn ich so sagen darf, hat, wie wäre es möglich, daß auch nur einer seiner Zuhörer so gut dies Geheimniß bewahrt haben sollte?

Die Literaturhistorie bietet übrigens ein anderes Beispiel dar, welches mit der historischen Erscheinung, welche wir dargestellt haben, eine Analogie hat, die viel zur Erklärung beiträgt. Sokrates, der gleich Jesu, nicht schrieb, ist nur durch zwei seiner Schüler bekannt, Xenophon und Plato, von denen der Eine durch seine klare, durchsichtige, unpersönliche Darstellungsart an die Synoptiker, der Andere durch seine imposante Individualität an den Verfasser des vierten Evangeliums erinnert. Soll man nun, um die Sokratische Lehre anschaulich zu machen, den „Dialogen“ des Plato folgen oder den „Gesprächen“ des Xenophon? In dieser Beziehung kann man nicht zweifeln; Jedermann

---

1) Außer den Synoptikern zeugen noch dafür Apostelgeschichten, die Episteln des St. Paulus, die Apokalypse.

2) Johannes III, 3, 5.

hat sich an die Gespräche Xenophons gehalten und nicht an die Dialogen. Lehrt uns aber Plato nichts über Sokrates? Hieße es kritisch zu Werke gehen, wenn man die Dialogen vernachlässigen wollte? Wer sollte das behaupten? Uebrigens ist die Analogie doch auch nicht vollständig und der Unterschied noch zu Gunsten des vierten Evangeliums. Der Verfasser dieses Evangeliums ist der bessere Biograph, wie etwa Plato auch, wenn er, während er seinem Meister erfundene Reden zuschreibt, über dessen Leben richtige Hauptumstände mitgetheilt hätte, welche Xenophon ganz und gar unbekannt gewesen.

Ohne uns über die äußerliche Lage auszusprechen, von welcher Hand das vierte Evangelium geschrieben sei, und indem wir geneigt sind zu glauben, daß wenigstens die Reden nicht vom Sohne Zebedäi sind, so geben wir doch gern zu, daß es ein Evangelium „nach St. Johannes“ ist, in demselben Sinne wie das erste und zweite Evangelium „nach St. Matthäus,“ „nach St. Marcus“ sind. Der historische Rahmen des vierten Evangeliums ist das Leben Jesu wie man es in der Schule des heiligen Johannes kannte. Es ist die Erzählung, wie sie Aristion und Johannes Presbyter dem Papias vortrugen, ohne zu sagen, daß sie niedergeschrieben sei, oder vielmehr, ohne Gewicht auf diesen Umstand zu legen. Ich füge noch hinzu, daß nach meiner Meinung diese Schule die äußeren Vorfälle des Lebens des Stifters noch besser kannte, als die Gruppe, aus deren Erinnerungen die synoptischen Evangelien hervorgegangen sind. Namentlich über die verschiedenen Anwesenheiten Jesu in Jerusalem hatte sie bessere Vorlagen als die Anderen. Die zu dieser Schule sich Haltenden behandelten St. Marcus als einen mittelmäßigen Biographen und hatten ein System ausgedunden, um seine Lücken



zu ergänzen <sup>1)</sup>). Gewisse Stellen des Lucas, welche wie ein Echo der johannäischen Traditionen sich geben <sup>2)</sup>), beweisen übrigens, daß diese Traditionen für die übrige christliche Familie nicht eine ganz und gar unbekannte Sache waren.

Diese Auseinandersetzungen, meine ich, werden genügen, um in der Folge der Erzählung die Beweggründe heraus zu erkennen, welche mich vermocht haben, diesen oder jenen der vier Führer, den wir für das Leben Jesu besitzen, den Vorzug zu geben. Im Allgemeinen lasse ich die vier kanonischen Evangelien als authentisch gelten. Alle reichen meiner Ansicht nach ins erste Jahrhundert hinauf und sie rühren so ziemlich von den Verfassern her, welchen man sie zuschreibt; aber ihr historischer Werth ist ein sehr verschiedener. Matthäus verdient vor Allen ein unbedingtes Vertrauen in Bezug auf seine Reden; dieselben sind die Logia, die Notizen selber, welche aus der lebhaften klaren Erinnerung an die Lehren Jesu gemacht sind. Eine Art zugleich furchtbaren und sanften Glanzes, eine göttliche Kraft, wenn ich so sagen darf, betont diese Zeilen, hebt sie von dem übrigen Texte heraus und macht sie für den

---

1) Papias loc. cit.

2) So die Verzeihung der Ehebrecherin, die Kenntniß, welche Lucas von der Familie Bethaniens hat, sein Charaktertypus der Martha, welcher dem *δευτέρα* des Johannes (XII, 2) entspricht, der Zug von der Frau, welche Jesu die Füße mit ihrem Haare trocknet, eine unbestimmte Kenntniß von Jesu Reisen nach Jerusalem, der Gedanke, daß er in der Leidensgeschichte vor drei Obriheiten geführt worden sei, die Meinung des Verf., daß mehrere Schüler der Kreuzigung beigewohnt, die Kenntniß von dem Bezuge Hanna's zu Kaiphas, die Erscheinung der Engel beim Todeskampfe.

Kritiker leicht kenntlich; wer sich der Aufgabe unterzieht, aus der evangelischen Geschichte eine regelrechte Darstellung zu machen, findet in dieser Beziehung einen vortrefflichen Prüfstein. Die wahren Worte Jesu enthüllen sich, so zu sagen, von selbst; sobald man in dem Traditions-Chaos von ungleicher Authenticität auf sie stößt, fühlt man sie erklingen, sie verrathen sich so zu sagen von selbst und nehmen ihren Platz in der Erzählung ein, aus der sie sich unvergleichlich hervorheben.

Die im ersten Evangelium um diesen ursprünglichen Kern gruppirten Stellen erzählender Natur haben nicht den gleichen Werth. Es befinden sich darin viele Legenden von zu weichen Umrissen, hervorgegangen aus der Frömmigkeit der zweiten christlichen Generation <sup>1)</sup>. Das Evangelium Marci ist viel fester, bestimmter, weniger mit später eingeführten Fabeln überladen. Es ist dies derjenige von den drei Synoptikern, welcher der älteste, der originalste geblieben ist, derjenige, in dem sich die wenigsten späteren Elemente eingeschlichen haben. Die materiellen Einzelheiten haben bei Marcus eine Rundheit, welche man vergebens bei den anderen Evangelisten sucht. Er liebt es, gewisse Worte Jesu in syrisch-chaldäischer Sprache <sup>2)</sup> anzuführen. Er ist voll ins kleinste Einzelne gehender Beobachtungen, welche ohne Zweifel von einem Augenzeugen herrühren. Es steht Nichts im Wege, daß dieser Augenzeuge, der offenbar Jesu gefolgt war, ihn

---

<sup>1)</sup> Kap. I u. II ganz besonders. Man sehe auch XXVII 3 u. ff.; 19, 60 in Vergleich mit Marcus.

<sup>2)</sup> V, 41; VII, 34; XV, 34. Matthäus zeigt diese Eigenheit nur einmal.

geliebt, ihn sehr aus der Nähe gesehen, ein lebhaftes Bild von ihm bewahrt hatte, der Apostel Petrus selber gewesen sei, wie Papias behauptet.

Was das Werk des Lucas anbetrifft, so ist sein historischer Werth ein merklich schwächerer. Es ist ein Document aus zweiter Hand. Die Erzählung ist reifer. Die Worte Jesu sind überdacht, arrangirter. Einige Sentenzen sind übertrieben und verfälscht <sup>1)</sup>. Der Verfasser, welcher außerhalb Palästina's und bestimmt nach der Zerstörung Jerusalems <sup>2)</sup> schrieb, giebt die Worte mit weniger Strenge an als die beiden anderen Synoptiker; er hat einen falschen Begriff von dem Tempel, den er sich wie ein Bethaus vorstellt, in dem man seine Andacht verrichtet <sup>3)</sup>; er stumpft die Einzelheiten ab, um eine Uebereinstimmung zwischen den verschiedenen Erzählungen herbeizuführen <sup>4)</sup>; er mildert die Stellen, welche einem exaltirteren Begriffe von der Gottheit gegenüber hätten hinderlich werden können <sup>5)</sup>; er übertreibt das Wunderbare <sup>6)</sup>, er begeht chronologische Fehler <sup>7)</sup>; er versteht das Hebräische nicht <sup>8)</sup>, führt kein Wort Jesu in dieser Sprache an, nennt alle Lokalitäten nur bei ihrem griechischen Namen. Man merkt ihm den compilirenden Schriftsteller an, den Mann, welcher die Zeugen nicht

---

1) XIV, 26. Die Einsetzung des Apostolats (Kap. X.) hat einen ganz besonders übertriebenen Charakter.

2) XIX, 41, 43 - 44; XXI, 9, 20; XXIII, 29.

3) II, 37; XVIII, 10 u. ff.; XXIV, 53.

4) 3. B. IV, 16.

5) III, 23; Matth. XXIV, 36, läßt er aus.

6) IV, 14; XXII, 43, 44.

7) 3. B., was Quirinius, Eysanias, Theudas anbelangt.

8) Vergl. Luc. I, 31, mit Matth. 1, 21.

selber gesehen, aber nach den Texten arbeitet und ihnen starke Gewalt anthut, um sie in Einklang zu bringen. Lucas hatte wahrscheinlich die biographische Sammlung des Marcus und die Logia des Matthäus vor Augen. Aber er behandelt sie mit außerordentlicher Freiheit; bald schmilzt er zwei Anekdoten oder zwei Parabeln zusammen, um eine <sup>1)</sup> daraus zu machen, bald zerlegt er eine und macht davon zwei <sup>2)</sup>; er interpretirt die Dokumente nach seinem eigenen Sinne, er hat nicht die absolute Gleichmüthigkeit des Matthäus und Marcus. Man kann daher von seinen besonderen Neigungen und Absichten einiges Bestimmte sagen: er ist ein sehr strenger Frommer <sup>3)</sup>, er hält daran, daß Jesus alle jüdische Riten <sup>4)</sup> mitgemacht; er ist exaltirter Demokrat und Ebionite, d. h. dem Besitze sehr abgeneigt und überzeugt, daß die Vergeltung für die Armen kommen wird <sup>5)</sup>; er liebt über Alles die Anekdoten, welche die Bekehrung der Sünder, die Erhebung der Niedrigen <sup>6)</sup> hervorheben, verändert häufig die alten Anekdoten, um ihnen diese Färbung zu geben <sup>7)</sup>. Er giebt in seinen ersten

1) 3. B. XIX, 12—27.

2) So giebt er das Mahl in Bethanien in zwei Erzählungen (VII, 36, 48 u. X, 38—42).

3) XXIII, 56.

4) II, 21, 23, 39, 41, 42. Dies ist ein ebionitischer Zug. Vergl. Philosophumena VII, vi, 34.

5) Die Parabel vom Reichen und von Lazarus. Vergl. VI, 20 u. ff.; 24 u. ff.; XII, 13 u. ff.; XVI ganz; XVII, 35. Vergl. Apostelgesch. II, 44, 45; V, 1 u. ff.

6) Die Frau, welche die Füße salbt, der gute Schächer Zachäus, die Parabel vom Pharisäer und Zöllner, der verlorene Sohn.

7) 3. B. Marie von Bethanien wird für ihn eine Sünderin, welche sich bekehrt.

Seiten Legenden über die Kindheit Jesu mit weitläufigen Erläuterungen, jene Gefänge und conventionelle Gebräuche, welche ein wesentliches Merkmal der apokryphischen Evangelien sind. Endlich hat er in der Erzählung der letzten Lebenszeit Jesu einige zartgefühlte Situationen und gewisse Aussprüche Jesu von köstlicher Schönheit, welche sich in den authentischeren Darstellungen nicht vorfinden <sup>1)</sup> und denen man die Arbeit der Legenden ansieht. Lucas entnahm sie wahrscheinlich einer neueren Sammlung, durch welche man vorzüglich eine Erhöhung des Frömmigkeitsgefühls bezweckt hatte.

Einem Dokumente solcher Art gegenüber war natürlich eine große Zurückhaltung geboten; es wäre eben so wenig kritisch gewesen, es außer Acht zu lassen, wie es ohne Sichtung zu benutzen. Lucas hat Originale vor sich gehabt, die wir nicht mehr besitzen. Er ist weniger ein Evangelist als ein Biograph Jesu. Aber ein „Harmonist“, ein Corrector nach Art des Marcio und des Tatian. Doch ist er immer ein Biograph des ersten Jahrhunderts, ein gotterfüllter Künstler, der, abgesehen von der Belehrung, welche er aus den ältesten Quellen geschöpft, uns den Charakter des Stifters mit so glücklichen Zügen, mit einer Inspiration der Gesamtbehandlung, einer Schärfe schildert, welche die beiden anderen Synoptiker nicht haben. Sein Evangelium ist dasjenige, dessen Lesung den meisten Reiz hervorruft, denn zu der unvergleichlichen Schönheit des gemeinschaftlichen Stoffes trägt er noch seinen Theil künstlerischer Anordnung hinzu, wel-

---

1) Jesus, der über Jerusalem weint, das Blutschweißen, die Begegnung mit den heiligen Frauen, der gute Schächer u. s. w. Das Wort an die Frauen von Jerusalem (XXIII, 28—29) kann erst nach der Belagerung im Jahre 70 erfunden sein.

cher die Wirkung des Bildes durchaus erhöht, ohne der Wahrheit desselben wesentlich zu schaden.

In Summa kann man sagen, daß die synoptische Redaction drei Stadien durchgemacht hat: 1) den dokumentalen Originalzustand (*λογία* des Matthäus, *λεχθέντα ἢ πραχθέντα* des Marcus) die ersten Redactionen, welche nicht mehr existiren; 2) den Zustand des einfachen Gemisches, bei dem die Originaldokumente ohne anstrengende Abfassung, ohne daß man eine persönliche Absicht der Verfasser durchblicken sieht, verschmolzen sind (die jetzigen Evangelien Matthäi und Marci); 3) den Zustand der absichtlichen, überdachten Combination oder Redaction, bei der man das Bestreben merkt, die verschiedenen Versionen zu versöhnen (Evangelium Lucas).

Das Evangelium Johannis ist, wie wir auseinander-  
gesetzt, eine besondere, einzeln dastehende Arbeit.

Man wird bemerken, daß ich die apokryphen Evangelien nicht benutzt habe. Diese Compositionen dürfen auf keine Weise mit den kanonischen Evangelien in eine Reihe gestellt werden. Es sind fade und kindische Umschreibungen, welche die kanonischen Evangelien zur Grundlage haben und Nichts, das werthvoll wäre, hinzuthun. Dagegen bin ich angelegentlich bemüht gewesen, die von den Kirchenvätern uns aufbewahrten Stücke von alten Evangelien zu sammeln, die einst neben den kanonischen existirten und heute verloren sind, wie das Evangelium nach den Hebräern, das Evangelium nach den Egyptern, die nach Marcio und nach Tatian benannten Evangelien. Die beiden ersteren sind besonders deshalb wichtig, weil sie gleich den *λογία* des Matthäus in aramäischer Sprache redigirt waren, eine Varietät des Evangeliums dieses Apostels ausgemacht zu haben scheinen

und weil sie die Evangelien der Ebionim, das heißt jener kleinen christlichen Gemeinden von Batanea waren, welche den Gebrauch des Syrisch-chaldäischen beibehielten, und in gewisser Beziehung die Familie Jesu fortgesetzt haben. Aber man muß gestehen, daß in dem Zustande, in welchem sie uns überkommen sind, diese Evangelien in Bezug auf die kritische Autorität bedeutend untergeordneter sind als die Redaction nach Matthäus, wie wir sie besitzen.

Ich glaube, man wird nun verstehen, welche Art von historischem Werthe ich den Evangelien beilege. Es sind weder Biographien nach Art des Sueton, noch erfundene Legenden in der Weise des Philostratus, sondern es sind legendenartige Biographien. Ich möchte sie fast mit den Legenden der Heiligen, den Lebensbeschreibungen des Plotin, Proclus, Isidorus und anderen Schriften dieser Art vergleichen, bei denen die historische Wahrheit und die Absicht, Muster von Tugend hinzustellen, mehr oder minder vereinigt werden. Die Ungenauigkeit, welche ein Grundzug aller volksthümlichen Werke ist, läßt sich ganz besonders herausfühlen. Nehmen wir an, es hätten vor zehn oder zwölf Jahren drei oder vier alte Soldaten des ersten Kaiserreichs jeder für sich den Einfall bekommen, das Leben Napoleons nach ihren Erinnerungen zu schreiben. Da ist es klar, daß ihre Erzählungen zahlreiche Irrthümer, sehr starke Widersprüche des Einen mit dem Andern enthalten haben würden. Der Eine würde Bagram vor Marengo gesetzt haben; der Andere würde nicht Anstand nehmen zu schreiben, daß Napoleon die Regierung Robespierre's aus den Tuileries verjagt habe; ein Dritter würde Expeditionen von sehr großer Wichtigkeit ganz weggelassen haben. Aber eines würde jeden

Falls mit einem hohen Grade von Wahrheit aus diesen naiven Erzählungen sich herausheben: der Charakter des Helden, der Eindruck, welchen er auf seine Umgebung gemacht. In diesem Sinne würden dergleichen populäre Geschichten mehr werth sein, als eine anspruchsvolle und so zu sagen offizielle Geschichte. Dasselbe kann man von den Evangelien sagen. Einzig und allein darauf bedacht, die Vortrefflichkeit des Meisters, seine Wunder, seine Lehren hervorzuheben, zeigen die Evangelisten eine vollständige Gleichgültigkeit gegen Alles, was nicht der Geist Jesu selbst ist. Die Widersprüche über die Zeiten, die Orte, die Personen werden als unwichtig betrachtet, denn so sehr man dem Worte Jesu einen hohen Grad von Inspiration beimaß, so entfernt war man davon, den Redacturen eine solche zuzutrauen. Die letzteren sahen sich nur als einfache Schreiber an und hielten nur auf eine einzige Sache: Nichts von dem auszulassen, was sie wußten.

Unzweifelhaft mußte ein Theil von den vorgefaßten Meinungen sich in solche Erinnerungen einschleichen. Mehrere Erzählungen, besonders bei Lucas, sind erfunden, um gewisse Züge in dem Charakterbilde Jesu lebhafter hervortreten zu lassen. Dies Charakterbild, diese Physiognomie des Meisters erlitt alle Tage Veränderungen. Jesus wäre ein in der Geschichte einziges Phaenomen, wenn er bei der Rolle, welche er gespielt, nicht bald hätte entstellt werden sollen. Das Leben Alexanders begann schon sagenhaft zu werden, als die Generation seiner Waffengefährten noch nicht erloschen war. Die Legende von Franciscus von Assisi begann schon bei dessen Lebzeiten. Außerst schnell ging ebenso in den zwanzig oder dreißig Jahren, welche auf den Tod Jesu folgten, eine



derartige Metamorphose vor sich und drückte seiner Biographie das absolute Gepräge einer idealen Sage auf. Der Tod vervollkommenet auch den vollkommensten Menschen; er nimmt ihm für die, welche ihn geliebt haben, alle Fehler ab. In demselben Augenblicke außerdem, wo man den Meister schildern wollte, wollte man ihn auch zeigen. Viele Charakterzüge wurden erfunden, um zu beweisen, daß für messianisch gehaltene Weissagungen in ihm ihre Erfüllung erhalten hatten.

Aber ein solches Verfahren, das sehr schwer ins Gewicht fallen muß, ist doch nicht im Stande, Alles zu erklären. Kein jüdisches Werk jener Zeit giebt eine genau vorgezeichnete Reihe von Prophezeiungen, welche durch den Messias erfüllt werden sollten. Mehrere der Anspielungen auf den Messias, welche von den Evangelisten aufgenommen worden sind, sind so schwach, so gewunden, daß man nicht glauben kann, Alles das habe einer allgemein gebilligten Doctrin entsprochen. Bald schloß man so: „Der Messias soll dieses oder jenes thun, nun ist Jesus der Messias, folglich hat Jesus es gethan.“ Bald folgerte man umgekehrt: „Dies und das ist Jesus passirt, nun ist Jesus der Messias, folglich hatte dem Messias dieses passiren müssen.“ <sup>1)</sup> Die zu einfachen Erklärungen sind stets falsch, wenn es sich darum handelt, das Gewebe dieser tiefen Schöpfungen des Volksgeistes zu analysiren, welche durch ihren Reichthum und ihre unendliche Mannigfaltigkeit jedes Systemes spotten.

Raum ist es nöthig zu sagen, daß auf Grund solcher Dokumente, um nur Unbestreitbares, Feststehendes zu geben, man sich nur auf die allgemeinen Umrisse be-

<sup>1)</sup> Man sehe z. B. Johannes XIX, 23—24.

schränken kann. Bei allen alten Geschichten, selbst bei denen, welche viel minder sagenhaft sind als diese, geben die Einzelheiten Anlaß zu den mannigfachsten Zweifeln. Wenn wir zwei Erzählungen eines und desselben Factums haben, so ist es außerordentlich selten, daß sie übereinstimmen. Hat man nun aber nur eine, ist da nicht um so mehr Anlaß, verlegen zu sein? Man kann sagen, daß unter den Anekdoten, den Reden, den durch die Geschichtsschreiber berichteten berühmten Aussprüchen nicht ein einziger ist, der streng authentisch wäre. Hatte man Stenographen, um diese flüchtigen Worte zu fixiren? war stets ein Annalenschreiber zugegen, um die Geberden, das Benehmen, die Empfindungen der handelnden Personen zu notiren? Man versuche über dies oder jenes zeitgenössische Factum und die Art, wie es zugegangen, zur Wahrheit zu gelangen, es wird vergebens sein. Zwei von Augenzeugen gemachte Aussagen über ein Ereigniß weichen wesentlich von einander ab. Muß man aber deshalb jede Färbung dieser Aussagen unbeachtet lassen, und sich nur auf Darstellung der übereinstimmenden Facta beschränken? Das hieße die ganze Geschichtsschreibung vernichten. Allerdings glaube ich wohl, daß, einige kurze, dem Gedächtnisse sofort sich einprägende Aussprüche ausgenommen, die von Matthäus mitgetheilten Reden nicht wörtlich treu sind, selbst unsere stenographischen Verhandlungen sind es ja nicht einmal. Ich gebe gern zu, daß die bewunderungswürdige Darstellung der Leidensgeschichte eine Menge Vielleichts enthält. Sollte man aber darum beim Schreiben der Geschichte Jesu jene Predigten auslassen, welche uns auf so lebhafteste Weise den Charakter seiner Reden wiedergeben, gleich Josephus und Tacitus sich begnügen zu sagen: „er wurde auf Befehl des

Pilatus und auf Anstiften der Priester vom Leben zum Tode gebracht"? Das wäre eine viel schlimmere Art Ungenauigkeit als die, der man sich aussetzt, wenn man die Einzelheiten, welche die Texte uns geben, mit aufnimmt. Diese Einzelheiten sind nicht buchstäblich wahr, aber sie haben eine schöne Wahrheit, sind wahrer als die nackte Wahrheit, in dem Sinne, daß sie die lebendige und ausdrucksvolle, zur Höhe eines Gedankens gewordene Wahrheit wiedergeben.

Ich bitte diejenigen, welche finden sollten, daß ich den zum großen Theil legendenartigen Erzählungen ein übertriebenes Vertrauen geschenkt habe, auf die eben gemachte Bemerkung Rücksicht zu nehmen. Auf wie wenig würde sich das Leben Alexanders reduciren, wenn man sich auf das beschränken wollte, was materiell feststeht? Die zum Theil irrigen Traditionen entfalten doch einen Theil der Wahrheit, den man nicht vernachlässigen darf. Man hat Herrn Sprenger keinen Vorwurf daraus gemacht, daß er bei seiner Biographie Mahomet's große Rücksicht auf die Hadith oder mündlichen Ueberlieferungen genommen und häufig wörtlich seinem Helden Worte in den Mund gelegt hat, welche nur aus dieser Quelle zur Kenntniß gekommen sind. Die Traditionen über den Propheten können keinen höheren historischen Charakter beanspruchen als den, welchen die Reden und Geschichtserzählungen haben, aus denen die Evangelien bestehen. Sie wurden vom Jahre 50 bis 140 der Hedschra niedergeschrieben. — Wenn man die Geschichte der jüdischen Schulen in den Jahrhunderten, welche der Entstehung des Christenthums unmittelbar vorhergegangen, oder darauf gefolgt sind, schreiben wird, so wird man sich kein Gewissen daraus machen, dem Hillel, Schammai, Gamaliel

die Grundsätze beizulegen, welche die Mischna und Samara ihnen zuschreiben, obgleich diese großen Compilationen mehrere hundert Jahre nach dem Tode dieser Doctoren verfaßt worden sind.

Wer dagegen dafür hält, Geschichte bestehe in der bloßen Wiedergabe der Dokumente, welche auf uns gekommen sind, den bitte ich zu bemerken, daß dies bei einem solchen Gegenstande nicht gut thunlich ist. Die vier Haupt-Dokumente stehen mit einander im offenen Widerspruch, Josephus berichtet sie übrigens einige Mal. Man muß wählen. Behaupten, daß ein Ereigniß nicht auf zwei Weisen geschehen sein könne, noch auf unmöglichem Wege, heißt noch nicht der Geschichtsschreibung eine Philosophie a priori aufbürden. Daraus, daß man mehrere verschiedene Versionen desselben Factums besitzt, daß die Leichtgläubigkeit dieser Versionen noch fabelhafte Umstände hinzugefügt hat, darf der Historiker nicht folgern, daß das ganze Factum falsch ist, aber er muß in solchem Falle auf der Hut sein, die Texte prüfen und ein Inductionsverfahren ergreifen. Besonders ist es eine Klasse von Erzählungen, bei denen dieser Grundsatz eine unerläßliche Anwendung findet, dies sind die Erzählungen von Uebernatürlichem. Wenn man diese Erzählungen erklärt oder sie auf den Standpunkt der Legende zurückdrängt, so ist dies keine Verstümmelung der Facta im Namen der Theorie, sondern man geht dabei von der Beobachtung der Facta selbst aus. Keines der Wunder, von denen die alten Geschichten voll sind, hat sich unter wissenschaftlich zulässigen Bedingungen begeben. Eine Beobachtung, welcher noch nie widersprochen worden, ist die, daß nur Wunder in den Zeiten und Ländern geschehen, wo man daran glaubt und in Gegenwart von

Personen, die zu diesem Glauben aufgelegt sind. Kein Wunder hat sich bisher gezeigt vor einer Versammlung von Menschen, welche geistig befähigt sind, den wunderbaren Charakter eines Faktums zu constatiren. Weder Personen aus dem Volke, noch Weltleute sind dazu competent. Es bedarf großer Vorsicht und einer langjährigen Gewohnheit wissenschaftlicher Untersuchungen dazu.

Haben wir nicht in unserer Zeit alle Leute von Welt als Opfer der größten Schwindeleien oder kindischer Illusionen gesehen? Wunderbare Ereignisse, welche von ganzen kleinen Städten bescheinigt worden sind, haben nach strengerer Untersuchung sich in criminalisch strafbare Fakta verwandelt. Wenn es erwiesen ist, daß ein zeitgenössisches Wunder keine ernsthafte Prüfung aushalten kann, wird es da nicht wahrscheinlich, daß die Wunder der Vergangenheit, welche meist bei Zusammenkünften des Volkes zum Vorschein gekommen sind, uns gleichfalls, so bald es uns möglich wäre, sie ins Einzelne hinein kritisch zu prüfen, die dabei mitspielenden Täuschungen enthüllen würden?

Also nicht im Namen der oder der Philosophie, sondern auf eine stets sich bewährt habende Erfahrung hin, verbannen wir das Wunder aus der Geschichte. Wir sagen gar nicht: „Das Wunder ist unmöglich“, sondern wir sagen: „Bis jetzt ist noch kein Wunder constatirt worden.“ Wenn morgen ein Wunderthäter mit Bürgschaften hervortritt, welche wichtig genug sind, um sie zu erörtern, wenn er, wollen wir voraussetzen, verkündet, er werde einen Todten erwecken, was würde man thun? Eine aus Physiologen, Physikern, Chemikern, Personen, welche in historischer Kritik erfahren sind, zusammengesetzte Commission würde ernannt werden. Diese Commission

würde den Leichnam aussuchen, sich vergewissern, daß der Tod ein wirklicher ist, würde den Saal wählen, in welchem das Experiment vor sich gehen soll, würde das ganze System von Vorsichtsmaßregeln organisiren, welche nöthig sind, um keinem Zweifel Raum zu lassen. Wenn unter diesen Umständen die Auferstehung vor sich geht, so würde eine der Gewißheit nahestehende Wahrscheinlichkeit festgestellt sein. Da aber ein Experiment sich immer muß wiederholen können, da man im Stande sein muß, noch einmal zu thun, was man schon gethan hat und wenn es sich um Wunder handelt, bei denen von leicht oder schwer nicht die Rede sein kann, so wird der Wunderthäter aufgefordert werden, seine wunderthätige Handlung unter anderen Umständen, an einem anderen Leichnam in anderer Umgebung zu wiederholen. Wenn jedes Mal das Wunder glückt, wären zwei Dinge bewiesen, erstens, daß in der Welt übernatürliche Dinge vorkommen, zweitens daß die Fähigkeit, sie hervorzurufen, gewissen Personen innewohnt oder ihnen verliehen ist.

Wer aber weiß nicht, daß noch niemals unter solchen Bedingungen ein Wunder sich begeben hat, daß stets der Thaumaturge den Gegenstand des Experimentes, die Lokalität, das Publikum gewählt, daß übrigens sehr häufig das Volk selber es ist, welches in Folge des unbezwinglichen Bedürfnisses, das es empfindet, in großen Ereignissen oder an großen Männern etwas Göttliches zu finden, gleich darauf Wundersagen schafft?

Bis wir anders belehrt sind, halten wir also das Princip historischer Kritik aufrecht, daß eine übernatürliche Erzählung als solche nicht zulässig, daß dabei stets Leichtgläubigkeit oder Betrug mit im Spiele ist, daß

es die Pflicht des Historikers sei, zu interpretiren und zu untersuchen, wie viel Theil Irrthum mit unterläuft.

Das sind die Grundregeln, welche uns bei Abfassung dieses Buches geleitet haben. Zu der Lesung der Texte habe ich noch eine richtige Quelle von Klarheit hinzuzufügen können, nämlich die Besichtigung der Orte, wo die Ereignisse sich begeben haben. Die wissenschaftliche Sendung, welche ich im Jahre 1860 und 1861 geleitet habe <sup>1)</sup>, und die den Zweck hatte, das alte Phönizien zu durchforschen, veranlaßte mich, an den Grenzen von Galiläa mich niederzulassen und dort häufig zu reisen. Ich habe diese evangelische Provinz in jeder Richtung durchstreift, habe Jerusalem, den Hebron, Samaria besucht; fast keine für die Geschichte Jesu wichtige Lokalität ist mir entgangen. So nahm diese ganze Geschichte, welche im Gewölke einer Welt ohne Realität zu schwanken schien, für mich einen Körper, eine Bestimmtheit an, die mich in Erstaunen setzte. Die schlagende Uebereinstimmung der Orte mit den Texten, die wunderbare Harmonie des evangelischen Ideals mit der Landschaft, welche ihm zum Rahmen diente, wirkte auf mich wie eine Offenbarung. Mir stand ein fünftes Evangelium vor den Augen, zerstört, aber noch lesbar und nun sah ich durch die Erzählungen des Matthäus hindurch, anstatt eines abstracten Wesens, das niemals existirt zu haben scheint, eine wunderbare menschliche Gestalt leben und sich bewegen. Während des Sommers, wo ich nach Ghazir im Libanon hinausziehen mußte, um mich etwas auszuruhen, fixirte ich mit flüchtigen Zügen das Bild, das mir erschienen war und

---

1) Das Buch, in welchem die Resultate dieser Expedition enthalten sein werden, befindet sich unter der Presse.

daraus ergab sich diese Geschichte. Als eine schmerzliche Prüfung meine Abreise beschleunigte, hatte ich nur noch wenige Seiten abzufassen. So ist das Buch fast ganz dicht bei den Orten, wo Jesus geboren wurde und gelebt hatte, entstanden. Nach meiner Rückkehr habe ich mich unablässig damit beschäftigt, im Einzelnen die Skizze zu prüfen und zu berichtigen, welche ich in der Eile in einer maronitischen Hütte, nur mit fünf oder sechs Büchern um mich, entworfen hatte.

So mancher wird vielleicht bedauern, daß mein Werk ein biographisches Gewand angenommen. Als ich zum ersten Mal auf den Gedanken kam, eine Geschichte der Anfänge des Christenthums zu schreiben, war meine Absicht allerdings zunächst die Abfassung einer Geschichte der Doctrinen, wobei die Menschen fast ganz in den Hintergrund gedrängt worden wären, Jesus würde kaum genannt worden sein; ich würde mich darauf beschränkt haben, zu berechnen, daß die Ideen, welche unter seinem Namen zu Tage gekommen sind, in der Welt schon überall keimten. Seitdem aber bin ich inne geworden, daß die Geschichte nicht bloß ein Spiel mit Abstractionen ist, sondern daß die Menschen die Doctrinen überwiegen. Nicht eine gewisse Theorie über die Rechtfertigung und die Erlösung hat die Reformation ins Werk gesetzt, sondern Luther, Calvin. Das Parsenthum, der Hellenismus, das Judenthum hätten sich unter allen Formen verbinden, die Doctrinen der Auferstehung und des Wortes würden Jahrhunderte hindurch sich haben entwickeln können, ohne das fruchtbare, großartige, einzig dastehende Factum, das Christenthum, zu erzeugen. Dieses Factum ist das Werk Jesu, St. Pauls, St. Johannis. Die Geschichte Jesu, des Paulus, des Johannes schreiben, heißt



die Geschichte der Anfänge des Christenthums abfassen; die vorhergehenden Bewegungen gehören nur in sofern zu unserm Gegenstande, als sie dazu dienen, diese außerordentlichen Männer erklärlich zu machen, weil sie natürlich nicht ohne Verbindung mit dem geblieben sein konnten, was vor ihnen geschehen.

Bei einem solchen Bestreben, die erhabenen Seelen der Vergangenheit wieder aufleben zu lassen, muß ein Theil Divination und Conjectur wohl erlaubt sein. Ein großes Leben ist ein organisches Ganze, welches sich nicht durch die bloße Anhäufung kleiner Thatfachen darstellen läßt. Ein tiefes Verständniß muß das Ganze umfassen und es zur Einheit abrunden, das Kunstgefühl ist dabei ein guter Lehrer und selbst dem ausgezeichneten Tact eines Göthe würde dabei zu schaffen gemacht werden. Die wesentliche Bedingung der Schöpfung eines Kunstwerkes besteht darin, daß man sich ein lebensfähiges System bildet, von welchem alle Theile abhängig, einander unterstützen. Bei Geschichten solcher Art wie die unsrige liegt das Zeichen, daß man das Wahre getroffen, darin, daß es gelungen, die Texte auf eine Weise zu combiniren, daß daraus eine logische, wahrscheinliche Erzählung entsteht, bei der kein Mißklang sich zeigt. Die geheimen Geseze des Lebens, der organischen Resultate, der Abstufungen, der Schattirung müssen jeden Augenblick zu Rathe gezogen werden, denn es handelt sich hier nicht darum, den materiellen, nicht mehr zu controlirenden Umstand wieder zu finden, sondern die eigentliche Seele der Geschichte. Nicht die kleine Gewißheit des Einzelnen, sondern die Richtigkeit des Gesamtgefühls, die Wahrheit der Farbe muß erstrebt werden. Jeder Zug, der sich von den Regeln der classischen Erzählung entfernt, muß zur Vorsicht mahnen, denn das Factum,

welches erzählt werden soll, ist lebendig, natürlich, harmonisch gewesen. Gelingt es nicht, durch die Darstellung es zu einem solchen zu machen, so hat man es sicher nicht unter dem richtigen Gesichtspunkte betrachtet. Nehmen wir an, man versuchte die Athene des Phidias nach den alten Texten wiederherzustellen und brächte ein trockenes gezwungenes, künstliches Nachwerk hervor, was wäre daraus zu schließen? Nur folgendes: daß die Texte einer geschmackvollen Interpretation bedürfen, daß man zart mit ihnen umgehen muß, bis sie sich einander nähern und endlich ein Ganzes ergeben, in welchem alle Voraussetzungen glücklich verschmolzen sind. Wäre man dann aber sicher, die griechische Statue Zug für Zug vor sich zu haben? Nein, aber wenigstens hat man nicht ein Zerrbild derselben: man hat den allgemeinen Geist des Werkes, eine der Formen, in welcher sie existiren konnte.

Dies im Auge Halten eines lebendigen Organismus haben wir nicht Anstand genommen, in der allgemeinen Anlage der Erzählung zur Richtschnur zu nehmen. Die bloße Lectüre der Evangelien würde zu dem Beweise genügen, daß ihre Redakteure, obwohl sie einen sehr richtigen Plan des Lebens Jesu im Sinne hatten, sich nicht durch sehr strenge chronologische Angaben haben leiten lassen. Papias aber bestätigt uns das ausdrücklich<sup>1)</sup>. Die Ausdrücke: „Zu jener Zeit ... danach ... dann ... begab es sich“ u. s. w., sind bloße Uebergänge, bestimmt, eine Erzählung mit der anderen zu verknüpfen. Will man alle Nachrichten, welche die Evangelien darbieten, in der Unordnung lassen, in welcher die Tradition sie

---

1) loc. cit.

giebt, so hieße das eben so wenig eine Geschichte des Lebens Jesu schreiben, als man die Biographie eines berühmten Mannes verfaßt, indem man die Briefe, die Anekdoten seiner Jugend, seines reifen Alters und seiner Greisenzeit bunt durcheinander herausgäbe. Der Koran, der uns auch in der vollständigsten Verwirrung die Dokumente in Bezug auf die verschiedenen Epochen des Lebens Mohamets bringt, hat einer sinnreichen Kritik sein Geheimniß offenbaren müssen; man hat auf fast durchaus sichere Weise die chronologische Ordnung entdeckt, in welcher diese Stücke verfaßt sind. Eine solche Wiederherstellung ist für das Evangelium viel schöner, weil das öffentliche Leben Jesu viel kürzer und weniger reich an äußeren Ereignissen ist, als das Leben des Gründers des Islam. Indessen darf der Versuch, einen Faden aufzufinden, an dem man sich aus diesem Irrgarten herausleiten kann, doch nicht als vergebliche Kleinmeisterei angesehen werden. Es ist wohl kein bedeutender Mißbrauch der Hypothese, wenn man voraussetzt, daß der Gründer einer Religion damit beginnt, sich auf die moralischen Aphorismen zu stützen, welche zu seiner Zeit schon circulirten, die Gebräuche zu benutzen, welche im Schwange sind. Reifer geworden und durchaus Herr seines Gedankens, gefällt er sich in einer Art ruhiger, poetischer, von aller Controverse absehender Beredsamkeit, frei und lieblich, wie das Gefühl der Reinheit. Nach und nach wird er angeregter, belebt sich der Opposition gegenüber und endet mit Polemik und starken Schmähungen. Das sind die Perioden, welche im Koran sich deutlich abscheiden. Die mit einem außerordentlich feinen Tact von den Synoptikern angenommene Reihenfolge läßt auf ein ähnliches Fortschreiten schließen. Man lese Matthäus mit Aufmerksam-

keit und man wird in der Vertheilung der Reden eine Steigerung finden, welche der eben erwähnten ähnlich ist. Uebrigens wird man die rückhaltsvollen Sprachwendungen wohl wahrnehmen, deren wir uns bedienen, wenn es sich darum handelt, den Fortschritt der Ideen Jesu auseinander zu setzen. Der Leser kann, wenn er es vorzieht, die zu diesem Zwecke angenommenen Eintheilungen als bloße Einschnitte betrachten, welche zur methodischen Darstellung eines tiefen und verwickelten Gedankeninhalts unerlässlich sind.

Wenn die Liebe zu einem Gegenstande dazu helfen kann, das Verständniß desselben zu mehren, so wird man, hoffe ich, erkennen, daß auch dies Erforderniß mir nicht gefehlt hat. Um die Geschichte einer Religion zu schreiben, ist es nothwendig, daß man erstens an sie geglaubt habe (denn ohne das könnte man nicht verstehen, wodurch sie das menschliche Bewußtsein gefangen und befriedigt hat), zweitens aber, daß man nicht mehr einen absoluten Glauben daran hat; denn der absolute Glaube ist unvereinbar mit der Wahrhaftigkeit der Geschichte. Aber die Liebe ist auch ohne den Glauben möglich. Wenn man sich an keine der Formen fesseln will, welche die Anbetung der Menschen herbeiziehen, so verzichtet man darum doch noch nicht darauf, nachzuempfinden, was sie Gutes und Schönes enthalten. Kein vorübergehendes Erscheinen erschöpft die Gottheit, sie hat sich offenbart vor Jesus und wird sich offenbaren nach ihm. Im höchsten Grade ungleich und um so göttlicher, je größer und unerwarteter, sind die Manifestationen des im menschlichen Bewußtsein verborgenen Gottes alle von gleichem Range. Jesus kann also nicht allein denjenigen ausschließlich angehören, welche sich seine Schüler nennen. Er ist der allgemeine Stolz

Alle, die ein menschliches Herz besitzen. Sein Ruhm darf nicht darin bestehen sollen, daß man ihn außerhalb aller Geschichte hat verweisen wollen, man zollt ihm eine größere Verehrung, wenn man beweist, daß die ganze Geschichte unverständlich wird ohne ihn.

---

## Erstes Kapitel.

### Jesu Stellung in der Weltgeschichte.

Das Hauptereigniß der Geschichte der Welt ist die Umwälzung, durch welche die edleren Bruchtheile der Menschheit von den alten Religionen, welche unter der etwas unbestimmten Bezeichnung Heidenthum begriffen werden, zu einer Religion übergingen, welche auf der göttlichen Einheit, der Dreieinigkeit, der Menschwerdung des Sohnes Gottes beruhen. Diese Bekehrung hat zu ihrer Vollendung nahe an tausend Jahre gebraucht. Die neue Religion selber hat, um sich zu bilden, mindestens drei Jahrhunderte nöthig gehabt. Aber der Ursprung der Umwälzung, um die es sich handelt, ist eine Begebenheit, welche unter die Regierungszeiten des Augustus und Tiberius fällt. Damals lebte eine bedeutende Person, welche durch ihr kühnes Vorgehen und durch die Anhänglichkeit, die sie einzufloßen wußte, das Feld und die Sache schuf und den Ausgangspunkt des künftigen Glaubens der Menschheit feststellte.

Von dem Augenblicke an, wo der Mensch sich vom Thierleben schied, wurde er religiös, d. h. er sah in der Natur ein Etwas, das über die Wirklichkeit, und für sich selbst Etwas, das über seinen Tod hinaus geht. Dies Gefühl hat im Verlaufe von Jahrtausenden die seltsamsten Verirrungen durchgemacht. Bei vielen Menschenragen

ging es nicht über den Glauben an Zauberer hinaus unter der groben Form, in welcher wir es noch unter den Wilden des fünften Welttheils finden. Bei einigen verlief sich das Religionsgefühl zu den schamlosen Schlächtereien, welche die alte Religion der Mexicaner kennzeichnen; bei anderen, besonders in Afrika, kam es zum reinen Fetischdienst, d. h. zu einer Anbetung eines leblosen Gegenstandes, dem man übernatürliche Kräfte zuschrieb. Wie der Trieb der Liebe, der auf Augenblicke den gewöhnlichsten Menschen über sich selbst erheben kann, sich mitunter in Verderbtheit und Grausamkeit umwandelt, so konnte auch diese göttliche Macht der Religion lange Zeit ein Krebs scheinen, den man aus dem menschlichen Geschlechte ausrotten, eine Ursache von Irrthümern und Verbrechen, welche die Weisen zu unterdrücken suchen mußten.

Die glänzenden Civilisationen, welche sich schon seit einer sehr hohen Vorzeit in China, in Babylonien entwickelten, dienten dazu, auch die Religion einige Fortschritte machen zu lassen. China gelangte schon frühzeitig zu einer Art mittelmäßigen, gesunden Menschensinnes, der es vor großen Verirrungen schützte. Es kannte weder die Vorzüge noch die Mißbräuche des religiösen Geistes. In jedem Falle wenigstens hatte es auf die Richtung der großen Strömung der Menschheit keinen Einfluß. Die Religionen Babyloniens und Syriens konnten niemals von einer Grundlage seltsamer Sinnlichkeit loskommen; diese Religionen blieben bis zu ihrem Erlöschen im vierten und fünften Jahrhundert unserer Zeitrechnung Schulen der Unmoral, dabei erhoben sie sich höchstens zu einer Art poetischer Anschauung, zu eindringlichen Streiflichtern über die göttliche Welt. Egypten konnte unter dem Scheine

einer Art von Fetischdienst schon früh metaphysische Dogmen und eine höhere Symbolik haben. Aber ohne Zweifel waren diese Interpretationen einer raffinirten Theologie nichts Ursprüngliches. Niemals hat der Mensch, der im Besitze einer klaren Idee ist, sich dazu herbeigelassen, sie in Symbole zu hüllen: meistens sucht er erst in Folge langen Nachdenkens und weil es dem menschlichen Geiste unmöglich ist, sich mit dem Absurden zufrieden zu geben, Gedanken unter den alten mystischen Bildern, deren Sinn verloren gegangen ist. Außerdem ist von Egypten auch nicht der Glaube der Menschheit gekommen. Die Elemente, welche in die Religion eines Christen nach tausend Umformungen aus Egypten in Syrien eindrangen, sind äußere Formen ohne Gewicht, oder Schlacken, wie sie die reinsten Culten noch stets enthalten. Der große Fehler der Religionen, von denen wir sprechen, war ihr wesentlich abergläubischer Charakter, vermöge dessen sie Millionen von Amulete und Abraxas in die Welt warfen. Keine große moralische Idee konnte von den Rassen ausgehen, welche durch einen weltlichen Despotismus geschwächt und an Staatseinrichtungen gewöhnt waren, die der Freiheit der Individuen Fessel anlegten.

Die Poesie der Seele, der Glaube, die Freiheit, die Redlichkeit, die Hingebung erscheinen in der Welt erst mit den beiden großen Rassen, welche in gewissem Sinne erst die Menschheit formirt haben, ich meine die indogermanische Rasse und die semitische. Die ersten religiösen Anschauungen der indogermanischen Rasse waren wesentlich naturalistisch. Aber es war ein tiefer, moralischer Naturalismus, eine liebevolle Umarmung der Natur durch den Menschen, eine herrliche Poesie, voll Ahnung des Unendlichen, mit einem Worte der Grundzug alles dessen,



was der germanische und keltische Geist, was ein Shakespeare, ein Goethe später aussprechen sollten. Es war weder Religion, noch durchdachte Moral, sondern Schwermuth, Zärtlichkeit, Phantasie; vor allen Dingen war es der Ernst, die wesentlichste Grundlage der Moral und der Religion. Dennoch konnte der Glaube der Menschheit nicht von da kommen, weil diese alten Culten viele Mühe hatten, sich von der Vielgötterei los zu machen und nicht zu einer symbolischen Aufklärung kamen. Das Bramanenthum hat bis zu unsern Tagen nur vermöge des erstaunlichen Vorzugs der Erhaltungsfähigkeit gelebt, welche Indien zu besitzen scheint. Der Buddhismus machte mit allen seinen Bestrebungen nach Ausdehnung gegen Westen hin, kein Glück. Das Druidenthum war eine ausschließlich nationale Form ohne universelle Tragweite. Die griechischen Reformversuche, der Orphismus, die Mysterien genügten nicht, um den Seelen eine solide Nahrung zu geben. Nur Persien gelang es, sich eine dogmatische, fast monotheistische und bewußte Religion zu geben; aber es ist sehr möglich, daß diese Organisation eine Nachahmung oder eine Entlehnung war. Jedenfalls hat Persien nicht die Welt bekehrt, im Gegentheil hat es sich bekehren lassen, als es an seinen Grenzen die Fahne der göttlichen Einheit durch den Islam erhoben sah.

Die semitische <sup>1)</sup> Rasse hat den Ruhm, die Religion

---

1) Ich erinnere daran, daß dieses Wort bloß die Völker bezeichnet, welche eine der Sprachen, die man semitische nennt, sprechen oder gesprochen haben. Eine solche Bezeichnung ist durchaus fehlerhaft, aber es ist einer der Ausdrücke, wie „gothische Architektur,“ „arabische Ziffern,“ die man beibehalten muß, um verstanden zu werden, selbst nachdem man bewiesen, welcher Irrthum ihnen anhafte

der Menschheit hervorgebracht zu haben. Jenseits der Grenzen der Geschichte, unter seinem Zelte, das rein geblieben war von den Ausschweifungen einer schon verderbten Welt, bereitete der Beduinische Patriarch den Glauben der Welt vor. Eine starke Abneigung gegen die wollüstige Kultur Syriens, eine große Einfachheit des Ritualen, die vollständige Abwesenheit von Tempeln, das Götterbild auf einige unbedeutende Theraphime beschränkt, das war seine Ueberlegenheit. Unter allen Stämmen der nomadischen Semiten war der der Beni-Israel schon für unendliche Geschicke voraus bestimmt. Alte Beziehungen zu Egypten, von denen vielleicht einige rein äußerliche Entlehnungen herrühren, konnten ihre Abneigung gegen den Götzendienst nur erhöhen. Ein Gesetz oder Thora, zu sehr alter Zeit auf Metalltafeln geschrieben, welche sie ihrem großen Befreier Moses verdanken wollten, war schon der Codex des Monotheismus und enthielt, im Vergleich zu Egypten und Chaldäa, mächtige Keime der gesellschaftlichen Gleichheit und Gesittung. Ein Kasten oder eine tragbare Lade mit Ringen auf beiden Seiten, um Tragstangen hindurchzustecken, machte ihr ganzes religiöses Material aus; dort waren die heiligen Gegenstände der Nation, ihre Reliquien, ihre Andenken aufbewahrt, ferner das Buch <sup>1)</sup>, die stets offene Chronik des Stammes, in das man aber nur sehr sparsam einscrieb. Die Familie, welche auswählt war, die Stangen zu tragen und über diese tragbaren Archive zu wachen, hatte die Aufsicht und Verfügung über dieses Buch und erlangte deshalb sehr bald große Wichtigkeit. Indessen rührte von ihr nicht die Institution her, welche über die Zukunft entschied; der hebräische Priester unterscheidet sich nicht sehr

---

1) I. Sam. X, 25.

von anderen Priestern des Alterthums. Was wesentlich Israel von den anderen theokratischen Völkern unterscheidet, ist die Eigenthümlichkeit, daß das Priestertum daselbst immer der individuellen Inspiration untergeordnet gewesen ist. Außer seinen Priestern hatte jeder nomadische Stamm noch seinen Rabi oder Propheten, eine Art lebendiger Orakel, welche man zur Lösung dunkler Fragen, die eines hohen Grades von Scharfsinn bedurften, zu Rathe zog. Die Rabis von Israel, die in Schulen gruppiert waren, besaßen ein großes Uebergewicht. Vertheidiger des alten demokratischen Geistes, Feinde der Reichen, jeder politischen Organisation und Allem, was Israel in die Bahnen der anderen Nationen hineingeführt hätte, stark entgegentretend, wurden sie die wahren Werkzeuge des religiösen Primates des jüdischen Volkes. Schon früh verkündeten sie unbegrenzte Hoffnungen, und als das Volk, zum Theil als Opfer ihrer unpolitischen Rathschläge durch die assyrische Macht niedergeschmettert war, proklamirten sie ein unbegrenztes Reich, das ihm einst zu Theil werden würde; eines Tages sollte Jerusalem die Hauptstadt der gesammten Welt und das menschliche Geschlecht jüdisch werden; Jerusalem und sein Tempel erschien ihnen wie eine Stadt, die auf dem Gipfel eines Berges steht, nach der alle Völker hinpilgern, wie ein Orakel, von dem das Weltgesetz ausgehen sollte, als der Mittelpunkt eines idealen Reiches, wo das menschliche Geschlecht durch Israel zur Versöhnung geführt, alle Freuden Edens genießen würde <sup>1)</sup>.

---

<sup>1)</sup> Jesaias II, 1—4 und besonders die Kapitel XL. u. ff.; LX u. ff.; Micha IV, 1 u. ff.; Man muß nicht vergessen, daß der zweite Theil des Buches Jesaias vom XL Kapitel ab nicht mehr von Jesaias ist.

Schon lassen sich bisher unbekannte Stimmen hören, welche das Märtyrertum auf den Schild heben und die Macht des „Mannes der Schmerzen“ feiern. Bei Gelegenheit eines jener erhabenen Dulder, welche, wie Jeremias, die Straßen Jerusalems mit ihrem Blute färbten, verfaßte ein Begeisterter ein Lied über die Leiden und den Triumph der „Diener Gottes“, in welchem die ganze prophetische Kraft des Geistes von Israel concentrirt zu sein schien <sup>1)</sup>. „Er erhob sich wie ein schwacher Strauch, wie ein Ableger, der einem dürren Boden entsproßt; er hatte weder Anmuth noch Schönheit. Mit Schmach bedeckt, gemieden von den Menschen war er, und Alle wandten ihr Antlitz von ihm ab. Beladen mit Verachtung rechnete man ihn für ein Nichts. Das macht, er hat unsere Leiden auf sich genommen, hat sich beladen mit unseren Schmerzen. Er schien ein Mann, den Gott getroffen, den seine Hand berührt. Unsere Verbrechen haben ihm Wunden geschlagen, unsere Ungerechtigkeit hat ihn zermalmt, die Züchtigung, die ihm zu Theil geworden, hat uns Verzeihung erwirkt und seine Wundflecken sind unsere Heilung. Wir waren wie eine irrende Heerde, jeder hatte seinen Pfad verloren und Jehovah hat auf ihn geladen die Ungerechtigkeit Aller. Erniedrigt, zu Boden gedrückt, hat er nicht den Mund geöffnet, wie ein Lamm ließ er sich zur Opferbank führen, wie ein Schaf dem Scheerer gegenüber hat er die Lippe nicht geführt. Sein Grab gilt für das eines Bösen, sein Tod für den eines Gottlosen. Aber von dem Augenblicke an, wo er sein Leben geopfert haben wird, soll ihm eine zahlreiche Nachkommenschaft entstehen und das Glück Israels wird in seiner Hand blühen.“

---

1) Jesaias LII. 13 u. ff. und LIII ganz.

Zu gleicher Zeit gingen mit der Thora große Veränderungen vor. Neue Texte, welche das wahre Gesetz Moses darzustellen beanspruchten, wie der Deuteronomos, kamen zum Vorschein und führten in Wirklichkeit einen Geist ein, der sehr verschieden ist von dem der alten Nomaden. Ein großer Fanatismus war der vorherrschende Zug dieses Geistes. Irrsinnige Gläubige rufen unaufhörlich Gewaltthaten gegen Alles herbei, was sich vom Cultus Jehova's entfernt; ein blutiges Strafgesetz, das den Tod für religiöse Vergehen bestimmt, wird durchgesetzt. Frömmigkeit führt fast immer zu sonderbaren Gegensätzen von Gewaltthat und Milde. Solcher Eifer, der rohen Einfalt zur Zeit der Richter unbekannt, verleiht zugleich den Predigten bewegtere, salbungsvollere, innigere Sprache, wie sie bis dahin die Welt noch nicht gehört hatte. Eine starke Neigung zu den socialen Fragen schimmert schon vor, Utopien, Träume von vollkommenen Gesellschaftszuständen greifen im Gesetzbuch Platz. Ein Gemisch von patriarchalischer Moral und glühender Frömmigkeit, von primitiven Anschauungen und frommem Raffinement, wie es die Seele eines Ezechiel, eines Josias, eines Jeremias erfüllt, nimmt der Pentateuch endlich die feste Form an, in welcher wir ihn heute sehen, und wird auf Jahrhunderte die absolute Richtschnur des nationalen Geistes.

Nachdem dieses große Buch einmal geschaffen war, entrollt sich die Geschichte des jüdischen Volkes mit unwiderstehlicher Hast. Die großen Reiche, welche im westlichen Asien einander folgen, und für Israel jede Hoffnung auf ein irdisches Königreich vernichten, bringen es dazu, mit einer Art düsterer Leidenschaft sich in religiöse Träume zu stürzen. Wenig auf eine nationale Dynastie

oder politische Unabhängigkeit bedacht, nimmt es alle Regierungen an, welche ihnen gestatten, frei ihrem Cultus zu folgen und ihre Gebräuche zu behalten. Von nun an wird Israel keine andere Leitung mehr haben, als die seiner religiösen Enthusiasten, keine anderen Feinde als die der Einheit Gottes, kein anderes Vaterland als das Gesetz.

Und dieses Gesetz, das muß man ins Auge fassen, war ganz social und moralisch. Es war das Werk von Männern, die von einem hohen Ideal des irdischen Lebens durchdrungen waren und die besten Mittel gefunden zu haben glaubten, es zu verwirklichen. Die Ueberzeugung Aller geht dahin, daß die Thora, wenn sie streng befolgt wird, nicht ermangeln kann, vollkommene Glückseligkeit zu verleihen. Diese Thora hat Nichts gemein mit den „Gesetzen“ der Griechen oder Römer, welche, da sie sich fast nur mit dem abstrakten Recht beschäftigen, wenig auf die Fragen von Privatmoral und Privatglück eingehen. Man fühlt voraus, daß die Resultate, die daraus hervorgehen würden, socialer und nicht politischer Natur sein mußten, daß das Werk, an welchem dies Volk arbeitet, ein Königreich Gottes, nicht eine bürgerliche Republik, eine universelle Institution, nicht eine Nationalität oder ein Vaterland ist.

Durch zahlreiche Unfälle hindurch hielt Israel bewunderungswürdig diesen Beruf fest. Eine Reihenfolge frommer Männer Esra, Nehemias, Onias, die Maccabäer beeifern sich nach einander für das Gesetz und in der Vertheidigung der uralten Institutionen. Der Gedanke, daß Israel ein Volk von Heiligen ist, ein erwählter Stamm Gottes, mit demselben durch die engsten Bande verknüpft, faßt immer unerforschlichere Wurzeln. Das ganze indogermanische Alterthum hatte das Paradies zu Anfang der

Menschheit gestellt, alle seine Dichter hatten das verschwundene goldene Zeitalter besungen; Israel setzte die goldene Zeit in die Zukunft. Die ewige Poesie frommer Seelen, die Psalmen, blühten aus dieser exaltirten Frömmerei mit ihrer göttlichen melancholischen Harmonie auf. Israel wird wahrhaft und vorzugsweise das Volk Gottes, während um es herum die heidnischen Religionen, in Persien, in Babylonien zu einem officiellen Charlatanismus, in Egypten und Syrien zu einem rohen Götzendienste, in der griechischen und lateinischen Welt zu einem Schaugepränge herabsinken.

Was die christlichen Märtyrer in den ersten Jahrhunderten unserer Zeitrechnung, was die Opfer der verfolgungsüchtigen Orthodorie innerhalb des Christenthums selbst bis zu unserer Zeit herab gethan, die Juden thaten es schon in den zwei Jahrhunderten, welche der christlichen Ära vorhergehen. Sie waren ein lebendiger Protest gegen den Aberglauben und den religiösen Materialismus. Eine außerordentliche Regung der Ideen, die zu den entgegengesetzten Resultaten führten, machte aus ihnen zu jener Zeit das merkwürdigste und originellste Volk der Welt. Ihre Verstreutheit an dem ganzen Ufer des Mittelmeeres und der Gebrauch der griechischen Sprache, welche sie außerhalb Palästina's annahmen, bereiteten einer Propaganda die Wege vor, einer Propaganda, von welcher die alten Gesellschaften, die in kleine Nationalitäten zerschnitten waren, kein Beispiel aufweisen konnten.

Bis zur Zeit der Maccabäer hatte das Judenthum trotz seiner beharrlichen Verkündigung, es werde einst die Religion der ganzen Menschheit werden, den Charakter aller anderen Culte des Alterthums gehabt: es war ein Cultus der Familie und des Stammes. Wohl dachte

der Israelit, sein Cultus sei der bessere und sprach mit Verachtung von den fremden Göttern, aber er glaubte auch, daß die Religion des wahren Gottes nur für ihn allein gemacht sei. Man nahm den Cultus Jehovahs an, sobald man in die jüdische Familie eintrat <sup>1)</sup>, das war Alles. Kein Jude dachte daran, einen Fremden zu einem Cultus zu bekehren, welcher das Erbtheil der Söhne Abrahams war. Die Entwicklung des pietistischen Geistes seit Esra und Nehemia führte eine viel festere und logischere Auffassung herbei. Der Judaismus wurde ganz absolut die wahre Religion, man bewilligte Jedem, der es begehrte, das Recht in dieselbe einzutreten <sup>2)</sup>; bald wurde es ein frommes Werk, soviel Personen als möglich einzuführen <sup>3)</sup>. Allerdings war das feine Gefühl, welches Johannes den Täufer, Jesus, Paulus über die kleinlichen Ragenideen erhob, noch nicht vorhanden; vermöge eines seltsamen Widerspruches waren sogar die Bekehrten (Proseljten) wenig angesehen und wurden mit Verachtung behandelt <sup>4)</sup>. Aber der Gedanke einer exclusiven Religion, der Gedanke, daß es in der Welt etwas Höheres giebt als Vaterland, Verwandtschaft, Gesetze, der Gedanke, der Apostel und Märtyrer hervorruft, war schon begründet. Ein tiefes Mitleid mit den Heiden, wie glänzend auch

---

1) Ruth I, 16.

2) Esther IX, 27.

3) Matth. XXIII, 15; Josephus Vita, 23; B. J. II, xvii, 10; VII, iii, 3; Ant. XX, ii, 4; Horat. Sat. I, iv, 143; Juven. XIV, 96 u. ff.; Tacit. Ann. II, 85; Hist. V, 5; Dio Cassius XXXVII, 17.

4) Mischna, Schebiit X, 9; Talmud von Babylon Niddah, fol. 13b; Jebamoth 47b, Kidduschin, 70b; Midrasch, Jalkut Ruth, fol. 163 d.



sonst ihre Weltstellung sein mochte, ist jetzt das Gefühl eines jeden Juden <sup>1)</sup>. Durch einen Sagenkreis, dazu bestimmt, Vorbilder unerschütterlicher Festigkeit aufzustellen (Daniel und seine Gefährten, die Mutter der Maccabäer und ihre sieben Söhne <sup>2)</sup>. der Roman des Hippodrom von Alexandrien) <sup>3)</sup> suchten die Führer des Volks vorzüglich die Idee einzupflanzen, daß die Tugend in einer fanatischen Anhänglichkeit an bestimmte religiöse Institutionen bestehe.

Die Verfolgungen des Antiochus Epiphanes machten aus dieser Idee eine Leidenschaft, fast einen Wahnsinn. Es war das etwas Ähnliches wie zwei Hundert und dreißig Jahre später unter Nero. Muth und Verzweiflung warfen die Gläubigen in die Welt der Visionen und Träume. Die erste Apokalypse, das „Buch Daniel“ erschien. Es war eine Art Wiedergeburt des Prophetenthums, aber unter einer von den alten sehr verschiedenen Form und mit einer sehr erweiterten Ansicht der Geschichte der Welt. Das Buch Daniel gab in gewisser Weise den messianischen Hoffnungen ihren äußersten Ausdruck. Der Messias war nicht mehr ein König nach Art des David und Salomo, ein theokratischer, mosaischer Christus; nun war er „der Sohn des Menschen“, der in der Wolke <sup>4)</sup> erschien, ein übernatürliches mit menschlicher Form bekleidetes Wesen, bestimmt, die Welt zu richten und das gol-

<sup>1)</sup> Apokryphe Epistel des Baruch bei Fabricius Cod pseud. V. T. II, 147 u. ff.

<sup>2)</sup> II. Maccab. Kap. VII und das Werk De Maccabaeis, dem Josephus zugeschrieben. Vergl. Epistel an die Hebräer XI, 33 u. ff.

<sup>3)</sup> III. Maccab. (apokr.); Ruffinus, Suppl. ad Jos., Contra Appionem. II, 5.

<sup>4)</sup> VII, 13 u. ff.

dene Zeitalter zu beherrschen. Vielleicht hat der Siosisch Persiens, der große zukünftige Prophet, der den Auftrag hat, das Reich des Ormuzd vorzubereiten, diesem neuen Ideal einige Züge abgeben müssen<sup>1)</sup>. Der unbekannte Verfasser des Buches Daniel hatte in allen Fällen einen entschiedenen Einfluß auf das religiöse Ereigniß, welches die Welt umwandeln sollte. Er lieferte die Ausstattung, die technischen Ausdrücke des neuen Messianismus und man kann auf ihn anwenden, was Jesus von Johannis dem Täufer sagte: „Bis zu ihm die Propheten; von ihm ab das Reich Gottes“.

Man darf indeß nicht glauben, daß diese so leidenschaftliche, tiefreligiöse Bewegung etwa besondere Glaubenslehren zum Beweggrund hatte, wie das bei allen Kämpfen der Fall gewesen ist, welche im Schooße der Christenheit ausgebrochen sind. Der Jude jener Epoche war so wenig Theologe als möglich. Er spekulierte nicht über das Wesen der Gottheit; die Glaubenstheorien über die Engel, über die Bestimmung des Menschen, über die göttliche Persönlichkeit, deren erster Keim schon durchblühte waren freie Meinungen, Betrachtungen, denen sich Jeder nach der Neigung seines Geistes hingab, von denen aber eine Menge Leute nie in ihrem Leben etwas gehört hatten. Gerade die Orthodoxesten blieben von diesen besonderen Phantasien entfernt und hielten sich an die Einfachheit des Mosaismus. Eine dogmatische Herrschaft, ähnlich

---

<sup>1)</sup> Vendidad XIX, 18, 19; Minokhired, eine Stelle, welche in der Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft I. 263 veröffentlicht ist; Bundehesch XXXI. Der Mangel an fester Zeitbestimmung für die Zend- und Pehlwi-Texte läßt sehr viel Zweifel obwalten über die Beziehungen des jüdischen Glaubens zu dem persischen.

der, wie sie das orthodoxe Christenthum der Kirche übertragen, war damals durchaus nicht vorhanden. Erst vom dritten Jahrhundert an, als das Christenthum in die Hände der philosophirenden, in Dialektik und Metaphysik vernarrten Ragen gefallen war, beginnt das Fieber der Definitionen, welche die Geschichte der Kirche zur Geschichte einer unendlichen Controverse macht. Auch bei den Juden disputirte man; eifrige Schulen gaben für alle Fragen, welche sich regten, entgegengesetzte Lösungen; aber in diesen Kämpfen, von denen der Talmud uns die wichtigsten Einzelheiten aufbewahrt, kommt auch nicht eine Sylbe von spekulativer Theologie vor. Beobachtung und Aufrechthaltung des Gesetzes, weil das Gesetz gerecht ist, und weil es, gut beachtet, Glück bringt, das ist das ganze Judenthum. Kein Credo, kein theoretisches Symbol. Ein Schüler der kühnsten arabischen Philosophie, Moses Maimonides, hat das Drafel der Synagoge werden können, weil er ein sehr gelübter Kanoniker war.

Die Regierungen der letzten Asmoniden und die des Herodes haben die Exaltation noch wachsen sehen. Sie zeichneten sich durch eine fast ununterbrochene Reihe von religiösen Bewegungen aus. Je mehr sich die Macht weltlich gestaltete und in die Hände von Ungläubigen fiel, je weniger lebte der Jude für die Erde und ließ sich immer mehr und mehr von der Arbeit in Anspruch nehmen, welche in seinem Innern vorging.

Die Welt, welche durch andere Schauspiele angezogen war, hat keine Kenntniß von dem, was in diesem vergessenen Winkel des Ostens vorgeht. Geister indessen, welche über ihr Jahrhundert mehr im Klaren sind, haben doch eine bessere Spur. Der feine und hellsehende Virgil, scheint, wie ein geheimes Echo, dem zweiten Jesaias

zu antworten; die Geburt eines Kindes führt ihn zu Träumen einer allgemeinen Wiedergeburt <sup>1)</sup>. Solche Träumereien waren häufig und bildeten eine Art Literatur, welche man mit den Namen der Sibyllen schmückte. Die ganz neue Bildung des Kaiserreiches erhitze die Phantasieen; die große Ära des Friedens, in welche man eintrat, und jene schwermüthige Leichterregbarkeit, welche die Seelen nach langen Revolutionsepochen empfinden, riefen überall ganz übertriebene Hoffnungen hervor.

In Judäa hatte die Erwartung ihren Gipfelpunkt erreicht. Heilige Personen, unter denen man einen alten Simeon anführt, von dem die Legende sagt, daß er Jesus auf dem Arm getragen, Hanna, die Tochter des Phanuel, die als Prophetin angesehen wird <sup>2)</sup>, brachten ihr Leben in der Nähe des Tempels zu, fasteten und beteten, es möge Gott gefallen, sie nicht von der Welt zu nehmen, bevor ihr Auge die Erfüllung der Hoffnungen Israels gesehen. Es ist wie ein mächtiger Alpdruck, der kurz vor dem Nahen eines unbekannten Ereignisses auf den Geistern liegt.

Dies verwirrte Gemisch von Hells sehen und Träumen, diese Abwechselung von Täuschung und Hoffnung, diese durch eine verhaßte Wirklichkeit zurückgedrängte Sehnsucht, finden endlich ihren Dollmetscher in dem unvergleichlichen Mann, dem das allgemeine Bewußtsein den Titel Sohn

---

<sup>1)</sup> Egl. IV. Das *Cumaesum carmen* (B. 4) war eine Art sibyllinische Apokalypse mit dem Gepräge der Philosophie der Geschichte, wie sie dem Orient vertraut war. Man sehe über diesen Vers Servius und *Carmina sibyllina* III, 97—817. Vergl. Tac. hist. V, 13.

<sup>2)</sup> Luc. II, 25 u. ff.

Gottes gegeben hat, und das mit Recht, weil er die Religion um einen Schritt vorwärts gebracht hat, dem kein anderer wird verglichen, noch wahrscheinlich jemals an die Seite gestellt werden können.

---

## Zweites Kapitel.

### Kindheit und Jugend Jesu. Seine ersten Eindrücke.

Jesus wurde in Nazareth geboren <sup>1)</sup>, einer kleinen Stadt in Galiläa, welche vor ihm keine Berühmtheit hatte <sup>2)</sup>. Sein ganzes Leben lang wurde er mit dem Namen: „der Nazarener“ <sup>3)</sup> bezeichnet, und nur durch eine sehr gequälte Wendung <sup>4)</sup> gelingt es, in seiner Legende ihn zu Beth-

---

1) Matth. XIII, 54 u. ff.; Marc. VI, 1 u. ff.; Johann. I, 45 bis 46.

2) Sie wird weder in den Schriften des Alten Testaments, noch bei Josephus, noch im Talmud genannt.

3) Marc. I, 24; Luc. XVIII, 37; Johann. XIX, 19; Apostelgesch. II, 22; III, 6. Daher auch der Name Nazarener, welcher lange Zeit hindurch auf die Christen angewendet wurde und der noch heute in allen muselmännischen Ländern gebräuchlich ist.

4) Der von Quirinius ausgeschriebene Censur, an welchen die Legende die Reise nach Bethlehern knüpft, ist mindestens zehn Jahre später, als das Jahr, in welchem nach Lucas und Matthäus Jesus geboren wäre. Die beiden Evangelisten lassen in der That Jesus unter der Regierung des Herodes geboren werden (Matth. II, 1, 19, 22; Luc. I, 5). Nun fand aber der Censur des Quirinius erst nach der Absetzung des Archelaus statt, d. h. zehn Jahre nach dem Tode des Herodes, im Jahre 37 der Zeitrechnung von Actium (Jos. Ant. XVII, XIII, 5; XVIII, I, 1; II, 1). Die Inschrift, durch welche man feststellen zu wollen glaubte, daß Quirinius zwei Censur habe ausschreiben lassen,

lehem geboren werden zu lassen. Später <sup>1)</sup> werden wir sehen, welche Absicht dieser Angabe zu Grunde lag und wie sie die nothwendige Folge der Jesu zugeschriebenen Messianischen Rolle war <sup>2)</sup>.

ist als falsch erkannt (S. Drelli: Inscr. lat. Nr. 263 und das Supplement von Genzen zu dieser Nummer; Borghesi: Fastes consulaires [noch nicht edit] zum Jahre 742.) Jedenfalls wäre der Censur auch nur auf diejenigen Landbestheile angewendet worden, welche zu römischen Provinzen umgewandelt waren, nicht aber auf die Tetrarchien. Die Texte, durch welche man zu beweisen sucht, daß einige der statistischen Aufnahmen und Catastrirungen, die von Augustus befohlen waren, auch auf das Gebiet des Herodes ausgedehnt worden seien, enthalten zum Theil das nicht, was man heraus lesen will oder sind von christlichen Autoren, welche diese Angabe dem St. Lucas entlehnt haben. Schon der Beweggrund, welcher der Reise der Familie Jesu nach Bethlechem untergelegt wird, beweist, daß dieselbe nicht historisch ist. Jesus war nicht aus der Familie Davids (siehe weiter unten Kapitel XV), und hätte er auch zu derselben gehört, so könnte man doch nicht begreifen, daß seine Eltern wegen einer reinen Steuercataster-Angelegenheit genöthigt gewesen seien, sich an einem Orte zur Einschreibung zu melden, welchen ihre Ahnen schon vor tausend Jahren verlassen hatten. Wenn die römische Behörde ihnen eine solche Verpflichtung auferlegt hätte, so wären dadurch nur Ansprüche ermutigt worden, welche für die römische Regierung selber bedrohlich waren.

1) Kapitel XIV.

2) Matth. II, 1 u. ff.; Luc. II, 1 u. ff. Die Auslassung dieser Erzählung bei Marcus und die beiden Parallelstellen Matth. XIII, 54 und Marcus VI, 1, wo Nazareth als die „Waterstadt“ Jesu genannt wird, beweisen, daß eine solche Legende in dem ursprünglichen Text gefehlt hat, der den Erzählungsrahmen der jetzigen Evangelien Matthäi und Marci geliefert. Häufig wiederholten Einwänden gegenüber wird man an der Spitze des Evangeliums Matthäi Vorbehalte hinzugefügt haben, deren Widerspruch mit dem übrigen Texte nicht so in die Augen springend ist, daß man

Man kennt den Zeitpunkt seiner Geburt nicht genau. Sie fand unter der Regierung des Kaiser Augustus um das Jahr 750 der Gründung Roms, wahrscheinlich einige Jahre vor dem Jahre 1 der Zeitrechnung statt, nach welcher alle gebildeten Völker als von dem Tage an, wo er geboren wurde, datiren <sup>1)</sup>.

Der Name Jesus, der ihm gegeben worden, ist eine Corruption von Josua. Es war dies ein sehr verbreiteter Name; natürlich aber suchte man später etwas Mysteriöses darin und fand eine Anspielung auf die Rolle des Heilands <sup>2)</sup>. Vielleicht hat er selbst, wie alle Mystiker, sich dadurch gehoben gefühlt. Es giebt in der Geschichte mehr als einen Fall, wo ein Name, der einem Kinde ohne Absichtlichkeit gegeben wird, Anlaß wird zu einem großen Beruf in der Geschichte. Glühende Naturen entschließen sich fast nie, in Dingen, welche sie betreffen, einen Zufall zu sehen. Alles sie Anlangende ist von Gott geregelt und in den kleinsten Umständen wissen sie ein Zeichen des höhern Willens zu finden.

sich genöthigt gesehen hätte, die Stellen zu corrigiren, welche erst unter einem ganz anderen Gesichtspunkte geschrieben waren. Lucas dagegen (IV, 16), der mit Bedacht schrieb, hat, um consequent zu sein, einen viel gemilderten Ausdruck gebraucht. Was Johannes anbetrifft, so weiß er von der Reise nach Bethlehemi nichts; für ihn ist Jesus einfach ein „Nazarener“ oder „Galiläer“ und das bei zwei Gelegenheiten, wo es von der höchsten Wichtigkeit gewesen wäre, an seine Geburt in Bethlehemi zu erinnern (I, 45, 46; VII, 41, 42.)

<sup>1)</sup> Man weiß, daß die Berechnung, welche unserer gewöhnlichen Zeitrechnung zu Grunde liegt, im sechsten Jahrhundert durch Dionysius den Kleinen angestellt wurde. Diese Berechnung ist aber wegen einiger rein hypothetischer Annahmen mangelhaft.

<sup>2)</sup> Matth. I, 21; Luc. I, 31.

Die Bevölkerung Galiläas war sehr gemischt, wie schon der Name des Landes selber andeutet <sup>1)</sup>. Diese Provinz zählte unter ihren Einwohnern zu Jesu Zeiten viele Nichtjuden (Phönikier, Syrier, Araber und selbst Griechen <sup>2)</sup>), die Befehrungen zum Judenthum waren bei dieser Mischbevölkerung nicht selten. Es ist also unmöglich, hier eine Frage der Rasse aufzuwerfen und zu untersuchen, welches Blut in den Adern desjenigen rollte, der am meisten dazu beigetragen, in der Menschheit die Unterscheidung des Blutes abzuschaffen.

Er ging aus den unteren Schichten des Volkes hervor <sup>3)</sup>. Sein Vater Joseph und seine Mutter Marie waren Leute von niederem Stande, Handwerker, die von ihrer Arbeit lebten <sup>4)</sup> in Verhältnissen, wie sie im Orient so häufig sind, gleich entfernt von Wohlhabenheit wie von Elend. In diesen Gegenden macht die außerordentliche Einfachheit des Lebens, bei der jedes Bedürfnis nach Behäbigkeit wegfällt, die Vorzüge des Reichthums unnütz, und Jedermann ist so zu sagen ein freiwillig Armer. Andererseits mangelt jedes Gefühl für Kunst und für Alles, was zur Zierlichkeit des materiellen Lebens beiträgt, so daß die Häuslichkeit einen Charakter von Kahlheit bekommt. Abgesehen von dem widerlichen Schmutz, welchen der Islam überall nach sich zieht, sah die Stadt Nazareth zu Jesus Zeiten wahrscheinlich nicht viel anders aus

---

1) *Gelil haggoyim*, „Kreis der Heiden.“

2) Strabo XVI, II, 35; Jos. Vita 12.

3) Später werden wir (Kapitel XIV) die Entstehung der Stammbäume schildern, welche dazu bestimmt waren, ihn mit dem Geschlechte Davids verwandt zu machen. Die Ebionim unterdrückten dieselben. (Epiph. Adv. haer. XXX, IX.)

4) Matth. XIII, 55; Marc. VI, 3; Johann. VI, 42.



als heute <sup>1)</sup>. Die Straßen in denen das Kind spielte, bestehen noch heute in steinigen Pfaden und Sadgassen, durch welche die Häuser getrennt sind. Josephs Haus glich wahrscheinlich jenen armseligen Hütten, welche durch die Thür ihr Licht empfangen, zu gleicher Zeit als Werkstatt, Küche und Schlafzimmer dienen; das ganze Meublement besteht aus einer Fußdecke, einigen am Boden liegenden Sitzkissen, einem Paar Thongefäßen und einem bemalten Koffer.

Die Familie, ob aus einer oder mehreren Ehen herrührend, war ziemlich zahlreich. Jesus hatte Brüder und Schwestern <sup>2)</sup>, von denen er der älteste gewesen zu sein scheint <sup>3)</sup>, und die vier Personen, welche für seine Brüder gehalten worden sind und von denen einer wenigstens, Jakob, in den ersten Jahren der Entwicklung des Christenthums von Bedeutung wurde, waren wohl seine Vettern; Maria hatte nämlich noch eine Schwester, welche auch Marie <sup>4)</sup> hieß, und einen gewissen Alphäus oder Kleo-

---

<sup>1)</sup> Das rohe Aussehen der Ruinen, welche Palästina's Boden bedecken, beweist, daß die Städte, welche nicht in römischer Art und Weise restaurirt worden sind, sehr schlecht gebaut waren. Was die Form der Häuser anbetrifft, so ist sie in Syrien so einfach, so gebieterisch vom Klima abhängig, daß sie wohl niemals geändert worden ist.

<sup>2)</sup> Matth. XII, 46 u. ff.; XIII, 55 u. ff.; Marc. III, 31 u. ff.; VI, 3; Luc. VIII, 19 u. ff.; Joh. II, 12; VII, 3, 5, 10; Apostelgesch. I, 14.

<sup>3)</sup> Matth. I, 25.

<sup>4)</sup> Diese zwei Schwestern, welche denselben Namen tragen, sind auch eine Merkwürdigkeit. Wahrscheinlich ist hierbei irgend eine Ungenauigkeit mit untergelaufen, welche daher entstanden sein mag, daß man den Galiläerinnen fast durchgängig den Namen Marie gab.

phas<sup>1)</sup> (diese beiden Namen scheinen eine und dieselbe Person zu bezeichnen) zum Manne hatte, sie war die Mutter von mehreren Söhnen, welche unter den ersten Schülern Jesu eine beträchtliche Rolle spielten. Diese Bettern, welche dem jungen Meister sich anschlossen, während seine wahren Brüder ihm Opposition machten<sup>2)</sup>, nahmen den Titel „Brüder des Herrn<sup>3)</sup>“ an. Die wirk-

---

1) Etymologisch sind die beiden Namen nicht identisch. Ἀλφαῖος ist die Uebersetzung des syrisch-chaldäischen Namens Halphai; Κλωπας oder Κλεόπας ist eine abgekürzte Form für Κλεόπατρος. Aber er kann bald so, bald so sich genannt haben, wie die Iosephs sich „Hegesippos“, die Eliatim sich „Altimos“ nennen ließen.

2) Johann. VII, 3 u. ff.

3) In der That finden die vier Personen, welche für Söhne der Maria, der Mutter Jesu, ausgegeben werden: Jakob, Ioseph oder Josua, Simon und Juda sich nahezu als Söhne von Marie und Kleophas wieder (Matth. XXVII, 56; Marc. XV, 40; Gal. I, 19; Epist. Iak. I, 1; Epist. Jud. 1; Euseb. Chron. ad ann. R. DCCCX; Hist. eccl. III, II, 32; Constit. Apost. VII, 46.) Die Hypothese, welche wir aufstellen, kann allein die große Schwierigkeit haben, welche man darin finden muß, daß zwei gleichnamige Schwestern jede drei oder vier Söhne gehabt haben sollen, welche dieselben Namen tragen, und daß man annehmen soll, daß Jakobus und Simon, die beiden ersten Bischöfe von Jerusalem, als „Brüder Jesu“ bezeichnet, die wirklichen Brüder gewesen seien, die ihm erst feindlich gesinnt gewesen und dann sich bekehrt haben. Der Evangelist, der die vier Söhne des Kleophas hat Brüder Jesu nennen hören, hat wahrscheinlich irrtümlicher Weise ihren Namen an der Stelle Matth. XIII, 55 = Marc. VI, 3 an Stelle der Namen der wahren Brüder Jesu eingeschoben, welche letzteren stets unbekannt geblieben sind. Auf diese Weise erklärt es sich, wie der Charakter der „Brüder des Herrn“ genannten Persönlichkeiten, des Jakob z. B., so verschieden von dem der wahren Brüder

lichen Brüder Jesu bekamen wie ihre Mutter erst nach seinem Tode Wichtigkeit <sup>1)</sup>).

Aber auch dann scheinen sie nicht dasselbe Ansehen genossen zu haben, wie ihre Vettern, deren Bekehrung freiwilliger und deren Charakter selbstständiger gewesen zu sein scheint. Ihr Name war so unbekannt, daß der Evangelist bei Erwähnung der leiblichen Brüder die Namen der Söhne des Kleophas setzen konnte, weil dieselben ihm näher lagen.

Seine Schwestern verheiratheten sich in Nazareth <sup>2)</sup> und er verbrachte dort die ersten Jahre seiner Jugend. Nazareth war eine kleine Stadt, welche in einem, nach den Gipfeln der Berggruppen, welche im Norden die Ebene von Esdrelon schließen, weit geöffneten Thaleinschnitte liegt. Die heutige Bevölkerung beträgt etwa drei bis vier Tausend Seelen und sie mag sich nicht sehr in der Zahl verändert haben <sup>3)</sup>. Im Winter ist es beträchtlich kalt und das Klima sehr gesund. Die Stadt war, wie zu jener Zeit fast alle jüdischen Flecken, eine Anhäufung von stillosen Hütten und hat jedenfalls den kahlen und erbärmlichen Anblick dargeboten, wie alle semitischen Dörfer. Die Häuser unterschieden sich wahrscheinlich nicht von jenen Steinwürfeln ohne innere und äußere Zierlichkeit, welche

---

Jesu sein konnte, wie es aus Johann. VII, 3 u. ff. hervorgeht. Der Ausdruck „Bruder des Herrn“ begriff wahrscheinlich in der ersten Kirche eine Art ähnlichen Ranges in sich, wie die Apostel hatten. Man sehe besonders I. Korinth. IX, 5.

<sup>1)</sup> Apostelgesch. I, 14.

<sup>2)</sup> Marc. VI, 3.

<sup>3)</sup> Nach Josephus (B. J. III, III, 2) hatte der kleinste Flecken Galiläa's mehr als fünftausend Einwohner, das mag wohl Uebertreibung sein.

heute die fruchtbarsten Theile des Libanon bedecken und zwischen Weingeländen und Feigenbäumen dennoch einen sehr anmuthigen Effect machen. Uebrigens sind die Umgebungen reizend und kein Ort der Welt so geeignet für Träume von absoluter Glückseligkeit. Selbst in unseren Tagen ist Nazareth noch ein köstlicher Aufenthalt, der einzige Ort vielleicht in Palästina, wo die Seele sich ein wenig von dem Drucke erleichtert fühlt, welcher sie inmitten dieser unendlichen Dede des ganzen Landes befällt. Die Bevölkerung ist liebenswürdig und frohgelaunt, die Gärten prangen in frischem Grün. Antoninus Martyr macht gegen Ende des sechsten Jahrhunderts eine bezaubernde Schilderung von der Fruchtbarkeit der Umgebung, welche er mit dem Paradiese vergleicht <sup>1)</sup>. Einige Thäler nach Westen hin rechtfertigen noch heute seine Beschreibung. Der Brunnen, an dem sich vormals das Leben und die Fröhlichkeit der kleinen Stadt concentrirte, ist zerstört, seine zerborstenen Randle geben nur noch ein trübes Wasser. Aber die Schönheit der Weiber, die sich des Abends hier versammeln, eine Schönheit, auf welche schon im sechsten Jahrhundert aufmerksam gemacht worden ist und in der man ein Geschenk der Jungfrau Maria erblickte <sup>2)</sup>, hat sich in auffallender Weise erhalten. Es ist der syrische Typus in seinem ganzen weichen Schmelz. Ohne Zweifel ist auch Marie wohl täglich hierher gekommen und hat, den Krug auf der Schulter, unter ihren unberührt gebliebenen Landsmänninnen plaudern gestanden. Antoninus Martyr bemerkt, daß die jüdischen Frauen, während sie anderswo absto-

<sup>1)</sup> Itinerar, §. 5.

<sup>2)</sup> Antoninus Martyr. loc. cit.

hend gegen die Christen waren, hier voller Zuthunlichkeit gewesen. Noch heute ist in Nazareth der Religionshaß weniger lebhaft als an anderen Orten.

Der Horizont der Stadt ist beschränkt, aber wenn man ein wenig höher steigt und das Plateau erreicht, das von einer ununterbrochenen Luftsächelung umweht wird, hat man eine glänzende Aussicht. Im Westen zeichnen sich die schönen Linien des Carmel ab, welche in einer jähen, sich wie ins Meer senkenden Spitze enden. Dann zeigen sich die Berge des Landes Sichem, wo die heiligen Orte der Patriarchenzeit liegen, mit dem Doppelgipfel, welcher Mageddo beherrscht, die Höhen von Gelboß, die kleine malerische Gruppe, an welche sich die anmuthigen oder schrecklichen Erinnerungen von Sulem und Endor knüpfen, der Thabor mit seiner schönen abgerundeten Form, welche das Alterthum mit einem Busen verglich. Durch einen Einschnitt zwischen dem Berge von Sulem und dem Thabor sieht man das Thal des Jordan und die Hochebenen von Peräa, welche nach Osten hin eine zusammenhängende Linie bilden. Im Norden verdecken, sich zum Meere herabneigend, die Berge St. Jean d'Acre, lassen aber die Linien des Golfes von Rhaisa erblicken. Das war der Horizont Jesu. Dieser Zauberkreis, die Wiege des Reiches Gottes, stellte Jahre lang seine ganze Welt vor. Sein Leben selbst kam wenig über diese seiner Kindheit vertrauten Grenzen hinaus. Denn weiterhin nördlich sieht man fast an den Flanken des Hermon das Caesarea Philippi, die am weitesten in das Land der Heiden hinausgehenden Spitze, südlich aber ahnt man hinter den schon nicht mehr so lachenden Bergen Samaria's das triste Judäa wie von einem sengenden Winde der Abstraction und des Todes ausgetrocknet.

Wenn jemals die Welt, zwar noch christlich geblieben, aber zu besserer Erkenntniß der Ehrfurcht gekommen, welche so wichtigem Ursprung gebührt, auf den Gedanken verfällt, die apokryphischen und kleinlichen Heiligthümer, an denen die Frömmigkeit roher Zeitalter hing, durch authentische heilige Orte zu ersetzen, so wird sie auf dieser Höhe von Nazareth ihren Tempel bauen. Hier auf dem Punkte, wo das Christenthum erschien, wo der Wirkungskreis seines Begründers war, müßte sich die große Kirche erheben, in der alle Christen beten könnten. Hier auch auf dieser Scholle, wo der Zimmermann Joseph und viele Tausende von vergessenen Nazarenern begraben liegen, welche nie die Grenzen ihres Thales überschritten haben, hier fände ein Philosoph den besten Ort auf der Welt, um den Lauf der menschlichen Dinge zu betrachten, sich über die Unzulänglichkeiten derselben zu trösten, über den göttlichen Endzweck zu beruhigen, welchem die Welt durch unzählbare Hindernisse und trotz der allgemeinen Eitelkeit und Leere entgegengeht.

### Drittes Kapitel.

#### Erziehung Jesu.

Diese zugleich lachende und großartige Natur war die Erziehung Jesu. Er lernte lesen und schreiben<sup>1)</sup>, wahrscheinlich nach der orientalischen Methode, welche darin besteht, daß man dem Kinde ein Buch in die Hände giebt, dessen Text mit anderen Kameraden so lange laut her-

<sup>1)</sup> Johann. VIII, 6.

gefragt wird, bis er auswendig gelernt ist <sup>1)</sup>). Indessen ist es zweifelhaft, ob er die hebräischen Schriften in ihrer Originalsprache verstand. Die Biographen lassen ihn stets seine Citate nach Uebersetzungen in die aramäische Sprache geben; die Prinzipien seiner Exegese, so weit wir sie uns nach der seiner Schüler vorstellen können, waren denen sehr ähnlich, welche damals im Schwange waren und den Geist der Targums und der Midraschim ausmachten <sup>2)</sup>).

Der Schulmeister in den kleinen jüdischen Städten war der Hazzan oder Vorleser in den Synagogen <sup>3)</sup>). Jesus besuchte wenig die höheren Schulen der Schreiber oder Soferim <sup>4)</sup>), (vielleicht hatte Nazareth nicht einmal solche) und er hatte keinen der Titel, welche den Anspruch auf Wissen in den Augen des Volkes giebt. Indessen wäre es ein großer Irrthum, wollte man sich einbilden, er sei gewesen, was man heutzutage einen Ignoranten nennt. Bei uns macht die Schulbildung zwischen denen, welche sie genossen haben oder nicht, in Bezug auf persönliches Ansehen einen bedeutenden Unterschied. Nicht so war es im Orient und eben so wenig in der guten Zeit des Alterthums. Der Zustand von Rohheit, in welchem bei uns in Folge des isolirten, ganz individuellen Lebens derjenige verbleibt, welcher keine Schulen besucht hat, ist in jenen Gesellschaften unbekannt, wo die sittliche Bildung und besonders der Gemeingeist durch die fortwährende Berührung der Menschen mit einander sich

---

1) Testament der zwölf Patriarchen. Levi, 6.

2) Jüdische Uebersetzungen und Commentare aus der talmudischen Zeit.

3) Mischna, Schabbath I, 3.

4) Matth. XIII, 54 u. ff.; Johann. VII, 15.

übertragen. Der Araber, welcher keinen Lehrer gehabt hat, ist häufig dennoch sehr gebildet; denn das Zelt ist eine Art stets offener Schule, wo aus dem Zusammen- treffen wohlerzogener Leute eine große intellectuelle und man kann sagen, literarische Bewegung entsteht. Die Feinheit der Manieren und die Schärfe des Geistes haben im Orient nichts gemein mit dem, was wir Erziehung nennen. Im Gegentheile gelten die Leute der Schule für pedantisch und schlecht erzogen. In diesem socialen Zustande ist die Unwissenheit, welche bei uns zu einem niederen Range herabdrückt, die Bedingung großer Dinge und großer Originalität.

Es ist nicht wahrscheinlich, daß er griechisch ver- standen hat. Diese Sprache war in Judäa mit Aus- nahme der Klassen, welche an der Regierung Theil nah- men und in den von Heiden bewohnten Städten, wie Caesarea, nicht sehr verbreitet <sup>1)</sup>).

Der eigentliche Dialekt Jesu war der syrische, ge- mischt mit dem damals in Palästina gesprochenen He- bräisch <sup>2)</sup>. Um so mehr mußte ihm jede griechische Cul-

<sup>1)</sup> Mischna, Schekalim III, 2; Talmud von Jerusalem, Megilla, halaca XI; Sota VII, 1; Talmud von Babylon; Baba kama 84a; Megilla 8, 6 u. ff.

<sup>2)</sup> Matth. XXVII, 46; Marc. III, 17; V, 41; VII, 34; XIV, 36; XV, 34. Der Ausdruck *πάτριος φωνή* bei den Schriftstellern dieser Zeit bezeichnet stets den semitischen Dialekt welchen man in Palästina sprach (II. Maccab. VII, 21, 27; XII, 37; Apostelgesch. XXI, 37, 40; XXII, 2; XXVI, 14; Jos. Ant. XVIII, vi, 10; XX gegen Ende; B. J. prooem. 1; V, vi, 3; V, ix, 2; VI, ii, 1; Contr. Apion. I, 9; De Mac- cab. 12, 16). Wir werden später zeigen, daß einige von den Dokumenten, welche den synoptischen Evangelien zur Grund- lage dienten, in diesem semitischen Dialekte geschrieben waren.



tur fremd sein. Diese Cultur war bei den palästinischen Doktoren sehr verpöblich, diese beluden mit demselben Fluche „denjenigen, der Schweine züchtet und den, welcher seinem Sohne griechische Wissenschaft beibringt <sup>1)</sup>.“ Sedenfalls war dieselbe nicht in die kleine Stadt Nazareth eingedrungen. Freilich hatten trotz des Anathemas der Doktoren manche Juden sich der hellenischen Cultur hingegeben. Ohne von der jüdischen Schule in Egypten zu sprechen, wo die Verschmelzung des Hellenenthums mit dem Judenthum schon seit zwei Jahrhunderten fortgesetzt wurde, war ein Jude, Nicolaus von Damascus, zu derselben Zeit einer der gebildetsten, unterrichteten und angesehensten Männer des Jahrhunderts geworden. Bald darauf sollte Iosephus ein anderes Beispiel eines ganz hellenisirten Juden abgeben. Aber Nicolaus hatte vom Juden Nichts als die Abstammung; Iosephus selber erklärt, unter seinen Zeitgenossen eine Ausnahme gewesen zu sein <sup>2)</sup>, und die ganze schematische Schule Egyptens hatte sich von Jerusalem so entschieden losgesagt, daß man von ihr so wenig im Talmud als in der jüdischen Tradition eine Erinnerung findet. So viel steht fest, in

---

Dasselbe war in Bezug auf mehrere Apokrypha der Fall (IV. Buch der Maccab., xvi ad calcem etc.) Endlich sprach die ganze aus der ersten galiläischen Bewegung hervorgegangene Christenheit (Nazarener, Ebionim u. s. w.), welche lange Zeit sich in Batanea, im Hauran fortsetzte, einen semitischen Dialekt. (Euseb. De situ et nomin. loc. hebr. beim Worte *χωβά*; Epiph. Adv. haer. XXIX, 7, 9; XXX, 3; 8. Hieronym. In Matth. XII, 13; Dial. adv. Pelag. III, 2.)

<sup>1)</sup> Mishna, Sanhedrin XI, 1; Talmud von Babylon, Baba Kama 82b u. 83a; Sota 49a u. b; Menachoth 64b; Bergl. Maccab. IV, 10 u. ff.

<sup>2)</sup> Joseph Ant. XX, xi, 2.

Jerusalem wurde sehr wenig Griechisch gelernt, die griechischen Studien wurden als gefährlich und sogar servil angesehen, man fand sie höchstens für die Frauen als eine Art Zierrath nütze <sup>1)</sup>. Nur das Studium des Gesetzes galt für freisinnig und eines ernstern Mannes würdig <sup>2)</sup>. Darüber befragt, zu welcher Zeit man den Kindern „griechische Weisheit“ lehren solle, antwortete ein gelehrter Rabbiner: „Zu der Zeit, die weder Tag noch Nacht ist, denn es steht geschrieben vom Gesetz: Du sollst es Tag und Nacht studiren <sup>3)</sup>.“

So drang also weder direct noch indirect irgend ein Element griechischer Cultur zu Jesus. Er kannte nichts außerhalb des Judaismus Liegendes, sein Geist behielt jene freie Unbefangenheit, welche stets durch eine umfassende, mannigfache Bildung abgeschwächt wird. Sogar inmitten des Judaismus blieb er vielen, häufig mit den seinigen gleichlaufenden Bestrebungen fremd. Einerseits war ihm die Askese der Essäer oder Therapeuten <sup>4)</sup> unbekannt und andererseits die schönen Versuche einer religiösen Philosophie, welche die Juden von Alexandrien machten und deren geistreicher Interpret Philo, sein Zeitgenosse, war. Die häufigen Annäherungen, welche man bei ihm und Philo findet, jene vortrefflichen Maximen über die

---

<sup>1)</sup> Talmud von Jerusalem, Peah. I, 1.

<sup>2)</sup> Jos. Ant. loc. cit.; Origen. Contra Celsum.

<sup>3)</sup> Talmud von Jerusalem, Peah. I, 1; Talmud von Babylon, Menachoth 99b.

<sup>4)</sup> Die Therapeuten des Philo sind ein Zweig der Essäer. Ihr Name sogar scheint nur eine griechische Uebersetzung desjenigen der Essäer zu sein (*Essaioi*, *asaya*, „Aerzte“). Vergl. Philo, De Vita contempl. Anfang.

Liebe zu Gott, über Barmherzigkeit, die Ruhe in Gott <sup>1)</sup>, welche so zu sagen ein Echo zwischen den Evangelien und den Schriften des berühmten alexandrinischen Drakels sind, rühren von den gemeinsamen Anstrengungen her, welche das Zeitbedürfnis höhern Geistern eingab.

Zu seinem Glück kannte er eben so wenig die verzerrte Scholastik, welche in Jerusalem den Lehrstuhl inne hatte und bald den Talmud hervorbringen sollte. Wenn ja einige Pharisäer sie vielleicht schon in Galiläa eingeschleppt hatten, so hörte er bei denselben doch nicht, und als er später auf diese läppische Casuistik stieß, stößte sie ihm nur Abscheu ein. Man kann indeß vermuthen, daß die Lehren Hillels ihm nicht unbekannt waren. Hillel hatte 50 Jahre vor ihm Aphorismen ausgesprochen, welche mit den seinigen viele Aehnlichkeit hatten. Vermöge seiner demüthig ertragenen Armuth, der Sanftmuth seines Charakters, der Opposition, die er den Priestern und Heuchlern machte, war Hillel eigentlich der wahre Lehrer Jesu <sup>2)</sup>, wenn man da von einem Lehrer sprechen kann, wo es sich um eine so erhabene Originalität handelt.

Die Lesung der Bücher des alten Testaments machte auf ihn einen viel größeren Eindruck. Der Kanon der heiligen Schriften bestand damals aus zwei Haupttheilen: dem Gesetze, d. h. dem Pentateuch und den Propheten, wie wir sie heut noch besitzen. Eine umfassende allegorische Exegese wurde auf alle diese Bücher angewendet

---

<sup>1)</sup> Man sehe besonders Philo's Abhandlungen: *Quis rerum divinarum haeres sit* und *De Philanthropia*.

<sup>2)</sup> Pirke Aboth, Kap. I u. II; Talmud von Jerusalem, Pesachim VI, 1; Talmud von Babylon, Pesachim 66 a; Schabbath 30b u. 31 a; Joma 35 b.

und suchte etwas heraus zu deuteln, was nicht darin war, aber dem Zeitgeiste entsprach. Das Gesetz, welches nicht die alten Gesetze des Landes vorstellte, sondern die Utopien, die gefälschten Gesetze, den frommen Betrug pietistischer Könige, war, seit die Nation sich nicht mehr selber regierte, ein unerschöpfliches Thema spitzfindiger Interpretationen geworden. Was die Propheten und die Psalmen anbetrifft, so war man überzeugt, daß fast alle nur einigermaßen geheimnißvolle Stellen sich auf den Messias bezogen, und man besuchte im Voraus den Typus desjenigen, welcher die Hoffnungen der Nation zur Erfüllung bringen sollte. Jesus theilte den Geschmack aller Anderen für diese allegorischen Auslegungen. Aber die wahre Poesie der Bibel, welche die kindischen Exegeten von Jerusalem nicht fassen konnten, offenbarte sich in ganzer Fülle seinem edlen Genius. Das Gesetz scheint nicht viel Reiz für ihn gehabt zu haben; er glaubte wohl Besseres aufstellen zu können. Aber die religiöse Poesie der Psalmen stand mit seiner weichen lyrischen Seele in wunderbarem Einklange; sie blieb sein ganzes Leben lang seines Geistes Nahrung und Trost. Die Propheten, besonders Jesaias und sein Fortsetzer zur Zeit der Gefangenschaft mit ihren glänzenden Zukunftsträumen, ihrer stürmenden Beredsamkeit, ihrem Gemisch von Schmähungen und zauberischen Bildern, das waren seine wirklichen Lehrer. Gewiß las er auch wohl mehrere der apokryphischen Werke, d. h. jene damals ziemlich modernen Bücher, deren Verfasser, um sich ein Ansehen zu geben, das man nur den sehr alten Schriften zugestand, sich hinter dem Namen von Propheten und Patriarchen versteckten. Besonders eines dieser Bücher ergriff ihn, es war das Buch Daniel. Dies von einem exaltirten Juden aus der Zeit des Antiochus Epiphanes

geschriebene und mit dem Namen eines alten Weisen <sup>1)</sup> ausgestattete Buch war der eigentliche Geistesinhalt der letzten Zeiten. Sein Verfasser, der wahre Schöpfer der Philosophie der Geschichte ist der erste, der es gewagt hat, in der Bewegung der Welt und der Aufeinanderfolge der Reiche nur eine den Geschicken des jüdischen Volkes unter geordnete Function zu sehen. Jesus war schon früh von solchen Hoffnungen durchdrungen. — Vielleicht las er auch die Bücher des Henoch, welche damals mit den heiligen Büchern gleiche Verehrung genossen <sup>2)</sup> und andere Schriften dieser Art, welche in der Phantasie des Volkes eine so große Bewegung unterhielten.

Die Ankunft des Messias mit ihrer Glorie und ihren Schrecken, das Aufeinanderstürzen und der Fall der Nationen, der Einfall von Himmel und Erde wurden die vertraute Nahrung seiner Einbildungskraft, und da diese Umwälzungen für nahe gehalten wurden, da eine Menge Personen den Zeitpunkt derselben zu berechnen versuchte, so schien ihm das übernatürliche Gebiet, in welches dergleichen Visionen führen, zuerst ganz einfach und natürlich.

Daß er durchaus keine Kenntniß vom allgemeinen

---

<sup>1)</sup> Die Legende von Daniel war schon im siebenten Jahrhundert vor Chr. gebildet. (Ezech. XIV, 14 u. ff.; XXVIII, 3.) Dem Bedürfnisse der Legende gemäß hat man sein Leben in die Zeit der babylonischen Gefangenschaft gesetzt.

<sup>2)</sup> Epist. Judä 14 u. ff.; II. Petri II, 4, 11; Testam. der zwölf Patr.: Simeon, 5; Levi, 14, 16; Juda, 18; Zab., 3; Dan., 5; Naphtali 4. Das „Buch Henoch“ bildet noch heute einen integrierenden Theil der äthiopischen Bibel, es besteht aus Stücken von verschiedenem Datum, deren älteste vom Jahre 130 oder 150 vor Chr. sind. Einige dieser Stücke bieten Analogien mit den Reden Jesu. Vergl. die Kap. XCVI bis XCIX mit Lucas VI, 24 u. ff.

Zustande der Welt hatte, geht aus jedem Zuge seiner authentischsten Reden hervor. Die Erde scheint ihm noch in Reiche getheilt, welche sich bekriegen; er scheint von dem „Römischen Frieden“ und dem neuen Zustande der Gesellschaft, welchen sein Jahrhundert einweihete, Nichts zu wissen. Von der römischen Macht hatte er keinen bestimmten Begriff, nur der Name „Cäsar“ ist zu ihm gedrungen. Er sah in Galiläa, oder in der Umgegend, Tiberias, Julias, Diocäsarea, Cäsarea, die Prunkwerke der Heroden sich erheben, welche durch diese kostbaren Bauten ihre Bewunderung für die römische Civilisation und ihre Ergebenheit für die Mitglieder der Familie des Augustus an den Tag legen wollten. Die Namen dieser Mitglieder sind durch die Laune des Schicksals in neckischer Verzerrung die Bezeichnungen für elende Beduinenhütten geworden. Er sah wahrscheinlich auch Sebaste, das Werk Herodes des Großen, eine Paradenstadt, deren Ruinen heute fast zu dem Glauben verleiten können, sie sei, wie eine Maschine, die man bloß aufzustellen braucht, gleich fertig dort hingebracht worden. Diese Architektur der Prahlerei, die in Schiffsladungen nach Judäa gekommen war, diese Hunderte von Säulen, alle von demselben Durchmesser, der Schmuck irgend einer faden „Rue de Rivoli“, das war es, was er „die Reiche der Welt und ihre Herrlichkeiten“ nannte. Aber dieser Luxus auf Befehl, diese administrative und offizielle Kunst mißfielen ihm im höchsten Grade; was er mit Liebe umschloß, das waren seine Galiläischen Dörfer, ein verworrenes Gemisch von Hütten, Höhlen und Winkerräumen in den Fels gehauen, Brunnen, Gräber, Feigen- und Olivenärten. Er blieb stets der Natur nahe. Der Hof der Könige erschien ihm wie ein Ort, wo die Leute reiche Kleider ha-

ben <sup>1)</sup>. Die reizenden Unmöglichkeiten, von denen seine Parabeln wimmeln, wenn er die Könige und die Mächtigen mit ins Spiel bringt <sup>2)</sup>, beweisen, daß er die aristokratische Gesellschaft nur etwa so kennt, wie ein junger Dorfbewohner, der die Welt durch das Prisma seiner Naivität sieht.

Noch viel weniger kennt er den neuen Gedanken, den die griechische Wissenschaft hervorgebracht, die Basis aller Philosophie, welche die moderne Wissenschaft in auffallendster Weise bestätigt hat, den Ausschluß der launischen Götter, welchen der kindliche Glaube früherer Zeitalter die Regierung des Weltalls zuschrieb. Fast ein Jahrhundert vor ihm hatte Lucretius die Unveränderlichkeit des allgemeinen Gesetzes der Natur auf bewunderungswürdige Weise ausgesprochen. Die Negation des Wunders der Gedanke, daß Alles auf der Welt nach Gesetzen geschieht, bei denen die Dazwischenkunft höherer Wesen nicht stattfinden kann, war in den großen Schulen aller Länder, welche griechische Cultur bekommen hatten, gang und gebe. Vielleicht waren sogar Babylon und Persien demselben nicht fremd. Jesus wußte nichts von diesem Fortschritte. Obwohl zu einer Zeit geboren, wo das Prinzip der positiven Wissenschaft schon proklamirt war, lebte er noch mitten im Uebernatürlichen. Philo, der in einem bedeutenden intellectuellen Kreise lebte, besitzte auch nur eine himärische Wissenschaft von schlechtem Gepräge.

In diesem Punkte unterschied sich Jesus nicht von seinen Landsleuten. Er glaubte an den Teufel, den er

---

<sup>1)</sup> Matth. VI, 3.

<sup>2)</sup> Matth. XI, 8.

als eine Art Genius des Bösen <sup>1)</sup> betrachtete, und bildete sich mit aller Welt ein, daß die Nervenkrankheiten von der Einwirkung der bösen Geister herrührten, welche sich des Patienten bemächtigten und ihn schüttelten. Das Wunderbare war für ihn nicht die Ausnahme, sondern das Normale. Der Begriff des Uebernatürlichen mit allen seinen unmöglichen Folgen erscheint stets erst dann, wenn die experimentirende Naturwissenschaft anfängt. Wer, jeder Idee von Physik fremd, glaubt, er könne durch Gebet den Lauf der Wolken ändern, eine Krankheit, ja selbst den Tod abwenden, findet im Wunder nichts Außerordentliches, da der ganze Verlauf der Dinge nur der Ausfluß des freien Willens der Gottheit ist. Dieser intellektuelle Zustand ist stets der des Jesus gewesen. Aber in seiner großen Seele brachte dieser Glaube Wirkungen hervor, welche denen gewöhnlicher Menschen gerade entgegengesetzt waren. Bei gewöhnlichen Menschen bringt der Glaube an eine besondere Einwirkung Gottes eine läppische Leichtgläubigkeit und betrügerische Gaukelei hervor. Bei ihm knüpft er sich an ein tiefes Bewußtsein der vertrauten Beziehungen des Menschen zu Gott und an ein übertriebenes Vertrauen zu der Gewalt des Menschen; schöne Irrthümer, welche die Quelle seiner Macht waren, denn wenn sie auch später ihm in den Augen der Physiker und Chemiker Schaden mußten, gaben sie ihm doch für seine Zeit eine Gewalt, über welche kein Individuum weder vor noch nach ihm hat verfügen können.

Schon früh offenbarte sich sein eigenthümlicher Charakter. Die Legende gefällt sich darin, ihn schon als Kind sich dem väterlichen Willen entgegenzusetzen und aus der

---

<sup>1)</sup> 3. B. Matth. XXVII, 2 u. ff.



gewöhnlichen Bahn heraustreten zu lassen, um seinem Berufe zu folgen<sup>1)</sup>. Jedenfalls ist es gewiß, daß verwandtschaftliche Beziehungen ihm wenig galten. Seine Familie scheint ihn nicht geliebt zu haben<sup>2)</sup> und manchmal war er selber hart gegen dieselbe<sup>3)</sup>. Jesus kam, wie alle vorzugsweise mit einer Idee ausschließlich beschäftigten Menschen zu dem Standpunkte, wenig auf Bande des Blutes zu halten. Das Band des Gedankens ist das einzige, welches solche Naturen anerkennen: „Hier ist meine Mutter, sind meine Brüder, sagte er, indem er auf seine Schüler wies, wer den Willen meines himmlischen Vaters thut, der wird mir Bruder und Schwester. Die einfachen Leute konnten das nicht begreifen und eines Tages sagte eine Frau zu ihm: „Glücklich der Schooß, der Dich getragen und die Brüste, die Dich gesäugt!“ — „Glücklich vielmehr,“ antwortete er<sup>4)</sup>, „wer das Wort Gottes anhört und handelt danach!“ Bald sollte er in seiner kühnen Auflehnung gegen die Natur noch weiter gehen und wir werden ihn Alles, was menschlich ist, Blut, Liebe, Vaterland mißachten und Herz und Seele nur für die Idee behalten sehen, welche sich ihm als die absolute Form des Guten und Wahren darstellte.

---

1) Luc. II, 42 u. ff. Die apokryphischen Evangelien sind voll von solchen oft bis in's Groteske getriebenen Geschichten.

2) Matth. XIII, 57; Marc. VI, 4; Johann. VII, 3 u. ff.

3) Matth. XII, 48; Marc. III, 33; Luc. VIII, 21; Johann. II, 4; Evangel. nach den Hebräern bei St. Hieronymus, Dial. adv. Pelag. III, 2.

4) Luc. XI, 27 u. ff.

---

## Viertes Kapitel.

### Gedankenkreis, innerhalb dessen Jesus sich entwickelte.

Wie die abgefühlte Erde uns nicht mehr gestattet, die Erscheinungen der Urschöpfung zu erfassen, weil das Feuer, welches sie durchdrang, erloschen ist; so haben Erklärungsversuche stets etwas Ungenügendes, wenn es sich darum handelt, unser zaghaftes Inductionsverfahren auf die Umwälzungen schöpferischer Epochen anzuwenden, welche über das Schicksal der Menschheit entschieden haben. Jesus lebt zu einem Zeitpunkte, wo das öffentliche Leben offenes Spiel spielt, wo die Einsätze auf das Hundertsache vermehrt werden. In solchen Fällen zieht jede große Rolle den Tod nach sich; denn dergleichen Bewegungen setzen eine Freiheit und eine Abwesenheit von Präventivmaßregeln voraus, welche nicht ohne ein furchtbares Gegengewicht existiren kann. Heute riskirt der Mensch wenig und gewinnt auch wenig. In den heroischen Epochen der Menschheit, der menschlichen Thätigkeit, riskirt der Mensch Alles und gewinnt Alles. Die Guten und die Bösen oder wenigstens diejenigen, die sich dafür halten, oder die dafür gehalten werden, bilden einander feindliche Armeen. Vom Schaffot gelangt man zur Apotheose; die Charaktere haben scharf ausgeprägte Züge, welche sich mit unverlöschlicher Schrift ins Gedächtniß der Menschen graben. Wenn man die französische Revolution ausnimmt, war keine Umgebung so geeignet als die, in welcher Jesus sich befand, jene verborgenen Kräfte zu entwickeln, welche die Menschheit gewissermaßen in Reserve hält, und sie nur in

den Tagen des Fiebers und der Gefahr zum Vorschein kommen läßt.

Wäre die Regierung der Welt ein Problem der Speculation, und der größte Philosoph der am besten Geeignete, seines Gleichen zu sagen, was sie glauben sollen, so würden aus Ruhe und Nachdenken die moralischen und dogmatischen Vorschriften hervorgehen, welche man Religion nennt. Aber so ist das leider nicht. Wenn man Catharum ausnimmt, waren sämtliche große Religionsstifter keine Metaphysiker. Selbst der Buddhismus, der aus dem reinen Gedanken hervorgegangen ist, hat halb Asien nur um politischer und moralischer Beweggründe willen, erobert. Was die semitischen Religionen anbetrifft, so sind sie so wenig philosophisch als möglich. Moses und Mahomet sind keine speculativen Köpfe gewesen, sondern Männer der That. Nur indem sie ihren Landsleuten, ihren Zeitgenossen Thaten vorschlugen, haben sie die Menschheit beherrscht. Eben so war auch Jesus kein Theolog, kein Philosoph, der ein mehr oder minder zusammengesetztes System hat. Um Jesu Schüler zu werden, brauchte man kein Programm zu unterzeichnen, kein Glaubensbekenntniß zu unterschreiben, es bedurfte nur einer Handlung, und die war: sich ihm verbinden, ihn lieben. Er disputirte niemals über Gott, denn er fühlte ihn unmittelbar in sich. Die Klippen der metaphysischen Spitzfindigkeiten, an welche das Christenthum im dritten Jahrhundert stieß, waren für den Stifter nicht vorhanden. Jesus hatte weder Dogmen noch Systeme, aber einen festen persönlichen Entschluß, der, nachdem er an innerer Kraft jeden anderen geschaffenen Willen überragt hat, noch zu heutiger Stunde die Geschichte der Menschheit leitet.

Das jüdische Volk hat den Vortheil gehabt, von der babylonischen Gefangenschaft ab bis zum Mittelalter immer in einer sehr gespannten Lage zu sein. Deshalb scheinen die Dolmetscher des Geistes der Nation während dieser langen Periode unter dem Einflusse eines heftigen Fiebers zu schreiben, das sie entweder diesseits oder jenseits der gesunden Vernunft hält, höchst selten nur auf dem richtigen Wege. Niemals hat der Mensch das Problem seiner Zukunft und seines Geschickes mit einem verzweifelteren, mehr zum Aeußersten geneigten Muth angenommen. Das Schicksal der Menschheit nicht von dem ihres kleinen Stammes trennend, sind die jüdischen Denker die ersten, welche auf eine allgemeine Theorie über den Gang des menschlichen Geschlechtes bedacht waren. Griechenland, stets in sich selbst abgeschlossen und einzig mit seinen Streitigkeiten kleiner Staaten beschäftigt, hat bewunderungswürdige Geschichtsschreiber besessen, aber vor der römischen Zeit sucht man vergebens bei ihnen ein allgemeines System der Philosophie der Geschichte, welches die ganze Menschheit umfaßt. Der Jude dagegen, welchem eine Art prophetischer Sinn eigen ist, welcher den Semiten zu Zeiten befähigt, die großen Linien der Zukunft zu ahnen, hat zuerst die Geschichte in das Gebiet der Religion hineingezogen. Vielleicht verdankt er etwas von diesem Geiste den Persern. Persien faßte schon in einer sehr frühen Zeit die Weltgeschichte als eine Reihe von Umschwüngen auf, deren jedem ein Prophet vorsteht. Jeder Prophet hat seinen Hajar oder Reich von Tausend Jahren (Chiliasmus), und aus diesen aufeinander folgenden Zeitaltern, analog den Millionen von Jahrhunderten, welche jedem Buddha Indiens zufallen, entsteht die Kette von Ereignissen, welche das Reich des Ormuzd vorbereiten. Am

Ende der Zeiten, wenn der Kreis der Chiliasmen erschöpft sein wird, kommt das definitive Paradies. Dann werden die Menschen glücklich leben, die Erde wird wie eine Ebene sein, es wird nur eine Sprache, ein Gesetz und eine Regierung für alle Menschen geben. Aber dieser Zukunft werden schreckliche Katastrophen vorhergehen. Da-  
hast (der Satan Versteus) wird die Ketten, die ihn fesseln, brechen und sich auf die Welt stürzen. Zwei Propheten werden kommen, die Menschen zu trösten und das große Ereigniß vorzubereiten <sup>1)</sup>.

Diese Ideen gingen in die Welt und gelangten bis nach Rom, wo sie zu einem Cyclus von prophetischen Gedichten Anlaß gaben, deren Grundgedanke die Theilung der Geschichte der Menschheit in Perioden, die Aufeinanderfolge der diesen Perioden entsprechenden Gottheiten und schließlich ein goldenes Zeitalter ist <sup>2)</sup>. Das Buch Daniel, das Buch Henoch, gewisse Theile der sibyllinischen Bücher <sup>3)</sup> sind der jüdische Ausdruck derselben Theorie. Natürlich waren dies nicht die Ideen aller Leute. Sie wurden Anfangs nur von einigen Personen aufgefaßt, welche bei lebhafter Einbildungskraft den fremden Doctrinen geneigt waren. Der engherzige und trockene Autor des Buches Esther hat niemals an die übrige Welt gedacht, außer um sie zu verachten, und ihr bößgefinnt zu

---

<sup>1)</sup> Yacna XIII, 24; Theopompos bei Plutarch. De Iside et Osiride §. 47; Minokhirod, eine in der Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft mitgetheilte Stelle I, pag. 263.

<sup>2)</sup> Virg. Egl. IV; Servius über den vierten Vers dieser Egloge; Nigidius, der von Servius bei Vers 10 citirt wird.

<sup>3)</sup> Buch III, 97—817.

sein <sup>1)</sup>. Der blasierte Epikuräer, welcher den Ecclesiasticus geschrieben, denkt so wenig an die Zukunft, daß er es sogar für unnütz hält, für seine Kinder zu arbeiten; in den Augen des egoistischen Weisen ist das letzte Wort der Weisheit, sein Geld auf Leibrente zu geben <sup>2)</sup>. Aber die großen Ereignisse für ein Volk gehen immer von der Minorität aus. Trotz seiner großen Fehler: Härte, Eigennuß, Spottsucht, Grausamkeit, Spitzfindigkeit, Sophisterei, ist das jüdische Volk doch der Urheber der schönsten Bewegung uneigennütziger Begeisterung, welche die Geschichte kennt. Die Oppositionspartei macht stets den Ruhm eines Landes aus. Die größten Männer einer Nation sind diejenigen, welche sie zum Tode verurtheilt. Sokrates hat den Ruhm Athens ausgemacht, daß seinerseits nicht glaubte, mit ihm leben zu können. Spinoza ist der größte der modernen Juden und die Synagoge hat ihn mit Schande ausgestoßen. Jesus war der Ruhm des Volkes Israel, das ihn gekreuzigt hat.

Ein gigantischer Traum verfolgte seit Jahrhunderten das jüdische Volk und verhängte es stets in seinem Verfall. Der Theorie individueller Belohnungen fremd, welche Griechenland unter dem Namen Unsterblichkeit der Seele verbreitet hat, hatte Judäa seine ganze Kraft zu lieben und zu wünschen an seine nationale Zukunft gesetzt. Es glaubte ein göttliches Versprechen einer schrankenlosen Zukunft zu besitzen, und da die herbe Wirklichkeit vom neunten Jahrhundert vor unserer Zeitrechnung immer mehr

---

<sup>1)</sup> VI, 13; VII, 10; VIII, 7, 11—17; IX, 1—22; und in den Apokryphen-Stellen: IX, 10—11; XIV, 13 u. ff.; XVI, 20, 24.

<sup>2)</sup> Eccles. I, 11; II, 16, 18—24; III, 19—22; IV, 8, 15—16; V, 17—18; VI, 3, 6; VIII, 15; IX, 9, 10.

und mehr die Herrschaft der Welt der Gewalt zuertheilte und die Sehnsucht der Juden auf rauhe Weise zurückdrängte, so warf sich die Nation auf die unmöglichsten Gedankenverbindungen, versuchte die seltsamsten Umschläge. Vor der Gefangenschaft, als alle irdische Zukunft der Nation durch die Trennung der Stämme des Nordens erloschen war, träumte man von der Wiederherstellung des Reiches Davids, der Versöhnung der beiden Theile des Volkes, dem Triumphe der Theokratie und des Jehovacultus über alle heidnischen Religionen. Zur Zeit der Gefangenschaft sah ein Dichter voll Harmonie den Glanz eines zukünftigen Jerusalem, dem alle Völker und selbst die fernsten Inseln tributpflichtig sein würden, in so milder angenehmer Färbung, daß man hätte meinen können, ein Strahl der Blicke Jesu habe in einem Zeitabstande von sechs Jahrhunderten ihn getroffen <sup>1)</sup>.

Der Sieg des Cyrus schien eine Zeit lang Alles, was man gehofft hatte, verwirklichen zu wollen, die ernstesten Schüler der Avesta und die Anbeter Jehovas hielten sich für Brüder. Persien war durch Verbannung der vielfältigen Devas und durch Verwandlung derselben in Dämonen (Divs) dazu gekommen, aus den alten arischen Ideenkreisen, die wesentlich naturalistisch waren, eine Art von Monotheismus hervorzurufen. Der prophetische Ton mehrerer Lehren Iran's hatte viel Ähnlichkeit mit gewissen Werken des Hosea und des Jesaias. Israel ruhte sich unter den Achemeniden <sup>2)</sup> und unter Xerxes (Abasverus) aus und machte sich sogar den Iranern furcht-

---

<sup>1)</sup> Jesaias LX u. f. w.

<sup>2)</sup> Das ganze Buch Esther ist von einer großen Abhängigkeit an diese Dynastie durchdrungen.

bar. Aber der triumphirende und oft rohe Heranzug der griechischen und römischen Civilisation in Asien warf es wieder in seine Träume zurück. Mehr als jemals schrie es nach dem Messias als dem Richter und Rächer der Völker. Es bedurfte für die Juden jetzt einer vollständigen Erneuerung, einer Revolution, welche den Erdball bei der Wurzel angreift und ihn von oben bis unten durch einander schüttelt, um dem riesenhaften Rachegefühl zu genügen, welches bei ihnen das Bewußtsein ihrer Ueberlegenheit und der Anblick ihrer Erniedrigung hervorrief <sup>1)</sup>.

Wenn Israel die sogenannte spirituelle Doctrin besessen hätte, welche den Menschen in zwei Theile spaltet, in Körper und Seele, und es ganz natürlich findet, daß, wenn der Körper auch verfault, die Seele ihn doch überlebe, so würden solche Anfälle von Wuth, solche energische Proteste gar keine Berechtigung gehabt haben. Aber eine solche Doctrin, wie sie von der griechischen Philosophie ausgegangen, lag nicht in den Traditionen des jüdischen Geistes, die alten hebräischen Schriften enthalten keine Spur von künftigen Strafen oder Belohnungen. Während der Gedanke der Gesamthaftbarkeit des Stammes existirte, war es natürlich, daß man nicht an eine strenge Vertheilung je nach den Verdiensten jedes Einzelnen dachte. Schlimm genug für den frommen Mann, wenn er in eine Zeit der Gottlosigkeit fiel; er erlitt gleich den andern die öffentlichen Unglücksfälle, welche eine Folge der allgemeinen Gottlosigkeit waren. Diese von den Weisen der Patriarchenzeit überlieferte

---

<sup>1)</sup> Apokrypher Brief Baruchs bei Fabricius, Cod. pseud. V. T., II, pag. 147 u. ff.



Doctrin führte jeden Tag zu den unhaltbarsten Widersprüchen. Schon zu Hiobs Zeiten war sie sehr erschüttert; die Greise von Theman, welche sich zu ihr bekannten, waren hinter der Zeit zurückgebliebene Männer, und der junge Elihu, welcher sich einmischt, um sie zu widerlegen, wagt es, gleich beim ersten Worte den wesentlich revolutionairen Gedanken auszusprechen: Die Weisheit ist nicht mehr bei den Greisen <sup>1)</sup>.

Mit den Verwickelungen, in welche die Welt seit Alexander gekommen, wurde das alte mosaische und themanische Prinzip noch unerträglicher <sup>2)</sup>. Niemals war Israel dem Geseze getreuer gewesen und doch mußte man die schreckliche Verfolgung des Antiochus erdulden. Es gab keinen Rhetor, der, wie sehr er auch gewohnt war, alle sinnlos gewordene Phrasen zu wiederholen, es gewagt hätte, zu behaupten, daß diese Schicksale von der Untreue des Volkes herrühren <sup>3)</sup>. Wie? diese Opfer, welche für ihren Glauben sterben, jene heldenmüthigen Maccabäer, diese Mutter mit den sieben Söhnen, Jehova sollte sie auf ewig vergessen, sie den Würmern des Grabes überlassen? <sup>4)</sup> Ein ungläubiger und weltlich gesinnter Sadducker konnte wohl vor einer solchen Consequenz nicht zurückschrecken; ein so vollendeter Weiser wie Antigones von Soco <sup>5)</sup> konnte wohl behaupten, daß man die

1) Hiob XXXIII, 9.

2) Es ist indessen bemerkenswerth, daß Jesus Sirach sich streng daran hält (XVII, 26—28; XXII, 10—11, XXX, 4 u. ff.; XLI, 1—2; XLIV, 9). Der Verfasser der Weisheit hat dagegen eine ganz entgegengesetzte Auffassung (IV, 1 im griech. Texte).

3) Esther XIV, 6—7 (apokr.); Apokrypher Brief des Baruch (Fabricius, Cod. pseud. V. T. II, pag. 147 u. ff.)

4) II. Marc. VII.

5) Pirke Aboth.

Tugend nicht als Sklave der Belohnung ausüben dürfe, daß man tugendhaft sein müsse ohne Hoffnung. Aber die Masse der Nation konnte sich damit unmöglich begnügen. Ein Theil, welcher sich zu dem Prinzip der philosophischen Unsterblichkeit hinneigte, stellte sich vor, daß die Gerechten im Gedächtnisse Gottes, und glorreich für immer im Gedächtniß der Menschen fortlebten, und daß die Gottlosen, welche sie verfolgt <sup>1)</sup>, gerichtet werden würden. „Sie leben vor Gottes Antlitz, sie sind von Gott erkannt“ <sup>2)</sup>, das ist ihre Belohnung. Andere, besonders die Pharisäer <sup>3)</sup>, nahmen ihre Zuflucht zu dem Dogma der Auferstehung. Die Gerechten werden wieder auflieben, um an dem Reiche des Messias Theil zu nehmen. Sie werden fleischlich leben und für eine Welt, deren Könige und Richter sie sein werden; sie werden dem Triumphe ihrer Ideen und der Erniedrigung ihrer Feinde bewohnen.

Man findet bei dem alten Volke Israel nur sehr unbestimmte Spuren dieses Grunddogmas. Der Sadducäer, der nicht daran glaubte, war in Wirklichkeit dem alten jüdischen Glauben treu, der Pharisäer, der Anhänger der Auferstehung war der Neuerer. Aber in Religionsfachen

---

<sup>1)</sup> Weisheit, Kap. II—VI. De rationis imperio, ein Werk, das dem Josephus zugeschrieben wird, 8, 13, 16, 18. Es muß noch bemerkt werden, daß der Verf. dieser Abhandlung den Beweggrund persönlicher Belohnung nur in zweiter Linie aufstellt. Der Hauptbeweggrund der Märtyrer ist die reine Liebe zum Gesetz, der Vortheil, welchen ihr Tod dem Volke bringen und der Ruhm, welcher sich an ihren Namen knüpfen wird. Vergl. Weisheit IV, 1 u. ff.; Ecles. Kap. XLIV u. ff.; Jos. B. J. II, VIII, 10; III, VIII, 5.

<sup>2)</sup> Weisheit IV, 1 u. ff.; De rat. imp. 16, 18.

<sup>3)</sup> II. Marc. VII, 9, 14; XII, 43—44.

ist stets die eifrigste Partei es, welche Neuerungen macht. Die Auferstehung, ein von der Unsterblichkeit der Seele durchaus verschiedener Gedanke, ging übrigens auf sehr natürliche Weise aus den frühern Doctrinen und der Lage des Volkes hervor. Vielleicht hat auch dazu Persien einige Elemente geliefert. <sup>1)</sup> In jedem Falle führte sie, indem sie sich mit dem Glauben an den Messias und an eine bevorstehende Erneuerung aller Dinge verband, zu jenen apokalyptischen Theorien, welche ohne gerade Glaubensartikel zu sein (der orthodoxe Sanhedrin scheint sie nicht angenommen zu haben) sich aller Gemüther bemächtigten und von einem Ende der jüdischen Welt zum andern eine außerordentliche Gährung hervorbrachten. Der vollständige Mangel an dogmatischer Strenge machte, daß die widersprechendsten Begriffe, selbst über einen solchen Hauptpunkt, zu gleicher Zeit angenommen werden konnten. Bald mußte der Gerechte die Zeit der Auferstehung abwarten <sup>2)</sup>; bald wurde er in dem Augenblicke seines Todes in Abrahams Schooß aufgenommen <sup>3)</sup>. Bald wieder war die Auferstehung eine allgemeine <sup>4)</sup>, bald nur für die Getreuen vorhanden <sup>5)</sup>, bald setzte sie eine erneuerte Welt, ein neues Jerusalem voraus; bald mußte ihr eine Zerstörung des Erdkreises vorhergehen.

Sobald Jesus zu denken anfang, trat er in die schwüle Atmosphäre ein, aus welcher in Palästina die eben mit-

---

1) Theopompus bei Diog. Laert. Prooem. 9. — Bundebesch, Kap. XXXI. Die Spuren des Dogmas der Auferstehung in der Avesta sind sehr zweifelhaft.

2) Joh. XI, 24.

3) Luc. XVI, 22. Vergl. De rationis imp. 13, 16, 18.

4) Dan. XII, 2.

5) II. Maccab. VII, 14.

getheilten Ideen entstanden. Diese Ideen wurden in keiner Schule gelehrt, aber sie lagen in der Luft und früh wurde seine Seele davon erfüllt. Auf dem Gipfel des Berges von Nazareth, den kein moderner Mensch betreten kann, ohne ein Gefühl der Unruhe über seine vielleicht frivole Bestimmung, hat gewiß oft Jesus geseffen ohne einen Zweifel in der Seele zu haben. Frei von Egoismus, der Quelle unserer Trübsal, die uns veranlaßt, jenseits des Grabes ein Interesse für die Tugend zu suchen, dachte er nur an sein Werk, an seine Rache, an die Menschheit. Diese Berge, dieses Meer, dieser tiefblaue Himmel, die Hochebenen am Horizonte waren nicht die schwermüthige Vision einer Seele, welche die Natur über ihr Schicksal befragt, sondern das bestimmte Symbol, der durchsichtige Schatten einer unsichtbaren Welt und eines neuen Himmels.

Er legte niemals Wichtigkeit auf die politischen Ereignisse seiner Zeit und wahrscheinlich war er ziemlich schlecht davon unterrichtet. Die Dynastie des Herodes lebte in einer von der seinigen so verschiedenen Welt, daß er sie wahrscheinlich nur dem Namen nach kannte. Der große Herodes starb um das Jahr, wo Jesus geboren wurde und hinterließ unverttlgbare Erinnerungen, Denkmäler, welche auch die mißgünstigste Nachwelt nöthigen müssen, seinen Namen dem des Salomo an die Seite zu stellen. Und doch hinterließ er zugleich ein unvollendetes, unfortseßbares Werk. Ein ehrstüchtiger Weltmensch, in einem Irrgarten religiöser Kämpfe verloren, sah dieser arglistige Idumäer den Vortheil, welchen Schärfe des Verstandes ohne Moral mitten unter leidenschaftlichen Fanatikern hat. Aber sein Plan eines weltlichen Reiches Israel, wenn er auch nicht bei dem der-

maligen Zustande der Welt ein Anachronismus gewesen wäre, würde doch haben scheitern müssen, wie das ähnliche Projekt Salomos, und zwar an den Schwierigkeiten, welche aus dem Charakter des Volkes selber herzuleiten sind. Seine drei Söhne wurden nur die Statthalter Roms, ähnlich den Rajahs Indiens unter englischer Botmäßigkeit. Antipater oder Antipas, der Tetrarch von Galiläa und Peräa, dessen Unterthan Jesus während seines ganzen Lebens gewesen ist, war ein träger, charakterloser Fürst <sup>1)</sup>, ein Günstling und Schmeichler des Tiberius <sup>2)</sup>, dazu häufig noch den bösen Einflüssen seiner zweiten Frau Herodias unterworfen <sup>3)</sup>. Philippus, der Tetrarch von Galonitis und Batanea, auf dessen Gebiete Jesus häufig Reisen machte, war ein viel besserer Herrscher <sup>4)</sup>. Was Archelaus den Ethnarchen von Jerusalem anbetrifft, so konnte Jesus diesen nicht gekannt haben. Er war etwa zehn Jahre alt, als dieser schwache, charakterlose und bisweilen gewalthätige Mensch von Augustus abgesetzt wurde <sup>5)</sup>. Auf diese Weise ging die letzte Spur von Autonomie für Jerusalem verloren. Mit Samaria und Idumäa vereinigt bildete Judäa eine Art Anhängsel der Provinz Syrien, wo der Senator Publius Sulpicius Quirinius, ein sehr bekannter Consularis <sup>6)</sup> kaiserlicher Legat war.

1) Jos. Ant. XVIII, v, 1; VII, 1 u. 2; Luc. III, 19.

2) Jos. Ant. XVIII, II, 3; IV, 5; V, 1.

3) Ibid. XVIII, VII, 2.

4) Ibid. XVIII, IV, 6.

5) Ibid. XVII, XII, 2; und B. J. II, VII, 3.

6) Orelli, *inscr. lat.*, no. 3693; Henzen, *Suppl.* no. 7041; *Fasti praenestini* 6. März und 28. April (in dem *Corp. inscr. lat.* I, 314, 317); Borghesi, *Fastes consulaires* (noch unedirt) beim Jahre 742; R. Bergmann, *De inscr. lat. ad P. S. Qui-*

Eine Reihe von Procuratoren, die in Bezug auf wichtige Fragen den kaiserlichen Legaten für Syrien untergeordnet waren: Coponius, Marcus Ambivius, Annius Rufus, Valerius Gratus und endlich (anno 25 v. Chr.) Pontius Pilatus folgten einander <sup>1)</sup> und waren unaufhörlich damit beschäftigt, den Vulkan zu löschen, der unter ihren Füßen ausbrach.

Fortwährende Aufstände, von den jüdischen Eiferern angefaßt, beunruhigten unaufhörlich die Bevölkerung von Jerusalem <sup>2)</sup>. Den Aufständischen war der Tod gewiß; aber der Tod wurde mit Begierde gesucht, sobald es sich um die Aufrechterhaltung des Gesetzes handelte. Da wurden die römischen Adler herabgerissen, die von Herodes geschaffenen Kunstwerke zerstört, und an Orten, wo die mosaischen Satzungen nicht immer respectirt wurden <sup>3)</sup>, die Votivtafeln, welche die Procuratoren hatten errichten lassen, umgeworfen, weil deren Inschriften den Götzendienst zu repräsentiren schienen <sup>4)</sup>; Alles diente zu ewiger Versuchung der Fanatiker, welche zu einem solchen Grade der Ueberspannung gelangt waren, daß sie ihr Leben für nichts achteten. Juda, der Sohn der Sariphäus, Matthias, der Sohn des Margaloth, zwei sehr berühmte Doktoren des Gesetzes hatten eine so hartnäckige Partei der Auflehnung gegen die bestehende Ordnung gebildet, daß selbst mit ihrem Tode ihr Einfluß noch nicht aufhörte <sup>5)</sup>. Die

---

rinium, ut videtur referendar (Berlin 1851). Vergl. Tacit. Ann. II, 30; III, 48; Strabo XII, vi, 5.

1) Jos. Ant. XVIII.

2) Jos. Ant. XVII u. XVIII ganz; B. J. I u. II.

3) Jos. Ant. XV, x, 4. Vergl. Buch Henoch XCII, 13—14.

4) Philo, Leg. ad Caium, §. 38.

5) Jos. Ant. XVII, vi u. ff.; B. J. I, xxxiii, iii u. ff.

Samaritaner waren durch gleiche Bewegungen in Athem erhalten <sup>1)</sup>. Es scheint, daß Gesetz ist niemals so leidenschaftlich befolgt worden, als zu jener Zeit, wo derjenige schon lebte, der es vermöge des hohen Einflusses seines Geistes und der Größe seiner Seele abschaffen sollte. Die Zeloten (Kenaim) oder „Sicarier“ (fromme Mörder), welche sich die Aufgabe stellten, Jedermann zu tödten, der vor ihren Augen das Gesetz verlege, begannen schon aufzutreten <sup>2)</sup>. Vertreter einer anderen Geistesstimmung, Thaumaturgen, welche wie eine Art gottbesessener Personen betrachtet wurden, fanden bereitwilligen Glauben in Folge des gebieterischen Bedürfnisses, welches das Jahrhundert nach Göttlichem, Uebernatürlichem hatte <sup>3)</sup>.

Eine Bewegung, welche ungleich mehr Einfluß auf Jesus hatte, war die Judas des Galoniten oder Galiläers. Von allen Bedrückungen, welchen die nur von den Römern eroberten Länder ausgesetzt waren, war der Census am unpopulärsten <sup>4)</sup>. Diese Maßregel, welche stets Völker bestürzt macht, die wenig an die Steuern der großen Central-Verwaltungen gewöhnt sind, war den Juden ganz besonders zuwider. Schon unter David sehen wir eine Zählung heftige Schmähungen und Drohungen von Seiten der Propheten hervorrufen <sup>5)</sup>. Allerdings war der Census die Grundlage

---

<sup>1)</sup> Jos. Ant. XVIII, iv, 1 u. ff.

<sup>2)</sup> Mischna, Sanhedrin IX, 6; Johann. XVI, 2; Jos. B. J. Buch IV u. ff.

<sup>3)</sup> Apostelgesch. VIII, 9. Der Vers 11 läßt vermuthen, daß Simon der Magier bereits zu Jesu Zeit berühmt war.

<sup>4)</sup> Rede des Claudius in Lyon, tab. II gegen Ende. De Boissien Insor. ant. de Lyon, p. 136.

<sup>5)</sup> II. Sam. XXIV.

der Steuer, und nach Ansicht der reinen Theokraten schon fast eine Gottlosigkeit. Da Gott allein der Herr ist, den der Mensch anerkennen soll, so setzt man, wenn man Steuer an einen weltlichen Herrn zahlt, so zu sagen den letzteren an die Stelle Gottes. Der Idee des Staates durchaus fremd, zog die jüdische Theokratie in dieser Beziehung eigentlich nur die letzte Konsequenz, die Verneinung der bürgerlichen Gesellschaft und jeder Regierung. Das Geld der Staatskassen galt für gestohlenen Geld <sup>1)</sup>. Der von Quirinius befohlene Censur (im Jahre 6 der christlichen Zeitrechnung) rief diese Ideen wieder wach und verursachte eine große Gährung. In den Provinzen des Nordens kam ein Aufstand zum Ausbruch. Ein gewisser Juda aus der Stadt Gamala am östlichen Ufer des Sees Tiberias und ein Phariseer Namens Sadoq stifteten, indem sie die Geseßlichkeit der Steuer bestritten, eine sehr zahlreiche Schule, welche bald zu offener Empörung drängte <sup>2)</sup>. Die Fundamentalsätze dieser Schule sagten, man dürfe Niemanden „Herr“ nennen, da dieser Titel Gott allein zugehöre und die Freiheit mehr gelte als das Leben. Juda hatte ohne Zweifel noch viele andere Grundsätze, welche Josephus, der stets angelegentlich darauf bedacht war, seine Glaubensgenossen nicht zu compromittieren, wohl sehr mit Absicht übergeht, denn man könnte sonst nicht begreifen, wie ein so einfacher Gedanke für

<sup>1)</sup> Talmud von Babylon, Baba Kama 113 a; Schabbath 33 b.

<sup>2)</sup> Jos. Ant. XVIII, 1, 1 u. 6; B. J. II, VIII, 1; Apost. v, 37. Vor Juda, dem Galoniten, erwähnen die Acta noch einen anderen Agitator, Namens Theudas; aber das ist ein Anachronismus: die Bewegung des Theudas fand erst 44 nach Chr. statt. (Jos. Ant. XX, v, 1.)



den jüdischen Historiker Anlaß werden sollte, Juda eine Stelle unter den Philosophen seiner Nation zu geben und ihn als den Stifter einer vierten Schule zu betrachten, welche neben denen der Pharisäer, Sadduceer und Essäer nebenher geht. Juda war augenscheinlich das Haupt einer galiläischen Secte, die, vom Messianismus erfüllt, eine politische Bewegung zum Zweck hatte. Der Procurator Coponius unterdrückte den Aufstand des Coloniten, aber die Schule blieb bestehen und behielt ihre Häupter. Unter der Führung von Manahem, dem Sohne des Stifters und eines gewissen Eleazar, seinem Vetter, sieht man sie in den letzten Kämpfen der Juden gegen die Römer eine große Thätigkeit entwickeln <sup>1)</sup>. Vielleicht sah Jesus diesen Juda, der die jüdische Revolution so ganz anders auffaßte als er; jedenfalls kannte er dessen Schule und sehr wahrscheinlich geschah es im Hinblick auf deren Irrthümer, daß er jenen Ausspruch „gebet dem Cäsar, was des Cäsars ist,“ that. Der weise Jesus, dem nichts ferner lag, als ein Aufstand, benutzte den Fehler seines Vorgängers, und ersann ein anderes Königreich, eine andere Art Befreiung.

Auf diese Weise war Galiläa ein großer Schmelzofen, in welchem die verschiedensten Elemente in Fluß gerathen waren <sup>2)</sup>. Eine außerordentliche Lebensverachtung oder vielmehr, es richtiger auszudrücken, eine Art Lust zum Tode war die Folge dieser Agitationen <sup>3)</sup>. Bei solchen großen fanatischen Bewegungen spielen gemachte Erfah-

---

1) Jos. B. J. II, xvii, 8 u. ff.

2) Luc. XIII, 1. Die galiläische Bewegung Judas, des Sohnes des Ezechias, scheint keinen religiösen Charakter gehabt zu haben; vielleicht aber auch, daß Josephus diesen Charakter verhehlt haben mag. (Ant. XVII, x, 5.)

3) Jos. Ant. XVI, vi, 2, 3; XVII, i, 1.

rungen fast gar keine Rolle. In Algier sahen wir zur ersten Zeit der französischen Occupation in jedem Frühjahr Begeisterte sich erheben, die sich für unverwundbar und von Gott gesandt ausgaben, um die Ungläubigen zu vertreiben; das Jahr darauf war schon ihr Tod vergessen und ihr Nachfolger fand denselben Glauben. — Von einer Seite sehr hart, war dies römische Joch doch nicht zu Quälereien geneigt und ließ noch verhältnißmäßig viel Freiheit. Diese großen brutalen und wenn sie Widerstand fanden, furchtbaren Unterjocher waren nicht argwöhnisch wie es Mächte sind, welche ein Dogma aufrecht zu erhalten haben. Sie ließen Alles geschehen bis zu dem Tage, wo sie glaubten, daß es Zeit sei, Gewaltmaßregeln zu ergreifen. In seiner eigentlich obdachlosen Laufbahn sehen wir kein einziges Mal, daß Jesus durch die Behörde belästigt worden wäre. Eine solche Freiheit und noch der Umstand, daß Galiläa so glücklich war, weniger in den pedantischen Banden der Pharisäer zu sein, gab dieser Gegend einen großen Vorzug vor Jerusalem. Die Revolution, oder genauer zu sprechen, der Messianismus erhitzte hier alle Gemüther. Man glaubte am Vorabende der großen Erneuerung zu stehen; die Schrift wurde auf das Unglaublichste nach allen Richtungen hin mit gequälten Ausdeutungen benutzt, um den riesigsten Hoffnungen Nahrung zu geben. In jeder Zeile des alten Testaments las man die Zusage und gleichsam das Programm des künftigen Reiches, welches den Gerechten den Frieden geben und für immer das Werk Gottes besiegeln sollte.

Zu allen Zeiten ist diese Theilung in zwei dem Interesse und dem Geiste nach entgegengesetzte Parteien für die hebräische Nation eine Grundlage von Förderungen in moralischer Beziehung gewesen. Jedes Volk, das zu

großen Bestimmungen berufen ist, muß eine kleine Welt für sich sein, und in seinem Schooße die entgegengesetzten Pole bergen. Griechenland zeigte in Entfernung weniger Meilen Sparta und Athen, Antipoden für einen oberflächlichen Beobachter, in Wahrheit aber rivallisirende Schwestern, die einander gegenseitig nothwendig sind. Ebenso war es in Judäa: war die Entwicklung im Norden weniger glänzend als in Jerusalem, so war sie doch im Allgemeinen weit fruchtbarer; immer waren die bedeutendsten Thaten des jüdischen Volkes von dort gekommen. Ein vollständiger Mangel an Sinn für die Natur, wodurch eine gewisse Trockenheit, Engherzigkeit, Herbheit hervorgebracht wird, giebt allen rein hierosolymitanischen Werken einen zwar großartigen, aber düsteren, unfruchtbaren, abstoßenden Charakter. Mit seinen anspruchsvollen Doctoren, seinen faden Kanonikern, seinen frommen schwarzgalligen Heuchlern würde Jerusalem niemals die Menschheit erobert haben. Der Norden hat der Welt die naive Sulamith, den demüthigen Cananiter, die leidenschaftliche Magdalena, den guten Pflegevater Joseph, die Jungfrau Maria gegeben. Der Norden allein hat das Christenthum geschaffen; Jerusalem dagegen ist das wahre Vaterland des hartnäckigen Judenthums, welches durch die Phariseer gegründet, durch den Talmud fixirt, durch das Mittelalter hindurch bis zu uns gekommen ist.

Eine reizende Natur trug mit dazu bei, jenen bei Weitem weniger strengen, weniger krankhaft monotheistischen Geist, wenn ich mich so ausdrücken darf, zu bilden, welcher allen Träumereien Galiläas einen lieblichen idyllischen Anstrich giebt. Das traurigste Land der Welt ist vielleicht die Umgegend von Jerusalem. Galiläa dagegen war grün wie ein Garten, schattig, heiter verlockend, das

wahre Land des Hohenliebes und der Gefänge des Vielgeliebten <sup>1)</sup>. Während der beiden Monate März und April ist das Land ein dichter Teppich von Blumen, die in unvergleichlich frischen Farben strahlen. Die Thiere sind nur kleinen Wuchses, aber sehr sanft. Schlange, lebhaftes Turkeltauben, blaue Amseln, so leicht, daß sie kaum das Blatt bewegen, auf das sie sich setzen, Haubenlerchen, die sich fast vor die Füße des Reisenden setzen, kleine Bachschildkröten mit sanftem, glänzenden Auge, Störche mit ihrem ernsten, verschämten Ansehen, aller Schüchternheit aber baar, lassen sich von dem Menschen sehr nahe kommen und scheinen ihn gern zu sehen. In keinem Lande der Welt entfalten sich die Berge mit so viel Harmonie und regen so sehr zu hohen Gedanken an. Jesus scheint sie ganz besonders geliebt zu haben. Die bedeutendsten Handlungen seiner göttlichen Laufbahn geschehen auf den Bergen; dort war er am besten inspirirt <sup>2)</sup>; dort hatte er mit den alten Propheten Unterredungen, und dort zeigte er sich vor den Augen seiner Schüler schon verklärt <sup>3)</sup>.

---

<sup>1)</sup> Jos. B. J. III, III, 1. Der fürchtbare Zustand, in welchem jetzt besonders die Gegend um den See Tiberias herum sich befindet, darf uns nicht irren. Diese jetzt wie verbrannten Orte waren einst ein irdisches Paradies. Die Bäder von Tiberias, heute ein scheußlicher Aufenthalt, waren früher der schönste Ort Galiläas (Jos. Ant. XVIII, II, 3). Josephus (Bell. Jud. III, x, 8) rühmt die schönen Bäume der Ebene von Genezareth, wo jetzt nicht mehr ein einziger steht. Antoninus Martyr, um das Jahr 600, also 50 Jahre vor der muslimännischen Invasion, findet Galiläa noch mit herrlichen Pflanzungen bedeckt und vergleicht seine Fruchtbarkeit mit der Egyptens. (Itiner. §. 5.)

<sup>2)</sup> Matth. V, 1; XIV, 23; Luc. VI, 12.

<sup>3)</sup> Matth. XVII, 1 u. ff.; Marc. IX, 1 u. ff.; Luc. IX, 28 u. ff.

Dieses hübsche Land, das heute in Folge der schrecklichen Verarmung, welche der Islam in das menschliche Leben hineingebracht hat, so trübselig, so niederdrückend für den Anblick ist, wo Alles, was der Mensch nicht hat zerstören können, noch Freiheit, Hingebung, Anmuth athmet, strotzte zu Jesu Zeiten in Fülle, Fröhlichkeit und Wohlbehagen. Die Galiläer selbst galten für energisch, tapfer und arbeitsam <sup>1)</sup>. Wenn man Tiberias ausnimmt, das von Antipater zu Ehren des Tiberius (um das Jahr 15) im römischen Stile erbaut ist, hatte Galiläa keine großen Städte. Nichtsdestoweniger war das Land sehr bevölkert, mit kleinen Städten und großen Dörfern übersät und in allen Gegenden mit Kunst und Fleiß cultivirt. Den Ruinen, welche noch von dem früheren Glanze übrig sind, merkt man an, daß sie von einem ackerbauenden, kunstarmen, von Luxus entfernten, der Schönheit der Formen gegenüber gleichgültigen, ausschließlich idealistischen Volke herrühren. Die freie Landschaft muß köstlich gewesen sein, sie war reich an frischen Wassern und Fruchtbäumen; die großen Landhäuser waren von Wein und Feigen umgeben, in den Gärten prangten Gruppen von Citronenbäumen, Granaten und Drangen <sup>2)</sup>. Der Wein war sehr gut, wenn man nach dem urtheilen will, welchen die Juden noch in Safed kelterten, und man trank sehr viel davon.

---

1) Jos. B. J. III, III, 2.

2) Man kann sich an einigen geschützten Stellen in der Umgegend von Nazareth noch heute davon überzeugen. Vergl. Antonin. Martyr. loc. cit. Der Anblick der großen Landhäuser hat sich auch noch in Spuren erhalten und zwar im Süden von Tyrus (alter Stamm Usr). Andere Spuren von dem palästinischen Landbau mit seinen in den Fels gehauenen Arbeitsräumen (Pressen, Silos, Mühlen u.) findet man fast überall.

Dies zufriedene und leicht zu befriedigende Leben führte nicht zu dem groben Materialismus unserer Bauern, zu der derben Lustigkeit der Normandie oder dem schwerfälligen Wiße der Flamländer. Das Leben vergeistigte sich zu ätherischen Träumereien, zu einer Art von poetischem Mysticismus, der den Himmel mit der Erde verschmolz. Lasset den strengen Johannes den Täufer in seiner Wüste von Judäa Buße predigen, unaufhörlich eifern, in Gesellschaft von Heuschrecken und Schakals leben. Warum sollten die Gefährten des Bräutigams fasten, während der Bräutigam bei ihnen ist? Die Fröhlichkeit wird ein Theil des Reiches Gottes sein. Ist sie nicht die Tochter derer, die demüthig von Herzen und redlich von Willen sind?

Daher kommt es, daß jede Geschichte der Entstehung des Christenthums sich zu einer lieblichen Idylle gestaltet. Ein Messias bei einem Hochzeitmahl, die Sünderin und der gute Zachäus zu seinen Festen herangezogen, die Gründer des Reiches Gottes wie ein Zug Brautführer, das hat Galiläa zu wagen, hat es zur Geltung zu bringen gewußt.

Griechenland hat von dem menschlichen Leben durch Sculptur und Poesie herrliche Schilderungen gegeben, aber immer ohne Perspective, ohne weite Horizonte. Hier reicht der Marmor, die Vortrefflichkeit der Arbeit, die feine gebildete Sprache nicht aus. Aber Galiläa hat das erhabenste Ideal für den Zustand des Volksbewußtseins hingestellt; denn hinter dieser Idylle pulst das Schick-

---

1) Matth. IX, 17; XI, 19; Marc. II, 22; Luc. V, 37; VII, 34; Johann. II, 3 u. ff.

sal des Menschengeschlechts und das Licht, welches dies Gemälde erhellt, ist die Sonne des Reiches Gottes.

In dieser berausenden Umgebung lebte und gedieh Jesus. Von Kindheit an machte er fast alljährlich Reisen nach Jerusalem zu den großen Festen <sup>1)</sup>. Diese Pilgerschaft war für die Juden in der Provinz eine höchst anziehende Festlichkeit. Eine ganze Reihe von Psalmen haben den Zweck, das Glück zu besingen, das ein solches Reisen mit der Familie gewährt <sup>2)</sup>, mehrere Tage lang, im Frühjahr durch Hügel und Thäler mit dem Glanze Jerusalems, dem heiligen Schauer des Tempels, der Freude, brüderlich vereint zu sein, als schönes Ziel <sup>3)</sup>! Der Weg, den Jesus gewöhnlich einschlug, war derselbe, der noch heute über Ginea und Sichem führt <sup>4)</sup>. Von Sichem nach Jerusalem ist er sehr beschwerlich, aber die Nachbarschaft von Silo und Bethel, wo man vorbeikommt, erhält die Seele frisch. Min-el-Haramieh, die letzte Station <sup>5)</sup>, ist ein melancholischer und reizender Ort, und selten hat man einen so schönen Eindruck, wie der, den man empfindet, sobald man des Abends hier sein Lager aufschlägt. Das Thal ist eng und düster, ein schwarzes Wasser fließt aus den Felsen, in welche Gräber gehauen sind. Es ist dies, glaube

1) Luc. II, 41.

2) Luc. II, 42—44,

3) Man sehe besonders Ps. LXXXIV, CXXII, CXXXIII.

4) Luc. IX, 51—53; XVII, 11; Johann. IV, 4; Jos. Ant. XX, vi, 1; B. J. II, xii, 3; Vita 52. Häufig aber auch gingen die Pilger durch Peräa, um Samarien zu vermeiden, wo ihnen Gefahren drohten. Matth. XIX, 1; Marc. X, 1.

5) Nach Josephus brauchte man drei Tage zu der Reise (Vit. 52). Aber die Station von Sahara nach Jerusalem wurde gewöhnlich noch in zwei Hälften getheilt.

ich, das „Thal der Thränen“ oder der stürmenden Wässer, welches in dem schönen 84. Psalm als eine der Stationen besungen wird, und für den welken, schwermüthigen Mysticismus des Mittelalters, das Emblem des Lebens geworden ist. Am andern Tage zeitig ist man in Jerusalem, in Erwartung von dessen Herrlichkeit die Karavane noch heute sich gehoben fühlt, der Abend kurz und der Schlaf leicht wird.

Diese Reisen, auf welchen die auf diese Weise feierlich versammelte Nation sich ihre Ideen mittheilte und die fast immer der Heerd von großen Aufregungen gewesen sind, brachten Jesus mit der Seele seines Volkes in Berührung und stößten ihm wahrscheinlich schon frühzeitig einen Widerwillen gegen die Fehler der offiziellen Vertreter des Judenthums ein. Man behauptet auch, daß schon in früher Zeit die Wüste für ihn eine andere Schule gewesen sei und daß er sich oft lange dort aufgehalten habe <sup>1)</sup>. Aber der Gott, den er dort fand, war nicht der seine. Es war höchstens der Gott Hiobs, der strenge und schreckliche, der Niemandem etwas zu Gute hält. Bisweilen versuchte ihn dort Satan. Dann kehrte er nach seinem geliebten Galiläa zurück und fand hier seinen himmlischen Vater mitten unter den grünen Hügeln und den klaren Brunnen, unter den Gruppen von Kindern und Frauen, welche, die Seele voll Heiterkeit und Engelsgesänge im Herzen, das Heil Israels erwarteten.

---

1) Luc. IV, 42; V, 16.



## Fünftes Kapitel.

### Erste Aphorismen Jesu. — Seine Gedanken über einen Gott Vater und über eine reine Religion. — Erste Schüler.

Joseph starb, bevor sein Sohn noch eine öffentliche Rolle zu spielen begonnen. Auf diese Weise wurde Marie das Haupt des Hauses und das macht erklärlich, warum ihr Sohn, um ihn von anderen Gleichnamigen zu unterscheiden, meistens der „Sohn der Marie“ genannt wurde <sup>1)</sup>. Durch den Tod ihres Mannes in Nazareth fremd geworden, zog sie sich nach Cana <sup>2)</sup> zurück, von wo sie gebürtig gewesen sein mag. Cana <sup>3)</sup> war eine kleine Stadt zwei oder zwei und eine halbe Stunde von Nazareth entfernt und lag am Fuße der Berge, welche im Norden die Ebene von Asoschis (jetzt el-Buttof) begrenzen. Die Aussicht ist weniger großartig als von Nazareth aus, geht über die ganze Ebene hin und wird auf die malerischste Weise durch die Berge von Nazareth und die Hügel von Sephoris begrenzt. Jesus scheint einige Zeit

---

<sup>1)</sup> Diesen Ausdruck hat Marcus VI, 3. Vgl. Matth. XIII, 55. Marcus kennt Joseph nicht; Johannes und Lucas dagegen ziehen den Ausdruck „Sohn des Joseph“ vor. Luc. III, 23; IV, 22; Johann. I, 45; IV, 42.

<sup>2)</sup> Johann. II, 1; IV, 46. Dieser Evangelist ist allein über diesen Punkt unterrichtet.

<sup>3)</sup> Ich halte die Ansicht für wahrscheinlich, welche das Cana in Galiläa mit Kana-el-Djelil identifizirt. Indessen kann man auch für Kefr-Kanna, das anderthalb Stunden Nord-nordost von Nazareth liegt, mancherlei Gründe geltend machen.

hier gewohnt zu haben; wahrscheinlich verlebte er hier seine Jugend und machte das erste Aufsehen <sup>1)</sup>).

Er trieb das Handwerk seines Vaters, der Zimmermann war. Das war kein erniedrigendes oder hinderndes Verhältniß. Die jüdische Sitte erheischte, daß auch der zu intellectuellen Arbeiten bestimmte Mensch ein Handwerk oder Gewerbe trieb. Die berühmtesten Doctoren betrieben Handwerke <sup>2)</sup>; so war auch St. Paulus, der eine sehr gewählte Erziehung genossen, Teppichfabrikant <sup>3)</sup>. Jesus verheirathete sich nicht. Seine ganze Kraft zum Lieben übertrug er auf das, was er als seinen himmlischen Beruf betrachtete. Das außerordentlich zarte Gefühl, welches er für die Frauen an den Tag legte <sup>4)</sup>, entfernte ihn niemals von der ausschließlichen Hingebung, welche er für seine Idee hatte. Gleich Franz von Assisi und Franz von Sales behandelte er die Frauen, welche sich für dasselbe Werk interessirten wie er, als Schwestern, auch er hatte seine Sancta Clara, seine Françoise von Chantal. Nur ist es wahrscheinlich, daß diese noch mehr ihn liebten, als sein Werk; jedenfalls war er stärker geliebt, als er liebte. Wie es häufig bei sehr erhabenen Naturen vorkommt, verwandelte sich die Zärtlichkeit des Herzens bei ihm in eine unendliche Sanftmuth, eine unbestimmte Schwärmerei, ein allgemeines Wohlbehagen. Seine vertrauten und freien, aber durchaus moralischen Beziehungen zu Frauen von zweifelhaftem Rufe erklären

---

<sup>1)</sup> Johann. II, 11; IV, 46. Einer oder zwei seiner Schüler waren aus Gana. Johann. XXI, 2; Matth. X, 4; Marc. III, 18.

<sup>2)</sup> So z. B. Rabbi Johannan, der Schuster, Rabbi Isaac, der Schmied.

<sup>3)</sup> Apostelgesch. XVIII, 3.

<sup>4)</sup> Siehe weiter unten, Kapitel IX.

sich gleichfalls aus der leidenschaftlichen Liebe, welche ihn an den Ruhm seines Vaters fesselte und ihm eine Art Eifersucht für alle schönen Geschöpfe einflößte, welche diesem Ruhme dienlich sein konnten <sup>1)</sup>).

Welches mag wohl die Gedankenentwicklung Jesu während dieser dunklen Periode seines Lebens gewesen sein? Durch welche Meditationen trat er zuerst in die Laufbahn der Propheten ein? Man weiß es nicht, da seine Geschichte uns nur in abgerissenen, unchronologischen Bruchstücken überliefert worden ist. Aber die Entwicklung aber lebenden Wesen ist überall dieselbe und es ist nicht zweifelhaft, daß die Heranbildung einer so gewaltigen Persönlichkeit, wie die Jesu war, sehr strengen Gesetzen gemäß vor sich gegangen. Ein hoher Begriff von der Gottheit, wie er ihn dem Judenthum nicht verdanken konnte, scheint gewissermaßen die gleich fertig hervorgeprungene Schöpfung seiner Seele gewesen zu sein und macht auch gewissermaßen die Grundlage seiner Macht aus. Hierbei müssen wir auf die Ideen verzichten, welche uns vertraut sind, und Erörterungen unterlassen, mit welchen sich kleine Geister abmühen. Um die Art der Frömmigkeit Jesu zu verstehen, müssen wir davon absehen, was sich zwischen das Evangelium und uns gestellt hat. Deismus und Pantheismus sind heutzutage die Pole der Theologie. Die hinfälligen Erörterungen der Scholastik, die Geistesstrockenheit des Cartesius, die tiefe Irreligiosität des achtzehnten Jahrhunderts haben, indem sie Gott verkleinerten, ihn gewissermaßen durch Ausschluß Alles dessen, was er nicht ist, beschränkten, im Schooße des modernen Rationalismus jedes fruchtbringende Ge-

---

<sup>1)</sup> Luc. VII, 37 u. ff.; Johann. IV, 7 u. ff.; VII, 3 u. ff.

fühl der Gottheit erstickt. Wenn Gott in der That ein als außer uns hingestelltes Wesen ist, so ist die Person, welche besondere Beziehungen zu Gott zu haben glaubt, ein „Visionär“, und da die physikalische und psychologische Wissenschaft uns lehrt, daß jede übernatürliche Vision eine Täuschung ist, so befindet sich jeder nur einigermaßen consequente Geist in der Unmöglichkeit, den großen Glauben der Vergangenheit zu begreifen. Der Pantheismus andererseits ist so entfernt als möglich von dem lebendigen Gotte der alten Religionen, da er die Persönlichkeit Gottes leugnet. Die Menschen, welche Gott am höchsten aufgefaßt haben, wie Catya-Muni, Plato, St. Paulus, St. Franciscus von Assisi, St. Augustinus in einigen Stunden seines beweglichen Lebens, waren sie Geisten oder Pantheisten? Eine solche Frage hat keinen Sinn. Die physischen und metaphysischen Beweise vom Dasein Gottes würden sie ganz gleichgültig gelassen haben. Sie fühlten die Göttlichkeit in sich selber. — In die erste Reihe dieser Söhne Gottes muß Jesus gestellt werden. Jesus hat keine Visionen; Gott spricht nicht mit ihm wie mit Jemand außerhalb seiner; Gott ist in ihm, er fühlt mit Gott und entnimmt aus dem eigenen Herzen, was er von seinem Vater sagt. Vermöge einer keinen Augenblick unterbrochenen Verbindung lebt er im Schooße Gottes; er sieht ihn nicht, aber er hört ihn, ohne daß es dazu als Beimerke des Donners und des feurigen Busches Moses, des Gewitters des Hiob, des Drakels wie bei den alten griechischen Weisen, des Daimon des Sokrates, des Engels Gabriel, wie bei Mahomet, bedarf. Die Phantasien, und die Hallucinationen der heiligen Theresä z. B. können damit nicht verglichen werden. Der Taumel des Soffi, der sich mit Gott identisch proclamirt,

ist auch eine ganz andere Sache. Jesus spricht keinen Augenblick den lästerlichen Gedanken aus, daß er Gott sei. Er glaubt sich in directer Beziehung mit Gott, er hält sich für den Sohn Gottes. Das höchste Bewußtsein von Gott, das im Schooße der Menschheit existirt hat, ist das des Jesus.

Andererseits begreift man, daß Jesus von einer solchen Seelenstimmung ausgehend in keiner Weise ein speculativer Philosoph sein kann wie Satya-Muni. Nichts ist der scholastischen Theologie ferner als das Evangelium <sup>1)</sup>. Die Speculationen der griechischen Kirchenväter über das Wesen der Gottheit verrathen einen ganz anderen Geist. Gott unmittelbar als Vater auffassen, das ist die ganze Theologie Jesu. Und das war bei ihm nicht etwa ein theoretischer Grundsatz, eine mehr oder minder dargelegte Doctrin, welche er Andern aufzudrängen suchte. Er hielt seinen Schülern keine Demonstrationen <sup>2)</sup>; er verlangte von ihnen keinen großen Aufwand von Aufmerksamkeit. Er predigte nicht seine Meinungen, er predigte sich selbst. Häufig zeigen sehr große und sehr uneigennützige Charaktere neben dem höchsten Gedankenschwunge eine fortwährende Aufmerksamkeit auf sich selbst, eine große persönliche Empfindlichkeit, wie sie im Allgemeinen den Frauen eigen ist <sup>3)</sup>. Ihre Ueberzeugung, daß

---

1) Die Reden, welche das vierte Evangelium Jesu in den Mund legt, tragen schon einen Keim von Theologie in sich. Aber da diese Reden im absoluten Widerspruch mit den synoptischen Evangelien stehen, die zweifellos die ursprünglichen Logia wiedergeben, so muß man sie als Dokumente für die apostolische Geschichte, aber nicht als Elemente des Lebens Jesu ansehen.

2) Siehe Matth. IX, 9 und die andern ähnlichen Erzählungen.

3) Man sehe z. B. Johann. XXI, 15 u. ff.

Gott in ihnen ist, daß er sich fortwährend mit ihnen beschäftigt, ist so stark, daß sie niemals befürchten, den Anbern lästig zu werden; unsere Zurückhaltung, unsere Achtung vor der Meinung Anderer, die ein Theil unserer Ohnmacht sind, paßt nicht für sie. Dieses exaltirte Persönlichkeitsgefühl ist nicht Egoismus; denn dergleichen Menschen sind so von ihrer Idee ergriffen, daß sie gern ihr Leben hingäben, um ihr Werk zu besiegeln: es ist die Identifizirung des Ich mit dem Gegenstande, den sie erfasst haben, bis aufs Aeußerste getrieben. Für die, welche in der neuen Erscheinung nur die persönliche Laune des Stifters sehen, ist es Stolz, für die, welche den Erfolg ins Auge fassen, ist es der Finger Gottes. Der Narr streift in dieser Beziehung an den inspirirten Menschen, nur daß der Narr niemals etwas zu Stande bringt. Bisher ist es noch nicht dagewesen, daß es Geistesverirrungen gelungen ist, auf eine ernste Weise in die Bahn des Menschengeschlechtes einzugreifen.

Gewiß kam Jesus nicht sofort zu dem Grade der Selbstschätzung. Aber es ist wahrscheinlich, daß er gleich bei seinem ersten Auftreten sich mit Gott in der Verbindung eines Sohnes mit seinem Vater sah. Darin besteht das Kennzeichen seiner Originalität; in dieser Beziehung entfernt er sich von dem Menschenstamm, dem er angehört <sup>1)</sup>. Weder der Jude noch der Muselman hat jemals diese köstliche Theologie der Liebe begriffen. Der Gott Jesu ist nicht jener furchtbare Herr, der uns ver-

---

<sup>1)</sup> Hier, wie auch in vielen anderen Punkten, begegnete die schöne Seele Philo's der seinigen. De confus. ling. §. 14. De migr. Abr. §. 1; De somniis II, §. 41; De agric. Noë, §. 12; De mutatione nominum, §. 4. Aber Philo ist auch dem Geiste nach kaum ein Jude.

nichtet, wenn es ihm gefällt, uns verdammt, wenn er Lust hat, uns rettet, wenn es ihm ansteht. Der Gott Jesu ist unser Vater. Man vernimmt ihn, wenn ein leiser Hauch in uns „Vater“ ruft <sup>1)</sup>. Der Gott Jesu ist nicht der parteiische Despot, der Israel zu seinem Volke erwählt hat und es gegen Alle vertheidigt. Er ist der Gott der ganzen Menschheit. Jesus wird nie ein Patriot sein, wie die Maccabäer, nie ein Theokrat, wie Juda der Coloniter. Kühn sich über die Vorurtheile seiner Nation erhebend, wird er die Allvaterschaft Gottes stiften. Der Colonite behauptet, man müsse eher sterben als einem andern wie Gott den Namen „Herr“ geben; Jesus läßt diesen Namen Jedem, der ihn beansprucht, und behält Gott einen freigegebenen Titel vor. Den Mächtigen der Erde, welche für ihn die Repräsentanten der Gewalt sind, einen Respekt voller Ironie zugestehend, begründet er den höchsten Trost, die Zuflucht zu dem Vater, den Jeder im Himmel hat, das wahre Reich Gottes, das Jeder im Herzen trägt.

Dieser Name „Reich Gottes“ oder himmlisches Reich <sup>2)</sup> war der Lieblingsausdruck Jesu, um damit auf die Umwälzung hinzudeuten, welche er in die Welt brachte <sup>3)</sup>.

---

<sup>1)</sup> Paulus an die Galater, IV, 6.

<sup>2)</sup> Der Ausdruck „Himmel“ in der rabbinischen Sprache jener Zeit ist gleichbedeutend mit „Gott“, dessen Namen auszusprechen man sich scheute. Vergl. Matth. XXI, 25; Luc. XV, 18; XX, 4.

<sup>3)</sup> Dieser Ausdruck kehrt auf jeder Seite der synoptischen Evangelien, der Apostelgeschichte, bei St. Paulus wieder. Wenn er bei Johannes nur einmal vorkommt (III, 3 u. 5), so beweist dies, daß die Reden des vierten Evangeliums weit entfernt sind, das wahre Wort Jesu wiederzugeben.

Wie fast alle messianischen Ausdrücke stammt er aus dem Buche Daniel. Nach dem Verfasser dieses außerordentlichen Buches wird auf die vier Reiche, welche dazu bestimmt sind, zusammen zu brechen, ein fünftes Reich folgen, welches das der Heiligen sein und ewig dauern wird <sup>1)</sup>. Dieses Reich Gottes auf der Erde ließ natürlich die aller- verschiedensten Auslegungen zu. Für die jüdische Theologie ist das Reich Gottes meist nur das Judenthum selbst, die wahre Religion, der monotheistische Cultus, die Frömmigkeit <sup>2)</sup>. In den letzten Zeiten seines Lebens glaubte Jesus, daß dieses Reich sich materiell durch eine plötzliche gewalt- same Erneuerung der Welt verwirklichen werde. Aber ohne Zweifel war das nicht sein ursprünglicher Gedanke <sup>3)</sup>. Die bewunderungswürdige Moral, welche er aus dem Be- griffe des Gott Vaters zu ziehen weiß, ist nicht die der Schwärmer, welche der Welt Ende nahe glauben und sich durch das ascetische Leben zu einer himärischen Katastrophe vorbereiten, es ist vielmehr die einer Welt, welche leben will und gelebt hat. „Das Reich Gottes ist in Euch!“ sagte er zu denen, welche spißfindig nach äußeren Zeichen suchten <sup>4)</sup>. Die realistische Auffassung des göttlichen Ereig- nisses war nur ein Gewiß, ein vorübergehender Irrthum, welchen der Tod erwischt hat. Der Jesus, welcher das wahre Reich Gottes gegründet, das Reich der Demüthigen

<sup>1)</sup> Dan. II, 44; VII, 13, 14, 22, 27.

<sup>2)</sup> Mischna, Berakoth II, 1, 3; Talmud von Jerusalem, Berakoth II, 2; Kidduschin I, 2; Talmud von Babylon, Be- rakoth 15 a; Mekilta 42 b; Siphra 170 b. In den Midraschim kommt der Ausdruck häufig vor.

<sup>3)</sup> Matth. VI, 33; XII, 28; XIX, 12; Marc. XII, 34; Luc. XII, 31.

<sup>4)</sup> Luc. XVI, 20—21.



und Sanften, das ist der Jesus der ersten Tage, einer keuschen ungetrübten Zeit <sup>1)</sup>, wo die Stimme seines Vaters in seinem Busen mit einem reineren Klange wiederhallte. Da gab es einige Monate, vielleicht einen Zeitraum von einem Jahre, wo Gott wahrhaft auf der Erde wohnte. Die Stimme des jungen Zimmermanns nahm plötzlich einen außerordentlich weichen Ton an. Ein unendlicher Zauber ging von seiner Person aus, und die, welche ihn bis dahin gesehen, erkannten ihn nicht wieder <sup>2)</sup>. Er hatte noch keine Schüler, und die Gruppe, welche sich um ihn scharte, war noch keine Sekte oder Schule; aber man empfand schon einen gemeinsamen Geist, der Alle mit Liebe durchdrang. Sein liebenswürdiger Charakter und wahrscheinlich eines der hinreißend schönen Gesichter, welche mitunter bei der jüdischen Rasse vorkommen <sup>3)</sup>, schuf einen Zauberkreis um ihn herum, dem die wohlwollende und unbefangene Bevölkerung in seiner Nähe sich nicht entziehen konnte.

Das Paradies wäre in Wirklichkeit auf die Erde herabgestiegen, wenn die Ideen des jungen Meisters nicht über eine gewisse Grenze der guten Mittelmäßigkeit hinausgegangen wären, welche zu überschreiten der Erziehung des Menschengeschlechtes bisher noch nicht gelungen ist.

---

1) Die große Theorie der Apokalypse vom Sohne des Menschen wird in der That bei dem Synoptiker für die letzten Kapitel aufgespart, welche der Leidensgeschichte vorhergehen. Die ersten Predigten, besonders bei Matthäus sind rein moralischer Natur.

2) Matth. XIII, 54 u. ff.; Marc. VI, 2 u. ff.; Johann. VI, 42.

3) Die Tradition über die Häßlichkeit Christi (Justin. Dial. cum Tryph. 85, 88, 100) entsprang aus dem Wunsche, an ihm an eine angeblich messianische Eigenschaft verwirklicht zu sehen.

Die Brüderlichkeit der Menschen, der Söhne Gottes, und die moralischen Consequenzen, welche daraus folgen, wurden mit ausgezeichnet feiner Empfindung entwickelt. Wie alle Rabbi's jener Zeit war Jesus wenig zu anhaltenden Raisonnements geneigt, er legte daher seine Lehre in kurzen Aphorismen von ausdrucksvoller Form, die bisweilen räthselhaft und seltsam war, nieder <sup>1)</sup>. Einige solcher Maximen stammten aus den Büchern des alten Testaments. Andern waren Gedanken jüngerer Weisen, besonders des Antigones von Soco, des Jesus Sirach und des Hillel, die nicht in Folge gelehrter Studien, sondern als häufig wiederholte Sprüche zu ihm gedrungen sein mochten. Die Synagoge war reich an sehr glücklich ausgedrückten Maximen, welche eine Art fortlaufender Sprichwörter-Literatur waren <sup>2)</sup>. Jesus nahm fast durchweg diese mündliche Unterweisungsart an, aber er durchdrang sie mit einem höheren Geiste <sup>3)</sup>. Gewöhn-

---

1) Die Logia des Matthäus stellen mehrere dieser Axiome zusammen, und machen große Neben daraus. Aber durch die Fugen hindurch wird die ursprünglich fragmentarische Form sichtbar.

2) Die Sentenzen der jüdischen Doctoren jener Zeit sind in ein kleines Buch Pirke Aboth zusammengetragen.

3) Die Nebeneinanderstellung derartiger Parallelsprüche werden wir, je nachdem sich grade Gelegenheit dazu darbietet, nicht unterlassen; man hat bisweilen vermuthet, da die Redaction des Talmud später fällt, als die der Evangelien, könne von den jüdischen Compilatoren Manches der christlichen Moral entlehnt worden sein. Aber das ist nicht gut denkbar; zwischen der Kirche und der Synagoge bestand schon eine feste Scheidewand. Die christliche und die jüdische Literatur haben fast bis zum dreizehnten Jahrhundert gar keinen Einfluß auf einander gehabt.

sich noch über die vom Gesetze vorgeschriebenen Pflichten hinausgehend, strebte er nach Vollkommenheit. Alle die Tugenden, welche man mit gutem Rechte christliche nennt, insofern man damit sagen will, daß sie von Christus gepredigt worden sind, lagen schon im Keime bei seinen ersten Lehren. Was die Gerechtigkeit anbetrifft, so begnügte er sich mit dem verbreiteten Sprichwort: „was Du nicht willst, daß Dir Jemand thue, das thue auch keinem Anderen <sup>1)</sup>.“ Aber diese alte, immer noch ziemlich egoistische Weisheit genügte ihm nicht. Er ging darüber hinaus.

„Wenn Dir Jemand einen Streich auf die rechte Wange giebt, so halte ihm die linke hin. Macht Jemand Anspruch auf Dein Kleid, so überlaß ihm Deinen Mantel <sup>2)</sup>.“

„Ärgert Dich Dein Auge, so reiß es aus und wirf es von Dir <sup>3)</sup>.“

„Liebe Deine Feinde, thue wohl denen, die Dich hassen, bitte für die, welche Dich verfolgen <sup>4)</sup>.“

„Richtet nicht, so werdet Ihr nicht gerichtet <sup>5)</sup> verzeihet, so wird man Euch verzeihen <sup>6)</sup>. Seid barmherzig

<sup>1)</sup> Matth. VII, 12; Luc. VI, 31. Dieser Grundsatz kommt schon im Buche Tobias vor (IV, 16). Hillel bediente sich gewöhnlich derselben (Talmud von Babylon, Schabbath 31a) und erklärte wie Jesus, darin liege das ganze Gesetz.

<sup>2)</sup> Matth. V, 39 u. ff.; Luc. VI, 29. Vergl. Jerem. Klagelieder III, 30.

<sup>3)</sup> Matth. V, 29, 30; XVIII, 9; Marc. IX, 46.

<sup>4)</sup> Matth. V, 44; Luc. VI, 27. Vergl. Talmud von Babylon, Schabbath 88b; Joma 23a.

<sup>5)</sup> Matth. VII, 1; Luc. VI, 37. Vergl. Talmud von Babylon, Kethuboth 105b.

<sup>6)</sup> Luc. VI, 37; vergl. Levit. XIX, 18; Sprüche Sal. XX, 22; Ecclesiast. XXVIII, 1 u. ff.

wie Euer himmlischer Vater barmherzig ist <sup>1)</sup>. Geben ist seliger denn Nehmen <sup>2)</sup>.“

„Wer sich erniedrigt, wird erhöht werden, wer sich erhöht, wird erniedrigt werden <sup>3)</sup>.“

Ueber das Almosen, Frömmigkeit, gute Werke, Sanftmuth, Friedfertigkeit, vollständige Uneigennützigkeit des Herzens hatte er zu der Lehre der Synagoge wenig hinzuzufügen <sup>4)</sup>, aber er wußte durch einen salbungsvollen Ton auch den schon seit viel längerer Zeit bekannten Aphorismen Neuheit zu verleihen. Die Moral besteht aber nicht in mehr oder weniger gut ausgedrückten Grundsätzen. Die Poesie der Vorschrift, welche derselben Liebe erwirbt, ist mehr werth wie die Vorschrift selber als abstracte Wahrheit genommen. Deshalb kann man nicht leugnen, daß diese von Jesu seinen Vorgängern entnommenen Maximen im Evangelium eine ganz andere Wirkung machen als im Gesetz, in dem Pirke Aboth oder im Talmud. Nicht das alte Gesetz, nicht der Talmud ist es, was die Welt verändert hat.

Die christliche Moral ist an sich wenig original, wenn man damit sagen will, daß man sie fast ganz aus älteren

1) Luc. VI, 36; Siphre 51, 6. (Sulzbach 1802.)

2) In der Apostelgesch. XX, 35, mitgetheilte Ausspruch.

3) Matth. XXIII, 12; Luc. XIV, 11; XVIII, 14. Die vom heil. Hieronymus mitgetheilten Sentenzen des „Evangel. nach den Hebräern“ (Comment. in Epistol. ad Ephes. V, 4; in Ezech. XVIII; Dial. adv. Pelag. III, 2) tragen das Gepräge desselben Geistes.

4) Deuteron. XXIV, XXV, XXVI u. s. w.; Jesaias LVIII, 7; Sprüche XIX, 17; Pirke Aboth I; Talmud von Jerusalem: Peah I, 1; Talmud von Babylon, Schabbath 63 a.

Maximen wiederherstellen kann, aber sie bleibt nichts desto weniger die höchste Schöpfung, welche aus dem menschlichen Bewußtsein hervorgegangen ist, das schönste Gesetzbuch vollkommenen Lebens, das jemals ein Moralist geschaffen.

Jesum sprach nicht gegen das mosaische Gesetz, aber man sieht deutlich, daß es ihm nicht genügte und er gab das zu verstehen. Er wiederholte unaufhörlich, daß man mehr thun müsse, als die alten Weisen vorgeschrieben <sup>1)</sup>. Er verbot jedes harte Wort <sup>2)</sup>, untersagte die Ehescheidung <sup>3)</sup>, den Schwur <sup>4)</sup>, verdammt den Wucher <sup>5)</sup>, tadelte das Vergeltungsrecht <sup>6)</sup>, er fand das wollüstige Verlangen eben so strafbar als den Ehebruch <sup>7)</sup>. Er verlangte eine allgemeine Verzeihung der Beleidigungen <sup>8)</sup>. Der Grund, auf welchen er alle diese Prinzipien allgemeiner Milde stützte, war stets derselbe: „ . . . . Damit ihr die Söhne eures himmlischen Vaters werdet, der die Sonne aufgehen läßt über Gute und Böse. Wenn ihr nur die liebt, welche euch lieben, welches Verdienst habt ihr dann?“ fügt er hinzu. Thun es doch die Zöllner. Wenn ihr nur eure Brüder

1) Matth. V, 20 u. ff.

2) Matth. V, 22.

3) Matth. V, 31 u. ff. Vgl. Talmud von Babylon, Sanhedrin 22 a.

4) Matth. V, 33 u. ff.

5) Matth. V, 42. Das Gesetz verbot ihn auch (Deuteron. XV, 7—8), aber weniger förmlich, und der Gebrauch rechtfertigte ihn (Luc. VII, 41 u. ff.).

6) Matth. V, 38 u. ff.

7) Matth. XXVII, 28. Vergl. Talmud, Masseket Kalla (ed Fürth 1793) fol. 34 b.

8) Matth. V, 23 u. ff.

grüßt, was ist da? Das thun auch die Heiden. Seid vollkommen wie eurer himmlischer Vater vollkommen ist <sup>1)</sup>.“

Ein reiner Cultus, eine Religion ohne Priester, bloß auf den Empfindungen des Herzens, auf Nachahmung Gottes <sup>2)</sup> beruhend, auf den unmittelbaren Verkehr mit dem himmlischen Vater gegründet, war die Folge dieser Prinzipien. Jesus schreckte niemals vor jener kühnen Konsequenz zurück, welche im Schooße des Judenthums ihn zu einem Revolutionär ersten Ranges machte. Wozu noch Vermittler zwischen dem Menschen und seinem Vater? Da Gott nur auf's Herz sieht, wozu diese Reinigungen, diese äußeren Gebräuche, welche nur körperlich sind <sup>3)</sup>? Selbst die Tradition, sonst dem Juden so heilig, ist Nichts im Vergleiche mit der Reinheit des Herzens <sup>4)</sup>. Die Heuchelei der Pharisäer, die beim Beten sich umsahen, ob man sie auch bemerkte, die mit Aufsehen Almosen gaben und ihre Kleider mit Zeichen versahen, um als fromme Personen gekannt zu werden, alle diese Ränke einer falschen Frömmigkeit empörten ihn. „Sie haben ihren Lohn dahin, sagte er; Du aber, wenn Du Almosen giebst, laß Deine Linke nicht wissen, was die Rechte thut, damit Dein Almosen verborgen bleibe, dann wird Dein himmlischer Vater, der es sieht, Dir vergelten <sup>5)</sup>. Und wenn Du betest, ahme nicht den Heuchlern nach, welche in den Synagogen und an den Ecken der Straßenplätze stehen,

---

1) Matth. V, 48 u. ff. Vergl. Levit. XI, 44.

2) Vergl. Philo, De migr. Abr. §. 23 u. 24; De vita contemplativa, ganz.

3) Matth. XV, 11 u. ff.; Marc. VII, 6 u. ff.

4) Marc. VII, 6 u. ff.

5) Matth. VI, 1 u. ff. Vergl. Ecclesiast. XVII, 18; XXIX, 15; Talmud von Babylon, Schagiga 5a, Baba Bathra 9b.

wenn sie beten, damit sie von den Leuten gesehen werden. Wahrlich, sie werden ihren Lohn bekommen. Wenn Du aber betest, so gehe in Dein Kämmerlein und schließe die Thür zu und bete zu Deinem Vater im Verborgenen, und Dein Vater, der das Verborgene sieht, wird Dich erhören. Und wenn Du betest, sollst Du nicht plappern wie die Heiden, welche meinen, wenn sie viel Worte machen, werden sie erhört. Gott Dein Vater weiß, was Dir nöthig ist, bevor Du ihn darum bittest<sup>1)</sup>“

Er ließ kein äußeres Zeichen der Ascese an sich sichtbar werden und begnügte sich, auf Bergen und einsamen Orten, wo von jeher der Mensch Gott gesucht hat, zu beten oder vielmehr Betrachtungen anzustellen<sup>2)</sup>. Diese hohe Auffassung von den Beziehungen des Menschen zu Gott, deren so wenig Personen selbst nach ihm, fähig sein sollten, wurde von ihm in folgendes Gebet zusammen gedrängt, welches er seine Schüler lehrte:

„Unser Vater in dem Himmel. Dein Name werde geheiligt. Dein Reich komme. Dein Wille geschehe auf Erden, wie im Himmel. Unser täglich Brod gib uns heute und vergieb uns unsere Schulden, wie wir unsern Schuldigern vergeben. Und führe uns nicht in Versuchung sondern erlöse uns von dem Uebel<sup>3)</sup>. Denn Dein ist das Reich und die Kraft und die Herrlichkeit in Ewigkeit. Amen<sup>4)</sup>.“ Besonders legte er auf den Gedanken Gewicht, daß der himmlische Vater besser weiß, was uns

---

<sup>1)</sup> Matth. VI, 5–8.

<sup>2)</sup> Matth. XIV, 23; Luc. IV, 42; V, 16; VI, 12.

<sup>3)</sup> d. h. von dem Teufel.

<sup>4)</sup> Luc. XI, 2 u. ff.

noth thut und daß man ihn sonst beleidigt, wenn man ihn um diese oder jene bestimmte Sache bittet <sup>1)</sup>.

In Alle dem zog Jesus nur die Konsequenzen der großen Prinzipien, die das Judenthum aufgestellt hatte, welche aber die offiziellen Klassen der Nation immer mehr und mehr verkannten. Das griechische und römische Gebet war fast immer ein Wortgeklänge voll Eigennuß. Niemals hatte ein heidnischer Priester zu dem Gläubigen gesagt „Wenn Du zum Altar gehen willst, um zu opfern und erinnerst Dich, daß Dein Bruder etwas gegen Dich hat, so laß Dein Opfer vor dem Altar stehen und versöhne Dich erst mit Deinem Bruder, dann komm wieder und bringe Dein Opfer dar <sup>2)</sup>“. Die jüdischen Propheten, besonders Jesaias, sind die Einzigen im ganzen Alterthum, welche in ihrem Widerwillen gegen das Priesterthum, die wahre Natur des Cultus erkannt hatten, welchen der Mensch Gott schuldig ist. Was nützt die Menge eurer Opfer? Ich bin satt der Brandopfer von Widbern und des Fettes von den Gemästeten und habe keine Lust zum Blut der Farren, der Lämmer und Böcke. Euer Weihrauch belästigt mich, denn Eure Hände sind voll Blut. Reinigt eure Gedanken, laffet ab vom Bösen, lernet, Gutes zu thun und dann kommt zu mir <sup>3)</sup>.“ In den letzten Zeiten erreichten einige Doctoren, wie Simeon der Gerechte <sup>4)</sup>, Jesus, der Sohn des Sirach <sup>5)</sup>, Hillel <sup>6)</sup>

1) Luc. XI, 5 u. ff.

2) Matth. V, 23—24.

3) Jesaja I, 11 u. ff. Vergl. ibid. LVIII, ganz. Hosea VI, 6; Maleachi I, 10 u. ff.

4) Pirke Aboth I, 2.

5) Ecclesiast. XXXV, 1 u. ff.

6) Talmud von Jerusalem, Pesachim VI, 1; Talmud von Babylon, Pesachim 66a; Schabbath 31a.



ganz das Richtige und erklärten, daß der wesentliche Inhalt des Gesetzes die Gerechtigkeit sei. Philo gelangte zu derselben Zeit wie Jesus zu Ideen, welche eine hohe sittliche Heiligkeit athmen und deren Consequenz eine geringe Wichtigkeit war, welche den äußeren Formen beizulegen ist <sup>1)</sup>. Schemaja und Abtalion zeigten sich gleichfalls als sehr freisinnige Casuisten <sup>2)</sup>. Rabbi Johannan stellte sogar die Werke der Barmherzigkeit über das Studium des Gesetzes <sup>3)</sup>.

Nichts destoweniger sprach Jesus allein die Sache mit Erfolg und Nachdruck aus. Niemals ist Jemand weniger Priester gewesen als Jesus, niemals ein größerer Feind der Formen, welche die Religion unter dem Vorwande, sie zu beschützen, ersticken. In dieser Beziehung sind wir alle seine Schüler und Nachfolger; damit hat er einen ewigen Grundstein der wahren Religion gelegt, und wenn die Religion das Grundwesen der Menschheit ist, hat er damit den göttlichen Rang verdient, den man ihm angewiesen hat. Ein absolut neuer Gedanke, der Gedanke eines auf die Reinheit des Herzens, auf das menschliche Brudertum begründeten Cultus hielt durch ihn seinen Einzug in die Welt, und dieser Gedanke war in dem Grade erhaben, daß die christliche Kirche in diesem Punkte gänzlich seine Absichten verkennen sollte, und daß selbst heutzutage nur wenige Seelen sich zu ihm aufschwingen können.

---

<sup>1)</sup> Quod Deus immut. §. 1 u. 2; De Abrahamo §. 22; Quis rerum divin. haeres sit, §. 13 u. ff., 55, 58 u. ff; De profugis §. 7 u. 8; Quod omnis probus liber, ganz; De vita contemplat., ganz.

<sup>2)</sup> Talmud von Babylon, Pesachim 67b.

<sup>3)</sup> Talmud von Jerusalem, Peah I, 1.

Sein feiner Sinn für die Natur gab ihm stets ausdrucksvolle Bilder an die Hand. Bisweilen zeigen seine Aphorismen eine höchst geistreiche Form oder ihre lebhafteste Färbung lehnt sich an Sprichwortartige. „Oder darfst Du sagen: Halt, ich will Dir den Splitter aus Deinem Auge ziehen und siehe ein Balken ist in Deinem Auge <sup>1)</sup>?“

Diese Lehren, welche der junge Meister lange in der Brust verschlossen gehalten, wurden bald einigen Vertrauten mitgetheilt. Der Geist der Zeit war kleinen Schulen geneigt, es war der Augenblick der Essäer und Therapeuten. Rabbinen, die Jeder ihre besonderen Lehren hatten: Schemaja, Abtalion, Hillel, Schammai, Juda der Galonite, Gamaliel und viele Andere, aus deren Maximen der Talmud zusammengesetzt ist <sup>2)</sup>, erschienen an allen Orten.

Man schrieb sehr wenig; die jüdischen Lehrer jener Zeit schrieben keine Bücher, Alles wurde in Unterredungen und öffentlichen Lehrstunden verhandelt, und die Lehren in eine Form gekleidet, die leicht sich dem Gedächtnisse einprägte <sup>3)</sup>. Der Tag, wo der junge Zimmermann begann, seine Maximen, die in kleineren Kreisen wohl schon verlautbart waren, öffentlich zu lehren, war also kein besonders auffälliges Ereigniß. Es war bloß ein Rabbi mehr (freilich der interessanteste von allen) und um ihn einige junge Leute, welche begierig waren, ihn

---

<sup>1)</sup> Matth. VI, 4, 5. Vergl. Talmud von Babylon, Baba Bathra 15b; Erachin 166.

<sup>2)</sup> Man sehe besonders Pirke Aboth Kap. I.

<sup>3)</sup> Der Talmud, der Auszug dieser ungeheuren Schulbewegung, wurde erst im zweiten Jahrhundert zu schreiben angefangen.

zu hören und das Unbekannte zu erforschen. Die Unaufmerksamkeit der Menschen kann erst allmählig und mit der Zeit mehr beseitigt werden. Es gab noch keine Christen, dennoch war das ächte Christenthum schon begründet und niemals war es vollkommener als in diesem Augenblicke. Jesus hat es später gefährdet, denn jede Idee muß, um sich Geltung zu verschaffen, Opfer bringen; aus dem Kampfe des Lebens geht man niemals unbefleckt hervor.

Das Gute begreifen genügt in der That noch nicht, man muß es auch den Menschen begreiflich machen. Dazu sind aber minder reine Wege nöthig. Gewiß, wenn das Evangelium sich auf einige Kapitel des Matthäus und Lucas beschränkte, würde es vollkommener sein und nicht jetzt Anlaß zu so vielen Einwendungen geben; aber hätte er ohne Wunder die Welt bekehrt? Wenn Jesus in dem Abschnitte seiner Laufbahn gestorben wäre, bei dem wir jetzt stehen, würde in seinem Leben nicht so manche Seite vorkommen, an die wir uns stoßen; aber vor Gottes Antlitz zwar größer, würde er den Menschen unbekannt geblieben sein; er hätte sich unter die Menge unbekannter großer Seelen verloren; die Wahrheit würde nicht verbreitet worden sein und die Welt hätte nicht den Nutzen der so sehr erhabenen Moral gehabt, welche ihm von seinem Vater offenbart worden war. Jesus Sirach und Hillel hatten auch fast ebenso bedeutende Aphorismen veröffentlicht als Jesus; aber Hillel wird niemals für den wahren Gründer des Christenthums angesehen werden. In der Moral wie in der Kunst ist Sagen Nichts, Thun Alles. Die Idee, welche sich hinter einem Bilde von Raphael verbirgt, ist nur eine Geringsfügigkeit im Vergleiche zu dem Bilde selbst.

erlangt in der Moral die Wahrheit erst Werth, wenn sie aus dem Zustande der Empfindung herausgeht, und ihren höchsten Preis erringt sie erst, wenn sie sich in der Welt verwirklicht und zur That wird. Männer von einer mäßigen Moralität haben doch sehr gute Maximen geschrieben. Andererseits haben viele Tugendhafte nichts gethan, um die Tradition der Tugend in der Welt fortzupflanzen. Die Palme gebührt demjenigen, der in Worten und Werken mächtig war, das Gute empfunden und sein Blut hingegeben hat, um ihm zum Siege zu verhelfen. Jesus ist in dieser doppelten Beziehung ohne Gleichen; sein Ruhm gebührt ihm voll und wird stets erneuert werden.

---

## Sechstes Kapitel.

**Johannes der Täufer. — Reise Jesu zu Johannes und Aufenthalt in der Wüste von Judäa. — Er nimmt die Taufe des Johannes an.**

Ein außerordentlicher Mann, dessen Rolle aus Mangel an dokumentalen Nachweisen für uns theilweise räthselhaft bleibt, erschien zu dieser Zeit und stand wahrscheinlich zu Jesus in Beziehung. Diese Beziehungen strebten wohl wesentlich dahin, den jungen Propheten von Nazareth von seinem Wege abzuleiten, aber sie führten ihm immerhin mehrere für seine Religionsstiftung wichtige Beiwerte zu und jedenfalls boten sie seinen Schülern eine sehr starke

Autorität, um ihren Lehrer in den Augen einer gewissen Klasse von Juden empfehlen zu können.

Um das Jahr 28 unserer Zeitrechnung (das fünfzehnte Jahr der Regierung des Tiberius) verbreitete sich in ganz Palästina der Ruf eines gewissen Johanan oder Johannes, eines Asketen voll Eifer und Leidenschaft. Johann war aus priesterlichem Geschlecht <sup>1)</sup> und wie es scheint, in Juda bei Hebron oder in Hebron selbst geboren <sup>2)</sup>. Hebron, die vorzugsweise patriarchale Stadt, hart an der Wüste von Judäa liegend, nur wenige Stunden von der großen arabischen Wüste entfernt, war, was es noch heute ist, einer der Grenzpunkte des semitischen Geistes in seiner strengsten Form. Von Kindheit an war Johannes Nazir <sup>3)</sup>, d. h. durch Gelübde zu verschiedenen Enthaltensregeln gebunden. Die Wüste, von der er so zu sagen umgeben war, übte bald für ihn eine Anziehungskraft aus <sup>4)</sup>. Er führte dort das Leben eines indischen Jogi, trug Kleidung von Fellen oder Kameelhaarflecken, und nährte sich von Heuschrecken und wildem Honig <sup>5)</sup>. Eine gewisse Anzahl Schüler hatte sich um ihn geschart, theilte seine Lebensart und horchte sei-

1) Luc. I, 5; eine Stelle des Evangeliums der Ebionim, die Epiphaneus uns erhalten hat (Adv. haer. XXX, 13).

2) Luc. I, 39. Man hat, nicht ohne Wahrscheinlichkeit, vorgeschlagen, statt der „Stadt von Judäa“, wie sie an dieser Stelle bei Lucas genannt wird, die Stadt Tutta zu lesen (Josua XV, 55; XXI, 16). Robinson (Biblical Researches I, 494; II, 206) hat dieses Tutta, welches heute noch denselben Namen trägt, zwei Meilen südlich vom Hebron wieder aufgefunden.

3) Luc. I, 15.

4) Luc. I, 80.

5) Matth. III, 4; Marc. I, 6; Fragm. des Evangel. der Ebionim bei Epiphaneus, Adv. haer. XXX, 13.

nem strengen Worte zu. Man hätte sich an die Ufer des Ganges versezt glauben können, wenn nicht gewisse charakteristische Züge in diesem Einsiedler den letzten Abkömmling der großen Propheten Israels hätten erkennen lassen.

Seitdem die jüdische Nation sich mit einer Art Ingrimm darauf geworfen, über ihr Geschick nachzufinnen, hatte die Einbildungskraft des Volkes mit großer Neigung sich wieder den alten Propheten zugewendet. Nun war von allen Personen der Vergangenheit, deren Andenken wie die Träume einer unruhigen Nacht das Volk aufregte und bewegte, die größte Elias. Dieser Prophetenriese, der in der herben Einsamkeit seines Berges Carmel sein Leben in Gesellschaft wilder Thiere in den Felshöhlen zubrachte, von wo er nur wie ein Blitz herabkam, um Könige einzusetzen oder zu vertreiben, war durch allmähliche Umbildungen eine Art übermenschliches, bald sichtbares, bald unsichtbares, vom Tode verschontes Wesen geworden. Man glaubte allgemein, Elias werde wieder erscheinen und Israel wieder herstellen <sup>1)</sup>. Das raue Leben, das er geführt, die schrecklichen Erinnerungen, die er hinterlassen und unter deren Eindrücken der Orient heut noch lebt <sup>2)</sup>, dieses düstere Bild, das bis in unsere Tage hinein noch Todesfurcht erregt, diese ganze Mythologie voll Rache und

---

1) Maleachi III, 23—24; Ecclesiast. XLVIII, 10; Matth. XVI, 14; XVII, 10 u. ff.; Marc. VI, 15; VIII, 28; IX, 10 u. ff.; Luc. XI, 8, 19; Johann. I, 21; 25.

2) Der wilde Abballah, Pascha von St. Jean d'Acre, glaubte vor Schreck zu sterben, als er ihn einmal im Traume oben auf dem Berge Carmel stehend erblickte. Auf den Bildern christlicher Kirchen steht man ihn häufig mit abgehauenen Menschenköpfen umgeben; die Muselmänner fürchten sich vor ihm.

Entsetzen packte die Geister gewaltig und drückte schon beim Entstehen allen Voltschöpfungen ihren Stempel auf. Wer einen großen Einfluß auf das Volk ausüben wollte, mußte Elias nachahmen, und da das Einsiedlerleben der hervorragendste Zug dieses Propheten war, so gewöhnte man sich daran, jeden „Mann Gottes“ sich als Eremiten zu denken. Man bildete sich ein, alle heiligen Personen hätten ihre Zeiten der Buße, des Lebens in der Wildniß, der Enthaltbarkeit gehabt. Die Einsamkeit in der Wüste war also die Hauptbedingung und das Vorspiel zu hohen Geschehnissen.

Es ist kein Zweifel, daß ein solcher Gedanke der Nachahmung auch Johannes sehr beschäftigt hat <sup>1)</sup>. Das anachoretische Leben, welches dem Geiste des alten jüdischen Volkes so fern lag und mit welchem die Gelübde der Nasiräer und Rechabiten gar nichts gemein hatten, fing jetzt überall in Judäa an, sich Bahn zu brechen. Die Essäer oder Therapeuten hatten sich unfern von Johannis Geburtsort an den östlichen Ufern des todten Meeres gruppiert <sup>2)</sup>. Man hielt es für nothwendig, daß die Häupter der Sekten Einsiedler sein müßten, welche ihre besonderen Regeln und Satzungen hatten, wie die Gründer der religiösen Orden; die Meister der jungen Leute waren mitunter auch Anachoreten <sup>3)</sup>, ähnlich den Gurus <sup>4)</sup> des Bramanenthums. Mag nicht auch wirklich ein entfernter Einfluß der indischen Muni's hier vorliegen?

---

1) Luc. I, 17.

2) Plinius, hist. natur. V, 17; Epiph. Adv. haer. XIX, 1 u. 2.

3) Josephus, Vita 2.

4) Geistliche Lehrer.

Hatten vielleicht einige von diesen wandernden Mönchen, welche die Welt durchirrten, wie später die ersten Franziskaner, und mit ihrem erbaulichen Aeußern den Leuten, die ihre Sprache nicht verstanden, vorpredigten und sie bekehrten, ihre Schritte nach Judäa hingelenkt, wie sie ganz bestimmt Syrien und Babylonien <sup>1)</sup>. besucht haben? Man weiß es nicht. Babylon war seit einiger Zeit ein wahrer Heerd des Buddhismus geworden; Budaasp (Bodhisattva) war als ein chaldäischer Weiser und Stifter des Sabismus bekannt. Was war dieser Sabismus aber? Was seine Etymologie andeutet <sup>2)</sup>, die Taufe selbst d. h. die Religion der vielfach wiederholten Taufen, der Ursprung der noch existirenden Sekte, welche man Johanneßchristen oder Mendanten nennt und die die Araber mit dem Namen el-Mogtasila „die Baptisten“ bezeichnen <sup>3)</sup>. Es ist sehr schwer, aus diesen Analogieen sich herauszufinden. Die zwischen dem Judenthum, dem Christenthum, dem Baptismus und Sabismus schwankenden Sekten, welche man in der Gegend jenseits des Jordan in den ersten Jahrhunderten unserer Rechnung

---

<sup>1)</sup> Ich habe diesen Punkt an einem andern Orte (Hist. génér. des langues semitiques III, iv, 1; Journal Asiat. février mars 1856) behandelt.

<sup>2)</sup> Das aramäische Wort seba, die Wurzel des Namens der Sabier, ist ein Synonym von *šammāw*.

<sup>3)</sup> Ich habe dies Thema ausführlich im Journal Asiat. nov. déc. 1853 und août-sept. 1855 erörtert. Es ist bemerkenswerth, daß die Elchasaiten, eine sabische oder baptistische Sekte, dasselbe Land wie die Essäer bewohnten (die östlichen Ufer des todtten Meeres) und oft mit ihnen verwechselt wurden. (Epiph. Adv. haer. XIX, 1, 2, 4; XXX, 16, 17; LIII, 1 u. 2; Philosophumena IX, III, 15 u. 16; X, xx, 29.)



findet <sup>1)</sup>, sind wegen der Verwirrung der auf uns gekommenen Notizen für die Kritik ein seltsames Problem. Jedenfalls darf man annehmen, daß mehrere der äußeren Gebräuche des Johannes, der Essäer <sup>2)</sup> und der geistlichen jüdischen Lehrer jener Zeit einem noch neuen Einflusse des fernerer Orients entstammten. Die Hauptübung, welche der Johanneskette ihren Charakter und auch den Namen gab, hat immer ihr Centrum in Chaldäa gehabt und macht dort eine Religion aus, welche bis auf unsere Tage sich erhalten hat.

Diese Übung war die Taufe oder Eintauchung des ganzen Körpers. Mit den Waschungen war das Judenthum, wie alle Religionen des Orients, schon vertraut <sup>3)</sup>. Die Essäer hatten ihr eine besondere Ausdehnung gegeben <sup>4)</sup>. Die Taufe war die gewöhnliche Ceremonie bei der Einführung der Proselyten in den Schooß des Judenthums, eine Art Einweihung geworden <sup>5)</sup>. Niemals jedoch vor unserem Johannes dem Täufer, war ihr eine so hohe Wichtigkeit, noch diese Form gegeben. Johannes hatte den Schauplatz seiner Thätigkeit in den Theil der Wüste verlegt, welcher in der Nachbarschaft des todtten Meeres

<sup>1)</sup> Man lese die Notizen des Epiphaneß über die Essäer, Hemerobaptisten, Nazaräer, Ossäer, Nazoräer, Ebioniten, Sampsäer (Adv. haer. Buch I u. II) und den Verfasser der *Philosophumena* über die Elchasaiten (Buch IX u. X).

<sup>2)</sup> Epiph. Adv. haer. XIX, XXX, LIII.

<sup>3)</sup> Marc. VII, 4; Jos. Ant. XVIII, v, 2; Justin. Dial. cum Tryphio 17, 29, 30; Epiph. Adv. haer. XVII.

<sup>4)</sup> Jos. B. J. II, viii, 5, 7, 9, 13.

<sup>5)</sup> Mischna, Pesachim VIII, 8; Talmud von Babylon, Jebamoth 46b; Kerithuth 9a; Aboda Zara 57a; Masseket Gerim (edit Kirchheim 1851) p. 38—40.

liegt <sup>1)</sup>. Zu den Zeiten, wo er die Taufe vornahm, begab er sich an das Ufer des Jordans <sup>2)</sup>, entweder nach Bethanien oder Bethabara <sup>3)</sup> am östlichen Ufer, wahrscheinlich Jericho gegenüber, oder nach einem: Aenon, „die Springbrunnen“ <sup>4)</sup> genannten Orte in der Nähe von Salim, wo es viel Wasser gab <sup>5)</sup>. Dort kamen dann die Menschen in Menge zu ihm, besonders aus dem Stamme Juda, und ließen sich taufen <sup>6)</sup>. In einigen Monaten wurde er einer

1) Matth. III, 1; Marc. I, 4.

2) Luc. III, 3.

3) Johann. I, 28; III, 26. Alle Manuscripte bringen Bethanien; aber da man in dieser Gegend kein Bethanien kennt, so hat Origenes (Comment. in Joann. VI. 24) Bethabara zu substituiren vorgeschlagen, und seine Correctur ist ziemlich allgemein angenommen worden. Die beiden Namen haben übrigens ähnliche Bedeutungen und scheinen einen Ort zu bezeichnen, wo eine Fährre zur Ueberfahrt nach dem jenseitigen Ufer lag.

4) Aenon ist der chaldäische Plural von Aenawan, Springbrunnen.

5) Johann. III, 23. Die Lage dieses Ortes ist zweifelhaft. Der von dem Evangelisten hervorgehobene Umstand möchte vermuthen lassen, daß es dem Jordan nicht sehr nahe gewesen sein kann. Indessen setzen die Synoptiker beständig die ganzen Taufen des Johannes an das Ufer dieses Flusses (Matth. III, 6; Marc. I, 5; Luc. III, 3). Die Vergleichung der Verse 22 u. 23 des Kap. III bei Johann. und der Verse 3 u. 4, Kap. IV dieses Evangeliums ließe vermuthen, daß Salim in Judäa, also in der Dase von Jericho nahe der Mündung des Jordan gelegen, da man schwerlich im Gebiete des Stammes Juda ein einziges natürliches Bassin finden kann, in welches eine Person ganz und gar untergetaucht werden konnte. St. Hieronymus will Salim viel nördlicher nahe bei Beth-Schan oder Scythopolis setzen. Aber Robinson (Bibl. Res. III, 333) hat in dieser Gegend nichts finden können, was eine solche Annahme bestätigt hätte.

6) Marc. I, 5; Josephus Ant. XVIII, v, 2.

der einflußreichsten Männer in Judäa, und Jedermann mußte ihm Rechenschaft geben.

Das Volk hielt ihn für einen Propheten <sup>1)</sup> und Manche bildeten sich ein, er sei der wieder erstandene Elias <sup>2)</sup>. Der Glaube an Auferstehungen war sehr verbreitet <sup>3)</sup>; man meinte, Gott erwecke einige der großen alten Propheten in ihren Gräbern, um das Volk Israel seinem Endziele zuzuführen <sup>4)</sup>. Andere hielten Johannes für den Messias selber, obwohl er keinen Anspruch darauf machte <sup>5)</sup>. Die Priester und Schriftgelehrten, welche dieser Wiedergeburt des Prophetenthums abhold und stets Feinde der Enthufasteten waren, verachteten ihn. Aber die Beliebtheit der Taufe that ihnen Zwang an und sie wagten nicht, dagegen zu sprechen <sup>6)</sup>. Es war das ein Sieg, welchen das Volksgefühl über das aristokratische Priesterthum davontrug. Wenn man die Häupter dieser Priester aufforderte, sich über diesen Punkt klar auszusprechen, so setzte man sie sehr in Verlegenheit <sup>7)</sup>.

Die Taufe war übrigens für Johannes nur ein äußeres Zeichen, um Eindruck, und die Gemüther auf eine große Bewegung aufmerksam zu machen. Ohne Zweifel war er in hohem Grade von messianischen Hoffnungen durchdrungen und seine Hauptthätigkeit ging nach dieser Richtung hin. „Thut Buße,“ rief er, „denn das Reich

---

1) Matth. XIV, 5; XXI, 26.

2) Matth. XI, 14; Marc. VI, 15; Johann. I, 21.

3) Matth. XIV, 2; Luc. IX, 8.

4) Siehe oben S. 132, Anm. 1.

5) Luc. III, 15 u. ff.; Johann. I, 20.

6) Matth. XXI, 25 u. ff.; Luc. VII, 20.

7) Matth. loc. cit.

Gottes ist nahe <sup>1)</sup>." Er verkündete einen „großen künftigen Zorn," d. h. das Bevorstehen (schrecklicher Ereignisse <sup>2)</sup>), und erklärte, daß die Art schon an der Wurzel des Baumes sei und daß der Baum bald ins Feuer geworfen werde. Er schilberte seinen Wefflas mit einer Weffschaukel in der Hand, das gute Korn sammelnd und die Spreu verbrennend. Die Buße, deren Simabild die Taufe war, das Almosen, die Verbesserung der Sitten <sup>3)</sup> waren für Johannes die großen Mittel zur Vorbereitung der bevorstehenden Ereignisse. So viel steht fest, daß er mit großer Kraft gegen dieselben Feinde predigte wie Jesus: gegen die reichen Priester, die Pharisäer, die Schriftgelehrten, mit einem Worte gegen das offizielle Judenthum und daß er, wie Jesus, bei den verachteten Volksklassen Anklang fand <sup>4)</sup>. Den Titel eines Kindes Abrahams setzte er herab und sagte, aus den Steinen am Wege könne Gott Kinder Abrahams machen <sup>5)</sup>. Es scheint, daß er die große Idee Jesu, den Gedanken einer reinen Religion, welcher den Triumph Jesu ausmacht, auch nicht einmal im Reime befaßt hat; aber er unterstützte diesen Gedanken vortrefflich, indem er die gesetzlichen Ceremonien, zu denen es der Priester bedurfte, durch einen Ritus privater Natur ersetzte, ähnlich wie die Flagellanten des Mittelalters die Vorläufer der Reformation gewesen sind, indem sie dem offiziellen Clerus das Monopol der Sacramente und der Absolution absperrten. Der Ton seiner Reden war im Allgemeinen

<sup>1)</sup> Matth. III, 2.

<sup>2)</sup> Matth. III, 7.

<sup>3)</sup> Luc. III, 11—14; Joseph. Ant. XVIII, v, 2.

<sup>4)</sup> Matth. XXI, 32; Luc. III, 12—14.

<sup>5)</sup> Matth. III, 9.

streng und hart. Die Ausdrucksweise, deren er sich gegen seine Widersacher bedient, scheint der heftigsten Art gewesen zu sein <sup>1)</sup>. Sie waren eine ununterbrochene Reihe von Schmähungen. Wahrscheinlich blieb er der Politik nicht fremd. Josephus, der durch seinen Lehrer Banu mit ihm fast zusammenhängt, giebt so etwas in verblümmten Worten zu verstehen <sup>2)</sup>, und die Katastrophe, welche seinem Leben ein Ende machte, scheint es zu bekräftigen. Seine Schüler führten ein sehr strenges Leben <sup>3)</sup>, fasteten häufig und nahmen eine betrübt, bekümmerte Miene an. An einigen Stellen blüht die Gütergemeinschaft und der Gedanke hindurch, daß der Reiche mit dem Armen theilen müsse, was er hat <sup>4)</sup>. Der Arme erscheint schon als derjenige, welcher in erster Reihe an der Wohlthat des Reiches Gottes Theil nimmt.

Obwohl der Schauplatz von Johannis Thätigkeit Judäa war, so drang doch sein Ruf sehr schnell nach Galiläa und gelangte bis zu Jesu, welcher durch seine ersten Reden sich bereits einen kleinen Zuhörerkreis erworben. Noch keines großen Ansehens genießend und mit dem Wunsche, einen Meister zu besuchen, dessen Lehren so viel Aehnlichkeit mit den seinigen hatten, verließ Jesus Galiläa und begab sich mit seiner kleinen Schule

1) Matth. III, 7; Luc. III, 7.

2) Ant. XVIII, v, 2. Es muß bemerkt werden, daß Josephus, wenn er von den geheimen, mehr oder minder aufrührerischen Doctrinen seiner Landsleute spricht, Alles verwischt, was auf den Messiasglauben Bezug hat; er giebt diesen Doctrinen, um die Römer nicht mißtrauisch zu machen, einen Anstrich von Gewöhnlichkeit, vermöge dessen alle diese Häupter der jüdischen Sekten Professoren der Moral oder Stottern gleichem.

3) Matth. IX, 14.

4) Luc. III, 1.

zu Johannes <sup>1)</sup>. Die Neuankommenden ließen sich taufen wie alle Andern. Johannes nahm diesen Schwarm von galiläischen Schülern sehr gut auf und hatte nichts dagegen, daß sie sich von den Seinigen absetzt hielten. Die beiden Meister waren jung, ihnen waren viele Ideen gemeinsam, sie liebten sich und überboten sich öffentlich in gegenseitiger Zuvorkommenheit. Eine solche Thatsache muß auf den ersten Blick bei einem Manne wie Johannes der Täufer überraschen, und man ist versucht, sie in Zweifel zu ziehen. Demuth ist niemals ein hervorragender Zug bei kräftigen jüdischen Seelen gewesen. Er erscheint als ein sehr rauher Charakter, als eine Art stets gereizter Kammerlind, war jedenfalls sehr zum Zorne ge-

---

<sup>1)</sup> Matth. III, 13 u. ff.; Marc. I, 9 u. ff.; Luc. III, 21 u. ff.; Johann. I, 29 u. ff.; III, 22 u. ff. Die Synoptiker lassen Jesus zu Johannes kommen, bevor er noch öffentlich aufgetreten war. Aber wenn es wahr ist, daß, wie sie sagen, Johannes Jesus gleich erkannte und ihn feierlich empfing, so ist wohl anzunehmen, daß Jesus schon ein ziemlich bekannter Lehrer gewesen sein muß. Der vierte Evangelist läßt Jesus zweimal zu Johannes kommen, einmal, als er noch unbekannt war und das zweite Mal mit der Schaar seiner Schüler. Ohne hier die Frage über die Bestimmtheit der Reisen Jesu berühren zu wollen (deren Lösung wohl niemals erreicht werden wird, da die Dokumente sich widersprechen und die Evangelisten in dieser Beziehung sich wenig um Genauigkeit kümmerten) und ohne zu leugnen, daß er vielleicht, bevor er berühmt geworden, schon eine Reise zu Johannes gemacht haben könne, nehmen wir die vom vierten Evangelisten gemachte Angabe (III, 22 u. ff.) als begründet an, daß Jesus, bevor er sich gleich Johannes taufen ließ, schon eine Schule fertig gebildet gehabt habe. Man muß übrigens nicht außer Acht lassen, daß die ersten Seiten des vierten Evangeliums Notizen sind, die stückweise ohne strenge chronologische Ordnung nebeneinander gestellt wurden.

neigt und konnte nicht gut eine Rivalität oder eine halbe Anhängerschaft leiden. Aber diese Art, die Sachen anzusehen, beruht doch auf einer falschen Auffassung der Persönlichkeit Johannes des Täufers. Man stellt ihn sich gewöhnlich wie einen Greis vor; er war aber in demselben Alter als Jesus <sup>1)</sup> und nach den Ansichten der Zeit sehr jung. In geistiger Beziehung war er nicht als Vater Jesu, sondern als dessen Bruder anzusehen. Die beiden jungen Enthustasten, von denselben Hoffnungen, denselben Abneigungen erfüllt, konnten recht wohl gemeinschaftliche Sache machen und sich gegenseitig auf einander stützen. Ein alter Meister freilich würde, wenn er einen Mann ohne Bekanntheit hätte zu sich kommen und sich den Anschein von Unabhängigkeit hätte geben sehen, erzürnt gewesen sein; man hat keine Beispiele von Häuptern einer Schule, die denjenigen zuvorkommend empfangen, der ihr Nachfolger werden soll. Die Jugend dagegen ist jeder Selbstverleugnung fähig und es ist erlaubt anzunehmen, daß Johannes, nachdem er in Jesu einen ihm ebenbürtigen Geist erkannt, ihn ohne persönlichen Hinterhalt empfing. Dieses gute Einvernehmen wurde dann der Ausgangspunkt eines von den Evangelisten entwickelten ganzen Systemes, welches darin bestand, als erste Grundlage der göttlichen Sendung Jesu das Zeugniß Johannis hinzustellen. So groß war das von dem Täufer errungene Ansehen, daß man auf der Welt keinen besseren Bürgen zu finden wußte. Aber weit entfernt, daß der Täufer vor Jesu abgedankt hätte, erkannte Jesus

---

1) Luc. I.; obwohl alle Einzelheiten der Erzählung, namentlich was die Verwandtschaft des Johannes mit Jesu anbetrifft, sagenhaft sind.

die ganze Zeit hindurch, wo er bei ihm war, ihn als ihm überlegen an und entwickelte sein eigenes Genie nur schlichtern.

Es scheint in der That, daß Jesus trotz seiner hohen Originalität doch, mindestens einige Wochen lang, ein Nachahmer Johannis gewesen ist. Sein eigener Pfad lag noch dunkel vor ihm. Uebrigens hat Jesus zu allen Zeiten der Meinung sehr nachgegeben und nahm Vieles an, was eigentlich nicht in seiner Richtung lag oder worauf er wenig Werth legte, aus dem einzigen Grunde, weil es volksbeliebt war. Nur schadete dieses Zufällige, Mitaufgenommene niemals dem Grundgedanken und blieb diesem stets untergeordnet. Die Taufe war durch Johannes sehr in Gunst gekommen; er hielt sich verpflichtet, sie auch anzunehmen: er taufte und seine Schüler taufte auch <sup>1)</sup>. Ohne Zweifel begleiteten sie diese Handlung mit Predigten, ähnlich wie die des Johannes. Der Jordan sah auf diese Weise an seinen Ufern ganze Schaaren von Baptisten, deren Reden mehr oder minder Erfolg hatten. Der Schüler kam bald dem Meister gleich und seine Taufe war sehr gesucht. In Bezug darauf ging es bei seinen Schülern nicht ohne Eifersucht ab <sup>2)</sup>; Schüler von Johannes beklagten sich bei demselben über die wachsenden Erfolge des jungen Galiläers, dessen Taufe ihrer Meinung nach bald mehr gesucht sein würde als die des Meisters. Aber die beiden Rabbi's blieben über solche Kleinigkeiten erhaben; zudem war der überlegene Ruf des Johannes zu unbestritten, als daß der weniger bekannte

<sup>1)</sup> Johann. III, 22—26; IV, 1—2. Die Parenthese in dem zweiten Vers scheint eine später hinzugefügte Glosse zu sein, oder eine später von Johannes selber gemachte Veränderung.

<sup>2)</sup> Johann III, 26; IV, 1.



Jesus ihn hätte bekämpfen können. Er wollte nur unter Jenes Schatten groß werden und hielt sich für verpflichtet, um die Menge zu gewinnen, dieselben äußeren Mittel dazu anzuwenden, welchen Johannes so erstaunliche Erfolge zu verdanken hatte. Als er nach der Gefangennahme des Johannes wieder zu predigen anfang, sind die ersten Worte, welche ihm in den Mund gelegt werden, nur die Wiederholung einer dem Täufer geläufigsten Phrasen <sup>1)</sup>. Auch mehrere andere Ausdrücke des Johannes finden sich in Jesu Reden wörtlich wieder <sup>2)</sup>. Die beiden Schulen scheinen lange Zeit in gutem Einvernehmen gestanden zu haben <sup>3)</sup>, und nach Johannis' Tode wurde Jesus als einer seiner Vertrautesten sofort von diesem Ereignisse benachrichtigt <sup>4)</sup>:

Johannes wurde nämlich bald in seiner Propheten-Laufbahn gehemmt. Gleich den alten jüdischen Propheten war er in höchstem Grade Eiferer gegen die bestehende Macht <sup>5)</sup>. Die außerordentliche Heftigkeit, mit welcher er sich gegen die Regierung ausdrückte, konnte nicht verfehlen, ihm Verlegenheiten zu bereiten. In Judäa scheint Johannes von Pilatus nicht belästigt worden zu sein; aber als er nach Peräa jenseits des Jordan kam, befand er sich auf dem Gebiete des Antipater. Dieser Tyrann beunruhigte sich über den politischen Anstrich, welchen die Predigten des Johannes nur zu wenig verbargen. Die großen Volksversammlungen, welche sich um den begeisterten Täufer drängten, hatten für ihn etwas Verdäch-

1) Matth. III, 2; IV, 17.

2) Matth. III, 7; XII, 34; XXIII, 33.

3) Matth. XI, 2—13.

4) Matth. XIV, 12.

5) Luc. III, 19.

tiges<sup>1)</sup>. Es kam noch ein ganz persönlicher Grund zu diesen staatlichen Beweggründen und so wurde der Untergang des strengen Eiferers unvermeidlich.

Einer der am meisten ausgeprägten Charaktere der tragischen Familie der Herodes war Herodias, die Enkelin Herodes des Großen. Gewaltthätig, ehrgeizig, leidenschaftlich, verabscheute sie das Judenthum und verachtete dessen Gesetze<sup>2)</sup>. Sie war wahrscheinlich gegen ihren Willen an ihren Onkel Herodes, den Sohn der Mariamne, verheirathet worden, den Herodes der Große enterbt hatte<sup>3)</sup> und der niemals eine öffentliche Rolle gespielt hat. Die untergeordnete Stellung ihres Mannes den anderen Personen der Familie gegenüber ließ ihr keine Ruhe; sie wollte um jeden Preis Herrscherin sein<sup>4)</sup>. Antipater war das Werkzeug, dessen sie sich bediente. Dieser schwache Mensch hatte sich zum Sterben in sie verliebt, versprach ihr, sie zu heirathen und seine erste Frau, die Tochter des Hareth, Königs von Peräa und Emir der an Peräa grenzenden Stämme, zu verstoßen. Die arabische Prinzessin, welche von diesem Plane etwas gemerkt hatte, zog es vor, zu fliehen. Ihre Absicht verbergend gab sie an, sie wolle eine Reise nach Macherö in das Gebiet ihres Vaters machen und ließ sich von den Offizieren des Antipater dorthin geleiten<sup>5)</sup>.

---

1) Jos. Ant. XVIII, v, 2.

2) Jos. Ant. XVIII, v, 4.

3) Matth. (XIV, 3 im griech. Texte) meint, daß es Philipp sei; aber das ist jedenfalls eine Unachtsamkeit (siehe Joseph, Ant. XVIII, v, 1 u. 4). Die Frau Philipps war Salome, die Tochter der Herodias.

4) Jos. Ant. XVII, iv, 2.

5) Jos. Ant. XVIII, v, 1.

Matour <sup>1)</sup> oder Machero war eine colossale von Alexander Jannaus gebaute, dann von Herodes erweiterte Festung in einer der vereinzeltsten Oasen östlich vom todtten Meer <sup>2)</sup>. Es war eine wilde, seltsame Gegend, an welche sich unheimliche Sagen knüpften und die man ganz von Dämonen bewohnt glaubte <sup>3)</sup>. Die Festung lag hart an der Grenze der Staaten des Antipater und Hareth's <sup>4)</sup>. Der letztere war mit ins Vertrauen gezogen und hatte Alles vorbereitet, damit seine Tochter fliehen könne, die denn auch von Tribu zu Tribu bis nach Peräa gebracht wurde.

Nun wurde die fast blutschänderische <sup>5)</sup> Verbindung zwischen Antipater und Herodias geschlossen. Die jüdischen Gesetze über die Ehe waren ein fortwährender Stein des Anstoßes zwischen der irreligiösen Familie der Heroden und der strenggläubigen Juden <sup>6)</sup>. Die Mitglieder dieser zahlreichen und ziemlich isolirt dastehenden Dynastie waren genöthigt, sich unter einander zu verheirathen und dieser Umstand veranlaßte häufige Uebertretungen in Bezug auf die gesetzlichen Ehehindernisse. Johannes war das Echo der allgemeinen Stimmung und tadelte Antipater sehr energisch <sup>7)</sup>. Das war mehr als genug, um diesen zu veranlassen, daß er seinem Mißtrauen in Bezug auf die politische Gefährlichkeit des Täufers Folge gab. Er ließ den

---

<sup>1)</sup> Diese Form findet sich im Talmud von Jerusalem (Shebiit IX, 2) und in den Targum von Jonathan und von Jerusalem. (Numeri XXII, 35.)

<sup>2)</sup> Heute Makour im Wadi Zerka Main. Dieser Ort ist seit Seezen nicht besucht worden.

<sup>3)</sup> Jos. De bello Jud. VII, vi, 1 u. ff.

<sup>4)</sup> Jos. Ant. XVIII, v, 1.

<sup>5)</sup> Levit. XVIII, 16.

<sup>6)</sup> Jos. Ant. XV, vii, 10.

<sup>7)</sup> Matth. XIV, 4; Marc. VI, 18; Luc. III, 19.

Täufser gefangen nehmen und gab Befehl, ihn in die Festung Machero zu sperren, deren er sich wahrscheinlich nach der Flucht der Tochter des Hareth bemächtigt hatte <sup>1)</sup>).

Eher schüchtern als grausam, hatte Antipater nicht die Absicht, ihm den Tod zu geben. Gewissen Gerüchten nach mußte er einen Volksaufstand befürchten <sup>2)</sup>). Nach einer andern Version <sup>3)</sup>) soll er mit großem Gefallen den Gefangenen angehört und in Folge dessen sehr von seinem Gewissen beunruhigt worden sein. Gewiß ist nur, daß die Gefangenschaft sich sehr verlängerte und Johannes von seinem Gefängnisse aus noch einen großen Einfluß ausübte. Er verkehrte schriftlich mit seinen Schülern und wir finden ihn auch noch in Beziehung zu Jesu. Sein Glaube an die bevorstehende Ankunft des Messias stieg; er folgte allen Bewegungen außerhalb seines Kerkers mit Aufmerksamkeit und suchte darin die Anzeichen zu finden, welche seinen Hoffnungen günstig waren.

## Siebentes Kapitel.

### Entwicklung der Ideen Jesu über das Reich Gottes.

Bis zur Verhaftung Johannis, welche wir annähernd in das Jahr 29 setzen, hatte Jesus die Umgebungen des toten Meeres und des Jordan nicht verlassen. Der Aufenthalt in der Wüste wurde damals allgemein als Vorbereitung zu großen Dingen betrachtet, wie eine Art

<sup>1)</sup> Jos. Ant. XVIII, v, 2.

<sup>2)</sup> Matth. XIV, 5.

<sup>3)</sup> Marc. VI, 20. Ich lese *ἡγόρευε* und nicht *ἐποίησε*.

Zurückgezogenheit von öffentlichen Akten, Jesus folgte dem Beispiele der Anderen und verbrachte daselbst unter strengem Fasten vierzig Tage, ohne andere Gesellschaft als die der wilden Thiere. Dieser Aufenthalt bot der Phantasie seiner Schüler großen Spielraum. Die Wüste war, dem Volksglauben nach, der Aufenthalt der bösen Geister <sup>1)</sup>. Es giebt auf der Welt wenig trostlosere, mehr von Gott verlassen, dem Leben mehr verschlossene Gegenden, als der steinige Abhang, welcher das westliche Ufer des todtten Meeres bildet.

Man glaubte, daß er während der Zeit, wo er in dieser schrecklichen Region zubrachte, furchtbare Prüfungen ausgestanden habe, Satan sei zu ihm getreten und habe ihm Furcht vor seinen eigenen Illusionen eingeflößt, oder ihm verführerische Aussichten gemacht, endlich aber seien die Engel gekommen, um ihn für seine Standhaftigkeit und seinen Sieg über den Bösen zu belohnen.

Wahrscheinlich beim Wiederaustritt aus der Wüste erfuhr Jesus erst die Verhaftung des Täufers. Er hatte nun keinen Grund mehr, seinen Aufenthalt in einem Lande zu verlängern, das ihm fast fremd war. Vielleicht fürchtete er auch, mit in die Verfolgungen verwickelt zu werden, deren Gegenstand Johannes war, und konnte keine

---

1) Tobias VIII, 3; Luc. XI, 24.

2) Matth. IV, 1 u. ff.; Marc. I, 12—13; Luc. IV, 1 u. ff. Gewiß muß die schlagende Ähnlichkeit, welche diese Erzählungen mit den analogen Legenden des Vendibad (Hest XIX) und des Salitavistara (Kap. XVII, XVIII, XXI) zu der Vermuthung führen, daß hier nur eine Mythe vorliege. Aber die farge und gedrängte Erzählung des Marcus, welche an dieser Stelle gewiß die ursprüngliche Redaction darstellt, setzt doch ein wirkliches Factum voraus, das später sagenhafte Erweiterungen erfahren hat.

Rust haben, sich dem auszusetzen, da er noch zu wenig Berühmtheit erlangt hatte, als daß sein Tod der Verbreitung seiner Idee hätte nützlich werden können. Er kehrte wieder nach Galiläa <sup>1)</sup>, seiner engeren Heimath, zurück, gereift durch eine bedeutende Erfahrung, und durch die Berührung mit einem großen, von ihm sehr verschiedenen Manne im Gefühle seiner eigenen Originalität bekräftigt.

Im Grunde war der Einfluß Johannis des Täuflers auf Jesus eher schädlich als nützlich. Er war ein Hemmschuh für seine Entwicklung und es ist sehr glaublich, daß er, bevor er nach dem Jordan ging, höhere Gedanken als Johannes hatte und nur aus einer Art Concession sich einen Augenblick zum Baptismus neigte. Möglich sogar, daß, wenn Johannes der Täufer, dessen Autorität sich zu entziehen gewiß sehr schwer war, frei geblieben wäre, Jesus nicht im Stande gewesen, das Joch der äußeren Formen und Riten abzuwerfen, und dann wäre er ohne Zweifel nur ein unbekannter jüdischer Sektirer geblieben, denn die Welt hätte sich von den alten Ceremonien nicht abgewendet, um an deren Stelle andere anzunehmen. Gerade durch den Reiz einer Religion ohne alle äußeren Formen hat das Christenthum die erhabenen Seelen verführt. Als der Täufer verhaftet war, verminderten sich natürlich auch seine Anhänger. Das Einzige, was Jesus Johannes verdankte, war der Unterricht im Predigen und die Kunst, auf das Volk Einfluß auszuüben, welche er ihm abgelernt hatte. Von diesem Augenblicke an predigt er in der That mit mehr Kraft und fesselt das Volk mehr durch sein Ansehen <sup>2)</sup>.

---

<sup>1)</sup> Matth. IV, 12; Marc. I, 14; Luc. IV, 14; Johann. IV, 3.

<sup>2)</sup> Matth. VII, 29; Marc. I, 22; Luc. IV, 32.

Es scheint auch, daß sein Aufenthalt bei Johannes, weniger durch den Einfluß des Täufers selber als durch das natürliche Fortschreiten seines eigenen Gedankens die Idee vom „Reiche Gottes“ mehr zur Reife brachte. Von jetzt ab wird sein Stichwort: die „gute Botschaft“, die Verkündung, daß das Reich Gottes nahe ist <sup>1)</sup>. Jesus beschränkt sich von jetzt ab nicht darauf, ein herrlicher Moralprediger zu sein, der in kurzen lebhaften Aphorismen erhabene Lehren zu fassen weiß, sondern er wird jener transcendente Revolutionär, der die Welt bis in ihre Grundangeln erneuern und auf Erden das Ideal verwirklichen will, das in seinem Geiste lebt. „Das Reich Gottes erwarten“ wird von jetzt synonym mit „Schüler Jesu sein <sup>2)</sup>.“ Der Ausdruck „Reich Gottes“ war, wie wir schon erwähnt haben, ein schon lange den Juden vertrauter. Aber Jesus gab ihm einen moralischen Sinn, eine sociale Tragweite, welche sogar der Verfasser des Buches Daniel in seiner apokalyptischen Begeisterung kaum zu ahnen gewagt hat.

In der Welt, wie sie ist, regiert das Böse. Satan ist „Fürst dieser Welt <sup>3)</sup>“, und Alles gehorcht ihm. Die Könige tödten die Propheten. Die Priester und die Doctoren thun selber nicht, was sie den andern zu thun befehlen. Die Gerechten werden verfolgt, und die Guten müssen weinen. Die „Welt“ ist auf diese Weise der Feind Gottes und seiner Heiligen <sup>4)</sup>, aber Gott wird auf-

1) Marc. I, 14—15.

2) Marc. XV, 43.

3) Johann. XII, 31; XIV, 30; XVI, 11. Vergl. II. Kor. IV, 4; Ephes. II, 2.

4) Johann. I, 10; VII, 7; XIV, 17, 22, 27; XV, 18 u. ff.; XVI, 8, 20, 33; XVII, 9, 14, 16, 25. Diese Bedeutungsnuance des Wortes Welt tritt besonders bei Paulus und Johannes hervor.

wachen und seine Heiligen rächen. Der Tag ist nahe, denn die Schlechtigkeit hat ihr Uebermaß erreicht, jetzt wird die Herrschaft des Guten angehen.

Der Antritt dieser Herrschaft wird eine große, plötzliche Revolution sein. Die Welt wird verkehrt erscheinen; da der damalige Zustand in jeder Hinsicht schlecht ist, so genügt es, um sich eine Vorstellung von der Zukunft zu machen, gerade das Gegentheil von dem, was jetzt ist, aufzustellen. Die Ersten werden die Letzten werden <sup>1)</sup>. Eine neue Ordnung wird die Menschheit regieren. Jetzt sind Gutes und Böses gemischt wie Weizen zwischen der Spreu. Der Herr läßt sie zusammen wachsen, aber die Stunde, wo sie mit Gewalt geschieden werden, naht <sup>2)</sup>. Das Reich Gottes wird wie ein großer Fischzug sein, wo die guten und die schlechten Fische zusammen gefangen werden; die guten bringt man in ein Gefäß, die schlechten wirft man fort <sup>3)</sup>. Der Keim dieser großen Umwälzung wird wohl erst unkenntlich sein. Er ist wie der Senf, ein ganz kleines Samenkorn, das aber in die Erde geworfen zu einem Baum aufwächst, in dessen Zweigen die Vögel sich niederlassen <sup>4)</sup>; oder er ist wie der Sauerteig, der, in den Brodteig hineingethan, ihn ganz und gar in Gährung bringt <sup>5)</sup>. Eine ganze Reihe von Gleichnissen, häufig ziemlich dunkel, war dazu bestimmt, die Ueberraschungen dieses plötzlichen Ereignisses, seine an-

---

1) Matth. XIX, 30; XX, 16; Marc. X, 31; Luc. XIII, 30.

2) Matth. XIII, 24 u. ff.

3) Matth. XIII, 47 u. ff.

4) Matth. XIII, 31 u. ff.; Marc. IV, 31 u. ff.; Luc. XIII, 19 u. ff.

5) Matth. XIII, 33; Luc. XIII 21.



scheinenden Ungerechtigkeiten, seinen unvermeidlichen, unwiderruflichen Charakter auszudrücken <sup>1)</sup>).

Wer wird dieses Reich stiften? Dabei müssen wir uns erinnern, daß der erste Gedanke Jesu, ein Gedanke, der so tief in ihm wurzelt, daß er wahrscheinlich nicht erst entstanden war, sondern die Bedingung seines ganzen Seins bildete, das Bewußtsein war, er sei der Sohn Gottes, der Vertraute seines Vaters, der Vollstrecker seines Willens. Jesu Antwort auf eine solche Frage konnte also nicht zweifelhaft sein. Die Ueberzeugung, daß er die Herrschaft Gottes herbeiführen werde, bemächtigte sich seines Geistes ganz und gar. Er betrachtete sich als den Reformator des Weltkreises. Der Himmel, die Erde, die ganze Natur, die Narrheit, die Krankheit, der Tod, Alles ist nur Werkzeug für ihn. In der energischen Spannung seines heldenmüthigen Willens hält er sich für allmächtig. Wenn die Erde sich dieser letzten Umbildung nicht unterziehen will, so wird sie vernichtet, durch die Flamme und den Odem Gottes geläutert. Ein neuer Himmel wird geschaffen und die ganze Welt mit Engeln Gottes bevölkert werden <sup>2)</sup>).

Eine radikale Umwälzung <sup>3)</sup> sogar der Natur selber, das war also der Grundgedanke Jesu. Von da ab ohne Zweifel hatte er auf die Politik verzichtet; das Beispiel Juda, des Coloniten, hatte ihm gezeigt, daß Volksaufstände unnütz seien. Niemals kam es ihm in den Sinn, sich gegen die Römer und die Viersfürsten zu empören. Das anarchische, zügellose Prinzip des Coloniten war nicht das

---

<sup>1)</sup> Matth. XIII, ganz; XVIII, 23 u. ff.; XX, 1 u. ff.; Luc. XIII, 18 u. ff.

<sup>2)</sup> Matth. XXII, 30.

<sup>3)</sup> *Αποκατάστασις πάντων*. Apostelgesch. III, 21.

feinige. Seine Unterwerfung unter die bestehende Gewalt, wenn auch im Grunde unaufrichtig, war der Form nach vollständig. Er zahlte den Tribut an Cäsar, um ihn nicht zu erzürnen. Die Freiheit und das Recht sind nicht von dieser Welt, warum also sich das Leben mit unnützen Empfindlichkeiten verbittern? Alles Irdische verachtend und überzeugt, daß die jetzige Welt nicht verdient, daß man sich um sie kümmere, flüchtete er sich in sein ideales Reich und begründete eine große Doctrin transcendentaler Verachtung <sup>1)</sup>, die wahre Doctrin der Seelenfreiheit, welche Frieden giebt. Aber er hatte damals noch nicht gesagt, „mein Reich ist nicht von dieser Welt.“ Viel Schatten hing sich an seine richtigsten Anschauungen. Bisweilen besielen seltsame Versuchungen seinen Geist. In der Wüste Judäa hatte ihm Satan die Reiche der Welt angeboten. Da er keinen Begriff von der römischen Macht hatte, so konnte er wohl bei der hohen Begeisterung, die in Judäa herrschte und bald darauf zu einem so furchtbaren bewaffneten Widerstande führte, die Hoffnung hegen, durch die Kühnheit und die Anzahl seiner Anhänger ein Königreich zu begründen. Mehrere Male legte er sich selber die Frage, vor: wird das Reich Gottes durch Gewalt oder durch Milde, durch Empörung oder durch Geduld verwirklicht werden?“ Eines Tages wollten die Leute in Galiläa ihn entführen und ihn zum Könige machen <sup>2)</sup>. Jesus flüchtete sich aber ins Gebirge und blieb dort eine Zeit lang allein. Seine schöne Natur schützte ihn vor solchem Irrthum, der aus ihm einen Agitator, einen Rebellenhäuptling, einen Theudas oder Barchocheba gemacht haben würde.

---

<sup>1)</sup> Matth. XVII, 23—27; XXII, 16—22.

<sup>2)</sup> Johann. VI, 15.

Die Revolution, welche er beabsichtigte, war eine moralische, aber er war noch nicht so weit gekommen, um sich hinsichtlich der Ausführung auf die Engel und die Trompeten des jüngsten Gerichts zu verlassen. Auf die Menschen und durch die Menschen selbst wollte er wirken. Ein Visionär, der keinen anderen Gedanken gehabt hätte, als den des jüngsten Gerichtes würde nicht so viel Sorge um die Verbesserung des Menschen gehabt, nicht die schönste moralische Lehre aufgestellt haben, die je das Menschengeschlecht empfangen. Gewiß blieb in seinen Gedanken noch Vieles unbestimmt und mehr eine edle Empfindung, als ein bestimmter Plan drängte ihn zu dem erhabenen Werke hin, das durch ihn verwirklicht worden ist, freilich in ganz anderer Weise, als er es sich vorgestellt hatte.

Wohl ist es das Reich Gottes, d. h. das Reich des Geistes, das er gegründet, und wenn Jesus im Schooße des Vaters sein Werk in der Geschichte Früchte tragen sieht, so kann er in Wahrheit sagen: das ist es, was ich gewollt habe. Was Jesus begründet, was ewig von ihm bleiben wird, abgesehen von der allem Menschlichen anhaftenden Unvollkommenheit, das ist die Lehre von der Freiheit der Seelen. Schon Griechenland hatte über diesen Gegenstand schöne Gedanken <sup>1)</sup>. Mehrere Stoiker hatten das Mittel gefunden, unter einem Tyrannen frei zu sein. Aber im Allgemeinen stellte sich die alte Welt die Freiheit als an gewisse politische Formen geknüpft vor; ihre Freien hießen Harmodius und Aristogiton, Brutus und Cassius. Der wahre Christ ist aber noch mehr jeder Fessel ledig; hier unten ist er ein Verbannter, was geht

---

1) Siehe Stobäus, Florilegium Kap. LXII, LXXVII, LXXXVI u. ff.

ihn der vergängliche Herr dieser Erde an, die nicht sein Vaterland ist? Die Freiheit für ihn ist die Wahrheit <sup>1)</sup>. Jesus wußte nicht Geschichte genug, um zu begreifen, wie eine solche Lehre gerade zu dem richtigen Zeitpunkt kam, in dem Augenblicke, wo die republikanische Freiheit unterging, wo die kleinen Municipalverfassungen des Alterthums in die Einheit des römischen Reiches aufgingen. Aber sein bewundernswürdiger Verstand und wahrhaft prophetischer Instinkt leiteten ihn hier mit merkwürdiger Sicherheit. Der Ausspruch: „Gebet dem Cäsar, was des Cäsars ist und Gott, was Gottes“ stellt etwas der Politik Fremdes, eine Zuflucht für die Seelen mitten in der Herrschaft der brutalen Gewalt hin. Gewiß hatte eine solche Doctrin ihre Gefahren. Wenn man das Prinzip aufstellt, das Zeichen, woran man die legitime Gewalt erkennen könne, sei das Gepräge der Münze, wenn man proclamirt, daß der vollkommene Mensch die Steuer aus Verachtung und ohne Erörterung zahlt, so hieß das, die Republik nach antiker Art zerstören und allen Tyranneien das Wort reden. In diesem Sinne hat das Christenthum viel dazu beigetragen, das bürgerliche Pflichtgefühl zu schwächen und die Welt der absoluten Macht der vollendeten Thatfachen Preis zu geben.

Aber indem es eine ungeheure freie Genossenschaft bildete, die sich drei Jahrhunderte hindurch aller Politik zu entziehen wußte, machte das Christenthum rethlich den Schaden wieder gut, welchen es den Bürgertugenden gethan. Die Staatsgewalt ist auf die irdischen Dinge beschränkt worden, der Geist wurde befreit oder wenigstens

---

<sup>1)</sup> Johann. VIII, 32 u. ff.

die furchtbare römische Allgewalt gründlich und für immer gebrochen.

Wer vorzugsweise mit den Angelegenheiten des Staatslebens beschäftigt ist, verzeiht es den Andern nicht, wenn sie Etwas höher stellen als seine Parteistreitigkeiten. Besonders tadelt er diejenigen, welche die politischen Fragen den socialen unterordnen und jene mit einer Art Gleichgültigkeit betrachten. In gewisser Beziehung hat ein solcher Mann nicht Unrecht, denn jede exclusive Richtung thut der guten Regierung der menschlichen Angelegenheiten Eintrag. Aber welche Fortschritte in der allgemeinen Moralität des Menschengeschlechts haben die Parteien als ihr Werk aufzuweisen?

Wenn Jesus, anstatt sein himmlisches Reich zu stiften, nach Rom gereist wäre und hätte seine Kräfte daran gesetzt, gegen Liber zu conspiriren oder Germanicus zurückzuwünschen, was wäre aus der Welt geworden? Als strenger Republikaner, als eifriger Patriot hätte er doch die große Strömung der Ereignisse seines Jahrhunderts nicht aufhalten können, während er, da er die Politik für unzureichend erklärte, der Welt die Wahrheit offenbart hat: daß das Vaterland nicht Alles ist, daß der Mensch den Vortritt, den Vorzug vor dem Bürger hat.

Die Prinzipien positiver Wissenschaft werden durch die Träume geschädigt, welche das Programm Jesu enthält. Wir kennen die Geschichte der Erde; die kosmischen Revolutionen der Art, wie Jesus sie erwartete, werden nur durch geologische oder astronomische Ursachen hervorgerufen, deren Zusammenhang mit moralischen Dingen bisher noch nicht constatirt ist. Aber um gegen große schöpferische Geister gerecht zu sein, darf man sich nicht an die Vorurtheile halten, von welchen sie etwa befangen

waren. Columbus hat Amerika entdeckt, obwohl er von sehr irrigen Annahmen ausging; Newton hielt seine thörichte Auslegung der Apokalypse für eben so richtig, als sein Weltssystem. Stellt man den mittelmäßigen Menschen unserer Zeit über einen Franz von Assisi, St. Bernhard, Jeanne d'Arc, Luther, weil er von Irrthümern frei ist, welchen jene gehuldigt haben? Wem fiel es ein, die Menschen nach der Richtigkeit ihrer physikalischen Ansichten oder nach der mehr oder minder genauen Kenntniß des Weltsystems zu messen? Fassen wir die Stellung Jesu und was seine Kraft ausmachte, besser auf. Der Deismus des achtzehnten Jahrhunderts und eine gewisse Richtung des Protestantismus haben uns daran gewöhnt, den Begründer des christlichen Glaubens nur als einen großen Moralprediger, als Wohlthäter der Menschen anzusehen. Wir finden in den Evangelien nur gute Grundsätze, wir werfen vorsichtig einen Schleier über die fremdartigen intellectuellen Zustände, in denen er geboren ist. So giebt es auch Personen, welche bedauern, daß die französische Revolution mehr als einmal von ihren Prinzipien abgegangen, daß sie nicht von weisen und gemäßigten Männern gemacht worden ist. Aber wir dürfen unseren kleinbürgerlich vernünftigen Maßstab nicht an diese außerordentlichen Bewegungen legen, welche für unsere Naturen zu riesig sind. Fahren wir fort, die „Moral des Evangeliums“ zu bewundern, unterdrücken wir bei unserem religiösen Unterricht die Chimäre, welche die Seele der Moral war, aber mögen wir nicht glauben, daß man mit einfachen Ideen von individueller Glückseligkeit oder Moral die Welt bewegen könne. Der Gedanke Jesu ging viel tiefer, er war die revolutionärste Idee, welche jemals in einem menschlichen Gehirn ent-

standen ist, er muß in seinem ganzen Zusammenhang und nicht mit zaghaften Lücken dargestellt werden, welche letztere gerade dasjenige vermischen lassen, was ihn für die Wiedergeburt der Menschheit so wirksam gemacht.

Im Grunde genommen ist das Ideal immer ein Utopien. Wenn wir heute den Christus des modernen Bewußtseins, den Erbfürsten, den Richter der neuen Zeit schildern wollen, was thun wir dann? Was Jesus vor 1830 Jahren gethan. Wir setzen für die wirkliche Welt ganz andere Bedingungen voraus, als vorhanden sind; wir schildern einen moralischen Befreier, der ohne Waffen die Fesseln des Regers zerbricht, die Lage des Proletariats verbessert, die unterdrückten Nationen befreit. Dabei vergessen wir nur, daß wir damit die verkehrte Welt voraussetzen: ein verändertes Klima von Virginien oder Congo, Blut und Rache mehrerer Millionen Menschen umgestaltet, unsere socialen Verwickelungen auf eine chimärische Einfachheit zurückgeführt, die politische Ländervertheilung in Europa aus ihrer natürlichen Lage herausgerissen! Die „Reform aller Dinge <sup>1)</sup>“ war nicht schwieriger. Diese neue Erde, dieser neue Himmel, dieses neue Jerusalem, das vom Himmel herabsteigt, der Ruf: „Siehe, ich mache Alles neu <sup>2)</sup>! das Alles sind Züge, die den Reformatoren eigen sind. Immer wird der Gegensatz des Ideals zu der traurigen Wirklichkeit in der Menschheit jene Auflehnung gegen die kalte Vernunft hervorrufen, welche mittelmäßige Geister so lange für Narrheit halten, bis sie eines Tages triumphirt und diejenigen, welche am

---

<sup>1)</sup> Apostelgesch. III, 21.

<sup>2)</sup> Apokalypse XXI, 1, 2, 5.

meisten dagegen gekämpft, die hohe Berechtigung derselben anerkennen.

Es wird Niemandem einfallen, zu leugnen, daß ein Widerspruch besteht zwischen dem Glauben an ein bevorstehendes Ende der Welt und der gewöhnlichen Moral Jesu, welche einem Zustande der Menschheit angepaßt ist, der dem, welcher in der That vorhanden, ziemlich analog ist <sup>1)</sup>. Aber gerade dieser Widerspruch sicherte seinem Werke das Gelingen. Der Glaube an das tausendjährige Reich allein hätte nichts Dauerndes stiften, der bloße Moralist nichts Gewaltiges schaffen können; der Millenarismus gab den Impuls, die Moral sicherte die Zukunft. Auf diese Weise vereinigte das Christenthum die beiden Bedingungen aller großen Erfolge in der Welt: ein revolutionärer Ausgangspunkt und eine gesicherte Lebensfähigkeit.

Was Jesus von den Agitatoren seiner und aller Zeiten unterscheidet, ist sein vollkommener Idealismus. In gewisser Beziehung ist Jesus Anarchist, denn er hat keine Ahnung von bürgerlicher Regierung. Eine solche Regierung scheint ihm ganz einfach ein Mißbrauch. Er spricht in unbestimmten Ausdrücken davon wie ein Mann des Volkes, der keine Idee von Politik hat. Jeder Beamte erscheint ihm als ein natürlicher Feind der Männer Gottes; er verkündet seinen Schülern Konflikte mit der Polizei, ohne nur einen Augenblick daran zu denken, daß man sich

---

1) Die millenarischen Sekten Englands bieten denselben Widerspruch dar, nämlich einen Glauben an das nahe Ende der Welt und dabei doch viel gesunden Menschenverstand im praktischen Leben, ein außerordentliches Verständniß für Handel und Industrie.



dessen zu schämen haben könne<sup>1)</sup>. Aber niemals zeigt er den Gedanken, sich an die Stelle der Machthaber und der Reichen setzen zu wollen. Er will Macht und Reichthum abschaffen, aber nicht sich ihrer bemächtigen; er sagt seinen Schülern Verfolgungen und Qualen voraus<sup>2)</sup>, aber auch nicht ein einziges Mal schimmert der Gedanke an einen bewaffneten Widerstand hindurch. Der Gedanke, daß man durch Leiden und Entsagung allmächtig sei, daß man durch Reinheit des Herzens den Sieg erringe, ist Jesu eigenstes Eigenthum. Jesus ist kein Spiritualist, denn Alles bezweckt bei ihm eine greifbare Verwirklichung, er hat nicht den Begriff einer Trennung der Seele von dem Körper. Aber er ist ein vollendeter Idealist, da die Materie für ihn nur das Zeichen des Gedankens und der lebendige Ausdruck dessen ist, was nicht sichtbar.

Aber an wen sich wenden, auf wen rechnen, um das Reich Gottes zu gründen? Hierüber schwankte Jesu Gedanke niemals. Was in den Augen der Menschen hoch dasteht, ist vor Gottes Augen verwerflich<sup>3)</sup>. Die Gründer des Reiches Gottes werden die Einfältigen sein. Nicht die Reichen, nicht die Doctoren, nicht die Priester, sondern Frauen, Männer aus dem Volke, die Demüthigen, die Gerungenen<sup>4)</sup>. Das große Anzeichen des Messias das ist die „Verkündigung der Botschaft an die Armen“<sup>5)</sup>.

1) Matth. X, 17—18; Luc. XII, 11.

2) Matth. V, 10 u. ff.; X, ganz; Luc. VI, 22 u. ff.; Johann. XV, 18 u. ff.; XVI, 2 u. ff., 20, 33; XVII, 14.

3) Luc. XVI, 15.

4) Matth. V, 3, 10; XVIII, 3; XIX, 14, 23—24; XXI, 31; XXII, 2 u. ff.; Marc. X, 14—15, 23—25; Luc. IV, 18 u. ff.; VI, 20; XVIII, 16, 17, 24—25.

5) Matth. XI, 5.

Die idyllische und milde Natur Jesu behielt hier das Uebergewicht. Eine ungeheure sociale Revolution, in welcher die Stellungen umgekehrt werden, wo Alles, was in dieser Welt Ansehen hat, erniedrigt werden wird, das ist sein Traum. Die Welt wird es nicht glauben, die Welt wird ihn tödten. Aber seine Schüler werden nicht von dieser Welt sein <sup>1)</sup>. Sie werden sein ein kleines Häuflein von Demüthigen und Einfältigen, welches durch seine Demuth selber siegen wird. Das Gefühl, welches aus „weltlich“ den Gegensatz zu „christlich“ gemacht hat, findet in den Gedanken des Meisters seine vollständige Rechtfertigung <sup>2)</sup>.

---

## Achtes Kapitel.

### Jesus zu Capernaum.

Von einer immer mehr und mehr sich geltend machenden Idee ausschließlich eingenommen, fährt Jesus jetzt fort, mit einer Art verhängnißvollen Unbekümmertheit auf dem Wege weiter zu gehen, welchen ihm sein staunenswerthes Genie und die außerordentlichen Umstände, unter denen er lebte, vorgezeichnet hatten. Bis dahin hatte er nur einigen heimlichen Anhängern seine Gedanken mitge-

---

<sup>1)</sup> Johann. XV, 19; XVII, 14, 16.

<sup>2)</sup> Man betrachte besonders das siebzehnte Kapitel des Johannes, welches eine, wenn auch nicht von Jesu wirklich gehaltene, doch richtig empfundene Rede bringt und hier die Durchdrungenheit seiner Jünger von diesem Gefühle zeigt, die ganz sicher von Jesu herrührte.

theilt, jetzt aber wurde sein Lehramt öffentlich und unablässig. Er war etwa dreißig Jahre alt <sup>1)</sup>. Die kleine Schaar von Jübrern, welche ihm zu Johannes dem Täufer gefolgt waren und vielleicht auch etliche Schüler des Letzteren selbst, hatten sich enger mit ihm verbunden <sup>2)</sup>. Mit diesem ersten Kern der Kirche verkündet er kühn gleich nach seiner Rückkunft in Galiläa die „gute Botschaft des Reiches Gottes.“ Dies Reich Gottes sollte kommen und er, Jesus, war der „Sohn des Menschen,“ den Daniel als den göttlichen Vorbereiter der letzten und höchsten Offenbarung vorausgesehen hatte.

Man muß nicht außer Acht lassen, daß nach den jüdischen Ideen, welche der Kunst und der Mythologie abhold waren, die einfache Form des Menschen höher stand als die der Cherubs und der phantastischen Thiere, welche die Phantasie des Volkes, seit sie den Einfluß Assyriens erfahren, als Umgebung der göttlichen Majestät sich dachte. Schon in Ezechiel <sup>3)</sup> hatte das auf dem höchsten Throne sitzende, weit über den Angeheuern des mysteriösen Wagens erhabene Wesen, der große Offenbarer der prophetischen Gesichte, Menschengestalt. Im Buche Daniel naht sich mitten in dem Gesichte der Reiche, welche durch Thiere dargestellt werden, in dem Augenblicke, wo die Sitzung des jüngsten Gerichts beginnt, ein Wesen, ähnlich „dem Sohne des Menschen“, dem Alten der Tage, der ihm das Amt überträgt, die Welt zu richten und sie in Ewigkeit zu beherrschen <sup>4)</sup>. Sohn des Menschen ist in den semitischen

1) Luc. III, 23; Evangel. der Ebionim bei Epiph. Adv. haer. XXX, 13.

2) Johann. I, 37 u. ff.

3) I, 1, 5, 26 u. ff.

4) Dan. VII, 13—14; vgl. VIII, 15; X, 16.

Sprachen, besonders in den aramäischen Dialekten, ein einfaches Synonym für Mensch. Aber diese Hauptstelle des Daniel erregte die Gemüther; das Wort „Sohn des Menschen“ wurde, wenigstens in manchen Schulen <sup>1)</sup>, eine der Bezeichnungen des Messias, der da kommt, die Welt zu richten, und König der neuen Zeit zu sein <sup>2)</sup>. Die Anwendung auf sich, welche Jesus selber machte, war also eine Proclamation seines Messiasthums und die Bestätigung der bevorstehenden Katastrophe, bei der er als Richter fungiren sollte, bekleidet mit Vollmacht, die ihm der Alte der Tage gegeben hatte <sup>3)</sup>.

Der Erfolg des Wortes des neuen Propheten war dieses Mal ein vollkommen durchschlagender. Eine Schaar von Männern und Frauen, alle gekennzeichnet durch denselben Geist jugendlicher Reinheit und naiver Unschuld, hängen ihm an und sagen zu ihm: „Du bist der Messias!“ Da nun der Messias der Sohn Davids sein sollte, so so legte man ihm natürlich diese Bezeichnung bei, welche mit der ersten gleichbedeutend war. Jesus ließ sich dieselbe gern gefallen, obwohl sie ihm doch etwas beschwerlich fiel, da seine Geburt durchaus niedrig war. Persönlich zog

1) Bei Johann. XII, 34 scheinen die Juden den Sinn dieses Wortes nicht zu verstehen.

2) Buch Henoch XLVI, 1, 2, 3; XLVIII, 2, 3; LXII, 9, 14; LXX, 1 (nach Dillmann'scher Abtheilung); Matth. X, 23; XIII, 41; XVI, 27—28; XXIV, 27, 30, 37, 39, 44; XXV, 31; XXVI, 64; Marc. XIII, 26; XIV, 62; Luc. XII, 40; XVII, 24, 26, 30; XXI, 27, 36; XXII, 69; Apostelgesch. VII, 55. Aber die bezeichnendste Stelle ist: Johann. V, 27 im Vergleich mit der Apokal. I, 13; XIV, 14. Der Ausdruck „Sohn des Menschen“ für den Messias findet sich einmal in dem Buche Henoch LXVII, 5.

3) Johann. V, 22, 27.

er den Titel „der Menschensohn“ vor, ein dem Anschein nach demüthiger Ausdruck, der jedoch im engsten Zusammenhange mit den messianischen Hoffnungen war. Durch dieses Wort bezeichnete er stets sich selbst <sup>1)</sup> und zwar der Art, daß es mit dem Pronomen „ich“ synonym war. Aber man redete ihn nicht damit an, ohne Zweifel, weil benannte Bezeichnung ihm erst am Tage seines zukünftigen Erscheinens voll gebührte.

Der Mittelpunkt von Jesu Wirkungskreis war zu dieser Zeit seines Lebens die kleine Stadt Kapharnaum oder Kapernaum, am Ufer des Sees von Genezareth gelegen. Der Name Kapharnaum, rührt von dem Worte „Kaphar“ Dorf her, und scheint einen Flecken nach alter Form im Gegensatz zu den großen in römischem Stile erbauten Städten, wie Tiberias <sup>1)</sup> zu bedeuten. Der Name war übrigens so wenig berühmt, daß Josephus an einer Stelle seiner Schriften <sup>2)</sup> ihn für den Namen eines Brunnens hält, da der Brunnen berühmt war als das dabei liegende Dorf. Gleich Nazareth hatte Kapernaum keine Vergangenheit und keinen Antheil gehabt an dem weltlichen Aufschwunge, welchen die Heroden begünstigt hatten. Jesus empfand viel Vorliebe für diese Stadt und sie wurde ihm fast eine zweite Heimath <sup>4)</sup>. Kurz nach seiner Rückkehr hatte er in Nazareth einen Versuch gemacht, der aber

<sup>1)</sup> Diese Bezeichnung kommt in den Evangelien dreißig Mal vor und stets in den Reden Jesu.

<sup>2)</sup> Allerdings zeigt Tell-Hüm, welches man gewöhnlich mit Kapernaum identifizirt, ziemlich schöne Monumente. Aber abgesehen davon, daß diese Identifizirung zweifelhaft ist, können diese Monumente auch wohl aus dem zweiten und dritten Jahrhundert nach Christo sein.

<sup>3)</sup> B. J. III, 2, 8.

<sup>4)</sup> Matth. IX, 1; Marc. II, 1.

keinen Erfolg hatte <sup>1)</sup>. Nach einer naiven Bemerkung eines seiner Biographen konnte er daselbst keine Wunder thun <sup>2)</sup>. Man kannte seine Familie dort zu gut und da sie sehr wenig angesehen war, so schadete das seiner Autorität. Man konnte sich nicht entschließen, in dem den Sohn Davids zu sehen, dessen Bruder, Schwester und Schwager man täglich sah. Uebrigens ist es bemerkenswerth, daß seine Familie ihm lebhaft entgegentrat und nicht an seine Mission glauben wollte <sup>3)</sup>. Die Nazarenische Bevölkerung zeigte sich noch heftiger und wollte, wie es heißt, ihn tödten, indem sie ihn einen Felsabhang hinabzustürzen beabsichtigte <sup>4)</sup>. Jesus bemerkte witzig, daß dieses Abenteuer ihm mit allen großen Leuten gemein sei und wendete das Sprüchwort an: „Der Prophet gilt nichts in seinem Vaterlande.“

Er ging nach Kapernaum zurück <sup>5)</sup>, fand daselbst eine viel bessere Stimmung und machte von da eine Reihe von Missionsausflügen auf die kleinen Dörfer der Umgebung. Die Bevölkerung dieser schönen und fruchtbaren Gegend versammelt sich fast nie anders als des Sonnabends. Dieser Tag war für die Belehrung bestimmt. Jede Stadt hatte damals ihre Synagoge oder ihren Sitzungsaal. Es war dies ein rechtwinkliger ziemlich kleiner Raum mit einer

---

<sup>1)</sup> Matth. XIII, 54 u. ff.; Marc. VI, 1 u. ff.; Luc. IV, 16 u. ff., 23 u. 24; Johann. IV, 44.

<sup>2)</sup> Marc. VI, 5.

<sup>3)</sup> Matth. XIII, 57; Marc. VI, 4; Johann. VII, 3 u. ff.

<sup>4)</sup> Wahrscheinlich ist damit der Felsfegel gemeint, welcher dicht bei Nazareth oberhalb der jetzigen Maronitentirche liegt, nicht aber der angebliche Fels des Sturzes eine Stunde von Nazareth. S. Robinson II, 335 u. ff.

<sup>5)</sup> Matth. IV, 13; Luc. IV, 31.

Säulenhalle griechischen Stils. Bekanntlich haben die Juden keine eigene Architektur gehabt und mußten sich mit Entlehnungen begnügen. Die Trümmer mehrerer alter Synagogen existiren in Galiläa noch <sup>1)</sup>. Sie sind alle von großen Werkstücken schönen Materials; aber ihr Stil ist in Folge der vielen vegetabilischen Verzierungen, Windungen und Einschnitte, welche die jüdischen Denkmäler kennzeichnen, sehr kleinlich <sup>2)</sup>. Im Innern standen Bänke, ein Katheder für den öffentlichen Vortrag, ein Schrank zur Aufbewahrung der heiligen Rollen <sup>3)</sup>. Diese Gebäude, welche nichts Tempelartiges hatten, waren der Mittelpunkt des jüdischen Lebens; man vereinigte sich daselbst am Sabbath zum Gebete und zur Vorlesung des Gesetzes und der Propheten. Da der Judaismus außerhalb Jerusalems keine eigentliche Geistlichkeit hatte, so stand der erste Beste auf, las die betreffenden Stellen für diesen Tag (*parascha* und *haphtara*)

---

1) In Tell-Hüm, Trbid (Arbela), Metron (Mero), Tisf (Gistala), Kasfun, Nabartein und zwei in Refr-Bereim.

2) Ich wage mich über das Alter dieser Monumente noch nicht auszusprechen und mag ebenso wenig versichern, daß Jesus in einem derselben gelehrt. Welches Interesse würde in einem solchen Falle die Synagoge von Tell-Hüm haben! Die große Synagoge von Refr-Bereim scheint mir die älteste von allen zu sein. Der Styl derselben ist ziemlich rein. Die von Kasfun hat eine griechische Inschrift aus der Zeit des Septimius Severus. Die große Wichtigkeit, welche der Judaismus nach den Römerkriegen bekam, läßt vermuthen, daß mehrere dieser Gebäude nicht höher hinaufreichen, als bis zum dritten Jahrhundert, eine Epoche, wo Tiberias eine Art Hauptstadt des Judenthums wird.

3) II. Gera VII, 4; Matth. XXIII, 6; Epist. Jak. II, 3; Mischna, Megilla III, 1; Rosch hasschana IV, 7 u. s. w. Man lese die merkwürdige Beschreibung der Synagoge von Alexandrien im Talm. von Babylon, Sukka 51, 6.

vor und fügte einen Midrasch oder persönlichen Commentar hinzu, in welchem er seine eigenen Ideen wiedergab <sup>1)</sup>. Das war der Ursprung der „Homelien“, deren vollendetes Muster wir in den kleinen Abhandlungen des Philo finden. Es war gestattet, dem Leser Fragen zu stellen und ihm Einwendungen zu machen; auf diese Weise arbeitete die Vereinigung bald in eine freie Versammlung aus. Es gab einen Vorsitzenden <sup>2)</sup>, Älteste <sup>3)</sup>, einen Hazzan oder angestellten Vorleser <sup>4)</sup>, Boten <sup>5)</sup>, eine Art von Schriftführern, welche die Correspondenz einer Synagoge mit der andern unterhielten, einen Schammaß oder Sakristan <sup>6)</sup>. Die Synagogen waren in Wahrheit kleine unabhängige Republiken und hatten eine ausgedehnte Gerichtsbarkeit. Wie alle municipialen Körperschaften bis zu einer späteren Zeit der römischen Herrschaft stellten sie Ehrendecree <sup>7)</sup> aus, stimmten über Beschlüsse ab, welche für die Gemeinde

---

1) Philo, Citat bei Eusebius, Praep. evang. VIII, 7 und Quod omnis probus liber §. 12; Luc. IV, 16; Apostelgesch. XIII, 15; XV, 21; Mischna, Megilla III, 4 u. ff.

2) Ἀρχισυνάγωγος.

3) Πρεσβύτερος.

4) Ὑπηρέτης.

5) Ἀπόστολοι oder ἄγγελοι.

6) Διάκονος. Marc. V, 22, 35 u. ff.; Luc. IV, 20; VII, 3; VIII, 41, 49; XIII, 14; Apostelgesch. XIII, 15; XVIII, 8, 17; Apostol. II, 1; Mischna, Joma VII, 1; Rosch hasschana IV, 9; Talm. von Jerus. Sanhedrin I, 7; Epiph. Adv. haer. XXX, 4, 11.

7) Inschrift der Berenice im Corp. inser. graeco. Nr. 5361; Inschrift von Kasjun in der Mission de Phénice. Buch IV (unter der Presse).



Gesetzskraft hatten, verurtheilten zu körperlichen Strafen, deren Vollstrecker gewöhnlich der Hazzan war <sup>1)</sup>.

Bei der außerordentlichen Geistesregsamkeit, welche den Juden charakterisirt, konnte eine solche Einrichtung trotz der Willkür und Härte, mit welcher sie gehandhabt wurde, nicht ermangeln, zu sehr lebhaften Erörterungen Anlaß zu geben. Den Synagogen ist es auch zu danken, daß das Judenthum durch achtzehn Jahrhunderte der Verfolgung hindurch sich unverlezt erhalten konnte. Diese Synagogen waren kleine Welten für sich, wo der nationale Geist sich stärkte und die den inneren Kämpfen stets ein bereitets Feld boten. Es wurde dort eine ungeheure Summe von Leidenschaft consumirt. Die Streitigkeiten um den Voratz waren sehr lebhaft. Einen Ehrenstuhl in der ersten Reihe zu haben, war die Belohnung einer hohen Frömmigkeit oder der Vorzug des Reichthums, um den man ihn am meisten beneidete <sup>2)</sup>. Andererseits gab die Freiheit, die sich Jedermann nehmen konnte, sich als Vorleser hinzustellen und den heiligen Text zu commentiren, außerordentlich leicht Gelegenheit, Neuerungen zu verbreiten. Das war eine sehr große Macht für Jesus und das gewöhnliche Mittel, welches er anwendete, um für die Lehre seiner Doctrin ein Feld zu finden <sup>3)</sup>. Er trat in die Synagoge und stand auf, um zu lesen; der

---

<sup>1)</sup> Matth. X, 25; X, 17; XXIII, 34; Marc. XIII, 9; Luc. XII, 11; XXI, 12; Apostelgesch. XXII, 19; XXXI, 11; II. Kor. XI 14; Mischna, Maccoth III, 12; Talmud von Babylon, Megilla 7b; Eptph. Adv. haer. XXX, 11.

<sup>2)</sup> Matth. XXIII, 6; Epist. Jak. II, 3; Talm. von Babylon, Sukka 51b.

<sup>3)</sup> Matth. IV, 23; IX, 35; Marc. I, 21, 39; VI, 2; Luc. IV, 15, 16, 31, 44; XIII, 10; Johann. XVIII, 20.

Haggan reichte ihm das Buch, er entrollte es, las die Parascha oder Haphtara des Tages und nahm bei dieser Lesung Gelegenheit, seine Gedanken über die Texte zu entwickeln <sup>1)</sup>. Da es wenig Phariseer in Galiläa gab, so nahm die Discussion gegen ihn nicht jenen Grad von Lehaftigkeit und Erbitterung an, der in Jerusalem ihn schon bei seinem ersten Auftreten gehemmt haben würde. Die guten Galiläer hatten niemals eine Beredsamkeit gehört, welche ihrer frohen Charakterfärbung mehr zusagte <sup>2)</sup>. Man bewunderte ihn, huldigte ihm, fand, daß er schön spreche, daß seine Gründe überzeugend seien. Die gewichtigsten Einwände beseitigte er mit Sicherheit, der Zauber seines Wortes und seiner Person nahm die noch frischen Gemüther, welche von der Pedanterie der Doctoren noch nicht ausgedorrt waren, gefangen.

So wuchs die Autorität des jungen Rabbi von Tag zu Tage und je mehr man an ihn glaubte, je mehr hatte er auch Vertrauen zu sich selbst. Seine Wirksamkeit bewegte sich nur in kleinem Kreise. Sie beschränkte sich auf das Becken des Sees von Tiberias und selbst da hatte er noch eine bevorzugte Gegend. Der See ist fünf oder sechs Stunden lang bei vier Stunden Breite; obwohl er die Form eines regelmäßigen Ovals hat, bildet er von Tiberias ab bis zur Mündung des Jordan eine Art Busen, dessen Krümmung etwa drei Stunden lang ist. Das war das Feld, wo der Samen des Wortes Jesu den Boden bereit fand. Wir wollen diese Gegend Schritt für Schritt durchwandern und die Decke von

1) Luc. IV, 16 u. ff.; vgl. Mischna, Joma VII, 1.

2) Matth. XII, 28; XIII, 54; Marc. I, 22; VI, 1; Luc. IX, 22, 32.

Debigkeit und Trauer von ihr abheben, welche der Dämon des Islam über sie geworfen.

Gehen wir von Liberiaß aus, so finden wir abschüssige Felsen, einen Berg, der sich ins Meer zu stürzen scheint. Dann öffnen sich die Berge, eine Ebene (el Queir) dehnt sich fast auf gleichem Niveau mit dem See hin. Sie prangt in köstlichem Grün und wird vielfach von reichlichen Wassern durchzogen, welche zum Theil aus einem großen runden Becken von alterthümlicher Form (Ain-Medawara) fließen. Am anderen Ende der Ebene, wenn man stets dem Meere folgt, findet man die Stelle einer Stadt (Rhan-Minjah), sehr schöne Gewässer (Ain-et-Tin) einen hübschen schmalen und tief in den Fels gehauenen Weg, welchen Jesus gewiß sehr häufig eingeschlagen und der die Verbindung zwischen der Ebene von Genezareth und dem nördlichen Einschnitt des See's unterhält. Eine Viertelstunde von dort kommt man über einen kleinen Fluß mit Salzwasser (Ain-Tabiga), der aus mehreren breiten Quellen dicht am See entspringt und sich in das dichte Grün hineinwirft. Endlich eine halbe Stunde weiterhin findet man an dem öden Abhange, welcher sich von Ain-Tabiga bis zur Mündung des Jordan erstreckt, einige Hütten und ein Gewirr von Ruinen ziemlich monumentaler Art, welche Tel-Hüm genannt werden.

Fünf kleine Städte, welche ewig so viel wie Athen und Rom genannt sein werden, waren zu Jesu Zeit in dem Raume vertheilt, welcher zwischen dem Dorfe Medjdel bis Tel-Hüm liegt. Von diesen Städten: Magbala, Kaper-naum, Dalmanutha, Bethsais, Chorazin <sup>1)</sup> läßt bloß die

---

<sup>1)</sup> Das antike Kinnereth war verschwunden, oder hatte den Namen verändert.

erste sich heute mit Gewißheit auffinden. Das häßliche Dorf Medjdel hat jedenfalls den Namen und den Platz des Fleckens behalten, welcher Jesu seine treueste Freundin gab <sup>1)</sup>. Dalmanutha lag wahrscheinlich nicht weit davon <sup>2)</sup>. Es ist nicht unmöglich, daß Chorazin ein wenig weiter nach der Landschaft hin gelegen hat, welche den Norden bildet <sup>3)</sup>. Was Bethsais und Kapernaum anbetrifft, so setzt man sie auf gutes Glück hin nach Tell-Hüm, Min-et-Tin, nach Khan-Minseh, Min-Medawara <sup>4)</sup>. Es scheint, als ob in Bezug auf Geographie sowohl wie auf Geschichte absichtlich die Spuren des großen Stifter's hätten verborgen bleiben sollen; denn es steht sehr zu

1) Man weiß, daß diese Stadt sehr nahe bei Tiberias lag. Talmud von Jerusalem, Maasaroth III, 1; Schebiit IX, 1; Erubin V, 7.

2) Marc. VIII, 10. Vgl. Matth. XV, 39.

3) An der Stelle des jetzt Khorazi oder Bir-Kerazeh genannten Fleckens oberhalb Tell-Hüm.

4) Die alte Hypothese, welche Tell-Hüm für Kapernaum hält, findet, obwohl man sie seit einigen Jahren hart angegriffen hat, doch noch viele Vertheidiger. Das beste Argument, das man noch etwa zu Gunsten dieser Annahme anführen kann, ist der Name Tell-Hüm. Tell tritt in dem Namen vieler Dörfer auf und kann wohl an die Stelle von Kaphar getreten sein. Andererseits ist es unmöglich, in der Nähe von Tell-Hüm einen Brunnen aufzufinden, der dem von Josephus erwähnten entspräche (B. J. III, x, 8). Dieser Brunnen Kapharnaum scheint eher Min-Medawara sein zu können: aber Min-Medawara liegt eine halbe Stunde vom See, während Kapernaum eine Fischerstadt hart am Ufer des Meeres war (Matth. IV, 13; Johann. VI, 17). Für Bethsais sind die Schwierigkeiten noch weit größer; denn die allgemein gebräuchliche Annahme von zwei Bethsais, eines am westlichen, das andere am östlichen Ufer des See's und beide nur zwei oder drei Stunden von einander entfernt, hat doch einen sehr sonderbaren Anstrich.

bezweifeln, ob auf diesem ganz und gar zerstörten Boden es jemals möglich sein wird, die Orte festzustellen, wo die Menschheit gerne die Spuren seines Fußes verehren würde.

Der See, der Horizont, das Gebüsch, die Blumen, das ist also Alles, was uns von dem kleinen Bezirke bleibt, in dem Jesus sein göttliches Werk gründete. Die Bäume sind gänzlich verschwunden. In diesem Lande, wo die Vegetation einst so glänzend war, daß Iosephus sie wie ein Wunder betrachtete, weil die Natur hier, wie er sagt, die Pflanzen der kalten Länder mit den Produkten der heißen Zone und den Bäumen des gemäßigten Klimas, welche das ganze Jahr mit Blüthen und Früchten bedeckt sind, neben einander hervorgebracht hat <sup>1)</sup>, in diesem Lande muß man Tages vorher einen Ort berechnen, wo man am andern Tage ein wenig Schatten bei seiner Mahlzeit findet. Der See ist bde geworden. Eine einzige Barke, noch dazu im erbärmlichsten Zustande, durchschneidet dies einst so lebhaft und freundliche Wasser. Das Wasser aber selbst ist stets beweglich und durchsichtig <sup>2)</sup>. Das Ufer, von Felsen oder Vorsprüngen gebildet, hat den Charakter des Ufers eines kleinen Meeres, nicht eines Weihers, wie die Ufer des See's Hüleh. Er ist hübsch, reinlich, ohne Schlamm und stets an demselben Ort von derselben Bewegung des Wassers gepeitscht. Kleine mit Lorbeerrosen, Tamarinden und dornigen Raperbäumen bedeckte Vorgebirge springen in den See hinein und besonders an zwei Orten, bei Tarichäa und am

---

<sup>1)</sup> B. J. III, x, 8.

<sup>2)</sup> B. J. III, x, 7; Jacob von Bitri in *Gesta Dei per Francos*. I, 1075.

Ufer der Ebene von Genesareth giebt es entzückende Rasenplätze, wo die Wasser sich unter Blumen verlaufen. Der Bach Ain-Tabiga macht einen leichten Schaum, der hübsche Muscheln auswirft. Schaaren von Schwimmbögel bedecken den See. Der Horizont ist von blendendem Scheine, die tiefblauen Wasser, welche zwischen den glühenden Felsen eingeschlossen sind, scheinen, wenn man sie oben von den Bergen Safeds herab ansieht, in einer goldenen Schale zu ruhen. Im Norden zeichnen die schneebedeckten Gipfel des Hermon sich in weißen Linien am Himmel ab; im Westen befinden sich die wellenförmigen Hochebenen von Golonitis und Peräa; ganz kahl und von dem Sonnenbrand wie mit einer Atmosphäre von Sammet umkleidet, bilden sie einen compacten Berg, oder besser gesagt, eine sehr hohe Terrasse, welche von Caesarea Philippi sich nach dem Süden hin verläuft.

Die Hitze an den Ufern ist jetzt sehr drückend. Der See nimmt ein Niveau ein, das zweihundert Meter tiefer ist, als das des Mittelländischen Meeres <sup>1)</sup>, und bietet also eine Aehnlichkeit mit dem todtten Meere <sup>2)</sup>. Ein reichlicher Pflanzenwuchs mäßigte damals diese übertriebene Hitze; nur auf diese Weise läßt sich begreifen, wie ein Glutofen — denn das ist das Becken des Sees vom Monat Mai an, — jemals hat der Schauplatz so wunderbarer Thätigkeit sein können. Josephus findet die Gegend übrigens sehr gemäßig <sup>3)</sup>. Ohne Zweifel hat also,

---

<sup>1)</sup> Nach der Schätzung des Capitän Lynch (Ritter's Erdkunde XV, 1. Theil, p. XX). Dieselbe stimmt mit der des Herrn von Bertou (Bulletin de la soc. de géogr. 2. Série, XII, p. 146) ungefähr überein.

<sup>2)</sup> Die Vertiefung des todtten Meeres beträgt das Doppelte.

<sup>3)</sup> B. J. III, x, 7 u. 8.

wie bei der Campagna von Rom, auch hier eine durch historische Ursachen herbeigeführte Aenderung des Klimas stattgefunden. Der Islam und besonders die mohamedanische Reaction gegen die Kreuzzüge haben die Lieblingsgegend Jesu wie mit einem Todeshauche versengt. Der schöne Boden von Genesareth konnte es nicht ahnen, daß hinter der Stirn dieses friedlich Dahinwandelnden seine Geschichte bestimmt wurden. Ein gefährlicher Landsmann, wurde Jesus für das Land verhängnißvoll, welches die Verderben bringende Ehre hatte, ihn zu tragen. Für Alle ein Gegenstand der Liebe oder des Hasses geworden, von zwei nebenbuhlerischen Fanatismen gierig erstrebt, sollte Galiläa in Austausch für seinen Ruhm zur Wüste werden. Aber wer wollte sagen, daß Jesus glücklicher gewesen sein würde, wenn er ein volles Menschenalter unbekannt in seinem Dorfe gelebt hätte? Und wer dachte heute an jene undankbaren Nazarener, wenn nicht einer ihrer Landsleute, auf die Gefahr hin, die Existenz ihres Städtchens zu vernichten, seinen Vater gefunden und sich als den Sohn Gottes proclamirt hätte?

Vier oder fünf große Dörfer, nur halbe Stunden weit von einander entfernt, das ist zu der Zeit, bei welcher wir stehen, die kleine Welt Jesu. Er scheint niemals nach Tiberias selbst hinein gekommen zu sein; dies war eine durchaus profane, zum großen Theil mit Heiden bevölkerte Stadt, in welcher Antipater gewöhnlich residirte <sup>1)</sup>. Bisweilen indeß ging Jesus doch über seine Lieblingsgegend hinaus. So zum Beispiel fuhr er mit der Barke auf das östliche Ufer nach Gergesa <sup>2)</sup>. Im Norden steht

<sup>1)</sup> Jos. Ant. XVIII, II, 3; Vita, 12, 13, 64.

<sup>2)</sup> Ich schließe mich der Meinung des Herrn Thompson an, (The Land and the Book, II, 34 u. ff.), nach welcher das

man ihn in Paneas oder Caesarea Philippi <sup>1)</sup> am Fuße des Hermon. Einmal endlich macht er einen Ausflug nach Tyrus und Sidon <sup>2)</sup>, ein Land, das damals außerordentlich in Blüthe stand. In diesen Gegenden war er mitten im Heidenthum <sup>3)</sup>. In Cäsarea sah er die berühmte Grotte des Panium, wo man die Quelle des Jordans vermuthete, und welcher der Volksglaube einen durchaus sagenhaften Charakter gab <sup>4)</sup>. Er konnte den Marmortempel bewundern, welchen Herodes daselbst zu Ehren des Augustus <sup>5)</sup> hatte errichten lassen, er stand wohl auch vor den vielen Votivstatuen, dem Pan, den Nymphen, dem Echo der Grotte gewidmet, die zu jener Zeit von frommen

Gergesa des Matthäus (VIII, 28) identisch mit der Cananäischen Stadt Gergasch (Gen. X, 16; XV, 21; Deuter. VII, 1; Josua XIV, 11) die Stelle war, die jetzt Kersa oder Gersa genannt wird, auf dem östlichen Ufer, beinahe Magbala gegenüber. Markus (V, 1) und Lucas (VIII, 26) nennt Gadara oder Gerasa anstatt Gergesa. Gerasa ist eine unmögliche Lesart, da wir von den Evangelisten erfahren, daß die Stadt Galiläa gegenüber am See gelegen habe. In Bezug auf Gadara, heute Dim-Kais, eine und eine halbe Stunde vom See und vom Jordan, passen die von Markus und Lukas angegebenen Umstände nicht. Es läßt sich übrigens denken, daß aus Gergesa leicht Gerasa geworden ist, weil der letztere Name bekannter war; da aber die topographische Lage dieser Orte mit den Verhältnissen im Widerspruche stand, so mag man wohl Gadara daraus gemacht haben. Vgl. Origenes Comment. in Joann. VI, 24; X, 10; Euseb. u. St. Hieronym. De situ et nomin. loc. hebr. bei den Worten Γεργεσά, Γεργασεί.

<sup>1)</sup> Matth. XVI, 13; Mark. VIII, 27.

<sup>2)</sup> Matth. XV, 21; Marc. VII, 24, 31.

<sup>3)</sup> Jos. Vita 13.

<sup>4)</sup> Jos. Ant. XV, x, 3; B. J. I, xxi, 3; III, x, 7; Benjamin von Tudela, p. 46, edit. Asher.

<sup>5)</sup> Jos. Ant. XV, x, 3.



Leuten gestiftet waren <sup>1)</sup>). Ein ephemeristischer Jude, gewohnt, die fremden Götter für vergötterte Menschen oder für Dämonen anzusehen, mußte alle diese bildlichen Darstellungen für Gößenbilder halten. Die Reize der Naturculten, welche die empfänglicheren Nagen entzückten, ließen ihn ganz kalt. Er hatte wahrscheinlich keine Kenntniß von dem, was das alte Heiligthum von Melkarth in Tyrus etwa noch an Ueberresten von einem alten Glauben enthalten mochte, der dem der Juden mehr oder minder analog war <sup>2)</sup>).

Das Heidenthum, welches in Phönizien auf jedem Hügel einen Tempel errichtet und einen heiligen Hain angelegt, der ganze Anblick der großen Geschäftsthätigkeit und weltlichen Reichthums mochten ihm nicht gefallen haben <sup>3)</sup>). Der Monotheismus benimmt die Fähigkeit, die heidnischen Religionen begreifen zu können; der Muselman, der in Länder der Vielgötterei verschlagen wird, scheint gar keine Augen dafür zu haben. Auf diesen Reisen lernte Jesus gewiß Nichts. Er kehrte stets zu seinem lieben Ufer von Genesareth zurück. Dort war der Mittelpunkt seiner Gedanken; dort fand er Glauben und Liebe.

---

<sup>1)</sup> Corpus inscr. gr. Nr. 4537, 4538, 4538b, 4539.

<sup>2)</sup> Lucianus (ut fortur), De Dea syria, 3.

<sup>3)</sup> Die Spuren der reichen heidnischen Civilisation dieser Zeit bedecken heute noch den ganzen Beled-Bescharrah und besonders die Berge, welche den Kern des weißen Vorgebirges und das Cap Nafura bilden.

---

## Neuntes Kapitel.

### Die Jünger Jesu.

In diesem irdischen Paradiese, welches die großen Umwälzungen der Geschichte noch fast gar nicht berührt hatten, lebte eine Bevölkerung, die mit dem Lande in vollständiger Harmonie sich befand, thätig, redlich, voll Lebenslust und zarter Empfindung. Der See Tiberias ist einer der fischreichsten Seen der Welt <sup>1)</sup>; es wurde denn auch, besonders in Bethsaida, Kapernaum, mit großem Erfolge Fischerei betrieben, was eine gewisse Wohlhabenheit zur Folge hatte. Diese Fischerfamilien bildeten eine sanfte und friedliche Gesellschaft, und hingen durch Bande der Verwandtschaft mit dem ganzen von uns oben beschriebenen Seebezirk zusammen. Ihre wenig von Geschäften in Anspruch genommene Thätigkeit ließ ihrer Phantasie freies Spiel. Die Ideen von dem Reiche Gottes fanden deshalb bei den kleinen Gruppen dieser guten Leute mehr Glauben als anderswo. Nichts, was in griechischem oder römischem Sinne Civilisation genannt werden kann, war zu ihnen gedrungen. Sie hatten nicht unseren germanischen und keltischen Ernst, aber obwohl bei ihnen häufig die Güte etwas oberflächlich und ohne tieferen Halt war, besaßen sie doch friedliche Sitten und etwas Intelligentes und Zartes in ihrem Wesen. Man kann sie sich ähnlich vorstellen wie die besseren Bevöl-

---

<sup>1)</sup> Matth. IV, 18; Luc. V, 44 u. ff.; Johann. I, 44; XXI, 1 u. ff.; Jos. B. J. III, x, 7; Jacob von Vitri in *Gesta Dei per Francos*, I, p. 1075.

ferungen des Libanon, aber mit der Gabe, welche diese nicht haben, große Männer hervorzubringen.

Dort nun fand Jesus seine eigentliche Familie. Er ließ sich als einer der ihrigen bei ihnen nieder, Kapernaum wurde „seine Stadt 1)“ und in dieser ihn anbetenden Umgebung vergaß er seine ihn anzweifelnden Brüder, das undankbare Nazareth mit seiner spöttischen Ungläubigkeit. Besonders ein Haus gewährte ihm ein angenehmes Asyl und ergebene Schüler. Es war das die Wohnung zweier Brüder, Söhne eines gewissen Jonas, der zu der Zeit, wo Jesus am Ufer des See's sich niederließ, wahrscheinlich schon todt war. Diese beiden Brüder waren Simon, zubenannt Kephas oder Petrus, und Andreas. In Bethsais 2) geboren, waren sie zu Kapernaum ansäßig, als Jesus seine Laufbahn begann. Petrus war verheirathet und hatte Kinder, seine Schwiegermutter wohnte bei ihm 3). Jesus liebte dieses Haus und wohnte gewöhnlich da 4). Andreas scheint ursprünglich ein Schüler Johannis des Täufers gewesen zu sein und vielleicht hatte Jesus ihn an den Ufern des Jordan kennen gelernt 5). Die beiden Brüder setzten, selbst zu der Zeit, wo, wie es scheint, sie am meisten mit ihrem Meister beschäftigt waren, ihr Gewerbe als Fischer fort 6). Jesus, der Wortspielen

1) Matth. IX, 1; Marc. II, 1--2.

2) Johann. I, 44.

3) Matth. VIII, 14; Marc. I, 30; Luc. IV, 38; I. Kor. IX, 5; I. Petr. V, 13; Clem. Alex. Strom. III, 6; VII, 11; Pseudo-Clem. Recogn. VII, 25; Euseb. Hist. eccl. III, 30.

4) Matth. VIII, 14; XVII, 24; Marc. I, 29—31; Luc. IV, 38.

5) Johann. I, 40 u. ff.

6) Matth. IV, 18; Marc. I, 16; Luc. V, 3; Johann. XXI, 3.

nicht abgeneigt war, sagte, er wolle sie zu Menschenfischern machen <sup>1)</sup>. Allerdings hatte er unter seinen Schülern keinen, der treuer an ihm gehangen hätte.

Eine andere Familie, die des Zabbia oder Zebedäus <sup>2)</sup>, eines wohlhabenden Fischers und Besitzers mehrerer Barken, ließ Jesu eine eben so entgegenkommende Aufnahme angedeihen. Zebedäus hatte zwei Söhne: Jacob, welcher der Ältere war, und einen jüngeren, Johannes, welcher später in der Geschichte des wachsenden Christenthums eine so entscheidende Rolle spielen sollte. Alle beide waren eifrige Jünger. Salome, die Frau des Zebedäus, war Jesu auch sehr zugethan und folgte ihm bis an sein Lebensende <sup>3)</sup>.

Besonders die Frauen hingen sehr an ihm. Er hatte gegen sie jenes rücksichtsvolle Benehmen, welches zwischen den beiden Geschlechtern eine sehr angenehme Uebereinstimmung der Gedanken möglich macht. Die Trennung der Männer von den Frauen, welche bei den semitischen Völkern jede Entwicklung des Zartgefühls verhindert hat, war ohne Zweifel damals wie noch heutzutage lange nicht so streng auf dem Lande und in den Dörfern, als in den großen Städten. Drei oder vier ergebene Galiläerinnen begleiteten den jungen Meister beständig und machten sich das Vergnügen, ihn hören und Sorge für ihn tragen zu dürfen, streitig <sup>4)</sup>. Sie brachten in die neue Sekte ein Element der Begeisterung und des Wunderbaren hinein, dessen Wichtigkeit man schon damals

<sup>1)</sup> Matth. IV, 19; Marc. I, 16; Luc. V, 10.

<sup>2)</sup> Marc. I, 20; Luc. V, 10; VIII, 3; Johann. XIX, 27.

<sup>3)</sup> Matth. XXVII, 56; Marc. XV, 40; XVI, 1.

<sup>4)</sup> Matth. XXVII, 55—56; Marc. XV, 40—41; Luc. VII, 2—3; XXIII, 49.

fühlte. Eine von ihnen, Maria von Magdala, welche den Namen ihres armseligen Fleckens so weltberühmt gemacht hat, scheint eine sehr überspannte Person gewesen zu sein. Nach der Ausdrucksweise des Landes war sie von sieben Teufeln besessen gewesen <sup>1)</sup>; d. h. sie war von (für die damalige Zeit unerklärlichen) Nervenkrankheiten befallen. Jesus vermochte durch seine reine und milde Schönheit diese Organisation zu beruhigen. Die Magdalena war ihm bis zu Golgatha treu und an dem zweiten Tage nach seinem Tode spielte sie die bedeutendste Rolle; denn sie war das Hauptorgan, durch welches, wie wir später sehen werden, der Glaube an die Auferstehung Wurzel faßte. Johanna, die Frau des Chusa, eines der Hausmeister des Antipater, Susanna und andere unbekannt gebliebene folgten ihm stets und bedienten ihn <sup>2)</sup>. Einige derselben waren reich und brachten durch ihr Vermögen den jungen Propheten in die Lage, sein bis dahin ausgeübtes Gewerbe aufgeben zu können <sup>3)</sup>.

Ferner begleiteten ihn und erkannten ihn als ihren Lehrer an noch mehrere: ein gewisser Philippus aus Bethsaïd, Nathaniel, Sohn des Tolmai oder Ptolomäus, aus Gana, vielleicht ein Schüler der ersten Epoche <sup>4)</sup>; Matthäus, wahrscheinlich derselbe, welcher der Xenophon des werdenden Christenthums wurde. Er war Zöllner gewesen und als solcher verstand er wahrscheinlich den

---

<sup>1)</sup> Marc. XVI, 9; Luc. VIII, 2; vergl. Tobias III, 8; VI, 14.

<sup>2)</sup> Luc. VIII, 3; XXIV, 10.

<sup>3)</sup> Luc. VIII, 3.

<sup>4)</sup> Johann. I, 44 u. ff.; XXI, 2. Ich neige mich zu der Annahme, daß dieser Nathaniel identisch ist mit dem Apostel, welcher in den Verzeichnissen Bar-Tholome genannt wird.

Griffel besser zu führen, als die andern. Vielleicht kam er schon damals auf den Gedanken, jene Logia <sup>1)</sup> niederzuschreiben, welche die Grundlage dessen sind, was wir von Jesu Lehren wissen. Man nennt unter den Schülern auch Thomas oder Didymos <sup>2)</sup>, der zwar mitunter zweifelte, aber doch ein Mensch von Herz und edelmüthigem Charakter gewesen zu sein scheint <sup>3)</sup>; ein Lebbaüs oder Laddäus; ein Simon der Eiferer <sup>4)</sup>, vielleicht ein Schüler Juda des Galoniten, der Partei der Kenaïm angehörig, welche damals entstanden war und später in den jüdischen Volksbewegungen eine so große Rolle spielen sollte; endlich Judas, der Sohn des Simon aus der Stadt Kerioth, welcher in dieser treuen Schaar eine Ausnahme machte und eine so schreckliche Verüchtigkeit erwarb. Er war der einzige, der nicht Galiläer war; Kerioth war eine Stadt im äußersten Süden des Stammes Juda <sup>5)</sup> eine Tagereise von Hebron.

Wir haben schon gesehen, daß seine Familie ihm nicht sehr geneigt war <sup>6)</sup>. Indessen traten von jetzt ab Jakobus und Judas, seine Vettern durch Marie Kleophas, in die Schaar seiner Jünger ein und Marie Kleophas selber war unter denen, welche ihn nach dem Galvarien-

---

1) Papias bei Euseb. Hist. eccl. III, 39.

2) Dieser Name ist nur die griechische Uebersetzung des ersteren.

3) Johann. XI, 16; XX, 24 u. ff.

4) Matth. X, 4; Marc. III, 18; Luc. VI, 15; Apostelgeschichte I, 13; Evangel. der Ebionim bei Epiphän. Adv. haer. XXX, 13.

5) Heute Kurjetein oder Kereitein.

6) Die Stelle bei Johann. XIV, 25—27 läßt vermuthen, daß zu keiner Zeit seines öffentlichen Lebens Jesu Brüder sich ihm genähert haben.

berge geleiteten <sup>1)</sup>. Um diese Zeit sah man seine Mutter nicht in seiner Nähe. Erst nach dem Tode Jesu erhält dieselbe große Bedeutung <sup>2)</sup> und seine Schüler suchen sich ihr werth zu machen <sup>3)</sup>. Auch da erst bilden die Mitglieder der Familie des Gründers unter dem Titel „Brüder des Herrn“ eine einflußreiche Gruppe, welche lange Zeit an der Spitze der Kirche von Jerusalem stand und nach der Einnahme der Stadt nach Batanea flüchtete <sup>4)</sup>. Bloss die einfache Thatsache, daß man ihm nahe gestanden, wurde ein entscheidender Vorzug, gerade wie nach Mohamets Tode die Frauen und Töchter des Propheten, welche bei seinen Lebzeiten gar keine Wichtigkeit hatten, große Autoritäten wurden.

Unter dieser Menge von Freunden hatte Jesus offenbar Lieblinge, die eine Art von engerem Kreise bildeten. Die beiden Söhne des Zebedäus Jakobus und Johannes scheinen dabei die erste Stelle eingenommen zu haben. Sie waren voll Feuer und Leidenschaft. Jesus gab ihnen den Namen „Kinder des Donners“ wegen ihres übertriebenen Eifers, der, wenn er den Blitz in seiner Gewalt gehabt hätte, nur zu oft Gebrauch davon gemacht haben würde <sup>5)</sup>. Besonders scheint Johannes mit Jesu in einer Art von Vertraulichkeit gelebt zu haben. Vielleicht aber auch hat dieser Jünger, der später seine Erinnerungen in einer Weise niederschrieb, bei der das persönliche Interesse

---

<sup>1)</sup> Matth. XXVII, 56; Marc. XV, 40; Johann. XIX, 25.

<sup>2)</sup> Apostelgesch. I, 14. Vgl. Luc. I, 28; II, 35. Diese Stellen zeigen schon eine große Ehrfurcht vor Maria.

<sup>3)</sup> Johann XIX, 25 u. ff.

<sup>4)</sup> Julius Africanus bei Euseb. H. E. 1, 7.

<sup>5)</sup> Marc. III, 17; IX, 37 u. ff.; X, 35 u. ff.; Luc. IX, 49 u. ff., 54 u. ff.

ich nicht genug verleugnet, die Herzensliebe, die sein Lehrer zu ihm hegte, etwas übertrieben <sup>1)</sup>. Am bezeichnendsten ist es, daß bei den synoptischen Evangelien Simon barjona, Jakob, der Sohn des Zebedäus, und Johannes, ein Bruder, eine Art vertrauten Rath bilden, den Jesus zu gewissen Momenten zusammen beruft, wo er der Intelligenz und dem Glauben der Anderen mißtraute <sup>2)</sup>. Uebrigens scheint es, daß alle drei in ihrem Gewerbe als jüdischer Handelsgesellschafter waren <sup>3)</sup>. Die Neigung Jesu zu Petrus war tief. Der Charakter dieses Letzteren, grade, offen, gleich der ersten Bewegung folgend, gefiel Jesu, er bisweilen über diese entschlossenen Manieren lächelte. Petrus, der sehr wenig Mystiker war, theilte dem Meister seine nativen Zweifel, seine Abneigungen, seine menschlichen Schwächen <sup>4)</sup> mit und zwar mit einer redlichen Offenheit, welche an die Joinvilles gegen Ludwig den Heiligen erinnert. Jesus berichtigte ihn in freundschaftlicher Weise voller Vertrauen und Achtung. Was Johannes anbetrifft, so muß seine Jugend <sup>5)</sup> seine ausgezeichnete

<sup>1)</sup> Johann. XIII, 23; XVIII, 15 u. ff.; XIX, 26—27; IX, 2, 4; XXI, 7, 20 u. ff.

<sup>2)</sup> Matth. XVII, 1; XXVI, 37; Marc. V, 37; IX, 1; III, 3; XIV, 33; Luc. IX, 28. — Die Idee, daß Jesus diesen drei Jüngern eine Gnose oder geheime Lehre mitgetheilt habe, war schon sehr früh verbreitet. Sonderbar ist es, daß Johannes in seinem Evangelium nicht ein einziges Mal seines Bruders Jacobus Erwähnung thut.

<sup>3)</sup> Matth. IV, 18—22; Luc. V, 10; Johann. XXI. 2 u. ff.

<sup>4)</sup> Matth. XIV, 28; XVI, 22; Marc. VIII, 32 u. ff.

<sup>5)</sup> Er scheint bis gegen das Jahr 100 gelebt zu haben. Siehe sein Evang. XXI, 15—23 und die alten, bei Eusebius I. E. III, 20, 23 gesammelten Autoritäten.

der  
der  
wöhn  
eines  
Meiste  
(falls  
eine  
Schrift  
In  
Hierarchi  
verbot au  
deuteten,  
Meister u  
sollte der

<sup>1)</sup> Ma  
und die sich

<sup>2)</sup> Ind  
ob er der

<sup>3)</sup> Die  
genügend g  
daß die Sch  
retouchirt ha

<sup>4)</sup> Mat  
IX, 34; X,



Zartheit des Gefühls <sup>1)</sup>, seine lebhafte Einbildungskraft <sup>2)</sup> viel Reiz gehabt haben; die Persönlichkeit dieses außerordentlichen Mannes, welche dem werdenden Christenthum einen so kräftigen Stempel aufgedrückt, entwickelte sich erst später. Im Alter schrieb er über seinen Meister jenes seltsame <sup>3)</sup> Evangelium, das kostbare Nachrichten enthält, aber in vielen Punkten ein falsches Bild von Jesu Charakter giebt. Die Natur des Johannes war zu gewaltig und zu tief, als daß er sich mit dem unpersönlichen Tone der ersten Evangelisten hätte begnügen können. Er war der Biograph Jesu, wie Plato der des Sokrates. Gewöhnt seine Erinnerungen mit der fieberhaften Unruhe eines begeisterten Gemüthes zu fragen, gestaltete er seinen Meister, den er schildern wollte, um, und läßt vermuthen (falls nicht andere Hände sein Werk geändert haben) daß eine vollkommene Aufrichtigkeit bei der Abfassung seiner Schrift nicht immer seine Richtschnur gewesen.

In der werdenden Sekte herrschte keine eigentliche Hierarchie. Alle mußten sich „Brüder“ nennen und Jesus verbot ausdrücklich Benennungen, welche auf höheren Rang deuteten, wie Rabbi, Meister, Vater, da er allein der Meister und Gott allein der Vater sei. Der Größte sollte der Diener der andern sein <sup>4)</sup>. Indessen zeichnet

1) Man sehe die Episteln, welche ihm zugeschrieben werden, und die sicher von demselben Verfasser sind, als das Evangelium.

2) Indessen wollen wir nicht gerade darüber entscheiden, ob er der Verfasser der Apokalypse ist.

3) Die gewöhnliche Tradition scheint mir über diesen Punkt genügend gerechtfertigt. Uebrigens ist es auch augenscheinlich, daß die Schule Johannes sein Evangelium nach seinem Tode retouchirt hat. (Siehe das ganze Kap. XXI.)

4) Matth. XVIII, 4; XX, 25—26; XXIII, 8—12; Marc. IX, 34; X, 42—46..

sich Simon Barjona doch vor allen anderen seines Gleichens durch einen Grad besonderer Wichtigkeit aus. Jesus wohnte bei ihm und auf seinem Schiffe lehrte er <sup>1)</sup>; sein Haus war der Mittelpunkt der evangelischen Predigt. Im Publikum betrachtete man ihn als den Anführer der Gesellschaft und an ihn wenden sich die Zollbeamten, um den Zins von ihm einzufordern, welchen die Gemeinschaft zahlen mußte <sup>2)</sup>. Simon war der erste, welcher Jesus für den Messias erkannt hatte <sup>3)</sup>. In einem Augenblicke der Unbeliebtheit fragte Jesus seine Schüler: „Nun, wollt ihr auch von dannen gehen? Simon antwortete: „Zu wem sollten wir gehen? Du hast die Worte des ewigen Lebens <sup>4)</sup>.“ Zu verschiedenen Malen übertrug ihm Jesus in seiner Kirche einen gewissen Vorrang <sup>5)</sup> und gab ihm den syrischen Namen Kephas (Stein), indem er damit sagen wollte, er mache ihn zum Grundstein seines Baues <sup>6)</sup>. — Einen Augenblick sogar scheint er ihm „den Schlüssel zum Himmelreich“ zu versprechen und ihm das Recht zu verleihen, auf der Erde Urtheile auszusprechen, die stets im Himmel gelten werden <sup>7)</sup>.

Es ist kein Zweifel, daß dieser Vorzug Petri ein wenig Eifersucht hervorgerufen hat. Diese Eifersucht wurde besonders in Bezug auf die Zukunft, auf das Himmelreich

1) Luc. V, 3.

2) Matth. XVII, 24.

3) Matth. XVI, 16, 17.

4) Johann VI, 68—70.

5) Matth. X, 2; Luc. XXII, 32; Johann. XXI, 15 u. ff.; Apostelgesch. I, II, V u. a.; Galat. I, 18; II, 7—8.

6) Matth. XVI, 18; Johann. I, 42.

7) Matth. XVI, 9. Uebrigens wird (Matth. XVIII, 18) dieselbe Gewalt auch allen Aposteln gegeben.

rege, in dem alle Jünger auf Thronen sitzen sollten zur Rechten und zur Linken des Meisters, zu richten die zwölf Stämme Israels <sup>1)</sup>. Man fragte sich, wer dann dem Sohne des Menschen am nächsten sein und so zu sagen als sein erster Beisitzer fungiren solle. Die beiden Söhne Zebedäi strebten nach diesem Range und schoben zu dem Ende ihre Mutter Salome vor, welche eines Tages Jesus bei Seite nahm und ihn um die beiden Ehrenplätze für ihre Söhne bat <sup>2)</sup>. Jesus beseitigte die Bitte durch seinen gewöhnlichen Grundsatz: „Wer sich erhöht, wird erniedrigt werden und das Himmelreich wird nur den Kleinen gehören.“ Das machte ein gewisses Aufsehen in der Gemeinde und man wurde sehr aufgebracht gegen Jacobus und Johannes <sup>3)</sup>. Dieselbe Nebenbuhlerschaft scheint auch in dem Evangelium Johannis durchzuleuchten, wo der Erzähler fortwährend erklärt, er sei der „Lieblingsschüler“ gewesen, dem der Meister sterbend seine Mutter anvertraut hat, und sich systematisch neben Simon Petrus, ja mitunter über ihn zu stellen sucht, gerade bei wichtigen Anlässen, wo die älteren Evangelisten ihn nicht erwähnen <sup>4)</sup>.

Unter den vorgenannten Personen waren alle, von denen man etwas weiß, im Anfange Fischer gewesen. Jedenfalls gehörte kein einziger den höhern Ständen an. Nur Matthäus oder Levi, der Sohn des Alphäus <sup>5)</sup> war

---

<sup>1)</sup> Matth. XVIII, 1 u. ff.; Marc. IX, 33; Luc. IX, 46; XXII, 30.

<sup>2)</sup> Matth. XX, 20 u. ff.; Marc. X, 35 u. ff.

<sup>3)</sup> Marc. X, 41.

<sup>4)</sup> Johann. XVIII, 15 u. ff.; XIX, 26—27; XX, 2 u. ff.; XXI, 7, 21.

<sup>5)</sup> Matth. IX, 9; X, 3; Marc. II, 14; III, 18; Luc. V, 27; VI, 15; Apostelgesch. I, 13; Evangel. der Ebionim, bei Epiphän.

Publikaner (Zöllner) gewesen. Aber die Beamten, welchen man in Judäa diesen Namen giebt, waren nicht die Generalpächter, die Männer von hohem Range (meist römische Ritter), welche man in Rom *publicani*<sup>1)</sup> nannte, sondern bloß Agenten dieser Generalpächter, Beamte niederen Ranges, einfache Zollwächter. Die große Landstraße von Acre nach Damascus, eine der ältesten Straßen der Welt, welche den See berührend durch Galiläa ging<sup>2)</sup>, machte eine große Anzahl dieser Beamten nöthig. Kapernaum, das vielleicht am Wege lag, beschäftigte allein ein großes Personal<sup>3)</sup>. Dieses Gewerbe ist niemals beim Volke beliebt gewesen; bei den Juden aber galt es sogar für geradezu ehrenrührig. Die Steuer, für sie neu, war das Zeichen ihres Vasallenthums; eine Schule, die Juda's, des Coloniten, behauptete, daß

---

Adv. haer. XXX, 13. Es sieht zu vermuthen, so sonderbar es auch klingen mag, daß diese beiden Namen von einer und derselben Person getragen worden sind. Die Erzählung bei Matth. IX, 9 nach dem gewöhnlichen Muster der Apostelberufungen abgefaßt, hat allerdings etwas Unbestimmtes und ist gewiß nicht von dem Apostel selbst, den es erwähnt, geschrieben. Aber man muß sich erinnern, daß in unserm jetzigen Evangelium nur die Reden Jesu von der Hand des Apostels sind. Siehe Papias bei Euseb. Hist. eccl. III, 39.

1) Cicero, De provinc. consular. 5; Pro Plancio, 9; Tac. Ann. IV, 6; Plinius hist. natur. XII, 32; Appianus, Bell. Civ. II, 13.

2) Sie ist bis zur Zeit der Kreuzzüge berühmt geblieben und hieß die *Via maris*. Vgl. Jesaias IX, 1; Matth. IV, 13 bis 15; Tobias I, 1. Ich glaube, daß der in den Fels gesprengte Weg Ain-et-Tin dazu gehörte und daß der Weg über die Brücke der Töchter Jacobs sich hinzog, wie heute noch. Ein Theil des Weges von Ain-et-Tin ist von antiker Bauart.

3) Matth. IX, 9 u. ff.

Steuer zahlen Götterdienst sei. Deshalb waren die Zöllner auch von den Eiferern des Gesetzes verabscheut. Man nannte sie in einem Athem mit Mördern, Straßenräubern und Leuten von schimpflichem Lebenswandel <sup>1)</sup>. Die Juden, welche eine solche Lebensstellung annahmen, wurden excommunicirt und verloren das Recht, Zeugniß abzulegen und die Casuisten verboten, bei ihnen Geld zu wechseln <sup>2)</sup>. Diese armen Leute, welche in der Gesellschaft verfehmt waren, beschränkten sich auf den Umgang unter sich. Jesus nahm ein Mahl an, welches Levi ihm anbot und wo, nach dem Ausdruck jener Zeit, „viele Zöllner und Sünder“ anwesend waren. Das gab ein großes Aergerniß <sup>3)</sup>. In diesen übel berücktigten Häusern lief man Gefahr, schlechter Gesellschaft zu begegnen. Wir werden ihn häufig so finden, unbesümmert, ob er die Vorurtheile wohlbedenkender Leute verletzt, aber damit beschäftigt, die von den Orthodoxen herabgesetzten Klassen zu heben und sich den lebhaftesten Vorwürfen der Frommen aussetzend.

Diese vielen Eroberungen verdankte Jesus dem unendlichen Reiz seiner Person und seines Wortes. Ein treffendes Wort, ein Blick in ein unbefangenes Gemüth gethan, das nur der Erweckung bedurfte, erwarben ihm einen glühenden Anhänger. Bisweilen brauchte Jesus einen unschuldigen Kunstgriff, wie ihn Jeanne d'Arc auch

---

<sup>1)</sup> Matth V, 46—47; IX, 10, 11; XI, 19; XVIII, 17; XXI, 31—32; Marc. II, 15—16; Luc. V, 30; VII, 34; XV, 1; XVIII, 11; XIX, 7; Lucian. Nocyomont II; Dio Chrysost. orat. IV, §. 85; orat. XIV, §. 296 (edit Emperius); Mischna, Nedarim III, 4.

<sup>2)</sup> Mischna, Baba Kama X, 1; Talm. von Jerus. Demui II, 3; Talm von Babyl., Sanhedrin XXV, 6.

<sup>3)</sup> Luc. V, 29 u. ff.

benutzt: er that, als wisse er über den, welchen er gewinnen wollte, etwas Geheimen, nur ihm Vertrautes oder er erinnerte ihn an einen seinem Herzen theuren Umstand. Auf diese Weise machte er auf Nathanael <sup>1)</sup>, Petrus <sup>2)</sup> und die Samaritanerin <sup>3)</sup> Eindruck. Den wahren Grund seiner Kraft, nämlich seine Ueberlegenheit über seine Umgebung, verhehlte er weislich, und ließ, um den Ideen seiner Zeit, Ideen, von welchen er übrigens vollständig erfüllt war, Rechnung zu tragen, die Leute glauben, daß er in einer höhern Sphäre als der menschlichen lebte. Man erzählte sich, daß er auf den Bergen mit Moses und Elias verkehre <sup>4)</sup>; man glaubte, daß in Stunden der Einsamkeit die Engel ihm ihre Huldigung darbrachten, und einen übernatürlichen Verkehr zwischen ihm und dem Himmel unterhielten <sup>5)</sup>.

---

## Zehntes Kapitel.

### Predigten am See.

Das war die Schaar, welche an den Ufern des Sees Tiberias sich um Jesus drängte. Die Aristokratie war in derselben durch einen Zöllner und eine Intendantenfrau repräsentirt, der übrige Theil der Gesellschaft bestand aus Fischern und gewöhnlichen Leuten. Ihre Un-

---

1) Johann. I, 48 u. ff.

2) Johann. I, 42.

3) Johann. IV, 27 u. ff.

4) Matth. XVII, 3; Marc. IX, 3; Luc. IX, 30—31.

5) Matth. IV, 11; Marc. I, 13.

wissenheit war sehr groß, sie hatten einen schwachen Verstand, glaubten an Geister und Gespenster <sup>1)</sup>). Nicht ein Element hellenischer Cultur war in diesen kleinen Kreis gedrungen, auch jüdische Kenntnisse waren sehr unvollkommen vertreten, aber an gutem Willen und Fülle des Herzens waren sie reich. Das schöne Klima Galiläas machte aus der Existenz dieser Leute eine fortwährende Verzauberung. Sie hatten wirklich schon ein Vorspiel vom Reiche Gottes; einfach, gut, glücklich ließen sie sich sanft auf den Wellen ihres kleinen Meeres schaukeln, oder schliefen Abends getrost an dessen Ufern. Man stelle sich die Lieblichkeit eines solchen Lebens vor, welches stets unter freiem Himmel hinsießt; eine sanfte und doch kräftige innere Gluth wird durch diese stete Berührung mit der Natur unterhalten, süße Träumereien werden in den lauen Nächten vom Glanze der Sterne unter dem Dome des tiefblauen Himmelsgewölbes begünstigt. In solcher Nacht las Jakob in den Sternen die Verheißung einer zahllosen Nachkommenschaft und sah die geheimnißvolle Leiter, auf welcher die Elohim zwischen Himmel und Erde kamen und gingen. Zu Jesu Zeit war der Himmel noch nicht geschlossen, die Erde noch nicht vernüchtert. Noch öffnete sich die Wolke und die Engel flogen herab zu dem Menschensohn <sup>2)</sup>); Gesichte vom Reiche Gottes gab es überall, denn der Mensch trug es im Herzen mit sich herum. Das klare und sanfte Auge dieser einfachen Seelen betrachtete das Weltall in seiner idealen Gestalt, die Welt offenbarte vielleicht ihr Geheimniß dem göttlich klaren Bewußtsein dieser

---

1) Matth. XIV, 26; Marc. VI, 49; Luc. XXIV, 39; Johann. VI, 19.

2) Johann. I, 51.

glücklichen Kinder, denen die Reinheit ihres Herzens das künftige Anschauen Gottes erwarb.

Jesus lebte mit seinen Schülern fast immer in freier Luft. Bald stieg er in eine Barke und belehrte von dort aus seine gedrängt am Ufer stehenden Anhänger <sup>1)</sup>. Bald setzte er sich auf einen der Berge, welche den See einschließen, wo die Luft so rein, der Horizont so licht ist. So ging die treue Schaar froh und wanderlustig umher und pflückte die Blumen der Inspiration ihres Meisters unterwegs. Bisweilen wurde ein unschuldiger Zweifel wach, ein schüchterner Einwand rege: dann wußte Jesus mit einem Lächeln oder einem Blicke den Widerspruch zu beseitigen. Auf jedem Schritte, in der Wolke, die vorüberzog, im Samentorn, das keimte, in der Aehre, die sich gelb färbte, sah man das kommende Reich Gottes; man glaubte sich am Vorabende des Tages, wo man Gott schauen, wo man Herr der Welt sein sollte; die Thränen verwandelten sich in Wonne; es war die Herabkunft des allumfassenden Trostes auf die Erde:

„Glücklich, sagte der Meister, die arm sind am Geiste, denn ihnen gehört das Reich Gottes!“

„Glücklich sind, die da weinen, denn sie werden getröstet werden!“

„Glücklich sind die Sanftmüthigen, denn sie werden die Erde besitzen!“

„Glücklich sind, die da hungert und dürstet nach Gerechtigkeit, denn sie werden gesättigt werden!“

„Glücklich sind die Barmherzigen, denn sie werden Barmherzigkeit erlangen!“

---

<sup>1)</sup> Matth. XIII, 1—2; Marc. III, 9; IV, 1; Luc V, 3.



„Glücklich sind, die reines Herzens sind, denn sie werden Gott schauen!“

„Glücklich sind die Friedfertigen, denn sie werden Kinder Gottes genannt werden!“

„Glücklich sind, die um Gerechtigkeit verfolgt werden, denn das Himmelreich ist ihrer <sup>1)</sup>!“

Seine Predigt war lieblich und milde, wie von der Natur und dem Dufte der Landschaft angehaucht. Er liebte die Blumen und benutzte sie zu seinen herrlichsten Lehren. Die Vögel des Himmels, das Meer, die Berge, die Spiele der Kinder, Alles wird in seinen Gleichnissen benutzt. Sein Stil hatte nichts von dem griechischen Periodenbau, sondern schloß sich an die hebräischen Parabeldichter und besonders an die Sentenzen der jüdischen Doctoren, seiner Zeitgenossen, an, wie wir sie noch im Pirke Aboth lesen. Seine Auseinandersetzungen waren nicht lang und bildeten gewissermaßen Suren nach der Art des Koran, welche an einander gereiht, später die langen Reden wurden, welche Matthäus niedergeschrieben hat <sup>2)</sup>. Kein Uebergang verband diese kurzen Stücke, aber doch durchdrang sie gewöhnlich eine und dieselbe Inspiration und stellte die Einheit her. Besonders in den Parabeln war der Meister vorzüglich, und im Judaismus hatte er für diese köstliche Art der Darstellung kein Muster vorgefunden <sup>3)</sup>. Er hat dies Genre erst geschaf-

---

<sup>1)</sup> Matth. V, 8–10; Luc. 20–25.

<sup>2)</sup> Man nannte sie die *λόγια κυριακά*. Papias bei Eusebius H. E. III, 39.

<sup>3)</sup> Die Rede, welche wir in den Richtern IX, 8 u. ff. finden, hat mit der evangelischen Parabel nur die Form gemein, aber das Tieforiginale der Letzteren liegt in der Empfindung, von der sie durchhaucht ist.

fen. Allerdings findet man in den buddhistischen Büchern ganz denselben Ton und dieselbe Macht wie bei den evangelischen Parabeln <sup>1)</sup>; aber es läßt sich doch schwer annehmen, daß ein buddhistischer Einfluß sich auf ihn geltend gemacht haben sollte. Der Geist der Milde und der Gemüthstiefe, welche das werdende Christenthum und den Buddhismus in gleicher Weise auszeichnen, wird vielleicht schon genügen, um diese Ähnlichkeiten erklärlich zu machen.

Eine vollständige Gleichgültigkeit gegen das äußere Leben und die unnützen Zurüstungen der Bequemlichkeit, welche in unseren traurigen Ländern eine Nothwendigkeit ist, war die Folge des einfachen und doch angenehmen Lebens, das man in Galiläa führte. In kalten Klimaten wird man zu einem fortwährenden Kampfe gegen die Außenwelt gezwungen, daher legt man hohen Werth auf Wohlbehagen und Luxus. Die Länder dagegen, welche wenig Bedürfnisse hervorrufen, sind die Länder des Idealismus, der Poesie. Die kleinen Zuthaten des Lebens sind neben dem Vergnügen zu leben, nur nebensächlich. Die Verschönerung des Hauses ist überflüssig, denn man befindet sich so wenig als möglich darin. Die kräftige und regelmäßige Nahrung weniger freigebiger Gegenden würde für belästigend und unangenehm gelten. Und was den Prunk der Kleider anbetrifft, wie soll man mit dem Schmucke wetteifern, den Gott der Erde und den Vögeln des Himmels gegeben hat? Die Arbeit erscheint in solchem Klima unnütz; was sie einbringt, ist nicht das werth, was sie kostet. Die Thiere des Feldes sind besser bekleidet als der reichste Mensch und doch arbeiten sie nicht.

---

1) Man sehe z. B. Lotus de la bonne fois Kap. III u. IX.

Es trägt diese Verachtung, wenn sie nicht die Faulheit zur Ursache hat, wesentlich zur Erhöhung der Seelenstimmung bei und sie gab Jesu köstliche Reflexionen ein: „Verscharret die Schätze, sagte er, nicht in der Erde, wo die Würmer oder der Rost sie fressen oder Diebe sie entdecken und fortnehmen; aber sammelt euch Schätze im Himmel, wo es keine Würmer, keinen Rost, keine Diebe giebt. Wo Dein Schatz ist, da ist auch Dein Herz <sup>1)</sup>! Man kann nicht zweien Herren dienen, entweder man haßt den einen und liebt den andern oder man bleibt bei dem einen und verläßt den andern. Man kann nicht zugleich Gott und dem Mammon dienen <sup>2)</sup>. Darum sage ich euch: Sorget nicht für euer Leben, was ihr essen und trinken werdet, noch um die Kleidung, euren Leib damit zu bedecken. Ist das Leben nicht edler als die Nahrung, ist der Körper nicht edler als die Kleidung? Betrachtet die Vögel des Himmels: sie säen nicht, sie ernten nicht und euer himmlischer Vater ernährt sie doch. Seid ihr nicht mehr als sie? Wer ist unter euch, der mit aller Sorge der Länge seines Körpers eine Elle zugeben könnte? Was sorgt ihr um eure Kleider? Sehet die Lilien auf den Feldern, sie arbeiten nicht und spinnen nicht, aber ich sage euch, Salomo in seiner Pracht und Herrlichkeit war nicht gekleidet wie eine von ihnen. Wenn Gott also die Kräuter auf dem Felde kleidet, die heute noch existiren, aber morgen schon ins Feuer geworfen werden, was kann er nicht für euch thun, ihr Leichtgläubigen? Sprechet nicht mit Angst: „Was werden wir essen?

---

1) Vgl. Talm. von Babyl. Baba Bathra 11, a.

2) Mammon, der Gott der Reichen und der verborgenen Schätze, eine Art Plutus in der phönizischen und syrischen Mythologie.

Was werden wir trinken? Womit werden wir uns kleiden? Damit beschäftigen sich die Heiden. Euer himmlischer Vater weiß, was euch noth thut. Aber trachtet zuvor nach der Gerechtigkeit und dem Reiche Gottes <sup>1)</sup>, dann wird Alles andere euch zufallen. Sorget nicht für Morgen, denn der morgende Tag wird für sich selber sorgen. Jeder Tag hat seine Last <sup>2)</sup>.“

Diese wesentlich galiläische Gefühlsrichtung hatte auf das Geschick der entstehenden Sekte einen entscheidenden Einfluß. Die glückliche Schaar verließ sich, betreffend die Befriedigung ihrer Bedürfnisse, auf ihren himmlischen Vater und machte es sich zum ersten Grundsatz, die Sorgen des Lebens wie ein Uebel zu betrachten, das beim Menschen jeden Keim des Guten erstickt <sup>3)</sup>. Jeden Tag hat sie Gott um das Brod für den folgenden Tag <sup>4)</sup>. Wozu Schätze sammeln? Das Reich Gottes wird kommen. „Verkaufet, was ihr besitzet und gebt es fort als Almosen“, sagte der Meister. „Machet eure Säckel, die nicht alt werden, eure Schätze, die nicht verloren gehen, euch im Himmel <sup>5)</sup>.“ „Was giebt es Unsinzigeres, als Ersparnisse zusammenhäufen für Erben, die man nie sehen wird <sup>6)</sup>?“ Als Beispiel menschlicher Thorheit pflegte Jesus einen Menschen anzuführen, der seine Scheuern erweitert und Güter für

---

1) Ich adoptire hier die Lesart von Bachmann u. Tischendorf.

2) Matth. IV, 19—21, 24—34; Luc. XII, 22—31, 33—34; XVI, 13. Vergl. die Vorschriften bei Luc. X, 7—8, die ebenso naiv empfunden sind, und den Talm. von Babyl., Sota 48b.

3) Matth. XIII, 22; Marc. IV, 19; Luc. VIII, 14.

4) Matth. VI, 11; Luc. XI, 3; das ist der Sinn des Wortes ἐπιούσιος.

5) Luc. XII, 33, 34.

6) Luc. XII, 20.

lange Jahre angehäuft hatte und dann starb, bevor er sie genießen konnte <sup>1)</sup>. Das Räuberwesen, welches in Galiläa sehr eingewurzelt war <sup>2)</sup>, gab diesen Ansichten sehr viel Nachdruck. Der Arme, welcher darunter nicht litt, durfte sich als Liebling Gottes betrachten, während der Reiche, dessen Besitz wenig gesichert war, als der Unglückliche angesehen wurde. In unseren auf der strengsten Achtung vor dem Eigenthum begründeten gesellschaftlichen Zuständen ist die Lage des Armen schrecklich, er hat wirklich keinen Platz in der Sonne. Nur für den, der Besitz auf der Erde hat, giebt es Blumen, Rasen, kühlen Schatten. Das sind aber im Orient Geschenke Gottes, die Niemandem gehören, die Jedermann besitzt. Der Eigenthümer hat nur ein winziges Vorrecht; die Natur ist das Erbe Aller.

Das entstehende Christenthum folgte in dieser Beziehung nur der Spur der Essäer oder Therapeuten und der auf das Einsiedlerleben begründeten jüdischen Sekten. Ein communistisches Element ging durch alle diese Sekten hindurch und deshalb waren sie von Pharisäern wie Sadducäern gleich schlecht angesehen. Der Messianismus, der bei den Orthodoxen ganz politisch war, wurde hier ganz social aufgefaßt. Durch eine sanfte, geregelte, beschauliche, jedem Individuum seine Freiheit lassende Existenz glaubten diese kleinen Kirchen auf der Erde das Reich Gottes einzuweihen. Träume von glückseligem Leben, begründet auf eine Brüderlichkeit aller Menschen und die Verehrung des wahren Gottes, beschäftigten die gehobenen Gemüther und riefen überall kühne, aufrichtig gemeinte Versuche hervor, die aber keine Zukunft haben konnten.

<sup>1)</sup> Luc. XII, 16 u. ff.

<sup>2)</sup> Jos. Ant. XVII, x, 4 u. ff.; Vita 11 u. f. w.

Jesús, dessen Beziehungen zu den Jüdern sehr schwer genau festzustellen sein dürften, (die Ähnlichkeiten in der Geschichte setzen nicht immer directe Beziehungen voraus), war in dieser Hinsicht der Bruder der obgedachten Sitten. Die Gemeinschaft der Güter war einige Zeit hindurch die Regel in der neuen Gesellschaft <sup>1)</sup>. Der Geiz war ein Hauptverbrechen <sup>2)</sup>; dabei aber muß man bemerken, daß unter der Sünde des „Geizes“, gegen welche die christliche Moral so streng gewesen ist, damals ganz einfach die Liebe zum Eigenthum verstanden wurde. Wer Jesu Schüler werden wollte, mußte zunächst sein Vermögen realisiren und den Preis dafür den Armen als Almosen geben. Wer vor dieser Maßregel sich scheute, wurde nicht in die Gemeinschaft aufgenommen <sup>3)</sup>. Jesús wiederholte häufig, daß, wer seine Güter verkauft und dafür das Reich Gottes gefunden, einen guten Handel gemacht hat. „Das Himmelreich ist gleich einem Schatz im Acker, welchen ein Mensch fand, verhehlte es und ging hin vor Freuden, verkaufte Alles, was er besaß und kaufte den Acker. Und da ein Juwelier eine köstliche Perle sah, machte er seinen Besitz zu Gelde und kaufte dieselbe <sup>4)</sup>.“ Aber ach, das Unzulängliche einer solchen Verfassung machte sich nur zu bald geltend. Man bedurfte eines Säckelmeisters und wählte dazu den Judas von Kerioth. Mit Recht oder Unrecht beschuldigte man ihn, daß er die gemeinschaftliche Kasse bestohle <sup>5)</sup>; so viel ist gewiß, daß es ein böses Ende mit ihm nahm.

1) Apostelgesch. IV, 32, 34—37; V, 1 u. ff.

2) Matth. XIII, 22; Luc. XII, 15 u. ff.

3) Matth. XIX, 21; Marc. X, 21 u. ff., 29—30; Luc. XVIII, 22, 23, 28.

4) Matth. XIII, 44—46.

5) Johann. XII, 6.

Widweilen lehrte der Meister, der allerdings in dem Himmel besser Bescheid wußte, als auf der Erde, eine noch sonderbarere Volkswirtschaft. In einer seltsamen Parabel wird ein Verwalter gelobt, weil er sich unter den Armen Freunde gemacht, und zwar auf Kosten seines Herrn, damit ihn die Armen in das Himmelreich einführen möchten. Da die Armen allerdings die Vertheiler des Reiches Gottes sind, so werden sie nur diejenigen aufnehmen, welche ihnen gegeben haben. Wer also klug ist und an seine Zukunft denkt, muß sie zu gewinnen suchen. „Als die Pharisäer, welche geizig waren,“ sagt der Evangelist, „dieses hörten, spotteten sie seiner <sup>1)</sup>.“ Hörten sie auch folgende furchtbare Parabel? „Es war aber ein reicher Mann, der kleidete sich mit Purpur und köstlicher Leinwand und lebte alle Tage herrlich und in Freuden. Es war aber ein Armer mit Namen Lazarus, der lag vor seiner Thür voller Schwären und begehrte sich zu sättigen von den Brosamen, die von des Reichen Tische fielen, doch kamen die Hunde und leckten ihm seine Schwären. Es begab sich aber, daß der Arme starb und ward getragen von den Engeln in Abrahams Schooß. Der Reiche aber starb auch und ward begraben <sup>2)</sup>. Als er nun in der Hölle und in der Qual war, hob er seine Augen auf und sah Abraham von ferne und Lazarum in seinem Schooß, rief und sprach: Vater Abraham erbarme dich meiner und sende Lazarum, daß er seine Fingerspitzen ins Wasser tauche und fühle meine Zunge denn ich leide Pein in dieser Flamme. Abraham aber sprach: Gedenke, Sohn, daß du Gutes empfangen

1) Luc. XVI, 1—14.

2) *Ἐγένετο δὲ ἀποθανεῖν τὸν πτωχόν, καὶ ἀπενεχθῆναι αὐτὸν ὑπὸ τῶν ἀγγέλων εἰς τὸν κόλπον τοῦ Ἀβραάμ. ἀπέθανεν δὲ ὁ πλούσιος καὶ ἐτάφη.*

hast in Deinem Leben und Lazarus hat dagegen hat Böses empfangen, nun aber wird er getröstet und du gepeinigt <sup>1)</sup>.“ Was kann gerechter sein? Später schon nannte man die Parabel die Parabel vom „bösen Reichen.“ Aber es ist einfach und deutlich nur die Parabel vom „Reichen.“ Er ist in der Hölle, weil er reich ist, weil er sein Gut nicht den Armen abtritt, weil er gut ist, während Andere an seiner Thüre schlecht essen. Endlich giebt Jesus bei einem minder übertriebenen Anlaß, die Pflicht, seine Güter zu verkaufen und den Armen zu überlassen, nur als einen Rath zur Vervollkommnung, aber setzt die furchtbare Erklärung hinzu: „Wahrlich, ich sage Euch, eher wird ein Kameel durch ein Nadelöhr kommen, als daß ein Reicher in das Himmelreich eintritt <sup>2)</sup>.“

Eine bewunderungswürdige Innigkeit der Empfindung waltete bei Jesus über alle dergleichen Dinge vor, wie die Schaar fröhlicher Kinder beweist, welche ihn begleiten, und macht aus ihm für alle Ewigkeit den Schöpfer des Seelenfriedens, den großen Tröster im Leben.

Indem er den Menschen von dem losmachte, was er die „Sorgen dieser Welt“ nannte, war Jesus im Stande,

---

<sup>1)</sup> Luc. XVI, 19—25. Lucas hat allerdings eine sehr ausgesprochene communistische Richtung (vgl. VI, 20—21, 25—26) und ich glaube wohl, daß er diese Seite der Lehre Jesu stark übertrieben haben mag; aber man erkennt durch die Erzählung doch die Züge der *Agria* des Matthäus hindurch.

<sup>2)</sup> Matth. XIX, 24; Marc. X, 25; Luc. XVII, 25. Diese sprichwörtliche Lebensart findet sich im Talmud wieder (Bab. Berakoth, 55, 6; Baba metsia, 38 b) und im Koran (Sure VII, 38). Origenes und die griechischen Ausleger, welche das semitische Sprichwort nicht kannten, haben geglaubt, es sei von einem Schiffstau (*καμλος*) die Rede.



über die äußersten Grenzen hinaus zu gehen und den wesentlichen Bedingungen der menschlichen Gesellschaft Eintrag zu thun; aber er begründete jenen erhabenen Spiritualismus, welcher Jahrhunderte hindurch die Seelen in diesem Jammerthal mit Freude erfüllt hat. Er sah sehr richtig ein, daß die Unachtsamkeit des Menschen, sein Mangel an Gleichmuth und Sittlichkeit am häufigsten von den Zerstreuungen, denen er sich hingiebt, von den Sorgen, welche ihn belasten, und welche die Civilisation über alles Maas hinaus vervielfältigt, herrühren <sup>1)</sup>. Auf diese Weise ist das Evangelium die beste Abhülfe gegen die Plagen des gewöhnlichen Lebens, ein mächtiges Ableitungsmittel für die elenden irdischen Sorgen, eine sanfte Mahnung, wie sie einst Jesus Martha angedeihen ließ: „Martha, Martha, du beunruhigst dich um viele Dinge, aber eines nur thut noth.“ Dank Jesu, hat die trübseligste, die zu den niedrigsten Geschäften angehaltene Existenz eine freie Aussicht und Anwartschaft auf eine Ecke des Himmels. Bei unserer geschäftigen Civilisation ist das Andenken an das freie Leben Galiläas wie ein Duft aus der andern Welt, wie der „Thau vom Hermon“, der verhindert hat, daß Trockenheit und Gewöhnlichkeit ganz und gar das Gebiet Gottes erobern.

---

1) Matth. XIII, 22.

## Elftes Kapitel.

### Das Reich Gottes als die Herrschaft der Armen aufgefaßt.

Diese Maximen, gut für ein Land, wo das Leben sich von Licht und Lust nährt, dieser zarte Communismus einer Schaar von Kindern Gottes, die vertraulich am Busen ihres Vaters leben, konnten einer naiven Seele genügen, die überzeugt war, daß in jedem Augenblick ihr Utopien sich verwirklichen würde. Aber es ist klar, daß sie nicht im Stande sind, die Gesamtheit der menschlichen Gesellschaft zusammen zu halten. Sehr bald sah Jesus wohl ein, daß die offizielle Welt seiner Zeit sich niemals zu seinem Reiche bequemen würde. Er faßte daher mit großer Kühnheit seinen Entschluß. Er ließ diese Welt mit dem verkümmerten Herzen und den engen Vorurtheilen ganz bei Seite und wandte sich zu denen, die einfältigen Gemüthes sind. Ein ganz anderes Geschlecht wird herankommen. Das Reich Gottes besteht 1) für die Kinder und für die, welche ihnen gleichen; 2) für die von der Welt Ausgestoßenen, die Opfer des socialen Hochmuths, der den guten aber niedrigen Menschen ausstößt; 3) für die Ketzer und Schismatiker, die Zöllner, die Samariter, die Heiden von Tyrus und Sidon. Eine kräftige Parabel erklärte diesen Ruf an's Volk und rechtfertigte ihn <sup>1)</sup>.

Ein König hat seinem Sohne ein Hochzeitmahl angerichted und läßt durch seine Knechte Gäste einladen.

---

<sup>1)</sup> Matth. XXII, 2 u. ff.; Luc. XIV, 16 u. ff.; vergleiche Matth. VIII, 11–12; XXI 33 u. ff.

Jeder entschuldigt sich, einige mißhandeln seine Boten. Der König faßt einen großen Entschluß. Die Leute von Stande haben auf seinen Ruf nicht kommen wollen; nun gut, so möge kommen wer da will, wer auf der Straße und auf den Plätzen gefunden wird, Arme, Bettler, Lahme, gleichviel; er füllt den Saal mit ihnen und sagt: „Ich schwöre es euch, keiner von den Eingeladenen soll von meinem Festmahl kosten!“

Der reine Ebionismus, d. h. die Doctrin, daß die Armen (ebionim) allein gerettet werden, daß das Reich der Armen kommen soll, war auch die Lehre Jesu. „Wehe euch, die ihr jetzt lachet, denn ihr werdet seufzen und weinen <sup>1)</sup>!“ Wenn du ein Festmahl bereitest, sagte er ferner, so lade nicht deine Freunde, deine Verwandten, deine reichen Nachbarn ein, sie würden dich wieder einladen und es dir vergelten. Machst du ein Mahl, so bitte die Armen, die Gebrechlichen, die Lahmen und Blinden, das ist besser für dich, denn sie haben Nichts, dir zu geben, aber es wird dir Alles vergolten werden bei der Auferstehung der Gerechten <sup>2)</sup>. In ähnlichem Sinne sprach er vielleicht auch, wenn er wiederholentlich sagte: „Seid gute Wirthschafter <sup>3)</sup>“, d. h. macht gute Anlagen beim Reiche Gottes, indem ihr eure Güter den Armen gebt, gemäß dem alten Sprüchwort: „Wer sich des Armen erbarmet, der leihet dem Herrn <sup>4)</sup>.“

---

1) Luc. VI, 24—25.

2) Luc. XIV, 12—14.

3) Ein Wort, das von einer sehr alten und stets in Anwendung gebrachten Tradition herkommt. Clem. Alex. Strom. I, 28. Man findet es bei Origenes, bei St. Hieronymus und bei einer großen Anzahl von Kirchenvätern wieder.

4) Sprüche Sal. XIX, 17.

Uebrigens war das keinesweges etwas Neues. Die exaltirteste demokratische Bewegung, von der die Menschheit weiß (die einzige auch, welche bisher gelungen ist, denn sie hat sich auf dem Gebiete des reinen Gedankens gehalten) schüttelte schon seit lange die jüdische Raze. Der Gedanke, daß Gott der Rächer des Armen und Schwachen gegen den Reichen und Mächtigen ist, findet sich auf jeder Seite des Alten Testaments. Die Geschichte Israels ist von allen Geschichten diejenige, bei welcher der Volksgeist am beständigsten vorherrschend war. Die Propheten, wahre Volkstribunen und in einer Richtung hin die verwegensten Tribunen, hatten unaufhörlich gegen die Großen getobt und eine enge Verwandtschaft zwischen den Worten: „reich, gottlos, gewaltthätig, böse“ einerseits, und andererseits: „arm, sanft, demüthig, fromm“ aufgestellt <sup>1)</sup>. Unter den Seleuciden waren die Aristokraten fast alle vom Glauben abgefallen und zum Griechenthum übergegangen, was natürlich diese Ideenverbindung nur noch verstärken mußte. Das Buch Henoch enthält noch heftigere Flüche als die des Evangeliums gegen die Welt, die Reichen, die Mächtigen <sup>2)</sup>. Der Luxus wird daselbst wie ein Verbrechen dargestellt. Der „Sohn des Menschen“ setzt in dieser bizarren Apokalypse die Könige ab, entreißt sie ihrem wollüstigen Leben, und stürzt sie in die Hölle <sup>3)</sup>. Die Einführung eines griechisch profanen Lebens in Judäa, das Hinzukommen eines ganz weltlichen Elementes des Luxus und des Wohlbehagens riesen

---

<sup>1)</sup> Man sehe besonders Amos II, 6; Jesais LXIII; Psalm XXV, 9; XXXVII, 11; LXIX, 33.

<sup>2)</sup> Kap. LXII, LXIII, XCVII, C, CIV.

<sup>3)</sup> Henoch, Kap. XLVI, 4—8.

eine wüthende Reaction zu Gunsten der patriarchalischen Einfachheit hervor. „Wehe über euch, die ihr das Dach und die Erbschaft eurer Väter verachtet! Wehe denen, die ihre Paläste mit dem Schweiße der Andern bauen! Jeder Stein, jeder Ziegel, aus dem sie bestehen, ist eine Sünde<sup>1)</sup>. Die Bezeichnung „arm“ (ebion) war gleichbedeutend mit „heilig,“ mit „Freund Gottes“ geworden. Dies war der Titel, welchen die Galiläischen Schüler Jesu sich gerne gaben; es war auch lange Zeit der Name der judaisirenden Christen von Batanea und des Hauran, (Nazarener, Hebräer, welche der Sprache und den ursprünglichen Lehren Jesu treu geblieben waren und sich rühmten, unter sich noch die Abkömmlinge seiner Familie zu besitzen<sup>2)</sup>. Zu Ende des zweiten Jahrhunderts werden diese guten Sektirer, welche außerhalb des großen Sturmes geblieben waren, der die anderen Kirchen fortgerissen hatte, als ketzerisch (ebionitisch) behandelt und man erfindet, um den Namen zu erklären, einen angeblichen Häeresiarchen (Ebion<sup>3)</sup>.

Man sieht leicht, daß diese übertriebene Vorliebe für die Armuth nicht von langer Dauer sein konnte. Es

1) Genosch, XCIX, 13, 14.

2) Julius Africanus bei Euseb. hist. eccl. I, 7; Euseb. De situ et nom. loc. hebr. beim Worte *χωβά*; Orig. Contra Cels. II, 1; V, 61; Epiph. Adv. haer. XXIX, 7, 9; XXX, 2, 18.

3) Man sehe besonders Origenes, Contra Cels. II, 1; De principiis IV, 22. Vgl. Epiph., Adv. haer. XXX, 17; Irenäus, Origenes, Eusebius, die Aposteleinsetzung wissen von der Existenz einer solchen Person nichts. Der Verf. der Philosophumena scheint ungewiß zu sein (VII, 34 u. 35; X, 22 u. 23). Durch Tertullian und besonders Epiphaneus ist die Fabel eines Ebion verbreitet worden. Uebrigens sind alle Kirchenväter über die Etymologie ebion = *πρωτός* einig.

war dies eines der unhaltbaren Elemente, wie sie fast immer bei großen Schöpfungen vorkommen und die die Zeit besetzt. In die große Umgebung der menschlichen Gesellschaft hinübergeführt, mußte später das Christenthum eines Tages sich bequemen, auch Reiche in seinem Schooße zu besitzen, so wie der Buddhismus, von Hause aus ausschließlich mönchisch, sehr schnell dahin kam, als die Bekehrungen sich mehrten, Laien zuzulassen. Aber man verliert nie das Gepräge seines Ursprungs. Obwohl schnell vergangen und vergessen, ließ der Ebionismus in der ganzen Geschichte der christlichen Institutionen einen Sauerteig zurück, der sich nie verloren hat. Die Sammlung der Logia oder Reden Jesu wurde in der ebionitischen Umgebung von Batanea<sup>1)</sup> veranstaltet. Die Armuth bleibt immer ein Ideal, von dem der wahre Namen Jesu sich nicht entfernt hat. Nichts besitzen war der ächte evangelische Zustand; das Betteln wurde eine Tugend, ein heiliger Stand. Die große umbrische Bewegung des dreizehnten Jahrhunderts, welche unter allen religiösen Stiftungsversuchen diejenige ist, welche der galiläischen Bewegung am meisten gleicht, ging ganz und gar im Sinne der Armuth vor sich. Franz von Assisi, der Mann auf der Welt, der durch seine außerordentliche Herzensgüte, seine zarte, feine und zärtliche Gemeinschaft mit dem universellen Leben am meisten Jesu nahe gekommen ist, war ein Armer. Die Bettelorden, die zahllosen communistischen Sekten des Mittelalters (Arme von Lyon, Beghards, gute Leute, Fratricellen, Gedemüthigte, evangelische Arme u.) behaupteten, unter das Banner des

<sup>1)</sup> Epiph. Adv. haer. XIX, XXIX und XXX, besonders XXIX, 9.

„Ewigen Evangeliums“ geschaart, die wahren Schüler Jesu zu sein und waren es in der That. Aber auch dies Mal waren die unmöglichsten Träume der neuen Religion fruchtbringend. Dies fromme Bettlerthum, welches unserer industriellen und administrativen Gesellschaft so viel Unannehmlichkeiten bereitet, war zu seiner Zeit und unter einem dazu geeigneten Himmel voller Reiz. Es bot vielen beschaulichen und sanftmüthigen Seelen den Zustand dar, der ihnen behagte. Aus der Armuth einen Gegenstand der Liebe, der Sehnsucht gemacht, den Bettler auf den Altar erhoben und das Kleid des Mannes aus dem Volke geheiligt zu haben, ist ein Meistergedanke, von dem die Nationalökonomie zwar nicht sehr entzückt sein wird, dem gegenüber aber der wahre Moralist nicht gleichgültig bleiben kann. Damit die Menschheit ihre Last tragen könne, bedarf sie des Glaubens, daß sie durch ihren Lohn noch nicht vollständig bezahlt sei. Der größte Dienst, den man ihr leisten kann, besteht darin, daß man ihr häufig wiederholt, daß der Mensch nicht allein vom Brode lebt.

Wie alle großen Männer hatte Jesus Neigung zum Volke und ging gern mit ihm um. Nach seiner Ansicht ist das Evangelium für die Armen da, ihnen bringt er die neue Heilsbotschaft <sup>1)</sup>. Alle vom orthodoxen Judenthum Gemiedenen waren seine Lieblinge. Die Liebe zum Volke, das Mitleid mit seiner Ohnmacht, das Bewußtsein des demokratischen Hauptes, das in sich den Geist der Menge fühlt und sich für ihren natürlichen Dolmetscher hält, leuchten in jedem Augenblicke durch seine Handlungen und Reden hervor <sup>2)</sup>.

1) Matth. XI, 5; Luc. VI, 20—21.

2) Matth. IX, 36; Marc. VI, 34.

Allerdings trug die gewählte Schaar einen Charakter, der sehr gemischt war und an dem Rigoristen sehr viel Anstand nehmen konnten. Es waren Leute unter ihr, mit denen ein Jude, der auf Würde hielt, nicht umgegangen wäre <sup>1)</sup>. Vielleicht fand Jesus in dieser aus den gewöhnlichen Regeln herausgetretenen Gesellschaft mehr Adel des Herzens als bei einem engherzigen, auf Formen haltenden, auf seine anscheinende Moral eingebildeten Bürgerthum. Die Pharisäer übertrieben die mosaischen Vorschriften so weit, daß sie sich schon beschimpft glaubten, wenn sie mit Leuten in Berührung kamen, die weniger streng waren als sie; ihre Gebräuche in Bezug auf das Essen waren fast so kindisch wie die bekannte Kastenscheidung in Indien. Diese erbärmlichen Verirrungen des religiösen Gefühls verachtend, liebte es Jesus gerade, mit denen zu speisen, welche die Opfer derselben waren <sup>2)</sup>; man sah ihn bei Tisch neben Personen sitzen, welche man schlechter Sitten beschuldigte, freilich vielleicht bloß deshalb, weil sie nicht die lächerlichen Vorurtheile der frommen Heuchler theilten. Die Pharisäer und Doctoren schrieen Zeter: „Seht, sagten sie, mit welchen Leuten er zu Tische sitzt!“ Jesus wußte dann sehr treffende Antworten, welche die Heuchler sehr kränkten: „Die Starken bedürfen des Arztes nicht, sondern die Kranken <sup>3)</sup>;“ oder: „wenn ein Hirte von hundert Schafen eines verloren hat, so verläßt er die neun und neunzig, um nach dem verlorenen zu laufen, und wenn er es gefunden, so trägt er es auf seinen Schultern <sup>4)</sup>;“ oder: „der Sohn des Menschen ist ge-

1) Matth. IX, 10 u. ff.; Luc. XV, ganz.

2) Matth. IX, 11; Marc. II, 16; Luc. V, 30.

3) Matth. IX, 12.

4) Luc. XV, 4 u. ff.



kommen zu retten, was verloren war <sup>1)</sup>;" oder: "Ich bin nicht gekommen, die Gerechten zu mir zu rufen, sondern die Sünder <sup>2)</sup>!" Endlich jene köstliche Parabel von dem verlorenen Sohne; wo der, welcher gefehlt hat, dargestellt wird, als habe er gegen den, welcher gerecht gewesen, eine Art Vorrecht auf Liebe. Schwache oder schuldbewusste Weiber, von so viel Anziehungskraft betroffen und zum ersten Mal den ganzen Reiz der Tugend ahnend, traten frei zu ihm hin. Man wunderte sich, daß er sie nicht abwehrte. "D, sagten die Sittenreiniger, dieser Mensch ist kein Prophet, denn wenn er das wäre, so würde er wohl wissen, daß das Weib, welches ihn berührt, eine Sünderin ist." Jesus antwortete mit dem Gleichniß von dem Gläubiger, welcher seinen Schuldnern ungleiche Summen erließ, und er stand nicht an, das Loos dessen, dem die größere Schuld erlassen war, vorzuziehen, weil dieser den Wohlthäter am meisten lieben wird <sup>3)</sup>. Er würdigte den Zustand der Seele nur nach dem Grade der Liebe, welche dabei aufgewendet wird. Weiber, die das Herz voll Thränen hatten und in Folge ihrer Sünden mehr zur Demuth geneigt waren, standen seinem Reiche Gottes näher, als die mittelmäßigen Naturen, denen es häufig gar nicht als

<sup>1)</sup> Matth. XVIII, 11; Luc. XIX, 10.

<sup>2)</sup> Matth. IX, 3.

<sup>3)</sup> Luc. VII, 46 u. ff. Lucas, der gern Alles hervorhebt, was sich auf Vergebung der Sünden bezieht (vgl. X, 30 u. ff.; XV, ganz; XVII, 16 u. ff.; XIX, 2 u. ff.; XXIII, 39—43) hat dieses Gleichniß noch mit einer anderen Geschichte in Verbindung gebracht, nämlich mit der Salbung von Jesu Füßen durch eine Sünderin in Bethanien, einige Tage vor seinem Tode. Aber die Vergebung der Sünden war, ohne Widerspruch, einer der wesentlichsten Züge des anekdotischen Lebens Jesu. Vergl. Johann. VIII, 3 u. ff.; Papias bei Euseb. hist. eccl. III, 39.

Verdienst anzurechnen ist, daß sie nicht zu Falle gekommen sind. Andererseits begreift man, daß diese zärtlichen Seelen, da sie in ihrer Zulassung zu der Sekte ein Mittel zur Herstellung ihres Rufes fanden, sich leidenschaftlich zu ihm hingezogen fühlten.

Weit entfernt, das Murren zu beschwichtigen, welches seine Beiseitesetzung der gesellschaftlichen Rücksichten der Zeit hervorrief, schien er sogar Vergnügen daran zu finden. Niemals hat Jemand die Verachtung der „Welt“, welche die Bedingung der großen Thaten und hoher Originalität ist, so offen bekannt als er. Er verzieh dem Reichen nur, wenn der Reiche in Folge irgend eines Vorurtheils, bei der Gesellschaft schlecht angeschrieben war <sup>1)</sup>. Offen gab er Leuten von zweideutigem Leben und wenig Ansehen den Vorzug vor den orthodoxen Vornehmen. „Zöllner und Freudenmädchen mögen wohl eher in's Himmelreich kommen als ihr! Johannes kam und die Zöllner und Freudenmädchen glaubten ihm, und ob ihr wohl es sahet, thatet ihr doch nicht Buße <sup>2)</sup>.“ Man kann denken, wie schneidend der Vorwurf, dem Beispiele von Freudenmädchen nicht gefolgt zu sein, für Leute sein mußte, welche ein Gewerbe aus würdiger Haltung und einer strengen Moral machten.

Er hatte nichts äußerlich Gemachtes an sich und zeigte keine Strenge. Er floh die Freude nicht, und ging gern zu den Hochzeitsfesten. Eines seiner Wunder hatte den Zweck, die Hochzeitsgäste in einer kleinen Stadt zu erheitern. Im Orient finden die Hochzeiten des Abends statt. Jeder trägt eine Lampe, und diese hin und her

<sup>1)</sup> Luc. XIX, 2 u. ff.

<sup>2)</sup> Matth. XXI, 31—32.

gehenden Lichter machen einen sehr anmuthigen Eindruck. Jesus liebte dieses lustige und bewegte Bild und benutzte es zu Gleichnissen <sup>1)</sup>. Wenn man ein solches Leben mit dem des Johannes des Täufers verglich, war man darüber empört <sup>2)</sup> Eines Tages, als die Pharisäer und die Schüler Johannis fasteten, sagte man zu ihm: „Wie kommt es, daß, während die Schüler Johannis und der Pharisäer fasten und beten, die deinigen essen und trinken?“ — „Lasset sie, sagte Jesus, wollt ihr die Brautführer fasten lassen, wenn der Bräutigam da ist? Es werden Tage kommen, wo ihnen der Bräutigam entrisen werden wird, dann mögen sie fasten <sup>3)</sup>! Seine milde Fröhlichkeit drückte sich stets in lebhaften Reflexionen, lebenswürdigen Scherzen aus. Wem aber soll ich dieses Geschlecht vergleichen? Es ist den Kindlein gleich, die an dem Markt sitzen und rufen gegen ihre Gefellen: Wir haben euch gepffiffen und ihr habt nicht getanzt; wir haben euch geklaget und ihr wolltet nicht weinen <sup>4)</sup>. Johannes ist gekommen, aß nicht und trank nicht, so sagen sie, er ist ein Narr; des Menschen Sohn ist gekommen, isset und trinket, so sagen sie: der Mensch ist ein Fresser, ein Säufer, ein Gefelle der Zöllner und Sünder. Wahrlich ich sage euch, die Weisheit wird sich nur rechtfertigen durch ihre Werke <sup>5)</sup>.“

1) Matth. XXV, 1 u. ff.

2) Marc. II, 18; Luc. V, 33.

3) Matth. IX, 14 u. ff.; Marc. II, 18 u. ff.; Luc. V, 33 u. ff.

4) Anspielung auf ein Kinderlied.

5) Matth. XI, 16 u. ff.; Luc. VII, 34 u. ff. Sprichwort, welches sagen will; „Die Meinung der Menschen ist blind Die Weisheit der Werke Gottes wird nur durch seine Werke selbst dargethan.“ Ich lese ἐργων nach dem Manuſc. B. des Vaticanſ, statt τέχνων.

So durchpilgerte er Galiläa unter fortwährenden Festlichkeiten. Er ritt ein Maulthier, im Orient das beste und sicherste Transportmittel, dessen großes und schwarzes Auge mit den langen Wimpern viel Sanftes hat. Seine Schüler umgaben ihn bisweilen mit einer Art ländlichen Aufzuges, bei dem ihre Kleider und Mäntel als Teppiche herhalten mußten. Sie legten sie über das Maulthier, das ihn trug oder breiteten sie auf seinem Wege vor ihm aus <sup>1)</sup> Sobald er in einem Hause abstieg, gab es eine Freude und ein Jubeln. Er hielt in Flecken und großen Bauerhäusern an, wo er eine aufmerksame Gastfreiheit fand. Im Orient wird das Haus in welchem ein Fremder abstiegt, sogleich ein öffentlicher Ort. Das ganze Dorf versammelt sich vor demselben: die Kinder dringen hinein; die Diener treiben sie wieder hinaus, aber sie kommen immer wieder. Jesus konnte es nicht leiden, daß diese unschuldigen Zuhörer hart behandelt wurden; er ließ sie näher kommen und küßte sie <sup>2)</sup>. Durch einen solchen Empfang ermuthigt, brachten die Mütter ihm ihre Säuglinge, daß er sie segnend berühre <sup>3)</sup>. Weiber salbten ihn mit Del und wuschen ihm die Füße mit wohlriechenden Wässern. Bisweilen wiesen die Jünger sie ab, aber Jesus, welcher die alten Gebräuche und Alles liebte, was Herzens-einfalt verkündet, machte den ungeitigen Eifer seiner Freunde wieder gut. Er beschüsste die, welche ihn ehren wollten <sup>4)</sup>. Deshalb liebten ihn auch

---

<sup>1)</sup> Matth. XXI, 7—8.

<sup>2)</sup> Matth. XIX, 13 u. ff.; Marc. IX, 35; X, 13 u. ff.; Luc. XVIII, 15—16.

<sup>3)</sup> Ibid.

<sup>4)</sup> Matth. XXVI, 7 u. ff.; Marc. XIV, 3 u. ff.; Luc. VII, 37 u. ff.

die Frauen und Kinder bis zur Schwärmerei. Seine Feinde warfen oft ihm vor, daß er diese zarten, stets der Verführung zugänglichen Wesen ihren Familien entfremde <sup>1)</sup>).

So war die entstehende Religion auch gleich eine Bewegung für die Frauen und Kinder, die letzteren umstanden Jesus wie eine junge Garde, zur Einrichtung des neuen Reiches bestimmt, und sie brachten ihm gewisse kleine Huldigungen dar, die ihm gefielen; sie riefen ihm „Hosiannah“ <sup>2)</sup>, nannten ihn den „Sohn Davids“ und trugen Palmen vor ihm her.

Jesus machte sie vielleicht zum Werkzeug frommer Sendungen, wie es Savonarola that; es war ihm angenehm, diese jungen Apostel, die ihn nicht compromittirten, ihm vorausgehen und ihm Titel verleihen zu sehen, die er selbst nicht anzunehmen wagte. Er ließ sie gewähren, und wenn man ihn fragte, ob er es höre, so antwortete er ausweichend, daß das Lob, welches von jungen Lippen kommt, Gott am angenehmsten ist <sup>3)</sup>.

Er verlor keine Gelegenheit, zu wiederholen, daß die Kleinen heilig sind <sup>4)</sup>, daß das Reich Gottes den Kindern gehört <sup>5)</sup>, daß man Kind werden mußte, um in dasselbe

1) Evangel. v. Marcio, Zusatz zu Vers 2 des Kap. XXIII Eucä. (Epiphanius Adv. haer. XLII, 11.) Wenn die Kürzungen des Marcio ohne kritischen Werth sind, so gilt das nicht für seine Zusätze, sobald sie nicht aus einer Absicht, sondern aus dem Zustande der Manuscripte, deren er sich bediente, hervorgehen können.

2) Ein Ruf, den man beim Feste der Laubbütten unter Schwingung von Palmenzweigen ertönen ließ, Mischna, Sukka III, 9. Dieser Gebrauch existirt noch heute bei den Israeliten.

3) Matth. XVI, 15—16.

4) Matth. XVIII, 5, 10, 14; Luc. XVII, 2.

5) Matth. XIX, 14; Marc. X, 14; Luc. XVIII, 16.

einzufragen <sup>1)</sup>; daß man es als Kind aufnehmen müsse <sup>2)</sup>; daß der himmlische Vater seine Geheimnisse den Weisen verbirgt, aber den Kindern offenbart <sup>3)</sup>. Fast wird der Gedanke des Jüngertums von ihm an diese Kleinen geknüpft <sup>4)</sup>. Als eines Tages seine Jünger, wie nicht mehr selten, Rangstreitigkeiten hatten, nahm Jesus ein Kind, stellte es in ihre Mitte und sagte: „Das ist der Größeste; wer demüthig ist, wie dieser Kleine, wird der Größeste im Reiche Gottes <sup>5)</sup>.“

Allerdings nahm jetzt die Kindheit in ihrer göttlichen Unbefangenheit, ihrem naiven Freudentaumel Besitz von der Erde. Alle glaubten, daß jeden Augenblick das Reich Gottes hereinbrechen werde. Jeder sah sich schon neben dem Meister auf einem Throne sitzen <sup>6)</sup>. Man vertheilte die Plätze, man suchte die Tage zu zählen. Man nannte das „Gute Botschaft“, einen anderen Namen hatte die Doctrin nicht. Ein altes Wort „Paradies“, welches das Hebräische, wie alle Sprachen des Orients, dem Persischen entlehnt hat und das früher den Thiergarten der Achemeniden bezeichnete, begriff den Traum aller in sich: ein köstlicher Garten, in dem man auf ewig das herrliche Leben fortsetzen werde, welches man hier unten geführt <sup>7)</sup>. Wie lange dauerte diese Trunkenheit? Wer weiß das? Niemand zählte während dieses Zaubers:

1) Matth. XVIII, 1 u. ff.; Marc. IX, 33 u. ff.; Luc. IX, 46.

2) Marc. X, 15.

3) Matth. XI, 25; Luc. X, 21.

4) Matth. X, 42; XVIII, 5, 14; Marc. IX, 36; Luc. XVIII, 2.

5) Matth. XVIII, 4; Marc. IX, 33—36; Luc. IX, 46—48.

6) Luc. XXII, 30.

7) Luc. XXIII, 43; II. Kor. XII, 4. Vergl. Carm. sibyll. prooem. 86; Talm. von Babyl., Schagiga 14 b.

taumels die Zeit, eben so wenig wie man einen Traum messen kann. Das Maaß der Zeiten war vergessen, eine Woche war wie ein Jahrhundert. Aber mag er nun Jahre oder Monate gedauert haben, der Traum war so schön, daß die Menschheit seitdem von ihm gelebt hat, daß noch heute unser Trost darin besteht, den abgeschwächten poetischen Duft davon zu genießen. Niemals hat soviel Freude in des Menschen Herz gewohnt. Die Menschheit vergaß einen Augenblick bei diesem kräftigen Versuche, sich über unseren Planeten zu erheben, das bleierne Gewicht, welches sie an die Erde fesselt. Glücklicher, wer noch mit seinen eigenen Augen diesen göttlichen Aufschwung mit ansehen, einen Tag nur diese schöne Illusion theilen konnte. Aber noch glücklicher, würde Jesus sagen, wer von dieser Illusion frei, in sich selbst die himmlische Erscheinung wieder herauf führen und ohne Traum eines tausendjährigen Reiches, ohne chimärisches Paradies, ohne Zeichen vom Himmel, durch die Redlichkeit seines Willens und die Poesie seiner Seele in seinem Herzen von neuem das Reich Gottes erschaffen kann.

---

## Zwölftes Kapitel.

### Sendung des gefangenen Johannes zu Jesu. — Johannes Tod. — Verbindungen seiner Schule mit der Jesu.

Während das fröhliche Galiläa in Festen die Ankunft seines Vielgeliebten feierte, verzehrte Johannes in Sehnsucht, Erwartung und Trauer sich in seinem Gefängnisse. Die Erfolge des jungen Meisters, den er vor einigen Monaten in seiner Schule gesehen, kamen ihm zu Ohren. Man sagte ihm, der von den Propheten verkündete Messias, derjenige, welcher das Königreich wiederherstellen sollte, sei gekommen und bewahrheitete seine Sendung in Galiläa durch Wunderthaten. Johannes wollte wissen, was Wahres an dem Gerüchte sei, und beauftragte zwei seiner Schüler, zu Jesus nach Galiläa zu gehen <sup>1)</sup>.

Die beiden Schüler fanden Jesus auf dem Gipfel seines Ruhmes. Das festliche Ansehen, welches ihn umgab, setzte sie in Erstaunen. An Fasten, fortwährende Gebete, an ein Leben voll enthaltamen Strebens gewöhnt, wunderten sie sich, plötzlich mitten in die Freuden und Festlichkeiten hineinzukommen <sup>2)</sup>. Sie theilten Jesus ihre Botschaft mit: „Bist Du derjenige, der kommen soll? fragten sie, oder müssen wir noch einen anderen erwarten?“ Jesus, der jetzt schon über seine eigene Sendung als Messias nicht mehr im Unklaren war, zählte ihnen die Werke auf, welche die Ankunft des Reiches Gottes kennzeichnen sollten: Die Heilung der Kranken, die Verkündung der

---

<sup>1)</sup> Matth. XI, 2 u. ff.; Luc. VII, 18 u. ff.

<sup>2)</sup> Matth. IX, 14 u. ff.



guten Botschaft an die Armen. Er aber verrichtete diese Werke. „Selig, wer nicht an mir zweifelt!“

Man weiß nicht, ob diese Antwort Johannes noch am Leben traf, oder in welche Stimmung sie den strengen Asketen versetzt haben mag. Starb er getränkt und gewiß, daß, den er verkündet, gekommen sei, oder hegte er Zweifel an der Sendung Jesu? Wir haben darüber keine Andeutungen. Da wir indessen seine Schule noch lange Zeit neben den christlichen Kirchen hergehen sehen, so muß man vermuthen, daß Johannes trotz seiner Achtung vor Jesu, ihn doch nicht als denjenigen betrachtet hat, der die göttlichen Verheißungen verwirklichen sollte. Uebrigens machte der Tod seiner Ungewißheit ein Ende. Die unbezähmbare Freiheit des Einsiedlers sollte seine unruhige und gequälte Laufbahn mit einem Ende krönen, welches allein seiner würdig war.

Die nachsichtige Stimmung, welche Antipater anfangs für Johannes an den Tag gelegt hatte, konnte nicht von langer Dauer sein. Bei den Unterredungen, welche nach der christlichen Tradition Johannes mit den Vierfürsten hatte, hörte er nie auf zu wiederholen, daß Antipaters Heirath unerlaubt sei und daß er Herodias wegschicken müsse <sup>1)</sup>. Man kann sich daher wohl denken, welchen Haß die Enkelin Herodes des Großen gegen den lästigen Rathgeber empfinden mußte. Sie wartete nur auf eine Gelegenheit, ihn zu verderben.

Ihre Tochter aus erster Ehe, Salome, eben so ehrsüchtig und sittenlos als sie, ging auf ihre Plane ein. In diesem Jahre (wahrscheinlich anno 30) befand sich Antipater an seinem Geburtstage in Macherö. Herodes der

---

1) Matth. XIV, 4 u. ff.; Mark. VI, 18 u. ff.; Luc. III, 19.

Große hatte im Innern dieser Festung einen köstlichen Palast bauen lassen <sup>1)</sup>, in dem der Viersürst häufig residierte. Er gab dort ein großes Fest, bei welchem Salome einen jener Charaktertänze aufführte, welche man in Syrien nicht als unschicklich für eine vornehme Person betrachtet. Antipater hatte, von dem Tanze entzückt, der Tänzerin die Erfüllung eines Wunsches versprochen, und diese bat, auf Anstiften ihrer Mutter: „Den Kopf des Johannes auf dieser Schüssel <sup>2)</sup>!“ Antipater war unzufrieden darüber, aber er wollte sein eigenes Wort nicht zurücknehmen. Ein Diener nahm die Schüssel, hieb dem Gefangenen den Kopf ab, und trug ihn auf der Schüssel herbei <sup>3)</sup>.

Es gelang den Schülern des Täufers, dessen Leichnam ausgeliefert zu bekommen und sie legten ihn in ein Grab. Das Volk wurde über dies Ereigniß sehr erbittert. Als sechs Jahre darauf Hareth Antipater mit Krieg überzog, um Machero wieder zu erobern und die Unehre seiner Tochter zu rächen, wurde Antipater vollständig geschlagen, und man betrachtete allgemein seine Niederlage als Strafe für den an Johannes verübten Mord <sup>4)</sup>.

Die Botschaft von diesem Tode wurde Jesu von den Schülern des Täufers selbst überbracht <sup>5)</sup>. Der letzte Schritt, welchen Johannes bei Jesu gethan, hatte vollends die Bande zwischen den beiden Schulen Jesu und Johannes enger geknüpft. Jesus aber, der von Seiten des Anti-

1) Jos. De bell. Jud. VII, vi, 2.

2) Tragbare Platten, mit welchen man im Orient die Etiquette oder die Speisen herumservirt.

3) Matth. XIV, 3 u. ff.; Marc. VI, 14—29; Jos. Ant. XVIII, v, 2.

4) Jos. Ant. XVIII, v, 1 u. 2.

5) Matth. XIV, 12.

vater ein noch weiteres Vorgehen fürchtete, war auf der Hut und zog sich in die Wüste zurück <sup>1)</sup>. Es folgte ihm viel Volk dahin. Dort lebte man außerordentlich frugal und da es dabei niemals am Nöthigen fehlte, so betrachtete man das als ein Wunder <sup>2)</sup>. Von dieser Zeit an sprach Jesus von Johannes nur mit um so größerer Bewunderung. Er nahm nicht Anstand, zu erklären <sup>3)</sup>, daß er mehr sei als ein Prophet, daß das Gesetz und die Propheten nur bis zu ihm Kraft gehabt hätten <sup>4)</sup>, daß er sie ersetzt habe, daß aber auch er durch das Reich Gottes ersetzt werden würde. Mit einem Worte, er gab ihm in dem Haushalte des christlichen Mysteriorums einen ganz besonderen Platz, der aus ihm den Verbindungspunkt des alten Testaments mit dem Antritt des neuen Reiches machte.

Der Prophet Maleachi, dessen Ansicht dadurch sehr bestätigt wurde <sup>5)</sup>, hatte mit vielem Nachdruck einen Vorläufer des Messias verkündet, der die Menschen für das Endereigniß vorbereiten, einen Boten, der die Wege vor dem Erwählten des Herrn ebnen sollte. Dieser Bote war Niemand anders als der Prophet Elias, welcher nach einem sehr verbreiteten Glauben bald von dem Himmel, zu dem er aufgefahren war, herabsteigen und die Menschen mit Buße läutern und Gott mit seinem Volke versöhnen sollte <sup>6)</sup>.

<sup>1)</sup> Matth. XIV, 13.

<sup>2)</sup> Matth. XIV, 15 u. ff.; Marc. VI, 35 u. ff.; Luc. IX, 11 u. ff.; Johann. VI, 2 u. ff.

<sup>3)</sup> Matth. XI, 7 u. ff.; Luc. VII, 24 u. ff.

<sup>4)</sup> Matth. XI, 12—13; Luc. XVI, 16.

<sup>5)</sup> Maleachi III u. IV; Ecclesiast. XLVIII, 10. Siehe oben Kapitel VI.

<sup>6)</sup> Matth. XI, 14; XVII, 10; Marc. VI, 15; VIII, 28; IX, 10 u. ff.; Luc. IX, 8, 19.

Mitunter theilte man dem Elias noch entweder den Patriarchen Henoch zu, den man seit einem oder zwei Jahrhunderten zu hohem Grade von Heiligkeit zu bringen bedacht war <sup>1)</sup>, oder auch Jeremias <sup>2)</sup>, den man als eine Art Schutzgeist des Volkes betrachtete, der stets damit beschäftigt sei, an Gottes Throne für dasselbe zu beten <sup>3)</sup>.

Diese Idee von zwei alten Propheten, die wieder aufstehen sollten, um dem Messias als Vorläufer zu dienen, findet sich in so schlagender Weise bei der Lehre der Parsis wieder, daß man vermuthen muß, sie stamme daher <sup>4)</sup>. Wie dem auch sei, diese Idee machte zu jener Zeit einen integrierenden Theil der jüdischen Theorien über den Messias aus. Es war allgemeine Annahme, daß das Erscheinen „zweier treuer Zeugen“ in Bußkleider gehüllt, das Vorspiel zu dem großen Drama sei, welches sich zum Staunen des ganzen Weltkreises entwickeln sollte <sup>5)</sup>.

Man sieht ein, daß vom Standpunkte dieser Ideen aus schon Jesus und seine Schüler nicht schwanken konnten über die Mission des Johannes. Wenn die Schriftgelehrten ihnen den Einwand machten, daß von dem Messias nicht die Rede sein könne, da Elias ja noch nicht

1) Ecclesiast. XLIX, 16.

2) Matth. XVI, 14.

3) II. Maccab. XV, 13 u. ff.

4) Die von Antequil-Duperron citirten Texte, *Zend-Avesta* I, 2. Theil, p. 46 berichtigt von Spiegel in der Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft I, 261 u. ff.; Auszüge aus Jamasp-Namoh, in der Avesta von Spiegel, I, p. 34. Keiner der Parsitexte, welche wirklich die Idee von wiederaufgestandenen Propheten und Vorläufern enthalten, ist selber alt; aber die in diesen Texten enthaltenen Ideen scheinen viel älter als die Zeit der Redaction der besagten Texte.

5) Apokal. XI, 3 u. ff.

gekommen <sup>1)</sup>, so antworteten sie getrost; Elias sei gekommen, Johannes sei der wiedererstandene Elias <sup>2)</sup>. Durch seine Art zu leben, durch seine Opposition gegen die bestehenden Staatsgewalten erinnerte Johannes allerdings an jene seltsame Gestalt in der Geschichte des alten Israels <sup>3)</sup>. Jesus ermüdete nicht in Lobeserhebungen seines Vorgängers. Er sagte, unter den Kindern der Menschen sei kein Größerer geboren. Er tadelte energisch die Pharisäer und Schriftgelehrten, daß sie nicht seine Taufe angenommen, sich nicht auf seinen Ruf bekehrt hätten <sup>4)</sup>.

Diesen Prinzipien des Meisters waren die Schüler getreu. Die Ehrfurcht vor Johannes war eine fortwauernde feste Tradition in dem ersten christlichen Menschenalter <sup>5)</sup>. Man hielt ihn für einen Verwandten von Jesu <sup>6)</sup>. Um die Sendung Jesu auf ein von Allen unbestrittenes Zeugniß zu begründen, erzählte man, daß Johannes gleich beim ersten Anblick Jesu als den Messias proclamirt; daß er sich als ihm untergeordnet anerkannt, daß er erklärt habe, er sei nicht würdig, dessen Schuhriemen aufzulösen, daß er sich erst geweigert, ihn zu taufen und behauptet habe, Jesus sei es, der ihn taufen müsse <sup>7)</sup>. Das waren alles Uebertreibungen, welche zur Genüge die letzte zweifelnde Botschaft des Täufers an

---

<sup>1)</sup> Marc. IX, 10.

<sup>2)</sup> Matth. XI, 14; XVII, 10—13; Marc. VI, 15; IX, 10 bis 12; Luc. IX, 8; Johann. I, 21—25.

<sup>3)</sup> Luc. I, 17.

<sup>4)</sup> Matth. XXI, 32; Luc. VII, 29—30.

<sup>5)</sup> Apostelgesch. XIX, 4.

<sup>6)</sup> Luc. I.

<sup>7)</sup> Matth. III, 14 u. ff.; Luc. III, 16; Johann. I, 15 u. ff.; V, 32—33.

Jesus beseitigt <sup>1)</sup>. Aber in allgemeinem Sinne blieb Johannes in der christlichen Legende immer, was er in Wirklichkeit war, der ernste Vorbereiter, der düstere Bußprediger vor den Freuden der Ankunft des Bräutigams, der Prophet, der das Reich Gottes verkündet und stirbt, bevor er es gesehen hat. Ein Riese der Anfänge des Christenthums, war dieser Verzehrter von Heuschrecken und Honig, dieser verwegene Ahnder des Unrechts, der Wermuth, welcher die Lippen auf die Süßigkeit des Reiches Gottes vorbereiten sollte. Die Frivolität der Herodias eröffnete die Ära der christlichen Märtyrer; er war der erste Blutzeuge des neuen Bewußtseins. Die Weltlichen, welche in ihm ihren wahren Feind erkannten, durften nicht gestatten, daß er lebe; sein an der Schwelle des Christenthums liegender verstümelter Leichnam bezeichnete die blutige Spur, der so viele andere später nachziehen sollten.

Die Schule Johannis starb mit ihrem Gründer nicht aus. Sie dauerte noch eine ganze Zeit, von der des Jesu geschieden und mit der letzteren in gutem Einvernehmen, fort. Mehrere Jahre nach dem Tode der beiden Meister ließ man sich noch mit der Taufe des Johannis taufen. Manche Personen gehörten beiden Schulen zugleich an; z. B. der berühmte Apollon, der Nebenbuhler des heiligen Paulus (um das Jahr 50) und eine gute Anzahl Christen von Ephesus <sup>2)</sup>. Josephus trat im Jahre 53 in die Schule eines Asceten Namens Banu <sup>3)</sup>, welcher

<sup>1)</sup> Matth. XI, 2 u. ff.; Luc. VII, 18 u. ff.

<sup>2)</sup> Apostelgesch. XVIII, 25; XIX, 1–5. Vergl. Epiph. Adv. haer. XXX, 16.

<sup>3)</sup> Vita 2.

mit Johannes dem Täufer die größte Ähnlichkeit hat und vielleicht aus dessen Schule war. Dieser Banu <sup>1)</sup> lebte in der Wüste und war mit Baumbllättern bekleidet; er nährte sich nur von Kräutern und wilden Früchten und nahm oft Tages und bei Nacht Laufen, um sich zu purifiziren. Jakob, derjenige, den man den „Bruder des Herrn“ nennt (vielleicht ist eine Verwirrung wegen Gleichnamigkeit untergelaufen) beobachtete eine ähnliche Enthaltbarkeit <sup>2)</sup>. Später im Jahr 80 war der Baptismus im Kampfe mit dem Christenthum, besonders in Kleinasien. Johannes der Evangelist scheint ihn auf versteckte Weise zu bekämpfen <sup>3)</sup>. Eines der sybillischen Gedichte <sup>4)</sup> scheint aus dieser Schule hervorgegangen zu sein. Was die Sekten der Hemerobaptisten, Baptisten, Elchasaiten (Sabier, Mogtasilä der Arabischen Schriftsteller) anbetrifft, welche im zweiten Jahrhundert Syrien, Palestina, Babylon bewohnen und deren Reste noch in unseren Tagen in den Mendaiten, den sogenannten Johanniskristen, bestehen, so haben sie eher denselben Ursprung wie die Bewegung des Johannes, als daß sie die authentische Nachkommenschaft Johannis bilden. Die wahre Schule des Letzteren wandelte sich, halb mit dem Christenthum verschmolzen, in eine kleine christliche Ketzersecte um und trat ins Dunkel zurück. Johannes hatte wohl eingesehen, auf wessen Seite die Zukunft sei. Hätte er einer kleinlichen Nebenbuhler-

---

<sup>1)</sup> Sollte es der Bunai sein, der im Talmud (Bab Sanhedrin 43 a) als ein Schüler von Jesu aufgeführt wird?

<sup>2)</sup> Heggesippus bei Eusebius H. E. II, 20

<sup>3)</sup> Evangel. I, 26, 33; IV, 2; I. Epist. V, 6. Vergl. Apostelgeschichte X, 47.

<sup>4)</sup> Buch IV. Siehe bes. v, 157 u. ff.

schaft sich hingegen, so wäre er heute mit der Menge von Sektirern seiner Zeit vergessen. Durch seine Selbstverleugnung ist er zu Ruhm und zu einem Plaze in dem religiösen Pantheon der Menschheit gekommen, der einzig in seiner Art ist.

## Dreizehntes Kapitel.

### Erste Versuche in Jerusalem.

Jesus reiste fast alle Jahre nach Jerusalem, um das Osterfest zu feiern. Ueber die Einzelheiten jeder dieser Reisen ist wenig bekannt, denn die Synoptiker sprechen nicht davon <sup>1)</sup>, und die Bemerkungen des vierten Evangeliums sind hierüber sehr verwirrt <sup>2)</sup>. Wie es scheint,

---

<sup>1)</sup> Auf dunkle Weise spielen sie aber doch darauf an (Matth. XXIII, 37; Luc. XIII, 34). Sie wissen ebensowohl von der Verbindung Jesu mit Joseph von Arimathia. Lucas (X, 38–42) kennt sogar die Familie von Bethanien und hat (IX, 51–54) auch eine unbestimmte Ahnung der Angaben des vierten Evangelisten über die Reisen Jesu. Mehrere Neben gegen die Pharisäer und Sadducäer, welche von den Synoptikern nach Galiläa verlegt sind, haben nur zu Jerusalem einen Sinn. Endlich ist der Verlauf von acht Tagen viel zu kurz, um zu erklären, was Alles von der Ankunft Jesu in diese Stadt bis zu seinem Tode geschehen sein soll.

<sup>2)</sup> Zwei Pilgerschaften sind deutlich angezeigt (Johann. II, 13 und V, 1), ohne von der letzten Reise zu sprechen (VII, 10), nach welcher Jesus nicht wieder nach Galiläa zurückkehrte. Die erste Pilgerschaft fand statt, während Johannes noch taufte. Es müßte also zu Ostern des Jahres 29 gewesen sein. Aber die als für diese Reise angegebenen Umstände gehören doch einer



fand im Jahre 31 und bestimmt nach dem Tode Johannis des Täufers der wichtigste Aufenthalt Jesu in der Hauptstadt Palästinas statt. Mehrere Schüler folgten ihm. Obwohl Jesus damals wenig Werth auf die Pilgerschaft legte, so unternahm er doch dieselbe, um die jüdischen Ansichten nicht zu verletzen, mit denen er noch nicht gebrochen hatte. Uebrigens waren diese Reisen für seine Zwecke von Werth, denn er fühlte schon, daß er, um eine Rolle ersten Ranges zu spielen, über Galiläa hinaus mußte, um den Judaismus in seiner festen Burg anzugreifen, die Jerusalem war.

Die kleine galiläische Gemeinschaft war hier garnicht recht zu Hause. Jerusalem war damals etwa, was es heute noch ist, eine Stätte der Pedanterie, der Verbissenheit, des Hasses, Streites und der geistigen Kleinräumerei. Der Fanatismus war daselbst auf die Spitze getrieben und religiöse Unruhen sehr häufig. Die Pharisäer hatten die Oberhand; das Studium des Gesetzes bis zu den unwichtigsten Nebensachen ausgeartet, rein auf Fragen der Casuistik beschränkt, war auch das einzige Studium. Diese ausschließlich theologische kanonische Cultur trug durchaus nichts dazu bei, die Geister gebildeter zu machen. Es war das etwas Aehnliches wie die unfruchtbare Doctrin des muslimännischen Fakih, eine hohle Wissenschaft, welche sich um die Moschee dreht, eine große Verschwendung von Zeit und Dialektik ohne allen Nutzen und Erfolg, bei welcher die Disciplin des Gei-

---

späteren Periode an (vgl. Johann. II, 14 u. ff.; Matth. XXI 12—13; Marc. XI, 15—17; Luc. XIX, 45, 46). Sedenfalls haben Verwechselungen der Daten in diesen Kapiteln Johannis stattgefunden, oder er hat die Umstände der verschiedenen Reisen durcheinander gemischt.

stes durchaus nicht gefördert wird. Die theologische Erziehung der modernen Geistlichkeit, obwohl sehr trocken, kann keine Idee davon geben, denn die Renaissancezeit hat in alle unsere Lehren, selbst in die rebellischsten, doch immer noch einen guten Theil von Schönwissenschaftlichkeit und guter Methode eingeführt, welche bewirkt, daß die Scholastik mehr oder weniger eine humanistische Färbung bekommen hat. Die Wissenschaft des jüdischen Doctors, des Sofer oder Schreibers, war rein barbarisch, absurd, ohne ein Gegengewicht dazu zu haben und ermangelte jedes moralischen Elementes <sup>1)</sup>. Zum Uebermaß des Unglücks erfüllte sie den, welcher sich, sie zu erlangen, abmühte, noch mit einem lächerlichen Stolz. Hochmüthig wegen der angeblichen Kenntniß, welche ihm so viel Anstrengung gekostet, hatte der jüdische Schriftgelehrte für die griechische Cultur ebensoviel Verachtung wie der gelehrte Muselman heutigen Tages für die europäische Civilisation und wie ehemals der katholische Theologe vor der Wissenschaft der Laien. Das Eigenthümliche der scholastischen Bildungen besteht darin, daß sie den Geist gegen Alles verschließen, was zart ist, daß sie nur vor den schwierigen Kindereien Achtung hegen, mit denen man sein Leben hingebracht und die man als die natürliche Beschäftigung der Menschen ansieht, welche ein Gewerbe aus Ernst und Würde machen <sup>2)</sup>.

Diese abscheuliche Welt mußte wohl ein drückendes Gefühl bei den zarten und liebevollen Seelen des Nordens hervorbringen. Der Abstand wurde noch größer

---

<sup>1)</sup> Man kann das an dem Talmud sehen, welcher das Echo der jüdischen Scholastik jener Zeit ist.

<sup>2)</sup> Jos. Ant. XX, XI, 2.

durch die Ueberhebung, mit welcher die Hierosolymitaner auf die Galiläer herab sahen. In jenem schönen Tempel, der der Gegenstand ihrer Sehnsucht gewesen, fanden sie meistens nur Schimpf und Heuchelei. Ein Vers des Psalmes der Pilger <sup>1)</sup>: „Ich will lieber der Thür hüten in meines Gottes Hause“ schien eigens auf sie zu deuten. Ein spöttisches Priestertum lächelte über ihre kindliche Andacht, etwa wie früher in Italien die Geistlichkeit, die mit den Heilighümern auf vertraulichem Fuße war, kalt und fast verächtlich der glühenden Andacht des fernher gekommenen Pilgers zusah. Die Galiläer hatten einen ziemlich verdorbenen Dialekt; ihre Aussprache war fehlerhaft; sie verwechselten die verschiedenen Hauchlaute, was Mißverständnisse herbeiführte, über welche viel gelacht wurde <sup>2)</sup>. In Bezug auf Religion hielt man sie für unwissend und wenig orthodox <sup>3)</sup>; der Ausdruck „dummer Galiläer“ war sprichwörtlich geworden <sup>4)</sup>. Man glaubte, und nicht ohne Grund, daß das jüdische Blut bei ihnen sehr gemischt war und es galt für gewiß, daß aus Galiläa kein Prophet hervorgehen könne <sup>5)</sup>. An den Grenzen des Judaismus, ja fast außerhalb derselben wohnend, hatten die armen Galiläer, um ihre Hoffnungen etwas zu heben, nur eine ziemlich schlecht ausgelegte Stelle des Jesaias für sich <sup>6)</sup>: Land von Zabulon und Land von Naphtali, Weg des Meeres, Galiläa der Heiden! Das Volk, welches

<sup>1)</sup> Psalm LXXXIV, 11.

<sup>2)</sup> Matth. XXVI, 73; Marc. XIV, 70; Apostelgesch. II, 7; Talm. von Babyl. Erubin, 35 a u. ff.; Berechith rabba 26 o.

<sup>3)</sup> Stelle der eben citirten Abhandlung Erubin.

<sup>4)</sup> Erubin, loc. cit.

<sup>5)</sup> Johann. VII, 52.

<sup>6)</sup> IX, 1—2; Matth. IV, 13 u. ff.

im Finstern wandelt, hat ein großes Licht gesehen. Die Sonne ist aufgegangen für die, welche im Dunkel saßen.“ Der Ruf des Geburtsortes Jesu war ganz besonders schlecht. Es gab ein verbreitetes Sprichwort: „Was kann von Nazareth Gutes kommen <sup>1)</sup>?“

Die außerordentliche Trockenheit der Natur um Jerusalem herum mußte das Mißbehagen Jesu noch vergrößern. Die Thäler sind wasserlos, der Boden öde und steinig. Wenn der Blick in das Becken des todten Meeres hinabsteht, hat man zwar ein Gefühl der Ergriffenheit, aber die Ansicht ist zu gleichförmig. Nur der Hügel Mizpa mit seinen Erinnerungen an die älteste Geschichte Israels erfreut das Auge. Die Stadt bot zu Jesu Zeiten beinahe dieselbe Anlage dar, wie heute. Sie besaß keine alten Denkmäler, denn bis zu den Asmonäern waren die Juden allen Künsten fremd geblieben; Johannes Hyrcanus hatte begonnen die Stadt zu verschönern und Herodes der Große aus ihr eine der stolzesten Städte des Orients gemacht. Die Bauten Herodes des Großen konnten mit ihrem großartigen Charakter, in Vollendung der Form und vermöge der Schönheit des Materials den vollendetsten des Alterthums gleichgestellt werden <sup>2)</sup>. Eine Menge von prächtigen Gräbern in originellem Geschmac standen zu jener Zeit in der Umgebung von Jerusalem <sup>3)</sup>. Der Styl dieser Monumente war der griechische, aber den jüdischen Gebräuchen angeeignet und nach ihren Grundsätzen beträchtlich verändert. Die Ornamente mit Sculpturen lebender

<sup>1)</sup> Joh. I, 46.

<sup>2)</sup> Jos. Ant. XV, viii—xi, B. J.; V, v, 6; Marc. XIII, 1—2.

<sup>3)</sup> Die sogenannten Gräber der Richter, der Könige Absalon's, Zachariae, Josaphat, St. Jakob. Vergl. die Beschreibung der Gräber der Maccabäer zu Tobin (I. Maccab. XIII, 27 u. ff.).

Befen, welche Herodes zum großen Aergerniß der Strenggläubigen sich gestattete, waren von den Gräbern verbannt und durch Schmuck von Laubwerk ersetzt. Der Geschmack der alten Bewohner von Phönizien und Palästina für die aus dem lebendigen Fels gehauenen Monolithen schien in diesen sonderbaren in den Fels hinein gearbeiteten Gräbern, bei denen die Anwendung der griechischen Säulenordnungen auf eine troglodytische Architektur einen bizarren Eindruck machten, wieder erwacht zu sein. Jesus, der die Werke der Kunst als ein Gepränge der Eitelkeit ansah, betrachtete alle diese Denkmale mit Unwillen <sup>1)</sup>. Sein absoluter Spiritualismus und seine feste Ueberzeugung, daß die Gestalt der alten Welt nur noch eine kurz bestehende sei, ließ ihm nur Sinn für Empfindungen des Herzens übrig.

Der Tempel war zu Jesu Zeit ganz neu und die äußeren Werke daran noch nicht einmal beendet. Herodes hatte den Wiederaufbau 20 oder 21 der christlichen Zeitrechnung begonnen, um ihn in Einklang mit seinen anderen Werken zu bringen; das Schiff des Tempels wurde in achtzehn Monaten fertig <sup>2)</sup>; aber die nebensächlichen Theile wurden nur langsam fortgesetzt und erst kurze Zeit vor der Einnahme von Jerusalem vollendet <sup>3)</sup>. Jesus sah wahrscheinlich noch daran arbeiten und zwar nicht ohne geheimen Unwillen. Diese Arbeiten, die auf eine lange Zukunft angelegt waren, schienen ihm wie ein Hohn auf die bevorstehende Ankunft des Reiches Gottes. Weiter sehend als

---

<sup>1)</sup> Matth. XXIII, 27, 29; XXIV, 1 u. ff.; Marc. XIII, 1 u. ff.; Luc. XIX, 44; XXI, 5 u. ff. Vergl. Buch Henoch XCVII, 13, 14; Ealm. von Babil. Schabath 33, 6.

<sup>2)</sup> Jos. Ant. XV, xi, 5, 6.

<sup>3)</sup> Ibidem XX, ix, 7; Johann. II, 20.

die Ungläubigen und die Fanatiker, ahnte er, daß diese tößlichen Bauten nur eine kurze Dauer haben würden <sup>1)</sup>).

Der Tempel zeigte übrigens einen wunderschönen Gesamtanblick, von dem der jetzige Haram <sup>2)</sup>, trotz seiner Schönheit kaum eine Idee geben kann. Die Höfe und die Vorhallen dienten täglich einer beträchtlichen Menge von Personen zum Vereinigungspunkt, so daß dieser große Raum zu gleicher Zeit Gotteshaus, Forum, Gerichtssaal und Hochschule war. Alle religiösen Erörterungen der jüdischen Schulen, aller kanonische Unterricht, selbst Civilprozesse und Streitigkeiten, mit einem Worte die ganze Thätigkeit der Nation hatte hier ihren Mittelpunkt <sup>3)</sup>).

Es war daselbst ein fortwährendes Geschwirr von Argumenten, ein Turnierplatz der Disputationen und der Ort hallte von Sophismen und Spitzfindigkeiten wieder. Auf diese Weise hatte der Tempel viele Ähnlichkeit mit einer muselmännischen Moschee. Voller Rücksichten zu dieser Zeit gegen die fremden Religionen, sobald sie gewisse Grenzen nicht überschritten <sup>4)</sup>, untersagten die Römer sich selbst den Eintritt in das Heiligtum; griechische und lateinische Inschriften bezeichneten den Punkt, bis wohin

<sup>1)</sup> Matth. XXIV, 2; XXVI, 61; XXVII, 40; Marc. XIII, 2; XIV, 58; XV, 29; Luc. XXI, 6; Johann. II, 19—20.

<sup>2)</sup> Es ist kein Zweifel, daß der Tempel und seine Umfangsmauer die Stelle der Moschee Omars und des Haram's über heiligen Hofes, der sie umgiebt, eingenommen hat. Das Parterre des Haram ist in einigen Theilen, namentlich an der Stelle, wo die Juden flagen gehen, die wirkliche Grundmauer des Tempels des Herodes.

<sup>3)</sup> Luc. II, 46 u. ff.; Mishna, Sanhedrin X, 2.

<sup>4)</sup> Suet. Aug. 93.

die Nichtjuden vordringen durften <sup>1)</sup>. Über der Thurm Antonia, das Hauptquartier der römischen Besatzung, dominierte die ganze Umfangelinie und gestattete, zu sehen, was drinnen vorging <sup>2)</sup>, die Polizei des Tempels stand den Juden zu; ein Hauptmann des Tempels hatte die Aufsicht über denselben, ließ die Thüren öffnen und schließen, sah darauf, daß man die Umfassungsmauer nicht mit dem Stocke in der Hand, mit staubigen Schuhen, mit Packeten oder bloß zur Abkürzung seines Weges betrat <sup>3)</sup>. Die Frauen hatten einen durchaus abgesonderten Raum.

Dort verbrachte Jesus seine Tage, so lange er in Jerusalem blieb. Die Zeit der Feste führte einen ungeheuren Strom von Menschen nach dieser Stadt. In Abtheilungen von zehn oder zwanzig Personen zusammengehend überfluteten diese Pilger Alles und lebten in dem unordentlichen Durcheinandergeschwirr, in dem sich der Orient gefällt <sup>4)</sup>. Jesus verlor sich in der Menge und seine armen Galiläer um ihn herum machten wenig Eindruck. Wahrscheinlich fühlte er, daß er hier in einer feindlichen Welt war, die ihn nur mit Verachtung empfangen würde. Alles, was er sah, verstimmte ihn. Der Tempel, wie im Allgemeinen sehr stark besuchte Andachtsorte, bot einen sehr unerbaulichen Anblick dar. Der äußere Dienst des Kultus führte eine Menge abstoßender Einzelheiten herbei, besonders auch krämerischen Verkehr, in Folge dessen

---

1) Philo, Legat. ad Caesum §. 31; Jos. B. J. V, v, 2; VI, II, 4; Apostelgesch. XXI, 28.

2) Beträchtliche Spuren des Thurms Antonia finden sich noch an der nördlichen Seite des Haram.

3) Mischna, Berakoth IX, 5; Talm. von Babyl. Jebamoth, 6b; Marc. XI, 16:

4) Jos. B. J. II, XIV. 3; VI, IX, 3. Vergl. Psalm CXXXIII.

innerhalb des Umfanges sich förmliche Geschäfte etablirt hatten. Man verkaufte Opfethiere, es standen Wechselstische da, wo man Geld wechseln konnte, zu Zeiten konnte man wirklich glauben, man sei auf einem Bazar. Die Unterbeamten des Tempels verrichteten wahrscheinlich ihre Dienste mit der irreligiösen Gewöhnlichkeit der Sakristane aller Zeiten. Dies profane, unaufmerksame Auftreten bei Handhabung der heiligen Gebräuche verletzte das religiöse Gefühl Jesu. Er sagte, man hat aus dem Gotteshaus eine Diebeshöhle gemacht. Eines Tages sogar, berichtet man, riß ihn der Zorn hin, er ergriff eine Geißel, schlug damit die elenden Krämer und warf ihre Tische um <sup>1)</sup>. — Auch liebte er im Allgemeinen den Tempel nicht. Der Cultus, den er sich für seinen Vater ausgesonnen, hatte Nichts mit diesen Scenen, die den Tempel zu einem Schlachthause machten, zu thun. Alle alten jüdischen Gebräuche mißfielen ihm und nur ungern unterwarf er sich ihnen. Deshalb stößte der Tempel oder sein Umfang im Schooße des Christenthums, die judaisirenden Christen etwa ausgenommen, auch keine frommen Gefühle ein. Die wahren Neuchristen hatten einen Widerwillen gegen den alten heiligen Ort. Constantin und die ersten christlichen Kaiser ließen die heidnischen Bauten Hadrians an der Stelle bestehen <sup>2)</sup>. Nur die Feinde des Christenthums dachten an diesen Ort <sup>3)</sup>, wie Julianus z. B. Als Omar in Jerusalem einzog, ward die heilige Stätte aus Haß

---

<sup>1)</sup> Matth. XXI, 2 u. ff.; Marc. XI, 15 u. ff.; Luc. XIX, 45 u. ff.; Johann. II, 14 u. ff.

<sup>2)</sup> Itiner. a Burdig. Hierus. p. 152 (edit Schott); St. Hieronym. In Jesai. II, 8 und in Matth. XXIV, 15.

<sup>3)</sup> Ammianus Marcellinus XIII, 1.



gegen die Juden absichtlich verunreinigt <sup>1)</sup>. Erst der Islam, d. h. eine Art Wiedergeburt des Judenthums in seiner ausschließlich semitischen Form, gab ihr ihre Ehren wieder. Dieser Ort ist von jeher antichristlich gewesen.

Der Hochmuth der Juden mußte Jesus nun vollends verdrießen und ihm den Aufenthalt in Jerusalem peinlich machen. Je mehr die großen Ideen Israels reiften, je tiefer sank das Priesterthum. Die Einrichtung der Synagogen hatte dem Ausleger des Gesetzes, dem Schriftgelehrten ein großes Uebergewicht über den Priester gegeben. Es gab nur in Jerusalem Priester und selbst hier waren sie fast ganz auf das Rituale beschränkt, etwa so wie bei den Katholiken die Orts-Priester, welche von der Predigt ausgeschlossen sind. Natürlich wurden sie von dem Redner der Synagoge, dem Casuisten, dem Sofer oder Schriftgelehrten in den Hintergrund gedrängt, wenn derselbe auch Laie war. Die berühmten Männer des Talmud sind keine Priester, es sind Gelehrten im Sinne der damaligen Zeit. Das Hohepriesterthum hatte allerdings in der Nation einen sehr hohen Rang, aber es stand keineswegs an der Spitze der religiösen Bewegung. Der oberste Priester, dessen Würde übrigens schon von Herodes <sup>2)</sup> herabgesetzt worden war, wurde immer mehr und mehr zum römischen Beamten <sup>3)</sup>, den man oft absetzte, um die Stelle für mehrere Personen nutzbar zu machen. Gegner der Pharisäer, welche sehr zelotische Laien waren, gehörten die Priester meist den Sadducäern an, d. h. den Mitgliedern jener ungläubigen Aristokratie, welche sich um den Tempel scharte, von ihm

---

<sup>1)</sup> Eutychius Ann. II, 286 u. ff. (Oxford 1659).

<sup>2)</sup> Jos. Ant. XV, III, 1, 3.

<sup>3)</sup> Jos. Ant. XVIII, II.

lebte, aber die Wichtigkeit desselben einsah <sup>1)</sup>. Die Priesterkaste hatte sich dermaßen von dem Nationalgefühl und von der allgemeinen religiösen Richtung, welche das Volk fortriß, getrennt, daß der Name „Sadducäer“ (sadoki) der einst bloß ein Mitglied der Priesterfamilie Sadot bezeichnete, jetzt mit „Materialist“, „Epikuräer“ gleichbedeutend war.

Ein noch schlimmeres Element hatte seit Herodes des Großen Zeit außerdem noch das Hohepriesterthum vererbt. Herodes hatte sich in Mariamne, die Tochter eines gewissen Simon, des Sohnes von Boëthus aus Alexandrien, verliebt, und da er sie zu heirathen beschloß, (28 vor Christus) sah er kein anderes Mittel, sie zu adeln und zu seinem Range empor zu heben, als daß er ihren Vater zum Hohenpriester ernannte. Diese ränkesüchtige Familie blieb fünf und dreißig Jahre hindurch fast unausgesetzt im Besitze des Hohenpriesterthums <sup>2)</sup>. Mit der regierenden Familie eng verwandt, verlor sie diese Stellung erst nach der Absetzung des Archelaus und erhielt sie (42 nach Christi) wieder, nachdem Herodes Agrippa auf einige Zeit das Werk Herodes des Großen wieder hergestellt hatte. Unter dem Namen der Boëthusim <sup>3)</sup> bildete sich auf solche Weise ein neuer Priesteradel, der sehr weltlich, unffromm war und sich fast mit den Sadducäern verschmolz. Die Boëthusim im Talmud und in den

<sup>1)</sup> Apostelgesch. IV, 1 u. ff.; V, 17; Jos. Ant. XX, ix, 1; Pirke Aboth. I, 10.

<sup>2)</sup> Jos. Ant. XV, ix, 3; XVII, iv, 4; xiii, 1; XVIII, i, 1; ii, 1; XIX, iv, 2; VIII, 1.

<sup>3)</sup> Dieser Name findet sich nur in den jüdischen Dokumenten; ich glaube, daß die „Herodianer“ des Evangeliums die Boëthusim sind.

rabbinischen Schriften werden als eine Art Angläubige, die den Sadducäern nahestehen, geschildert<sup>1)</sup>. Daraus entstand in der Umgebung des Tempels eine Art römischer Hof, der von Politik lebte, wenig zu Uebermaaß von Eifer geneigt, sogar davor in Angst war und weder von heiligen Personen noch von Wundern hören wollte, weil er von dem bestehenden Verfall Nutzen zog. Diesen epikuräischen Priestern fehlte die Festigkeit der Pharisäer, sie wollten nur Ruhe; aber ihre moralische Gleichgültigkeit, ihre kalte Irreligiosität empörte Jesus. Obwohl also sehr von einander verschieden, waren doch die Priester und die Pharisäer in gleicher Weise Jesu verhaßt. Indessen, da er fremd und ohne Ansehen war, mußte er lange seine Unzufriedenheit in seiner Brust verschließen und konnte seine Empfindungen nur dem vertrauten Kreise der ihn umgab, mittheilen.

Schon vor seinem letzten Aufenthalte, welcher der

---

<sup>1)</sup> Abhandlungen Aboth Nathan 5; Soferim III; hal. 5; Mischna, Menachot X, 3; Talm. von Babyl., Schabbath 118a. Die Bezeichnung Boethusim wechselt häufig in den talmudischen Büchern mit der der Sadducäer oder mit dem Worte Minim (Keger) ab. Vgl. Thosiphta Joma I, mit derselben Abhandlung im Talm. von Jerus. I, 5 und Talm. von Babyl. dieselbe Abhandlung 19, 6; Thof. Sukka III mit Talm. von Babyl. dieselbe Abhandlung 48b; Thof. ibidem weiter unten mit Talm. von Babyl. dieselbe Abhandl. 48b: Thof. Rosch haschana I, mit Mischna dieselbe Abhandlung II, 1, Talm. von Jerus. dieselbe Abhandl. II, 1, und Talm. von Babyl. dieselbe Abhandl. 22b; Thof. Menachot X mit Mischna dieselbe Abhandl. X, 3, Talm. von Babyl. dieselbe Abhandl. 65a, Mischna Schagiga II, 4 und Megillath Taanith I; Thof. Jadaim II mit Talm. von Jerus. Baba Bathra VIII, 1, Talm. von Babyl. dieselbe Abhandl. 115b und Megillath Taanith V.

längste war, und der mit seinem Tode endete, versuchte jedoch Jesus, sich Gehör zu verschaffen. Er predigte, man sprach von ihm, unterhielt sich von gewissen Handlungen, welche für wunderbar angesehen wurden. Aber aus allem entstand doch weder eine in Jerusalem ansässige Kirche, noch bildete sich eine Gruppe hierosolymitanischer Schüler. Der anziehende Lehrer, der allen verzieh, wenn man ihn nur liebe, konnte in diesem Heiligthum leerer Dispute und und veralteter Opfergebräuche nicht viel Wiederhall finden. Er zog daraus den Nutzen einiger guter Verbindungen. Es scheint nicht, daß er gleich die Bekanntschaft der Familie in Bethanien machte, welche ihm mitten in den Prüfungen seiner letzten Lebensmomente so viel Trost gab. Aber schon früh zog er die Aufmerksamkeit eines gewissen Nicodemus auf sich, der ein reicher Phariseer, Mitglied des Sanhedrin und in Jerusalem sehr angesehen war <sup>1)</sup>. Dieser Mann, welcher redlich und aufrichtig gewesen zu sein scheint, fühlte sich zu dem jungen Rabbi hingezogen. Da er seinen Ruf nicht gefährden wollte, besuchte er ihn Nachts und hatte eine lange Unterredung mit ihm <sup>2)</sup>. Jedenfalls nahm er einen günstigen Eindruck mit, denn

---

<sup>1)</sup> Auch im Talmud scheint er erwähnt zu werden. Talm. von Babyl. Taanith, 20a; Gittin, 56a; Ketnuboth, 66b Abhandl. Aboth Nathan, VII; Midrasch Rabba, Eka, 64a. Die Stelle Taanith identifizirt ihn mit Bunai, welcher nach Sanhedrin (siehe oben S. 221, Anm. 3) Schüler von Jesu war. Aber wenn Bunai der Banu des Josephus wäre, ist eine solche Annahme ohne Kraft.

<sup>2)</sup> Johann. III, 1 u. ff.; VII, 50. Gewiß darf man glauben, daß der Wortlaut der Unterredung selbst, nur von der Erfindung des Johannes ist.

später verteidigte er Jesus gegen seine Kollegen <sup>1)</sup>, und nach dem Tode Jesu finden wir ihn, wie er dem Leichnam des Meisters alle Ehren erweist <sup>2)</sup>.

Nicodemus wurde nicht Christ; er glaubte es seiner Stellung schuldig zu sein, daß er sich nicht an einer revolutionären Bewegung betheilige, welche noch keine Anhänger von Stande aufzuweisen habe. Aber augenscheinlich hegte er viele Neigung zu Jesus, und leistete ihm Dienste, ohne ihn dem Tode entreißen zu können, dessen Urtheil zu der Zeit, bei welcher wir jetzt stehen, schon so gut wie unterschrieben war.

Was die berühmten Doctoren der Zeit anbetrifft, so scheint Jesus mit ihnen keinen Verkehr gehabt zu haben. Hillel und Schammai waren todt; die größte Autorität war damals Gamaliel, der Enkel des Hillel. Er war ein liberaler Geist und ein Weltmensch, den profanen Studien ergeben, durch seinen Umgang mit der höheren Gesellschaft zur Toleranz geneigt <sup>3)</sup>. Im Gegensatz zu den sehr strengen Pharisäern, die verhüllt und mit gesenkten Blicken einher gingen, blickte er nach den Frauen, selbst nach den heidnischen, aus <sup>4)</sup>. Die Tradition trug ihm deshalb nichts nach, eben so wenig wie, daß er verinbge seines Umgangs mit dem Hofe, griechisch verstand <sup>5)</sup>. Nach dem Tode Jesu sprach er über die neue Sekte sehr gemäßigte Ansichten aus <sup>6)</sup>. Paulus ging aus seiner Schule her-

1) Johann. VII, 50.

2) Johann. XIX, 39.

3) Mischna, Baba metsia, V, 8; Talm. von Babyl. Sota 49 b.

4) Talm. von Jerus. Berankolts, IX, 2.

5) Die vorhercittirte Stelle Sota und Baba Kama 83 a.

6) Apostelgesch. V, 34 u. ff

vor <sup>1)</sup>. Aber es ist sehr wahrscheinlich, daß Jesus ihn niemals hörte.

Ein Gedanke, den Jesus wenigstens von Jerusalem mit fortnahm, und der von jetzt an bei ihm eingewurzelt schien, war der, daß es nicht möglich sei, mit dem alten jüdischen Cultus einen Pakt zu machen. Die Abschaffung der Opfer, welche ihm so viel Widerwillen erregt, die Unterdrückung eines unfreudigen und hoffärtigen Priesterthums und in einem allgemeineren Sinne die Beseitigung des Geistes des Gesetzes schienen ihm eine unumgängliche Nothwendigkeit. Von diesem Augenblicke an stellt er sich nicht mehr als ein jüdischer Reformator, sondern als Vermächter des Judenthums hin. Einige Anhänger der messianischen Ideen hatten schon zugegeben, daß der Messias ein neues Gesetz bringen werde, das dem ganzen Erdbreite gemein sein sollte <sup>2)</sup>. Die Essäer, welche kaum noch Juden waren, scheinen auch dem Tempel und den mosaischen Observanzen abhold gewesen zu sein. Aber das waren nur vereinzelte und nicht eingestandene Kühnheiten. Jesus war der erste, der zu sagen wagte, von ihm oder von Johannes ab <sup>3)</sup> existire das Gesetz nicht mehr. Wenn er bisweilen mildere Ausdrücke gebrauchte <sup>4)</sup>, so geschah es, um die ein-

<sup>1)</sup> Apostelgesch. XXII, 3.

<sup>2)</sup> Orac. sibyll. lib. III, 573 u. ff.; 715 u. ff.; 756—58. Vgl. den Targum von Jonathan, H. XII, 3.

<sup>3)</sup> Luc. XVI, 16. Die Stelle bei Matthäus XI, 12—13 ist weniger klar, aber kann doch keinen anderen Sinn haben.

<sup>4)</sup> Matth. V, 17—18. (Vgl. Talm. von Babil. Schabbath 116b). Diese Stelle ist nicht im Widerspruche mit denen, wo die Beseitigung des Gesetzes bezeichnet ist. Sie bedeutet bloß, daß in Jesu alle Gestalten des Alten Testaments ihren Abschluß bekommen haben. Vergl. Luc. XVI, 17.

mal herrschenden Vorurtheile nicht zu sehr zu verlegen. Wenn man ihn in die Enge trieb, so zog er jeden Schleier fort und erklärte, daß das Gesetz nicht mehr in Kraft sei. Er bediente sich bei diesen Gelegenheiten drastischer Vergleiche: „Man sichtet das Alte nicht mit dem Neuen, man faßt den neuen Most nicht in alte Schläuche <sup>1)</sup>. Das ist in Bezug auf die Praxis sein meisterhaftester, schöpferischster Akt. Der Tempel schloß die Nichtjuden von seiner Stätte aus. Jesus will davon nichts wissen. Dieses engherzige, harte erbarmenlose Gesetz ist nur für die Kinder Abrahams da. Jesus behauptet, daß Jedermann, der guten Willen hat, Jeder, der ihn aufnimmt und liebt, der Sohn Abrahams ist <sup>2)</sup>. Der Ragenstolz scheint ihm der Hauptfeind, der zu bekämpfen ist. Mit anderen Worten, Jesus ist nun kein Jude mehr; er fordert alle Menschen zu einem Cultus auf, der auf ihrer Eigenschaft als Kinder Gottes beruht. Er proclamirt die Rechte des Menschen, nicht die Rechte des Juden, die Religion des Menschen, nicht des Juden, die Befreiung des Menschen, nicht des Juden <sup>3)</sup>. Wie weit vorgeschritten sind wir jetzt auf einmal seit der Zeit Judas des Galoniten, seit Matthias Margaloth, welche die Revolution im Namen des Gesetzes proklamirten. Die Religion der Menschheit, nicht auf die Frage sondern auf das Herz begründet, ist gestiftet. Moses Standpunkt ist überwunden. Der Tempel hat keine Berechtigung zur Existenz mehr und ist unwiderruflich verdammt.

---

1) Matth. IX, 16—17; Luc. V, 36 u. ff.

2) Luc. XIX, 9.

3) Matth. XXIV, 14; XXVIII, 19; Marc. XIII, 10; XVI, 15; Luc. XXIV, 47.

## Vierzehntes Kapitel.

### Beziehung Jesu zu den Heiden und Samaritern.

Diesen Grundsätzen gemäß verschmähte er Alles, was nicht die Religion des Herzens war. Die leeren Gebräuche der Frommen, der äußerliche Rigorismus, der sein Heil in Schrullen sucht, waren seine ärgsten Feinde. Er hielt Nichts auf das Fasten <sup>1)</sup>. Er gab der Verzeihung für eine Beleidigung vor dem Opfer den Vorzug <sup>2)</sup>. Die Liebe zu Gott, die Barmherzigkeit, gegenseitige Vergebung, das ist sein ganzes Gesetz <sup>3)</sup>. Es kann nichts weniger priesterhaftes geben. Der Priester drängt seinem Stande gemäß zu dem öffentlichen Opfer, dessen Diener er ist; er mahnt von dem Privatgebet ab, weil es ein Mittel ist, ihn entbehrlich zu machen. Vergebens sucht man im Evangelium nach einem religiösen Gebrauch, den Jesus vorgeschrieben hätte. Die Taufe hat für ihn nur eine nebensächliche Wichtigkeit <sup>4)</sup>; und was das Gebet betrifft, so stellt er nichts darüber fest, als daß es von Herzen kommen soll. Manche glaubten durch den guten Willen schwacher Seelen die wahre Liebe zum Guten zu ersetzen und bildeten sich ein, das Reich Gottes zu erobern, wenn sie nur riefen: „Rabbi, Rabbi;“ aber er wies sie von sich und verkündete, seine Religion sei: Gutes thun <sup>5)</sup>. Häufig

1) Matth. IX, 14; XI, 19.

2) Matth. V, 23 u. ff.; IX, 13; XII, 7.

3) Matth. XXII, 37 u. ff.; Marc. XII, 28 u. ff.; Luc. X, 25 u. ff.

4) Matth. III, 15; I. Kor. I, 17.

5) Matth. VII, 21; Luc. VI, 46.



führt er die Stelle bei Jesaias an: „Das Volk ehrt mich mit den Lippen, aber sein Herz ist fern von mir <sup>1)</sup>.“

Die Sabbathfeier war der Gipfelpunkt, in den der Bau der pharisäischen Scrupel und Spitzfindigkeiten auslief. Diese uralte und vortreffliche Sagung war zu einem Vorwande für elende casuistische Zänkereien und die Quelle von abergläubigen Ansichten geworden <sup>2)</sup>. Man glaubte, daß die Natur selbst sie befolge; alle intermittirenden Duellen galten für „sabbathische <sup>3)</sup>.“ Daher wurde das auch der Punkt, in Betreff dessen Jesus am liebsten seine Gegner herausforderte <sup>4)</sup>. Er verlegte öffentlich den Sabbath und antwortete auf die Vorwürfe, welche man ihm deshalb machte, mit seinem Spott. Um so mehr verschmähte er eine Menge neuerer Observanzen, welche die Tradition dem Geseze hinzugefügt hatte und die gerade deshalb den Frömmeln um so mehr am Herzen lagen. Die Waschungen, die zu ängstlichen Scheidungen der reinen Dinge von den unreinen geiſſelte er ohne Schonung. „Könnt ihr auch,“ sagte er, „eure Seele abwaschen? Nicht, was der Mensch iſſet, verunreinigt ihn, sondern was aus seinem Herzen kommt.“ Die Phariseer, welche die Begünstiger solcher Spielereien waren, wurden stets die Zielscheibe seiner Angriffe. Er beschuldigte sie, über das Gesez hinauszugehen, eine Menge unmöglich zu haltender Vorschriften

---

<sup>1)</sup> Matth. XV, 8; Marc. VII, 6. Vergl. Jesai. XXIX, 13.

<sup>2)</sup> Man sehe besonders die Abhandl. Schabbath der Mischna und das Buch der Jubiläen (aus dem Aethiopischen übersetzt in Ewalds Jahrbüchern, Jahrg. 2. u. 3.) C. L.

<sup>3)</sup> Jos. B. J. VII, v, 1; Plinius H. N. XXXI, 18. Vergl. Thomson: The Land and the Book, I, 406 u. ff.

<sup>4)</sup> Matth. XII, 1—44; Marc. II, 23—28; Luc. VI, 1—5; XIII, 14 u. ff.; XIV, 1 u. ff.

zu erfinden, um den Menschen mehr Gelegenheit zum Sündigen zu verschaffen: „Ihr Blinden, die ihr die Blinden führen wollt,“ sagte er, „sehet euch vor, daß ihr nicht selbst in den Graben fallet.“ — „Otterngesicht,“ fügte er für sich hinzu, „sie sprechen nur vom Guten, aber im Innern sind sie böse; sie machen das Sprichwort zu Schanden: „Weß das Herz voll ist, des geht der Mund über 1)!“

Er kannte die Heiden nicht genau genug, um daran zu denken, daß aus ihrer Beteuerung etwas Dauerndes werden könne. Galiläa enthielt zwar eine Menge von Heiden, aber, wie es scheint, keinen öffentlichen Cultus der falschen Götter 2). Jesus konnte diesen Cultus in vollem Glanze in Tyrus und Sidon, in Cäsarea, Philippi und in der Decapolis sich entfalten sehen 3). Aber er mag wohl wenig darauf geachtet haben. Niemals findet man bei ihm die ermüdende Pedanterie der Juden seiner Zeit, dieses Declamiren gegen die Heiden, welches seit Alexanders Zeit bei seinen Glaubensgenossen so sehr aufgekommen war, und von dem zum Beispiel das Buch der

---

1) Matth. XII, 34; XV, 1 u. ff., 12 u. ff.; XXIII, ganz Marc. VII, 1 u. ff.; 15 u. ff.; Luc. VI, 45.; XI, 39 u. ff.

2) Ich glaube, daß die Heiden besonders an den Grenzen wohnten, bei Kades z. B.; aber im Herzen des Landes, die Hauptstadt Tiberias ausgenommen, war Alles jüdisch. Die Bate, wo die Tempelruinen aufhören und die Ruinen der Synagogen anfangen, geköhnet sich heute auf der Höhe des Berges Hileh (Samachonitis) scharf ab. Die Spuren heidnischer Bildhauerkwerke, die man in Tell-Hüm gefunden zu haben glaubt, sind zweifelhaft. Die Küste, besonders die Stadt Acre, gehörte nicht zu Galiläa.

3) Siehe oben, S. 174 u. 175.

Weisheit so voll ist <sup>1)</sup>. Was ihm bei den Heiden auffällt, ist nicht ihr Götzendienst, sondern ihre Servilität <sup>2)</sup>. Der junge jüdische Demokrat war in dieser Hinsicht ein Bruder Juda des Galoniten, indem er keinen Herrn zuließ als Gott und sehr empört war über die Ehren, mit welchen man die Personen der Herrscher umgab und über die oft lügnerischen Titel, die man ihnen zulegte. Bis auf diese Punkte zeigte er überall, wo er mit Heiden zusammenkam, eine große Nachsicht mit ihnen; bisweilen thut er auch, als ob er auf sie größere Hoffnung gründe als auf die Juden <sup>3)</sup>. Das Reich Gottes wird auf sie übertragen. Wenn ein Eigenthümer unzufrieden ist mit denen, welchen er seinen Weinberg verpachtet, was thut er? Er verpachtet ihn den andern, die ihm gute Früchte bringen <sup>4)</sup>.“ Jesus mußte um so mehr an diesem Gedanken halten, als nach den jüdischen Auffassungen die Besehrung der Heiden eines der Zeichen von der Ankunft des Messias war <sup>5)</sup>. In seinem Reiche Gottes läßt er beim Festmahl neben Abraham, Isaac und Jakob Männer sitzen, die von allen vier Winden hergekommen sind, während die legitimen Erben des Königreiches zurückgewiesen werden <sup>6)</sup>. Häufig allerdings glaubt man in den Befehlen, welche er seinen Schülern giebt, eine ganz entgegengesetzte Richtung zu finden: er

<sup>1)</sup> Kap. XIII u. ff.

<sup>2)</sup> Matth. XX, 25; Marc. X, 42; Luc. XXII, 25.

<sup>3)</sup> Matth. VIII, 5 u. ff.; XV, 22 u. ff.; Marc. VII, 25 u. ff.; Luc. IV, 25 u. ff.

<sup>4)</sup> Matth. XXI, 41; Marc. XII, 9; Luc. XX, 16.

<sup>5)</sup> Jesaja II, 2 u. ff.; LX; Amos IX, 11 u. ff.; Jerem. III, 17; Maleachi I, 11; Tobias XIII, 13 u. ff.; Orac. sybill. III, 715 u. ff.; Vergl. Matth. XXIV, 14; Apostelgesch. XV, 15 u. ff.

<sup>6)</sup> Matth. VIII, 11—12; XXI, 33 u. ff.; XXI, 1 u. ff.

scheint ihnen zu empfehlen, sie sollen nur den orthodoxen Juden predigen <sup>1)</sup>; er spricht von den Heiden in einer Art, die den Vorurtheilen der Juden ganz analog ist <sup>2)</sup>. Aber man muß erwägen, daß die Schüler, deren enge Begriffe sich noch nicht zu einer so hohen Gleichgültigkeit gegen die Eigenschaft als Söhne Abrahams aufschwingen konnten, wohl auch oft die Lehren ihres Meisters nach der Richtung ihrer eigenen Ideen abgeschwächt haben mögen. Außerdem ist es möglich, daß Jesus über diesen Punkt verschieden sich geäußert haben mag, wie ja auch der Koran bald von den Juden auf höchst ehrende Weise spricht, bald wieder mit äußerster Härte, je nachdem er sie gewinnen zu können hofft oder nicht. In der That mißt die Tradition Jesu zwei ganz entgegengesetzte Regeln in Bezug auf die Proselyten bei: „Wer nicht gegen euch ist, ist für euch; — „Wer nicht mit mir ist, ist gegen mich <sup>3)</sup>!“ Ein leidenschaftlicher Kampf führt fast immer solche Widersprüche mit sich.

So viel steht fest, er zählte unter seinen Schülern schon mehrere Personen, welche die Juden „Hellenen“ nannten <sup>4)</sup>. Dieses Wort hatte in Palästina einen sehr verschiedenen Sinn. Bald bedeutete es Heiden, bald Juden, die Griechisch sprachen und unter den Heiden wohnten <sup>5)</sup>, bald Leute von heidnischem Ursprunge, welche zum

<sup>1)</sup> Matth. VII, 6; X, 5—6; XV, 24; XXI, 43.

<sup>2)</sup> Matth. V, 46 u. ff.; VI, 7, 32; XVIII, 17; Luc. VI, 32 u. ff.

<sup>3)</sup> Matth. XII, 30; Marc. IX, 40; Luc. IX, 50; XI, 30.

<sup>4)</sup> Josephus sagt es ausdrücklich (Ant. XVIII, III, 3). Vergl. Johann. XII, 35; VII, 20—21.

<sup>5)</sup> Talmud von Jerus. Sota VII, 1.

Judenthume befehrt sind <sup>1)</sup>. Wahrscheinlich bei der Kategorie der letzten Art fand Jesus Sympathien <sup>2)</sup>. Die Genossenschaft (Affiliation) des Judenthums hatte viele Grade; aber die Proselyten blieben immer in geringerem Ansehen als die Juden von Geburt. Diejenigen, von welchen hier die Rede, nannte man „Proselyten der Thür“ oder gottesfürchtige Leute“ und den Vorschriften Noahs, nicht den mosaischen Vorschriften unterworfen <sup>3)</sup>. Diese untergeordnete Stellung gerade war gewiß die Ursache, welche sie Jesu näher brachte, und um deren Willen sie Jesu Gunst gewonnen.

Ebenso war es mit den Samaritanern. Wie ein Giland zwischen die beiden großen Provinzen des Judenthums (Jubäa und Galiläa) eingeklemmt, bildete Samaria in Palästina eine Enclave, wo sich der alte Cultus von Garizim, Bruder und Nebenbuhler des Cultus von Jerusalem, noch erhalten hatte. Diese arme Sekte, welche weder das Genie noch die Organisation des eigentlichen Judenthums hatte, wurde von den Hierosolymiten mit außerordentlicher Härte behandelt <sup>4)</sup>. Man stellte sie mit den Heiden auf gleiche Linie, nur daß man sie noch um

---

<sup>1)</sup> Siehe besonders Johann. VII, 35; XII, 20; Apostelgesch. XIV, 1; XVII, 4; XVIII, 4; XXI, 28.

<sup>2)</sup> Johann. XII, 20; Apostelgesch. VIII, 27.

<sup>3)</sup> Mišna Baba metsia, IX, 12; Talmud von Babyl. Sanhedrin, 56 b; Apostelgesch. VIII, 27; X, 2, 22, 35; XIII, 16, 26, 43, 50; XVI, 14; XVII, 4, 17; XVIII, 7; Galat. II, 3; Jos. Ant. XIV, VII, 2.

<sup>4)</sup> Ecclesiast. I, 27—28; Johann. VIII, 48; Jos. Ant. IX, XIV, 3; XI, VIII, 6; XII, v, 5; Talmud von Jerus. Abodasara, V, 4; Pesachim, I, 1.

einen Grad mehr haßte <sup>1)</sup>. Jesus war aus einer Art Dyposition ihnen günstig gesinnt. Häufig stellt er die Samaritaner über die orthodoxen Juden. Wenn er in anderen Fällen seinen Schülern verbietet, hin zu ihnen zu gehen und ihnen zu predigen, sein Evangelium für die reinen Israeliten aufsparend <sup>2)</sup>, so ist auch das gewiß nur eine gerade den Umständen entspringende Vorschrift, welcher die Apostel einen zu allgemeinen Sinn gegeben. Bisweilen nahmen ihn die Samariter freilich schlecht auf, weil sie ihn von denselben Vorurtheilen befangen hielten wie seine Glaubensgenossen <sup>3)</sup>; eben so wie heute der europäische Freidenker von dem Muselmanne wie ein Feind betrachtet wird, weil man ihn stets für einen fanatischen Christen hält. Jesus wußte sich über diese Mißverständnisse hinwegzusetzen <sup>4)</sup>. Er besaß mehrere Schüler zu Sichem und brachte mindestens zwei Tage dort zu <sup>5)</sup>. Bei einer Gelegenheit findet er Dankbarkeit und wahre Frömmigkeit nur bei einem Samaritaner <sup>6)</sup>. Eine seiner schönsten Parabeln ist die des auf dem Wege von Jericho liegenden verwundeten Mannes. Ein Priester geht vorüber, sieht ihn und geht unbekümmert seines Weges. Ein Levit kommt vorbei und bleibt nicht stehen. Aber ein Samariter hat Mitleid mit ihm, tritt zu ihm heran, gießt Balsam auf seine Wundet und verbindet ihn <sup>7)</sup>. Jesus folgerte daraus, daß die

---

1) Matth. X, 5; Luc. XVII, 18. Vergl. Talmud von Babylon. Cholin 6a.

2) Matth. X, 5—6.

3) Luc. IX, 53.

4) Luc. IX, 56.

5) Johann. IV, 39—43.

6) Luc. XVII, 16 u. ff.

7) Luc. X u. ff.

wahre Brüderlichkeit unter den Menschen sich aus dem Mitgefühl, nicht aus dem religiösen Glauben herleiten lasse. Der Nächste (welcher im Judenthum vorzugsweise der Glaubensgenosse war), ist für ihn der Mensch, der mit seines Gleichen ohne Rücksicht auf die Sekte, Mitleid hat. Brüderlichkeit im weitesten Sinne des Wortes quillt aus allen seinen Lehren in reichstem Maaße hervor.

Diese Gedanken, welche Jesus bei seinem Fortgehen von Jerusalem umwogten, fanden ihren lebhaftesten Ausdruck in einem Charakterzuge, welchen man bei Gelegenheit seiner Rückkehr erzählt. Der Weg von Jerusalem nach Galiläa geht eine halbe Stunde bei Sichem <sup>1)</sup> vorüber an der Thalöffnung, welche von den Bergen Ebal und Garizim beherrscht wird. Im Allgemeinen vermieden die jüdischen Pilger diesen Weg und machten lieber bei ihren Reisen den langen Umweg durch Peräa, ehe sie sich den Angriffen der Samariter aussetzten, oder gezwungen waren, sie um etwas zu bitten. Es war verboten, mit ihnen zu essen und zu trinken <sup>2)</sup>; gewisse Casuisten hatten den Grundsatz aufgestellt: „ein Stück Brod der Samaritaner ist so gut wie ein Stück Schweinefleisch <sup>3)</sup>.“ Wenn man diesen Weg verfolgte, versorgte man sich im Voraus mit Nahrungsmitteln, außerdem konnte man selten dabei auf der Reise Streitigkeiten und Gewaltthaten ausweichen <sup>4)</sup>. Jesus theilte weder jene Vorurtheile noch diese Befürchtungen. Auf dem Wege angekommen, wo sich links das Thal von Sichem öffnet, fand er sich ermüdet und machte bei einem

---

<sup>1)</sup> Heute Naplus.

<sup>2)</sup> Luc. IX, 53; Johann. IV, 9.

<sup>3)</sup> Mischna, Schebiit, VIII, 10.

<sup>4)</sup> Jos. Ant. XX, v, 1; B. J. II, XII, 3; Vita 52.

Brunnen halt. Die Samariter hatten damals wie jetzt die Gewohnheit, allen Localitäten ihres Thales Namen zu geben, welche auf patriarchalische Erinnerungen sich bezogen; sie hielten diesen Brunnen für denjenigen, welchen Jakob dem Joseph geschenkt, und es ist wahrscheinlich derselbe, der noch heute Bir-Jakub genannt wird. Die Schüler zogen ins Thal hinab und gingen nach der Stadt, um Lebensmittel einzukaufen; Jesus setzte sich an den Brunnen, so daß der Garizin ihm gerade gegenüber lag.

Es war um Mittag. Eine Frau von Sichem kam, Wasser zu schöpfen. Jesus verlangte zu trinken von ihr, was bei dieser Frau große Verwunderung erregte, da die Juden sich gewöhnlich jedes Verkehrs mit den Samaritanern enthielten. Durch das Gespräch mit ihm angezogen, erkannte das Weib in ihm einen Propheten, und auf Vorwürfe wegen ihres Cultus gefaßt, beugte sie gleich vor und sagte: „Herr, unsere Väter haben auf diesem Berge angebetet, während ihr Andern sagt, daß zu Jerusalem angebetet werden müsse.“ — Weib, glaube mir, erwiderte ihr Jesus, die Stunde ist gekommen, wo man weder auf diesem Berge noch zu Jerusalem anbeten wird, sondern wo die wahren Bekenner den Vater im Geiste und in der Wahrheit anbeten werden <sup>1)</sup>.

An dem Tage, wo er dieses Wort aussprach, war er

---

1) Johann. IV, 21—23. Der Vers 22 scheint wenigstens dem letzten Theile nach eingeschoben zu sein. Man muß nicht zu viel Gewicht auf die historische Realität einer solchen Unterhaltung legen, da Jesus oder die mit ihm sprach, allein davon weiter erzählen konnte. Aber die Anekdote des IV. Kapitels Johannes stellt gewissermaßen einen der geheimsten Gedanken Jesu dar, und die meisten Umstände der Darstellung tragen das auffallendste Gepräge der Wahrheit.



in Wahrheit der Sohn Gottes. Er gründete die reine Verehrung Gottes, ohne Datum, ohne Vaterland, die, welche alle erhabenen Seelen bis ans Ende der Zeiten ausüben werden. Nicht nur war seine Religion an diesem Tage die gute Religion der Menschheit, sie war auch die absolute Religion; und wenn es auf anderen Planeten mit Vernunft und Moral begabte Wesen giebt, so kann ihre Religion nicht abweichen von der, welche Jesus an dem Brunnen Jakobs verkündet. Auf diesem Standpunkt hat er sich, da er Mensch war, nicht halten können, denn das Ideal erreicht man nur auf einen Augenblick. Dies Wort Jesu ist wie ein Blitz in einer dunklen Nacht; es hat achtzehnhundert Jahre bedurft, bevor die Augen der Menschheit (was sage ich! eines unendlich kleinen Theils der Menschheit) sich daran gewöhnen konnten. Aber der Blitz wird heller Tag werden, wenn die Menschheit alle Kreise der Irrthümer durchlaufen, wird sie auf dieses Wort zurückkommen, als auf den unsterblichen Ausdruck seines Glaubens und seiner Hoffnungen.

---

## Fünfzehntes Kapitel.

### Beginn der Legende von Jesus.

#### Begriff, den er selber von seiner übernatürlichen Stellung hat.

Jesus hatte bei seiner Rückkehr nach Galiläa vollständig seinen jüdischen Glauben verloren und war voll revolutionären Eifers. Seine Gedanken drückten sich nun mit einer klaren Bestimmtheit aus. Die unschuldigen Aphorismen seiner ersten prophetischen Zeit, zum Theil den älteren Rabbis entlehnt, die schönen moralischen Predigten seiner zweiten Epoche gehen jetzt zu einer entschiedenen Politik über. Das Gesetz wird abgeschafft werden, und er ist es, der es abschaffen wird <sup>1)</sup>. Der Messias ist gekommen, und er ist es. Das Reich Gottes wird bald sich offenbaren; durch ihn wird es offenbart werden. Er weiß wohl, daß er das Opfer seiner Kühnheit wird, aber das Reich Gottes kann nicht ohne Gewaltthat erlangt werden, nur durch Dulden der Gewalt und Unruhen wird es eingesetzt <sup>2)</sup>. Der Sohn des Menschen wird nach seinem Tode von Legionen Engeln begleitet in Glorie zurückkehren

---

<sup>1)</sup> Das Schwanken der unmittelbaren Jünger Jesu, von denen ein beträchtlicher Theil am Judenthum haften blieb, könnte hier einige Einwendungen rege machen. Aber der Prozeß Jesu läßt gar keinen Zweifel zu. Wir werden sehen, wie er als „Verführer“ behandelt wurde. Der Talmud giebt das gegen ihn beobachtete Rechtsverfahren als ein Beispiel dafür an, wie man „Verführer“ behandeln müsse, die das Gesetz Moses umzustürzen versuchen. (Talm. von Jerus. Sanhedrin XIV, 16, Talm. von Babyl. Sanhedrin, 43 a, 67 a.

<sup>2)</sup> Matth. XI, 12; Luc. XVI, 16.

und die, welche ihn von sich gestoßen haben, werden vor Scham vergehen.

Die Kühnheit einer solchen Conception darf uns nicht überraschen. Jesus sah sich schon seit langer Zeit mit Gott auf dem Fuße eines Sohnes mit dem Vater. Was bei Anderen ein unerträglicher Stolz sein würde, darf bei ihm nicht als Anmaßung betrachtet werden.

Der Titel „Sohn Davids“ war der erste, den er entgegennahm, wahrscheinlich ohne in die unschuldige Betrügerei sich einzumischen, durch welche man denselben ihm zu sichern suchte. Die Familie Davids war, meiner Meinung nach, schon lange erloschen <sup>1)</sup>; niemals suchten die Asmonäer sich eine solche Abkunft zuzuschreiben; weder Herodes, noch die Römer denken nur einen Augenblick daran, daß es in ihrer Umgebung noch irgend einen Repräsentanten der Rechte der alten Dynastie giebt. Aber seit dem Ende der Asmonäer arbeitete der Gedanke an einen unbekannten Abkömmling der alten Könige, der die Nation an ihren Feinden rächen werde, in allen Köpfen. Der allgemein begründete Glaube ging dahin, daß der Messias der Sohn Davids sein und in Bethlehem geboren werden müsse <sup>2)</sup>. Jesus erster Gedanke ging wohl nicht darauf hinaus. Er hielt sich für den Sohn Gottes, nicht

---

<sup>1)</sup> Allerdings werden verschiedene Doctoren wie Hillel, Gamaliel als zum Geschlechte Davids gehörig hingestellt, aber das sind immer noch sehr zweifelhafte Angaben; wenn die Familie Davids damals noch eine besondere, notorisch bekannte Gruppe gebildet hätte, wie kommt es dann, daß man sie niemals neben dem andern Adel, dem Boethusim, den Asmonäern, den Heroden in den großen Kämpfen figuriren sieht?

<sup>2)</sup> Matth. II, 5—6; XXII, 42; Luc. I, 32; Johann. VII, 41—42; Apostelgesch. II, 30.

für den Sohn Davids. Sein Reich und die Befreiung auf welche er sann, war ganz anderer Natur. Aber die öffentliche Meinung that ihm hierin gewissermaßen Zwang an. Die unmittelbare Konsequenz des Satzes: „Jesus ist der Messias“ hat den Satz zur Folge: „Jesus ist der Sohn Davids“. Er läßt sich daher einen Titel gefallen, ohne den er keinen Erfolg hoffen konnte. Er schien sogar endlich Gefallen daran zu finden, denn mit Bereitwilligkeit that er die Wunder, welche man von ihm verlangte, indem man ihn so anredete <sup>1)</sup>. Hierbei, wie bei mehreren anderen Umständen seines Lebens gab Jesus den Ansichten seiner Zeit nach, wenn sie auch gerade nicht die seinen waren. Er verband mit seinem Dogma vom Reiche Gottes Alles, was die Phantasie und die Gemüther der Mitwelt erhitze. So haben wir ihn die Taufe des Johannes annehmen sehen, die eigentlich für ihn keine Wichtigkeit haben konnte.

Es bot sich eine große Schwierigkeit dar: das war seine Geburt in Nazareth, die notorisch bekannt war. Man weiß nicht, ob Jesus gegen diesen Einwand zu kämpfen hatte. Vielleicht trat dieselbe in Galiläa nicht so auffällig hervor, wo die Annahme, daß der Sohn Davids ein Bethlehemiter sein müsse, weniger verbreitet war. Für den galiläischen Idealisten war der Titel „Sohn Davids“ genügend gerechtfertigt, wenn derjenige, dem man ihn zuertheilte, den Ruhm seines Geschlechtes wieder erneuerte und die schönen Tage von Israel wieder herbeiführe. Autorisirte er durch sein Schweigen die falschen Stammbäume, welche seine Anhänger erfanden, um seine königliche Ab-

---

<sup>1)</sup> Matth. IX, 27; XII, 23; XV, 22; XX, 30—31; Marc. X, 47, 52; Luc. XVIII, 38.

kunst zu beweisen <sup>1)</sup>? Wußte er etwas von den Legenden, welche erfunden wurden, um ihn in Bethlehem geboren werden zu lassen, und besonders von der Version, durch welche man seinen bethlehemitischen Ursprung an den Census knüpfte, welcher auf Befehl des kaiserlichen Legaten Quirinius stattfand <sup>2)</sup>? Das wissen wir nicht. Die Ungenauigkeit und die Widersprüche dieser Genealogieen <sup>3)</sup> lassen vermuthen, daß sie an verschiedenen Orten aus dem Volke selber hervorgegangen sind, und daß sie Jesus niemals gebilligt hat <sup>4)</sup>. Niemals bezeichnet er sich selber als den Sohn Davids. Seine Schüler, die minder klar waren als er, übertrieben sehr oft, was er gesagt hatte, und meistens wußte er wohl von diesen Uebertreibungen Nichts. -Fügen wir noch hinzu, daß während der drei ersten Jahrhunderte beträchtliche Fractionen des Christenthums <sup>5)</sup> hartnäckig die königliche Abkunft Jesu und die Authenticität der Stammbäume leugneten.

---

<sup>1)</sup> Matth. I, 1 u. ff.; Luc. III, 23 u. ff.

<sup>2)</sup> Matth. II, 1 u. ff.; Luc. II, 1 u. ff.

<sup>3)</sup> Die beiden Genealogieen sind ganz und gar voneinander abweichend und wenig mit den Listen des Alten Testaments zusammenstimmend. Die Erzählung des Lucas von dem Census des Quirinius enthält einen Anachronismus. Siehe oben S. 67, Anm. 4. Es ist übrigens natürlich, daß die Legende sich dieses Umstandes bemächtigt hat. Der Census machte auf die Juden stets einen großen Eindruck, brachte ihre engen Begriffe in Aufruhr und so erinnerte man sich immer lange Zeit an denselben. Vergl. Apostelgesch. V, 37.

<sup>4)</sup> Julius Africanus (bei Euseb. H. E. I, 7) vermuthet, daß die nach Batanea geflüchteten Verwandten Jesu den Versuch gemacht haben, diesen Stammbaum aufzustellen.

<sup>5)</sup> Die „Ebionim“, die „Hebräer“, die „Nazarener“, Tatianus, Marcio. Vergl. Epiphän. Adv. haer. XXIX, 9; XXX,

Die Legende war also die Frucht einer großen freiwilligen Täuschung und wurde schon zu seinen Lebzeiten in seiner Umgebung verbreitet. Kein großes Ereigniß der Geschichte hat sich zugetragen, ohne Anlaß zu einem Fabelkreise zu geben, und selbst wenn Jesus gewollt hätte, würde er die Volkserfindungen nicht haben hindern können. Vielleicht hätte damals ein scharfblickendes Auge den Keim der Erzählungen erkennen können, welche ihm eine übernatürliche Geburt zuschrieben, sei es, kraft der im Alterthum sehr verbreiteten Idee, daß ein außergewöhnlicher Mann nicht in Folge der gewöhnlichen Beziehungen der beiden Geschlechter geboren werden könne, sei es, um einer schlecht verstandenen Stelle des Jesaias <sup>1)</sup> zu entsprechen, in welcher man zu lesen glaubte, daß der Messias von einer Jungfrau werde geboren werden; sei es endlich in Folge der Idee, daß „der Hauch Gottes“, der schon zu seiner göttlichen Persönlichkeit geworden war, ein Prinzip der „Fruchtbarkeit“ ist <sup>2)</sup>. Vielleicht liefen über seine Kindheit schon mehr als eine Anekdote um, welche in der Absicht erfunden waren, in seiner Lebensgeschichte die Verwirklichung des messianischen Ideals zu zeigen <sup>3)</sup>, oder vielmehr die Verwirklichung der Prophezeiungen, welche die allegorische Exegese der Zeit auf den Messias bezog. Anderweit dichtete man ihm schon von der Wiege Beziehungen zu den berühmten Männern an: Johannes dem Täufer, Herodes

3, 14; XLIV, 1; Theodoret. Haeret. fab. I, 20; Isidorus von Pelusium, Epist. I, 371 ad Pansophium.

<sup>1)</sup> Matth. I, 22—23.

<sup>2)</sup> Genesis I, 2. In Bezug auf den ähnlichen Gedanken bei den Egyptern siehe Herodotus, III, 28; Pomp. Mela I, 9; Plutarch, Quest. symp. VIII, 1, 3; De Iside et Osiride, 43.

<sup>3)</sup> Matth. I, 15, 23; Jesaia VII, 14 u. ff.

dem Großen, den chaldäischen Astrologen, welche wie man sagt, damals eine Reise nach Jerusalem machten <sup>1)</sup>, zwei ehrwürdigen Älten, Simeon und Hanna, welche das Andenken hoher Frömmigkeit hinterlassen haben <sup>2)</sup>. Eine ziemlich hinkende Chronologie waltete bei diesen Combinationen vor, welche meist auf verzerrte wirkliche Fakta basirt waren <sup>3)</sup>. Aber ein merkwürdiger Geist der Milde und Güte, eine tief volksthümliche Empfindung durchdrang alle diese Fabeln und machte sie zu einer Ergänzung der Predigten <sup>4)</sup>. Besonders nach dem Tode Jesu nahmen dergleichen Erzählungen eine sehr große Ausdehnung an, aber man muß glauben, daß sie auch schon zu seinen Lebzeiten circulirten, ohne auf etwas anderes als auf eine fromme Gläubigkeit und naive Bewunderung zu stoßen.

Daß Jesus niemals daran gedacht hat, sich für eine Incarnation Gottes selber auszugeben, daran kann man nicht gut zweifeln. Ein solcher Gedanke war dem jüdischen Genius vollständig fremd; es findet sich auch in den synoptischen Evangelien keine Spur davon <sup>5)</sup>; man findet ihn nur in denjenigen Theilen des Evangelium Johannis angedeutet, welche nicht als Echo des Gedankens Jesu angenommen werden können. Bisweilen scheint Jesus selber Vorsorge zu treffen, daß eine solche Doctrin nicht auf-

1) Matth. II, 1 u. ff.

2) Luc. II, 25 u. ff.

3) So die Legende vom Kindermorde, die sich wahrscheinlich auf irgend eine in der Gegend von Bethlehäm durch Herodes verübte Grausamkeit bezieht. Vergl. Jos. Ant. XIV, ix, 4.

4) Matth. I u. II; Luc. I u. II; Justin. Dial. cum Tryph. 78, 106; Protevang. Jacobi (apokryph.) 18 u. ff.

5) Gewisse Stellen, wie Apostelgesch. II, 22, schließen ihn förmlich aus.

kommen könne <sup>1)</sup>. Die Beschuldigung, daß er sich zu Gott oder zu Gottes Gleichen aufwerfe, wird selbst im Evangelium Johannis als eine Verleumdung der Juden hingestellt <sup>2)</sup>. In diesem letzten Evangelium erklärt er sich für geringer als der Vater <sup>3)</sup>. Außerdem gesteht er, daß ihm der Vater nicht Alles offenbart hat <sup>4)</sup>. Er hält sich für mehr als einen gewöhnlichen Menschen, aber eine unendliche Entfernung trennt ihn von Gott. Er ist Gottes Sohn, aber alle Menschen können das mehr oder minder werden <sup>5)</sup>. Alle sollen eines Tages Gott ihren Vater nennen; alle Wiederauferstandenen werden Söhne Gottes sein <sup>6)</sup>. Die Kindschaft Gottes war im Alten Testament Wesen zugeschrieben, welchen man keineswegs zuschrieb, Gott gleich zu sein <sup>7)</sup>; das Wort „Sohn“ hat in den semitischen Sprachen und in der Sprache des Neuen Testaments die ausgedehntesten Bedeutungen <sup>8)</sup>. Uebrigens ist

1) Matth. XIX, 17; Marc. X, 18; Luc. XVIII, 19.

2) Johann. V, 18 u. ff.; X, 33 u. ff.

3) Johann. XIV, 28.

4) Marc. XIII, 35.

5) Matth. V, 9, 45; Luc. III, 38; VI, 35; XX, 36; Johann. I, 12—13; X, 34—35. Vergl. Apostelgesch. XVII, 28 bis 29; Römer VIII, 14, 19, 21; IX, 26; II. Kor. VI, 18; Galat. III, 26 und im alten Testam. Deuteron. XIV, 1 und besonders Weisheit II, 13, 18.

6) Luc. XX, 36.

7) Genesis VI, 2; Hiob I, 6; II, 1; XXVIII, 7; Psalm II, 7; LXXXII, 6; II. Sam. VII, 14.

8) Der Sohn des Teufels (Matth. XIII, 38; Apostelgesch. XIII, 10); die Söhne dieser Welt (Marc. III, 17; Luc. XVI, 8; XX, 34); die Söhne des Lichtes (Luc. XVI, 8; Johann. XII, 36); die Söhne der Auferstehung (Luc. XX, 36); die Söhne des Reiches



der Begriff, den sich Jesus vom Menschen macht, nicht ein so niedriger, wie ihn der kalte Deismus eingeführt hat. In seiner poetischen Auffassung weht ein einziger Odem durch das ganze All. Der Hauch des Menschen ist der Odem Gottes; Gott wohnt im Menschen, lebt durch den Menschen, wie der Mensch in Gott wohnt, durch Gott lebt <sup>1)</sup>. Der transcendente Idealismus Jesu gestattete ihm niemals, einen ganz klaren Begriff von seiner eigenen Persönlichkeit zu haben. Er ist sein Vater, sein Vater ist er. Er lebt in seinen Schülern; er ist überall bei ihnen <sup>2)</sup>; seine Schüler sind eins, wie er und sein Vater eins sind <sup>3)</sup>. Die Idee ist Alles für ihn, der Körper, welcher die Verschiedenheit der Personen ausmacht, ist Nichts. Der Titel „Sohn Gottes“ oder einfach der „Sohn“ <sup>4)</sup> wird auf diese Weise ein Titel analog dem „Sohn des Menschen“ und, gleich diesem, synonym mit „Messias“, mit dem einzigen Unterschiede, daß er sich selber „Sohn des Menschen“ nannte, aber das Wort „Sohn Gottes“ nie von sich ge-

---

(Matth. VIII, 12; XIII, 38); die Söhne des Hatten (Matth. IX, 15; Marc. II, 19; Luc. V, 34); die Söhne der Gehenna (Matth. XXIII, 15); die Söhne des Friedens (Luc. X, 6) u. s. w. Erinnern wir daran, daß der Jupiter oder Zeus des Heidenthums *κατὰ ἀνδρῶν τε θεῶν τε* ist.

<sup>1)</sup> Vergl. Apostelgesch. XVII, 28.

<sup>2)</sup> Matth. XVIII, 20; XXVIII, 20.

<sup>3)</sup> Johann. X, 30; XVII, 21. Man sehe überhaupt die letzten Reden bei Johannes, besonders im Kap. XVII, welche gewiß eine Seite des psychologischen Zustandes Jesu ausdrücken, obwohl man sie nicht als wahre historische Dokumente ansehen kann.

<sup>4)</sup> Die Stellen, welche dies bestätigen, sind zu zahlreich, um hier angeführt werden zu können.

braucht zu haben scheint <sup>1)</sup>. Der Sohn des Menschen brückt seine Eigenschaft als Richter aus; der „Sohn Gottes“ seine Theilnahme an den Plänen des Höchsten, seine Macht. Diese Macht hat keine Grenzen. Sein Vater hat ihm alle Macht gegeben. Er hat das Recht, sogar den Sabbath zu ändern <sup>2)</sup>. Niemand kennt den Vater, als durch ihn <sup>3)</sup>. Der Vater hat ihm ausschließlich das Recht zu richten übertragen <sup>4)</sup>. Die Natur gehorcht ihm; aber sie gehorcht auch dem, der glaubt und betet; der Glaube kann Alles <sup>5)</sup>. Man muß sich dabei erinnern, daß keine Idee von den Gesetzen der Natur weder in seinem noch in seiner Hörer Geist die Grenze des Unmöglichen bezeichnete. Die Zeugen seiner Wunder danken Gott, „daß er den Menschen solche Macht gegeben“ <sup>6)</sup>. Er erläßt die Sünden <sup>7)</sup>, er ist mehr als David, Abraham, Salomo, als die Propheten <sup>8)</sup>. Wir wissen nicht, in welcher Form und bis zu welchem Maaße diese Versicherungen geschahen. Jesus darf nicht nach den kleinen Regeln unserer Schickslichkeit beurtheilt werden. Die Bewunderung seiner Schüler theilte sich ihm mit und riß ihn fort. Es liegt auf der Hand, daß der Titel *R a b b i*, mit dem

---

<sup>1)</sup> Bloß im Evangel. Johannis bedient sich Jesus des Ausdrucks „Sohn Gottes“ oder „Sohn,“ indem er von sich selbst spricht.

<sup>2)</sup> Matth. XII, 8; Luc. VI, 3.

<sup>3)</sup> Matth. XI, 27.

<sup>4)</sup> Johann. V, 22.

<sup>5)</sup> Matth. XVII, 18—19; Luc. XVII, 6.

<sup>6)</sup> Matth. IX, 8.

<sup>7)</sup> Matth. IX, 2 u. ff.; Marc. II, 5 u. ff.; Luc. V, 20; VII, 47—48.

<sup>8)</sup> Matth. XII, 41—42; XXII, 43 u. ff.; Johann. VIII, 52 u. ff.

er sich bisher begnügt hatte, ihm nicht mehr ausreichte; selbst der Titel eines Propheten oder Gesandten Gottes entsprach seinem Gedanken nicht mehr. Die Stellung, welche er sich beimaß, war die eines übermenschlichen Wesens und er wollte, daß man ihn so betrachte, als habe er mit Gott eine höhere Verbindung als alle andere Menschen. Aber es ist zu bemerken, daß die Ausdrücke „übermenschlich“ und „übernatürlich“, unserer Theologie entlehnt, für das hohe religiöse Bewußtsein Jesu keinen Sinn hatten. Für ihn waren die Natur und die Entwicklung des Menschengeschlechts Gebiete, die außerhalb Gott beschränkt waren, keine schwächlichen Realitäten, die den Gesetzen eines verzweifelnden Empirismus unterworfen sind. Es gab für ihn nichts Uebernatürlichen, denn es gab keine Natur. Berauscht von der unendlichen Liebe, vergaß er die schwere Kette, welche den menschlichen Geist gefangen hält; mit einem Sprunge überwand er den Abgrund, der den meisten unübersteiglich ist, den die Mittelmäßigkeit der menschlichen Begabung zwischen dem Menschen und Gott geöffnet hat.

Es ist nicht zu leugnen, daß in diesen Versicherungen Jesu der Keim der Doctrin liegt, welche später aus ihm eine göttliche Persönlichkeit machen sollte <sup>1)</sup>, indem sie ihn mit dem Worte, dem „zweiten Gotte“ <sup>2)</sup> oder dem „ältesten

---

<sup>1)</sup> Siehe Johann. XIV u. ff. Aber es ist zweifelhaft, ob wir hier die authentische Lehre Jesu haben.

<sup>2)</sup> Philo bei Euseb Praep. Evang. VII, 13.

<sup>3)</sup> Philo: De migr. Abraham §. 1; Quod Deus immut. §. 6; De confus. ling. §. 14 u. 28; De profugis §. 20; De somniis I, §. 37; De agric. Noë §. 12; Quis rerum divin. haeres. §. 25 u. ff., 48 u. ff. u. s. w.

Sohne Gottes“ <sup>1)</sup> oder dem „metathronischen Engel“ <sup>2)</sup> identifizierte, welchen die jüdische Theologie von anderer Seite schuf <sup>3)</sup>. Ein gewisses Bedürfnis führte diese Theologie herbei, um die außerordentliche Strenge des alten Monotheismus zu mildern, neben Gott noch einen Beisitzer zu stellen, dem der ewige Vater die Leitung des Weltalls überträgt. Der Glaube, daß manche Menschen Incarnationen göttlicher Eigenschaften oder „Kräfte“ sind, war sehr verbreitet; die Samaritaner hatten um dieselbe Zeit einen Wunderthäter Namens Simon, den man mit der „großen Tugend Gottes“ identifizierte <sup>3)</sup>. Seit beinahe zwei Jahr-

1) *Metáθpovos*, d. h. den Thron Gottes theilend; eine Art von göttlichem Geheimschreiber, der Buch führt über die Verdienste und die Missethaten; Bereschith, Rabba V, 6c; Talm. von Babil., Sanhedr. 38b; Schagiga 15a; Targum von Jonathan, Gen. V, 24.

2) Diese Theorie vom *lóγος* enthält keine griechischen Elemente. Ebenfalls sind die Vergleiche, welche man mit dem Honover der Parfi angestellt hat, ohne Begründung. Der Minokhired oder „Göttliche Intelligenz“ hat viel Analogie mit dem jüdischen *lóγος*. (Siehe die Fragmente des Minokhired benannten Buches in Spiegels Parfi-Grammatik p. 161—162). Aber die Entwicklung der Doctrin des Minokhired ist modern und mag erst ein Resultat fremden Einflusses sein. Die „göttliche Intelligenz“ (*Mainyu-Khrath*) kommt auch in den Zend-Büchern vor; aber sie dient da nicht als Grundlage einer Theorie; sie wird bloß bei einigen Anrufungen benutzt. Die Annäherung, welche man zwischen der alexandrinischen Theorie des „Wortes“ und gewissen Punkten der ägyptischen Theologie versucht hat, kann nicht ohne Werth sein. Aber es deutet Nichts darauf hin, daß der palästinische Judaismus in den Jahrhunderten, welche unmittelbar vor Christus liegen, von Egypten etwas entlehnt habe.

3) Apostelgesch. VIII, 10.

hundertten gaben sich die spekulativen Geister des Judenthums dem Gange hin, verschiedene Personen mit göttlichen Attributen oder mit gewissen Ausdrücken zu schaffen, welche sich auf die Gottheit bezogen. So wird der „Hauch Gottes“, von dem im Alten Testamente oft die Rede ist, als ein besonderes Wesen für sich, als „Heiliger Geist“ betrachtet. Ebenso werden die „Weisheit Gottes“, das „Wort Gottes“ für sich selbst existirende Persönlichkeiten. Es war dies der Keim des Verfahrens, welches die Sopheroth der Kabbala, die Aion des Gnosticismus, die christlichen Hypostasen, jene ganze trockene Theologie geschaffen, welche in personifizirten Abstraktionen besteht, und zu welcher der Monotheismus seine Zuflucht nehmen muß, wenn er in Gott die Vielfältigkeit einführen will.

Jesus scheint diesem theologischen Raffinement fremd geblieben zu sein, das nur zu bald die Welt mit unfruchtbaren Zänkereien erfüllen sollte. Die metaphysische Theorie des „Wortes“, wie man sie in den Schriften seines Zeitgenossen Philo, in den chaldäischen Targums und schon im Buche der „Weisheit“<sup>1)</sup> findet, blickt weder in den Logia des Matthäus noch überhaupt in den Synoptikern durch, welche so authentische Interpreten der Worte Jesu sind. Die Doctrin des Wortes hatte Nichts mit dem Messianismus gemein. Das Wort des Philo und der Targums ist keinesweges der Messias. Erst Johannes, der Evangelist, oder seine Schule suchten später zu beweisen, daß Jesus das Wort ist, und schufen damit eine neue Theologie, welche von der des Reiches Gottes sehr ver-

---

<sup>1)</sup> IX, 1—2; XVI, 2. Vergl. VII, 12; VIII, 5 u. ff.; IX und überhaupt IX—XI. Diese Prosopopöen der personifizirten Weisheit finden sich auch noch in viel älteren Büchern.

schieden war <sup>1)</sup>. Die wesentliche Rolle des Wortes ist die des Schöpfers und der Vorsicht; nun hat aber Jesus niemals behauptet, daß er die Welt geschaffen habe oder sie regiere. Seine Sendung besteht darin, sie zu richten und zu erneuern. Die Eigenschaft eines Vorsitzenden beim jüngsten Gericht der Menschheit ist das wesentliche Attribut, welches Jesus sich beilegt, die Rolle, welche ihm alle ersten Christen zuertheilten <sup>2)</sup>. Bis zu dem großen Tage sitzt er zur Rechten Gottes, als sein Metathronos, sein erster Minister und zukünftiger Rächer <sup>3)</sup>. — Der übermenschliche Christus der Byzantiner, der als Richter der Welt sitzt inmitten der ihm ähnlichen Apostel, die über den nur dienenden und Beistand leistenden Engeln stehen, ist die sehr treffende bildliche Darstellung dieser Auffassung des „Sohnes Gottes“, von der wir schon die ersten Züge im Buche Daniel sehr stark ausgeprägt finden.

Jedenfalls gehörte die Strenge einer überdachten Scholastik gar nicht in eine solche Welt. Die Gesamtheit der Ideen, welche wir auseinander gesetzt haben, bildete in dem Geiste der Schüler ein so wenig feststehendes, theologisches System aus, daß sie den Sohn Gottes, diese Art Halbierung Gottes, rein als Menschen handeln lassen. Er wird versucht; er weiß vieles nicht; er verbessert

<sup>1)</sup> Johann. Evang. I, 1—14; I. Epistel V, 7; Apokal. XIX, 13. Man wird übrigens bemerken, daß im Evangelium Johannis das „Wort“ außer in der Vorrede, nicht wieder vorkommt und der Erzähler es niemals Jesu in den Mund legt.

<sup>2)</sup> Apostelgesch. X, 42.

<sup>3)</sup> Matth. XXVI, 64; Marc. XVI, 19; Luc. XXII, 69; Apostelgesch. VII, 55; Röm. VIII, 35; Ephes. I, 20; Koloss. III, 1; Hebr. I, 3, 13; VIII, 1; X, 12; XII, 2; I. St. Petri III, 22

sich <sup>1)</sup>; er ist niedergeschlagen, entmuthigt; er bittet seinen Vater, ihm Prüfungen zu ersparen; er ist unterwürfig gegen Gott wie ein Sohn <sup>2)</sup>. Er, der die Welt richten soll, er weiß den Tag des Gerichtes nicht <sup>3)</sup>. Er ergreift Maßregeln zu seiner Sicherheit <sup>4)</sup>. Kurz nach seiner Geburt ist man genöthigt, ihn verschwinden zu lassen, damit vornehme Leute, die ihn tödten lassen wollen, keine Gewalt über ihn hätten <sup>5)</sup>. Bei den Exorcismen spottet der Teufel mitunter seiner und fährt nicht auf den ersten Angriff aus <sup>6)</sup>. Seinen Wundern merkt man eine peinliche Anstrengung an, eine Ermattung, als ob eine Kraft von ihm gegangen sei <sup>7)</sup>. Alles das ist einfach das Benehmen eines Gesandten Gottes, eines von Gott beschützten und begünstigten Menschen <sup>8)</sup>. Hier darf man nicht nach Logik, noch Consequenz fragen. Aus dem Bedürfnisse, welches Jesus empfand, sich Ansehen zu verschaffen und Begeisterung bei seinen Schülern hervorzurufen, erklären sich solche widerstreitenden Begriffe. Für die Messianisten der millenarischen Schule, für die eifrigen Leser des Buches Daniel und Henoch, war er der Sohn des Menschen; für die Juden des gewöhnlichen Glaubens, für die Leser des Jesaias und Micha war er der Sohn Davids; für die Judengenossen der Sohn Gottes oder einfach der Sohn. Andere hielten ihn, ohne

1) Matth. X, v, verglichen mit XXVIII, 19.

2) Matth. XXVI, 39; Johann. XII, 27.

3) Marc. XIII, 32.

4) Matth. XII, 14—16; XIV, 18; Marc. III, 6—7; IX, 29—30; Johann. VII, 1 u. ff.

5) Matth. II, 20.

6) Matth. XVII, 20; Marc. IX, 25.

7) Luc. VIII, 45—46; Johann. XI, 33, 38.

8) Apostelgesch. II, 22.

daß seine Jünger sie deshalb tabelten, für den wieder auf-  
erstandenen Johannes den Täufer, für Elias, für Jeremias,  
dem Volksglauben gemäß, daß die alten Propheten auf-  
erstehen würden, um die Zeit des Messias vorzubereiten <sup>1)</sup>.

Eine absolute Ueberzeugung oder vielmehr der Enthu-  
siasmus, der ihm sogar die Möglichkeit eines Zweifels  
benahm, deckte alle diese Kühnheiten. Wir mit unseren  
kalten, ängstlichen Naturen können eine solche Art, von der  
Idee, zu deren Apostel man sich macht, ergriffen zu sein,  
nicht gut fassen. Bei uns, den ernster gestimmten Ge-  
schlechtern, bezeichnet Ueberzeugung Aufrichtigkeit gegen sich  
selbst. Aber bei den orientalischen Völkern, welche wenig  
an die Zartheit kritischen Geistes gewöhnt sind, hat Auf-  
richtigkeit gegen sich selbst keinen Sinn. Guter Glaube  
und Betrug sind Wörter, welche bei unserer Gewissens-  
strenge zwei sich ausschließende, unveröhnbare Ausdrücke  
sind. Im Orient hat man vom einen zum andern noch  
taufend Uebergänge und Umwege. Die Verfasser apokry-  
pher Bücher (des „Daniel“ und „Henoch“ zum Beispiel),  
so exaltirte Männer, begeben für ihre Sache, und jeden-  
falls ohne irgend einen Scrupel, einen Akt, den wir Fäl-  
schung nennen würden. Die materielle Wahrheit hat für  
den Orientalen wenig Werth; er sieht Alles durch das  
Prisma seiner Ideen, seiner Interessen, seiner Leidenschaften.

Eine Geschichte ist unmöglich, wenn man nicht laut  
bekennt, daß es für die Aufrichtigkeit verschiedene Maß-  
stäbe giebt. Alle großen Dinge geschehen durch das Volk;  
nun kann man das Volk aber nicht leiten, ohne auf dessen  
Ideen einzugehen. Der Philosoph, der, weil er dies weiß,

---

<sup>1)</sup> Matth. XIV, 2; XVI, 14; XVII, 3 u. ff.; Marc. VI,  
14—15; VIII, 28; Luc. IX, 8 u. ff., 19.



sich isolirt und sich in seinen eigenen Werth zurückzieht, ist allen Lobes werth. Aber wer die Menschheit bei ihren Illusionen faßt und auf sie, mit ihr zu wirken sucht, ist auch nicht gut zu tadeln. Cäsar wußte sehr wohl, daß er nicht der Sohn der Venus war; Frankreich wäre nicht, was es heute ist, wenn man nicht vor tausend Jahren an die heilige Salbölflasche zu Rheims geglaubt hätte. Und anderen, in unserer Ohnmacht, ist es leicht, das Elge zu nennen und stolz auf unsere Rebllichkeit die Helben mit Verachtung zu behandeln, welche unter anderen Bedingungen den Kampf des Lebens aufgenommen haben. Wenn wir mit unserer Gewissenhaftigkeit gethan haben werden, was sie mit ihren Täuschungen, dann erst haben wir ein Recht, strenge über sie zu urtheilen. Wenigstens muß man einen Unterschied zu machen wissen zwischen Gesellschaften, wie die unsrige, wo Alles beim hellen Licht der Reflexion geschieht und naiven, leichtgläubigen gesellschaftlichen Zuständen, in denen Glaubenslehren aufgewachsen sind, welche Jahrhunderte beherrscht haben. Es giebt keine große Stiftung, deren Grundlage nicht die Legende wäre. Der einzig Schuldige in solchem Falle ist die Menschheit, welche betrogen sein will.

## Sechszehntes Kapitel.

### Die Wunder.

Nach der Meinung der Zeitgenossen Jesu konnten zwei Beweismittel eine übernatürliche Sendung darthun: Wunder und Erfüllung der Prophezeiungen. Jesus und besonders seine Schüler wandten diese beiden Beweisverfahren, und zwar in vollkommen gutem Glauben an. Seit langer Zeit war Jesus überzeugt, daß die Propheten nur in Bezug auf ihn geschrieben hatten. In ihren heiligen Orakeln fand er sich, er sah sich als den Spiegel an, in welchem der prophetische Genius Israels die Zukunft gelesen hatte. Die christliche Schule suchte, vielleicht schon zu Lebzeiten ihres Meisters, zu beweisen, daß Jesus vollkommen alle dem entsprach, was die Propheten vom Messias vorausgesagt hatten <sup>1)</sup>. In vielen Fällen waren diese Gegenüberstellungen rein äußerlich und für uns kaum faßbar. Es waren sehr häufig zufällige oder unbedeutende Vorfälle im Leben des Meisters, welche den Jüngern gewisse Stellen der Propheten oder in den Psalmen ins Gedächtniß riefen, wobei sie denn wegen ihrer vorgefaßten Meinung Schilderungen von ihm sahen <sup>2)</sup>. Die Exegese der Zeit bestand fast ganz in Wortspielen, in künstlich und willkürlich herbeigezogenen Anführungen. Die Synagoge besaß kein offiziell festgestelltes Verzeichniß der Stellen,

<sup>1)</sup> z. B. Matth. I, 22; II, 5—6, 15, 18; IV, 15.

<sup>2)</sup> Matth. I, 23; IV, 6, 14; XXVI, 31, 54, 56; XXVII, 9, 35; Marc. XIV, 27; XV, 28; Johann. XII, 14—15; XVIII, 9; XIX, 19, 24, 28, 36.

welche sich auf das künftige Reich bezogen. Ihre messianischen Studien waren frei und bestanden mehr in stylistischen Künstlichkeiten als in ernsthafter Beweisführung.

Was die Wunder anbetrifft, so galten sie zu dieser Zeit für das unerläßliche Zeichen des Göttlichen und das Gepräge des prophetischen Berufes. Die Sagen von Elias und Elisa strotzten davon. Es wurde deshalb angenommen, daß der Messias viel Wunder thun würde <sup>1)</sup>. Einige Stunden von Jesu Aufenthalt entfernt, schuf sich ein Magier Namens Simon durch seine Wunderthaten eine fast göttliche Stellung <sup>2)</sup>. Als später man Apollonius von Tyana in Aufnahme bringen und beweisen wollte, daß sein Leben die Reise eines Gottes auf Erden gewesen, glaubte man nicht anders damit zu Stande zu kommen, als daß man einen weiten Kreis von Wundern für ihn erfand <sup>3)</sup>. Selbst von den alexandrinischen Philosophen, Plotinus und andern glaubte man, daß sie welche gethan <sup>4)</sup>. Jesus hatte also nur die Wahl zwischen zwei Entschlüssen, entweder er mußte seine Sendung aufgeben, oder er mußte Thaumaturge werden. Man wird sich erinnern, daß das ganze Alterthum, mit Ausnahme der großen wissenschaftlichen Schulen Griechenlands und ihrer römischen Schüler, das Wunder zuließ; daß Jesus nicht bloß daran glaubte, sondern auch keine Ahnung von einer nach Gesetzen geregelten Ordnung der Natur hatte. Seine Kenntnisse waren in dieser Beziehung denen seiner Zeit-

---

<sup>1)</sup> Johann. VII, 34; IV. Esra XIII, 50.

<sup>2)</sup> Apostelgesch. VIII, 9 u. ff.

<sup>3)</sup> Siehe seine Biographie von Philostrat.

<sup>4)</sup> Siehe: Leben der Sophisten von Eunapius; das Leben des Plotinus von Porphyrius; des Proclus von Marinus u. a. m.

genossen in keiner Weise überlegen. Ja noch mehr, eine seiner am tiefsten bei ihm eingewurzelten Meinungen war, daß der Mensch durch Glauben und Gebet vollständig Gewalt über die Natur habe <sup>1)</sup>. Die Fähigkeit Wunder zu thun, galt für eine von Gott auf natürliche Weise dem Menschen verliehene Gabe <sup>2)</sup>.

Der Unterschied der Zeiten hat zu etwas für uns sehr viel Anstoß Erregendem umgewandelt, was die Macht des großen Religionsstifters zu damaliger Zeit war, und wenn jemals der Cultus Jesu bei der Menschheit sich abschwächen sollte, so wird es grade wegen der Handlungen geschehen, welche damals ihm Glauben verschafften. Die Kritik kommt bei solchen Arten historischer Erscheinungen nicht in Verlegenheit. Ein Wunderthäter heutiger Zeit ist widerlich, denn er thut Wunder, ohne daran zu glauben; er ist ein Charlatan. Aber nehmen wir einen Franz von Assisi, so ist die Frage schon ganz anders; der Wunderkreis der Entstehung des Ordens des heiligen Franciscus verurthacht uns, weit entfernt, uns zu verletzen, ein wahrhaftes Vergnügen. Die Gründer des Christenthums lebten in einem Zustande poetischer Ignoranz, die mindestens ebenso vollständig war als die der heiligen Clara und ihrer Tres socii. Sie fanden es sehr in der Ordnung, daß ihr Meister Zusammenkünfte mit Moses und Elias hatte, daß er den Elementen gebot, daß er die Kranken heilte. Man darf übrigens nicht vergessen, daß jede Idee, sobald sie anfängt, sich zu verwirklichen, viel von ihrer Reinheit verliert. Man setzt Nichts durch, ohne daß die Zartheit der Seele einige Verletzungen erhält. Die Schwäche des menschlichen Geistes

---

<sup>1)</sup> Matth. XVII, 19; XXI, 21—22; Marc. XI, 23—24.

<sup>2)</sup> Matth. IX, 8.

ist so groß, daß die besten Sachen gewöhnlich mit schlechten Gründen gewonnen werden. Die Beweise der ersten Apologisten des Christenthums beruhen auf sehr armseligen Argumenten. Moses, Christoph Columbus, Mohamet haben nur über die sich ihnen entgegenstellenden Hindernisse gestiegt, indem sie der Schwachheit der Menschen Rechnung trugen und nicht immer die wahren Gründe der Wahrheit angaben. Es ist sehr wahrscheinlich, daß die Umgebung Jesu von seinen Wundern viel mehr ergriffen wurde als seinen tiefgöttlichen Predigten. Fügen wir noch hinzu, daß ohne Zweifel die Volksfage vor und nach dem Tode Jesu die Anzahl der Thaten jener Art außerordentlich übertrieben hat. Die Typen der evangelischen Wunder bieten allerdings wenig Abwechslung dar; sie wiederholen sich immer und scheinen sich auf eine sehr kleine Anzahl dem Geschmacke des Landes angepaßter Muster zu beschränken.

Es ist unmöglich, aus den Erzählungen der Wunder, deren ermüdende Aufzählung das Evangelium enthält, diejenigen, welche die öffentliche Meinung Jesu zuertheilt, von denen zu unterscheiden, bei welchen er sich herbeigelassen, eine thätige Rolle zu spielen. Besonders auch ist es unmöglich, zu wissen, ob verschiedene unangenehme Züge, wie ein Zusammenschauern, ein Ergriffensein, das sehr nach Jonglerie schmeckt, wirklich historisch sind, oder die Frucht des Glaubens der Redacteurs, die sehr mit Geisterseherei beschäftigt waren und in dieser Beziehung in einer Welt lebten, welche der der „spirits“ unserer Tage sehr analog war <sup>1)</sup>. Fast alle die Wunder, welche Jesus verrichtet zu

---

<sup>1)</sup> Apostelgesch. II, 2 u. ff.; IV, 31; VIII, 15 u. ff.; X, 44 u. ff. Siehe die Apostelgesch., die Schriften des St. Paulus, die Auszüge des Papias in Euseb. Hist. Eccl. III, 39 u. f. w. Vergl. Marc. III, 15; XVI, 17—18, 20.

haben glaubte, scheinen Wunder der Heilung gewesen zu sein. Die Medizin war zu dieser Zeit in Judäa, was sie noch heute im Orient ist, d. h. durchaus nicht wissenschaftlich, ganz und gar der individuellen Eingebung überlassen. Die seit fünf Jahrhunderten durch die Griechen begründete Medizin war zu Jesu Zeit bei den Juden Palästina's unbekannt. Bei solchem Zustande der Kenntnisse ist die Anwesenheit eines bedeutenden Mannes, der den Kranken mit Sanftmuth behandelt und ihm durch einige deutliche Zeichen die Versicherung seiner Herstellung giebt, häufig ein entscheidendes Heilmittel. Wer wollte zu behaupten wagen, daß in vielen Fällen, natürlich abgesehen von gewissen charakteristischen Verletzungen, die Berührung einer ausgezeichneten Person nicht oft die Hülfquellen der Pharmacie aufwiegen kann. Die Freude, sie zu sehen, heilt schon. Sie giebt, was sie geben kann, ein wohlwollendes Lächeln, eine Hoffnung und es nicht vergeblich.

L. Jesus hatte ebensowenig, als seine Landsleute, die Idee von einer rationellen Medizin; er glaubte mit aller Welt, daß die Heilung durch religiöse Manipulationen erfolgen müsse und dieser Glaube war ganz consequent. Denn wenn man die Krankheit als eine Strafe für die Sünde ansah <sup>1)</sup>, oder als eine Wirkung des bösen Geistes <sup>2)</sup>, keinesweges aber als das Resultat physischer Ursachen, so mußte der beste Arzt der heilige Mann sein, der Gewalt hatte in übernatürlichen Dingen. Geheilt werden wurde wie eine moralische Sache betrachtet; Jesus, der seine moralische Kraft fühlte, mußte sich als besonders zur Heilung geeignet vorkommen. Ueberzeugt, daß die Berührung seines

<sup>1)</sup> Johann. V, 14; IX, 1 u. ff., 34.

<sup>2)</sup> Matth. IX, 32—33; XII, 22; Luc. XIII, 11, 16.

Gewandes <sup>1)</sup> das Auflegen seiner Hände <sup>2)</sup> dem Kranken wohl thue, hätte er hartherzig sein müssen, wenn er sich geweigert hätte, denen, die litten, eine Erleichterung zu Theil werden zu lassen, die er ihnen zu bewilligen im Stande war. Die Heilung der Kranken ward als eines der Zeichen des Reiches Gottes betrachtet und stets mit der Emancipation der Armen in Verbindung gebracht <sup>3)</sup>. Die eine wie die andere waren die Anzeichen der großen Umwälzung, welche zur Abstellung körperlicher wie geistiger Gebrechen führen sollte.

Eine Art von Heilung, welche Jesus am häufigsten anwendet, ist der Exorcismus, oder die Vertreibung der bösen Geister. Es herrschte damals eine seltsame Sucht zum Glauben an böse Geister. Und nicht bloß in Judäa, sondern in der ganzen Welt währte man allgemein, daß die Dämonen sich des Körpers gewisser Personen bemächtigen und sie zwingen, Handlungen gegen ihren eigenen Willen zu begehen. Ein persischer Div, der mehrere Male in der Avesta vorkommt <sup>4)</sup>, Aeschma Daeva, der „Div der Begierde“, von den Juden unter dem Namen Asmobi <sup>5)</sup> adoptirt, wird die Ursache aller hysterischen Zufälle der Frauen <sup>6)</sup>. Die Epilepsie, die Gehirn- und Nervenkrankheiten <sup>7)</sup>, wo der Patient sich nicht mehr selbst

1) Luc. VIII, 45—46.

2) Luc. IV, 40.

3) Matth. XI, 5; XV, 30—31; Luc. IX, 1—2, 6.

4) Vendidad XI, 26; Yaçna X, 18.

5) Tobias III, 8; VI, 14; Talm. von Babyl. Gittin 68a.

6) Vergl. Marc. XVI, 9; Luc. VIII, 2; Evangel. der Kindheit, 16, 33; Syr. Codex, veröffentlicht in Anecdota syriaca, von Band I, p. 152.

7) Jos. Bell. Jud. VII, vi, 3; Lucian Philopseud. 16; Philostrat. Leben Appolon. III, 38; IV, 20; Aretäus, De causis morb. chron. I, 4.

anzugehören scheint, Gebrechen, deren Ursache man nicht kannte, wie Taubheit, Stummheit <sup>1)</sup>, wurden auf dieselbe Weise erklärt. Die bewunderungswürdige Abhandlung „Ueber die heilige Krankheit“ von Hippokrates, der vier und ein halbes Jahrhundert vor Jesus die wahren Grundlagen der Medizin über diesen Gegenstand hingestellt, hatte einen solchen Irrthum nicht aus der Welt bannen können. Man vermuthete, daß es mehr oder minder wirksame Mittel gebe, um die bösen Geister zu vertreiben; der Stand eines Exorzisten war ein so regelrechtes Gewerbe wie das eines Arztes <sup>2)</sup>. Es ist nicht zweifelhaft, daß Jesus während seiner Lebenszeit den Ruf gehabt hat, im Besitze der größten Geheimnisse dieser Kunst zu sein <sup>3)</sup>. Es gab damals viele Verrückte in Judäa, wahrscheinlich in Folge der großen Spannung der Gemüther. Man ließ diese Verrückten, wie das heute noch in denselben Gegenden der Fall ist, umhergehen und sie wohnten in den Höhlen verlassener Gräber, dem gewöhnlichen Zufluchtsorte der Vagabunden. Jesus übte eine große Wirkung auf diese Unglücklichen aus <sup>4)</sup>. Man erzählt in Bezug auf seine Kuren hundert merkwürdige Geschichten, bei welchen die ganze Leichtgläubigkeit der Zeit ihre Rechnung fand. Aber auch hier darf man die Schwierigkeiten sich nicht zu groß vorstellen. Die Geistesstörungen, welche man durch Besessenheit erklärte, waren oft sehr leicht. Noch heute be-

<sup>1)</sup> Matth. XI, 33; XII, 22; Marc. IX, 16, 24; Luc. XI, 14.

<sup>2)</sup> Tobias VIII, 2—3; Matth. XII, 27; Marc. IX, 38; Apostelgesch. XIX, 13; Jos. Ant. VIII, II, 5; Justin. Dial. cum Tryphone, 85; Lucian. Epigr. XXIII (XXII Dindorf).

<sup>3)</sup> Matth. XVII, 20; Marc. IX, 24 u. ff.

<sup>4)</sup> Matth. VIII, 28; IX, 34; XII, 34 u. ff.; XVII, 14 u. ff., 20; Marc. V, 1 u. ff.; Luc. VIII, 27 u. ff.



trachtet man als Verrückte oder von einem Dämon Befessene (diese beiden Begriffe verschmelzen zu einem: Medschnun<sup>1)</sup> alle Leute, welche Sonderbarkeiten an sich haben. Ein mildes Wort genügt dann häufig, um den Dämon zu vertreiben. Wahrscheinlich waren das die von Jesu angewendeten Mittel. Wer weiß, ob sein Ruf als Exorcist sich nicht fast wider seinen Willen verbreitete? Die Personen, welche im Orient leben, sind bisweilen überrascht, sich im Besitze einer großen Berühmtheit als Arzt, als Zauberer, als Entdecker von Schätzen zu finden, ohne daß sie sich Rechenschaft von den Thatsachen zu geben vermögen, welche zu solchen tollen Phantasieen geführt haben.

Vieles scheint dafür zu sprechen, daß Jesus erst spät, und mit Widerstreben Wunderthäter wurde. Häufig thut er seine Wunder nur, nachdem er sich hat bitten lassen, und mit einer Art Verstimmung, indem er denen, die sie von ihm verlangen, die Rohheit ihres Geistes vorwirft<sup>2)</sup>. Noch eine, dem Anscheine nach unerklärliche Sonderbarkeit ist es, daß er sich bemüht, seine Wunder heimlich zu thun, und denen, welche er heilt, anzuempfehlen, sie sollten es Niemandem wiedererzählen<sup>3)</sup>. Wenn die Dämonen ihn als Sohn Gottes proclamiren wollen, verbietet er ihnen,

---

<sup>1)</sup> Die Phrase: *Δαιμόνιον ἔχει* (Matth. XI, 18; Luc. VII, 33; Joh. VII, 20; VIII, 48 u. ff.; X, 20 u. ff.) muß übersetzt werden: „er ist verrückt“, wie man im Arabischen sagen würde: medschnun entá. Das Wort *δαιμονον* hat auch in dem ganzen klassischen Alterthum die Bedeutung „verrückt sein, rasen.“

<sup>2)</sup> Matth. XII, 39; XVII, 16; Marc. VIII, 17 u. ff.; IX, 18; Luc. IX, 41.

<sup>3)</sup> Matth. VIII, 4; IX, 30–31; XII, 16 u. ff.; Marc. I, 44; VII, 24 u. ff.; VIII, 26.

den Mund zu öffnen; wider seinen Willen erkennen sie ihn an <sup>1)</sup>. Diese Züge sind besonders bei Marcus hervorgehoben, der vorzugsweise der Evangelist der Wunder und Exorcismen ist. Es scheint, daß der Jünger, welcher die Grundnachrichten dieses Evangeliums mitgetheilt hat, oft Jesus mit seiner Bewunderung für die Wunder belästigt hat, und daß der Meister, über einen Ruf verdrießlich, der ihm drückend war, oft zu ihm gesagt hat: „Sprich nicht davon.“ Einmal brach diese Mißstimmung sich Bahn, und es zeigte sich, wie unangenehm Jesu diese ewigen Zumuthungen schwacher Geister waren <sup>2)</sup>. Es ist so, als ob zu Zeiten die Rolle des Wunderthäters ihm sehr unangenehm war, und daher suchte er wohl den Wundern, die ihm so zu sagen bei jedem Schritte aus der Erde emporsprossen, so viel wie möglich Oeffentlichkeit zu geben. Wenn seine Feinde ein Wunder von ihm verlangten, besonders ein himmlisches, wie etwa ein Meteor, so weigert er sich hartnäckig <sup>3)</sup>. Es ist also erlaubt zu glauben, daß man ihm seine Stellung als Thaumaturge aufdrängte, daß er zwar sich nicht sehr dagegen wehrte, aber auch Nichts that, um dieselbe wichtiger zu machen; jeden Falls empfand er die Hohlheit der öffentlichen Meinung in Bezug auf diesen Punkt.

Es wäre gegen den Geist einer guten historischen Methode, wenn wir hier unserm Wiederstreben zu sehr nachgeben und Thatfachen unterdrücken wollten, um uns den Versuchungen zu entziehen, den Charakter Jesu zu bemängeln, während in den Augen seiner Zeitgenossen

1) Marc. I, 24—25, 34; III, 12; Luc. IV, 41.

2) Matth. XVII, 16; Marc. IX, 18; Luc. IX, 41.

3) Matth. XII, 38 u. ff.; XVI, 1 u. ff.; Marc. VIII, 11.

diese Thatsachen gerade in den Vordergrund treten<sup>1)</sup>. Zwar wäre es bequem zu sagen: das sind Zusätze seiner Schüler, die nicht auf der Höhe des Meisters standen, und da sie seine Größe nicht begreifen konnten, ihn durch seiner unwürdige Gaukeleien zu heben suchten. Aber die vier Erzähler des Lebens Jesu stimmen durchaus überein, seine Wunder zu loben; einer von ihnen, Marcus, der Schüler des Apostel Paulus<sup>1)</sup>, legt so großes Gewicht auf diesen Punkt, daß, wenn man Jesu Charakter bloß nach diesem Evangelium beurtheilen wollte, man ihn sich als einen Erzisten von außerordentlicher Geschicklichkeit, als einen sehr mächtigen Zauberer vorstellen müßte, der Furcht einflößt und dessen man sich gern entledigte<sup>2)</sup>. Wir wollen also nicht anstehen, daß Handlungen, die man jetzt als Züge von Täuschung oder Thorheit betrachten würde, in dem Leben Jesu eine große Stelle eingenommen haben. Soll man aber um dieser unangenehmen Seite willen die ganze erhabene Partie eines solchen Lebens opfern? Hüten wir uns davor. Ein bloßer Zauberer, nach Art Simons des Magiers, wäre nie im Stande gewesen, wie Jesus eine moralische Revolution herbeizuführen. Hätte der Thaumaturge bei Jesus den Moralisten, den religiösen Reformator überwogen, so wäre aus ihm eine Schule der Theurgie, aber nicht das Christenthum hervorgegangen.

<sup>1)</sup> Jos. Ant. XVIII, iii, 3.

<sup>2)</sup> Papias bei Euseb. Hist. eccl. III, 39.

<sup>3)</sup> Marc. IV, 40; V, 15, 17, 33, 36; VI, 50; X, 32. Vgl. Matth. VIII, 27, 34; IX, 8; IV, 27; XVII, 6—7; XXVIII, 5, 10; Luc. IV, 36; V, 17; VIII, 25, 35, 37; IX, 34. Das apokryphe Evangelium Thomas, des Israeliten, treibt diese Seite bis zur widerlichsten Absurbität. Vergleiche die „Wunder der Kindheit“ bei Etilo Cod. apokryph. N. T. p. CX, Anm.

Uebrigens muß die Frage ebenso gelöst werden, wie bei allen Heiligen und Religionsstiftern. Heute als Krankheit betrachtete Erscheinungen, wie Epilepsie, Visionen waren früherhin ein Prinzip der Kraft und der Größe. Die Medizin kennt sehr genau den Namen der Krankheit, welche Mahomet's Glück gemacht hat <sup>1)</sup>. Fast alle Männer beinahe bis auf unsere Zeit herab, die das meiste für das Wohl ihres Gleichen gethan haben, (sogar der vortreffliche Vincent de Paul) mußten wohl oder übel Wunderthäter werden. Wenn man von dem Grundsatz ausgeht, daß jede historische Person, der man Handlungen zuschreibt, die im neunzehnten Jahrhundert für unverständlich oder charlatanisch gehalten werden, darum ein Narr oder Charlatan gewesen sein müsse, dann ist alle Kritik der Geschichte auf dem Holzwege. Die alexandrinische Schule war eine edle Schule und doch befaßte sie sich der Geistesseherei. Sokrates und Pascal waren nicht von Hallucinationen frei. Die Thatfachen müssen durch Ursachen erklärt werden, die ihnen proportional sind. Die Schwächen des menschlichen Geistes erzeugen wieder nur Schwächen. Große Dinge haben stets große Ursachen in der Natur des Menschen, obwohl sie sich häufig mit einem Geleite von Kleinheiten geben, die bei oberflächlichen Geistern jene Größe in den Schatten stellen.

In einem allgemeineren Sinne also ist es die Wahrheit, wenn wir sagen, daß Jesus nur wider Willen Wunderthäter war. Das Wunder ist gewöhnlich weit mehr das Werk des Publikums, als desjenigen, dem man es zuschreibt. Hätte Jesus sich auch hartnäckig geweigert, Wunder zu thun, die Menge hätte doch welche an ihm

---

<sup>1)</sup> Die Hysteria muscularis Schönleins.

herausgefunden; das größte Wunder wäre schon gewesen, wenn er keines gethan hätte; niemals würde den Gesetzen der Geschichte und der Psychologie so viel Abbruch gethan worden sein. Diese Wunder Jesu waren also eine Gewalt, die ihm sein Jahrhundert anthat, eine Concession, welche ihm die vorübergehende Nothwendigkeit entriß. Deshalb ist auch der Wunderthäter und Exorzist gefallen, aber der religiöse Reformator wird ewig leben.

Selbst diejenigen, welche nicht an ihn glaubten, waren von seinen Thaten eingenommen und suchten Zeuge davon zu sein <sup>1)</sup>. Die Heiden selbst und andere nicht mit dem Judenthum im Zusammenhang Stehende empfanden eine Regung der Furcht und suchten ihn aus ihrer Gegend fortzubringen <sup>2)</sup>. Manche versuchten wohl auch seinen Namen zu aufrührerischen Bewegungen zu mißbrauchen <sup>3)</sup>. Aber die rein moralische, keineswegs politische Richtung seines Charakters schützte ihn vor solchen Uebereilungen. Sein Königreich lag in dem kindlichen Kreise, welchen ein und dieselbe Frische der Einbildungskraft und ein und derselbe Borgeschmack des Himmels um ihn herum geschaart hatte und um ihn versammelt hielt.

---

<sup>1)</sup> Matth. XIV, 1 u. ff.; Marc. VI, 14; Luc. IX, 7; XXIII, 8.

<sup>2)</sup> Matth. VIII, 34; Marc. V, 17; VIII, 37.

<sup>3)</sup> Johann. VI, 14—15.

## Siebzehntes Kapitel.

### Schließliche Form der Ideen Jesu über das Reich Gottes.

Wir vermuthen, daß diese letzte Phase der Thätigkeit Jesu ungefähr achtzehn Monate gedauert habe, also von seiner Rückkehr von der Pilgerschaft Ostern 31 bis zu seiner Reise zum Laubhüttenfest des Jahres 32 <sup>1)</sup>. In diesem Zeitabschnitte scheint der Gedanke Jesu sich um kein neues Element bereichert zu haben; aber Alles, was in demselben lag, entwickelte und produzierte sich mit stets wachsender Kraft und Kühnheit.

Der Grundgedanke Jesu war von Hause aus die Errichtung des Reiches Gottes. Aber dieses Reich Gottes, wie schon gesagt, scheint Jesus in sehr verschiedenem Sinne verstanden zu haben. Zu Zeiten kann man ihn für einen Demokratenführer halten, der bloß die Herrschaft der Armen, der Enterbten will. Zu anderen Malen ist das Reich Gottes die buchstäbliche Erfüllung der apokalyptischen Gesichte der Bücher Daniel und Henoch. Oft endlich ist das Reich Gottes das Reich der Seelen und die bevorstehende Befreiung ist die Befreiung durch den Geist. Die von Jesu gewollte Revolution ist dann also die, welche in Wirklichkeit Statt gefunden hat, die Herstellung eines Cultus, welcher reiner ist als der des Moses. — Alle diese Gedanken scheinen in dem Bewußtsein Jesu zu

---

<sup>1)</sup> Johann. V, 1; VII, 2. Wir folgen dem Systeme Johannis, nach welchem das öffentliche Leben Jesu drei Jahre gedauert hat. Die Synoptiker dagegen gruppieren alle Fakta in dem Raume eines einzigen Jahres.

gleicher Zeit existirt zu haben. Die erste Auffassung indessen, die einer zeitlichen Revolution, scheint ihn nicht lange beschäftigt zu haben. Jesus betrachtete niemals die Erde, oder die Reichen der Erde, die materielle Macht als Etwas, das der Mühe lohne, sich damit zu beschäftigen. Er besaß keinen äußerlichen Ehrgeiz. Bisweilen war es die natürliche Folge, daß seine religiöse Bedeutsamkeit auf dem Punkte war, sich in sociale Bedeutsamkeit umzuwandeln. Es kamen Leute zu ihm, die ihn baten, das Schiedsrichteramt in materiellen Fragen zu übernehmen. Jesus wies diese Zumuthungen stolz zurück, als seien es Beleidigungen für ihn <sup>1)</sup>. Von seinem himmlischen Ideal erfüllt, trat er niemals aus dem Kreise seiner stolzen Armuth heraus. Was die anderen beiden Auffassungen des Reiches Gottes anbetrifft, so scheint sie Jesus stets neben einander behalten zu haben. Wäre er bloß ein Enthusiast gewesen, überspannt geworden durch die Apokalypsen, in denen die Volkspheantasie schwärmte, so wäre er nur ein obscurer Sektirer geblieben, niedriger stehend als die, deren Ideen er folgte. Wäre er nur ein Puritaner gewesen, eine Art Channing oder „Savoyischer Vicar“, würde er unbedingt keinen Erfolg gehabt haben. So aber stützten die beiden Partieen seines Systems oder besser gesagt, seine beiden Auffassungen des Reiches Gottes sich auf einander und diese gegenseitige Stütze hat seinen unvergleichlichen Erfolg herbeigeführt. Die ersten Christen sind noch Visionäre, sie leben in einem Kreise von Ideen, die wir Träumereien nennen würden; aber zu gleicher Zeit sind sie auch die Helden des socialen Krieges, welcher zur Gewissensfreiheit und zur Herstellung einer Religion

---

1) Luc. XII, 13—14.

geführt hat, aus der mit der Zeit endlich der reine Cultus hervorgehen wird.

Die apokalyptischen Ideen Jesu in ihrer vollständigsten Form können folgendermaßen zusammen gefaßt werden:

Die dermalige Ordnung der Menschheit erreicht ihre Endschafft. Dieß Ende wird eine ungeheure Revolution sein, „eine Angst“, ähnlich den Geburtschmerzen, eine „Palingenesie“ (nach dem eigenen Ausdrucke Jesu selbst <sup>1)</sup>) vorbereitet und verkündet durch düstereß Mißgeschick, Plagen und seltsame Erscheinungen <sup>2)</sup>. Am hellen Tage wird sich das Zeichen des Sohnes Gottes am Himmel zeigen; es wird eine leuchtende, von Lärm begleitete Vision sein, wie die auf dem Sinai, ein großes Gewitter wird die Wolken zerreißen, ein Strom von Feuer wird von Osten nach Westen gehen. Dann erscheint der Messias in den Wolken mit Majestät und Glorie angethan beim

<sup>1)</sup> Matth. XIX, 28.

<sup>2)</sup> Matth. XXIV, 3 u. ff.; Marc. XIII, 4 u. ff.; Luc. XVII, 22 u. ff.; XXI, 7 u. ff. Es ist bemerkenswerth, daß die Schilderung des Endes der Zeiten, wie sie die Synoptiker Jesu in den Mund legen, sehr viel Züge enthält, welche mit der Belagerung von Jerusalem viel Aehnlichkeit haben. Lucas schrieb einige Zeit nach dieser Belagerung (XXI, 9, 20, 24). Die Redaction des Matthäus dagegen fällt grade in die Zeit der Belagerung oder ganz kurz darauf. Es ist indeß kein Zweifel, daß Jesus große Schrecken als Vorverkünder seiner Wiederkunft voraussagte. Diese Schrecken waren ein integrierender Theil aller jüdischen Apokalypsen. Henoch XCIX—C, CII, CIII (Eintheilung von Dillmann); Carm. sibyll. III, 334 u. ff., 633 u. ff.; IV, 168 u. ff.; V, 511 u. ff. Auch bei Daniel wird das Reich der Heiligen erst kommen, nachdem die allgemeine Vernichtung ihren höchsten Grad erreicht haben wird (VII, 25 u. ff.; VIII, 23 u. ff.; IX, 26—27; XII, 1).



Schalle der Drommeten, umgeben von Engeln. Seine Jünger werden auf Thronen um ihn herum sitzen. Die Todten erstehen aus ihren Gräbern und der Messias schreitet dann zum Gericht <sup>1)</sup>).

Bei diesem Gerichte werden die Menschen, je nach ihren Werken, in zwei Kategorien getheilt <sup>2)</sup>). Die Engel werden die Vollstrecker des Urtheils sein <sup>3)</sup>). Die Erwählten bekommen dann einen köstlichen Aufenthalt, der ihnen schon seit Beginn der Welt <sup>4)</sup> zubereitet wurde; dort werden sie sich von Licht umflossen zu einem Festmahl niedersetzen, bei dem Abraham, die Patriarchen und die Propheten den Voratz führen <sup>5)</sup>). So wird es der kleineren Anzahl ergehen <sup>6)</sup>). — Die anderen gehen in die Gehenna. Die Gehenna war das Thal westlich von Jerusalem. Man hatte dort zu verschiedenen Epochen Feuersdienst getrieben und später war der Ort eine Art von Kloake geworden. Die Gehenna ist also nach Jesu Vorstellung ein düsteres, schreckenhaftes, unfluthiges Thal voller Feuer. Die vom Reiche Gottes Ausgeschlossenen werden dort verbrannt und von Würmern zernagt und Satan und seine abgefallenen Engel werden ihnen Gesellschaft leisten <sup>7)</sup>); Heulen und

<sup>1)</sup> Matth. XVI, 27; XIX, 28; XX, 21; XXIV, 30 u. ff.; XXV, 31 u. ff.; XXVI, 64; Marc. XIV, 62; Luc. XXII, 30; I. Kor. XV, 52; I. Theßsal. IV, 15 u. ff.

<sup>2)</sup> Matth. XIII, 38 u. ff.; XXV, 33.

<sup>3)</sup> Matth. XIII, 39, 41, 49.

<sup>4)</sup> Matth. XXV, 34. Vergl. Johann. XIV, 2.

<sup>5)</sup> Matth. VIII, 1; XIII, 43; XXVI, 29; Luc. XIII, 28; XVI, 22; XXII, 30.

<sup>6)</sup> Luc. XIII, 23 u. ff.

<sup>7)</sup> Matth. XXV, 41. Die Vorstellung vom Fall der Engel, welche im Buche Henoch so entwickelt vorhanden ist, war der Umgebung Jesu sehr geläufig. Epistel Jud. 6 u. ff.; II. Epist. Petr. II, 4, 11; Apokal. XII, 9; Evangel. Johann. VIII, 44.

Zähneklappern wird da sein <sup>1)</sup>. Das Reich Gottes aber ist ein geschlossener, im Innern erleuchteter Saal inmitten dieser Welt von Dual und Finsterniß <sup>2)</sup>.

Diese neue Ordnung der Dinge wird ewig dauern. Das Paradies wie die Gehenna haben kein Ende. Ein unübersteiglicher Abgrund trennt sie von einander <sup>3)</sup>. Der Sohn des Menschen sitzend zur Rechten Gottes wird diesen schließlichen Zustand der Welt und der Menschheit beherrschen <sup>4)</sup>.

Daß dies Alles von den Schülern, und in gewissen Augenblicken auch vom Meister, buchstäblich verstanden wurde, geht ganz augenscheinlich aus den Schriften jener Zeit hervor. Wenn die erste christliche Generation von einem tiefen, beständigen Glauben erfüllt ist, so geschieht dies, weil die Welt ihrem Ende nahe ist <sup>5)</sup> und die große Offenbarung Christi bald kommen soll <sup>6)</sup>. Die ausdrucksvolle Verkündigung: „Die Zeit ist nahe <sup>7)</sup>“, welche der Anfang und das Ende der Apokalypse ist, dieser immer

---

<sup>1)</sup> Matth. V, 22; VIII, 12; X, 28; XIII, 40, 42, 50; XVIII, 8; XXIV, 51; XXV, 30; Marc. IX, 43 u. f. w.

<sup>2)</sup> Matth. VIII, 12; XXII, 13; XXV, 30. Vgl. Jos. B. J. III, VIII, 5.

<sup>3)</sup> Luc. XVI, 28.

<sup>4)</sup> Marc. III, 29; Luc. XXII, 69; Apostelgesch. VII, 55.

<sup>5)</sup> Apostelgesch. II, 17; III, 19 u. ff.; I. Kor. XV, 23—24, 52; I. Thessal. III, 13; IV, 14 u. ff.; V, 23; II. Thess. II, 8; I. Tim. VI, 14; II. Tim. IV, 1; Tit. II, 13; Epist. Saf. V, 3, 8; Epist. Jud. 18; II. Petri III, ganz; die Apokalypse ganz und in's besondere I, 1; II, 5, 16; III, 11; XI, 14; XXII, 6, 7, 12, 20. Vgl. IV. Esra IV, 26.

<sup>6)</sup> Luc. XVII, 30; I. Kor. I, 7—8; II. Thessal. I, 7; I. Petr. I, 7, 13; Apokal. I, 1.

<sup>7)</sup> Apokal. I, 3; XXII, 10.

und immer wiederholte Ruf: „Wer Ohren hat, der höre <sup>1)</sup>“, sind die Rufe der Hoffnung und der Vereinigung der ganzen Apostelzeit. Ein syrischer Ausdruck Maran atha „Unser Herr kommt <sup>2)</sup>“ wird die Parole, welche alle Gläubigen sich mittheilen, um sich in ihrem Glauben, ihren Hoffnungen zu bestärken. Die Apokalypse, welche im Jahre 68 unserer Zeitrechnung geschrieben ist <sup>3)</sup>, stellt den Zeitpunkt auf drei und ein halbes Jahr fest <sup>4)</sup>. Die „Himmelfahrt des Jesaias <sup>5)</sup>“ nimmt eine dem sehr nahe treffende Berechnung an.

Jesús machte sich nie an eine solche Bestimmung. Wenn man ihn über die Zeit seiner Ankunft befragte, weigerte er sich stets, zu antworten; einmal sogar erklärte er, daß der Zeitpunkt dieses großen Tages nur dem Vater bekannt ist, der ihn weder den Engeln noch dem Sohne geoffenbart hat <sup>6)</sup>. Er sagte, daß der Augenblick, wo man das Reich Gottes mit einer unruhigen Neubegier erforschen wolle, gerade der sei, wo es nicht komme <sup>7)</sup>. Er wiederholte unaufhörlich, daß es eine Ueberraschung sein werde wie zu den Zeiten Noahs und Loths; man müsse wachen und seine Lampe angezündet halten, wie zu einem Hochzeits-

---

<sup>1)</sup> Matth. XI, 15; XIII, 9, 43; Marc. IV, 9, 23; VII, 16; Luc. VIII, 8; XIV, 35; Apokal. II, 7, 11, 27, 29; III, 6, 13, 22; XIII, 9.

<sup>2)</sup> I. Kor. XVI, 22.

<sup>3)</sup> Apokal. XVII, 9 u. ff. Der sechste Kaiser, welchen der Verfasser als regierend bezeichnet, ist Galba. Der todte Kaiser, der wiederkommen soll, ist Nero, dessen Name in Ziffern gegeben wird (XIII, 18).

<sup>4)</sup> Apokal. XI, 2, 3; XII, 14. Vgl. Daniel VII, 25; XII, 7.

<sup>5)</sup> Kap. IV, v, 12 u. 14. Vgl. Cedrenus p 68 (Paris 1647).

<sup>6)</sup> Matth. XXIV, 36; Marc. XIII, 32.

<sup>7)</sup> Luc. XVII, 20. Vgl. Talm. von Babyl. Sanhedrin 97 a.

zuge, der unversehnd vorüberkommt <sup>1)</sup>; der Sohn des Menschen werde kommen wie der Dieb, zu der Stunde, wo man es nicht erwarte <sup>2)</sup>; er werde erscheinen wie ein Blitz, der von einem Ende des Horizonts zum andern läuft <sup>3)</sup>. Aber seine Auslassungen über das nahe Vorstellen der Katastrophe lassen gar keine Zweideutigkeit zu <sup>4)</sup>. „Die jetzige Generation wird nicht vorübergehen, bevor das Alles vollendet ist. Mehrere von denen, welche hier zugegen sind, werden nicht den Tod schmecken ohne den Sohn des Menschen in seiner Herrlichkeit gesehen zu haben <sup>5)</sup>.“ Er wirft denen, welche nicht an ihn glauben, vor, nicht die Kennzeichen des künftigen Reiches lesen zu können. „Wenn ihr seht die Abendröthe, sagte er, so merket ihr, daß es schön Wetter werde; wenn ihr das Morgenroth sehet, so verkündet ihr Sturm. Wie, die Zeichen des Himmels könnt ihr beurtheilen, aber ihr wisset nicht die Zeichen der Zeit zu begreifen <sup>6)</sup>!“ Gemäß einer Täuschung, der alle großen Reformatoren unterworfen sind, hielt Jesus den Augenblick für viel näher als er war; er zog die Langsamkeit der Fortschritte des Menschengeschlechts nicht mit in Rechnung; er bildete sich ein, in einem Tage verwirklichen zu können, was achtzehn Jahrhunderte später noch nicht vollendet sein sollte.

---

1) Matth. XXIV, 36 u. ff.; Marc. XIII, 32 u. ff.; Luc. XII, 35 u. ff.; XVII u. ff.

2) Luc. XII, 40; II. Petr. III, 10.

3) Luc. XVII, 24.

4) Matth. X, 23; XXIV—XXV ganz und besonders XXIV, 29, 34; Marc. XIII, 30; Luc. XIII, 35; XXI, 28 u. ff.

5) Matth. XVI, 28; XXIII, 36, 39; XXIV, 34; Marc. VIII, 39; Luc. IX, 27; XXI, 32.

6) Matth. XVI, 2—4; Luc. XII, 54—56.

Diese so ausdrücklichen Erklärungen nahmen die christlichen Familien während siebenzig Jahre vorzugsweise in Anspruch. Es wurde allgemein angenommen, daß einige der Jünger noch leben bleiben würden, bis sie den Tag der endlichen Offenbarung gesehen. Besonders wurde Johannes zu der Zahl solcher gerechnet <sup>1)</sup>. Viele glaubten, daß er niemals sterben werde. Vielleicht war dies erst eine spätere Meinung, durch das hohe Alter, welches Johannes erreicht zu haben scheint, hervorgerufen; man schloß aus demselben, Gott wolle ihn so lange leben lassen, bis er zur Verwirklichung des Wortes Jesu den großen Tag erlebe. Wie dem nun sei, bei seinem Tode wurde bei Vielen der Glaube erschüttert, und seine Schüler gaben der Voraussagung Christi eine mildere Deutung <sup>2)</sup>.

Zu gleicher Zeit wo Jesus vollständig die apokalyptischen Glaubenslehren, wie man sie in den apokryphen jüdischen Büchern findet, gelten läßt, erkennt er auch das Dogma an, welches die Ergänzung oder eigentlich das Erforderniß dazu bildet, die Auferstehung der Todten. Diese Doctrin war, wie wir schon gesagt haben <sup>3)</sup>, ziemlich neu in Israel; eine Menge von Leuten kannten sie nicht oder glaubten nicht daran <sup>4)</sup>. Für die Phariseer und die eifrigen Anhänger der messianischen Lehren stand

---

1) Johann. XXI, 22—23.

2) Johann. XXI, 22—23. Das XXI. Kapitel des vierten Evangeliums ist eine Einschaltung, wie es die Endklausel der ursprünglichen Redaction im 31. Vers des Kap. XX. beweist. Aber die Einschaltung ist fast gleichzeitig mit der Veröffentlichung des besagten Evangeliums.

3) Siehe oben S. 96—97.

4) Marc. IX, 9; Luc. XX, 27 u. ff.

sie fest <sup>1)</sup>. Jesus nahm sie ohne Rückhalt an, aber immer im idealsten Sinne. Viele stellten sich vor, daß man in der Welt der Auferstandenen esse, trinke, sich verheirathe. Jesus läßt in seinem Königreiche ein neues Oftern, einen neuen Tisch, einen neuen Wein zu <sup>2)</sup>, aber er schließt die Ehe ausdrücklich aus. Die Sadducäer hatten in Bezug darauf ein anscheinend plumpest, aber mit der alten Theologie ziemlich übereinstimmendes Argument. Man wird sich erinnern, daß nach den alten Weisen der Mensch nur in seinen Kindern fortlebt. Das Gesetz Moses hatte diese patriarchalische Theorie durch eine ziemlich seltsame Einrichtung, das Levirat gerechtfertigt. Die Sadducäer zogen daraus scharfsinnige Consequenzen gegen die Auferstehung der Todten. Jesus entging dem, indem er auf das förmlichste erklärte, daß im ewigen Leben der Unterschied der Geschlechter nicht existiren werde, der Mensch werde dort den Engeln ähnlich sein <sup>3)</sup>. Einige Mal scheint er nur den Gerechten die Auferstehung zu versprechen <sup>4)</sup> und läßt die Strafe der Gottlosen darin bestehen, daß sie ganz sterben und ins Nichts übergehen <sup>5)</sup>.

---

<sup>1)</sup> Dan. XII, 2 u. ff.; II. Maccab. Kap. VII ganz; XII, 45—46; XIV, 46; Apostelgesch. XXIII, 6, 8; Jos. Ant. XVIII, 1, 3; B. J. II, VIII, 14; III, VIII, 5.

<sup>2)</sup> Matth. XXVI, 29; Luc. XXII, 30.

<sup>3)</sup> Matth. XXII, 24 u. ff.; Luc. XX, 34—38; Ebionitisches Evangelium unter dem Namen „der Egypter“ bei Clem. Alex. Strom. II, 9, 13; Clem. Rom. Epist. II, 12.

<sup>4)</sup> Luc. XIV, 14; XX, 35—36. Das ist auch die Meinung des St. Paul; I. Kor. XV, 23 u. ff.; I. Theff. IV, 12 u. ff. Siehe S. 97.

<sup>5)</sup> Bgl. IV. Buch Esra IX, 22.

Noch öfter aber will Jesus, daß die Auferstehung sich auch auf die Bösen erstrecke <sup>1)</sup>, damit sie die ewige Pein haben.

Nichts, wie man sieht, war in diesen Theorien ganz neu. Die Evangelien und die Schriften der Apostel enthalten in Bezug auf apokalyptische Lehren fast nur, was sich schon in „Daniel <sup>2)</sup>“, „Henoch <sup>3)</sup>“, den „Sibyllinischen Orakeln <sup>4)</sup>“, die jüdischen Ursprungs sind, befindet. Jesus nahm diese bei seinen Zeitgenossen allgemein verbreiteten Ideen auf. Er machte sie zum Stützpunkt seiner Thätigkeit, oder vielmehr zu einem seiner Stützpunkte; denn er hatte ein zu tiefes Bewußtsein seines wahren Wertes, um es einzig auf Principien zu begründen, welche so gebrechlich, so der Möglichkeit ausgesetzt sind, durch die Thatfachen eine niederschmetternde Widerlegung zu erhalten.

In der That ist es augenscheinlich, daß eine solche an sich buchstäblich aufgefaßte Doctrin keine Zukunft hatte. Die Welt, die hartnäckig fort dauerte, mußte sie Lügen strafen. Höchstens war ihr die Dauer eines Menschenalters gestattet. Der Glaube der ersten christlichen Generation ist erklärlich, aber der Glaube der zweiten läßt sich nicht mehr erklären. Nach dem Tode Johannes oder des letzten Ueberlebenden der Gruppe, welche den Meister gesehen, mußte das Wort des Letzteren als Lüge sich darthun <sup>5)</sup>. Wenn die Doctrin Jesu nur in dem Glauben

---

<sup>1)</sup> Matth. XXV, 32 u. ff.

<sup>2)</sup> Siehe besonders die Kapitel II, VI—VIII, X—XIII.

<sup>3)</sup> Kap. I, XLV—LII, LXII, XCIII, 9 u. ff.

<sup>4)</sup> Buch III, 573 u. ff.; 652 u. ff.; 766 u. ff.; 795 u. ff.

<sup>5)</sup> Dieses Wanken des christlichen Bewußtseins zeigt sich in naiver Weise in der II. St. Petrus zugeschriebenen Epistel III, 8 u. ff.

an ein naheß Ende der Welt bestanden hätte, so würde sie gewiß heute schon in Vergessenheit ruhen. Was also hat sie gerettet? Die große Weite der evangelischen Auffassungen, welche es gestattet hat, unter demselben Symbol Doctrinen zu finden, welche den sehr verschiedenen Graden intellectueller Zustände angemessen sind. Die Welt hat kein Ende genommen, wie Jesus, wie seine Schüler es glaubten. Aber sie ist erneuert worden und in einem Sinne erneuert, wie Jesus ihn wollte. Deshalb war sein Gedanke so fruchtbar, weil er doppelter Auslegung fähig war. Seine Chimäre hat nicht das Schicksal so vieler anderer gehabt, welche im Gehirne der Menschen gespußt, weil sie in sich einen Keim von Leben enthielt, der in sagenhafter Umhüllung in den Busen der Menschheit eingepflanzt, dort seine ewigen Früchte getragen.

Man sage mir nicht, das sei eine wohlwollende Auslegung, eronnen, die Ehren unseres hohen Meisters von der schmerzlichen Widerlegung rein zu waschen, mit welcher die Wirklichkeit seine Träume getroffen hat. Nein, nein, das wahre Reich Gottes, das Reich des Geistes, das Jedermann zum König und Priester macht, dies Reich, welches wie das Senfkorn ein Baum geworden ist, der die Welt beschattet, und unter dessen Zweigen die Vögel nisten, Jesus hat es begriffen, beabsichtigt, hat es begründet. Neben der falschen, kalten, unmöglichen Vorstellung einer feierlichen Wiederkunft hat er die wahre Stadt Gottes, die wahre „Wiedergeburt“ erfunden, die Bergpredigt, die Apotheose des Schwachen, die Liebe zum Volke, die Neigung zum Armen, die Rehabilitirung alles dessen, was demüthig, wahr und unbefangen ist. Diese Wiedereinsetzung hat er mit unvergleichlicher Kunst mit



Büßen geschildert, die in alle Ewigkeit dauern werden. Jeder von uns verdankt ihm, was er Bestes in sich hat. Verzeihen wir ihm also seine Hoffnung auf eine wichtige Offenbarung, auf eine Wiederkunft und einen großen Triumph über den Wolken. Vielleicht war dies mehr der Irrthum der Andern, als der seinige, und wenn es wahr ist, daß er selbst diese Illusion Aller getheilt, was thut es, da sein Traum ihn stark gemacht hat gegen den Tod, ihn aufrecht erhalten hat in einem Kampfe, dem er ohne das nicht gewachsen gewesen wäre.

Man muß also in Bezug auf das göttliche Reich, wie es Jesus aufgefaßt hat, mehrere Bedeutungen annehmen. Wenn sein Gedanke bloß dahin gegangen wäre, daß die Erfüllung der Zeiten nahe sei und daß man sich darauf vorbereiten müsse, so wäre er nicht über Johannes den Täufer hinausgegangen. Auf eine Welt verzichteten, die fast schon im Zusammenstürzen begriffen ist, sich nach und nach von dem gegenwärtigen Leben losmachen, nach dem Reiche trachten, das kommen soll, das würde das letzte Wort seiner Predigten gewesen sein. Aber die Lehre Jesu hatte stets eine viel größere Tragweite. Er nahm sich vor, einen neuen Zustand der Menschheit zu schaffen und nicht bloß das Ende desselben vorzubereiten, welcher vorhanden war. Wenn Elias und Jeremiaß gekommen waren, um die Menschen für das Ende der Tage anzuleiten, so hätten sie nicht gepredigt wie er. Das ist so sehr wahr, daß sogar diese vermeintliche Moral des Endes der Welt doch zur ewigen Moral geworden ist, zu der, welche die Menschheit gerettet hat. Jesus selber bedient sich in vielen Fällen einer Ausdrucksweise, welche durchaus nicht zu den apokalyptischen Theorien paßt. Oftmals erklärt er, das Reich Gottes habe schon begon-

nen, jeder Mensch trage es in sich und könne, wenn er dessen würdig, es genießen, jeder schaffe es ohne Lärm durch die wahre Bekehrung seines Herzens <sup>1)</sup>. Das Reich Gottes ist dann nur das Gute <sup>2)</sup>, eine bessere Ordnung der Dinge, als die jetzt existierende, das Reich der Gerechtigkeit, welches der Fromme nach seinem Vermögen zu begründen helfen muß, oder es ist auch wohl die Freiheit der Seele, etwas Ähnliches wie die buddhistische „Befreiung, die Frucht der Loslösung.“ Diese Wahrheiten, welche für uns rein abstrakte sind, waren für Jesus lebendige Wirklichkeiten. Alles ist in seiner Vorstellung concret und substantiell. Jesus ist derjenige Mensch, welcher am stärksten an die Wirklichkeit des Ideals geglaubt hat.

Die Utopien seiner Zeit und seines Stammes annehmend, wußte Jesus vermöge fruchtbringender Mißverständnisse sie in hohe Wahrheiten umzuwandeln. Sein Reich Gottes war gewiß die bevorstehende Apokalypse, welche im Himmel sich abwickeln sollte. Aber es ist auch, und wahrscheinlich ist es vorzugsweise das Reich der Seele, geschaffen durch die Freiheit und durch die kindliche Liebe, welche der tugendhafte Mensch am Busen seines Vaters empfindet. Es war die reine Religion ohne Gebräuche, ohne Tempel, ohne Priester; es war das moralische Gericht der dem Bewußtsein des Gerechten und dem Arm des Volkes überwiesenen Welt. So war es lebensfähig gemacht, so hat es auch Leben behalten. Als, nach einem Jahrhundert vergeblichen Wartens die

---

<sup>1)</sup> Matth. VI, 10, 33; Marc. XII, 34; Luc. XI, 2; XII, 31; XVII, 20, 21 u. ff.

<sup>2)</sup> Siehe bes. Marc. XII, 34.

materielle Hoffnung eines nahen Endes der Welt sich erschöpft hat, da löst sich das wahre Reich Gottes los. Nachgiebige Erklärungen werfen einen dichten Schleier über das reale Reich, welches nicht kommen will. Die Offenbarung Johannis, das erste kanonische Buch des neuen Testaments <sup>1)</sup>, wird, da es zu förmlich mit dem Gedanken einer nahe bevorstehenden Katastrophe verwachsen ist, in den Hintergrund gedrängt, für unverständlich gehalten, auf tausenderlei Weise mit gequälten Auslegungen behandelt und schließlich zurückgeschoben. Wenigstens verzagte man die Erfüllung dieser Weissagungen auf unbestimmte Zeit. Einige unglückliche Spätlinge, welche noch mitten in der Epoche der Nachdenklichkeit die Hoffnungen der ersten Jünger beibehalten, werden Kezer (Ebioniten, Willenarier) und verschwinden allmählich im Hintergrunde des Christenthums. Die Menschheit war zu einem anderen Reiche Gottes übergegangen. Der Theil von Wahrheit, welcher in den Gedanken Christi enthalten war, hatte den Sieg über die Chimäre davongetragen, die ihn verdunkelte.

Berachten wir indessen jene Chimäre nicht; sie war die raue Rinde der heiligen Pflanzenzwiebel, von der wir leben. Das phantastische Reich Gottes, dieses fortwährende Suchen nach einer Stadt Gottes, die in seiner langen Laufbahn stets das Christenthum eifrig beschäftigt hat, ist die Grundlage der großen Zukunftsbahnung geworden, welche alle Reformatoren belebt hat, die hartnäckige Schüler der Apokalypse gewesen sind, von Joachim von Flore herab bis zu unseren heutigen protestantischen Sektirern. Diese ohnmächtige Bestrebung, eine vollkommene Gesell-

---

<sup>1)</sup> Justin. Dial. cum Tryph. 81.

schaft zu gründen, ist die Quelle jener außerordentlichen Anstrengung geworden, die stets aus dem wahren Christen einen Athleten gemacht hat, der gegen die Gegenwart kämpft. Die Vorstellung des „Reiches Gottes“ und die Apokalypse, welche die vollständige Schilderung desselben ist, sind also in gewisser Beziehung der höchste und poetischste Ausdruck des menschlichen Fortschritts. Natürlich mußten große Verirrungen daraus entstehen. Wie eine fortwährende Drohung über der Menschheit hängend, that das Ende der Welt durch die periodischen Schrecken, welche es Jahrhunderte hindurch verbreitete, jeder profanen Entwicklung außerordentlichen Schaden. Da die Gesellschaft ihrer Existenz nicht sicher war, so nahm sie eine gewisse Aengstlichkeit und niedrig demüthige Gewohnheiten an, welche das Mittelalter so weit hinter den antiken wie den modernen Zeiten zurücksetzen läßt<sup>1)</sup>. Es hatte sich übrigens eine tiefgreifende Veränderung in der Auffassung von der Wiederkunft Christi geltend gemacht. Als man zum ersten Male der Menschheit verkündete, daß ihr Planet vergehen solle, empfand sie, wie ein Kind, das den Tod lächelnd aufnimmt, ein lebhaftes Gefühl der Freude, wie sie es noch nie gehabt. Aber älter werdend hatte sich die Welt mehr an das Leben gehängt. Der Tag der Gnade, welcher von den reinen Seelen Galiläa's so lange erwartet wurde, war in jenen Jahrhunderten von Erz ein Tag des Jornes geworden: Dies irae, Dies illa! Aber selbst im

---

<sup>1)</sup> Man sehe z. B. die Vorrede Gregors von Tours zu seiner Geistlichen Geschichte der Franken und die zahlreichen Altensstücke der ersten Hälfte des Mittelalters, welche mit der Formel beginnen: „Beim Herannahen des Abends der Welt ...“

Schooße der Barbarei blieb das Reich Gottes fruchtbar. Trotz der feudal gewordenen Kirche fuhren Sekten, religiöse Orden, fromme Personen fort, im Namen des Evangeliums gegen die Ungerechtigkeit der Welt zu protestiren. Selbst in unseren Tagen, wo Jesus keine authentischen Nachfolger mehr hat, als diejenigen, welche ihn von sich zu weisen scheinen, sind Träume einer idealen Organisation der Gesellschaft, die sehr viel Ähnlichkeit mit den Bestrebungen der primitiven christlichen Sekten haben, im gewissen Sinne nur das Hervorbrechen derselben Idee, ein Zweig von dem ungeheuren Baume, in welchem jeder Gedanke der Zukunft keimt und von dem das „Reich Gottes“ in alle Ewigkeit die Wurzel und der Stamm bleiben wird. Alle socialen Revolutionen der Menschheit werden auf dieses Wort gepfropft sein. Aber mit einem rohen Materialismus behaftet, nach dem Unmöglichen, d. h. nach Begründung eines allgemeinen Glücks auf politische oder ökonomische Maßregeln strebend, werden alle socialistischen Versuche unserer Zeit unfruchtbar bleiben, bis sie den wahren Geist Christi, damit will ich sagen, den absoluten Idealismus, das Prinzip, daß man, um die Erde zu besitzen, auf sie verzichten muß, zur Richtschnur nehmen.

Das Wort „Reich Gottes“ drückt andererseits mit seltenem Glück das Bedürfnis aus, welches die Seele nach einer Ergänzung ihres Geschicks, nach einer Schadloshaltung für das jetzige Leben empfindet. Diejenigen, welche nicht begreifen können, daß der Mensch ein Zusammengesetztes von zwei Substanzen ist und das heilige Dogma der Unsterblichkeit der Seele im Widerspruch mit der Physiologie finden, beruhigen sich gern mit der Hoffnung auf eine endliche Ausgleichung, die in irgend einer

unbekannten Form den Herzensbedürfnissen des Menschen Genüge thun wird. Wer weiß, ob der letzte Endpunkt des Fortschrittes in Millionen von Jahrhunderten nicht das absolute Bewußtsein des Universums und in diesem Bewußtsein das Wiedererwachen Alles dessen, was gelebt, herbeiführen wird? Ein Schlaf von einer Million Jahren ist nicht länger als ein Schlaf von einer Stunde. — St. Paul würde nach dieser Hypothese Recht haben zu sagen: „ἐν ῥιπή ὀφθαλμοῦ“ in einem Augenblicke <sup>1)</sup>! Es ist gewiß, daß die moralische und tugendhafte Menschheit ihre Genugthuung bekommen wird, daß eines Tages das Gefühl des redlichen armen Mannes die Welt richten wird und daß an diesem Tag die ideale Gestalt Jesu die Beschämung des Leichtfertigen sein wird, der nicht an die Tugend geglaubt hat, des Egoisten, der sie zu erlangen nicht verstanden. So bleibt das Lieblingswort Jesu ewig in unerreichbarer Schönheit stehen. Eine gewisse großartige Divinationsgabe scheint es in eine erhabene Unbestimmtheit eingehüllt zu haben, damit es zugleich alle verschiedenen Arten von Wahrheit umfassen könne.

---

1) I. Kor. XV, 52.

## Achtzehntes Kapitel.

### Anordnungen Jesu.

Daß übrigens Jesus niemals ganz in seine apokalyptischen Ideen aufging, beweist der Umstand, daß er zu derselben Zeit, wo er am eifrigsten damit beschäftigt war, mit seltener Klarheit des Blickes die Grundlagen einer zur Dauer bestimmten Kirche feststellte. Es ist kaum ein Zweifel daran gestattet, daß er selbst unter seinen Schülern diejenigen ausgewählt hat, welche man vorzugsweise die „Apostel“ oder die „Zwölf“ nannte, denn schon am Tage nach seinem Tode finden wir sie eine Körperschaft bilden und damit beschäftigt, die Lücke auszufüllen, welche sich in ihrem Schooße zeigte <sup>1)</sup>. Es waren die beiden Söhne von Jonas, die beiden Söhne von Zebedäus, Jakob, der Sohn des Kleophas, Philippus, Nathanael Bar-Tolmai, Thomas, Levi Sohn des Alphäus alias Matthäus, Simon der Eiferer, Thaddäus oder Lebbaeus, Judas von Kerioth <sup>2)</sup>. Es mag wohl sein, daß der Gedanke an die zwölf Stämme Israels der Annahme grade dieser Zahl nicht fremd gewesen sein mag <sup>3)</sup>. Jedenfalls bildeten diese Zwölf eine Gruppe von bevorzugten Schülern, in welcher Petrus seinen brüderlichen Vorrang hatte <sup>4)</sup>, wie denn auch Jesus ihm die Sorge für Verbreitung seiner Schöp-

<sup>1)</sup> Apostelgesch. I, 25 u. ff.; I. Kor. XV, 5; Galat. I, 10.

<sup>2)</sup> Matth. X, 2 u. ff.; Marc. III, 16 u. ff.; Luc. VI, 14 u. ff.; Apostelgesch. I, 13; Papias bei Euseb. Hist. eccl. III, 39.

<sup>3)</sup> Matth. XIX, 28; Luc. XXII, 30.

<sup>4)</sup> Apostelgesch. I, 15; II, 14; V, 2—3, 29; VIII, 19; XV, 7; Galat. I, 18.

fung übertrug. Es war dabei Nichts, was nach einem regelmäßig organisirten Priestercollegium aus sah; die Verzeichnisse der „Zwölfs“ bieten außerdem noch manche Ungewiſſheiten dar; zwei oder drei von den darin Genannten bleiben vollständig im Hintergrunde und werden sonst nicht erwähnt. Verheirathet waren mindestens zwei: Petrus und Philippus <sup>1)</sup>, und hatten auch Kinder.

Jesus behielt ihnen wahrscheinlich Geheimnisse vor, welche er verbot, allen mitzutheilen <sup>2)</sup>. Es scheint bisweilen so, als habe er die Absicht gehabt, seine Person mit einem gewissen Geheimniß zu umgeben, die bedeutsameren Beweise bis nach seinem Tode hinauszuschieben und nur seinen Jüngern sich vollständig zu enthüllen, indem er diesen die Sorge überließ, ihn später der Welt in vollem Lichte zu zeigen <sup>3)</sup>. Was ich euch sage in Finsterniß, das redet im Licht, und was ihr höret in das Ohr, das prediget auf den Dächern.“ Diese Vorsicht ersparte ihm zu bestimmte Erklärungen und schuf eine Art Zwischenraum zwischen ihm und der öffentlichen Meinung. Jedenfalls ist gewiß, daß er für die Apostel noch besondere Lehren hatte und ihnen mehrere Parabeln erklärte, deren Sinn er für den großen Haufen ungewiß gelassen hatte <sup>4)</sup>. Bei den Doctoren der damaligen Zeit waren räthselhafte Wendungen und ein wenig Wunderlichkeit in

---

<sup>1)</sup> Was Petrus anbetrifft, siehe oben S. 177; in Bezug auf Philippus siehe Papias, Polycrates und Clemens von Alexandria, citirt von Euseb. Hist. ecol. III, 30, 31, 39; V, 24.

<sup>2)</sup> Matth. XVI, 20; XVII, 9; Marc. VIII, 30; IX, 8.

<sup>3)</sup> Matth. X, 26, 27; Marc. IV, 21 u. ff.; Luc. VIII, 17; XII, 2 u. ff.; Johann. XIV, 22.

<sup>4)</sup> Matth. XIII, 10 u. ff.; 34 u. ff.; Marc. IV, 10 u. ff.; 33 u. ff.; Luc. VIII, 9 u. ff.; XII, 41.



der Verbindung der Ideen sehr im Schwange, wie man aus den Sentenzen des Pirke Aboth ersieht. Jesus erklärte seinen Vertrauten, was an seinen Sittensprüchen oder Gleichnißreden seltsames sein mochte und entkleidete für sie seinen eigentlichen Gedanken von dem Aufwand von Gleichnissen, der ihn mitunter verdunkelte <sup>1)</sup>. Viele solcher Erläuterungen scheinen sorgfältig aufbewahrt worden zu sein <sup>2)</sup>.

Schon als Jesus noch lebte, predigten die Apostel <sup>3)</sup> auch schon, aber ohne sich jemals weit von ihm zu entfernen. Ihre Predigt beschränkte sich übrigens auf die Verkündung des nahen „Reiches Gottes“ <sup>4)</sup>. Sie gingen von Stadt zu Stadt, genossen überall Gastfreundschaft oder nahmen sie vielmehr, der Sitte gemäß, selber in Anspruch. Der Gast hat im Orient große Autorität; er steht über dem Herrn des Hauses und dieser setzt das größte Vertrauen in ihn. Daher ist solches Predigen am häuslichen Heerde vortrefflich für die Verbreitung neuer Lehren. Man theilt den verborgenen Schatz mit; man bezahlt auf diese Weise, was man empfängt; artiges Benehmen und mancherlei Aufmerksamkeiten kommen wirkend mit hinzu und das Haus ist empfänglich geworden, wird belehrt. Denkt man sich diese orientalische Gastfreiheit hinweg, so wäre die schnelle Verbreitung des Christenthums ganz unerklärlich. Jesus, der sehr auf die guten alten Sitten hielt, forderte seine Schüler auf, sich nicht zu schämen, von diesem alten öffentlichen Rechte Gebrauch zu machen, das wahrscheinlich in den großen Städten abge-

<sup>1)</sup> Matth. XVI, 6 u. ff.; Marc. VII, 17—23.

<sup>2)</sup> Matth. XIII, 18 u. ff.; Marc. VII, 18 u. ff.

<sup>3)</sup> Luc. IX, 6.

<sup>4)</sup> Luc. X, 11.

kommen war; denn es gab daselbst schon Gasthöfe.<sup>1)</sup> „Der Arbeiter, sagte er, ist seines Lohnes werth.“ Einmal bei Jemandem untergebracht, konnten sie dort bleiben und essen und trinken, was man ihnen anbot, so lange ihre Sendung dauerte.

Jesus wünschte, daß die Ueberbringer der „Guten Botschaft“ nach seinem Beispiele ihrer Predigt durch wohlwollendes und höfliches Betragen, etwas Liebenswürdiges verliehen. Sie sollten, wenn sie in ein Haus traten, den Selâm oder Gruß des Segens sprechen. Manche von ihnen nahmen Anstand daran, da der Selâm, damals wie heute, im Oriente ein Zeichen religiöser Gemeinschaft ist, das man nicht gut mit Personen von zweifelhaftem Glauben wechseln kann. „Fürchtet euch nicht, sagte Jesus, wenn Jemand in dem Hause eures Selâms nicht würdig ist, so wird derselbe zu euch zurückkehren<sup>2)</sup>.“ Allerdings hatten die Apostel des Reiches Gottes bisweilen einen schlechten Empfang und beklagten sich darüber bei Jesu, der sie gewöhnlich zu beschwichtigen suchte. Einige, die von der Allmacht ihres Meisters durchdrungen waren, empörten sich über diese Langmuth. Die Söhne Zebedäi wollten, er solle das Feuer des Himmels auf diese ungastlichen Städte herabbeschwören<sup>3)</sup>. Jesus nahm ihre Entrüstung mit seiner Ironie auf und machte denselben mit den Worten ein Ende: „Ich bin nicht gekommen, die Seelen zu verderben, sondern sie zu retten.“

1) Das griechische Wort *πανδοχείον* ist in alle Sprachen des semitischen Orients zur Bezeichnung eines Gasthofes übergegangen.

2) Matth. X, 11 u. ff.; Marc. VI, 10 u. ff.; Luc. X, 5 u. ff.; vgl. II. Epist. Johann. 10—11.

3) Luc. IX, 52 u. ff.

Er suchte es auf jede Weise als Prinzip aufzustellen, daß seine Apostel er selbst seien <sup>1)</sup>. Man glaubte auch, daß er seine Wunderkraft auf sie übertragen habe. Sie trieben Geister aus, prophezeiten und bildeten eine Schule von berühmten Exorcisten <sup>2)</sup>, obwohl gewisse Fälle über ihre Kräfte gingen <sup>3)</sup>. Sie heilten auch Kranke, theils durch Auflegen der Hände, theils durch Salbung mit Del <sup>4)</sup>, eines der Hauptverfahren der orientalischen Medizin. Endlich konnten sie, wie die indischen Psyllen, Schlangen bändigen und tödliche Giftränke verschlucken <sup>5)</sup>. Je weiter man sich von Jesus entfernt, je anstößiger wird diese Theurgie. Aber es ist nicht zweifelhaft, daß sie von der ersten Kirche förmlich anerkannt ist und am meisten die Aufmerksamkeit der Zeitgenossen auf sich zieht <sup>6)</sup>. Wie ganz natürlich, beuteten Gaukler diese leichtgläubige Aufregung des Volkes aus. Als Jesus noch lebte, vertrieben Manche, ohne nur seine Schüler zu sein, die Dämonen in seinem Namen. Die wahren Schüler waren darüber sehr erzürnt und suchten sie daran zu hindern. Jesus aber, der darin nur eine seinem Rufe gebrachte Hulldigung sah, zeigte sich nicht sehr streng gegen sie <sup>7)</sup>. Man muß übrigens wissen, daß diese Heil- und Zauberkräfte gewissermaßen zu einem Gewerbe ausgeartet waren. Die Logik des Albernens bis zum Uebermaaß treibend,

---

1) Matth. X, 40—42; XXV, 35 u. ff.; Marc. IX, 40; Luc. X, 16; Johann. XIII, 20.

2) Matth. VII, 22; X, 1; Marc. III, 15; IV, 13; Luc. X, 17.

3) Matth. XVII, 18—19.

4) Marc. IV, 13; XVI, 18; Epist. Jakob. V, 14.

5) Marc. XVI, 18; Luc. X, 19.

6) Marc. XVI, 20.

7) Marc. IX, 37—38; Luc. IX, 49—50.

bannten gewisse Leute sogar die Teufel durch Beelzebub <sup>1)</sup>, den Obersten der Teufel. Man bildete sich ein, daß dieser Fürst der höllischen Regionen die vollkommenste Autorität über seine Untergebenen haben müsse, und daß man, in seinem Namen handelnd, am wirksamsten den aufdringlichen Geist austreiben werde <sup>2)</sup>. Manche Personen suchten auch den Jüngern das Geheimniß der Wunderkraft, welche Jesus ihnen verliehen, für Geld abzukaufen <sup>3)</sup>.

Nun begann ein Anfang von Kirche zu entstehen. Der fruchtbare Gedanke von der Macht der Vereinigung der Menschen (*ἐκκλησία*) scheint wohl eine Idee von Jesu zu sein. Von seiner idealistischen Lehre ganz erfüllt, daß die Vereinigung durch die Liebe die Gegenwart der Seelen nach sich ziehe, erklärt er, daß, so oft sich Menschen in seinem Namen versammeln würden, er in ihrer Mitte sein werde. Er überträgt der Kirche die Kraft zu binden und zu lösen (d. h. gewisse Dinge für erlaubt oder unerlaubt zu erklären), Sünden zu vergeben, Rügen auszusprechen, zu beten mit der Gewißheit, erhört zu werden <sup>4)</sup>. Es ist möglich, daß viele von diesen Aussprüchen dem Meister nur in den Mund gelegt sind, um eine Basis für die Gesamtautorität zu haben, welche die seinige später zu ersetzen bestimmt war. In jedem Fall war es erst nach seinem Tode, als man besondere Kirchen sich constituiren sah und auch diese Constituierung geschah nur einfach nach dem Vorbilde der Synagogen. Mehrere Personen, welche Jesus sehr geliebt und auf ihn große

---

<sup>1)</sup> Ein alter Gott der Philister, der von den Juden in einen Dämon verwandelt worden ist.

<sup>2)</sup> Matth. XII, 24 u. ff.

<sup>3)</sup> Apostelgesch. VIII, 18.

<sup>4)</sup> Matth. XVIII, 17 u. ff.; Johann. XX, 23.

Hoffnungen gebaut hatten, wie Joseph von Arimathia, Lazarus, Maria von Magdala, Nicodemus, traten, wie es scheint, nicht in diese Kirchen ein, und begnügten sich mit dem zärtlichen Andenken an ihn, das in ihrer Seele lebte.

Uebrigens finden wir in der Lehre Jesu keine Spur von angewandter Moral, von irgend einem auch nur angedeuteten kanonischen Rechte. Ein Mal spricht er sich über die Ehe mit Klarheit aus und verbietet die Scheidung <sup>1)</sup>. Ebenso wenig finden wir eine Theologie oder ein Symbol. Kaum einige Einblicke auf den Vater, den Sohn, den heiligen Geist <sup>2)</sup>, aus denen man später die Dreieinigkeit und die Incarnation gemacht hat, die aber noch im Zustande sehr unbestimmter Bilder blieben. Die letzten Bücher des jüdischen Kanon kennen den heiligen Geist, eine Art von Personification Gottes mitunter mit der „Weisheit“ oder dem „Worte“ gleichbedeutend <sup>3)</sup>. Jesus legte Gewicht auf diesen Punkt <sup>4)</sup> und verkündete seinen Jüngern eine Taufe durch das Feuer und den Geist <sup>5)</sup>, welche der des Johannes des Täuflers bei weitem vorzuziehen ist, eine Taufe, welche die Jünger nach seinem Tode eines Tages in Form eines großen Windes und von Flammenzungen zu empfangen glaubten <sup>6)</sup>. Der heilige Geist, vom Vater

---

<sup>1)</sup> Matth. XIX, 3 u. ff.

<sup>2)</sup> Matth. XXVIII, 19. Vgl. Matth. III, 16—17; Johann. XV, 26.

<sup>3)</sup> Weish. I, 7; VII, 7; IX, 17; XII, 1; Eccl. I, 9; XV, 5; XXIV, 27; XXXIX, 8; Judith XVI, 17.

<sup>4)</sup> Matth. X, 20; Luc. XII, 12; XXIV, 49; Johann. XIV, 26; XV, 26.

<sup>5)</sup> Matth. III, 11; Marc. I, 8; Luc. III, 16; Johann. I, 26; III, 5; Apostelgesch. I, 5, 8; X, 47.

<sup>6)</sup> Apostelgesch. II, 1—4; XI, 15; XIX, 6. Vgl. Johann. VII, 39.

so auf sie herab gesandt, wird ihnen die Wahrheit offenbaren und Zeugniß ablegen für die Lehren, welche Jesus ihnen mitgetheilt <sup>1)</sup>. Jesus bediente sich, um diesen Geist zu bezeichnen, des Wortes *Peraklit*, welches das Syrisch-Chaldäische dem Griechischen (*παράκλητος*) entlehnt hatte und das in seinem Sinne wohl die Bedeutung von „Advokat <sup>2)</sup>“, „Rathgeber <sup>3)</sup>“ hatte und bisweilen auch die „Ausleger der himmlischen Wahrheiten“, „Lehrer, der den Auftrag hat, den Menschen noch verborgene Wahrheiten zu offenbaren <sup>4)</sup>!“ Er selbst betrachtet sich seinen Schülern gegenüber als ein *Peraklit* <sup>5)</sup>, und der Geist, der nach seinem Tode kommt, soll ihn nur ersetzen. Es war dies nur eine Anwendung des Verfahrens, welches die jüdische Theologie, so wie die christliche, Jahrhunderte hindurch befolgen sollte und das eine ganze Reihe von himmlischen Assessoren, den Metathronos, den Synadelphos oder Sandalphon, so wie alle Personifikationen der Kabbala hervorbringen konnte. Nur mußten im Judenthum diese Schöpfungen freie Privatspeculationen bleiben, während im Christenthum vom vierten Jahrhundert ab sie das eigentliche Wesen der Orthodorie und des allgemeinen Dogmas ausmachten.

Wir brauchen nicht erst zu bemerken, wie weit die Idee eines Religionsbuches, das ein Gesetzbuch und Glaubensartikel enthält, von Jesu Gedanken entfernt

1) Johann. XV, 26; XVI, 13.

2) *Peraklit* setzte man *Katigor* (*κατηγορος*) „der Ankläger“ entgegen.

3) Johann. XIV, 16; I. Epist. Johann. II, 1.

4) Johann. XIV, 26; XV, 26; XVI, 7 u. ff.; vgl. Philo, *De Mundi opificio* §. 6.

5) Johann. XIV, 16. Vgl. I. Epist. Johann. II, 1.

war. Nicht nur schrieb er nicht, sondern es war auch ganz im Widerspruche mit dem Geiste der neuen Sekte, heilige Bücher hervorzubringen. Man glaubte sich ja am Vorabende der großen Endkatastrophe. Der Messias sollte das Gesetz und die Propheten versiegeln, nicht neue Texte veröffentlichen. Daher sind auch mit Ausnahme der Apokalypse, welche gewissermaßen das einzige geoffenbarte Buch des im Werden begriffenen Christenthums ist, alle anderen Werke der Apostelzeit Gelegenheitschriften, die keinesweges den Anspruch machen, ein vollständiges dogmatisches Ganzes zu geben. Die Evangelien hatten von Hause aus einen Privatcharakter und ein viel geringeres Ansehen als die Tradition <sup>1)</sup>.

Hatte indeffen die Sekte nicht doch irgend ein Sacrament, einen Ritus, ein Verbindungszeichen? Einer der Lieblingsgedanken des Meisters war der, daß er das neue Brod sei, ein Brod, das weit über dem Manna stehe und von dem die Menschheit leben solle. Dieser Gedanke, der Keim der Eucharistie, des Abendmahls, nahm in seinem Munde mitunter concrete Formen an. Ein Mal besonders ließ er sich in der Synagoge zu Kapernaum zu einer kühnen Aeußerung verleiten, durch welche er um mehrere seiner Schüler kam. „Ja, ja, ich sage euch: Moses hat euch nicht Brod vom Himmel gegeben, sondern mein Vater giebt euch das rechte Brod vom Himmel <sup>2)</sup>.“ Und er fügte hinzu: „Ich bin das Brod des Lebens. Wer zu mir kommt, den wird nicht hungern, und wer an mich glaubt,

---

<sup>1)</sup> Papias bei Euseb. Hist. eccl. III, 39.

<sup>2)</sup> Johann. VI, 32 u. ff.

den wird nimmermehr dürsten <sup>1)</sup>." Diese Worte riefen ein lautes Murren hervor: „Wie,“ rief man, „was will er mit den Worten sagen: ich bin das Brod des Lebens? Ist dieser nicht Jesus, Josephs Sohn, des Vaters und Mutter wir kennen? Wie spricht er denn, daß er vom Himmel gekommen sei?“ Jesus aber betonte es noch stärker; „Ich bin das Brod des Lebens; eure Väter haben Manna gegessen in der Wüste und sind gestorben. Dies ist das Brod, das vom Himmel kommt, auf daß, wer davon isset, nicht sterbe. Ich bin das lebendige Brod, es wird ewig leben; und das Brod, das ich geben werde, ist mein Fleisch, welches ich geben werde für das Leben der Welt <sup>2)</sup>." Jesus ging noch weiter: „Wahrlich,“ sagte er, „werdet ihr nicht essen das Fleisch des Menschensohnes und trinken sein Blut, so habt ihr kein Leben in euch. Wer mein Fleisch isset und trinket mein Blut, der hat das ewige Leben und ich werde ihn aufwecken am jüngsten Tage. Denn mein Fleisch ist die rechte Nahrung und mein Blut ist der rechte Trank. Wer mein Fleisch isset und trinket mein Blut, der bleibet in mir und ich in ihm. Wie mich gesandt hat der lebendige Vater und ich lebe um des Vaters willen: also wer mich isset, derselbige wird auch leben um des Vaters willen. Dies ist das Brod, das vom Himmel gekommen ist, nicht wie eure Väter haben Manna gegessen und sind gestorben. Wer dies Brod isset, der wird leben in Ewigkeit.“ Eine solche Hartnäckigkeit im

---

<sup>1)</sup> Man findet eine ähnliche Wendung, welche zu gleichem Mißverständnisse herausfordert, bei Johann. IV, 10 u. ff.

<sup>2)</sup> Alle diese Reden tragen zu sehr das Gepräge von Johannes Stil, als daß man sie für wörtlich genau halten dürfte. Indessen mag doch die im IV. Kapitel erzählte Geschichte nicht aller historischen Realität entbehren.



Paradoxen brachte mehrere seiner Schüler auf und sie hörten nicht mehr bei ihm. Jesus nahm Nichts zurück, sondern fügte bloß hinzu: „Nur der Geist macht lebendig; das Wort dient zu Nichts. Die Worte, die ich euch sage, sind der Geist und das Leben.“ Trotz dieser wunderlichen Predigt blieben die Zwölfe ihm treu. Dabei fand Kephas Gelegenheit, eine unbedingte Ergebenheit an den Tag zu legen und noch einmal feterlich es auszusprechen: „Du bist der Gesalbte, der Sohn Gottes!“

Es ist wahrscheinlich, daß damals bei den gemeinschaftlichen Mahlzeiten der Sekte ein Gebrauch eingeführt war, auf welchen sich die von den Leuten Kapernaums so schlecht aufgenommene Rede bezog. Aber die apostolischen Traditionen sind in dieser Beziehung sehr abweichend und wahrscheinlich absichtlich unvollständig. Die synoptischen Evangelien setzen einen einmaligen feierlichen Akt voraus, welcher die Grundlage zu dem geheimnißvollen Ritus geworden ist und sie setzen diesen Akt in die Zeit des letzten gemeinschaftlichen Abendmahls. Johannes, der gerade den Vorfall in der Synagoge von Kapernaum uns aufbewahrt hat, spricht von einem solchen Akt gar nicht, obwohl er das letzte Mahl sehr ausführlich erzählt. Andererseits sehen wir Jesus an seiner Weise, das Brod zu brechen erkannt <sup>1)</sup>, als ob gerade diese Gebehrde für die, welche mit ihm umgegangen waren, die bedeutsamste Eigenthümlichkeit seiner Person gewesen wäre. Als er todt war, erschien er der frommen Erinnerung seiner Schüler in der Gestalt des Vorstehenden eines mysteriösen Festmahles, wie er das Brod hielt, es segnete, brach und es an die An-

---

<sup>1)</sup> Luc. XXIV, 30—35.

wesenden vertheilte <sup>1)</sup>. Es ist wahrscheinlich, daß dies seine Gewohnheit gewesen, und daß er in solchem Augenblicke am weichsten und liebendwürdigsten gestimmt war. Ein äußerlicher Umstand, nämlich das Vorhandensein von Fischen auf dem Tische (ein schlagendes Anzeichen, daß der Mithras in Galiläa an den Ufern des Sees Tiberias <sup>2)</sup> seinen Ursprung hatte), war selbst etwas Feierliches und wurde ein nothwendiger Theil der Vorstellungen, welche man sich von dem heiligen Mahl <sup>3)</sup> machte.

Die gemeinschaftlichen Essen waren also in der fortschreitenden kleinen Gemeinde einige der angenehmsten Augenblicke geworden. In solchen Momenten begegnete man sich; der Meister sprach mit Jedem und unterhielt einen mündlichen Verkehr voller Fröhlichkeit und Reiz. Jesus hatte diese Augenblicke der Vertraulichkeit gern und freute sich, seine geistige Familie um sich zu sehen <sup>4)</sup>. Die Vertheilung eines und desselben Brodes wurde wie eine

<sup>1)</sup> Lucas I. c.; Johann. XXI, 13.

<sup>2)</sup> Vgl. Matth. VII, 10; XIV, 17 u. ff.; XV, 34 u. ff.; Marc. VI, 38 u. ff.; Luc. IX, 13 u. ff.; XI, 11; XXIV, 42; Johann. VI, 9 u. ff.; XXI, 9 u. ff. Das Becken des Sees Tiberias ist der einzige Ort in Palästina, wo der Fisch einen beträchtlichen Theil der Nahrung ausmacht.

<sup>3)</sup> Johann. XXI, 13; Luc. XXIV, 42—43. Vgl. die ältesten biblischen Darstellungen des Abendmahls, mitgetheilt oder berichtet von Herrn von Rossi in seiner Dissertation über den *IXOYE* (*Epitolegium Solomonense* von Dom Pitre III, p. 568 u. ff. Die Absicht des Anagramms, welches das Wort *IXOYE* enthält, steht wahrscheinlich im Zusammenhange mit einer älteren Tradition über die Bedeutung des Fisches bei den evangelischen Abendmahlen.

<sup>4)</sup> Luc. XXII, 15.

Art Gemeinschaft, Communion, wie ein gegenseitiges Band betrachtet. Der Meister bediente sich in dieser Beziehung außerordentlich starker Ausdrücke, welche später mit einer zügellosen Buchstäblichkeit ausgelegt wurden. Jesus war zu gleicher Zeit sehr idealistisch in seinen Gedanken aber sehr materialistisch im Ausdrucke derselben. Indem er den Satz wiedergeben wollte, daß der Gläubige nur von ihm lebe, daß er ganz und gar (mit Körper, Blut und Seele) das Leben des wahren Frommen sei, sagte er zu seinen Schülern: „Ich bin eure Nahrung“ eine Phrase, welche in figürlicher Ausdrucksweise zu der wurde: „Mein Fleisch ist euer Brod, mein Blut euer Getränk.“ Ferner ging die gewöhnliche stets sehr substantielle Sprechweise Jesu noch weiter und er sagte bei Tische, indem er das Brod hielt: Sehet, das ist mein Leib, und auf den Wein deutend: Dies ist mein Blut, was Nichts als Uebersetzungen des Gedankens waren: Ich bin eure Nahrung.

Dieser mysteriöse Ritus erhielt während des Lebens Jesu eine große Wichtigkeit. Wahrscheinlich war er schon lange vor der letzten Reise nach Jerusalem festgestellt, und eher das Ergebnis einer allgemeinen Doctrin als eines bestimmten einzelnen Aktes. Nach dem Tode Jesu aber wurde er das große Symbol der christlichen Gemeinschaft <sup>1)</sup> und man schrieb dem feierlichsten Momente des Lebens des Heilands das Datum seiner Stiftungen zu. Man wollte in dem Segnen des Brodes und des Weines eine Abschiedserinnerung sehen, die Jesus im Augenblicke, wo er das Leben verließ, seinen Schülern zurückgelassen hatte. <sup>2)</sup> Man wollte Jesus selber in

---

<sup>1)</sup> Apostelgesch. II, 42, 46.

<sup>2)</sup> I. Kor. XI, 20 u. ff.

diesem Sacramente wiederfinden. Die ganz geistige Idee von der Gegenwart der Seelen, welche eine der dem Meister gewöhnlichsten war, die ihn zum Beispiel veranlaßte, zu sagen, daß er in Person in der Mitte seiner Schüler sei, wenn sie in seinem Namen vereinigt wären, <sup>1)</sup> ließ diese Deutung leicht zu. Jesus hatte, wie wir schon wiederholt bemerkt, keinen klaren Begriff von dem, was die Individualität ausmacht. Bei dem Grade von Verzückung, zu welchem er bereits gekommen, überwog der Gedanke bereits in dem Grade, daß der Körper gar nicht mehr zählte. Man ist eins, wenn man sich liebt, wenn einer nur im andern lebt; wie hätten also er und seine Schüler nicht eins sein sollen <sup>2)</sup>? Seine Schüler nahmen dieselbe Sprache an. Die welche Jahre lang mit ihm gelebt, sahen ihn stets, wie er das Brod und den Kelch „in seinen heiligen, verehrungswürdigen Händen“ <sup>3)</sup> hielt und sich selbst ihnen darbot. So war er es, den man aß, er, den man trank; er wurde das wahre Ostern, da das alte durch sein Blut abgeschafft worden war. Es ist unmöglich, in unsere wesentlich scharf bestimmte Sprache, bei der eine strenge Scheidung des eigentlichen Sinnes und der Metapher stattfindet, Stilwendungen zu übertragen, deren Charakter darin besteht, der Metapher oder vielmehr der Idee eine volle realistische Form zu verleihen.

---

<sup>1)</sup> Matth. XVIII, 20.

<sup>2)</sup> Johann. XII, ganz.

<sup>3)</sup> Kanon der griechischen Messen und der lateinischen Messe (sehr alt).

## Neunzehntes Kapitel.

### Wachsender Fortschritt des Enthusiasmus und der Exaltation.

Es ist klar, daß eine solche religiöse Gesellschaft, einzig auf die Erwartung des Reiches Gottes gegründet, in sich selbst sehr unvollkommen sein mußte. Die erste christliche Generation lebte ganz von Sehnsucht und Hoffnung. Am Vorabende des Endes der Welt hielt man es für unnütz, sich um Dinge zu bekümmern, welche den Zweck hatten, die Welt fortzusetzen. Das Eigenthum war aufgehoben <sup>1)</sup>. Alles, was den Menschen an die Erde fesselt, Alles, was ihn vom Himmel abwendet, mußte vermieden werden. Obwohl mehrere Jünger verheirathet waren, heirathete man, wie es scheint, nicht mehr, sobald man in die Sekte eingetreten war <sup>2)</sup>. Die Ehelosigkeit war ganz offen als vorzuziehen proclamirt; selbst in der Ehe wurde die Enthaltksamkeit anempfohlen <sup>3)</sup>. Einen Augenblick sogar scheint der Meister diejenigen zu beloben, welche Angesichts des Reiches Gottes sich verstümmelten <sup>4)</sup>. In dieser Beziehung blieb er dem Grundsatz getreu: „Wenn deine Hand oder dein Fuß dir eine Ursache zur Sünde wird, so haue sie ab und wirf sie fort; denn es ist besser, daß du hinkend oder einärmig in das ewige Leben eingehst, als mit Händen und Füßen

---

1) Luc. XIV, 33; Apostelgesch. IV, 32 u. ff.; V, 1—11.

2) Matth. XIX, 10 u. ff.; Luc. XVIII, 29 u. ff.

3) Das ist die beständige Mahnung St. Pauls. Vergl. Apokalypse XIV, 4.

4) Matth. XIX, 12.

in die Gehenna geworfen wirst. Wenn dein Auge dich zum Sündigen veranlaßt, reiße es aus und wirf es fort von dir; denn es ist besser, einäugig in das ewige Leben einzugehen, als seine zwei Augen zu haben und in die Gehenna zu kommen.“<sup>1)</sup> — Das Aufhören der geschlechtlichen Fortpflanzung wurde häufig als ein Zeichen und die Bedingung des Reiches Gottes angesehen.<sup>2)</sup>

Niemals also, wie man sieht, könnte diese ursprüngliche Kirche eine dauernde Gesellschaft gebildet haben, ohne die große Mannigfaltigkeit der von Jesu in seiner Lehre niedergelegten Keime. Es wird noch mehr als eines Jahrhunderts bedürfen, damit die wahre christliche Kirche, welche die Welt bekehrt hat, sich aus dieser kleinen Sekte herausbildet, die man die Heiligen des Tages nannte, bevor sie sich zu einem Rahmen gestaltete, in welchen die gesammte Menschheit gefaßt werden konnte. Uebrigens fand derselbe Verlauf der Dinge auch bei dem Buddhismus statt, welcher Anfangs nur für Mönche gestiftet worden war. Dasselbe wäre es mit dem Orden des heiligen Franziscus gewesen, wenn es demselben gelungen wäre, die Regel der gesammten Menschheit zu werden. Im Zustande von Utopien geboren und gerade vermöge ihrer Uebertreibungen zum Siege geeignet, eroberten dergleichen Stiftungen die Welt nur unter der Bedingung, daß sie sich gründlich umgestalten und ihre Uebertreibungen fallen lassen. Jesus kam nicht über jene erste mönchische Periode hinaus, wo man ungestraft das Unmögliche versuchen zu können glaubt. Er machte der

<sup>1)</sup> Matth. XVIII, 8—9. Vgl. Talm. von Babyl. Niddah 13 b.

<sup>2)</sup> Matth. XXII, 30; Marc. XII, 25; Luc. XX, 35; Ebionitisches, Evangelium genannt: „nach den Aegyptern“ bei Clem. von Alex. Strom III, 9, 13 und Clem. Röm. Epist. II, 12.

Nothwendigkeit keine Concession. Kühn predigte er der Natur den Krieg, den vollständigen Bruch mit dem Blute. „Wahrlich, ich sage euch, sagte er, es ist Niemand, der sein Haus verläßt, oder Eltern, oder Brüder, oder Weib, oder Kinder um des Reiches Gottes Willen, der es nicht vielfältig wieder empfangen in dieser Zeit, und in der zukünftigen Welt das ewige Leben.“ <sup>1)</sup>

Die Anweisungen, welche Jesus seinen Schülern gegeben haben soll, athmen dieselbe Exaltation. <sup>2)</sup> Er, der sonst so nachsichtig gegen die, welche außerhalb der Sekte stehen, der sich bisweilen mit halben Zustimmung begnügt <sup>3)</sup>, ist für die Seinigen von der äußersten Strenge. Er wollte kein Beinahe dulden. Man möchte meinen, einen „Orden“ zu sehen, der auf der Grundlage der allerstrengsten Regeln gegründet ist. Seinem Gedanken, daß die Sorgen des Lebens den Menschen stören und erniedrigen, getreu, erheischt er von seinen Genossen eine vollständige Lossagung von der Erde, eine unbedingte Hingebung an sein Werk. Sie dürfen weder Geld noch Nahrungsmittel zur Reise, nicht einmal ein Ränzle oder Kleider zum Wechseln bei sich führen. Sie müssen die absoluteste Armuth ertragen, und bloß von Almosen und Gastlichkeit leben. „Was ihr umsonst empfangen habt, sagte er in seiner schönen Sprache, das gebet auch umsonst.“ <sup>4)</sup> Verhaftet, vor den Richter gebracht, sollen sie nicht um ihre Vertheidigung sorgen, der himmlische Advokat, der *Per a flit*,

---

<sup>1)</sup> Luc. XVIII, 29—30.

<sup>2)</sup> Matth. X, ganz; XXIV, 9; Marc. VI, 8 u. ff.; IX, 40; XIII, 9—13; Luc. IX, 3 u. ff.; X, 1 u. ff.; XII, 4 ff.; XXI, 17; Johann. XV, 18 u. ff.; XVII, 14.

<sup>3)</sup> Marc. IX, 38 u. ff.

<sup>4)</sup> Matth. X, 8. Vgl. Midrasch Sallut Deuteron. Sect. 824.

wird ihnen schon eingeben, was sie sagen müssen. Der Vater wird seinen Geist auf sie herabsenden, der die Grundlage aller ihrer Handlungen, ihr Leiter durch die Welt sein wird. <sup>1)</sup> Werden sie aus einer Stadt vertrieben, sollen sie den Staub von ihren Schuhen schütteln, aber es dieser Stadt ausdrücklich vorhalten, damit sie nicht die Ausrede hat der Unkenntniß des Reiches Gottes. „Bevor ihr durch alle Städte Israels herum seid, fügte er hinzu, wird der Sohn des Menschen erscheinen.“

Eine wunderbare Glut durchdringt alle diese Reden, welche wohl zum Theil das Werk der Begeisterung seiner Schüler sein können <sup>2)</sup>, aber auch in diesem Falle kommen sie indirekt von Jesus, da eine solche Begeisterung eben sein Werk war. Er verkündet denen, die ihm folgen wollen, große Verfolgungen und den Haß der Menschen. Er sendet sie, wie die Lämmer, mitten unter die Wölfe, Sie werden in den Synagogen geächtigt und in das Gefängniß geschleppt werden. Der Bruder wird von seinem Bruder, der Sohn von seinem Vater ausgeantwortet werden. Wenn man sie in dem einen Lande verfolgt, sollen sie nach einem andern fliehen. „Der Schüler ist nicht über seinen Meister, noch der Knecht über seinen Herrn. Es ist dem Jünger genug, daß er sei wie sein Meister, und der Knecht wie sein Herr. Fürchtet euch nicht vor denen, die den Leib tödten, und die Seele nicht mögen tödten. Kauft man nicht zweien Sperlinge um einen Pfennig? Und doch fällt keiner derselben auf die

---

<sup>1)</sup> Matth. X, 20; Johann. XIV, 16 u. ff., 26; XV, 26; XVI, 7, 13.

<sup>2)</sup> Die Stellen Matth. X, 38; XVI, 24; Marc. VIII, 34; Luc. XIV, 27 können erst nach dem Tode Jesu entworfen sein.



Erde, ohne euren Vater. Nun aber sind auch eure Haare auf eurem Haupte alle gezählt. Darum fürchtet euch nicht, denn ihr seid besser, denn viele Sperlinge <sup>1)</sup>." — Darum, wer mich bekennet vor den Menschen, " fährt er fort, "den will ich bekennen vor meinem himmlischen Vater; wer aber über mich erröthet vor den Menschen, den werde ich verleugnen vor den Engeln, wenn ich kommen werde, umgeben von der Glorie meines himmlischen Vaters, der im Himmel ist <sup>2)</sup>."

Diese Strenge trieb er bis zur gänzlichen Verleugnung des Fleisches, seine Anforderungen hatten keine Grenze mehr. Die heiligen Schranken der Natur des Menschen überschreitend, wollte er, daß man nur für ihn existire, nur ihn allein liebe. „Wenn Jemand zu mir kommt und hasset nicht seinen Vater, Mutter, Weib, Kind, Brüder, Schwestern, auch dazu sein eigenes Leben, der kann nicht mein Jünger sein <sup>3)</sup>." — „Auch ein jeglicher unter euch, der nicht absagt Allem, das er hat, kann nicht mein Jünger sein <sup>4)</sup>." Etwas übermenschliches mischte sich nun in seine Worte; es war wie ein Feuer, welches das Leben an seiner Wurzel verzehrt und alles zu einer öden Wüstenei macht. Das schroffe traurige Gefühl des Ekels vor der Welt, der übertriebensten Entsagung war begründet: nicht durch den feinen und fröhlichen Moralisten seiner ersten Tage, sondern durch den düsteren Riesen, welchen eine großartige Vorahnung immer mehr und mehr außerhalb der Menschheit hinaus-

1) Matth. X, 24—31; Luc. XII, 4—7.

2) Matth. X, 32—33; Luc. VIII, 38; Luc. IX, 26; XII, 8—9.

3) Luc. XIV, 26. Man muß hier Rücksicht nehmen auf die gewöhnlich übertreibende Redeweise des Lucas.

4) Luc. XIV, 33.

trieb. Man möchte sagen, daß in diesen Augenblicken des Kampfes gegen die berechtigtesten Bedürfnisse des Herzens er das Vergnügen zu leben, zu lieben, zu sehen, zu fühlen verloren hatte. Alles Maaß überschreitend wagte er zu sagen: „Wenn Jemand mein Schüler sein will, so verzichte er auf sich selbst und folge! Wer seinen Vater und seine Mutter mehr liebt als mich, ist meiner nicht würdig; wer seinen Sohn oder seine Tochter mehr liebt, als mich, ist mein nicht werth. Um Leben hangen, ist sich verderben; sein Leben für mich und die gute Botschaft opfern, ist sich retten. Was nützt es dem Menschen die ganze Welt zu gewinnen, wenn er sich selbst verliert <sup>1)</sup>. Zwei Anekdoten von der Art derjenigen, welche man nicht für historisch halten darf, die aber die Absicht zeigen, wenn auch übertreibend, einen Charakterzug zu geben, schildern diese Herausforderung der menschlichen Natur. Er sagt zu einem Manne: „Folge mir!“ — „Herr,“ antwortete dieser, „laß mich erst meinen Vater begraben!“ Jesus erwidert: „Laß die Todten ihre Todten begraben, du aber geh und verkünde das Reich Gottes.“ — Ein anderer sagt zu ihm: „Ich will Dir folgen, Herr, aber erlaube mir erst, daß ich die Angelegenheiten meines Hauses ordne.“ Jesus antwortete ihm: „Der, welcher die Hand an den Pflug legt und sieht hinter sich, paßt nicht für das Reich Gottes <sup>2)</sup>.“ Eine außerordentliche Ruhe und bisweilen Züge der lieblichsten Milde, die uns in Erstaunen setzen, verschleuchten dann wieder diese Stimmung der Uebertreibungen. „Kommet her,“ rief er,

---

<sup>1)</sup> Matth. X, 37—39; XVI, 24—25; Luc. IX, 23—25; XIV, 26—27; XVII, 33; Johann. XII, 25.

<sup>2)</sup> Matth. VIII, 21—22; Luc. IX, 59—62.

„zu mir Alle, die ihr mühselig und beladen seid, ich will euch erquicken. Nehmet auf euch mein Joch und lernet von mir, denn ich bin sanft und von Herzen demüthig; so werdet ihr Ruhe finden für eure Seelen. Denn mein Joch ist sanft und meine Last ist leicht <sup>1)</sup>).

Aus dieser exaltirten Moral, die in einer hyperbolischen, zum Schrecken energischen Sprache ausgedrückt war, entsprang eine große Gefahr für die Zukunft. Je mehr man den Menschen vom Leben losmachte, zerstörte man das Leben selbst. Der Christ wird dafür gelobt werden, wenn er ein schlechter Sohn, schlechter Patriot ist, wenn er nur um Christi willen sich seinem Vater entgegensetzt, sein Vaterland bekämpft. Die alte Stadt, die Republik, die Mutter Aller, der Staat, das gemeinsame Gesetz werden angesehen als in Feindschaft mit dem Reiche Gottes. Ein verhängnißvoller Keim der Theokratie ist in die Welt geworfen.

Eine andere Folge noch läßt sich jetzt erkennen. In einen ruhigen Zustand, in den Schooß einer über ihre eigene Dauer beruhigten Gesellschaft übertragen, mußte diese für einen Augenblick der Krisis berechnete Moral unhaltbar erscheinen. Das Evangelium war auf diese Weise bestimmt, für die Christen ein Utopien zu werden, das zu verwirklichen sie sich wohl hüten würden. Diese niederschmetternden Grundsätze mußten also für die große Menge in vollkommene Vergessenheit begraben werden, eine Vergessenheit, welche die Geistlichkeit selber ermuthigte; denn der evangelische Mensch wird ein gefährlicher Mensch sein. Von allen Menschen der selbstüchtigste, der härteste, der am meisten an der Erde hängende, ein Ludwig XIV.

---

<sup>1)</sup> Matth. XI, 28–30.

z. B., sollte Priester finden, die ihm, dem Evangelium zum Troge, einredeten, daß er ein Christ sei. Aber zugleich auch sollten sich Heilige finden, welche alle diese Paradoxen Jesu buchstäblich verstanden.

Da die Vollkommenheit außerhalb der gewöhnlichen Bedingungen der Gesellschaft gestellt war, da das vollendete evangelische Leben nur abgeschlossen von der Welt geführt werden konnte, so war das Princip des Ascetismus und des mönchischen Lebens hingestellt. Die christlichen Gesellschaften haben also von nun an zwei moralische Regeln, die eine nur wenig heroische für die gewöhnlichen Menschen, die andere bis zum Uebermaaß exaltirt für den vollkommenen Menschen, und der vollkommene Mensch, das wird nun der Mönch sein, der Regeln unterworfen ist, die Anspruch auf Verwirklichung des evangelischen Ideals machen. Es ist gewiß, daß dieses Ideal, schon wegen des Eölibats und des Gelübdes der Armuth, nicht für alle Welt Rechtens werden konnte. Der Mönch ist also auf diese Weise der einzige wahre Christ. Der gewöhnliche gesunde Menschenverstand empört sich gegen diese Uebertreibung; wenn man nach ihm urtheilt, ist das Unmögliche ein Zeichen der Schwäche, des Irrthums.

✓ Aber der gewöhnliche gesunde Menschenverstand ist ein schlechter Richter, sobald es sich um große Dinge handelt. Um von der Menschheit das Wenige zu erlangen, muß man das Mehr fordern. Der ungeheure moralische Fortschritt, welchen man dem Evangelium zu verdanken hat, kommt von seinen Uebertreibungen her. Dadurch gerade ist er wie der Stoicismus, aber in viel größerer Ausdehnung, ein lebendiger Beweis der göttlichen Kräfte gewesen, welche im Menschen liegen, ein Denkmal, der Macht des Willens errichtet.

Man kann sich leicht denken, daß zu der Zeit, bei welcher wir jetzt stehen, für Jesus Alles, was nicht das Reich Gottes betraf, vollständig verschwunden war. Er war, wenn man so sagen darf, gänzlich außerhalb der Natur: Familie, Freundschaft, Vaterland hatten keinen Sinn mehr für ihn. Bisweilen ist man versucht zu glauben, daß er in seinem eigenen Tode ein Mittel sah, sein Reich zu gründen und nun vorsätzlich darauf ausging, sich tödten zu lassen <sup>1)</sup>. Zu anderen Malen (obwohl ein solcher Gedanke erst viel später zum Dogma erhoben wurde) zeigt sich ihm der Tod als ein Opfer, das den Zweck hat, seinen Vater zu versöhnen und die Menschen zu retten <sup>2)</sup>. Ein seltsamer Drang nach Verfolgungen und Qual erfüllte ihn <sup>3)</sup>. Sein Blut erschien ihm wie das Wasser einer zweiten Taufe, deren er theilhaftig werden sollte, und er schien sonderbare Gile zu haben, dieser Taufe entgegen zu gehen, die allein seine Sehnsucht zu befriedigen vermochte <sup>4)</sup>.

Die Größe seiner Absichten auf die Zukunft war zu Zeiten erstaunlich. Er verhehlte sich nicht den schrecklichen Sturm, der sich in der Welt erheben würde. „Ihr glaubt vielleicht, sagte er ebenso kühn als schön, daß ich gekommen bin, der Erde den Frieden zu bringen, nein, ich bringe das Schwert. In einem Hause von fünf Personen werden drei gegen zwei und zwei gegen drei sein. Ich bin gekommen, um Unfriede zwischen den Vater und den Sohn, zwischen die Tochter und die Mutter, zwischen Schwiegertochter und Schwiegermutter zu bringen. Von

---

1) Matth. XVI, 21—23; XVII, 12, 21—22.

2) Marc. X, 45.

3) Luc. VI, 22 u. ff.

4) Luc. VII, 50.

nun an wird Jedermann seine Feinde in seinem Hause haben <sup>1)</sup>. — Ich bin gekommen, das Feuer auf die Erde herab zu bringen, und ich wollte, es brennte schon <sup>2)</sup>.“ — „Man wird euch aus den Synagogen verjagen, sagte er, und die Stunde wird kommen, wo man Gott einen Dienst zu erweisen glaubt, wenn man euch tödtet <sup>3)</sup>. Wenn die Welt euch hasset, so wisset, daß sie sie mich vor euch gehaßt hat. Gedetket des Wortes, das ich euch gesagt habe: „Der Knecht ist nicht mehr denn der Herr. Haben sie mich verfolgt, so werden sie euch auch verfolgen <sup>4)</sup>.“

Hingerissen von dieser sich steigenden Begeisterung, die durch die Nothwendigkeit eines immer energischeren und verwegenen Predigens geboten wurde, war Jesus nicht mehr frei; er war ganz Sklave seiner Sendung und in gewisser Hinsicht der Menschheit. Bisweilen hätte man seine Vernunft für gestört halten können. Er hatte innere Beklemmungen und Bangigkeiten <sup>5)</sup>. Die große Vision des Reiches Gottes, die ihm fortwährend leuchtend vor Augen stand, machte ihn schwindlig. Seine Schüler hielten ihn selbst in manchen Augenblicken für irre <sup>6)</sup>. Seine Feinde erklärten, er sei besessen <sup>7)</sup>. Sein außerordentlich leidenschaftliches Temperament trieb ihn jeden

---

<sup>1)</sup> Matth. X, 34—36; Luc. XII, 51—53. Vergl. Micha VII, 5—6.

<sup>2)</sup> Luc. XII, 49. *Πῦρ ἔλθον βαλεῖν εἰς τὴν γῆν, καὶ τί θέλω εἰ ἥδη ἀνήφθῃ.*

<sup>3)</sup> Johann. XVI, 2.

<sup>4)</sup> Johann. XV, 18—20.

<sup>5)</sup> Johann. XII, 27.

<sup>6)</sup> Marc. III, 21 u. ff.

<sup>7)</sup> Marc. III, 22; Johann. VII, 20; VIII, 48 u. ff.; X, 20 u. ff.

Augenblick über die Grenzen der menschlichen Natur hinaus. Sein Werk war nicht ein Werk des Verstandes, und aller Klassificationen des menschlichen Geistes spottend, verlangte er nichts gebieterischer als Glauben <sup>1)</sup>. Dieß Wort war dasjenige, welches am häufigsten in dem vertrauten Kreise ausgesprochen wurde. Es ist auch der Grundzug aller Volksbewegungen. Es fällt in die Augen, daß keine solcher Bewegungen zu Stande käme, wenn der, welcher sie anregt, seine Schüler einen nach dem andern durch gute, logisch vollwichtige Beweise gewinnen müßte. Die Reflexion führt nur zum Zweifel, und wenn die Urheber der französischen Revolution zum Beispiel erst vorher durch genügend langes Nachsinnen ihre Ueberzeugung hätten gewinnen sollen, so würden sie alle ein hohes Alter erreicht haben, ohne jemals handelnd aufzutreten. Gebieterisch, dringlich, duldete er keine Opposition: man muß sich befehren, er wartet! Seine natürliche Sanftmuth scheint ihn verlassen zu haben, er ist bisweilen rauh und wunderlich <sup>2)</sup>. Seine Schüler verstehen ihn manchmal selber nicht mehr, und empfinden eine Art Furcht vor ihm <sup>3)</sup>. Bisweilen bringt ihn sein Verdruß über jedes Hinderniß zu unerklärlichen und dem Anscheine nach abgeschmackten Handlungen <sup>4)</sup>.

Nicht etwa, daß seine Tugend schwächer geworden wäre; aber sein Kampf im Namen des Ideals gegen die Wirklichkeit wurde unhaltbar. Er empörte sich und quälte sich bei der Berührung mit dem Irdischen ab. Das Hin-

1) Matth. VIII, 10; IX, 2, 22, 28—29; Joh. IV, 29 u. f. w.

2) Matth. XVII, 16; Marc. III, 5; IX, 18; Luc. VIII, 45.

3) Besonders bei Marcus macht sich dieser Umstand geltend: IV, 40; V, 15; IX, 31; X, 32.

4) Marc. XI, 12—14, 20 u. ff.

berniß brachte ihn auf. Seine Vorstellung vom Sohne und dem Vater verwirrte sich und wurde übertrieben. Das verhängnißvolle Gesetz, welches die Idee zur Abschwächung verurtheilt, sobald sie die Menschen befehren will, machte sich auch an ihm geltend. Die Menschen zogen ihn durch ihre Berührung zu ihrem eigenen Niveau herab. Der Ton, welchen er angenommen, konnte nur noch wenige Monate aushalten; es war Zeit, daß der Tod die Verwickelung des zum Aeußersten gediehenen Conflictes löste, ihn den Unmöglichkeiten eines Weges ohne Ausgang entriß, ihn von einer schon zu lange ertragenen Prüfung befreite und ihn nun sündelos in seine himmlische Klarheit eingehen ließ.

---

## Zwanzigstes Kapitel.

### Opposition gegen Jesus.

Während der ersten Periode seiner Laufbahn scheint Jesus keinen ernsthaften Widerstand gefunden zu haben. Seine Predigt machte, Dank der großen Freiheit, die in Galiläa herrschte und der großen Zahl von Lehrern, die überall auftraten, erst nur in einem kleineren Kreise Aufsehen. Aber seit Jesus in eine glänzendere Bahn von Wundern und großen öffentlichen Erfolgen getreten, begann der Sturm zu grollen. Mehr als einmal mußte er sich verbergen oder fliehen <sup>1)</sup>. Antipater beunruhigte

---

<sup>1)</sup> Matth. XII, 14—17; Marc. III, 7; IX, 29—30.



ihn niemals, obwohl Jesus sich mitunter sehr hart über ihn aussprach <sup>1)</sup>).

In Liberias, seiner gewöhnlichen Residenz, wohnte der Biersüß nur eine oder zwei Stunden von dem Gebiete entfernt, welches Jesus zum Mittelpunkt seiner Thätigkeit gemacht hatte; er hörte von seinen Wundern erzählen, die er wahrscheinlich für sehr geschickte Kunststücke hielt, und so wünschte er ihn zu sehen <sup>2)</sup>. Die Ungläubigen waren damals sehr neugierig auf solche Thaten <sup>3)</sup>. Mit seinem gewöhnlichen Takte weigerte sich Jesus. Er hütete sich sehr wohl, sich in eine ungläubige Welt zu verirren, welche nur ein nichtsnußiges Amüsement von ihm verlangte. Sein Streben ging dahin, nur das Volk zu gewinnen, er behielt den Einfältigen die Mittel vor, die nur für sie gut waren.

Eine Zeit lang ging das Gerücht, Jesus sei Niemand anderes als der von den Todten auferstandene Johannes. Da wurde Antipater stutzig und besorgt <sup>4)</sup>; er wandte Eist an, um den neuen Propheten von seinem Gebiete zu verschrecken. Pharisäer kamen, anscheinend aus Interesse für Jesus, zu ihm und sagten ihm, Antipater wolle ihn tödten lassen. Jesus merkte trotz seiner großen Einfachheit die Schlinge und ging nicht fort <sup>5)</sup>. Sein durchaus friedliches Benehmen, sein Entferntsein von jeder Volksaufregung beruhigten endlich den Tetrarchen und beseitigten die Gefahr.

Uebrigens erfreute sich keineswegs in allen Städten

---

<sup>1)</sup> Matth. VIII, 15; Luc. XIII, 31, 32.

<sup>2)</sup> Luc. IX, 9; XVIII, 8.

<sup>3)</sup> Lucius, dem Lucian zugeschrieben, 4.

<sup>4)</sup> Matth. XIV, 1 u. ff.; Marc. VI, 14 u. ff.; Luc. IX, 7 u. ff.

<sup>5)</sup> Luc. XIII, 31 u. ff.

Galiläas die neue Lehre eines gleich wohlwollenden Empfanges. Nicht bloß fuhr das unglaubliche Nazareth fort, den zu verschmähen, der es einst berühmt machen sollte, nicht nur beharrten seine Brüder darauf, nicht an ihn zu glauben <sup>1)</sup>; auch die Städte am See, obwohl im Allgemeinen ihm geneigt, waren noch nicht alle bekehrt. Häufig beklagt sich Jesus über den Unglauben und die Herzenshärte, auf welche er stößt, und obgleich es natürlich ist, daß der Prediger dergleichen Vorwürfe übertreibt, obwohl man jene Art von *convicium saeculi* durchfühlt, welche Jesus nach dem Beispiele Johannes des Täufers <sup>2)</sup> gern betonte, so ist es doch klar, daß das Land weit davon entfernt war, sich dem Reiche Gottes ganz und gar zuzuwenden. „Wehe Dir, Chorazin, wehe Dir, Betsaida! Wären solche Thaten zu Tyrus und Sidon geschehen, als bei euch geschehen sind, sie hätten schon lange in Sack und Asche Buße gethan. Doch ich sage euch: Es wird Tyrus und Sidon erträglicher ergehen am jüngsten Gericht denn euch. Und Du, Kapernaum, die Du bist erhoben bis in den Himmel, Du wirst bis in die Hölle hinunter gestoßen werden. Denn so zu Sodom die Thaten geschehen wären, die bei Dir geschehen sind, sie stände noch heutigen Tages. Darum sage ich euch: es wird dem Lande Sodom erträglicher gehen am jüngsten Gericht denn Dir <sup>3)</sup>.“ — „Die Königin von Saba wird auftreten am jüngsten Gericht mit diesem Geschlecht und wird es verdammen, denn sie kam vom Ende der Welt, Salomos Weisheit zu hören. Und siehe, hier ist mehr denn Salomo. Die Leute

1) Johann. VIII, 5.

2) Matth. XII, 39, 45; XIII, 15; XVI, 4; Luc. XI, 29.

3) Matth. XI, 21—24; Luc. X, 12—15.

von Ninive werden auftreten am jüngsten Gericht mit diesem Geschlecht und werden es verdammen; denn sie thaten Buße nach der Predigt Jonas. Und siehe, hier ist mehr als Jonas <sup>1)</sup>“. Sein umherirrendes Leben, das erst so viel Reiz für ihn hatte, begann nun auch, ihm drückend zu werden. „Die Füchse haben Gruben, und die Vögel haben Nester, aber des Menschen Sohn hat nicht, da er sein Haupt hinlege <sup>2)</sup>. Bitterkeit und Verdruss nisteten sich immer mehr in seinem Herzen ein. Er warf den Ungläubigen vor, daß sie sich der Augenscheinlichkeit verschloßen und sagte, daß selbst in dem Augenblicke, wo der Sohn des Menschen in seiner himmlischen Herrlichkeit erscheinen werde, immer noch Leute sein würden, welche an ihm zweifelten <sup>3)</sup>.

Jesús war allerdings nicht im Stande, den Widerspruch mit der Ruhe eines Philosophen zu ertragen, der den Grund der verschiedenen Meinungen, in welche die Welt getheilt ist, einsehend, es ganz in der Ordnung findet, daß man nicht seiner Ansicht ist. Einer der Hauptfehler der jüdischen Rasse ist ihre Hartnäckigkeit in Streitigkeiten und der beleidigende Ton, welchen sie fast immer dabei anwendet. Es gab niemals auf der Welt so heftige Händel als die der Juden unter sich. Das Gefühl für Abstufungen macht den höflichen und gemäßigten Mann. Nun ist aber gerade der Mangel an Abstufungen, an Schattirungen einer der ausgemachtesten Züge des semitischen Charakters. Fein gearbeitete Werke wie die Dialogen des Plato zum Beispiel, sind diesen Völkern

<sup>1)</sup> Matth. XII, 42, 41; Luc. XI, 31—32.

<sup>2)</sup> Matth. VIII, 20; Luc. IX, 58.

<sup>3)</sup> Luc. XVIII, 8.

durchaus fremd. Jesus, der von fast allen Fehlern seiner Rasse frei und dessen vorherrschende Eigenschaft grade eine außerordentliche Zartheit des Gefühls war, mußte dennoch wider Willen sich in der Polemik der Sprechweise Aller bedienen <sup>1)</sup>. Gleich Johannes dem Täufer <sup>2)</sup> wendete er gegen seine Widersacher sehr grobe Ausdrücke an. Gegen Einfache von der ausgesuchtesten Milde, erbitterte er sich gegen die selbst noch so wenig verletzende Ungläubigkeit <sup>3)</sup>. Das war nicht mehr jener sanfte Meister der „Bergpredigt“, der noch keinen Widerstand, keine Schwierigkeit gefunden. Die Leidenschaft, welche seinem Charakter zu Grunde lag, riß ihn zu den lebhaftesten Schmähungen hin.

Ein so sonderbares Gemisch darf nicht verwundern. In unseren Tagen hat ein Mann denselben Widerspruch mit seltener Schärfe an sich gezeigt, es ist Herr von Lammenais. In seinem schönen Buche „Worte eines Gläubigen“ wechselt die zügelloseste Leidenschaft mit der lieblichsten Innigkeit ab, daß es wie eine Fata morgana erscheint. Dieser Mann, welcher im Umgange eine große Gutmüthigkeit zeigte, wurde gegen die, welche nicht dachten wie er, störrig bis zur Raserei. Jesus wandte nicht ohne Grund die Stelle von Jesaias <sup>4)</sup> auf sich an: „Er wird nicht schreien noch rufen und seine Stimme wird man nicht hören auf den Gassen. Das zerstoßene Rohr wird er nicht zerbrechen und den glimmenden Docht wird er nicht auslöschen.“ Und doch enthalten mehrere Vorschriften, die er seinen Schülern giebt, die Reime eines

<sup>1)</sup> Matth. XII, 34; XV, 14; XXIII, 33.

<sup>2)</sup> Matth. III, 7.

<sup>3)</sup> Matth. XII, 30; Luc. XXI, 23.

<sup>4)</sup> XLII, 2—3.

wahren Fanatismus <sup>1)</sup>, Reime, welche das Mittelalter auf nur zu grausame Art entwickeln sollte. Soll man ihm daraus einen Vorwurf machen? Keine Revolution vollbringt sich ohne etwas Rohheit. Wenn Luther, wenn die handelnden Personen der französischen Revolution die Vorschriften der Höflichkeit hätten beobachten sollen, so würde weder die Reformation noch die Revolution zu Stande gekommen sein. Preisen wir uns glücklich, daß zu Jesus Zeiten kein Gesetzesparagraph existirte, welcher die Erregung von Haß und Mißvergnügen gegen eine Klasse von Bürgern verbot. Die Pharisäer würden sonst unverletzlich gewesen sein. Alles Große in der Menschheit ist im Namen von absoluten Prinzipien geschehen. Ein kritischer Philosoph würde zu seinen Schülern gesagt haben: „Achtet die Meinung Anderer, und glaubt, kein Mensch hat so sehr Recht, daß ein Anderer vollständig Unrecht haben sollte.“ Aber die Thätigkeit Jesu hat mit der uneigennützigen Spekulation des Philosophen nichts gemein. Für eine glühende Seele ist es unerträglich, sich sagen zu müssen, daß man einen Augenblick dem Ideale nahe gewesen und durch die Böswilligkeit einiger Personen gehindert worden ist. Wie unerträglich muß erst dieser Gedanke für den Begründer einer neuen Welt sein?

Das unübersteigliche Hinderniß für die Ideen Jesu kam besonders von dem orthodoxen Judenthum, das durch die Pharisäer repräsentirt wurde. Jesus entfernte sich immer und immer mehr von dem alten Geseß. Die Pharisäer aber waren die wahren Juden, der Nerv und die Kraft des Judenthums. Obwohl diese Glaubenspartei ihr Centrum in Jerusalem hatte, so waren doch

---

<sup>1)</sup> Matth. X, 14—15, 21 u. ff., 34 u. ff.; Luc. XIX, 27.

auch Adepten von ihr in Galiläa ansäßig, oder kamen häufig hin. Im Allgemeinen waren es Leute von beschränktem Geiste, die sehr viel auf Aeußerlichkeiten gaben und eine hochmüthige, offizielle, selbstgefällige, zuversichtliche Frömmigkeit an den Tag legten <sup>1)</sup>. Ihr Benehmen war lächerlich und selbst für diejenigen, welche sie sonst verehrten, komisch. Davon zeugen die Spitznamen, welche ihnen das Volk gab und die stets an die Caricatur streifen. Da gab es den „krummbeinigen Phariseer“ (Nikā), der auf der Straße mit schleppenden Füßen geht und an alle Kiesel anstößt; den Phariseer mit der „blutenden Stirn“ (Kizā), der mit geschlossenen Augen ging, um keine Frauen zu sehen, und sich die Stirn an den Wänden verletzete, so daß sie stets blutrünstig war; der „Mörser-Phariseer“ (Medukia), der wie in zwei Theile zusammengeklappt ging und dem Griffe eines Mörsers glich; der Phariseer mit der „starken Schulter“ (Schikmi), der mit gewölbtem Rücken ging, als ob er auf seinen Schultern die ganze Last des Gesetzes trüge; der Phariseer: „was zu machen ist, mache ich,“ stets auf der Lauer nach einer zu erfüllenden Vorschrift und endlich der „gefärbte Phariseer,“ bei dem die ganze Aeußerlichkeit des Frommseins nur ein heuchlerischer Tact ist <sup>2)</sup>. Diese äußere

<sup>1)</sup> Matth. VI, 2, 15, 16; IX, 11, 14; XII, 2; XXIII, 5, 15, 23; Luc. V, 30; VI, 2, 7; XI, 39 u. ff.; XVIII, 12; Johann. IX, 16; Pirke Aboth I, 16; Jos. Ant. XVII, II, 4; XVIII, I, 3; Vita, 33; Talm. von Babyl. Sota, 22b.

<sup>2)</sup> Talm. von Jerus. Berakoth IX, gegen Ende; Sota V, 7; Talm. von Babyl. Sota 22b. Die beiden Redactionen dieser merkwürdigen Stelle bieten merkliche Abweichungen dar. Im Allgemeinen sind wir der Redaction von Babylon gefolgt, welche natürlicher erscheint. Vgl. Epiphän. Adv. haer. XI, 1.

Strenge war in der That nur anscheinend und verdeckte in Wirklichkeit einen großen moralischen Verfall <sup>1)</sup>. Indes ließ sich das Volk dennoch davon täuschen; denn das Volk, dessen Instinkt stets richtig ist, selbst wenn es sich in persönlichen Fragen stark irrt, wird durch falsche Frömmigkeit sehr leicht getäuscht. Was es an derselben gern hat, ist gut und der Neigung werth; aber es besitzt nicht Kritik genug, um den Anschein von der Wirklichkeit zu unterscheiden.

Die Antipathie, welche in einer so leidenschaftlich erregten Welt sofort zwischen Jesus und derartigen Personen sich kund geben mußte, ist leicht zu begreifen. Jesus wollte Nichts als die Religion des Herzens; die der Pharisäer bestand fast ausschließlich in Observanzen. Jesus suchte die Niedrigen und Verstoßenen aller Art auf; die Pharisäer sahen darin eine Beleidigung für ihre Religion der Vornehmen. Ein Pharisäer war ein unfehlbarer, sündenfreier Mensch, ein Pedant, der stets Recht hat, der den ersten Platz in der Synagoge einnimmt, auf den Straßen betet, mit Prahlerei Almosen giebt, darauf hält, daß man ihn grüßt. Jesus behauptete dagegen, daß Seidemann mit Furcht und Demuth das Urtheil Gottes erwarten müsse. Indessen war es doch nicht so arg, daß die durch die Pharisäer vertretene schlechte religiöse Richtung ohne Controlle geherrscht hätte. Viele Männer vor Jesu oder die zu seiner Zeit lebten, wie Jesus der Sohn des Sirach, einer der wahren Vorfahren Jesu, Gamaliel,

---

Uebrigens können die Charakterzüge des Epiphanes und die des Talmud sich wohl auf eine spätere Zeit als die des Jesus beziehen, wo „Pharisäer“ mit „fromm“ synonym war.

<sup>1)</sup> Matth. V, 20; XV, 4; XXIII, 3, 16 u. ff.; Johann. VIII, 7; Jos. Ant. XII, ix, 1; XIII, x, 5.

Antigonus von Sofo, und vor Allem der sanfte, edle Hillel hatten viel erhabener und fast evangelische religiöse Lehren gepredigt. Aber dieser gute Same war erstickt worden. Die schönen Maximen Hillels faßten das ganze Gesetz in der „Billigkeit“ zusammen <sup>1)</sup>, Jesus Sirach ließ den Cultus in der Ausübung des Guten bestehen <sup>2)</sup>, aber diese Doctrinen waren vergessen oder in den Bann gethan <sup>3)</sup>. Schammai mit seinem exclusiven Geiste hatte das Uebergewicht bekommen. Eine ungeheure Menge von Traditionen hatte das Gesetz überwuchert <sup>4)</sup> unter dem Vorwande, es zu beschützen und es auszulegen. Jedenfalls hatten diese Maßregeln der Erhaltung auch eine gute Seite gehabt; es ist gut, daß das jüdische Volk sein Gesetz bis zur Narrheit geliebt hat, weil diese maßlose Liebe es ist, welche den Mosaismus unter Antiochus Epiphanes und unter Herodes gerettet und so den Gährungsstoff erhalten hat, aus welchem das Christenthum hervorgehen sollte. Aber an sich betrachtet, waren alle diese Vorsichtsmaßregeln durchaus lächerlich. Die Synagoge, welche der Aufbewahrungsort der Doctrinen sein sollte, war nur die Mutter aller Irrthümer. Ihr Reich war vorüber und doch, wenn man von ihr verlangte, sie sollte abdanken, so verlangte man das Unmögliche, etwas, das noch keine im Besitze befindliche Macht gethan.

Die Kämpfe Jesu gegen die offizielle Heuchelei waren anhaltende. Die gewöhnliche Taktik der Reformatoren, welche in dem von uns eben beschriebenen religiösen Zu-

1) Talm. von. Bab. Schabbath, 31 a; Joma 35 b.

2) Eccle. XVII, 21 u. ff.; XXXV, 1 u. ff.

3) Talm. von Jerus. Sanhedrin XI, 1; Talm. von Babyl. Sanhedrin 100b.

4) Matth. XV, 2.



stand, den man traditionellen Formalismus nennen kann, zu erscheinen pflegen, besteht darin, den „Text“ der heiligen Bücher den „Traditionen“ entgegenzustellen. Der religiöse Eifer ist stets neuerungsfüchtig, selbst wenn er behauptet, außerordentlich conservativ zu sein. So wie die Neukatholiken unserer Tage sich immer mehr von dem Evangelium entfernen, so entfernten sich die Pharisäer mit jedem Schritte von der Bibel. Deshalb ist der puritanische Reformator wesentlich „biblisch,“ und geht von dem unwandelbaren Texte aus, um die im Schwange befindliche Theologie, die von Geschlecht zu Geschlecht immer weiter gegangen ist, zu kritisiren. So machten es später die Karaiten und die Protestanten. Jesus aber brachte viel energischer die Art an die Wurzel des Baumes. Man sieht ihn zwar bisweilen den Text gegen die falschen Masuren oder Traditionen der Pharisäer zu Hülfe rufen<sup>1)</sup>, aber im Allgemeinen giebt er sich nicht viel mit Exegese ab, sondern er beruft sich auf das Bewußtsein. Er beseitigt mit einem und demselben Schlage den Text wie die Commentare. Er zeigt wohl den Pharisäern, daß sie den Geist des Mosaismus verlegen, aber er macht selber gar nicht den Anspruch, zu Moses zurück gehen zu wollen. Jesus war mehr, als der Reformator einer veralteten Religion, er war der Schöpfer der ewigen Religion der Menschheit.

Der Streit erhob sich besonders in Bezug auf eine Menge äußerlicher Gebräuche, welche die Tradition eingeführt hatte, und die weder Jesus noch seine Schüler beobachteten<sup>2)</sup>. Die Pharisäer machten ihm daraus einen

---

1) Matth. XV, 2 u. ff.; Marc. VII, 2 u. ff.

2) Matth. XV, 2 u. ff.; Marc. XII, 4, 8; Luc. V, gegen Ende und VI, Anfang; XI, 38 u. ff.

starken Vorwurf. Wenn er bei ihnen aß, so erregte er großes Aergerniß dadurch, daß er sich nicht den gewöhnlichen Waschungen unterzog. „Gebet Almosen, sagte er, und Alles wird für euch rein sein. 1)“

Was am meisten das seine Gefühl Jesu verletzte, das war die absprechende Art, mit der die Pharisäer in religiösen Dingen sich äußerten, ihre kleinliche Frömmerei, die auf eine hohle Eitelkeit, auf Vorwitz und Titel hinauslief, aber keinesweges die Veredelung der Herzen zum Ziel hatte. „Eines Tages, sagte er, kamen zwei Menschen in den Tempel hinauf, zu beten; einer war ein Pharisäer, und der andere ein Zöllner. Der Pharisäer stand und betete bei sich selbst: Ich danke dir Gott, daß ich nicht bin wie andere Leute, Räuber, Ungerechte, Ehebrecher, oder auch wie dieser Zöllner. Ich faste zwei Mal in der Woche und gebe den Zehnten von Allem, was ich habe. Der Zöllner dagegen, der sich entfernt hielt, wagte nicht, die Augen zum Himmel zu erheben, schlug an seine Brust und sagte: Gott sei mir armen Sünder gnädig. Ich sage euch, dieser ging hinab, gerechtfertigt in sein Haus vor jenem 2).“

Ein Haß, der erst durch den Tod getilgt werden konnte, war die Folge dieser Kämpfe. Schon Johannes der Täufer hatte Feindschaften dieser Art hervorgerufen 3). Aber die Aristokraten von Jerusalem, die ihn verachteten, hatten es diesen einfältigen Leuten nicht verwehrt, ihn für einen Propheten zu halten 4). Aber diesmal galt es einen Kampf auf Tod und Leben. Es war ein neuer Geist,

1) Luc. XI, 41.

2) Luc. XVIII, 9—14; vergl. Luc. XIV, 7—11.

3) Matth. III, 7 u. ff.; XVII, 12—13.

4) Matth. XIV, 5; XXI, 26; Marc. XI, 32; Luc. XX, 6.

der über die Welt gekommen war und Alles mit Vernichtung schlug, was ihm vorhergegangen. Johannes der Täufer war durch und durch Jude; Jesus war es kaum mehr. Jesus wendet sich stets an die Freiheit des sittlichen Gefühls. Er ist nur streitsüchtig, wenn er gegen die Pharisäer kämpft und ihn der Gegner, wie das gewöhnlich geschieht, nöthigt, mit ihm denselben Ton anzuschlagen <sup>1)</sup>. Sein schneidender Spott, seine boshaften Angriffe trafen stets in's Herz. Ewige, in der Wunde geronnene Maale! Das Nessushemd des Lächerlichen, welches der Jude, der Sohn der Pharisäer, seit achtzehn Jahrhunderten mit sich herumschleppt, Jesus hat es mit göttlicher Kunst gewebt. Meisterstücke des höchsten Spottes, sind seine Züge mit Feuerschrift in das Fleisch der Heuchelei und der falschen Frömmigkeit eingebrannt. Das sind unvergleichliche eines Sohnes Gottes würdige Geißeln. Nur ein Gott weiß auf diese Weise zu tödten. Sokrates und Molière rigen nur die Haut. Diese Streiche treiben den Brand der Wuth tief in die Knochen hinein.

Aber es war auch gerecht, daß dieser Großmeister der Ironie seinen Triumph mit dem Leben bezahlte. Schon von Galiläa aus suchten die Pharisäer ihn zu verderben und wandten die Kniffe an, welche ihnen in Jerusalem später ihren Zweck erreichen halfen. Sie suchten die Anhänger der neuen politischen Ordnung, welche sich festgestellt hatte, für ihre Streitigkeiten zu interessiren <sup>2)</sup>. Die Gewandtheit, welche Jesus in Galiläa nützen konnte, sich durchzuwinden, und die Schwäche der Regierung des Antipas vereitelten diese Versuche.

<sup>1)</sup> Matth. XII, 3—8; XXIII, 16 u. ff.

<sup>2)</sup> Marc. III, 6.

Er ging aber selber der Gefahr entgegen. Er sah wohl, daß seine Thätigkeit, wenn er stets in Galiläa bleibe, sehr beschränkt sein müsse. Deshalb zog es ihn wie mit einem Zauber nach Judäa; er wollte einen letzten Versuch machen, die widerspenstige Stadt zu erobern und schien sich vorzunehmen, das Sprichwort wahr zu machen, daß kein Prophet außerhalb Jerusalems stirbt <sup>1)</sup>.

---

## Einundzwanzigstes Kapitel.

### Letzte Reise Jesu nach Jerusalem.

Seit langer Zeit schon wußte Jesus, welche Gefahren ihn umgaben <sup>2)</sup>. Während eines Zeitraumes, den man auf achtzehn Monate schätzen kann, vermied er es, nach Jerusalem zu pilgern <sup>3)</sup>. Zum Feste der Laubbütten des Jahres 32 (nach der von uns angenommenen Hypothese) luden ihn seine noch immer mißwollenden und ungläubigen <sup>4)</sup> Verwandten ein, dort hin zu kommen. Der Evangelist Johannes scheint zu verstehen zu geben, daß hinter dieser Einladung der Plan, ihn zu verderben, sich versteckte. „Offenbare dich der Welt, sagten sie zu ihm; solche Dinge thut man nicht im Geheimen. Gehe nach Judäa, damit man sehe, was du leisten kannst.“ Jesus, der Verrath ahnte, weigerte sich erst. Als aber die Ka-

---

<sup>1)</sup> Luc. XIII, 33.

<sup>2)</sup> Matth. XVI, 20—21; Marc. VIII, 30—31.

<sup>3)</sup> Johann. VII, 1.

<sup>4)</sup> Johann. VII, 5.

rawane der Pilger fort war, machte er sich ohne Vorwissen der Andern und fast ganz allein doch auf den Weg <sup>1)</sup>. Es war der letzte Abschied, den er von Galiläa nahm. Das Laubbüttenfest fiel in die herbstliche Tag- und Nachtgleiche. Sechs Monate sollten noch hingehen, bevor die verhängnißvolle Katastrophe eintrat. Aber während dieses Zeitraums sollte Jesus seine lieben nördlichen Provinzen nicht mehr sehen. Die Zeit der Annehmlichkeiten ist vorbei; jetzt muß Schritt für Schritt der Schmerzensweg zurückgelegt werden, der mit den Qualen des Todes enden wird.

Seine Schüler und die frommen Frauen, die Sorge für ihn trugen, fanden ihn in Judäa wieder <sup>2)</sup>. Aber wie sehr war hier Alles für ihn anders geworden. Jesus war ein Fremder in Jerusalem. Er fühlte, daß da eine Mauer des Widerstandes ihm entgegenstand, die er nicht würde durchbrechen können. Von Schlingen und Hindernissen umgeben, wurde er fortwährend von der Böswilligkeit der Pharisäer verfolgt <sup>3)</sup>. Anstatt jener unbegrenzten Fähigkeit zum Glauben, die glückliche Gabe frischer Naturen, wie er sie in Galiläa gefunden, anstatt der gutmüthigen, sanften Bevölkerung, bei welcher Einwendungen (die fast immer ein Zeichen von Uebelwollen oder Ungelehrigkeit sind) selten Anklang fanden, traf er hier bei jedem Schritte auf einen hartnäckigen Unglauben, bei welchem alle Mittel der Einwirkung, welche ihm im Norden stets so förderlich waren, keinen Erfolg haben konnten. Seine Jünger waren in ihrer Eigenschaft als

---

<sup>1)</sup> Johänn. VII, 10.

<sup>2)</sup> Matth. XXVII, 55; Marc. XV, 41; Luc. XXIII, 49, 55.

<sup>3)</sup> Johänn. VII, 20, 25, 30, 32.

Galiläer verachtet. Nicodemus, der bei einer seiner früheren Reisen ein nächtliches Gespräch mit ihm gehabt, gefährdete sich beinahe selber, als er im Sanhedrin seine Partei ergreifen wollte. „Was, du bist auch ein Galiläer? sagte man zu ihm. Sieh in den heiligen Schriften nach, kann ein Prophet aus Galiläa kommen?“ <sup>1)</sup>).

Die Stadt mißfiel Jesu, wie wir schon erwähnt haben. Bis dahin hatte er stets den Mittelpunkt des großen Verkehrs gemieden und zog für seine Thätigkeit das platte Land oder Städte von minderer Wichtigkeit vor. Mehrere Vorschriften, welche er seinen Aposteln gegeben, waren durchaus unanwendbar, wo nicht eine einfache Gesellschaft kleiner Leute vorhanden war <sup>2)</sup>. Da er das Weltleben nicht kannte und an seinen lebenswichtigen galiläischen Communismus gewöhnt war, so entschlüpfen ihm alle Augenblicke Raivetäten, welche in Jerusalem höchst wunderbarlich sich ausnehmen mußten <sup>3)</sup>. Seine Phantasie, seine Liebe zur Natur fühlten sich beengt in diesen Mauern. Die wahre Religion sollte nicht aus dem Gewühl der Städte, sondern aus der ruhigen Heiterkeit des Landlebens hervorgehen. Die Arroganz der Priester machte ihm den Vorhof des Tempels unangenehm. Als eines Tages einer seiner Schüler, der Jerusalem besser kannte als Jesus, ihn auf die Schönheit der Bauten des Tempels, auf die bewundernswürdige Auswahl des Materials, auf den Reichtum der Weihgeschenke, welche die Wände bedeckten, aufmerksam machte, sagte er: „Ihr seht alle diese Bauten, aber ich sage euch: „Es wird hier

<sup>1)</sup> Johann. VII, 50 u. ff.

<sup>2)</sup> Matth. X, 11—13; Marc. VI, 10; Luc. X, 5—8.

<sup>3)</sup> Matth. XXI, 3; XXVI, 18; Marc. XI, 3; XIV, 13 bis 14; Luc. XIX, 31; XXII, 10—12.

nicht ein Stein auf dem andern bleiben <sup>1)</sup>." Er wollte nichts bewundern, als eine arme Wittwe, welche in diesem Augenblicke vorbeikam und eine kleine Münze in den Gotteskasten warf: „Sie hat mehr als die anderen gegeben, sagte er; die anderen haben von ihrem Ueberflusse gegeben, sie aber von ihrem Nothbedarf <sup>2)</sup>." Diese Weise, Alles, was in Jerusalem vorging, kritisch zu betrachten, den Armen zu preisen, der wenig giebt, den Reichen herabzusetzen, der viel opfert <sup>3)</sup>, den reichen Clerus zu tadeln, weil er Nichts für das Wohl des Volkes thut, mußte die Priesterkaste zu bitterer Feindschaft reizen. Der Sitz einer conservativen Aristokratie, war der Tempel, wie noch heute der muselmännische Haram, der auf ihn gefolgt ist, jedenfalls der letzte Ort, wo die Revolution zur Geltung kommen konnte. Man denke sich einen Neuerer, der heutigen Tages nach der Moschee Omars gehen wollte, um dort den Umsturz des Islam zu predigen! Und doch war daselbst das Centrum des jüdischen Lebens, der Ort, wo es hieß: leben oder sterben. Auf dem Calvarienberge, wo Jesus gewiß mehr gelitten hat als auf Golgatha, vergingen seine Tage in Streiterei und Erbitterung, mitten unter langweiligen Controversen des kanonischen Rechts und der Exegese, für welche die große moralische Höhe, auf der er stand, ihm keinen Vortheil, ja vielmehr eine gewisse Inferiorität gab.

Mitten im Schooße dieses unruhigen Lebens gelang es Jesus, sich ein Asyl zu schaffen, wo er viel Annehm-

---

<sup>1)</sup> Matth. XXIV, 1—2; Marc. XIII, 1—2; Luc. XIX, 44; XXI, 5—6. Vgl. Marc. XI, 11.

<sup>2)</sup> Marc. XII, 41 u. ff.; Luc. XXI, 1 u. ff.

<sup>3)</sup> Marc. XII, 41.

lichkeit genoß. Wenn er den Tag über im Tempel gestritten, ging er Abends in das Thal Kedron hinab und ruhte ein wenig in dem Garten einer ländlichen Besitzung (wahrscheinlich eine Oelfabrik) Namens Gethsemane <sup>1)</sup>, welcher ein Vergnügungsort für die Einwohner war, und brachte dann die Nacht auf dem Oelberge zu, der im Osten den Horizont der Stadt schließt <sup>2)</sup>. Diese Seite von Jerusalem ist die einzige, welche einen einigermaßen lachenden und grünen Anblick darbietet. Die Pflanzungen von Oelbäumen, Feigen, Palmen waren sehr dicht und gaben den Dörfern, Meiereien oder Gehöften von Bethphage, Gethsemani, Bethanien <sup>3)</sup> ihren Namen. Auf dem Oelberge standen zwei große Cederbäume, deren Aenden noch lange Zeit hindurch sich bei den zerstreuten Juden erhalten hat; ihre Zweige waren die Wohnung ganzer Schaaeren von Tauben und in ihrem Schatten standen kleine Bazars <sup>4)</sup>. Diese ganze Vorstadt war so zu sagen das Viertel Jesu und seiner Schüler; man sieht aus Allem, daß sie da Feld für Feld, und Haus um Haus kannten.

Besonders das Dorf Bethanien <sup>5)</sup>, das auf dem Gipfel des Hügels nach dem Abhange zu liegt, welcher

---

<sup>1)</sup> Marc. XI, 19; Luc. XXII, 39; Johann. XVIII, 1—2. Dieser Garten kann nicht weit von der Stelle gewesen sein, wo der fromme Sinn der Katholiken einige alte Olivenbäume mit einer Mauer umgeben hat. Das Wort Gethsemani scheint „Oelpresse“ zu bedeuten.

<sup>2)</sup> Luc. XXI, 37; XXII, 39; Johann. VIII, 1—2.

<sup>3)</sup> Ealm. von Babil. Pesachim 53 a.

<sup>4)</sup> Ealm. von Jerusalem Taanith IV, 8.

<sup>5)</sup> Heute El-Azirio (von El-Azir, arab. Name für Bazarus) in den Texten des Mittelalters Bazarium.



nach dem Todten Meer und dem Jordan zu geht, ein und eine halbe Stunde von Jerusalem, war der Lieblingsaufenthalt Jesu <sup>1)</sup>. Dort machte er die Bekanntschaft einer Familie von drei Personen, zwei Schwestern und einem Bruder, deren Freundschaft für ihn großen Reiz hatte <sup>2)</sup>. Von den beiden Schwestern war die eine, Namens Martha, eine zuvorkommende, gute Person <sup>3)</sup>; die andere dagegen gefiel Jesus durch ein gewisses, schmach- tendes weiches Wesen und durch ihre sehr entwickelte Anlage zur Speculation. Häufig vergaß sie, zu seinen Füßen sitzend, die Pflichten des häuslichen Lebens und hörte ihm zu. Ihre Schwester, auf die in diesem Falle die ganze Last des Hauses fiel, beklagte sich leise, aber Jesus sagte zu ihr: „Martha, Martha, du quälst dich und sorgst um viele Dinge, aber nur eines thut Noth. Maria hat das bessere Theil erwählt, das soll nicht von ihr genommen werden <sup>4)</sup>.“ Der Bruder Eleazar oder Lazarus wurde auch von Jesus sehr geliebt <sup>5)</sup>. Endlich schien ein gewisser Simon, der Aussätzige, der der Eigenthümer des Hauses war, noch ein Mitglied der Familie zu sein <sup>6)</sup>. Dort nun im Schooße einer innigen Freundschaft vergaß Jesus die Unannehmlichkeiten des öffentlichen Lebens. In dieser stillen Häuslichkeit tröstete er sich über die Hefereien, welche die Pharisäer und Schriftgelehrten gegen ihn anstifteten. Häufig setzte er sich auf dem Del-

1) Matth. XXI, 17—18; Marc. XI, 11—12.

2) Johann. XI, 5.

3) Luc. X, 38—42; Johann. XII, 2.

4) Luc. X, 38 u. ff.

5) Johann. XI, 35, 36 u. ff.

6) Matth. XXVI, 6; Marc. XIV, 3; Luc. VII, 40, 43; Johann. XII, 1 u. ff.

berg, dem Berge Moria <sup>1)</sup> gegenüber und verlor sich sinnend in der reichen Aussicht auf die Terrassen des Tempels und der mit glänzenden Spitzen versehenen Dächer. Gewöhnlich waren die Fremden von diesem Anblick entzückt; besonders bei Sonnenaufgang gab der heilige Berg ein strahlendes Bild und schien eine Masse von Schnee und Gold <sup>2)</sup>. Jesus aber ergriff bei diesem Anblicke eine tiefe Wehmuth. „Jerusalem, Jerusalem, die du tödtest die Propheten und steinigest, die zu dir gesandt sind! Wie oft habe ich deine Kinder versammeln wollen, wie eine Henne versammelt ihre Küchlein unter ihre Flügel, und du hast nicht gewollt <sup>3)</sup>.“ So rief er schmerzlich aus, die Seele von Bitterkeit erfüllt.

Allerdings ließ so manche gute Seele hier wie in Galiläa sich von ihm rühren; aber das Ansehen der Orthodorie war so groß, daß sie es nicht einzugehen wagten. Man fürchtete, sich in den Augen der Hierosolymitaner bloß zu stellen, wenn man zur galiläischen Schule überging, denn die herrschende Orthodorie war allgewaltig. Man hätte sich dem ausgesetzt, daß man aus der Synagoge gestoßen wurde, was inmitten einer bigotten und kleinlichen Gesellschaft die höchste Schmach war <sup>4)</sup>. Uebrigens zog diese Excommunication auch die Confiscation des Vermögens nach sich <sup>5)</sup>. Wenn man aufhörte Jude zu sein, wurde man darum doch noch nicht Römer; man blieb vertheidigungslos unter der Willkür

1) Marc. XIII, 3.

2) Jos. B. J. V, v, 6.

3) Matth. XXIII, 37; Luc. XIII, 34.

4) Joh. VII, 13; XII, 42—43; XIX, 38.

5) I. Cor. X, 8; Epist. an die Hebr. X, 34; Ealm. von Jerusalem Moßd katon, III, 1.

einer Gesetzgebung der grausamsten Theokratie. Eines Tages kamen die Beamten des Tempels, welche Jesu Reden mit angehört hatten und davon tief ergriffen waren, zu den Priestern und theilten diesen ihre Zweifel mit, diese aber sagten: „Glaubt auch irgend ein Oberster der Pharisäer an ihn? Das Volk, das Nichts vom Gesetz weiß, ist verflucht 1).“ So blieb Jesus zu Jerusalem ein von Leuten, die, gleich ihm, aus der Provinz waren, bewunderter Mann, aber er wurde von der ganzen Aristokratie zurückgestoßen. Die Häupter der Sekten und Schulen waren zu zahlreich, als daß man sehr viel Antheil hätte nehmen sollen, wenn noch einer mehr auftrat. Seine Stimme hatte also in Jerusalem wenig Erfolg. Die Vorurtheile der Rasse und der Sekten, die direkten Feinde des Geistes des Evangeliums, waren dort zu sehr eingewurzelt.

Seine Lehre mußte unter diesen veränderten Verhältnissen sich auch wesentlich modifiziren. Seine schönen Predigten, die stets auf die Frische der Phantasie und die Reinheit des moralischen Bewußtseins seiner Hörer berechnet waren, fielen hier auf unfruchtbaren Boden. Er, der sich so wohl befand an den Ufern seines reizenden Sees, war diesen Pedanten gegenüber verlegen und fremdartig berührt. Seine fortwährenden Versicherungen über seine Sendung gaben seinen Reden etwas Eintöniges 2). Er mußte, seiner ganzen Natur zuwider, sich auf Controversen einlassen, den Juristen, den Theologen, den Exegeten spielen. Seine sonst so anziehenden Gespräche werden jetzt ein Feuerwerk von Disputationen 3), eine unaufhörliche

1) Johann. VII, 45 u. ff.

2) Johann. VIII, 13 u. ff.

3) Matth. XXI, 23 – 37.

Reihe von scholastischem Geplänkel. Sein harmonischer Genius schwächt sich jetzt mit unfruchtbaren Berufungen auf das Gesetz und die Propheten <sup>1)</sup> ab, während es wünschenswerther gewesen wäre, er hätte dieselben lieber angegriffen <sup>2)</sup>. Mit einer Nachgiebigkeit, die etwas Verlegendes für uns hat, unterzieht er sich den Prüfungen, welche diese Rabulisten mit ihm anstellen <sup>3)</sup>. Im Allgemeinen zog er sich stets mit viel Scharfsinn aus der Verlegenheit. Seine Raisonnements allerdings waren häufig etwas gesucht (Einfachheit des Geistes und Spitzfindigkeit sind nicht so weit von einander entfernt als man denkt; wenn der Einfache vernünfteln will, so wird er immer ein wenig Sophist); man kann bemerken, daß er oft absichtlich mißversteht und dies Mißverständniß lange anhalten läßt <sup>4)</sup>; seine Beweisführung ist nach den Regeln der aristotelischen Logik nur schwach. Aber wenn der unvergleichliche Zauber seines Geistes Gelegenheit fand, sich zeigen zu können, dann waren es Momente des Triumphes. Eines Tages glaubte man ihn in Verlegenheit bringen zu können, indem man eine Ehebrecherin vor ihn führte und ihn fragte, was mit ihr geschehen solle. Man kennt die bewunderungswürdige Antwort Jesu <sup>5)</sup>. Der seine Spott eines Weltmannes, gemäßigt

---

1) Matth. XXII, 23 u. ff.

2) Matth. XXII, 42 u. ff.

3) Matth. XXII, 36 u. ff., 46.

4) Man sehe besonders die von Johann. Kap. VIII. mitgetheilten Discussionen. Freilich ist die Authenticität solcher Stellen nur eine relative.

5) Johann. VIII, 3 u. ff. Diese Stelle war erst nicht in dem Evangelium Johannes vorhanden, in den ältesten Manuscripten fehlt sie und der Text ist auch sehr schwankend. Nichts

durch eine erhabene Güte, konnte sich nicht in vortrefflicherer, gewählterer Form ausdrücken. Wenn aber Geist mit Seelenadel sich vereinigt, das können die Thoren am wenigsten vertragen. Als er mit so richtigem Tactgefühl den Ausspruch that: „Wer von euch sich frei von Sünde fühlt, der hebe den ersten Stein auf!“ da gab Jesus der Heuchelei einen tödtlichen Stich in's Herz, und unterzeichnete damit sein eigenes Todesurtheil.

Es ist in der That wahrscheinlich, daß ohne die Erbitterung, welche Jesus durch seine beißenden Bemerkungen hervorrief, er lange hätte unbemerkt bleiben, und sich in dem furchtbaren Sturme verlieren können, der bald die jüdische Nation wegseggen sollte. Das hohe Priestertum und die Sadducäer hegten gegen ihn eigentlich mehr Verachtung als Haß. Die großen Priesterfamilien, die Boethusim, die Familie von Hanan, waren nur Fanatiker der Ruhe. Die Sadducäer wiesen, gleich Jesus, die „Traditionen“ der Pharisäer von sich <sup>1)</sup>. Es war eine große Sonderbarkeit, daß sie gerade die Ungläubigen waren, sie leugneten die Auferstehung, das mündliche Gesetz, die Existenz der Engel, und waren so die wahren Juden, oder besser gesagt, da das alte Gesetz in seiner Einfachheit dem religiösen Bedürfnisse der Zeit nicht mehr genügte, so

---

destoweniger muß sie als zu der primitiven evangelischen Tradition gehörig betrachtet werden, wie es die ungewöhnlichen Einzelheiten der Verse 6 und 8 beweisen, die gar nicht im Geschmacke des Lucas und der Compilatoren zweiter Hand sind, da diese nie etwas aufnehmen, was sich nicht von selbst erklärt. Diese Geschichte befand sich, wie es scheint, in dem Evangelium nach den Hebräern (Papias im Citat von Euseb. Hist. eccl. III, 39).

<sup>1)</sup> Jos. Ant. XIII, x, 6; XVIII, i, 4.

machten diejenigen, welche sich streng an dasselbe hielten, und die neuen Thaten zurückwiesen, den Eindruck von Unfrommen, wie etwa heute ein evangelischer Protestant in den orthodoxen Ländern als Ungläubiger behandelt wird. Jedenfalls konnte also von dieser Seite aus keine sehr lebhafteste Reaction gegen Jesus ausgehen. Das offizielle Priesterthum, welches mehr auf die politische Macht die Augen richtete, und mit derselben eng verbunden war, begriff solche enthusiastische Regungen gar nicht. Die pharisäische Bourgeoisie war es, das zahllose Heer der Soferim oder Schriftgelehrten, die bloß von der Tradition lebten, diese waren es, die sich beunruhigten, und in der That von der Doctrin des neuen Meisters in ihren Vorurtheilen und Interessen ernstlich bedroht waren.

Eine der unablässigsten Bestrebungen der Pharisäer bestand darin, Jesus auf das Gebiet der politischen Fragen hinüber zu locken, und ihn gleich der Partei Juda des Coloniten zu compromittiren. Diese Taktik war geschickt; denn nur der großen Unbefangenheit Jesu war es zuzuschreiben, daß er noch nicht mit der römischen Obrigkeit in Konflikt gekommen war, wenn er auch nur das Reich Gottes verkündete. Man wollte diese seine unbestimmte politische Stellung ihm rauben, und ihn zwingen, sich zu erklären. Eines Tages näherte sich ihm eine Gruppe von Pharisäern und jenen Politikern, die man die „Herodier,“ „Herodis Diener,“ (wahrscheinlich die Boethusim) nannte, Jesu, und fragte ihn unter dem Anscheine frommen Eifers: „Meister, wir wissen, daß du wahrhaftig bist, und lehrest den Weg Gottes recht und fragest nach Niemand; denn du achtest nicht das Ansehen der Menschen. Darum sage uns, was dünkt dich? Ist es recht, daß man dem

Kaiser Zins gebe oder nicht?“ Sie hofften auf eine Antwort, welche ihnen einen Vorwand gebe, ihn dem Pilatus auszuliefern. Aber Jesus half sich sehr glücklich. Er ließ sich das Brustbild der Münze zeigen und sagte: „Gebet dem Kaiser, was des Kaisers ist, Gott, was Gottes!“ <sup>1)</sup> Ein bedeutsames Wort, welches über die Zukunft des Christenthums entschieden hat! Ein Ausspruch des vollendetsten Spiritualismus und wunderbar treffend; durch denselben wurde das Geistliche von dem Weltlichen getrennt und die Basis des wahren Liberalismus, der wahren Civilisation geschaffen.

Sein milder und dabei scharf durchdringender Geist ließ ihn, wenn er mit seinen Schülern allein war, herrliche Gedanken finden: „Wahrlich, wahrlich, ich sage euch, wer nicht durch die Thür in den Schafstall eindringt, ist ein Dieb. Der durch die Thür kommt, ist der wahre Hirte. Die Schafe hören seine Stimme, er ruft sie bei ihrem Namen und führt sie auf die Weide; er schreitet vor ihnen her und die Schafe folgen ihm, denn sie kennen seine Stimme. Der Dieb kommt nur, um zu rauben, zu tödten, zu verderben. Der Mietling, dem die Schafe nicht gehören, verläßt, wenn er den Wolf kommen sieht, die Schafe und entflieht. Ich aber, ich bin der gute Hirte, ich kenne meine Schafe, meine Schafe kennen mich und ich lasse das Leben für sie <sup>2)</sup>.“ Der Gedanke an eine bevorstehende Lösung der Krisis der Menschheit kehrt häufig bei ihm wieder: „Wenn der Feigenbaum junge Triebe und zarte Blätter bekommt, so erkennet ihr

<sup>1)</sup> Matth. XXII, 15 u. ff.; Marc. XII, 13 u. ff.; Luc. XX, 20 u. ff. Vgl. Talm. von Jerus. Sanhedrin II, 3.

<sup>2)</sup> Johann. X, 1–16.

daran, daß der Sommer nahe ist. Hebet eure Blicke und sehet die Welt an, sie ist reif zur Erndte <sup>1)</sup>."

Seine niederschmetternde Beredtsamkeit findet sich allemal wieder, sobald er gegen die Heuchelei kämpft. „Auf Mosi's Stuhl sitzen die Schriftgelehrten und Pharisäer. Thut, wie sie sagen, aber thut nicht, wie sie thun; denn sie sagen zwar, aber sie thun nicht. Sie bringen schwere Lasten zusammen, die Niemand tragen kann, und laden sie Anderen auf die Schultern, sie aber denken nicht daran, auch nur einen Finger zu rühren.

„Alle ihre Handlungen thun sie, um gesehen zu werden; sie gehen in langen Kleidern umher; sie tragen breite Streifen <sup>2)</sup>; sie haben große Borten an ihren Kleidern <sup>3)</sup>; sie lieben es, bei den Festlichkeiten und in den Synagogen die ersten Plätze inne zu haben, auf der Straße gegrüßt und Rabbi genannt zu werden. Wehe über sie!

„Wehe euch, ihr heuchlerischen Schriftgelehrten und Pharisäer, die ihr den Schlüssel der Wissenschaft genommen habt, aber nur, um den Menschen damit das Reich Gottes zu verschließen <sup>4)</sup>. Ihr kommt nicht hinein und

---

<sup>1)</sup> Matth. XXIV, 32; Marc. XIII, 28; Luc. XXI, 30; Johann. IV, 35.

<sup>2)</sup> Totaföth oder Tefellin, Metallblättchen oder Streifen von Pergament, auf welchen Geseßstellen stehen. Die frommen Juden trugen in buchstäblicher Befolgung der Stellen II. Buch Mos. XIII, 9; Deuteron. VI, 8; XI, 18, diese Zeichen an der Stirn und am linken Arm.

<sup>3)</sup> Zizith, rothe Franzen oder Borten, welche die Juden an den Ecken ihrer Mäntel trugen um sich von den Heiden zu unterscheiden.

<sup>4)</sup> Die Pharisäer schließen durch ihre kleinliche, ängstliche Casuistik die Menschen vom Himmelreiche aus, da dieselbe den Eingang in dasselbe zu schwer macht und viele Leute entmuthigt.



hindert Andere, hinein zu kommen. Wehe euch, die ihr das Erbe der Wittwen verschlingt, indem ihr lange Gebete heuchelt! Euer Gericht wird danach ausfallen. Wehe euch, die ihr Land und Meer durchreist, um einen Proselyten zu gewinnen und doch aus ihm nur einen Sohn der Hölle zu machen wißt! Denn ihr seid Gräber, die man nicht sieht, auf die man tritt, ohne es zu wissen <sup>1)</sup>.

„Ihr Thoren und Verblendete! Die ihr den Zehnten von einem Büschel Krauseminze, Kümmel oder Dill zahlt, aber die wichtigeren Vorschriften, die Gerechtigkeit, die Barmherzigkeit, die Redlichkeit vernachlässigt! Das sind Vorschriften, die vor Allem befolgt werden müssen, während die anderen nicht vernachlässigt zu werden brauchen. Ihr Blindenführer, selbst blind, die ihr euren Wein durchseihet, um kein Insekt mit zu verschlucken, aber ein Kammeel würgt ihr hinunter. Wehe über euch!

„Wehe euch, ihr Heuchler, Pharisäer und Schriftgelehrte! Denn ihr pudet das Aeußere des Bechers und der Schüssel <sup>2)</sup>, aber im Innern ist Raub und Habgier, doch ihr achtet nicht darauf. Ihr blinden <sup>3)</sup> Pharisäer,

---

<sup>1)</sup> Die Berührung der Gräber machte unrein. Deshalb trug man auch Sorge, den Umfang derselben auf dem Boden zu bezeichnen. Talm. von Babyl. Baba Bathra, 58a; Baba metzia 45b. Der Vorwurf, den Jesus hier den Pharisäern macht, ist der, eine Menge kleiner Vorschriften erfunden zu haben, die man verlegt, ohne daran zu denken, und durch welche die Gesetzesübertretungen vervielfältigt werden.

<sup>2)</sup> Die Reinigung des Geschirres war von Pharisäern den verwickeltesten Regeln unterworfen (Marc. VII, 4).

<sup>3)</sup> Dieser so oft wiederholte Ausdruck (Matth. XXIII, 16, 17, 19, 24, 26) ist vielleicht eine Anspielung auf die Gewohnheit vieler Pharisäer, mit geschlossenen Augen zu gehen, um sich einen heiligen Anstrich zu geben. Siehe oben S. 324.

waschet erst euer Inneres und dann denket an die Reinlichkeit von außen.

„Wehe euch, ihr Pharisäer und Heuchler, die ihr seid wie die übertünchten <sup>1)</sup> Gräber, welche auswendig hübsch scheinen, aber inwendig sind sie voller Verwerfung. Dem Anscheine nach seid ihr gerecht, aber innerlich voll Sünde und Verstellung.

„Wehe euch, ihr Schriftgelehrten und Pharisäer, die ihr erbauet Gräber den Propheten und schmücket die Denkmäler der Gerechten, und die ihr sagt: Wenn wir zu den Zeiten der Propheten gelebt hätten, so würden wir uns nicht des Mordes der Propheten schuldig gemacht haben! Ihr gebt also zu, daß ihr die Kinder derer seid, welche die Propheten getödtet haben. Nun, machet das Maaß der Sünden eurer Väter voll. Die Weisheit Gottes hat Recht zu sagen <sup>2)</sup>: Ich werde euch Propheten schicken, Weise und Gelehrte, die einen werdet ihr tödten und kreuzigen, die anderen werdet ihr in euren Synagogen züchtigen lassen, werdet sie von Stadt zu Stadt verfolgen, damit eines Tages das unschuldige Blut über euch komme, das auf Erden vergossen worden ist, vom Blute Abels an bis zum Blute des Zacharias, des Sohne des Barachias, den ihr zwischen dem Tempel und

---

<sup>1)</sup> Da die Gräber unrein waren, so übertünchte man sie mit Kalk, um vor der Berührung derselben zu warnen. Siehe vorige Seite, Anm. 1, und Mischna Maasar scheni V, 1; Talm. von Jerus. Schekalim I, 1; Maasar scheni V, 1; Moëd katon I, 2; Sota IX, 1; Talm. von Babil. Moëd katon 5 a. Vielleicht liegt in dem Vergleiche, dessen Jesus sich bedient, auch eine Anspielung auf die „gefärbten“ Pharisäer. (Siehe oben S. 324.)

<sup>2)</sup> Es ist unbekannt, aus welchem Buche dieses Citat ist.

dem Altare getödtet habt <sup>1)</sup>. Ich sage euch, all' dieses Blut wird von dem jetzigen Geschlechte wiedergefordert werden <sup>2)</sup>!“

Sein schreckliches Dogma von der Begünstigung der Heiden, der Gedanke, daß das Reich Gottes anderen übertragen werden wird, da diejenigen, für die es bestimmt war, es nicht gewollt hätten <sup>3)</sup>, klang immer wieder hervor wie eine blutige Drohung gegen die Aristokratie und sein Titel „Sohn Gottes,“ den er offen in verschiedenen Parabeln <sup>4)</sup> eingestand, in welchen seine Feinde die Rolle der Mörder der himmlischen Boten spielten, war eine Herausforderung gegen das gesetzmäßige Judenthum. Der kühne Ruf, den er an die Niedrigen ergehen ließ, war noch aufrührerischer. Er erklärte, daß er die Blinden sehend machen und die sehen zu können glauben, blenden wolle <sup>5)</sup>. Eines Tages entriß ihm sein Haß gegen den Tempel folgendes Wort: „Dieser Tempel ist gebaut von Menschenhand, aber ich könnte, wenn ich wollte,

---

<sup>1)</sup> Hier ist eine leichte Verwechslung, die in dem Jonathan zugeschriebenen Targum (Lament II, 20) sich wiederfindet. Es handelt sich hier um Zacharias, den Sohn des Josaba, und nicht um den Sohn des Barachias, des Propheten (II. Paral. XXIV, 21). Das Buch der Paralipomena, in welchen der Mord des Zacharias erzählt wird, schließt den hebräischen Canon. Dieser Mord ist der letzte in der Liste der Ermordungen gerechter Männer, nach der Reihe aufgezeichnet, wie sie in der Bibel vorkommen. Abel dagegen ist der erste.

<sup>2)</sup> Matth. XXIII, 2—36; Marc. XII, 38—40; Luc. XI, 39—52; XX, 46—47.

<sup>3)</sup> Matth. VIII, 11—12; XX, 1 u. ff.; XXI, 28 u. ff., 33 u. ff., 43; XXII, 1 u. ff.; Marc. XII, 1 u. ff.; Luc. XX, 9 u. ff.

<sup>4)</sup> Matth. XXI, 37 u. ff.; Johann. X, 36 u. ff.

<sup>5)</sup> Johann. IX, 39.

ihn zerstören und in drei Tagen erbauen einen anderen, der nicht von Menschenhand errichtet ist <sup>1)</sup>." Man weiß nicht recht, welchen Sinn Jesus mit dieser Rede verband, in welcher seine Schüler gezwungene Allegorien haben herausfinden wollen. Aber da man nur nach einem Vorwand suchte, so wurde der Ausspruch lebhaft gerügt. Wir werden ihn in den Gründen vorkommen sehen, welche das Todesurtheil anführte, und noch während der Todespein auf Golgatha sollte er ihm in die Ohren gerufen werden <sup>2)</sup>. Diese von beiden Seiten in gereiztem Tone geführten Discussionen endeten stets mit einem großen Tumulte. Die Pharisäer warfen ihn mit Steinen <sup>3)</sup>; in dieser Beziehung führten sie nur eine Bestimmung des Gesetzes aus, welche vorschreibt, daß man, ohne ihn weiter zu hören, jeden Propheten, selbst wenn er Wunder thut, steinigen solle, sobald er das Volk vom alten Gottesdienste abwendig zu machen versuche <sup>4)</sup>. Zu andern Malen nannten sie ihn verrückt, beseßen, Samaritaner <sup>5)</sup> oder versuchten sogar, ihn zu tödten <sup>6)</sup>. Man merkte sich seine Worte, um gegen ihn die Gesetze einer unduldsamen Theokratie anzurufen, welche die Römerherrschaft damals noch nicht abgeschafft hatte.

---

<sup>1)</sup> Die authentische Form dieses Ausspruches scheint sich bei Marc. XIV, 58; XV, 29 zu finden. Vgl. Johann. II, 19; Matth. XXVI, 61; XXVII, 40.

<sup>2)</sup> Marc. XV, 29.

<sup>3)</sup> Johann. VIII, 30; X, 31; XI, 8.

<sup>4)</sup> Deuter. XIII, 1 u. ff.; Vgl. Luc. XX, 6; Johann. X, 33; II. Kor. XI, 25.

<sup>5)</sup> Johann. X, 20.

<sup>6)</sup> Johann. V, 18; VII, 1, 20, 25, 30; VIII, 37, 40.

<sup>7)</sup> Luc. XI, 53—54.

## Zweiundzwanzigstes Kapitel.

### Anschläge der Feinde Jesu.

Jesus brachte den Herbst und einen Theil des Winters in Jerusalem zu. Die Jahreszeit war ziemlich kalt. Der Säulengang Salomos mit seinen bedeckten Hallen war gewöhnlich der Ort, wo er hinging <sup>1)</sup>. Dieser Gang bestand aus zwei Gallerien, die durch drei Reihen Säulen gebildet wurden und mit einem Dache von Holzschnitzwerk bedeckt war <sup>2)</sup>. Er beherrschte das Thal Kedron, welches damals wahrscheinlich nicht so mit Schutt überdeckt war wie heute. Von dem Portikus aus sah der Blick nicht in den Abgrund hinab und es scheint, daß in Folge der Biegung der Mauer sich gerade steilrecht unterhalb derselben eine Kluft befand <sup>3)</sup>. Die andere Seite des Thales hatte bereits ihren Schmuck von prachtvollen Gräbern. Einige von diesen Monumenten, die man heutigen Tages sieht, waren vielleicht die Kenotaphe zu Ehren der alten Propheten <sup>4)</sup>, nach welchen Jesus hinwies, wenn er von diesem Gange aus gegen die officiellen Klassen eiferte, die hinter diesen colossalen Massen ihre Eitelkeit oder ihre Heuchelei versteckten <sup>5)</sup>.

<sup>1)</sup> Johann. X. 23.

<sup>2)</sup> Jos. B. J. V, v, 2. Vgl. Ant. XV, xi, 5; XX, ix, 7.

<sup>3)</sup> Jos. l. cit.

<sup>4)</sup> Siehe oben S. 344. Ich bin der Ansicht, daß die Gräber, welche die Namen des Zacharias, des Absalon tragen, Monumente dieser Art waren. Vergl. Itiner. a Burdig. Hierus p. 153 (edit. Schott).

<sup>5)</sup> Matth. XXIII, 29; Luc. XI, 47.

Zu Ende des Monats December feierte er das von Judas Maccabäus zum Gedächtniß der Tempelreinigung nach der Schändung des Antiochus Epiphanes eingefetzte Fest <sup>1)</sup>. Man hieß es auch das „Fest der Lichter“, weil man die acht Festtage hindurch in den Häusern die Lampen angezündet ließ <sup>2)</sup>. Kurze Zeit darauf unternahm Jesus eine Reise nach Peräa und an das Ufer des Jordan, d. h. in dieselbe Gegend, welche er einige Jahre vorher besucht, als er der Schule Johannis des Täufers sich zuwendete <sup>3)</sup> und selber die Taufe ertheilte. Er fand hier, wie es scheint, einigen Trost, besonders in Jericho. Diese Stadt hatte, entweder, weil sie eine Hauptstation des Weges war oder wegen ihrer Gewürzgärten und großen landwirthschaftlichen Cultur <sup>4)</sup> einen ziemlich bedeutenden Zollposten. Der Haupteinnehmer Zachäus, ein reicher Mann, wünschte Jesus zu sehen <sup>5)</sup>. Da er von sehr kleiner Gestalt war, stieg er auf einen Maulbeerfeigenbaum am Wege, an einer Stelle, wo der Zug vorbeikommen mußte. Jesus war gerührt über diese Unbefangenheit eines angesehenen Mannes und auf die Gefahr hin, Aergerniß zu geben, wollte er bei ihm einkehren. In der That murrte man sehr darüber, daß er das Haus eines Sünders mit seinem Besuche beehrte. Als Jesus

---

1) Johann. X, 22. Vgl. I. Maccab. IV, 52 u. ff.; Maccab. X, 6 u. ff.

2) Jos. Ant. XII, VII, 7.

3) Johann. X, 40. Diese Reise ist zwar den Synoptikern auch bekannt, aber sie setzen sie vor Jesu Ankunft in Jerusalem, so daß er von Galiläa durch Peräa seinen Weg genommen hätte.

4) Eoek. XXIV, 18; Strabo, XVI, II, 41; Justin. XXXVI, 3; Jos. Ant. IV, VI, 1; XIV, IV, 1; XV, IV, 2.

5) Luc. XIX, 1 u. ff.

aber fortging, erklärte er seinen Wirth für einen guten Sohn Abrahams, und als ob Alles darauf abgesehen sei, den Grimm der Orthodoxen noch mehr anzustacheln, gab Zachäus, wie es heißt, die Hälfte seines Vermögens an die Armen und machte so doppelt das Unrecht gut, was er etwa in seinem Leben gethan haben konnte. Uebrigens war das nicht die einzige Freude Jesu. Als er die Stadt verließ, machte ihm der Bettler Bar-Timäus <sup>1)</sup> viel Vergnügen, der, obgleich es ihm verboten wurde, unaufhörlich hinter ihm herschrie „Sohn Gottes.“ Der Kreis von den Wundern Galiläas schien sich hier wieder in diesem Lande zu eröffnen, welches übrigens mit den Gegenden im Norden viel Aehnlichkeit hatte. Die reizende Nase von Jericho, die damals sehr gut bewässert war, muß einer der schönsten Orte Syriens gewesen sein. Jesus spricht davon mit derselben Bewunderung wie von Galiläa und nennt es, wie diese Provinz, ein „göttliches Land.“

Nachdem Jesus diese Art von Pilgerschaft nach dem Schauplatze seiner ersten prophetischen Thätigkeit vollendet, kehrte er nach seinem geliebten Bethanien zurück, wo sich ein entscheidendes Ereigniß begab, das auf das Ende seines Lebens von großer Folgewichtigkeit war <sup>2)</sup>. Verdrießlich über den schlechten Empfang, welchen das Reich Gottes in der Hauptstadt fand, empfanden die Freunde Jesu den Wunsch nach einem großen Wunder, das den Unglauben Jerusalems beschämen sollte. Die Auferweckung eines in Jerusalem bekannten Mannes vom Tode mußte als durchaus überzeugend erscheinen.

<sup>1)</sup> Matth. XX, 29; Marc. X, 46 u. ff.; Luc. XVIII, 35.

<sup>2)</sup> Johann. XI, 1 u. ff.

Erinnern wir uns daran, daß die wesentliche Bedingung der wahren Kritik darin besteht, daß man die Verschiedenheit der Zeiten richtig begreift, und sich instinktmäßiger Abneigungen entledigt, welche die Frucht einer rein verständigen Erziehung sind. Auch muß man bedenken, daß in dieser unheimlichen, schändlichen Stadt Jerusalem Jesus nicht mehr er selbst war. Sein Bewußtsein hatte durch die Schuld der Menschen und nicht durch die seinige, etwas von seiner ursprünglichen Klarheit verloren. Verzweifelt, bis auf's Äußerste getrieben, gehörte er sich selbst nicht mehr an. Seine Sendung erdrückte ihn und er mußte mit dem Strome schwimmen. Wie das stets bei jedem großen göttlichen Streben geht, ließ er sich die Wunder, die man ihm zuschrieb, mehr aufdringen, als daß er sie that. In der Entfernung, in welcher wir uns von jener Zeit befinden, und einem einzigen Texte gegenüber, der offenbar Spuren von Uebearbeitung und willkürlicher Erfindung trägt, ist es unmöglich zu entscheiden, ob in dem vorliegenden Falle Alles Erfindung ist, oder ob eine wirklich zu Bethanien vorgefallene Thatsache den darüber verbreiteten Gerüchten zu Grunde gelegen hat. Dabei darf man nicht verkennen, daß die Art und Weise der Erzählung bei Johannes etwas durchaus Verschiedenes hat von den Wunderberichten, die von der Phantasie des Volkes verarbeitet sind und wie sie bei den Synoptikern vorkommen. Johannes ist außerdem der einzige Evangelist, welcher eine genaue Kenntniß der Beziehungen Jesu mit der Familie in Bethanien hat, und man würde nicht recht begreifen, wie eine Erfindung des Volkes so ohne Weiteres in dem Rahmen so ganz persönlicher Erinnerungen sollte Platz gefunden haben können. Wahrscheinlich also war das be-



treffende Wunder keines der durchaus sagenhaften, bei denen Niemand eine Verantwortlichkeit zu übernehmen hat. Mit anderen Worten, wir meinen, es müsse in Bethanien etwas vorgefallen sein, das für eine Wiedererweckung vom Tode gehalten wurde.

Der Ruf schrieb Jesu schon mehrere Thaten dieser Art zu <sup>1)</sup>. Die Familie von Bethanien kann auch wohl, ohne sich etwas dabei zu denken, zu dem Akte gebracht worden sein, den man wünschte. Jesus ward von ihnen angebetet. Lazarus scheint wirklich krank gewesen zu sein, und selbst auf eine Botschaft der Schwestern mag Jesus Peräa verlassen haben <sup>2)</sup>. Die Freude über seine Ankunft mag den scheinodten Lazarus ins Leben zurückgerufen haben. Vielleicht auch ließ der glühende Wunsch, allen denen den Mund zu schließen, welche die göttliche Sendung ihres Freundes freventlich leugneten, diese leidenschaftlichen Personen die Grenzen des Wahrhaften überschreiten. Vielleicht ließ Lazarus, bleich von seiner Krankheit, sich in Leichentücher hüllen wie einen Todten, und sich in das Grabgewölbe der Familie einschließen. Diese Gräber waren große, in den Fels gehauene Kammern, in welche man durch viereckige Oeffnungen einbrang, die mit einer sehr großen Steinplatte verschlossen wurden. Martha und Maria kamen Jesu entgegen; und ohne ihn erst nach Bethanien hinein gehen zu lassen, führten sie ihn nach der Grotte. Die Bewegung, welche Jesus empfand, als er an das Grab seines Freundes trat, den er todt glaubte <sup>3)</sup>,

---

<sup>1)</sup> Matth. IX, 18 u. ff.; Marc. V, 22 u. ff.; Luc. VII, 11 u. ff.; VIII, 41 u. ff.

<sup>2)</sup> Johann. XI, 3 u. ff.

<sup>3)</sup> Johann. XI, 35 u. ff.

konnte von den Anwesenden für jenes Erzittern, jenen Schauer gehalten werden <sup>1)</sup>, welche stets die Wunder begleiteten, da die Volksansicht dafür hielt, daß die göttliche Kraft im Menschen wie ein epileptisches, convulsives Prinzip wirke. Jesus, (vorausgesetzt, daß diese Hypothese richtig ist) wünschte, den, welchen er so geliebt, noch einmal zu sehen, und nachdem der Stein fortgewälzt war, bewegte sich Lazarus und trat, mit dem Leichenhemd und das Gesicht vom Schweistuche umhüllt, aus dem Grabe heraus. Eine solche Erscheinung mußte natürlich als eine Wieder-Erweckung betrachtet werden. Der Glaube kennt kein anderes Gesetz als das Interesse für das, was er für wahr hält. Da der Zweck für ihn ein durchaus heiliger ist, so macht er sich kein Gewissen daraus, für seine Behauptungen schiefe Argumente zu bringen, falls die guten nicht ausreichen. Wenn dieser Beweis auch gerade nicht solide ist, so sind es doch so viele andere! . . . Wenn das Wunder auch kein wirkliches, so sind es doch so viele andere gewesen! . . . Innig überzeugt, daß Jesus ein Wunderthäter sei, konnten Lazarus und seine Schwestern bei der Ausführung eines seiner Wunder behülflich sein, wie so viele fromme Menschen, die von der Wahrheit ihrer Religion überzeugt sind, oft genug, um die Hartnäckigkeit der Menschen zu beslegen, Mittel benutzt haben, deren Hinfälligkeit sie sehr wohl kannten. Der Zustand ihres Gewissens war der der Convulsionäre, Stigmatisirten (die Christi Wundenmale an sich aufzeigen), jener besessenen Nonnen, die vom Einflusse der Welt, in der sie leben, und von ihrem eigenen Glauben zu betrügerischen Handlungen sich fortreißen lassen. Was Jesus

---

1) Johann, XI, 33, 38.

anbetrifft, so war er ebensowenig wie der heilige Bernhard oder der heilige Franz von Assisi im Stande, die Begierde der Menge und den Hang seiner eigenen Schüler zum Wunderbaren zu mäßigen. Uebrigens sollte der Tod in einigen Tagen schon ihm seine göttliche Freiheit wiedergeben und ihn der unangenehmen Nothwendigkeit einer Rolle entreißen, die täglich verdrießlicher wurde, und täglich schwerer durchzuführen war.

Alles führt zu der Vermuthung, daß das Wunder von Bethanien merklich dazu beitrug, das Lebende Jesu zu beschleunigen <sup>1)</sup>. Die Personen, die Zeugen desselben gewesen waren, zerstreuten sich in der Stadt und sprachen sehr viel davon. Die Schüler erzählten das Ereigniß mit Ausmalung der Einzelheiten, wie sie sie gebrauchten, um das Wunder recht beweiskräftig zu machen. Die anderen Wunder Jesu waren gelegentliche, auf Treue und Glauben nacherzählte, auf die man, da sie einmal geschehen waren, nicht mehr zurückkam. Dieses hier aber war ein wirklich wichtiges Ereigniß, das man für notorisch bekannt ausgab und mit dem man alle Einwendungen der Pharisäer zum Schweigen zu bringen hoffte <sup>2)</sup>. Die Feinde Jesu wurden natürlich durch alle diesen Lärm sehr erbittert. Sie versuchten, wie erzählt wird, Lazarus zu tödten <sup>3)</sup>. Gewiß aber ist, daß nun von den Häuptern der Priester ein Rath zusammenberufen wurde <sup>4)</sup> und daß in diesem Rath die kurz und klar formulierte Frage gestellt wurde: „Können Jesus und das Judenthum nebeneinander leben?“ Sobald die Frage erst gestellt war, verstand

<sup>1)</sup> Johann. XI, 46 u. ff.; XII, 2, 9 u. ff.; 17 u. ff.

<sup>2)</sup> Johann. XII, 9—10, 17—18.

<sup>3)</sup> Johann. XII, 10.

<sup>4)</sup> Johann. XII, 47 u. ff.

sich die Antwort auch von selbst, und ohne Prophet zu sein, wie der Evangelist aufstellt, konnte der hohe Priester sehr wohl den blutigen Grundsatz aussprechen: „Es ist nämlich, daß ein Mensch sterbe für das ganze Volk.“

„Der Hohepriester dieses Jahrs,“ um uns eines von dem vierten Evangelisten gebrauchten Ausdruckes zu bedienen, der sehr gut die damalige Erniedrigung des obersten Priesterthums bezeichnet, war Kaiphas, der von Valerius Gratus ernannt und den Römern ganz ergeben war. Seitdem Jerusalem von den Procuratoren abhing, war das Amt eines Hohenpriesters ein widerrufliches geworden und die Absetzungen folgten einander fast alljährlich <sup>1)</sup>. Kaiphas indessen hielt sich länger als die andern. Er ward mit seinem Amte im Jahre 25 bekleidet und verlor es erst im Jahre 36. Man weiß nichts Näheres über seinen Charakter, viele Umstände aber deuten darauf, daß seine Würde nur nominell war. Neben und über ihm sehen wir stets eine andere Persönlichkeit, welche in dem entscheidenden Augenblicke, mit dem wir uns beschäftigen, einen überwiegenden Einfluß ausgeübt zu haben scheint.

Diese Person war der Schwiegervater des Kaiphas, Hanan oder Annas <sup>2)</sup>, der Sohn des Seth, ein alter abgesetzter Hohepriester, der bei der Unbeständigkeit des Pontificats eigentlich die ganze Autorität desselben behielt. Hanan hatte das hohe Priesterthum vom Legaten Quirinius im Jahre 7 unserer Zeitrechnung erhalten. Er verlor sein Amt im Jahre 14, beim Regierungsantritt

<sup>1)</sup> Jos. Ant. XV, III, 1; XVIII, II, 2; V, 3; XX, IX, 1, 4.

<sup>2)</sup> Der Ananus des Josephus. Auf diese Weise wurde der hebräische Name Johanan im Griechischen Joannes oder Joannas.

des Tiberius; aber er blieb immer sehr angesehen, man fuhr fort, ihn Hohepriester zu nennen, obwohl er ohne Amt war <sup>1)</sup>, und stets wurde er über wichtige Dinge um Rath gefragt. Fünfzig Jahre hindurch blieb das Pontificat fast ohne Unterbrechung in seiner Familie; fünf seiner Söhne bekleideten nach und nach diese Würde <sup>2)</sup>, dazu kam noch Kaiphas, der sein Schwiegersohn war. Man nannte seine Familie auch die Hohepriesterliche, als ob das Amt in derselben erblich gewesen wäre <sup>3)</sup>. Auch die meisten hohen Aemter des Tempels waren ihr fast erblich zugefallen <sup>4)</sup>. Allerdings alternirte eine andere Familie mit der des Hanan im Pontificate; es war die des Boëthius <sup>5)</sup>. Die Boëthiusim indessen, welche den Ursprung ihres Glückes keinem sehr ehrenwerthen Umstande verdankten, waren bei der frommen Bürgerschaft weniger geachtet. Hanan war also in Wirklichkeit Haupt der Priesterpartei. Kaiphas that Alles nur auf seinen Rath, man hatte sich daran gewöhnt, ihre Namen immer zusammen zu nennen und noch dazu den des Hanan immer zuerst <sup>6)</sup>. Nichts ist natürlicher, als daß unter dem System eines fast alljährlich abwechselnden Hohepriesterthums, das nach der Laune des Procurators von einem auf den andern übertragen wird, ein alter Pontifex der das Geheimniß der Traditionen bewahrt und eine Menge jüngerer Nachfolger gesehen hatte, noch Ansehen

1) Joh. VIII, 15—23; Apostelgesch. IV, 6.

2) Jos. Ant. XX, ix, 1.

3) Jos. Ant. XV, iii, 1; B. J. IV, v, 6 u. 7; Apostelgesch. IV, 6.

4) Jos. Ant. XX, ix, 3.

5) Jos. Ant. XV, ix, 3; XIX, vi, 2; VIII, 1.

6) Luc. III, 2.

genug befaß, um die Würde an solche Personen verleihen zu lassen, die durch Familienbände ihm untergeordnet waren; er mußte daher eine Person von außerordentlicher Wichtigkeit sein. Wie die ganze Aristokratie des Tempels <sup>1)</sup> war er ein Sadducäer, gehörte also zu einer Sekte, die, wie Josephus sagt, in ihren richterlichen Sprüchen ganz besonders hart war. Alle seine Söhne zeichneten sich auch durch eine hartnäckige Verfolgungssucht aus <sup>2)</sup>. Einer von ihnen, der wie sein Vater auch Hanan hieß, ließ Jakobus, den Bruder des Meisters, steinigen und unter Umständen, die nicht ohne Ähnlichkeit mit dem Tode Jesu waren. Der Charakter der Familie war hochmüthig, verwegen, grausam; <sup>3)</sup> sie hatte jene besondere Art von geringschätziger, heimtückischer Bosheit, welche die jüdische Politik charakterisirt. Deshalb muß auf Hanan und die Seinigen die Last der Verantwortung für alle Handlungen, die wir jetzt erzählen, geworfen werden. Hanan war es oder vielmehr die Partei, welche er vertrat, die Jesus tödteten. — Hanan war der Hauptacteur in dem furchtbaren Drama, und bei weitem mehr als Kaiphas und Pilatus hätten ihn die Flüche der Menschen treffen müssen.

Der Evangelist legt das entscheidende Wort, welches das Todesurtheil Jesu zur Folge hatte, dem Kaiphas in den Mund <sup>4)</sup>. Man vermuthete, daß der Hohepriester eine gewisse Gabe der Prophezeiung besitze, dadurch wurde der Ausdruck für die christliche Gemeinschaft ein

---

<sup>1)</sup> Apostelgesch. V, 17.

<sup>2)</sup> Jos. Ant. XX, ix, 1.

<sup>3)</sup> Jos. Ant. XX, ix, 1.

<sup>4)</sup> Johann. XI, 49–50. Vgl. ibid. XVIII, 14.

Drakel voll tiefer Bedeutung. Aber ein solcher Ausspruch, mochte ihn nun gethan haben, wer wollte, war der Gedanke der ganzen Priesterpartei. Diese Partei war außerordentlich den Volksunruhen abhold. Sie suchte die religiösen Schwärmer niederzuhalten, indem sie ganz richtig voraussah, daß dieselben mit ihren überspannten Predigten den vollständigen Untergang der Nation herbeiführen mußten. Obwohl die von Jesu hervorgerufene Gährung nichts Zeitliches hatte, sahen die Priester als letzte Folge dieser Bewegung eine Verschärfung des Römischen Joches und die Zerstörung des Tempels voraus, welcher letztere die Quelle ihrer Reichthümer und ihres Ansehens war.<sup>1)</sup> — Die Ursachen, welche sieben und dreißig Jahre später die Zerstörung Jerusalems herbeiführten, war übrigens anderswo zu suchen als in dem wachsenden Christenthum. Sie lagen in Jerusalem selbst und nicht in Galiläa. Indessen kann man nicht behaupten, daß der bei dieser Gelegenheit von den Priestern angeführte Beweggrund so ganz außer der Wahrscheinlichkeit gelegen hätte, daß man annehmen darf, er sei bloß ein Vorwand gewesen. Denn allerdings führte Jesus, wenn er mit seinen Ideen durchdrang, in noch allgemeinerem Sinne den wirklichen Untergang der jüdischen Nation herbei. Im ersten Anlaufe also von Grundsätzen ausgehend, die von der ganzen alten Politik anerkannt waren, hatten Hanan und Kaiphas vollständig Recht, wenn sie sagten: „der Tod eines Menschen ist besser, als der Ruin eines ganzen Volkes.“ Ein solches Raisonnement mag uns jetzt abscheulich erscheinen; aber dasselbe ist geltend gemacht worden seit dem Ursprunge menschlicher

---

<sup>1)</sup> Johann. XI, 48.

Gesellschaft, seit es conservative Parteien giebt. Die „Partei der Ordnung“ (ich nehme diesen Ausdruck in seinem schlechten, kleinlichen Sinne) ist von jeher dieselbe gewesen. In der Meinung, das große Geheimniß beim Regieren bestehe darin, Volksbewegungen zu verhindern, glaubt sie noch einen Akt des Patriotismus zu begehen, wenn sie durch einen Justizmord der aufrührerischen Vergießung von Blut zuvorkommt. Wenig um die Zukunft sich kümmernd, bedenkt sie nicht, daß, wenn sie jedem Fortschritte den Krieg erklärt, sie Gefahr läuft, den Gedanken, der doch eines Tages den Sieg davon tragen wird, gegen sich aufzubringen. Der Tod Jesu war ein Beispiel von der Anwendung einer solchen Politik. Die Bewegung, welche er leitete, war ausschließlich geistig, aber es war doch immer eine Bewegung; da die Männer der Ordnung aber innigst überzeugt sind, daß das Wesentliche für die Menschheit die Reglosigkeit ist, so mußten sie den neuen Geist verhindern, um sich zu greifen. Niemals sah man aber einen eclatanteren Beweis davon, daß ein solches Verfahren gerade das Zweckwidrigste ist. Ließ man Allem seinen freien Gang, so würde Jesus in seinem verzweifelten Kampfe gegen die Unmöglichkeit sich erschöpft haben. Der thörichte Haß seiner Feinde aber entschied für den Erfolg seiner Sendung und krönte sein Werk mit dem Siegel der Götlichkeit.

So wurde also Jesu Tod schon Ende Februar oder Anfang März beschlossen <sup>1)</sup>. Aber Jesus hielt sich noch einige Zeit. Er zog sich nach einer wenig bekannten Stadt Namens Ephraïm oder Ephron zurück, welche in der Richtung von Bethel eine kleine Tagereise von Jerusalem

---

<sup>1)</sup> Johann. XI, 35.



liegt. <sup>1)</sup> Er lebte dort einige Tage mit seinen Schülern und ließ den Sturm vorübergehen. Aber es war schon der Befehl gegeben, ihn zu verhaften, sobald er sich in Jerusalem sehen ließe. Die Osterfeier stand bevor und man glaubte, Jesus würde nach seiner Gewohnheit das Fest in Jerusalem feiern. <sup>2)</sup>

## Dreiundzwanzigstes Kapitel.

### Letzte Woche vor dem Tode.

Wirklich brach er mit seinen Schülern auf, um noch ein Mal diese ungläubige Stadt zu sehen. Die Hoffnungen seiner Umgebung waren immer mehr und mehr gestiegen. Alle glaubten auf der Reise nach Jerusalem, das Reich Gottes werde nun gleich nach ihrer Ankunft sich offenbaren <sup>3)</sup>. Da die Gottlosigkeit des Volkes ihren Gipfelpunkt erreicht hatte, so war dies ein bedeutsames Zeichen, daß die Abrechnung nahe sei. Die Ueberzeugung davon war unter ihnen so stark, daß sie sich schon um den Vorstoß im Reiche Gottes stritten. <sup>4)</sup> Dies war, wie berichtet wird, der Augenblick, wo Salome zu Gunsten

<sup>1)</sup> Johann. XI, 54. Vgl. II. Chron. XIII, 19; Jos. B. J. IV, ix, 9; Euseb. und St. Hieronymus. De situ et nom. loc. hebr. bei den Worten *Ἐρρών* und *Ἐρράτι*.

<sup>2)</sup> Johann. XI, 55—56. In der Reihenfolge der That- sachen folgen wir in diesem Theile unseres Werkes dem Systeme des Johannes. Die Synoptiker scheinen über die Periode des Lebens Jesu, welche seinem Tode vorherging, wenig unterrichtet.

<sup>3)</sup> Luc. XIX, 11.

<sup>4)</sup> Luc. XXII, 24 u. ff.

ihrer beiden Söhne die beiden Sitze zur Rechten und Linken des Sohnes Gottes sich erbat <sup>1)</sup>. Der Meister dagegen war von trüben Gedanken bestürzt. Bisweilen ließ er wider Willen eine düstere Ahnung durchblicken; er erzählte die Parabel von einem vornehmen Manne, der in einer weit entfernten Gegend reiste, um dort ein Königreich anzutreten; aber kaum ist er fortgereist, so wollen seine Mitbürger nichts mehr von ihm wissen. Der König kehrt zurück, befiehlt diejenigen vor ihn zu führen, welche sich seiner Herrschaft hatten entziehen wollen und läßt sie alle tödten <sup>2)</sup>. — Manchmal verscheucht er sofort alle Illusionen, welche seine Schüler sich machten. Wie sie so auf den steinigten Wegen nördlich von Jerusalem dahin zogen, ging Jesus nachdenklich vor ihnen her. Alle betrachteten ihn schweigend, empfanden ein Gefühl der Furcht und getrauten sich nicht, ihn zu befragen. Schon zu verschiedenen Malen hatte er zu ihnen von seinen bevorstehenden Leiden gesprochen und sie hatten ihm mit Befremden zugehört. <sup>3)</sup> Endlich nahm Jesus das Wort, und seine Ahnungen nicht mehr verbergend, unterhielt er sie von seinem bevorstehenden Ende <sup>4)</sup>. Das gab in der Schaar eine große Trauer. Die Jünger hatten erwartet, in der nächsten Zeit das Zeichen in den Wolken zu sehen. Der Segensruf des Reiches Gottes: „Gefegnet sei, wer im Namen des Herrn kommt,“ erklang im Geiste schon in frohen Lauten bei der Schaar. Diese blutige Aussicht aber machte sie bestürzt. Mit jedem Schritte

1) Matth. XX, 20 u. ff.; Marc. X, 35 u. ff.

2) Luc. XIX, 12—17.

3) Matth. XVI, 21 u. ff.; Marc. VIII, 31 u. ff.

4) Matth. XX, 17 u. ff.; Marc. X, 31 u. ff.; Luc. XVIII, 31 u. ff.

auf dem verhängnißvollen Wege näherte oder entfernte sich das Reich Gottes wie eine Luftspiegelung ihrer Träume. Bei ihm aber war der Gedanke schon befestigt, daß er sterben müsse, daß aber sein Tod die Welt erlösen würde <sup>1)</sup>. Das Mißverständniß zwischen ihm und seinen Schülern wurde mit jedem Augenblicke tiefergehender.

Es war Gebrauch, mehrere Tage vor Ostern nach Jerusalem zu kommen, damit man sich auf das Fest vorbereiten könne. Jesus kam später als die Andern und einen Augenblick glaubten sich seine Feinde in ihrer Hoffnung, ihn zu fangen, getäuscht <sup>2)</sup>. Am sechsten Tage vor dem Feste (Sonntagabend den achten des Nisan = 28. März) <sup>3)</sup> kam er endlich in Bethanien an. Er kehrte wie gewöhnlich in dem Hause des Lazarus, der Martha und Maria oder vielmehr Simons des Aussätzigen ein. Man empfing ihn festlich. Bei Simon war ein Mahl <sup>4)</sup>, bei welchem viele Personen zugegen waren, die der Wunsch, ihn und auch Lazarus zu sehen, herbeigeführt hatte; denn von dem letzteren wurde jetzt sehr viel gesprochen. Lazarus saß am Tische und zog aller Blicke auf sich; Martha bediente nach ihrer Gewohnheit <sup>5)</sup>. Es scheint daß man durch eine verdoppelte äußere Aufmerksamkeit und Ehrfurcht die Ralte des Publikums zu besiegen und die hohe Bedeutung des Gastes, den man bei sich hatte, besonders her-

1) Matth. XX, 28.

2) Johann. XI, 56.

3) Ostern wurde den 14. Nisan gefeiert. Im Jahre 33 entsprach der 1. Nisan dem Sonntagabend, dem 21. März.

4) Matth. XXVI, 6; Marc. XIV, 3. Vgl. Luc. VII, 40, 43, 44.

5) Es ist im Orient sehr im Gebrauche, daß eine Person, die Jemandem geneigt ist, auch wenn man in einem fremden Hause ist, die Bedienung desselben übernimmt.

vorzulegen die Absicht hatte. Maria kam, um dem Mahle einen noch feßlicheren Anstrich zu geben, während des Speisens herein, trug ein Gefäß mit wohlriechendem Wasser und goß dasselbe Jesus über die Füße. Dann zerbrach sie das Gefäß nach einem alten Brauch, der vorschrieb, das Geschirt, dessen sich ein Gast von hohem Range bedient hatte, zu zerbrechen <sup>1)</sup>). Endlich trieb sie die Verehrung für ihn bis zu einem noch nie gekannten Grade, indem sie niederkniete und die Füße ihres Meisters mit ihren langen Haaren abtrocknete <sup>2)</sup>). Das ganze Haus duftete nach dem edlen Wohlgeruche zum großen Genuße Aller, mit Ausnahme des Judas von Kerioth. Im Gegensatz zu den sparsamen Gewohnheiten der Gemeinschaft, war das eine wahre Verschwendung. Der gierige Kassensführer berechnete sofort, für wieviel das wohlriechende Wasser wohl hätte verkauft werden können, und was es der Kasse der Armen eingebracht haben würde. Dieses Zeichen von wenig liebevoller Empfindung verdross Jesus sehr. Er war ein Freund von Ehrenbezeugungen; denn diese Ehren dienten seinen Zwecken und entsprachen seinem Titel Sohn Davids. Als man daher der Armen erwähnte, sagte er: „Die Armen werdet ihr immer um euch haben, mich aber werdet ihr nicht immer haben!“ Und in der Aufregung versprach er diesem Weibe, daß in dem so kritischen Augenblicke ihm ein Zeichen der Zuneigung gegeben, die Unsterblichkeit <sup>3)</sup>).

1) Ich habe diesen Brauch noch vor Kurzem in Sur in Ausübung gefunden.

2) Man muß sich erinnern, daß die Füße der Gäste sich nicht, wie bei uns, unter dem Tische befanden, sondern in gleicher Höhe mit dem Körper auf dem Divan oder Triclinium.

3) Matth. XXIV, 6 u. ff.; Marc. XIV, 3 u. ff.; Johann. XI, 2; XII, 2 u. ff.; Vgl. Luc. VII, 36 u. ff.

Am andern Tage, dem 9. Nisan, ging Jesus von Bethanien nach Jerusalem <sup>1)</sup>. Als er an der Biegung des Weges, auf der Höhe des Oelberges, die Stadt vor sich sah, weinte er, wie man sagt, über sie, und richtete eine letzte Anrede an sie <sup>2)</sup>. Am Fuße des Berges, einige Schritte vom Thore, in dem der östlichen Mauer der Stadt benachbarten, wegen seiner Feigenpflanzungen Bethphage genannten Bezirke, bekam er noch eine rührende Genugthuung. Es hatte sich die Nachricht von seiner bevorstehenden Ankunft verbreitet. Die Galiläer, welche zum Feste gekommen waren, empfanden sehr viel Freude darüber und bereiteten ihm einen kleinen Triumph. Man führte eine Eselin herbei, die dem Gebrauche gemäß von ihrem Jungen begleitet wurde. Die Galiläer legten ihre kostbarsten Kleider als Schabracke über den Rücken des demüthigen Thieres und so mußte er sich hinaufsetzen. Andere wieder breiteten ihre Kleider als Teppiche auf dem Wege aus und streuten grüne Zweige darauf. Die Menge, die ihm vorausging und folgte, trug Palmen und rief: „Hosiannah dem Sohne Davids! Gesegnet sei, wer im Namen des Herrn kommt.“ Einige Personen gaben ihm sogar den Titel „König von Israel.“ „Rabbi, gebiete ihnen Schweigen“ <sup>3)</sup> sagten die Pharisäer zu ihm. „Wenn sie schweigen, werden die Steine reden,“ antwortete ihnen Jesus und zog in die Stadt ein. Die Bewohner von Jerusalem, welche ihn kaum kannten, fragten, wer er sei, „Es ist Jesus, der Prophet von Nazareth in Galiläa“ lautete die Antwort.

---

<sup>1)</sup> Johann. XII, 2.

<sup>2)</sup> Luc. XIX, 41 u. ff.

<sup>3)</sup> Luc. XIX, 38; Johann. XII, 13.

Jerusalem war eine Stadt von etwa 50,000 Einwohnern <sup>1)</sup>. Ein kleines Ereigniß wie die Ankunft eines nur einigermaßen berühmten Fremden oder wohl auch ein Zug von Leuten aus der Provinz oder ein Auflauf des Volkes vor der Stadt konnte nicht verfehlen, unter gewöhnlichen Umständen Aufsehen zu machen und überall besprochen zu werden. Aber zur Zeit der Feste war die Verwirrung und der Tumult außerordentlich groß <sup>2)</sup>, Jerusalem gehörte an diesen Tagen ganz und gar den Fremden. Deshalb war auch besonders unter den Letzteren die Aufregung am lebhaftesten. Griechisch sprechende Proselyten, die zum Feste gekommen waren, wurden neugierig und wollten Jesus sehen. Sie wandten sich an seine Jünger <sup>3)</sup> und man weiß nicht recht, was aus dieser Zusammenkunft für Folgen entsprangen. Jesus seinerseits brachte nach seiner Gewohnheit die Nacht in Bethanien zu <sup>4)</sup>. Die drei folgenden Tage (Montag, Dienstag, Mittwoch) zog er gleichfalls nach Jerusalem hinunter und nach Untergang der Sonne ging er theils nach Bethanien, theils nach den auf der westlichen

---

<sup>1)</sup> Die Zahl 120,000, welche Hecatäus (bei Jos. Contra Apion. I, 22) angiebt, scheint übertrieben. Cicero spricht von Jerusalem wie von einem Neste. (Ad Atticum II, ix.) Die alten Umfangsmauern können, welche Hypothesen man auch aufstellen mag, kaum eine vier Mal größere Bevölkerung als die heutige zugelassen haben, die 15,000 Einwohner beträgt. Siehe Robinson, Bibl. Res. I, 421—423 (2. Ausgabe); Fergusson, Topogr. of Jerus. p. 51; Forster, Syria and Palestine, p. 82.

<sup>2)</sup> Jos. B. J. II, xiv, 3; VI, ix, 3.

<sup>3)</sup> Johann. XII, 20 u. ff.

<sup>4)</sup> Matth. XXI, 17; Marc. XI, 11.

Seite des Delbergs liegenden Meiereien, wo er viele Freunde hatte <sup>1)</sup>.

Es scheint, daß in diesen letzten Tagen eine große Traurigkeit seine sonst so fröhliche und heitere Seele befallen hatte. Alle Berichte stimmen darin überein, daß er vor seiner Verhaftung eine kurze Zeit gehabt habe, wo er zauderte und ängstlich vorahnend den Todeskampf durchmachte. Nach Einigen soll er plötzlich ausgerufen haben: „Jetzt ist meine Seele betrübt, o Vater, hilf mir über diese Stunde hinweg“ <sup>2)</sup>. Man glaubte, daß in diesem Augenblicke eine Stimme vom Himmel sich habe hören lassen; nach Anderen wieder hätte ein Engel ihn getröstet <sup>3)</sup>.

Nach einer sehr verbreiteten Version hatte der Auftritt im Garten von Gethsemane stattgefunden. Danach soll Jesus sich auf etwa einen Steinwurf von seinen eingeschlafenen Jüngern entfernt haben, Petrus aber und die beiden Söhne des Zebedäus habe er mitgenommen. Knieend zur Erde gebückt, betete er. Seine Seele war bis zum Tode betrübt, eine furchtbare Angst bedrückte ihn, aber die Ergebung in den Willen Gottes trug den Sieg davon. <sup>4)</sup>

Dieser Auftritt ist durch die instinctmäßige Kunst, welche die Redaction der Synoptiker oft an den Tag legt,

<sup>1)</sup> Matth. XXI, 17—18; Marc. XI, 11—12, 19; Luc. XXI, 37—38.

<sup>2)</sup> Johann. XII u. ff. Man begreift, daß der exaltirte Ton des Johannes und seine vorzugsweise Beschäftigung mit der göttlichen Rolle Jesu in seiner Erzählung die Umstände menschlicher Schwäche verwischt hat, welche die Synoptiker erzählen.

<sup>3)</sup> Luc. XXII, 43; Johann. XII, 28—29.

<sup>4)</sup> Matth. XVIII, 36 u. ff.; Marc. XIV, 52 u. ff.; Luc. XXII, 39 u. ff.

und die häufig in der Erzählung glücklich auf Wirkung berechnet ist, in die letzte Nacht Jesu, kurz vor der Verhaftung verlegt worden. Wäre diese Darstellung die richtige, so könnte man kaum begreifen, daß Johannes, der doch Zeuge einer so ergreifenden Episode hätte sein müssen, in der sehr umständlichen Erzählung, welche er von der Nacht des Donnerstages giebt, nichts davon erwähnt hat. <sup>1)</sup>

Wie dem auch sei, so kann man nur sagen, daß die Bürde seiner Sendung in diesen letzten Tagen mit außerordentlicher Schwere auf Jesu lag. Die menschliche Natur machte sich auf einen Augenblick geltend, es bemächtigte sich seiner ein Gefühl des Zweifels an seinem Werke. Schrecken und Ungewißheit besaßen ihn, und versetzten ihn in einen Zustand, der schlimmer war, als der Tod. Wenn der Mensch einer großen Idee seine Ruhe und die berechtigten Ansprüche an das Leben geopfert hat, so empfindet er auf einen Augenblick ein Gefühl der Trauer, sobald der Tod zum ersten Male ihm vor Augen steht, und ihn befürchten läßt, daß all' sein Streben vergeblich gewesen ist. Vielleicht traten ihm in diesem Augenblicke einige jener rührenden Erinnerungen vor die Seele, welche starke Charaktere aufrecht erhalten, und auf kurze Zeit die Seele wie mit einem schneidenden Schwerte treffen. Vielleicht kam ihm das Bild jener sprudelnden Brunnen Galliläa's vor die Augen, an denen er hätte sich erquicken, die Weingelände und Feigenbäume, unter denen er sich hätte aus-

---

<sup>1)</sup> Das wäre um so unbegreiflicher, da Johannes mit einer gewissen Absichtlichkeit die Umstände hervorzuheben pflegt, die ihn persönlich betreffen oder deren einziger Zeuge er gewesen. XIII, 23 u. ff.; XVIII, 15 u. ff.; XIX, 26 u. ff., 35; XX, 2 u. ff.; XXI, 20 u. ff.)



ruhen mögen, wohl auch schwebte ihm das Bild der jungen Weiber vor, die etwa Neigung für ihn und seine Lehren empfunden hätten. Verwünschte er sein herbes Geschick, welches ihm die Freuden versagte, die allen andern zu Theil werden? Beklagte er seine zu hohe Begabung und beweinte es, als Opfer seiner Größe, daß er nicht ein einfacher Handwerker von Nazareth geblieben war? wer weiß das? Denn alle diese inneren Kämpfe blieben offenbar für seine Schüler ein versiegeltes Geheimniß. Sie begriffen nichts davon und erzeugten durch kindische Vermuthungen, was für sie in der großen Seele ihres Meisters dunkel blieb. Jedenfalls aber wissen wir, daß seine göttliche Natur schließlich das Uebergewicht behielt. Noch konnte er dem Tode ausweichen, aber er wollte es nicht und die Liebe zu seinem Werke trug den Sieg davon. Er fügte sich darein, den Kelch bis zur Hefe auszutrinken und nun sehen wir, wie er sich wiederfindet, ganz und ohne Trübung. Die Spitzfindigkeiten des Glaubensstreiters, die Leichtgläubigkeit des Wunderthäters und Teufelsbanners sind vergessen. Er bleibt nur noch der unvergleichliche Held der Leidensgeschichte, der Gründer der Freiheit des Gewissens, das vollendete Vorbild für alle leidenden Seelen, die sich zu trösten und zu stärken suchen.

Der Triumph von Bethphage, jene provinzielle Reckheit, welche vor den Thoren von Jerusalem den Einzug ihres Königs und Messias gefeiert, brachte die Erbitterung der Pharisäer und der Aristokratie des Tempels aufs äußerste. Ein neuer Rath wurde am Mittwoch (dem 12. Nisan), bei Joseph Kaiphas abgehalten und die sofortige Verhaftung Jesu beschlossen <sup>1)</sup>.

<sup>1)</sup> Matth. XXVI, 1—5; Marc. XIV, 1—2; Luc. XXII, 1—2.

Allen diesen Maßregeln lag ein konservativer Zug der Ordnung und der Polizei zu Grunde. Es kam vor allen Dingen darauf an, einen Zusammenstoß zu vermeiden. Da das Osterfest in diesem Jahre am Sonabend Abend anfang und dann eine große Aufregung, ein Hin- und Herlaufen vieler Menschen zu entstehen pflegte, so entschloß man sich, die Entscheidung einige Tage früher herbeizuführen. Jesus war volksbeliebt <sup>1)</sup>, und man fürchtete einen Aufstand. Die Verhaftung wurde deshalb auf den nächsten Tag, den Donnerstag, festgesetzt. Ferner beschloß man, sich seiner nicht im Tempel zu bemächtigen den er jeden Tag besuchte <sup>2)</sup>, sondern seine Lebensgewohnheiten auszuforschen und ihn dann ohne Aufsehen an einem entlegenen Orte festzunehmen. Die Agenten der Priester suchten die Schüler auszuforschen, um von ihrer Einfalt oder Schwäche etwas zu erfahren, was zu ihrem Plane nützlich war. Sie fanden ihren Mann an Judas von Kerioth. Dieser Unglückliche verrieth aus unerklärlichen Gründen seinen Herrn und Meister, gab alle nöthigen Anweisungen und übernahm es selber (obwohl ein solches Uebermaß von Nichtswürdigkeit kaum glaublich ist) der Schaar, welche die Verhaftung vornehmen sollte, den Weg zu zeigen. Es ist wohl möglich, daß die abschreckende Erinnerung, welche die Dummheit oder Bosheit dieses Menschen in der christlichen Tradition zurückgelassen, in die Erzählung des Vorfalls einige Uebertreibung hineingebracht. Er war ein Jünger gewesen, wie alle, er trug den Titel Apostel, hatte Wunder gethan und Geister beschworen. Die Legende, welche entschiedener Färbung

---

<sup>1)</sup> Matth. XXI, 46.

<sup>2)</sup> Matth. XXVI, 55.

stets geneigt ist, hat beim Abendmahl nur elf Heilige und einen Abgefallenen sehen wollen. Die Wirklichkeit geht nicht so kategorisch zu Werke. Die Habsucht, welche die Synoptiker dem Verbrechen zu Grunde legen, genügt nicht, um es zu erklären; denn es wäre doch seltsam, wenn ein Mann, der die Kasse führte und der wußte, was er durch den Tod seines Meisters verlieren müsse, die Vortheile, welche er bei Verwaltung seines Amtes <sup>1)</sup> sich zu Nutzen machen konnte, gegen eine nur mäßige Summe hätte aufgeben sollen <sup>2)</sup>.

War Judas vielleicht in seiner Eigenliebe durch jene Rüge verletzt worden, die er bei dem Festmahl in Bethanien erhielt? auch das wäre noch nicht genügend. Johannes will aus ihm einen Betrüger, einen gleich von Hause aus Ungläubigen machen <sup>3)</sup>, aber auch das hat keine Wahrscheinlichkeit für sich. Man möchte eher auf eine Eifersüchtelei, auf irgend eine Mißstimmung rathen. Der ganz besondere Haß, welchen Johannes gegen Judas an den Tag legt, spricht für diese Vermuthung <sup>4)</sup>.

Minder reinen Herzens, als die anderen, wird Judas, ohne es selber gewahr zu werden, den engherzigen Gefühlen seines Amtes unterlegen sein. Wie es sehr häufig bei gewissen äußerlichen Thätigkeiten der Fall ist, mag er endlich dahin gekommen sein, die Interessen der Kasse über das Werk selber zu stellen, zu welchen dieselbe bestimmt war. Der Verwalter hatte über den Apostel gesiegt. Der Unwille, welchen er in Bethanien an den Tag legte, läßt

<sup>1)</sup> Johann. XII, 6.

<sup>2)</sup> Johannes spricht sogar nicht einmal von einem Lohn in Geld bestehend.

<sup>3)</sup> Johann. VI, 65; XII, 6.

<sup>4)</sup> Johann. VI, 65, 71—72; XII, 6; XIII, 2, 27 u. ff.

vermuthen, daß es ihm bisweilen schien, als ob der Meister seiner geistigen Familie zu viel Geld koste. Ohne Zweifel hatte diese kleinliche Knauferei schon häufig in der kleinen Gemeinde harte Reibungen verursacht.

Ohne läugnen zu wollen, daß Judas von Kerioth zur Verhaftung seines Meisters beigetragen, glauben wir dennoch, daß die Verwünschungen, mit welchen man ihn überhäuft, gewissermaßen ungerecht sein mögen. Seiner That lag vielleicht mehr Uebereilung als Verderbtheit zu Grunde. Das moralische Bewußtsein des Mannes aus dem Volke ist lebhaft und gerecht, aber veränderlich und inconsequent; es weiß einer augenblicklichen Wallung nicht zu widerstehen. So hegten die geheimen Gesellschaften der republicanischen Partei von jeher in ihrem Schooße viel Ueberzeugungstreue und Redlichkeit, aber dennoch finden wir sehr häufig Angeber unter ihnen; ein kleiner Streit genügt, um aus einem Angehörigen der Gesellschaft einen Verräther zu machen. Aber wenn die thörichte Habsucht nach einigen Stücken Geld dem armen Judas den Kopf verwirrte, so brauchte er doch darum noch nicht allen moralischen Gefühles baar gewesen zu sein, wie er denn auch, als er die Folgen seines Vergehens sah, dasselbe bitter bereute<sup>1)</sup> und, wie man sagt, sich den Tod gab.

Jede Minute in der Zeit, bei welcher wir jetzt stehen, ist feierlicher Natur und zählt mehr in der Geschichte der Menschheit als ganze Jahrhunderte. Wir sind bis zum Donnerstag den 13. des Nisan (2. April) gekommen. Am anderen Tage Abends begann das Osterfest mit dem Mahle, bei welchem man das Lamm verzehrt. Das

---

<sup>1)</sup> Matth. XXVII, 3 u. ff.

Fest dauerte sieben auf einander folgende Tage, während welcher man ungesäuertes Brod aß. Der erste und der letzte dieser sieben Tage hatte einen ganz besonders feierlichen Charakter. Die Jünger waren schon mit den Vorbereitungen zum Feste beschäftigt <sup>1)</sup>. Was Jesus anbetrifft, so steht zu vermuthen, daß er schon um den Verrath des Judas wußte, und das Schicksal, welches ihm bevorstand, ahnte. Am Abende hielt er mit seinen Jüngern das letzte Mahl. Es war dies nicht das rituelle Abendmahl des Festes, wie man später vermuthet hat, indem man sich um einen Tag irrte <sup>2)</sup>; aber für die ursprüngliche Kirche war das Abendmahl des Donnerstag das wahre Ostern, das Siegel des neuen Bundes. Jeder Jünger suchte seine Erinnerungen an diesen Tag hervor, und eine Menge von rührenden Zügen, welche jeder einzelne vom Meister wußte, wurde auf dieses Abendmahl bezogen, welches so der Grundstein der christlichen Frömmigkeit und der Ausgangspunkt seiner folgereichsten Institutionen wurde.

Allerdings ist wohl kein Zweifel, daß das Herz Jesu von der zärtlichen Liebe, welche er für die kleine ihn umgebende Kirche empfand, in diesem Augenblicke vorzugsweise überfloß <sup>3)</sup>. Seine starke und reine Seele fand sich

---

<sup>1)</sup> Matth. XXVI, 1 u. ff.; Marc. XIV, 12; Luc. XXII, 7; Johann. XIII, 29.

<sup>2)</sup> Das ist die Aufstellung der Synoptiker (Matth. XXVI, 17 u. ff.; Marc. XIV, 12 u. ff.; Luc. XXII, 7 u. ff., 15). Aber Johannes, der gerade für diese Zeit eine überwiegende Autorität ist, behauptet ganz förmlich, daß Jesus an dem Tage gestorben ist, wo man das Osterlamm ißt (XIII, 1—2, 29; XVIII, 28; XIX, 14, 31). Der Talmud läßt Jesus gleichfalls am Osterfesttagabend sterben. (Talm. v. Babil. Sanhedrin 34a, 67a.)

<sup>3)</sup> Johann. XIII, 1 u. ff.

trotz der Schwere der düsteren, auf ihm lastenden Ahnungen erleichtert. Für jeden seiner Freunde hatte er ein freundliches Wort und zwei unter ihnen, Johannes und Petrus, waren der Gegenstand ganz besonderer Zärtlichkeit und Zuneigung. Johannes (wenigstens versichert er es selbst) lag neben Jesus auf dem Kissen und lehnte das Haupt an die Brust seines Meisters. Gegen Ende des Mahles entschlüpfte dem Munde Jesu beinahe das Geheimniß, welches sein Herz bedrückte: „Wahrlich,“ sprach er, „einer ist unter euch, der mich verrathen wird <sup>1)</sup>“; ein Augenblick der Angst befiel die unglücklichen Menschen; sie sahen einer den andern an, und jeder befragte sein eigenes Herz. Judas war zugegen; und vielleicht suchte Jesus durch diesen Ausspruch aus seinen Blicken oder seiner verlegenen Haltung das Geständniß seiner Schuld herauszulesen. Aber der untreue Jünger verlor die Fassung nicht; er wagte sogar, wie man erzählt, gleich den andern Jüngern, zu fragen: „Herr, bin ich's?“

Die grade und offene Seele des Petrus aber war wie auf der Folter; er gab Johannes ein Zeichen, er möge zu erfahren suchen, wen der Meister meine. Johannes, der mit Jesus sprechen konnte, ohne daß es die anderen hörten, bat ihn um die Auflösung des Räthfels. Da Jesus aber nur unbestimmten Verdacht hatte, so wollte er keinen Namen nennen, er sagte dem Johannes nur, er möge zusehen, wem er jetzt einen eingetauchten Bissen reichen werde. Und nach diesen Worten tauchte er ein Stück Brod ein und gab dasselbe dem

---

<sup>1)</sup> Matth. XXVI, 21 u. ff.; Marc. XIV, 18 u. ff.; Enc. XX, 21 u. ff.; Johann. XIII, 21 u. ff.; XXI, 20.

Judas von Kerioth. Nur Johannes und Petrus hatten Kenntniß von dieser Thatsache. Jesus richtete an Judas einige Worte, welche einen blutigen Vorwurf in sich enthielten, aber von den übrigen Anwesenden nicht verstanden wurden. Man glaubte, Jesus gebe ihm Anweisungen für das Fest des nächsten Tages, und so ging Judas hinaus <sup>1)</sup>. Für den Augenblick bot das Mahl für Niemanden etwas Auffallendes, und abgesehen von den Befürchtungen, welche der Meister ihnen mittheilte, die aber nur halb verstanden wurden, fiel nichts Außerordentliches vor. Nach dem Tode Jesu knüpfte sich an dieses letzte Mahl eine feierliche Bedeutung, und die Phantasie der Gläubigen umgab es mit einem Schimmer von geheimnißvoller Lieblichkeit. Von einer geliebten Person entfinnt man sich besser der Vorgänge der letzten Lebenszeit. Vermöge einer unausbleiblichen Täuschung giebt man den Unterredungen, welche man damals mit ihnen gehabt, einen Sinn, welchen sie erst nach dem Tode bekommen haben, und man drängt die Erinnerung von mehreren Jahren in wenige Stunden zusammen. Die meisten Jünger sahen ihren Meister nach dem Nachteffen, von welchem wir eben gesprochen haben, nicht wieder, es war das Abschiedsmahl. Bei demselben, wie bei allen früheren, wandte Jesus den geheimnißvollen Ritus des Brodbrechens an. Da man schon früh glaubte, daß das betreffende Nachteffen das feierliche Ostermahl gewesen sei, so kam man natürlich auf den Gedanken, daß die Einsetzung des heiligen Abendmahls in diesem letzten Augenblicke erfolgt sei. Wenn man von der Hypothese aus-

---

<sup>1)</sup> Johannes XIII, 21 u. ff. Dadurch werden die Unwahrscheinlichkeiten der Synoptiker beseitigt.

geht, Jesus habe mit Gewißheit den Augenblick seines Todes vorhergesehen, so mußten die Schüler der neuen christlichen Sekte vermuthen, er habe eine Menge der wichtigsten Handlungen für diese seine letzten Augenblicke aufgespart. Da übrigens eine der Grundideen der ersten Christen darin bestand, daß Jesu Tod ein Opfer gewesen sei, welches an die Stelle aller Opfer des alten Gesetzes getreten, so wurde das Abendmahl, von welchem man glaubte, daß es nur einmal und zwar am OSTERFESTE abgehalten worden sei, vorzugsweise das Opfer, der konstitutive Akt des neuen Bundes, das Zeichen des für die Erlösung vergossenen Blutes.<sup>1)</sup>

Das Brod und der Wein, in Verbindung gebracht mit dem Tode selber, waren so das Bild des neuen Testaments, welches Jesus durch seine Leiden besiegelte, die Erinnerung an das Opfer Christi, bis zu seiner Wiederkunft<sup>2)</sup>. Schon früh wurde dies Mysterium in eine kleine sakramentale Darstellung zusammengefaßt, welche wir in vier verschiedenen, aber einander sehr ähnlichen Erzählungen besitzen<sup>3)</sup>.

Johannes aber, obwohl ihm die eucharistische Idee sehr am Herzen lag, und er das letzte Zusammensein so ausführlich und mit so viel Nebenumständen und langen Reden erzählt<sup>4)</sup>, Johannes, der als einziger unter den evangelischen Erzählern hier den Werth eines Augenzeugen hat, weiß nichts von dieser vierfachen Darstellung. Das

---

1) Luc. XXII, 20.

2) I. Kor. XI, 26.

3) Matth. XXVI, 26—28; Marc. XIV, 22—24; Luc. XXII, 19—21; I. Kor. XI, 23—25,

4) Kap. XIII—XVII.



ist ein Beweis, daß er die Einsetzung des Abendmahls nicht für eine am letzten Abende vorgefallene Thatsache hielt. Für ihn ist der Ritus des Abendmahles die Fußwaschung und es ist wahrscheinlich, daß bei manchen christlichen Familien der ersten Zeit dieser Ritus eine Wichtigkeit hatte, die er seitdem verlor <sup>1)</sup>.

Ohne Zweifel hat bei gewissen Umständen Jesus die Fußwaschung vornehmen lassen, um seinen Jüngern eine Lehre christlicher Demuth zu geben; man führte sie auf den Vorabend seines Todes zurück, weil man überhaupt das Bestreben hatte, alle großen moralischen und ritualen Vorschriften um das Abendmahl zu gruppiren.

Uebrigens belebte ein erhabenes Gefühl der Liebe, der Eintracht, der Barmherzigkeit, der gegenseitigen Hingebung die Erinnerungen, welche man von den letzten Stunden Jesu bewahrt haben mag <sup>2)</sup>.

Stets ist die Einheit der von ihm oder durch seinen Geist eingesetzten Kirche die Seele der Symbole und Reden, welche die christlichen Traditionen auf jenen feierlichen Moment beziehen: „Ich gebe nun euch ein neu Gebot, daß ihr euch unter einander liebet, wie ich euch geliebet habe, Jedermann wird erkennen, daß ihr meine Jünger seid, so ihr Liebe unter euch habet.“ Ich sage hinfort

---

<sup>1)</sup> Johann. XIII, 14, 15. Vgl. Matth. XX, 26 u. ff.; Luc. XXII, 26 u. ff.

<sup>2)</sup> Johann. XIII, 1 u. ff. Die Reden, welche Johannes der Erzählung vom Abendmahl folgen läßt, können nicht für historisch gehalten werden. Sie haben gar nicht Jesu Stil und verrathen vielmehr die Sprechweise des Johannes. So ist der Ausdruck „lieben Kindlein“ im Vokativ (Johann. XIII, 38) in der ersten Epistel Johannis sehr häufig. Er scheint Jesu nicht vertraut gewesen zu sein.

nicht, daß ihr Knechte seid, denn ein Knecht weiß nicht, was sein Herr thut, sondern ich nenne euch meine Freunde, weil ich euch Alles mitgetheilt habe, was ich von meinem Vater gehöret. Ich gebiete euch also, daß ihr euch unter einander liebet“ <sup>1)</sup>).

In diesen letzten Augenblicken tauchten wieder einige Nebenbuhlerschaften, einige Streitigkeiten über den Vorrath auf <sup>2)</sup>).

Jesús machte ihnen bemerklich, wenn er, der Meister, unter seinen Jüngern wie ihr Diener gelebt habe, mußten sie um so mehr sich einer dem andern unterordnen. Nach Einigen, soll er, als er den Wein trank, gesagt haben: „Ich werde von nun an nicht mehr von diesem Gewächse des Weinstocks trinken, bis an den Tag, da ich es neu trinken werde mit Euch in meines Vaters Reich“ <sup>3)</sup>. Nach Anderen hatte er ihnen ein himmlisches Festmahl versprochen, bei dem sie auf Thronen zu seiner Seite sitzen sollten <sup>4)</sup>).

Es scheint, daß gegen Ende des Abends die Jünger Jesu doch von bangen Ahnungen erfüllt waren; alle fühlten, daß eine ernste Gefahr dem Meister drohe und daß man einer Krisis entgegengehe. Einen Augenblick dachte Jesús an Vorsichtsmaßregeln und sprach von Schwertern. Es waren zwei in der Gesellschaft vorhanden. „Das ist genug“, sagte er <sup>5)</sup>. Er gab aber diesem Gedanken keine Folge, denn er sah wohl ein, daß schwächter Leute aus der Provinz gegen die bewaffnete Macht von Jerusalem

---

<sup>1)</sup> Johann. XIII, 33—35; XV, 12—17.

<sup>2)</sup> Luc. XXII, 24—27. Vergl. Johann. XIII, 4 u. ff.

<sup>3)</sup> Matth. XXVI, 29; Marc. XIV, 25; Luc. XXII, 18.

<sup>4)</sup> Luc. XVII, 29—30.

<sup>5)</sup> Luc. XXII, 36—38.

nichts ausrichten würden. Kephas, der voller Muth war, und seiner sicher zu sein glaubte, betheuerte, daß er mit ihm in das Gefängniß und in den Tod gehen würde. Jesus sprach mit seiner gewöhnlichen Feinheit einige Zweifel aus. Nach einer Tradition, welche von Petrus wahrscheinlich selber herrührte, verwies ihn Jesus auf den nächsten Hahnenschrei <sup>1)</sup>. Alle Anderen betheuerten, gleich Kephas, daß sie nicht wanken würden.

## Vierundzwanzigstes Kapitel.

### Verhaftung und Prozeß.

Es war vollständig Nacht geworden <sup>2)</sup>, als man das Gemach verließ <sup>3)</sup>. Jesus ging nach seiner Gewohnheit durch das Thal Kedron und begab sich, von seinen Jüngern geleitet, in den Garten von Gethsemane am Fuße des Delbergs <sup>4)</sup>. Dort setzte er sich nieder. Seinen Freunden in Allem überlegen, wachte und betete er, während sie

<sup>1)</sup> Matth. XXVI, 31 u. ff.; Marc. XIV, 29 u. ff.; Luc. XXII, 33 u. ff.; Johann. XIII, 36 u. ff.

<sup>2)</sup> Johann. XIII, 20.

<sup>3)</sup> Die Erwähnung eines religiösen Gesanges bei Matth. XXVI, 30; Marc. XIV, 32, beruht auf der irrthümlichen Meinung, welcher die beiden Evangelisten sind, daß die letzte Mahlzeit Jesu das Ostereffen gewesen sei. Vor und nach dem Ostermahl sang man Psalmen. Talm. v. Babyl. Pesachim, Kap. IV, hal. 3 und fol. 118 a, 1c.

<sup>4)</sup> Matth. XXVI, 36; Marc. XIV, 32; Luc. XXII, 39; Johann. XVIII, 1—2.

neben ihm schliefen. Da zeigte sich plötzlich beim Scheine der Fackeln eine bewaffnete Schaar. Es waren die Knechte des Tempels mit eisenbeschlagenen Stöcken ausgerüstet, eine Art von Polizeiwache, welche die Römer den Priestern belassen hatten; sie wurden von einer Abtheilung römischer Soldaten, welche Schwerter hatten, unterstützt. Der Verhaftsbefehl rührte vom Hohenpriester und dem Sanhedrin her <sup>1)</sup>. Judas, welcher die Lebensgewohnheiten Jesu kannte, hatte diesen Ort als denjenigen bezeichnet, wo man ihn mit der größten Leichtigkeit fangen könne. Nach der einstimmigen Redaction der ersten Zeiten begleitete er selber die Expedition <sup>2)</sup>; und wie Einige berichten, hätte er sogar die Frechheit so weit getrieben, daß er mit einem Kusse denjenigen bezeichnet habe, den er verrathen sollte <sup>3)</sup>.

Was es mit diesem Umstande auch für eine Bewandniß haben mag, so steht doch fest, daß Anfangs von Seiten einiger Schüler Widerstand geleistet wurde <sup>4)</sup>. Einer von ihnen, nach Augenzeugen <sup>5)</sup> Petrus, zog das Schwert, und verlegte einem der Diener der Hohenpriester, Namens Malek, das Ohr. Jesus hielt ihn bei diesem Beginnen zurück und überlieferte sich selbst den Soldaten. Erschreckt und unfähig, mit Erfolg zu handeln, besonders einer Gewalt gegenüber, vor welcher man große Furcht hatte, ergriffen die Jünger die Flucht und zerstreuten

1) Matth. XXVI, 47; Marc. XIV, 43; Joh. XVIII, 3, 12.

2) Matth. XXVI, 47; Marc. XIV, 43; Luc. XXII, 47; Johanna. XVIII, 3; Apostelgesch. I, 16.

3) Das ist die Tradition der Synoptiker. In der Erzählung des Johannes nennt Jesus sich selber.

4) Die beiden Traditionen stimmen darin überein.

5) Johanna. XVIII, 10.

sich. Nur Petrus und Johannes ließen ihren Meister nicht aus den Augen. Ein anderer unbekannter junger Mann, der mit einem leichten Gewande bekleidet war, folgte ihm auch. Man wollte ihn festhalten, aber der junge Mann floh, indem er sein Gewand in den Händen der Polizeiwache ließ <sup>1)</sup>).

Das Verfahren, welches die Priester gegen Jesus einzuschlagen beschlossen hatten, war mit den bestehenden Gesetzen vollständig im Einklang. Der Prozeß gegen den Verführer (mesith), der der Reinheit der Religion Abbruch zu thun sucht, wird im Talmud mit Einzelheiten auseinander gesetzt, deren naive Schamlosigkeit zum Lächeln zwingt. Die Suggestivfragen werden als der wesentlichste Theil der Kriminal-Instruction hingestellt. Wenn ein Mann angeklagt wird, so stellt man zwei Zeugen an, welche man hinter der Wand verbirgt; man richtet es so ein, daß der Angeklagte in die Nähe der Wand tritt, so daß er von den beiden Zeugen gehört werden kann, ohne daß dieser sie selber bemerkt. Man zündet zwei Kerzen vor ihm an, damit es vollständig konstatiert sei, daß die Zeugen ihn sähen <sup>2)</sup>. Nun läßt man ihn seine Lasterungen wiederholen; man fordert ihn auf, zu widerrufen. Wenn er fest bleibt, führen ihn die Zeugen, welche es gehört haben, vor das Tribunal, das ihn zum Steinigen verurtheilt. Der Talmud fügt noch hinzu, daß man es grade so mit Jesus gemacht habe, daß er auf die Aussage zweier abgeschickter Zeugen verurtheilt wurde, und daß das Verbrechen der Verführung übrigens das

---

<sup>1)</sup> Marc. XIV, 51—52.

<sup>2)</sup> Bei Criminalsachen wurde nur nach Zeugniß der Augenzeugen abgeurtheilt. Mischna Sanhedrin IV, 5.

einzigste ist, für welches man auf diese Weise die Zeugen vorbereitet. <sup>1)</sup>

Die Schüler Jesu theilen uns in der That mit, daß das ihrem Meister vorgeworfene Verbrechen „Verführung“ war, und abgesehen von einigen kleinen Nebenumständen, welche der rabbinischen Erfindung zuzuschreiben sind, entspricht die Erzählung der Evangelien Zug für Zug dem im Talmud beschriebenen Prozeßverfahren. Der Plan der Feinde Jesu ging dahin, ihn durch Zeugenaussagen, wie durch eigenes Geständniß der Gotteslästerung und des Angriffs gegen die mosaische Religion zu überführen, ihn nach dem Geseze zum Tode zu verurtheilen, und dann die Sentenz durch den Prokurator Pilatus bestätigen zu lassen. Die priesterliche Gewalt ruhte, wie wir schon erwähnt haben, der That nach, gänzlich in den Händen des Hanan. Wahrscheinlich war auch der Verhaftsbefehl von ihm ausgegangen. Daher führte man Jesus zuerst zu diesem allmächtigen Manne <sup>2)</sup>. Hanan befragte ihn über seine Doctrin und seine Schüler. Jesus weigerte sich mit gerechtem Stolge, sich auf lange Erklärungen einzulassen. Er bezog sich auf seine Lehre, die ganz öffentlich gewesen; geheime Doctrinen habe er niemals gehabt; er forderte den Hohenpriester auf, bei denen nachzuforschen, die ihn gehört. Diese Antwort war ganz natürlich; aber der übertriebene Respect, mit welchem der ehemalige Pontifex umgeben wurde, ließ sie vorlaut erscheinen, und

---

<sup>1)</sup> Talm. von Jerus. Sanhedrin XIV, 16; Talm. v. Babil. dieselbe Abhandl. 43a, 67a. Vgl. Schabbath 104b.

<sup>2)</sup> Johann. XVIII, 13 u. ff.; Dieser Umstand, welchen man nur bei Johannes findet, ist der stärkste Beweis von dem historischen Werthe des vierten Evangeliums.

einer der Anwesenden entgegnete darauf, wie man sagte, mit einem Backenstreich.

Petrus und Johannes hatten ihren Meister bis zu Hanan's Wohnung begleitet. Johannes, der im Hause bekannt war, wurde ohne Schwierigkeit eingelassen; Petrus aber hielt man an der Thür an und Johannes war genöthigt, die Thürhüterin zu bitten, sie möge ihn hineinlassen. Die Nacht war kalt. Petrus blieb im Vorzimmer und näherte sich einem Kohlenfeuer, um welches herum die Diener saßen und sich wärmten. Er wurde bald als ein Schüler des Angeklagten erkannt. Der Unglückliche, den sein galiläischer Dialekt verrieth, wurde von den Knechten mit Fragen bestürmt; unter den Letzteren war ein Verwandter des Malek und hatte ihn in Gethsemane gesehen; aber Petrus leugnete es dreimal, daß er je mit Jesus in Verbindung gestanden habe. Er dachte, Jesus könne ihn doch nicht hören und es fiel ihm nicht bei, daß diese heuchlerische Feigheit eine große Unzartheit war. Aber seine gute Natur enthüllte ihm bald, welchen schweren Vergehens er sich schuldig gemacht habe. Ein zufälliger Umstand, der Hahnenschrei, rief ihm einen Ausspruch Jesu in's Gedächtniß. Tief in's Herz getroffen, ging er hinaus und weinte bitterlich. <sup>1)</sup>

Hanan, obwohl er der wahre Urheber des Justizmordes war, der begangen werden sollte, hatte kein Recht, die Sentenz über Jesus auszusprechen; er schickte ihn also seinem Schwiegersohne Kaiphas zu, der den offiziellen Titel des Hohenpriesters trug. Dieser Mann, der nur ein blindes Werkzeug war, mußte natürlich alles rath-

---

<sup>1)</sup> Matth. XXVI, 69 u. ff.; Marc. XIV, 66 u. ff.; Luc XXII, 54 u. ff.; Johann. XVIII, 15 u. ff., 25 u. ff.

gizen. Der Sanhedrin war bei ihm versammelt <sup>1)</sup>. Die Untersuchung begann, mehrere Zeugen, welche nach dem im Talmud beschriebenen Verfahren vorbereitet waren, erschienen vor dem Gerichtshofe. Das verhängnisvolle Wort, welches Jesus wirklich ausgesprochen: „Ich könnte den Tempel Gottes zerstören und ihn in drei Tagen wieder aufbauen,“ wurde von den beiden Zeugen angeführt. Den Tempel lästern, war so gut wie Gotteslästerung <sup>2)</sup>. Jesus beobachtete Stillschweigen und weigerte sich, eine Erklärung über den fraglichen Ausdruck zu geben. Darf man der einen Erzählung Glauben schenken, so hätte der Hohenpriester nun in ihn gedrängt, zu sagen, ob er der Messias sei; Jesus hätte es zugegeben und vor der Versammlung den bevorstehenden Anfang seines himmlischen Regimentes verkündet <sup>3)</sup>. Es bedarf aber einer solchen Person nicht, um den Muth Jesu anzudeuten, denn er war entschlossen zu sterben. Es ist wahrscheinlicher, daß er auch dieser Frage gegenüber, wie bei Hanan, schwieg. Das war im Allgemeinen in diesem entscheidenden Augenblicke die Regel seines Verhaltens. Das Urtheil war schon festgestellt, es fehlte nur noch an Vorwänden dazu; das fühlte Jesus heraus und versuchte deshalb keine unnütze Vertheidigung. Vom Standpunkte des orthodoxen Judenthums aus war er wirklich auch ein Lasterer, ein Vernichter des bestehenden Cultus; diese Verbrechen aber wurden nach dem Gesetze mit dem Tode bestraft <sup>4)</sup>. Einstimmig erklärte die Versammlung ihn des

1) Matth. XVI, 57; Marc. XIV, 53; Luc. XXII, 66.

2) Matth. XXIII, 16. u. ff.

3) Matth. XXVI, 64; Marc. XIV, 62; Luc. XXII, 69. Johannes weiß davon Nichts.

4) Levit. XXIV, 14 u. ff.; Deuter. XIII, 1 u. ff.



Capitalverbrechens schuldig. Diejenigen Mitglieder des Rathes, welche ihm heimlich zustimmten, waren entweder nicht zugegen oder enthielten sich der Abstimmung <sup>1)</sup>. Die den schon lange im Besitze der Macht befindlichen Aristokratien eigene Leichtfertigkeit gestattete den Richtern nicht, lange über die Folgen nachzudenken, welche dies von ihnen ausgesprochene Urtheil haben könne. Damals wurde ein Menschenleben leicht geopfert; gewiß dachten die Mitglieder des Sanhedrin nicht einen Augenblick daran, daß ihre Entel einst bei einer gereizten Nachwelt für das Urtheil büßen sollten, welches in so sorgloser Geringschätzung gegeben wurde.

Der Sanhedrin hatte nicht das Recht, ein Todesurtheil vollstrecken zu lassen <sup>2)</sup>. Aber bei der Verwirrung der Gewalten, welche in Judäa herrschte, war Jesus von diesem Augenblick ab ein Verurtheilter. Er blieb die Nacht hindurch den Beleidigungen der Dienerschaft ausgesetzt, die es an keiner Art schlechter Behandlung fehlen ließ <sup>3)</sup>.

Am andern Morgen waren die Priester und die Ältesten wieder versammelt <sup>4)</sup>. Es handelte sich darum, von Pilatus die Genehmigung des vom Sanhedrin ausgesprochenen Todesurtheils zu erlangen, da seit der Römerherrschaft eine solche nöthig war. Der Procurator war zwar nicht, gleich dem kaiserlichen Legaten, mit dem Rechte über Tod und Leben betraut, aber Jesus war kein römischer Bürger, es genügte daher die Genehmigung

<sup>1)</sup> Luc. XXIII, 50—51.

<sup>2)</sup> Joh. XVIII, 31; Jos. Ant. XX, ix, 1.

<sup>3)</sup> Matth. XXVI, 67—68; Marc. XIV, 65; Luc. XXII, 63—65.

<sup>4)</sup> Matth. XXVII, 1; Marc. XV, 1; Luc. XXII, 66; XXIII, 1; Joh. XVIII, 28.

des Procurators, um dem Rechte seinen Lauf und das Urtheil zur Vollstreckung kommen zu lassen. Wie es immer der Fall ist, wenn ein politisches Volk eine Nation unterjocht, bei welcher das religiöse und das bürgerliche Gesetz verschmolzen sind, waren die Römer in der Lage, dem jüdischen Gesetz officiellen Schutz angedeihen zu lassen. Das römische Recht fand auf die Juden keine Anwendung. Diese blieben unter ihrem kanonischen Gesetze, wie wir es im Talmud niedergelegt finden, ebenso wie die Araber in Algier noch heute unter der Gerichtsbarkeit des Islams stehen. Obwohl in religiösen Dingen sich ganz neutral verhaltend, sanctionirten die Römer häufig Strafen, welche gegen Religionsverbrechen ausgesprochen waren. Es war beinahe dieselbe Lage, wie die der heiligen Städte Indiens unter der englischen Herrschaft, oder vielmehr, wie es in Damascus sein würde, sobald Syrien von einer europäischen Macht erobert wäre. Josephus behauptet (aber man darf gewiß daran zweifeln), wenn ein Römer die Stellen überschritten, an welche das Verbot für Heiden, weiter zu gehen, angeschlagen war, die Römer selber denselben den Juden auslieferten, damit sie ihm den Tod geben könnten <sup>1)</sup>.

Die Agenten der Priester banden also Jesus und brachten ihn nach dem Prätorium, welches der ehemalige Palast des Herodes <sup>2)</sup> war, der mit dem Thurm Antonia <sup>3)</sup> in Verbindung stand. Es war der Morgen des Tages, an dem das Osterlamm verzehrt werden sollte (Freitag,

---

<sup>1)</sup> Jos. Ant. XV, xi, 5; B. J. VI, ii, 4.

<sup>2)</sup> Philo Legat ad Caium §. 38, Jos. B. J. II, xiv, 8.

<sup>3)</sup> An der Stelle, wo heute der Harem des Pascha von Jerusalem ist.

den 14. Nisan = 3. April). Die Juden würden sich unrein gemacht haben, wenn sie in das Prætorium eingetreten wären, und hätten dann das Fest nicht mitfeiern können. Sie blieben also draußen <sup>1)</sup>. Pilatus, der von ihrer Anwesenheit unterrichtet war, trat auf das Bima <sup>2)</sup> oder das unter freiem Himmel befindliche Tribunal hinaus <sup>3)</sup>, an dem Orte, den man Sabbatha oder griechisch Lithostratos nannte, weil der Fußboden mit Steinplatten belegt war.

Als man ihn von der Anklage unterrichtet, zeigte er Unwillen, daß man ihn überhaupt mit der Sache belästige <sup>4)</sup>. Dann aber nahm er Jesus mit in das Prætorium hinein. Dort fand nun eine Unterredung statt, deren genaue Einzelheiten wir nicht kennen, da kein Zeuge den Schülern Bericht darüber hat erstatten können; aber die ungefähre Färbung derselben mag Johannes wohl richtig errathen haben. Seine Erzählung ist in der That in vollkommener Uebereinstimmung mit dem, was die Geschichte uns über die gegenseitige Lage der beiden Sprecher mittheilt.

Der Procurator Pontius, zubenannt Pilatus, ohne Zweifel wegen des pilum oder Ehrenwurffspießes, mit welchem einer seiner Ahnen geschmückt wurde <sup>5)</sup>, hatte bis

---

<sup>1)</sup> Johann. XVIII, 28.

<sup>2)</sup> Das griechische Wort *βῆμα* war in's Syrisch-Chaldische übergegangen.

<sup>3)</sup> Jos. B. J. II, ix, 3; XIV, 8; Matth. XXVII, 27; Johann. XVIII, 33.

<sup>4)</sup> Johann. XVIII, 29.

<sup>5)</sup> Virg. Aen. XII, 121; Martial. Epigr. I, xxxii; X, xlviii; Plutarch. Vita Romuli, 29. Vgl. die *hasta pura*, ein mili-

dahin noch keine Beziehung zu der neu entstandenen Sekte gehabt. Gleichgültig gegen die inneren Streitigkeiten der Juden, sah er in allen diesen Regungen der Sektirer nichts als die Folgen erhiteter Phantasien und Verirrungen des Verstandes. Uebrigens konnte er die Juden im Allgemeinen nicht leiden. Die Juden aber verabscheuten ihn noch mehr; sie fanden ihn hart, geringschätzig, jähzornig und beschuldigten ihn ganz unwahrscheinlicher Verbrechen <sup>1)</sup>. Als Mittelpunkt einer großen Volksgährung war Jerusalem eine sehr zum Aufruhr geneigte Stadt und für einen Fremden ein unerträglicher Aufenthalt. Die Eiferer behaupteten, es sei bei Pilatus ein vorgeseßter Entschluß, das jüdische Gesetz abzuschaffen <sup>2)</sup>. Ihr engherziger Fanatismus, ihre religiöse Verbissenheit empörte das Rechtsgefühl und das Verständniß bürgerlicher Verwaltung, das auch der mittelmäßigste Römer in sich trug. Alle Handlungen des Pilatus, die uns bekannt sind, zeigen ihn uns als einen guten Verwaltungsbeamten <sup>3)</sup>. In den ersten Zeiten seiner Amtsführung hatte er mit der ihm untergebenen Bevölkerung Zerwürfnisse, denen er auf sehr gewalthätige Weise ein Ende machte, bei denen er aber, wie es scheint, in der Sache Recht hatte. Die Juden mußten ihm wie sehr uncultivirte Leute vorkommen, er urtheilte über sie wahrscheinlich der Art, wie etwa ein aufgeklärter Präfekt früher die Bewohner der Niederbretagne ansah, die eines neuen Weges oder der Errich-

---

tairisches Ehrenzeichen. Drelli und Henzen Inscr. lat. No. 3574, 6852 u. s. w. Pilatus ist nach dieser Hypothese ebenso gebildet wie Torquatus.

1) Philo, Leg. ad Caium §. 38.

2) Jos. Ant. XVIII, iii, 1, Anf.

3) Jos. Ant. XVIII, ii—iv.

tung einer Schule halber sich empörten. Bei seinen besten Plänen zu Gunsten des Landes, namentlich, was die öffentlichen Arbeiten betraf, hatte sich ihm das „Gesetz“ als unüberwindliche Schranke entgegengestellt. Das jüdische Gesetz engte das Leben derartig ein, daß es alle Veränderungen und Verbesserungen verhinderte. Die römischen Bauten, selbst die nützlichsten, waren bei den eifrigen Juden der Gegenstand der entschiedensten Abneigung <sup>1)</sup>. Zwei mit Inschriften versehene Botivtafeln, die er bei seiner Wohnung dicht an der Tempelmauer hatte aufstellen lassen, riefen einen noch heftigeren Sturm hervor <sup>2)</sup>. Pilatus kümmerte sich Anfangs wenig um solche Empfindlichkeiten, er sah sich gezwungen, auf blutige Weise einzuschreiten <sup>3)</sup>, was später seine Abberufung zur Folge hatte <sup>4)</sup>. Die bei so vielen Konflikten gemachten Erfahrungen hatten ihn vorsichtig gemacht in seinem Verkehr mit einem störrigen Volke, das sich dadurch an seinen Unterjochern rächte, daß es dieselben zwang, verabscheuungswürdige Härte gegen es anzuwenden. Der Procurator sah sich mit Unwillen bei dieser neuen Angelegenheit wieder zu einem Akte der Grausamkeit genöthigt und zwar zu Gunsten eines Gesetzes, das ihm verhaßt war <sup>5)</sup>. Er wußte, daß der religiöse Fanatismus, wenn es ihm gelungen ist, bei der Civilverwaltung einige Gewaltthaten durchzusetzen, nachher der erste ist, der letzteren die Verantwortlichkeit dafür aufzulegen, ja sogar sie

1) Talm. von Babyl. Schabbath, 33b.

2) Philo, Leg. ad Caium, §. 38.

3) Jos. Ant. XVIII, III, 1 u. 2; Bell. Iud. II, ix, 2 u. ff.;  
Euc. XIII, 1.

4) Jos. Ant. XVIII, iv, 1—2.

5) Johann. XVIII, 35.

deshalb anzuklagen. Das ist eine schamlose Ungerechtigkeit, denn der wahre Schuldige ist unter solchen Umständen der Ankläger!

Pilatus hätte wohl Jesus zu retten gewünscht, vielleicht machte auch die würdige und ruhige Haltung des Angeklagten Eindruck auf ihn. Nach einer Tradition <sup>1)</sup> hätte Jesus sogar bei der eigenen Frau des Procurators Beistand gefunden. Vielleicht hatte diese früher von irgend einem Fenster des Palastes aus, das auf den Hof des Tempels hinausging, den sanften Galiläer gesehen; vielleicht sah sie ihn im Traume wieder und der Gedanke, daß das Blut dieses schönen jungen Mannes vergossen werden sollte, lastete wie ein Alpdruck auf ihr. So viel steht fest, daß Jesus Pilatus für sich günstig gestimmt fand. Der Landpfleger verhörte ihn mit Güte und in der Absicht, Auswege zu finden, daß er ihn freisprechen könne.

Der Titel „König der Juden“, welchen sich Jesus niemals gegeben hatte, den aber seine Feinde als den Inhalt seiner Anmaßungen und seiner Rolle darstellten, war natürlich derjenige, welcher am besten das Mißtrauen der römischen Behörde rege machen konnte. Von dieser Seite, als Auführer und als Staatsverbrecher, suchte man ihn darzustellen. Nichts konnte ungerechter sein; denn Jesus hatte stets das römische Reich als die regierende Gewalt anerkannt. Aber die frommconservativen Parteien schrecken nicht so leicht vor einer Verleumdung zurück. Man zog seinen Ansichten zum Troß alle Konsequenzen aus seiner Lehre; man stempelte ihn zu einem Schüler Juda's des Galoniten, behauptete, er verbiete

---

<sup>1)</sup> Matth. XXVII, 19.

dem Kaiser den Zins zu zahlen. <sup>1)</sup> Pilatus fragte ihn, ob er wirklich König der Juden sei. <sup>2)</sup> Jesus verhehlte nichts von dem, was er dachte. Aber die große Zweideutigkeit des Ausdrucks, welche seine Kraft ausgemacht hatte, und die nach seinem Tode sein geistiges Königthum herbeiführen sollte, schadete ihm diesmal. Als Idealist, der den Geist nicht von der Materie trennt, konnte Jesus, von dessen Munde nach dem Bilde der Apokalypse ein zweischneidiges Schwert ausgeht, die Mächte der Erde niemals vollständig beruhigen. Wenn wir Johannes glauben, so hätte er wirklich sein Königthum eingestanden, aber zugleich das tiefe Wort hinzugefügt: „Mein Reich ist nicht von dieser Welt.“ Darauf hätte er die Natur seines Königthums erläutert, das sich allein auf den Besitz und die Verkündung der Wahrheit beziehe. Pilatus konnte diesen höheren Idealismus nicht begreifen. <sup>3)</sup> Jedenfalls machte der Angeklagte auf ihn den Eindruck eines gefährlichen Schwärmers. Der gänzliche Mangel an religiöser und philosophischer Befehrungssucht bei den Römern jener Zeit ließ sie die Hingebung an die Wahrheit als eine Chimäre betrachten. Diese Erörterungen langweilten sie, und schienen für sie gar keinen Sinn zu haben. Nicht einsehend, welcher für das Reich gefährliche Gährungsstoff sich in dieser neuen Speculation verbarg, hatten sie keinen Grund, Gewalt gegen sie anzuwenden. Ihre ganze Unzufriedenheit richtete sich daher gegen die, welche um solcher wichtigen Dinge willen Strafen von ihnen verlangten. Zwanzig Jahre später sehen wir Gallio noch dasselbe

---

<sup>1)</sup> Luc. XXIII, 2, 5.

<sup>2)</sup> Matth. XXVII, 11; Marc. XV, 2; Luc. XXIII, 3; Johann. XVIII, 38.

<sup>3)</sup> Johann. XVIII, 38.

Verfahren gegen die Juden beobachteten. Bis zur Zerstörung von Jerusalem war das Verwaltungsprinzip der Römer, bei diesen Zänkereien der Sekten unter sich ganz gleichgültig zu bleiben.<sup>1)</sup>

Ein Ausweg fiel dem Landpfleger ein, vermöge dessen er seine eigenen Empfindungen mit dem Verlangen des fanatischen Volkes versöhnen könnte, dessen Drängen er schon so oft erfahren. Es war am Ostersfeste Gebrauch, dem Volke einen Gefangenen freizugeben. Pilatus, der wußte, daß Jesus nur in Folge der Eifersucht der Priester verhaftet worden sei<sup>2)</sup>, versuchte nun, diesen Gebrauch ihm zu Gute kommen zu lassen. Er erschien abermals auf dem Bima, und schlug der Menge vor, er wolle „den König der Juden“ freigeben. Der in diesen Ausdrücken gemachte Vorschlag hatte zu gleicher Zeit etwas Freigebiges, wie auch Ironisches. Die Priester aber sahen das Gefährliche daran ein. Sie handelten also schnell, und um dem Vorschlage des Pilatus entgegen zu wirken,<sup>3)</sup> ließen sie in der Menge den Namen eines Gefangenen herumflüstern, der in Jerusalem sehr volksbeliebt war. Es war ein seltsamer Zufall, daß er auch Jesus hieß<sup>4)</sup>;

<sup>1)</sup> Apostelgesch. XVIII, 14–15.

<sup>2)</sup> Tacitus (Ann. XV, 43) stellt Jesu Tod als eine politische Maßregel des Pontius Pilatus dar. Aber zu der Zeit, wo Tacitus schrieb, war die römische Politik gegen die Christen schon umgeschlagen; man hielt sie einer Verbindung gegen den Staat für schädlich. Natürlich ist es daher, daß der lateinische Geschichtsschreiber geglaubt hat, Pilatus habe die Hinrichtung Jesu als eine Maßregel der öffentlichen Sicherheit anbefohlen. Josephus ist darin viel genauer. Ant. XVIII, iii, 3).

<sup>3)</sup> Matth. XXVII, 20; Marc. XV, 11.

<sup>4)</sup> Der Name Jesus ist in der größten Anzahl von Manuskripten verschwunden. Aber diese Lesart hat dennoch sehr gewichtige Autoritäten für sich.



sein Zuname war Bar-Abba oder Bar-Rabban <sup>1)</sup>. Es war dies ein sehr bekannter Mensch <sup>2)</sup>, der wegen Aufruhr, mit Mord verbunden, eingekerkert worden war <sup>3)</sup>. Nun ertönte allgemein der Ruf: „Nein, nicht den, sondern Bar-Rabban!“ Pilatus war so genöthigt, Bar-Rabban freizugehen.

Seine Verlegenheit vermehrte sich. Er fürchtete doch, daß zu viel Nachsicht gegen einen Unschuldigen, dem man den Titel „König der Juden“ gebe, ihn compromittiren könne. Zudem zwingt der Fanatismus fast jede Gewalt, mit ihm zu unterhandeln. Pilatus glaubte daher, in etwas nachgeben zu müssen; aber er stand noch an, Blut vergießen zu lassen, um Leuten den Willen zu thun, die er verabscheute; er wollte die Sache ins Lächerliche umschlagen lassen. Er that, als wolle er den albernsten Titel, den man Jesu gab, verspotten und ließ den Angeklagten geißeln <sup>4)</sup>. Die Geißelung war gewöhnlich das Vorspiel der Strafe der Kreuzigung <sup>5)</sup>, und vielleicht wollte Pilatus glauben lassen, daß dieses Urtheil schon ausgesprochen sei, während er dann hoffte, es könne bei der Geißelung sein Bewenden haben. Nun fand, nach allen Berichten, ein empörender Auftritt statt. Die Soldaten hingen ihm einen rothen Mantel um, setzten ihm eine von Dornen gewundene Krone auf, und gaben ihm einen

---

1) Matth. XXVII, 16.

2) Vgl. St. Hieron. In Matth. XXVII, 16.

3) Marc. XV, 7; Luc. XXIII, 19; Johann. (XVIII, 40), der einen Dieb aus ihm macht, scheint hier weniger unterrichtet zu sein als Marcus.

4) Matth. XXVII, 26; Marc. XV, 15; Johann. XIX, 1.

5) Jos. B. J. II, XIV, 9; V, XI, 1; VII, VI, Tit. Liv. XXXIII, 36; Quint. Curo. VII, XI, 28.

Stab von Rohr in die Hand. So ausgepußt stellte man ihn auf einer Tribüne dem Volke aus. Die Soldaten gingen an ihm vorüber, gaben ihm einer nach dem andern einen Backenstreich, und riefen, vor ihm niederknieend: „Heil dem König der Juden“ <sup>1)</sup>! Andere spieen ihm, wie erzählt wird, in's Gesicht und schlugen ihm mit dem Stabe auf's Haupt. Man kann schwer begreifen, daß der römische Ernst sich zu so schimpflichen Handlungen hergegeben habe. Allerdings hatte Pilatus in seiner Eigenschaft als Procurator nur Auxiliartruppen unter seinem Befehl <sup>2)</sup>. Römische Bürger, und das waren die Regionsoldaten, hätten sich nicht zu solchen Unwürdigkeiten herabgelassen.

Hatte Pilatus geglaubt, durch ein solches Schauspiel seine Verantwortlichkeit zu decken? Hoffte er den Schlag, der Jesus bedrohte, abzuwenden, indem er dem Hasse der Juden wenigstens etwas bewilligte <sup>3)</sup> und statt des tragischen Abschlusses dem Allen ein groteskes Ende zu geben suchte, woraus dann zu folgen schien, daß die Sache keines ernsthafteren Ausgangs werth war? Wenn das seine Absicht war, so hatte sie keinen Erfolg. Das Lärmen wurde immer größer und nahm die Formen eines wahren Aufstandes an. Der Ruf: Kreuzigt ihn, kreuzigt ihn!“ erscholl von allen Seiten. Die Priester traten immer trotziger auf und erklärten, das Gesetz sei in Gefahr, wenn der Verführer nicht mit dem Tode bestraft werde. <sup>4)</sup> Pilatus sah nun ein, daß wenn er Jesus

---

<sup>1)</sup> Matth. XXVII, 27 u. ff.; Marc. XV, 16 u. ff.; Luc. XXIII, 11; Johann. XIX, 2 u. ff.

<sup>2)</sup> Siehe Inscript. rom. de l'Algérie No. 5, Fragm. B.

<sup>3)</sup> Luc. XXIII, 16, 22.

<sup>4)</sup> Johann. XIX, 7.

retten wollte, er einen blutigen Aufstand zu unterdrücken haben würde. Er kehrte ins Prætorium zurück, um Zeit zu gewinnen; er erkundigte sich, in der Hoffnung, die Competenz über das Verbrechen ablehnen zu können <sup>1)</sup>, aus welcher Provinz Jesus sei. Nach einem Berichte soll er ihn sogar vor Antipater verwiesen haben, der gerade zu Jerusalem anwesend gewesen sei <sup>2)</sup>. Jesus ließ sich wenig auf diese wohlwollenden Absichten ein und beharrte, wie vor Kaiphas, bei einem würdigen Schweigen, das Pilatus in Erstaunen setzte. Draußen wurde das Geschrei immer drohender. Man verdächtigte vielleicht schon den geringen Eifer des Beamten, der einen Feind des Kaisers beschütze. Die größten Gegner der Römerherrschaft verwandelten sich mit einem Male in die loyalsten Unterthanen des Kaisers Tiberius, bloß um berechtigt zu sein, den zu toleranten Procurator der Majestätsbeleidigung zu zeihen. „Es giebt hier,“ sagten sie, „fei-

---

1) Johann. XIX, 9. Vgl. Luc. XVIII, 6 u. ff.

2) Es ist wahrscheinlich, daß dies einer der ersten Versuche zur „Harmonie der Evangelien“ gewesen ist. Lucas hatte wahrscheinlich einen Bericht vor Augen, in dem irrthümlicher Weise der Tod Jesu dem Herodes zugeschrieben wird. Um diese Version nicht ganz bei Seite liegen zu lassen, stellte er die beiden Traditionen neben einander hin, um so mehr, als er wohl unbestimmter Weise Kenntniß davon haben mochte, daß Jesus vor drei Behörden geführt worden war, wie Johannes uns auch mittheilt. In vielen Fällen hat Lucas ein entferntes Bewußtsein von Thatsachen, welche der Erzählung des Johannes eigenthümlich sind. Uebrigens enthält das dritte Evangelium in Bezug auf die Geschichte der Kreuzigung eine Reihe von Zusätzen, welche der Verfasser aus einem neueren Documente entnommen haben mag, bei dem die Zusammenstellung die Absicht eines Zweckes der Erbauung verräth.

nen anderen König als den Kaiser; wer sich zum Könige macht, lehnt sich gegen den Kaiser auf. Wenn der Statthalter diesen Menschen freispricht, so ist er dem Kaiser nicht zugethan <sup>1)</sup>." Der schwache Pilatus widerstand nicht; er ließ in Gedanken schon den Bericht, welchem seine Feinde nach Rom schicken würden, und indem man ihn beschuldigen würde, einen Nebenbuhler des Liberius unterstützt zu haben. Schon bei Gelegenheit der Kottentafeln <sup>2)</sup> hatten die Juden an den Kaiser geschrieben und Recht bekommen. Er fürchtete für seine Stellung. In Folge einer Nachgiebigkeit, welche seinen Namen den Geißeln der Geschichte preisgeben sollte, wies er zurück, und warf, wie man sagt, alle Verantwortlichkeit für Alles, was kommen könne, auf die Juden zurück. Diese sollen, nach den christlichen Berichten, vollständig damit einverstanden gewesen sein und gerufen haben: „Sein Blut komme über uns und unsere Kinder!“ <sup>3)</sup>

Man kann bezweifeln, ob diese Worte wirklich gesprochen wurden; aber nichtsdestoweniger sind sie der Ausdruck einer historischen Wahrheit. In Anbetracht der Haltung, welche die Römer in Judäa angenommen hatten, konnte Pilatus wirklich nicht anders handeln, als er es gethan. Wie viel Urtheile, welche die religiöse Unbuddsamkeit gefällt, haben der bürgerlichen Gewalt Zwang angethan! Der König von Spanien, welcher einer fanatischen Geißlichkeit zu Gefallen hunderte seiner Unterthanen dem Scheiterhaufen überlieferte, war viel tadelnswerther als

<sup>1)</sup> Johann. XIX, 12, 15. Vgl. Luc. XXIII, 2. Um die Richtigkeit der Färbung dieses Austritts bei den Evangelisten bestätigt zu finden, sehe man Philo: Leg. ad Caium §. 38.

<sup>2)</sup> Siehe oben S. 387.

<sup>3)</sup> Matth. XXVII, 24—25.

Pilatus; denn er war der Inhaber einer viel vollkommeneren Gewalt, als die der Römer in Jerusalem war. Sobald die weltliche Macht verfolgungsfüchtig und mißtrauisch wird auf Anstachelung des Priestertums, giebt sie einen Beweis von Schwäche. Aber möge die Regierung, welche in dieser Beziehung frei von Sünde ist, den ersten Stein auf Pilatus werfen, der „weltliche Arm,“ hinter dem sich die geistliche Grausamkeit verbirgt, ist nicht der schuldige Theil. Niemandem ist es gestattet zu sagen, daß er vor dem Blutvergießen Abscheu hat, wenn er das Blut durch seine Knechte vergießen läßt.

Also nicht Tiberius, nicht Pilatus waren es, die Jesus verurtheilten. Es war die alte jüdische Partei, es war das jüdische Gesetz. Nach unseren modernen Ideen giebt es keine Uebertragung der moralischen Verschuldung vom Vater auf den Sohn; Jeder ist der menschlichen wie der göttlichen Gerechtigkeit nur für das verantwortlich, was er gethan hat. Also hat jeder Jude, der heut noch um des Todes Jesu willen leidet, das Recht, sich zu beklagen; denn vielleicht wäre er zu der damaligen Zeit jener Simon von Kyrene gewesen, vielleicht hätte er wenigstens nicht mitgeschrien: „Kreuzigt ihn, kreuzigt ihn.“ Aber die Nationen haben ihre Verantwortlichkeiten wie die Individuen. Wenn nun aber jemals ein Verbrechen das Verbrechen einer Nation war, so war es dieser Tod Jesu. Dieser Tod war „gesetzlich“ in dem Sinne, daß seine erste Ursache ein Gesetz war, welches die eigentliche Seele der Nation vertrat. Das mosaische Gesetz in seiner allerdings veränderten, doch angenommenen Form, sprach die Strafe des Todes wegen jedes Versuches, den bestehenden Cultus zu ändern, aus. Nun hatte Jesus aller-

dingß diesen Cultus mit wahrer Offenheit angegriffen: „Wir haben ein Gesetz, und nach diesem Gesetze muß er sterben; denn er hat sich selbst zu Gottes Sohne gemacht <sup>1)</sup>.“ Das Gesetz war abscheulich, aber es war das Gesetz des blutdürstigen Alterthums und der Held, welcher es unternahm, es abzuschaffen, sollte vorzugsweise danach gerichtet werden.

O, es wird mehr als achtzehn Jahrhunderte brauchen, bis sein vergossenes Blut Früchte trägt! In seinem Namen wird man Jahrhunderte hindurch Denkmäler, die eben so edel sind als er, Folter und Scheiterhaufen zuerkennen. Noch heute werden in Ländern, welche Anspruch machen, civilisirt genannt zu werden, Strafen für religiöse Vergehen ausgesprochen. Er konnte nicht voraus sehen, daß Völker mit verirrter Einbildungskraft ihn eines Tages als einen Moloch auffassen würden, der nach verbranntem Menschenfleisch lüstern sei. Das Christenthum ist intolerant gewesen, aber die Intoleranz ist kein wesentlich christliches Factum. Es ist ein jüdisches Factum, d. h. das Judenthum stellte zuerst die Theorie des Absoluten in der Religion auf, und erhob es zum Princip, daß jeder Neuerer, selbst wenn er Wunderthaten zur Unterstützung seiner Lehre beibringt, von Jedermann, ohne Urtheil <sup>2)</sup>, gesteinigt werden kann. Gewiß, die heidnische Welt hatte auch ihre religiösen Gewalthätigkeiten. Aber wenn sie dieses Gesetz gehabt hätte, wie wäre sie im Stande gewesen, christlich zu werden? Der Pentateuch ist auf diese Weise in der Welt der erste Codex des religiösen Terrorismus gewesen. Das Judenthum hat das Beispiel ei-

<sup>1)</sup> Johann. XIX, 7.

<sup>2)</sup> Deuteron. XIII, 1 u. ff.

neß unveränderbaren, mit dem Schwerte bewaffneten Dogma gegeben. Wenn das Christenthum, anstatt mit blindem Haffe die Juden zu verfolgen, das Gesetz abgeschafft hätte, welches seinen Stifter getödtet, wie viel consequenter wäre es dann gewesen, wie viel mehr hätte es sich dann um die Welt verdient gemacht.

---

## Fünfundzwanzigstes Kapitel.

### Jesu Tod.

Obwohl der eigentliche Beweggrund der Hinrichtung Jesu ein religiöser war, hatten seine Feinde im Prätorium durchgesetzt, daß er als Staatsverbrecher angesehen wurde; wegen Kezerei hätten sie bei dem Sceptiker Pilatus eine Verurtheilung nicht erlangt. Dieser Idee gemäß ließen die Priester durch das Volk für Jesus den Tod am Kreuze fordern. Diese Todesstrafe war nicht jüdischen Ursprungs; wäre Jesus nach jüdischem Gebrauche hingerichtet worden, so hätte man ihn steinigen müssen<sup>1)</sup>. Die Kreuzigung war eine römische Strafe, besonders für Sklaven und in Fällen, bei welchen man dem Tode die Verschärfung durch Schande hinzufügen wollte. Indem man sie

---

<sup>1)</sup> Jos. Ant. XX, ix, 1. Der Talmud, welcher die Verurtheilung Jesu als eine rein religiöse darstellt, behauptet wirklich, daß er gesteinigt sei, oder wenigstens, daß man ihn, nachdem er gehängt gewesen, noch gesteinigt habe, wie das oft vorkam. (Mischna Sanhedrin VI, 4. Talm. von Jerus. Sanhedrin XIV, 16; Talm. von Babyl. dieselbe Abhandl. 43 a, 67 a.)

auf Jesus anwendete, behandelte man ihn wie die Straßenträuber, Banditen, Mörder oder wie Feinde niederen Ranges, denen die Römer nicht die ehrenvolle Strafe des Todes durchs Schwert gönnten <sup>1)</sup>. Der himmlische „König der Juden“ wurde in ihm bestraft, nicht der heterodoxe Dogmatiker. Demgemäß wurde die Strafe auch den Römern überlassen. Bekanntlich hatten bei den Römern die Soldaten, deren Gewerbe das Tödten war, auch das Amt des Henkers. Jesus wurde also einer Abtheilung Auxiliärtruppen überliefert und die ganze Abscheulichkeit der durch die grausamen Sitten der neuen Eroberer eingeführten Strafe mußte von ihm durchgemacht werden. Es war ungefähr Mittag <sup>2)</sup>. Man zog ihm die Kleider wieder an, welche ihm behufs der Schaustellung abgenommen worden waren, und da die Cohorte schon zwei Diebe in Reserve hatte, die auch gehängt werden sollten, so vereinigte man die drei Verurtheilten und der Zug setzte sich nach dem Hinrichtungsplatze in Bewegung.

Dieser Ort war eine Stelle, die Golgatha hieß und außerhalb der Stadt dicht an der Mauer lag <sup>3)</sup>. Der Name Golgatha bedeutet Schädel, er bezeichnet wahrscheinlich eine kahle Anhöhe, welche die Form eines kahlen Schädels hat. Jedenfalls war der Ort nördlich oder nordwestlich von der Stadt in der ungleichen Hochebene gelegen, die sich zwischen den Mauern und den beiden

---

<sup>1)</sup> Jos. Ant. XVII, x, 10; XX, vi, 2; B. J. V, xi; Apulej. Moteam., III, 9; Sueton Galba, 9; Lampriä. Alex. Sever. 23.

<sup>2)</sup> Johann. XIX, 14. Nach Marc. XV, 25 wäre es etwa acht Uhr Morgens gewesen, da nach diesem Evangelisten Jesus am neun Uhr gekreuzigt worden sein soll.

<sup>3)</sup> Matth. XXVII, 33; Marc. XV, 22; Johann. XIX, 20; Epistel an v. Hebr. XIII, 12.



Thälern Hebron und Hinnom <sup>1)</sup> hinzieht, eine ziemlich gewöhnliche Gegend, die noch durch die unangenehmen Folgen der Nähe einer großen Stadt verunreinigt wurde. Es ist schwer, Golgatha sich gerade an der Stelle zu denken, welche seit Constantins Zeiten die ganze Christenheit verehrt hat <sup>2)</sup>. Dieser Ort geht zu sehr nach dem Innern der Stadt zu und man muß annehmen, daß er zu Jesu Zeit noch innerhalb der Ringmauern gelegen habe <sup>3)</sup>.

1) Golgatha scheint wirklich nicht ohne Beziehung zu sein zu dem Hügel Gareb und dem Ort Goath, welche bei Jeremias erwähnt werden (XXXI, 39). Diese beiden Orte aber müssen im Nordwesten der Stadt gelegen haben. Ich möchte dafür stimmen, den Ort, wo Jesus gekreuzigt wurde, nach der äußersten Ecke zu verlegen, welche die jetzige Mauer gegen Westen macht oder nach den Erbhügeln, welche das Thal Hinnom oberhalb Birket-Mamilla beherrschen.

2) Die Beweise, durch welche man feststellen wollte, daß das heilige Grab seit Constantin verlegt worden ist, entbehren allen Halles.

3) Herr von Vogué hat 76 Meter von der angeblichen Stelle des Calvarienberges ein Stück jüdische Mauer entdeckt, welches der des Hebron ähnlich ist und, wenn sie zur Umfassungsmauer des Tempels gehört, den traditionellen Ort außerhalb der Stadt liegen ließe. Die Existenz einer Grabhöhle (die man das Grab des Joseph von Arimathia nennt) unter der Mauer der Kuppel des heiligen Grabes läßt auch vermuten, daß dieser Ort außerhalb der Stadt gewesen. Zwei historische Erwägungen, wovon die eine sehr gewichtig ist, können auch zu Gunsten der Tradition angeführt werden. Die erste ist die, daß es merkwürdig ist, daß diejenigen Personen, welche unter Constantin die evangelische Topographie festzustellen suchten, garnicht vor dem Widerspruche zurückgeschreckt sind, der bei Johannes XIX, 20 und Hebräer XIII, 12 sich gegen ihre Annahme herausstellt. Warum sollten sie, da sie die Wahl frei hatten, eine solche Schwierigkeit unbeachtet gelassen haben? Die zweite Erwägung

Der zum Kreuze Verurtheilte mußte sein Marterholz selber tragen <sup>1)</sup>. Jesus aber, der körperlich schwächer war, als die beiden Verbrecher konnte das nicht. Der Zug begegnete einem gewissen Simon aus Kyrene, der vom Felde kam und die Soldaten zwangen, nach der rohen Art fremder Garnisonen, denselben, das Kreuz zu tragen. Vielleicht übten sie dabei ein anerkanntes Requisitionsrecht aus, denn sie als Römer durften doch nicht das verhängnißvolle Holz tragen. Simon scheint später zu der christlichen Gemein-

---

ist die, daß man zu Constantins Zeiten die Trümmer eines von Hadrian auf Golgatha erbauten Venusstempels sich als Merkmal dienen lassen konnte. Daher möchte man bisweilen geneigt sein zu glauben, daß die Arbeit der frommen Topographen aus der Zeit Constantins ernsthaft betrieben worden sei, daß dieselben stets auf sichere Anzeichen gefußt, und obwohl sonst frommem Betrage durchaus nicht abhold, doch durch Analogieen sich haben leiten lassen. Wenn sie nur einer bloßen Laune gefolgt wären, so steht man nicht ein, warum sie nicht Golgatha nach einem mehr in die Augen fallenden Platz verlegt haben, etwa auf einen der vor Jerusalem liegenden Hügel; sie hätten damit der christlichen Vorstellung entsprochen, die sich schon früh ausbildete, daß nämlich Jesus auf einem Berge gekreuzigt worden sei. Aber die Schwierigkeit in Bezug auf die Ringmauer ist doch sehr bedenklich. Fügen wir noch hinzu, daß die Erbauung des Tempels der Venus auf Golgatha wenig beweist. Euseb. (Vita Constantini III, 26) Socrates (Hist. E. I, 17), Sozomenes (H. E. II, 1), St. Hieron. (Epist. XLIX ad Paulin.) sagen allerdings, daß ein Heiligthum der Venus an dem Orte stand, welchen sie für die Stelle des heiligen Grabes halten, aber es ist nicht sicher: 1) daß Hadrian diesen Tempel erbaut hat, 2) daß er ihn auf einer Stelle erbaut, die zu seiner Zeit Golgatha geheißen hat, 3) daß er die Absicht gehabt, ihn gerade an dem Orte zu errichten, wo Jesus den Tod erlitten.

<sup>1)</sup> Plutarch. De sera num. vind. 19; Artemidorus Onirom. II, 59.

schaft gehört zu haben. Seine beiden Söhne, Alexander und Rufus <sup>1)</sup>, waren in derselben sehr bekannt. Er erzählte vielleicht so manches von dem Vorgefallenen, wobei er Zeuge gewesen war. Kein Jünger war zu dieser Zeit bei Jesus <sup>2)</sup>.

Endlich kam man auf dem Richtplatze an. Nach dem jüdischen Brauche bot man den Verurtheilten einen stark gewürzten Wein zum Trinken an, ein schwer berauschendes Getränk, das man aus einer Regung von Mitleid den Hingurichtenden gab, um sie zu betäuben <sup>3)</sup>. Es scheint, daß häufig die Frauen von Jerusalem den Unglücklichen, die zum Tode geführt wurden, diesen Abschiedswein reichten; wenn aber keine sich mit diesem Trankte einstellte, so kaufte man ihn auf öffentliche Kosten <sup>4)</sup>. Jesus weigerte sich, nachdem er den Becher mit den Lippen berührt, zu trinken <sup>5)</sup>. Eine solche traurige Nachhülfe für die Verurtheilten widerstand seiner edlen Natur. Er zog es vor, das Leben mit vollkommener Geistesklarheit zu verlassen und in vollem Bewußtsein den Tod zu erwarten, den er gewollt und gerufen hatte. Man zog ihm nun seine Kleider aus <sup>6)</sup> und befestete

---

<sup>1)</sup> Marc. XV, 21.

<sup>2)</sup> Die Stelle bei Lucas XXIII, 27—31 gehört zu denen, bei welchen man die Arbeit der frommen rührenden Erfindung heraus erkennt. Die Worte, welche dabei Jesus in den Mund gelegt werden, sind erst nach der Zerstörung Jerusalems geschrieben.

<sup>3)</sup> Talm. von Babyl. Sanhedrin fol. 43a. Vergl. Sprüche XXI, 6.

<sup>4)</sup> Talm. von Babyl. Sanhedrin l. o.

<sup>5)</sup> Marc. XV, 23; Matth. XXVII, 34 ändern den Vorfall ein wenig, um eine messianische Anspielung auf den LXIX. Psalm, 22. heraus zu bringen.

<sup>6)</sup> Matth. XXVII, 35; Marc. XV, 24; Johann. XIX, 23. Vgl. Artemidor. Onirocrit. II, 53.

ihn an's Kreuz. Das Kreuz bestand aus zwei aneinander gefügten Balken in Form eines T <sup>1)</sup>. Es war sehr niedrig, so daß die Füße des Verurtheilten fast die Erde berührten. Erst stellte man es auf <sup>2)</sup>, dann befestigte man den Verurtheilten daran, indem man Nägel durch seine Hände schlug; die Füße wurden oft auch festgenagelt, bisweilen aber nur mit Stricken gebunden <sup>3)</sup>. Eine Art Segelstange war an dem Schaft des Kreuzes bis etwa in der Mitte angebracht und ging zwischen die Beine des zu Richtenden hindurch, so daß er sich etwas darauf stützen konnte <sup>4)</sup>. Ohne diese Stütze wären die Hände ausgerissen und der Körper niedergefallen. Eine andere Methode war die, ein Brett horizontal unter den Füßen zu befestigen <sup>5)</sup>.

Jesus genoß diese Schauer in aller ihrer Grausamkeit. Ein brennender Durst, eine der Folterqualen der Kreuzigung <sup>6)</sup>, verzehrte ihn. Er verlangte zu trinken. Es stand ein Gefäß mit dem gewöhnlichen Getränk der römischen Soldaten da, ein Gemisch von Weinessig und Wasser, das *posca* genannt wurde. Die Soldaten mußten

<sup>1)</sup> Lucian *Jud. voo.* 12. Vergleiche das groteske an einer Mauer des Palatinischen Berges angebrachte Kreuz. *Civiltà cattolica*, Heft CLXI, p. 529 u. ff.

<sup>2)</sup> Jos. B. J. VII, vi, 4; Cic. *In Verrem* V, 66; Xenophon *Ephes.*, *Ephesiaca* IV, 2.

<sup>3)</sup> Luc. XXIV, 39; Johann. XX, 25—27; Plautus *Mostellaria* II, 13; Lucan. *Pharsal.*, VI, 543 u. ff., 557; Justin. *Dial. cum Tryph.* 97; Tertullian. *Adv. Marcionem* III, 19.

<sup>4)</sup> Trenäus, *Adv. haer.* II, 24; Justinus, *Dial. cum Tryph.* 91.

<sup>5)</sup> Siehe das oben Anm. 1 erwähnte graffito der Mauer des Palatin.

<sup>6)</sup> Siehe den von Rosgarten *Chrest. arab.* p. 64 veröffentlichten Text.

ihre Posca bei allen Expeditionen mit sich führen<sup>1)</sup>, und so war es auch bei Executionen dieser Art. Ein Soldat tauchte einen Schwamm in dies Getränk, steckte ihn auf ein Rohr und brachte ihn an die Lippen Jesu, der ihn ausfog<sup>2)</sup>. Die beiden Diebe wurden ihm zur Seite gekreuzigt. Die Vollstrecker bekamen gewöhnlich die abgelegten Kleider (*pannicularia*) der Hingerichteten, sie verlostten dieselben, während sie, am Fuße des Kreuzes sitzend, ihn bewachten<sup>3)</sup>. Nach einer Tradition soll Jesus den Ausspruch gethan haben, welcher jedenfalls in seinem Herzen, wenn auch nicht auf seinen Lippen war: „Vater, verzeihe ihnen, sie wissen nicht, was sie thun<sup>4)</sup>.“

Nach römischem Brauch war oben am Kreuze in drei Sprachen, hebräisch, griechisch und lateinisch die Inschrift angebracht: Der König der Juden. Es lag in diesen Worten etwas Unangenehmes und Beleidigendes für die Nation. Die vielen an dem Kreuze Vorübergehenden wurden dadurch verletzt. Die Priester machten Pilatus bemerklich, daß es richtiger gewesen wäre, wenn in der

1) Spartian. *Vita Hadriani*, 10; Vulcatius Gallicanus, *Vita Avidii Cassii*, 5.

2) Matth. XXVII, 48; Marc. XV, 36; Luc. XXIII, 36; Johann. XIX, 28—30.

3) Dig. XLVII, xx, De bonis damnat. 6. Hadrian schränkte diesen Gebrauch ein.

4) Matth. XXVII, 36. Vgl. Petronius, *Satyr.*, CXI, CXII.

5) Luc. XXIII, 34. Im Allgemeinen müssen die Worte, welche Jesus am Kreuze gesprochen haben soll, namentlich wie sie Lucas bringt, sehr bezweifelt werden. Man fühlt dabei die Absicht zu erbauen oder die Erfüllung der Prophezeiungen zu sehr heraus. In solchen Fällen versteht Jeder nach seiner Weise. Die letzten Worte berühmter Hingerichteten werden von den nahestehendsten Zeugen stets auf zwei oder drei durchaus verschiedene Weisen wiedererzählt.

Inskrift bemerkt worden wäre, daß er sich bloß für den König der Juden ausgegeben hätte. Aber Pilatus, welcher der ganzen Sache schon überdrüssig war, weigerte sich zu ändern, was einmal geschrieben war <sup>1)</sup>.

Seine Jünger waren geflohen. Johannes behauptet zwar, gegenwärtig gewesen zu sein und stets am Fuße des Kreuzes gestanden zu haben <sup>2)</sup>. Aber mit mehr Gewißheit kann man versichern, daß die treuen Freundinnen von Galiläa, die Jesus nach Jerusalem gefolgt waren und fortführen, für ihn zu sorgen, ihn nicht verlassen hatten. Maria Kleophas, Maria Magdalena, Hanna, die Frau des Abuzä, Salome und andere noch hielten sich in einer gewissen Entfernung <sup>3)</sup> und wandten keinen Blick von ihm <sup>4)</sup>. Wenn man Johannes glauben soll <sup>5)</sup> hätte Maria, die

1) Johann. XIX, 19—22.

2) Johann. XIX, 25 u. ff.

3) Die Synoptiker stimmen darin überein, die Schaar der Treuen „fern“ vom Kreuze darzustellen. Johannes sagt „neben,“ von dem Wunsch getrieben, es so darzustellen, als habe er sich dem Kreuze Jesu sehr genähert.

4) Matth. XXVII, 55—56; Marc. XV, 40—41; Luc. XXIII, 49, 55; XXIV, 10; Johann. XIX, 25. Vgl. Luc. XXIII, 27—31.

5) Johann. XIX, 25 u. ff. Lucas, der immer zwischen den beiden ersten Synoptikern und Johannes steht, stellt auch „alle seine Freunde“ weit vom Kreuze ab (XXIII, 49). Der Ausdruck *γνωστοί* kann allerdings auch auf die „Verwandten“ hindeuten. Indessen unterscheidet Lucas (II, 44) doch die *γνωστοί* von den *συγγενεῖς*. Fügen wir noch hinzu, daß die besseren Manuscripte *οἱ γνωστοὶ αὐτοῦ* und nicht *οἱ γνωστοὶ αὐτοῦ* bringen. In der Apostelgeschichte (I, 14) wird Maria, die Mutter Jesu, auch in der Gesellschaft der galiläischen Frauen genannt und anders wo (Evang. II, 35) sagt Lucas von ihr: „und es wird ein Schwert durch deine Seele dringen.“ Um so unerklärlicher, daß er ihrer als am Kreuze stehend nicht gedenkt.

Mutter Jesu, auch unten am Kreuze gestanden, und als Jesus seine Mutter mit seinem Lieblings-Schüler gesehen, hätte er zu ihm gesagt: „Das ist deine Mutter,“ und zu ihr: „Das ist dein Sohn.“ Aber es wäre nimmermehr zu begreifen, wie die synoptischen Evangelisten, welche die anderen Frauen nennen, diejenige nicht hätten erwähnen sollen, deren Anwesenheit ein so wichtiger Zug gewesen wäre. Vielleicht auch macht die außerordentliche Charakterstärke Jesu eine solche Nührung unwahrscheinlich in einem Augenblicke, wo er ausschließlich mit seinem Werke beschäftigt, nur noch für die ganze Menschheit Sinn hatte <sup>1)</sup>).

Abgesehen von dieser kleinen Gruppe von Frauen, welche in der Ferne seinen Blicken Trost gab, hatte Jesus Nichts vor Augen, als das Schauspiel der menschlichen Niedrigkeit oder Dummheit. Die Vorübergehenden beleidigten ihn; er vernahm in seiner Nähe dumme Spöttereien und sein Schmerzensschrei wurde mit den Worten begleitet: „Das ist, der sich den Sohn Gottes nannte; jetzt kann sein Vater, wenn er Lust hat, ihn ja befreien!“ — „Der Andern geholfen hat, kann sich jetzt selber nicht

---

1) Es ist dies eine von den Gelegenheiten, bei welchen sich die Persönlichkeit des Johannes und sein Bestreben, sich Wichtigkeit beizumessen so recht in die Augen fällt. Johannes scheint nach dem Tode Jesu allerdings dessen Mutter zu sich genommen zu haben. (Johann XIX, 27). Das große Ansehen, welches Jesu Mutter in der entstehenden Kirche genoß, veranlaßte ihn wahrscheinlich zu der Behauptung, daß Jesus, als dessen Lieblingschüler er sich stets hinstellte, ihm sterbend sein Liebstes auf Erden anvertraut habe. Die Anwesenheit dieses theuren Pfandes bei ihm, sicherte ihm vor den anderen Aposteln einen gewissen Vorrang und gab seiner Lehre ein hohes Ansehen.

helfen. Wenn er König von Israel ist, so steige er herab vom Kreuz, und wir wollen an ihn glauben.“ — „Der Du den Tempel Gottes zerbrichst, und bauest ihn in drei Tagen, hilf Dir selber.“<sup>1)</sup> — Einige, die wohl eine unbestimmte Kenntniß von seinen apokalyptischen Ideen haben mochten, glaubten, ihn Elias rufen zu hören und sagten: „Siehe zu, ob Elias Dich befreien wird.“ Auch die beiden an seiner Seite gekreuzigten Diebe scheinen ihn verhöhnt zu haben<sup>2)</sup>. Der Himmel war düster<sup>3)</sup>, die Erde, wie in der ganzen Umgebung Jerusalems, trocken und öde. Nach gewissen Berichten soll ihn einen Augenblick der Muth verlassen haben; eine Wolke verbarg ihm das Antlitz seines Vaters, er kämpfte einen Kampf der Verzweiflung, der schlimmer war, als alle Todesqualen. Er sah nur den Undank der Menschen, bereute es vielleicht, für ein so niedriges Geschlecht zu leiden, und rief aus: „Mein Gott, mein Gott, warum hast Du mich verlassen?“ Aber sein göttlicher Instinct bekam endlich doch das Uebergewicht. Je mehr das Leben des Körpers verschwand, je ruhiger und klarer wurde es in seiner Seele, und er kam allmählig wieder zu seinem himmlischen Ursprung zurück, er sah in seinem Tode die Erlösung der Welt, er verlor das abscheuliche Schauspiel vor ihm aus den Augen, und ganz mit seinem Vater einig, begann er auf der Richtstätte das göttliche Leben, welches er für ewige Jahrhunderte im Herzen der Menschheit führen sollte.

---

1) Matth. XXVII, 40 u. ff.; Marc. XV, 29 u. ff.

2) Matth. XXVII, 44; Marc. XV, 32. Lucas seiner Vorliebe für Belehrung der Sünder gemäß, hat hier die Tradition umgemodelt.

3) Matth. XXVII, 45; Marc. XV, 33; Luc. XXIII, 44.



Die besondere Grausamkeit der Strafe des Kreuzes bestand darin, daß man noch drei bis vier Tage an diesem Marterholze leben konnte <sup>1)</sup>).

Die Blutung der Hände hörte schnell auf und war nicht tödlich. Die wahre Ursache des Todes war die unnatürliche Haltung des Körpers, welche in der Circulation des Blutes große Störungen hervorbrachte, schreckliches Kopfweh und Herzbecklemmung und endlich eine Steifheit aller Glieder bewirkte. Die Gekreuzigten von starkem Körperbau sterben nur vor Hunger <sup>2)</sup>. Die Grundidee dieser grausamen Dual bestand darin, daß man den Verurtheilten nicht durch gefährliche Wunden direkt tödten wollte, sondern ihn so zu sagen am Pranger ausstellte, bis er mit den Händen, von denen er schlechten Gebrauch gemacht, festgenagelt am Holze verfaulen sollte. Die zarte Organisation Jesu entthob ihn dieses langsamen Todeskampfes. Es steht zu vermuthen, daß das plötzliche Springen eines Gefäßes am Herzen bei ihm nach drei Stunden schon einen schnellen Tod veranlaßt hat. Einige Augenblicke, bevor er die Seele aufgab, war seine Stimme noch kräftig <sup>3)</sup>. Mit einem Male stieß er einen lauten Schrei aus <sup>4)</sup>, bei welchem einige heraushören wollten: „Vater in deine Hände befehle ich meinen Geist!“ und welches die Anderen, denen mehr an der Erfüllung der Prophezeiungen lag, mit den Worten wiedergaben: „Es

---

1) Petron. Satyr. CXI u. ff.; Origenes. In Matth. Comment. series 140; Arabischer Text von Rosgarten, Chrest. arabica pag. 63 u. ff.

2) Euseb. hist. ecol. VIII, 8.

3) Matth. XXVII, 46; Marc. XV, 34.

4) Matth. XXVII, 50; Marc. XV, 37; Luc. XXIII, 46; Johann. XIX, 30.

ist vollbracht!“ Sein Haupt neigte sich auf seine Brust und er verschied.

So ruhe denn in deiner Glorie, du edler Stifter. Dein Werk ist vollendet, deine Göttlichkeit begründet. Fürchte nicht, daß das Gebäude deiner Bestrebungen in Folge eines Fehlers zusammenbreche. Von nun ab allen Schwächen und Anfechtungen fern, wirfst du von der Höhe deines göttlichen Friedens herab den unendlichen Folgen deiner Großthaten bewohnen. Um den Preis einiger Stunden des Leidens, das doch deine hohe Seele nicht hat antasten können, hast du dir vollkommenste Unsterblichkeit errungen. Für Tausende von Jahren wird die Welt sich Deines Ursprungs rühmen. Banner aller unserer Widersprüche, wirfst du das Zeichen sein, um welches die eifrigste Schlacht geschlagen wird. Seit deinem Tode tausendmal lebendiger, tausendmal geliebter, als während der Zeit deines irdischen Wandels, wirfst du so sehr der Grundstein der Menschheit werden, daß deinen Namen aus der Welt vertilgen, dieselbe bis in ihre Grundvesten erschüttern hieße. Zwischen dir und Gott wird kein Unterschied mehr sein. Als vollständiger Ueberwinder des Todes nimm Besitz von deinem Reiche, in welchem dir auf der Siegesbahn Jahrhunderte voll Verehrung folgen werden.

---

## Sechszwanzigstes Kapitel.

### Jesus im Grabe.

Es war ungefähr drei Uhr Nachmittags nach unserer Stundenrechnung <sup>1)</sup>, als Jesus verschied. Ein jüdisches Gesetz <sup>2)</sup> verbot, einen Leichnam länger als nach Sonnenuntergang des Tages der Hinrichtung hängen zu lassen. Nun ist es nicht wahrscheinlich, daß bei den von den Römern vollzogenen Hinrichtungen dieselbe Rücksicht genommen wurde, aber der andere Tag war der Sabbath und noch dazu der Sabbath eines Festes. Deshalb drückten die Juden der römischen Behörde den Wunsch aus <sup>3)</sup>, daß dieser heilige Tag nicht durch ein solches Schauspiel besudelt werden möge <sup>4)</sup>. Man gab ihrer Bitte nach und es wurde befohlen, man solle den Tod der drei Verurtheilten beschleunigen und sie vom Kreuze herunternehmen. Die Soldaten kamen dieser Anweisung nach, indem sie den beiden Dieben eine neue Folter anthaten, das sogenannte *crurifragium* oder Zerbrehen der Beine <sup>5)</sup>, eine

1) Matth. XXVII, 46; Marc. XV, 37; Luc. XXIII, 44; Vergl. Johann. XIX, 14.

2) Deuteron. XXI, 22—23; Josua VIII, 29; X, 26 u. ff.; Vgl. Jos. B. J. IV, v, 2; Mishna Sanhedrin VI, 5.

3) Johannes sagt: „dem Pilatus“; aber das ist nicht möglich, denn Marc. (XV, 44—45) will, daß Pilatus am Abend des Tages noch nichts von Jesu Tode gewußt habe.

4) Vgl. Philo. In Flaccum. §. 10.

5) Es giebt kein anderes Beispiel von *crurifragium* nach der Kreuzigung. Aber oft gab man den Hingerichteten, um ihre Pein zu enden den Gnadenstoß. Siehe die Stelle von Jbn-Hisoham, übersetzt in der Zeitschrift für die Kunde des Morgenlandes I, p. 99—100.

Strafe, die gewöhnlich bei Sklaven und Kriegsgefangenen angewendet wurde. Was Jesus anbetrifft, so fanden sie ihn bereits todt, und hielten es nicht für nöthig, ihm erst noch die Beine zu zerbrechen. Einer von ihnen indeß, der sich von dem wirklichen Ableben des dritten Gekreuzigten überzeugen wollte, gab ihm einen Lanzenstich, um ihn, falls er noch etwa Leben in sich haben sollte, vollends zu tödten.

Johannes, welcher das Gesehene zu haben behauptet <sup>1)</sup>, legt besonders Gewicht auf die Einzelheiten. Es ist in der That augenscheinlich, daß über den wirklich erfolgten Tod Jesu sich Zweifel erhoben haben. Einige Stunden des Hängens am Kreuze schienen Personen, welche mit dem Anblick von Kreuzigungen vertraut waren, durchaus nicht genügend, ein solches Resultat herbeiführen zu können. Man entsann sich vieler Fälle, wo Gekreuzigte, zeitig abgenommen, durch energische Kuren wieder ins Leben zurückgerufen worden waren <sup>2)</sup>. Origenes glaubte sich später verpflichtet, um einen so schnellen Tod zu erklären, ein Wunder annehmen zu müssen <sup>3)</sup>. Auch bei Marcus finden wir dasselbe Erstaunen wieder <sup>4)</sup>. Die Wahrheit zu sagen, ist die sicherste Bürgschaft, welche der Historiker über einen Punkt solcher Natur besitzen kann, in diesem Falle der argwöhnische Haß von Jesu Feinden. Zwar ist es zweifelhaft, daß die Juden damals gleich die Befürchtung gehegt hätten, Jesus könne für wieder auf-erstanden ausgegeben werden, aber jedenfalls hatten sie

---

<sup>1)</sup> Johann. XIX, 31—35.

<sup>2)</sup> Herodotus, VII, 194; Jos. Vita 75.

<sup>3)</sup> In Matth. Comment. series 140.

<sup>4)</sup> Marc. XV, 44—45.

das größte Interesse daran, darüber zu wachen, daß er auch wirklich todt sei.

Wie groß auch manchmal zu gewissen Zeiten die Nachlässigkeit der Alten in Allem war, was zur gesetzlichen Constatirung und regelrechten Leitung der Dinge gehörte, so kann man doch nicht glauben, daß die dabei Interessirten nicht die nöthigen Vorsichtsmaßregeln gebraucht hätten <sup>1)</sup>.

Nach römischer Sitte hätte der Leichnam Jesu so lange hängen bleiben müssen, bis er die Beute der Raubvögel geworden wäre <sup>2)</sup>. Nach dem jüdischen Gesetze am Abend abgenommen, würde er irgend an einem verrufenen Orte, der zum Grabe der Hingerichteten bestimmt war, beigesetzt worden sein <sup>3)</sup>. Wenn Jesus nur seine schüchternen galiläischen Schüler gehabt hätte, so würde es auch nicht anders gekommen sein. Aber wir haben gesehen, daß trotz seines geringen Erfolges in Jerusalem Jesus die Theilnahme einiger einflußreicher Personen gewonnen hatte, die das Reich Gottes erwarteten und, obwohl sie nicht gerade sich als seine Schüler bekannten, eine tiefe Neigung zu ihm empfanden. Eine dieser Personen, Joseph aus der Stadt Arimathia (Ha-ramathaim, <sup>4)</sup>

<sup>1)</sup> Die Nothwendigkeit der christlichen Beweisführung brachte es später dahin, daß man dergleichen Vorsichtsmaßregeln übertrieb, besonders, als die Juden die Meinung annahmen, daß der Leichnam Christi gestohlen worden sei. Matth. XXVII, 62 u. ff.

<sup>2)</sup> Horat. Epist. I, xvi, 48; Juvenal. XIV, 77; Lucan. VI, 544; Plant. Miles glor. II, iv, 19; Artemidor. Onirocr. II, 53; Plin. XXXVI, 24; Plutarch. Vita Cleomen. 39; Petron Satyr. CXI—CXII.

<sup>3)</sup> Mischna, Sanhedrin, VI, 5.

<sup>4)</sup> Wahrscheinlich identisch mit dem alten Nama Samuels im Stamme Ephraim.

ging am Abende zu dem Procurator und bat denselben um den Leichnam <sup>1)</sup>. Joseph war ein reicher angesehener Mann und Mitglied des Sanhedrin. Uebrigens gestattete das römische Gesetz zu jener Zeit auch, den Körper der Hingerichteten an den auszuliefern, der ihn reclamirte <sup>2)</sup>. Pilatus der den Umstand des *crurifragium* nicht kannte, verwunderte sich, daß Jesus sobald gestorben sei, und ließ den Centurio kommen, der bei der Hinrichtung commandirt hatte, um sich zu erkundigen, was an der Sache sei. Nachdem er die Versicherung des wirklichen Ablebens Jesu erhalten, bewilligte er Joseph den verlangten Gegenstand. Wahrscheinlich war der Leichnam schon vom Kreuze herabgenommen. Man lieferte ihn dem Joseph aus, um nach Gefallen darüber zu verfügen.

Ein anderer heimlicher Freund, Nicodemus <sup>3)</sup>, den wir schon einmal seinen Einfluß zu Gunsten Jesu haben aufbieten sehen, fand sich jetzt auch wieder ein. Er kam mit einer großen Menge von Substanzen, die zum Einbalsamiren gebraucht werden. Joseph und Nicodemus hüllten Jesus nach jüdischer Weise ein, d. h. sie schlugen ein Leichentuch mit Myrrhe und Aloe um ihn herum. Die galiläischen Frauen waren gegenwärtig <sup>4)</sup> und begleiteten wahrscheinlich die Handlung mit Wehflagen und Thränen.

Es war schon spät, und dies Alles geschah daher sehr eilig. Man hatte noch nicht den Ort gewählt, wo man schließlich den Leichnam beisetzen wollte. Außerdem würde

1) Matth. XXVII, 57 u. ff.; Marc. XV, 42 u. ff.; Luc. XXIII, 50 u. ff.; Johann. XIX, 38 u. ff.

2) Digest. XLVIII, xxiv, De cadaveribus punitorum.

3) Johann. XIX, 39 u. ff.

4) Matth. XXVII, 61; Marc. XV, 47; Luc. XXIII, 55.

der Transport auch sich spät hinausgezogen haben, und dann wäre der Sabbath verletzt worden; die Schüler aber hielten damals noch streng auf die Vorschriften des jüdischen Sabbath's. Man entschied sich deshalb für ein provisorisches Begräbniß <sup>1)</sup>. In der Nähe befand sich ein Garten und in demselben ein in den Felsen gehauenes Grab, das noch nicht benutzt worden war. Es gehörte wahrscheinlich einem der Anhänger <sup>2)</sup>. Wenn die Leichengrotten nur für einen einzigen Körper bestimmt waren, so bestanden sie aus einer kleinen Kammer, in dessen Innerem der Platz des Körpers durch eine Art Trog als Bettstatt bezeichnet und in der Wand ausgehöhlt und mit einem Bogen überwölbt war <sup>3)</sup>. Da diese Grotten in den überhängenden Fels gehauen waren, so konnte man zu ebener Erde hineingehen; die Thür wurde mit einem sehr schwer zu handhabenden Stein geschlossen. Man legte Jesus in die Höhle, wälzte den Stein vor

<sup>1)</sup> Johann. XIX, 41—42.

<sup>2)</sup> Eine Tradition (Matth. XXVII, 60) bezeichnet Joseph von Arimathia selber als den Eigenthümer des Grabes.

<sup>3)</sup> Das Grab, welches zur Zeit des Constantin als das Grabmal Christi betrachtet wurde, hatte diese Form, wie man aus der Beschreibung des Arculf (bei Mabillon Acta SS. Ord. S. Bened. sect. III, pars II, pag. 504) und aus den unbestimmten Traditionen ersehen kann, welche bei der Griechischen Geistlichkeit über den Zustand des jetzt durch die heilige Grabkirche verdeckten Felsens existiren. Aber die Anzeichen, auf welche man unter Constantin die Meinung begründete, daß dieses Grab mit dem des Jesus identisch sei, waren schwach oder nichtig. (Siehe besonders Sozomenes H. E. II, 1). Selbst wenn man die Lage Golgatha's als genau annehmen wollte, so hätte doch das heilige Grab darum keinen authentischen Charakter. In jedem Falle ist der Anblick der Orte jetzt ein durchaus anderer geworden.

und beschloß, wiederzukommen, um ihn dann vollständiger zu bestatten. Aber da am andern Tage Sabbath und Festtag war, so wurde diese Arbeit auf den übernächsten Tag ausgesetzt <sup>1)</sup>.

Die Frauen gingen fort, nachdem sie sich genau von der Lage des Körpers überzeugt hatten. Sie wandten die ihnen noch bleibenden Abendstunden zu den Vorbereitungen zum Einbalsamiren an. Am Sonnabend ruhten Alle <sup>2)</sup>.

Am Sonntag Morgen gingen die Frauen, Maria Magdalena voran, früh nach dem Grabe <sup>3)</sup>. Der Stein war von der Deffnung fortgewälzt und der Körper war nicht mehr an dem Orte, wo er hingelegt worden war. Zu gleicher Zeit verbreiteten sich die sonderbarsten Gerüchte in der christlichen Gemeinde. Der Ruf; „Er ist erstanden!“ lief blißschnell unter den Schülern um. Liebe findet überall leicht Glauben. Was war vorgegangen? Wir werden das bei der Geschichte der Apostel zu erörtern haben, und dort den Ursprung der Legenden untersuchen, welche sich auf die Auferstehung beziehen. Das Leben Jesu endet für den Historiker mit seinem letzten Seufzer. Aber im Herzen seiner Jünger und einiger ergebenen Freundinnen hat er eine so tiefe Spur hinterlassen, daß er noch Wochen lang für sie lebte und ihr Tröster war. War sein Körper fortgenommen worden <sup>4)</sup>? oder ließ der stets leichtgläubige Enthusiasmus nachher ein Ganzes von Erzählungen entstehen, durch welche man

---

1) Luc. XXIII, 56.

2) Luc. XXIII, 54—56.

3) Matth. XXVIII, 1; Marc. XVI, 1; Luc. XXIV, 1; Johann. XX, 1.

4) Matth. XXVIII, 15; Johann. XX, 2.



den Glauben an die Auferstehung zu verbreiten suchte? Darüber werden wir ewig unwissend bleiben. Erwähnen wir nur, daß die Maria Magdalena <sup>1)</sup> bei dieser Gelegenheit eine Hauptrolle spielte <sup>2)</sup>. Göttliche Macht der Liebe! Heilige Augenblicke, wo die Leidenschaft einer Visionärin der Welt einen auferstandenen Gott giebt!

---

## Siebenundzwanzigstes Kapitel.

### Schicksal der Feinde Jesu.

Der von uns angenommenen Rechnung gemäß fiel der Tod Jesu in das Jahr 33 unserer Zeitrechnung <sup>3)</sup>. In jedem Falle kann er nicht vor dem Jahre 29 stattgefunden haben, da die Predigten Johannes des Täufers und Jesu im Jahre 28 begannen <sup>4)</sup>, aber auch nicht später als das

---

<sup>1)</sup> Sie war von sieben Teufeln besessen gewesen. (Marc. XVI, 9; Luc. VIII, 2.)

<sup>2)</sup> Das geht besonders aus dem neunten und den folgenden Versen des XVI. Kapitels Marci hervor. Diese Verse bilden einen Abschluß des zweiten Evangeliums, verschieden von dem Schluß XVI, 1–8, bei welchem viele Manuscripte aufhören. Im vierten Evangelium (XX, 1–2, 11 u. ff., 18) ist Maria von Magdala die einzige ursprüngliche Zeugin von der Auferstehung.

<sup>3)</sup> Das Jahr 33 entspricht sehr wohl einer der Voraussetzungen, nämlich, daß der 14. des Nisan ein Freitag war. Wenn man das Jahr 33 für unrichtig hält, so muß man, um eines zu finden, welches an demselben Datum Freitag hat, mindestens bis zum Jahre 29 zurückgehen oder den Zeitpunkt in's Jahr 36 verlegen.

<sup>4)</sup> Luc. III, 1.

Jahr 35, weil im Jahre 36, aber noch vor Ofern, Pilatus sowohl wie Kaiphas ihre Aemter verloren <sup>1)</sup>. Uebrigens scheint der Tod Jesu den Absetzungen dieser beiden Personen ganz fremd gewesen zu sein <sup>2)</sup>. In seiner Zurückgezogenheit dachte Pilatus nicht einen einzigen Augenblick an die längst vergessene Episode, welche dennoch der fernsten Nachwelt seinen traurigen Ruf hinterlassen sollte. Was Kaiphas betrifft, so wurde Jonathan, sein Schwager, der Sohn desselben Hanan, der in dem Prozesse Jesu die wichtigste Rolle gespielt, sein Nachfolger. Die sadducäische Familie Hanans behielt noch lange das Hohepriestertum, und hörte, mächtiger als jemals, nicht auf, gegen die Schüler und die Familie Jesu den erbitterten Kampf fortzusetzen, den sie gegen den Stifter angefangen. Das Christenthum, das ihm eigentlich den Hauptstift seiner Stiftung verdankt, verdankt ihm auch seine ersten Märtyrer. Hanan galt für einen der glücklichsten Menschen seines Jahrhunderts <sup>3)</sup>. Derjenige, der wahrhaft an dem Tode Jesu Schuld hatte, endete sein Leben geehrt und geachtet, ohne einen Augenblick gezweifelt zu haben, daß er seiner Nation einen großen Dienst geleistet. Seine Söhne fuhrten fort, in den Regionen des Tempels zu herrschen, selten von den Procuratoren in Schranken gehalten <sup>4)</sup> und oft sogar gar nicht nach der

---

<sup>1)</sup> Jos. Ant. XVIII, iv, 2 u. 3.

<sup>2)</sup> Die dagegen sprechende Ansicht des Tertullian und des Eusebius entspringt aus einem Apokryph ohne Werth. (Siehe Ebilo, Cod. apoor. N. T. pag. 813 u. ff.) Der Selbstmord des Pilatus (Euseb. Hist. Eccl. II, 7; Chron. ad ann. I Caii) scheint auch aus legendenartiger Quelle herzurühren.

<sup>3)</sup> Jos. Ant. XX, xi, 1.

<sup>4)</sup> Jos. l. c.

römischen Behörde Einwilligung fragend, wenn sie ihrem Hochmuth und ihrer Gewaltthätigkeit fröhnen wollten.

Antipater und Herodias verschwanden auch sehr bald von dem politischen Schauplatz. Nachdem Herodes Agrippa durch Caligula zum König ernannt worden war, schwor die ehrgeizige Herodias, sie müsse auch Königin werden. Von ihr unaufhörlich bedrängt und feige gescholten, weil er Jemanden von höherem Rang in seiner Familie dulde, überwand Antipater seine natürliche Trägheit und begab sich nach Rom, um den Titel nachzusuchen, welchen sein Neffe erhalten hatte (39 nach Christo). Aber die Sache lief schlimm ab. Von Herodes Agrippa beim Kaiser verdächtigt, wurde Antipater abgesetzt und trieb sich den Rest seines Lebens in der Verbannung umher, erst in Lyon, dann in Spanien. Herodias war in seine Ungnade mit eingeschlossen <sup>1)</sup>. Hundert Jahre mindestens sollten verfließen, bevor der Name ihres niederen Unterthanen, der Gott geworden, in diese entfernten Gegenden drang, und über ihren Gräbern an den Mord Johannes des Täufers erinnerte.

Was den unglücklichen Judas von Kerioth anbetrifft, so waren schreckliche Legenden über seinen Tod im Umlauf. Man behauptet, er habe für den Preis seiner Treulosigkeit in der Umgebung von Jerusalem ein Stück Land gekauft. Es gab im Süden vom Berge Zion einen Hakeldama (Feld des Blutes) <sup>2)</sup> genannten Ort. Man

<sup>1)</sup> Jos. Ant. XVIII, vii, 1, 2; B. J. II, ix, 6.

<sup>2)</sup> St. Hieron. De situ et nom. loc. hebr. beim Worte Acheldama. Euseb. (ebendasselbst) sagt im Norden. Aber die Reisebeschreibungen bestätigen die Lesart des St. Hieronymus. Die Tradition, welche Hakeldama einen Kirchhof am Fuße des Thales Hinnom nennt, schreibt sich aus der Zeit Constantins her.

vermuthete, dies sei das von dem Verräther gekaufte Land <sup>1)</sup>. Manche lassen ihn sich selber das Leben nehmen <sup>2)</sup>. Nach anderen that er auf seinem Felde einen Fall, in Folge dessen ihm seine Eingeweide aus dem Leibe drangen <sup>3)</sup>. Nach anderen starb er an einer Art Wassersucht, begleitet von widerlichen Umständen, welche man für eine Strafe des Himmels ansah <sup>4)</sup>. Der Wunsch, an Judas die Erfüllung der Drohungen zu zeigen, welche der Psalmist gegen den treulosen Freund schleudert <sup>5)</sup>, hat wohl Anlaß zu allen diesen Legenden gegeben. Vielleicht führte Judas auf seinem Gute Hafeldama ein angenehmes, stilles zurückgezogenes Leben, während seine ehemaligen Freunde die Welt eroberten und die Kunde von seiner Nichtswürdigkeit überall verbreiteten. Vielleicht aber auch führte der ungeheure Haß der auf seinem Haupte lastete, zu Gewaltthaten, in denen man schließlich den Finger Gottes sah.

Die Zeit der großen christlichen Rachezeit war übrigens noch sehr entfernt. Die neue Sekte hatte mit der Katastrophe, welche das Judenthum sehr bald erleiden sollte, Nichts zu thun. Die Synagoge begriff erst viel später, wem man sich aussetzt, wenn man unduldsame

---

<sup>1)</sup> Apostelgesch. I, 18—19. Matthäus oder vielmehr sein Interpolant hat hier der Tradition eine minder befriedigende Wendung gegeben, um damit den Umstand, daß ein Kirchhof für die Pilger in der Nähe lag, in Verbindung zu bringen.

<sup>2)</sup> Matth. XXVII, 5.

<sup>3)</sup> Apostelgesch. I. c. Napias in Oecumenius, Enarrat. in Act. Apostol. II und bei Fr. Münter Fragm. Patrum graec. (Hafniae 1788) fasc. I, pag. 17 u. ff.; Theophyl. In Matth. XXVII, 5.

<sup>4)</sup> Napias bei Münter I. c.; Theophyl. I. c.

<sup>5)</sup> Ps. LXIX, CIX.

Gesetze in Ausführung bringt. Das Kaiserreich war gewiß noch mehr davon entfernt, zu ahnen, daß sein zukünftiger Zerstörer geboren war. Während etwa drei Jahrhunderten ging es seinen Weg, ohne zu wissen, daß neben ihm Prinzipien groß wurden, welche der Welt eine vollständige Umgestaltung geben sollten. Zugleich theokratisch und demokratisch, wurde die von Jesus in die Menschheit hineingeworfene Idee mit dem Hereindringen der Germanen die wirksamste Ursache der Auflösung des Werkes der Caesaren. Einerseits wurde das Recht aller Menschen an dem Reiche Gottes proclamirt. Andererseits wurde die Religion jetzt grundsätzlich vom Staate geschieden. Die Rechte des Gewissens wurden dem staatlichen Gesetze entzogen und damit eine neue Gewalt, die „geistliche Gewalt“ geschaffen. Diese Gewalt hat freilich oft gegen ihren Ursprung gekämpft und Jahrhunderte hindurch sind die Bischöfe Fürsten und der Papst König gewesen. Die angebliche Herrschaft über die Seelen ist zu verschiedenen Malen eine abscheuliche Tyrannei gewesen, die, um sich aufrecht zu erhalten, Folter und Scheiterhaufen anwendete. Aber es wird der Tag kommen, wo die Trennung beider Gewalten ihre Früchte trägt, wo das Gebiet geistiger Dinge aufhören wird, sich eine „Gewalt“ zu nennen, um den Namen einer „Freiheit“ anzunehmen. Aus dem Bewußtsein eines Mannes aus dem Volke hervorgegangen, vor dem Volke emporgesprossen, vom Volke zuerst geliebt und bewundert, trug das Christenthum von Hause aus den Charakter der Ursprünglichkeit, der sich nie verwischt wird. Es war der erste Triumph der Revolution, der Sieg des Volksgefühls, die Besitzergreifung derer, die einfachen Herzens sind, die Einweihung des Schönen, wie es das Volk versteht. Jesus öffnete so in den aristo-

kratischen Gesellschaften des Alterthums die Bresche, durch welche Alles durchbringen wird.

Die Civilgewalt sollte, obwohl sie in der That am Tode Jesu unschuldig war, (sie unterzeichnete nur das Urtheil und widerwillig genug), die Verantwortlichkeit dafür schwer empfinden. Indem der Staat den Vorgang auf dem Calvarienberge sanctionirte und selbst in die Hand nahm, brachte er sich selbst den schlimmsten Schwertstreich bei. Eine Legende voller Unehreverbietigkeiten aller Art bildete sich aus und machte die Reise um die Welt, eine Legende, in der die eingesetzten Obrigkeiten eine abscheuliche Rolle spielen, in welcher der Angeklagte Recht hat, bei der Richter und Leute von der Polizei sich gegen die Wahrheit verschwören. Im höchsten Grade aufrehrerisch zeigte die Passionsgeschichte, durch tausend volksthümliche Darstellungen verbreitet, die römischen Adler, wie sie die ungerechteste Strafe genehmigen, römische Soldaten, die sie vollstrecken und einen römischen Statthalter, der den Befehl dazu giebt. Welcher Schlag für die bestehende Gewalt! Wie kann man dem armen Volke gegenüber nun noch den Schein der Unfehlbarkeit annehmen, wenn man das große Mißverständniß von Gethsemane auf dem Gewissen hat) <sup>1</sup>.

---

1) Dieses Volksgefühl war zur Zeit meiner Kindheit noch in der Bretagne wach. Der Gensd'arm wurde, wie anderswo der Jude, mit einem gewissen frommen Abscheu betrachtet, denn er war es, der Jesus verhaftet hat.

## Achtundzwanzigstes Kapitel.

### Wesentlicher Charakter des Werkes Jesu.

Jesuß kam, wie wir gesehen haben, niemals aus dem jüdischen Kreise heraus. Obwohl seine Sympathie für alle von der Orthodorie Geächteten ihn dazu hinzog, auch die Heiden in das Reich Gottes einzulassen, obwohl er mehrere Male in heidnischen Gegenden gewesen und ein oder zwei Mal wohlwollende Beziehungen zu Ungläubigen gehabt <sup>1)</sup>, so kann man doch sagen, daß sein ganzes Leben in der kleinen sehr abgeschlossenen Welt verlief, in der er geboren war. Die Länder der Griechen und Römer hörten Nichts von ihm; sein Name kommt in profanen Autoren erst hundert Jahre später vor, und auch nur auf ganz indirekte Weise bei Gelegenheit von aufstrebenden Bewegungen, welche durch seine Lehre entstanden waren und bei denen seine Schüler Gegenstand der Verfolgung wurden <sup>2)</sup>. Selbst im Schooße des Judenthums machte Jesuß keinen dauernden Eindruck. Philo, der um das Jahr 50 lebte, weiß nichts von seiner Existenz. Josephus, der im Jahre 37 geboren war und in den letzten Jahren des Jahrhunderts schrieb, erwähnt seiner Hinrichtung in einigen Zeilen <sup>3)</sup> als eines Ereignisses von untergeordneter Bedeutung; bei der Aufzählung der Sekten

---

1) Matth. VIII, 5 u. ff.; Luc. VII, 1 u. ff.; Johann. XII, 20 u. ff.; Vgl. Jos. Ant. XVIII, III, 3.

2) Tacit. Ann. XV, 45; Sueton. Claud. 25.

3) Ant. XVIII, III, 3. Diese Stelle ist von einer christlichen Hand verändert.

seiner Zeit vergift er die Christen <sup>1)</sup>. Andererseits bietet auch die Mishna keine Spuren von der neuen Schule; die Stellen der beiden Gemaren, wo der Begründer des Christenthums genannt ist, gehen nicht über das vierte oder fünfte Jahrhundert zurück <sup>2)</sup>. Das Wesentlichste an der Thätigkeit Jesu war, daß er einen Kreis von Schülern um sich schuf, denen er eine schrankenlose Hingebung einzuflößen wußte, und in deren Busen er den Keim seiner Lehre niederlegte. Sich in dem Maaße Liebe erworben zu haben, „daß man noch nach seinem Tode nicht aufhörte, ihn zu lieben,“ das ist die Großthat Jesu, die auch seinen Zeitgenossen am meisten aufgefallen ist <sup>3)</sup>. Seine Lehre war etwas so wenig Dogmatisches, daß er niemals daran dachte, sie niederzuschreiben oder niederschreiben zu lassen. Man war sein Schüler, nicht, weil man dies oder jenes glaubte, sondern wenn man Anhänglichkeit an seine Person zeigte, ihn liebte. Einige dem Gedächtnisse leicht anhaftende Sentenzen und besonders seine moralische Persönlichkeit, der überwältigende Eindruck, den er hinterlassen hatte, das ist das Bleibende an ihm. Jesus ist kein Begründer von Glaubensartikeln, kein Symboliker; er ist ein Mann, der einen neuen Geist über die Welt gebracht. Diejenigen Menschen, welche am wenigsten

---

1) Ant. XVIII, 1; B. J. II, III, Vita 2.

2) Talm. von Jerus. Sanhedrin XIV, 16; Aboda zara II, 2; Schabbath XIV, 4; Talm. von Babyl. Sanhedrin 43 a, 67 a; Schabbath, 104 b, 116 b. Vgl. Schagiga 46; Gittin 57 a, 90 a. Die beiden Gemaren entlehnen die meisten ihrer Angaben über Jesus einer burlesken und schmutzigen Legende, welche von den Gegnern des Christenthums erfunden und ohne irgend einen historischen Werth ist.

3) Jos. Ant. XVIII, III, 3.



Christen gewesen sind, waren einerseits die Doktoren der griechischen Kirche, welche vom vierten Jahrhundert ab das Christenthum in die Bahn kindischer, metaphysischer Erörterungen hineindrängten, und andererseits die Scholastiker des lateinischen Mittelalters, welche aus dem Evangelium die tausend Spitzfindigkeiten einer kolossalen „Summa“ herausklügeln wollten. Zu Anfang aber hieß es Christ sein, wenn man in Bezug auf das Reich Gottes ein Anhänger Jesu war.

Auf diese Weise kann man begreifen, wie vermöge eines ganz besonderen Geschickes das reine Christenthum sich noch heute nach achtzehn Jahrhunderten mit dem Charakter einer universalen und ewigen Religion darstellen kann. Die Religion Jesu ist wirklich in mancher Beziehung die definitive Religion. Die Frucht einer durchaus freiwilligen Regung der Seele, bei ihrem Ursprunge von jeder dogmatischen Fessel frei, hat das Christenthum drei Jahrhunderte für die Freiheit des Gewissens gekämpft und trotz aller Katastrophen, welche es inzwischen erlitten, erntet es noch heute den Segen dieses erhabenen Ursprunges. Um sich zu erneuern, braucht es immer nur auf das Evangelium zurück zu gehen. Das Reich Gottes, wie wir es auffassen, weicht merklich von der übernatürlichen Erscheinung ab, welche die ersten Christen in den Wolken zu sehen hofften. Aber das Gefühl, das Bewußtsein, welches Jesus der Welt einverleibt hat, ist auch heute noch das unsrige. Sein vollendeter Idealismus ist die höchste Vorschrift des in sich selbst gefehrten und tugendhaften Lebens. Er hat für die reinen Seelen den Himmel geschaffen, in dem man alles findet, was man vergebens auf Erden sucht, den vollkommenen Adel der Kinder Gottes, die absolute Reinheit, die gänzliche Abscheidung

von dem Schmutze der Welt, mit einem Worte die Freiheit, welche die wirkliche Gesellschaft als eine Unmöglichkeit ausschließt, die aber ihre ganze Fülle auf dem Gebiete des Gedankens besitzt. Der Großmeister all derer, welche sich in dies ideale Reich Gottes hineinschlüchten, ist immer noch Jesus. Er hat zuerst die Herrschaft des Geistes proklamiert, zuerst, wenigstens durch seine Handlungen, gesagt und bethätigt: „Mein Reich ist nicht von dieser Welt.“ Die Gründung aller wahren Religion ist sein eigenstes Werk. Nach ihm giebt es nur zu entwickeln und fruchtbringend zu machen.

„Christenthum“ ist auf diese Weise fast mit „Religion“ überhaupt synonym geworden. Alles, was außerhalb dieser großen und guten christlichen Tradition geschieht, wird stets unfruchtbar bleiben. Jesus hat die Religion in der Menschheit gestiftet, wie Sokrates die Philosophie, wie Aristoteles die Wissenschaft. Seit Sokrates und Aristoteles haben Philosophie und Wissenschaft ungeheure Fortschritte gemacht, aber alles ist nur auf ihrer Grundlage aufgebaut worden. Eben so hatte vor Jesus der religiöse Gedanke vielerlei Umwälzungen erlitten; nach Jesus hat er große Eroberungen gemacht, aber man ging nie und wird nie über den wesentlichen Begriff hinausgehen, welchen Jesus geschaffen; denn er hat für immer die Idee des reinen Cultus festgestellt. In diesem Sinne ist die Religion Jesu ohne Schranken. Seine Symbole sind keine feststehenden Dogmen, sondern Bilder, welche unendlich vieler Auslegungen fähig sind. Man wird vergebens einen theologischen Satz im Evangelium suchen. Alle Glaubensbekenntnisse sind nur Zerrbilder des Gedankens Jesu, ebenso wie die mittelalterliche Scholastik, wenn sie Aristoteles als den ersten Meister der vollendetsten

Wissenschaft hinstellte, den Gedanken dieses Meister gefälscht hat. Hätte Aristoteles diesem Schulgezänk beige-  
wohnt, er würde diese enge Doctrin von sich gewiesen,  
sich auf die Seite der fortschreitenden Wissenschaft der  
Routine gegenübergestellt haben, welche sich auf sein An-  
sehen zu stützen versuchte; er hätte den Widerspruch Er-  
hebenden seinen Beifall gezollt. Ebenso würde Jesus,  
wenn er heute wieder uns erschiene, als seine Schüler  
nicht diejenigen anerkennen, welche in einigen Katechis-  
musphrasen seine Lehre ganz umfassen zu können meinen,  
sondern diejenigen, welche danach streben, sein Werk fort-  
zusetzen. Der ewige Ruhm bei allen Arten von Größe  
ist stets, den ersten Stein gelegt zu haben. Es ist wohl  
möglich, daß in einer Physik oder in einer Meteorologie  
der modernen Zeit nicht ein Wort von den Abhandlung-  
en steht, welche den Namen des Aristoteles tragen; da-  
rum bleibt Aristoteles aber immer doch der Gründer der  
Naturwissenschaft. Wie mannigfaltig auch die Umgestal-  
tungen des Dogma sein können, Christus bleibt immer  
auf dem religiösen Gebiete der Schöpfer der reinen Ge-  
finnung. Die Bergpredigt wird nie jemals übertroffen  
werden. Keine auch noch so gewaltige Umwälzung wird  
bewirken können, daß wir uns in Bezug auf Religion  
von der großen intellektuellen und moralischen Richtung  
abwenden, an deren Spitze der Name Jesu hervor-  
leuchtet. In diesem Sinne sind wir alle Christen, selbst  
wenn wir in fast allen Punkten uns von der christlichen  
Tradition lossagen, welche vor uns geherrscht hat.

Und diese große Stiftung war so recht das persönliche  
Werk Jesu. Um es dahin zu bringen, daß er sich in  
solchem Grade Verehrung geschafft, mußte er in der That  
anbetungswürdig sein. Wahre Liebe entzündet sich nicht

ohne einen der Liebe würdigen Gegenstand, und wir wußten nichts von Jesus, wenn wir nicht vermöge der Innigkeit der Neigung, welche er seiner Umgebung einflößte, noch heute versichern könnten, daß er rein und edel war. Der Glaube, die Begeisterung, die Standhaftigkeit der ersten christlichen Generation wird nur erklärlich, wenn man als Ursprung des Ganzen einen Mann von der allerhöchsten Bedeutsamkeit voraussetzt.

Den wunderbaren Thaten der Zeitalter des Glaubens gegenüber geben im Geiste zwei, einer guten historischen Kritik in gleicher Weise schädliche, Eindrücke sich kund. Einerseits möchte man diese Thaten zu unpersönlich auffassen, man schreibt einer Collectivwirkung zu, was häufig das Werk eines mächtigen Wirkens und eines überlegenen Geistes war; andererseits nimmt man wieder Anstand, in den Urhebern dieser außerordentlichen Bewegungen, welche das Schicksal des Universums entschieden haben, Menschen gleich uns zu sehen. Aber wir müssen eine weitere Ansicht von den Kräften hegen, welche die Natur in ihrem Schoße verbirgt. Unsere von einer kleinlichen Polizei überwachte Civilisation ist nicht im Stande, einen Begriff zu geben von dem was ein Mensch in Zeitaltern vermag, wo die ursprüngliche Natur eines jeden ein freieres Feld der Entwicklung vorfand. Nehmen wir einmal an, in den Steinbrüchen der Umgebung einer unserer Hauptstädte wohnte ein Einsiedler, der von Zeit zu Zeit herausträte, um sich in den Palästen der Herrscher zu zeigen, sich den Eingang erzwänge, und mit gebieterischem Tone den Königen das Nahen der Revolution verkünden wollte, deren Urheber er selber gewesen ist. Schon der bloße Gedanke zwingt uns zum Lächeln. Und doch war Elias ein sol-

her; Elias der Thesbiter würde in unseren Tagen nicht durch das Thor der Tuilerien gelassen. Nicht weniger war die Predigt Jesu, seine freie Thätigkeit in Galiläa in vollständigem Gegensatz mit den socialen Verhältnissen, an welche wir jetzt gewöhnt sind. Frei von unserer conventionellen Höflichkeit, wie der gleichförmigen Erziehung, welche uns verfeinert, aber unsere Individualität so sehr abschwächt, wußten jene vollen Charaktere bei ihren Handlungen eine staunenswerthe Energie an den Tag zu legen. Sie erscheinen uns wie Riesen eines Heldenzeitalters, das uns wie ein Märchen vorkommt. Trauriger Irrthum! Jene Männer waren unsere Brüder, hatten unseren Wuchs, dachten und empfanden wie wir. Aber der Hauch Gottes wehte freier über sie hin, bei uns ist er in die Bande einer kleinlichen Gesellschaft geschlagen, zu unabwendbarer Mittelmäßigkeit verurtheilt.

Stellen wir also die Person Jesu auf den Gipfel der menschlichen Größe. Lassen wir uns einer Legende gegenüber, die uns stets in einer übermenschlichen Welt festhalten möchte, nicht von übertriebenem Mißtrauen irre führen! Das Leben des heiligen Franziskus von Assisi ist auch nur ein Gewebe von Wundern; hat man aber deshalb jemals an der Existenz und der Sendung des heiligen Franziskus gezweifelt? Ebenso wenig können wir sagen, daß der Ruhm der Begründung des Christenthums der Gesamtheit der ersten Christen zufallen müsse und nicht demjenigen, welchen die Legende vergöttlicht hat. Im Orient tritt die Ungleichheit der Menschen viel schärfer hervor. Es ist nicht selten, dort inmitten einer allgemeinen Atmosphäre von Bosheit und Schlechtigkeit Charaktere auftauchen zu sehen, deren Größe uns in Staunen setzt. Nicht bloß, daß Jesus nicht durch seine Schüler ge-

schaffen hat, erscheint er in jeder Beziehung auch seinen Schülern weit überlegen. Seine Jünger waren, St. Paul und St. Johannes ausgenommen, Männer ohne Erfindungsgabe und Genie. Selbst St. Paulus hält keinen Vergleich mit Christus aus und was Johannes anbetrifft, so werde ich in dem nächsten Bande zeigen, daß seine Wirksamkeit, wenn auch in einer Hinsicht sehr erhaben, doch weit entfernt war, in allen Beziehungen vorwurfsfrei zu sein. Daher rührt denn auch die unvergleichliche Ueberlegenheit der Evangelien über die anderen Schriften des neuen Testaments. Daher jener peinliche Abstand, der sich kund giebt, sobald man von der Geschichte Jesu zu der der Apostel übergeht. Die Evangelisten selber, durch welche uns das Bild Jesu überkommen ist, stehen so außerordentlich unterhalb desjenigen, von dem sie sprechen, daß sie ihn fortwährend entstellen, weil sie nicht an ihn heranzureichen vermögen. Ihre Schriften sind voller Irrthümer und Widersprüche. Bei jeder Zeile fühlt man eine Rede von himmlischer Schönheit heraus, welche durch das Unverständniß der Redacteurs gelitten hat, weil dieselben den Gedanken, welchen sie nur halb begriffen, ihre eigenen unterstellt haben. Genug, der Charakter Jesu ist von seinen Biographen nicht bloß nicht verschönert, sondern sogar verringert worden. Um ihn so wieder herzustellen, wie er war, muß die Kritik eine Reihe von Mißverständnissen beseitigen, welche die Mittelmäßigkeit seiner Jünger zur Ursache hatten. Diese haben ihn geschildert, wie sie ihn verstanden, und wenn sie ihn größer hinzustellen glaubten, haben sie ihn in Wirklichkeit herabgesetzt.

Ich weiß, daß unsere modernen Ideen bei dieser Legende, welche von einem andern Geschlechte, unter einem

anderen Himmel, unter anderen gesellschaftlichen Verhältnissen abgefaßt wurde, sich häufig verletzt fühlen. Es giebt Tugenden, welche in mancher Beziehung unserem Geschmacke mehr zusagen. Der redliche und milde Marc Aurel, der demüthige und sanfte Spinoza, welche nicht an Wunder geglaubt haben, sind von manchen Irrthümern frei, welchen Jesus unterworfen war. Spinoza hatte in seiner tiefen Zurückgezogenheit einen Vorzug, nach dem Jesus nicht strebte. Vermöge unserer außerordentlichen Zartheit in der Anwendung von Mitteln zur Ueberzeugung, durch unsere bis ins Kleinste gehende Aufrichtigkeit, durch unsere uneigennützigte Liebe zur reinen Idee, haben wir alle, die wir unser Leben der Wissenschaft geweiht, ein neues Ideal der Sittlichkeit geschaffen. Aber die Urtheile der Geschichte im Allgemeinen dürfen sich nicht auf Erwägungen des persönlichen Verdienstes beschränken. Marc Aurel und seine edlen Lehren sind ohne dauernden Einfluß auf die Welt geblieben. Marc Aurel hinterließ herrliche Bücher, einen verabscheuungswürdigen Sohn, eine Welt im Verfall begriffen. Jesus bleibt für die Menschheit ein unerschöpfliches Prinzip von moralischen Wiedergeburten. Die Philosophie thut dem großen Haufen nicht Genüge. Derselbe bedarf der Heiligkeit. Ein Apollonius von Tyana mit seinem Sagenkreise von Wundern mußte mehr Erfolg haben, als ein Sokrates mit seiner klaren Vernunft. „Sokrates,“ sagte man, „ließ die Menschen auf der Erde, Apollonius aber trägt sie zum Himmel empor; Sokrates ist nur ein Weiser, Apollonius dagegen ist ein Gott<sup>1)</sup>.“ Bis zu un-

---

<sup>1)</sup> Philostrat. vita Apollonii, IV, 2; VII, 11; VIII, 7; Eunap. vita sophistarum p. 454, 500. (ed. Didot).

seren Tagen hat die Religion noch nicht zu existiren vermocht, ohne einen guten Theil von Ascese, Frömmerei und Wunderglauben an sich zu tragen. Als man nach den Antoninen eine Religion der Philosophie stiften wollte, mußte man die Philosophen in Heilige umwandeln, das „erbauliche Leben“ des Pythagoras und des Plotinus schreiben, ihnen eine Legende, Tugenden der Enthaltbarkeit und der Beschaulichkeit, übernatürliche Kräfte andichten, ohne welches man bei dem Zeitalter weder Glauben noch Ansehen erringen konnte.

Hüten wir uns also, die Geschichte zu verstümmeln, um unserer kleinlichen Empfindlichkeit zu genügen. Wer von uns Pygmäen würde im Stande sein, das zu vollbringen, was der wunderliche St. Franziskus und die hysterische heilige Theresie gethan haben? Mag die Medicin Namen haben, um die großen Abweichungen von der menschlichen Natur zu bezeichnen, mag sie behaupten, daß das Genie eine Krankheit des Gehirns ist, mag sie in einer zarten Bedenklichkeit der Moral einen Anfang von Abzehrung erblicken, mag sie Begeisterung und Liebe in die Nervenzufälle einreihen, das thut Alles nichts. Die Worte gesund und krank sind ganz relative Begriffe. Wer möchte nicht lieber krank sein wie Pascal, als gesund wie der erste beste gewöhnliche Mensch. Die beschränkten Vorstellungen, welche heut zu Tage über den Wahnsinn verbreitet sind, leiten unsere historischen Urtheile in Fragen dieser Art auf die unverantwortlichste Weise irre. Ein Zustand, in welchem man Dinge sagt, deren man sich gar nicht bewußt ist, in welchen der Gedanke sich darstellt, ohne daß der Wille ihn ruft und regelt, setzt jetzt den Menschen der Gefahr aus, als Irrsinniger unter Vormundschaft gestellt zu werden. Früher dagegen



nannte man das Weissagung und Inspiration. Die schönsten Thaten der Welt sind im Fieberzustande geschehen. Jede bedeutende Schöpfung zieht eine Aufhebung des Gleichgewichts, einen unnatürlichen Zustand des Wesens nach sich, welches dieselbe aus seinem Innern hat hervorgehen lassen.

Allerdings wollen wir anerkennen, daß das Christenthum ein zu complicirtes Werk ist, als daß es die That eines einzigen Menschen sein konnte. In dieser Beziehung hat die ganze Menschheit daran mitgearbeitet. Keine Welt kann so abgeschlossen werden, daß nicht doch ein Hauch von draußen sie berühre. Die Geschichte des menschlichen Geistes ist voll seltsamer Synchronismen, welche verursachen, daß die von einander entferntesten Bruchtheile des menschlichen Geschlechtes, ohne irgend eine Gemeinschaft mit einander gehabt zu haben, zu gleicher Zeit auf fast identische Vorstellungen und Gedanken kommen. Im 13. Jahrhundert treiben die Lateiner, die Griechen, die Syrer, die Juden und die Muselmänner von York bis Samarkand Scholastik, und zwar fast dieselbe Scholastik; im 14. Jahrhundert ist man in Italien, in Persien, in Indien dem Geschmache der mystischen Allegorie hold; im 16. Jahrhundert entwickelte sich die Kunst auf ganz gleiche Weise in Italien, auf dem Berge Athos, am Hofe der Großmoguln, ohne daß St. Thomas, Barhebraeus, die Rabbiner von Narbonne, die Motecallemin von Bagdad sich gekannt, ohne daß Dante und Petrarca irgend einen Soff gesehen hätten, ohne daß ein Jünger der Schulen von Perugia oder Florenz nach Delhi gekommen wäre. Man ist versucht, zu glauben, daß große moralische Einflüsse, wie Epidemien, ohne Unterschied der Ragen und der Ländergrenzen sich über die Welt verbreiten. Der Verkehr der

Ideen im menschlichen Geschlechte wird nicht bloß durch Bücher oder direkte Lehre bewirkt. Jesus kannte Buddha, Zoroaster, Plato, auch nicht einmal den Namen nach; er hatte kein griechisches Buch, keinen buddhistischen Sutra gelesen, und doch war in ihm ein Element, das, ohne daß er es ahnte, von dem Buddhismus, dem Parsenthum, von der griechischen Weisheit herrührte. All dieses vollzog sich vermittelt der geheimen Kanäle, und der Art von Sympathie, welche zwischen den verschiedenen Theilen der Menschheit existirt. Einerseits empfängt der große Mann Alles von seiner Zeit, andererseits aber beherrscht er sie auch. Wenn man zeigt, daß die von Jesu gestiftete Religion die natürliche Folge alles Vorhergegangenen war, so wird dadurch der Vortrefflichkeit derselben kein Abbruch gethan; man beweist damit nur, daß sie eine berechtigte Existenz hat, daß sie legitim war, d. h. den Instincten und Bedürfnissen des Herzens in einem bestimmten Jahrhundert angemessen.

Ist es etwa gerechter, zu sagen, daß Jesus dem Judenthum Alles verdankt, und seine Größe eben nur die des jüdischen Volkes sei? Niemand ist mehr geneigt, als ich, dieses in seiner Art einzige Volk hoch zu stellen, dessen besondere Gabe es gewesen zu sein scheint, in seinem Schooße die beiden Extreme des Guten und Schlechten hegen zu können. Unzweifelhaft geht Jesus aus dem Judenthum hervor; aber in derselben Weise wie Sokrates aus den Schulen der Sophisten, wie Luther aus dem Mittelalter, Lamennais aus dem Katholicismus, Rousseau aus dem achtzehnten Jahrhundert. Man gehört seinem Jahrhundert wie seiner Rasse an, selbst wenn man den Kampf gegen sein Jahrhundert und seine Rasse aufnimmt. Jesus ist nicht nur kein Fortsetzer des Judenthums, son-

bern der Vertreter des Bruches mit dem jüdischen Geiste. Wollte man annehmen, daß sein Gedanke in dieser Beziehung noch etwas Zweifelhaftes habe, so gestattet die allgemeine Richtung des Christenthums nach ihm, das durchaus nicht. Das allgemeine Drängen des Christenthums geht vielmehr dahin, sich immer weiter und weiter vom Judenthum zu entfernen. Seine Vervollkommenung wird darin bestehen, geläutert wieder zu Jesus zurückzukehren, aber nimmermehr zum Judenthum. Die hohe Originalität des Gründers bleibt also vollkommen unangestastet; sein Ruhm läßt keinen Theilungsberechtigten zu.

Natürlich mußten die Umstände für die Erfolge dieser wunderbaren Revolution sehr günstig sein; aber die Umstände begünstigen nur, was wahr und gerecht ist. Jede Abtheilung der Entwicklung der Menschheit hat ihre bevorzugten Epochen, wo sie ohne Anstrengung und so zu sagen von selbst die Vollkommenheit erreicht. Keinem noch so angestregten Nachdenken gelingt es, nachher die Meisterwerke hervorzubringen, welche die Natur in diesen Momenten durch begeisterte Genie's schafft. Was die Zeit der Blüthe Griechenlands für die Künste und profanen Wissenschaften war, das war das Jahrhundert Jesu für die Religion. Die jüdische Gesellschaft bot den außerordentlichsten intellectuellen und moralischen Zustand dar, welchen das menschliche Geschlecht jemals durchgemacht hat. Es war das wahrhaft eine der göttlichen Stunden, in denen das Große sich durch ein Zusammenwirken tausend verborgener Kräfte erzeugt, wo edle Seelen zu ihrer Stütze und Ermunterung eine Fülle der Begeisterung und Bewunderung bei ihrem Nächsten vorfinden. Die Welt war von dem drückenden Zwange der Municipalsrepubliken losgekommen und genoß einer großen

Freiheit. Der römische Despotismus machte erst viel später sich auf verderbliche Art geltend und übrigens war er in diesen entfernten Provinzen weit weniger drückend als im Innern des Reiches. Unsere Kleinlichen, angeblich vorbeugenden Scherereien (welche auf dem Gebiete des Geistes schlimmer sind als der Tod) waren unbekannt. Jesus konnte drei Jahre hindurch ein Leben führen, das in unseren heutigen gesellschaftlichen Zuständen ihn wohl zwanzig Mal vor das Polizeigericht gebracht hätte. Schon allein unsere Gesetze über die unerlaubte Ausübung der Heilkunst hätten genügt, um seiner Laufbahn ein Ziel zu setzen. Andererseits kümmerte sich die ungläubige Dynastie der Heroden wenig um religiöse Kämpfe; unter den Asketern dagegen würde Jesus wahrscheinlich schon bei seinem ersten Auftreten angehalten worden sein. In einem solchen Zustande der Gesellschaft hat ein Neuerer Nichts zu befahren als den Tod, und der Tod ist ein nützlich Mittel für Alle, welche für die Zukunft arbeiten. Man stelle sich Jesus vor, wenn er genöthigt gewesen wäre, bis zu seinem sechzigsten Jahre die Last seiner Göttlichkeit zu tragen, sein himmlisches Feuer abzdämpfen, und unter den Nöthigungen einer unerhörten Aufgabe sich abzu-  
nutzen! Alles begünstigt die, welche den Stempel der Gottheit an sich tragen; sie gehen mit einem unüberwindlichen Drange dem Ruhme entgegen.

Diese erhabene Person, die jeden Tag die Geschichte der Welt leitet, kann man wohl göttlich nennen, nicht in der Bedeutung, daß Jesus die ganze Göttlichkeit in sich fasse, oder ihr adaequat sei, wie sich die Scholastiker ausdrücken, sondern so aufgefaßt, daß Jesus das Individuum ist, welches die Menschheit zu dem größten Schritte nach dem Göttlichen hingeführt hat. Die Menschheit

bietet in ihrem großen Ganzen ein Gemenge von niedrigen, selbstsüchtigen, dem Thiere bloß darin überlegenen Wesen dar, daß ihr Egoismus überdacht ist. Aber mitten in dieser gleichmäßigen Gewöhnlichkeit erheben sich doch Säulen zum Himmel und zeugen für eine edlere Bestimmung. Jesus ist die höchste dieser Säulen, welche dem Menschen zeigen, wo er herkommt und wo er hinstreben muß. In ihm hat sich Alles verdichtet, was Gutes und Erhabenes in unserer Natur ist. Er war nicht sündenfrei, er hatte dieselben Leidenschaften zu bekämpfen wie wir; kein Engel hat ihn getröstet, sondern sein gutes Gewissen; kein Satan hat ihn versucht, außer der, den Jeder im eigenen Herzen trägt. Wie viele seiner großen Seiten für uns durch Schuld seiner Schüler verloren gegangen sind, so ist es auch wahrscheinlich, daß man so manche seiner Fehler verhehlt hat. Aber Niemand hat jemals in seinem Leben das Interesse der Menschheit so sehr über das eigene vormalten lassen, als er. Ohne Rückhalt seiner Idee hingegeben, hat er Alles andere in solchem Grade untergeordnet, daß gegen das Ende seines Lebens die ganze Erde nicht mehr für ihn existirte. Durch diesen hohen Grad heldenhaften Willens hat er den Himmel erobert. Es hat keinen Menschen gegeben, Cathamuni ausgenommen, der so sehr die Familie, die Freuden der Welt, alle zeitliche Sorge vernachlässigt hätte. Er lebte nur in seinem Vater und der göttlichen Sendung, welche erfüllen zu müssen er überzeugt war.

Wir aber, wir ewigen Kinder, die wir zur Ohnmacht verurtheilt sind, die wir arbeiten, ohne zu erndten und niemals die Frucht sehen von dem, was wir gesäet haben, wir vernelgen uns vor solchen Halbgöttern. Sie wußten, was wir nicht verstehen: zu schaffen, zu befestigen, zu

handeln. Werden dergleichen Originale wieder erscheinen oder wird die Welt sich jetzt begnügen, auf den von diesen kühnen Schöpfern der alten Zeit eröffneten Bahnen weiter zu gehen? Das wissen wir nicht. Aber was für unerwartete Erscheinungen sich noch im Schooße der Zukunft bergen mögen, Jesus wird niemals übertroffen werden. Sein Cultus wird sich stets verjüngen, seine Legende wird ewig Thränen hervorrufen; seine Leiden werden die besten Herzen rühren; alle Jahrhunderte werden es laut aussprechen, daß unter den Söhnen der Menschen kein größerer geboren worden ist als Jesus.

---



~~JAN 6 '64~~

~~FEB 3 '64~~

~~MAR 2 '64~~

~~MAR 26 '64~~

~~SEP 15 1976~~

~~NOV 20 1981~~

WIDENER

FEB 10 2008



RENAN, Ernest  
Das leben Jesu.

610.2  
R393.4vig  
1864

